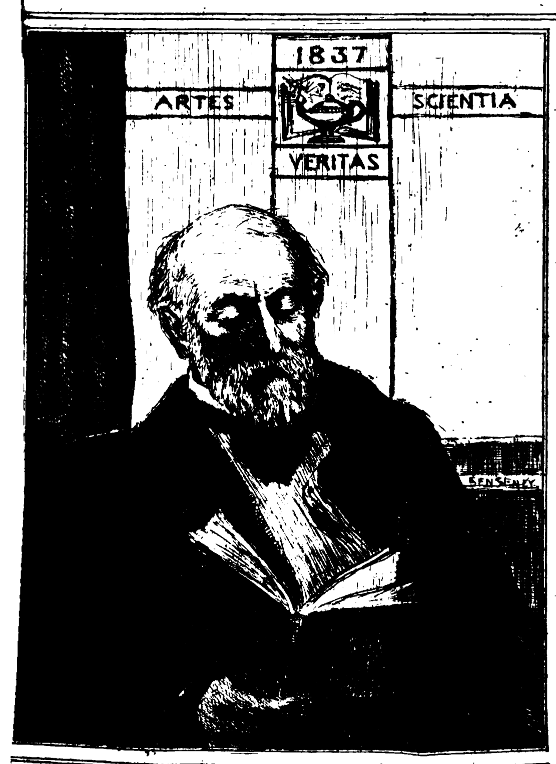

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

HISTOIRE

UNIVERSELLE

publiée par une société

DE PROFESSEURS ET DE SAVANTS

sous la direction

DE M. V. DURUY

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE SAINT-LOUIS

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

HISTOIRE

DES

ÉTATS SCANDINAVES

(SUÈDE, NORVÉGE, DANEMARK)

PAR

A. GEFFROY

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND
DOCTEUR ÈS LETTRES

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

(Quartier de l'École de Médecine)

1851

PRÉFACE.

La science de nos jours est curieuse et infatigable. Derrière chaque peuple étudié et connu, elle cherche un autre peuple à connaître, gagne à cet effort de nouvelles vérités, et agrandit son domaine. Ses récentes conquêtes assurent les anciennes en les légitimant ; les origines sont expliquées ; les nationalités revivent et sont rétablies dans leurs droits.

Au nombre de ces révélations de la science moderne, une des plus précieuses a été celle du monde scandinave, regardé naguère comme l'arrière-garde, confuse et dédaignée, des nations germaniques ; redevenu aujourd'hui, comme à l'origine, leur berceau.

C'est du nord que les nations germaniques ont reçu ce premier germe de civilisation que le christianisme a développé en le soumettant à la discipline des idées romaines ; c'est du nord qu'elles sont venues avec cette empreinte d'une énergique individualité qui a donné à l'Europe du moyen âge l'héroïsme de la chevalerie, le dévouement féodal, et ces sentiments mal connus dans le monde ancien, la loyauté et l'honneur. L'étude attentive de l'histoire du droit et des vieilles coutumes scandinaves nous révèle donc une des sources d'où sont nées les sociétés modernes. Les codes islandais et norvégiens, les *Gragás,* nous offrent le singulier exemple d'une législation moderne que l'influence

du christianisme n'a pas encore modifiée, et les Eddas, théâtre magnifique dont la scène est tantôt la barque du Viking, tantôt le palais d'Odin, tantôt le temple d'Upsal et ses sanglants autels, nous retracent les mœurs, les préjugés, les discours que nous retrouvons en partie dans les habitudes et le génie de notre moyen âge.

Après avoir donné à ceux de leurs enfants qui partaient pour la conquête d'une partie de la France et de l'Angleterre un héritage fécond, que sont devenus les peuples scandinaves? Rome n'avait pas fait pénétrer jusque chez eux son administration savante, son droit profond, sa puissante unité. Le christianisme leur apporta seul quelque chose de cette organisation civile que les autres sociétés de l'Europe avaient prise pour modèle. Ils reçurent ses enseignements par la bouche même des Saxons et Danois, leurs anciens frères, Scandinaves eux-mêmes et convertis après la conquête. Ils luttèrent contre lui. A peine vaincus, ils se séparèrent de l'Église romaine, et vécurent ainsi en se tenant à part de l'Europe jusqu'au milieu du XVII[e] siècle. Leur moyen âge n'est rien qu'une scène sanglante où triomphent la colère et la violence. C'est Éric IV tué par son frère Abel; Éric XIV poignardant lui-même le dernier des Sture, Christian II couvrant de cadavres la place publique de Stockholm et massacrant les paysans de la Norvége. Dans aucun des trois royaumes, quelque institution supérieure et obéie de tous n'est venue donner de la force au pouvoir et des garanties aux sujets. La féodalité a pénétré dans le nord, mais pour y laisser le servage, et non pas, comme en France, en Angleterre et en Allemagne, une brillante chevalerie. La royauté s'y est trouvée quelquefois puissante, mais pour

établir un despotisme passager; non pour ruiner l'aristocratie, comme en France, et fonder de puissantes nations. Le Danemark a vu, dès le milieu du xve siècle, ses assemblées nationales tomber en oubli, ses classes inférieures et intermédiaires perdre toute influence politique, et les sources vitales de sa prospérité s'épuiser sous la domination stérile d'une aristocratie mal éclairée. Si la classe des paysans a du moins conservé, en Suède, une indépendance réelle, ce pays l'a dû sans doute à des institutions fédératives, qui ont en même temps affaibli, énervé son gouvernement. L'union de Calmar n'avait engendré que des dissensions et des luttes sanglantes; elles ne cessèrent pas après qu'elle fut dissoute. Les péages du Sund et la possession de la Norvége furent les motifs perpétuels de ces guerres inutiles.

Le xvie siècle initia véritablement les peuples scandinaves à la société européenne. Ils imitèrent volontiers celles des nations occidentales qui dirigeaient, par leur ascendant intellectuel ou leur puissance militaire, cette société. Le Danemark se modela sur l'Allemagne; la Suède fit cause commune avec les ennemis de la maison d'Autriche; elle devint un des membres et fut quelquefois la tête d'une ligue protestante formée dans le nord contre les États catholiques du midi. Ce fut le résultat de la guerre de trente ans, de consacrer cette admission de la Suède et du Danemark dans une famille dont ils étaient, après tout, les aînés, mais dont ils n'avaient pas eu l'éducation tout entière.

A l'exemple des plus heureuses d'entre ces nations, les peuples scandinaves sont arrivés, lentement, il est vrai, au gouvernement représentatif. Le Danemark a obtenu, en 1849, du roi régnant, Frédéric VII, une constitution libé-

rale; la Suède est une monarchie constitutionnelle, et la Norvége un pays à peu près républicain depuis bientôt un demi-siècle. Un seul danger met en péril aujourd'hui ces conquêtes et cette civilisation : la perpétuelle menace de la domination russe. La puissance moscovite, restée voisine de l'Asie, en a conservé le génie despotique, inévitable condition de sa prospérité intérieure, et cause de son éternelle hostilité contre les nations germaniques. Chacun des embarras de l'Europe est l'occasion d'un succès pour la Russie. La guerre de Hongrie a imposé son intervention victorieuse à l'Autriche; elle a protégé, cette fois avec nous, la Grèce contre les Anglais; elle a arrêté la Prusse dans la honteuse affaire de Hesse-Cassel et dans la guerre du Slesvig-Holstein. Maîtresse de la Finlande depuis 1809, elle s'est emparée de toute la navigation de la Baltique, et ses batteries de l'île d'Aland sont à dix-huit lieues de Stockholm. Que le trône de Danemark soit occupé, après la mort du roi Frédéric VII, par un prince appartenant à la famille impériale, et la Russie prendra en main les clefs du Sund, c'est-à-dire de tout le nord.

Contre cet envahissement mortel, dont Napoléon, s'il avait réussi en 1812, aurait délivré l'Europe, les nations scandinaves songent aujourd'hui à se protéger elles-mêmes. Le souvenir d'une origine commune et d'un commun péril a réveillé la vieille idée d'une union fraternelle. Ils pensent à s'unir une fois encore sous un seul roi, et à mettre en commun marine, armées, finances, afin que les forces de chacun des trois pays se trouvent ainsi tout à coup triplées. Cette tendance vers le *scandinavisme*, comme disent les Allemands et comme on dit dans le nord, n'est encore

qu'un sentiment vague qui n'est pas entré dans le domaine de la politique. Les poëtes et les historiens de la Scandinavie, Tegner, Geyer, OEhlenschläger, ont donné la première impulsion; les jeunes gens des universités ont suivi. Des visites réciproques des étudiants de Lund à ceux de Copenhague et d'Upsal ont répandu chez le peuple même le sentiment d'une fraternité séculaire. Les chants populaires et la poésie se sont chargés de consacrer et de propager cette agitation. Les secours accourus avec tant d'empressement et les fonds votés si spontanément, en faveur du Danemark, par la diète de Stockholm et le storthing de Norvége pendant la dernière guerre, sont un premier témoignage du progrès qu'a déjà pu faire l'*idée scandinave.*

Que les trois États forment entre eux ou non une alliance si étroite, il est sûr du moins qu'ils ont oublié désormais toute jalousie puérile, et qu'ils seront unis contre les envahisseurs allemands ou russes, secrets ou déclarés. Leurs sympathies, comme leurs intérêts, les rattacheront à la politique de l'occident. Dès le commencement des temps modernes, leur histoire a été liée intimement à celle de la France. Avec Richelieu, Gustave-Adolphe a combattu la maison d'Autriche et fondé la liberté religieuse en Europe. L'influence française a seule fait conclure cette paix de Westphalie, à laquelle la Suède est redevable de son introduction dans la société européenne. Sous Louis XIV, Suédois et Danois ont porté les lis à travers toute l'Allemagne; l'Empereur n'a pas eu d'allié plus fidèle que le Danemark, et la Suède a offert sa couronne à une famille française. Aujourd'hui enfin ces liens étroits ne sont pas brisés, et le Danemark, attaqué injustement par l'Allemagne, n'a trouvé

nulle part de plus vives sympathies qu'en France. Aucune de nos révolutions ne s'est faite sans que les États scandinaves n'en ressentissent le contre-coup; 1815 a ôté la Norvége au Danemark; 1830 a éveillé dans les trois États les idées libérales, et février 1848 y soulève actuellement de nouveaux désirs.

Initiés ainsi à la vie sociale, à la politique, aux mœurs et aux langues de l'Europe, placés au nord de notre continent, entre l'Angleterre et la Russie, ils peuvent être appelés, sinon à exercer une médiation puissante, du moins à servir de contre-poids utile dans le cas, toujours imminent, d'hostilités générales en Europe. Ce rôle est assez important pour que la France doive s'en préoccuper; elle ne peut oublier de quel poids a pesé dans la balance de ses destinées l'épée suédoise aux mains de Bernadotte. Tournée contre nous, elle nous a perdus; pour nous, elle nous eût peut-être sauvés : nous eussions trouvé dans Moscou la paix que Saint-Pétersbourg, délivré de tout embarras au nord, refusa de signer.

Pourtant l'histoire des peuples scandinaves est fort peu connue en France. Leurs langues ne sont pas étudiées; on croit leur pays glacé et leur esprit engourdi. Peu s'en faut que nous n'en soyons encore à la *Germanie* de Tacite. Nous savons bien, il est vrai, qu'un peuple fort connu de nous, les Prussiens, a remplacé les Estyens et les Finnois, à qui les contemporains du géographe latin prêtaient une tête d'homme avec un corps de bête. Nous savons aussi que cette mer *paresseuse* et dormante d'où l'on voyait sortir le char et les chevaux du soleil, la Baltique, n'est plus la limite extrême du monde, et qu'elle retentissait encore il y a quelques mois

du canon victorieux des Danois. Mais au delà, au nord de Copenhague, au nord du Sund, dont les chiffres de nos douanes nous attestent l'existence, le *cœlum demissum* de Tacite nous cache encore la Scandinavie, et ce n'est qu'à travers la brume et d'épais flocons de neige que nous apercevons l'histoire intérieure de trois peuples civilisés. Nos journaux, tout occupés de nos querelles intestines, semblent ignorer l'histoire intérieure des États scandinaves depuis dix années. Sans parler du mouvement socialiste ou se disant tel qui les agite, sans rappeler les clubs organisés en Suède et en Norvége pendant les deux dernières années, clubs socialistes et communistes, clubs de femmes, manifestations et pétitions ouvrières, pourquoi ne rien savoir de la révolution pacifique par laquelle le Danemark s'est élevé, en 1849, au rang de monarchie constitutionnelle, de l'agitation réformiste de la Suède, des tendances vers une nouvelle union contre les progrès de la Russie? Ouvrez les Annuaires anglais, l'*Annual Register,* par exemple, dont la réputation est grande et depuis longtemps méritée; pas un mot des États scandinaves. L'*Almanach de Gotha* se borne à des éphémérides peu utiles. Notre *Annuaire de Lesur* fait de louables efforts et il est seulement moins incomplet.

L'étude de l'antiquité donne seule, il est vrai, la clef des origines, mais il y faut joindre la connaissance de l'histoire contemporaine si l'on veut méditer et prévoir.

Les trois peuples méritent d'ailleurs d'être connus et étudiés pour eux-mêmes. Les Suédois, les Danois et les Norvégiens ont beaucoup des qualités dont nous nous vantons; la netteté, la précision d'esprit, l'aménité de caractère; ils ont quelques défauts de moins. Il y a dans les

principaux traits du caractère comme dans ceux du climat scandinave une vivacité généreuse qui rappelle les plus heureux attributs du génie méridional. M. de Feuquière surnommait les Suédois : les Gascons du nord. S'il est vrai que le ciel de la Scandinavie soit sombre et monotone pendant tout l'hiver, il faut se rappeler que les six mois d'été y sont délicieux, au moins dans le centre et le sud de la Norvége et de la Suède; la Norvége a des vallées d'une chaleur tropicale. Il est facile de reconnaître dans le génie scandinave le vif amour d'une paresseuse oisiveté que charme volontiers la vie de famille, cette timidité honnête qui sied bien à des cœurs droits, et en même temps l'intrépidité du soldat, la mâle insouciance du marin, et le souvenir toujours présent des glorieux ancêtres. Des mœurs touchantes se conservent dans le nord par une tradition vénérée. Le goût des fleurs y est vif et répandu; il se mêle comme un adoucissement aux images mêmes de la mort, et le lit de parade dressé dans chaque famille pour le parent ou l'ami qu'on a perdu, n'a pas de plus habituel ornement. Vous entendrez encore dans les rues de Copenhague le veilleur de nuit, à chaque heure qui sonne, réciter sur un air bien connu ses strophes composées il y a deux cents ans :

> Prenez garde aux lumières et au feu,
> L'horloge a sonné dix heures.
> . . . .
> Dieu notre Père nous protége,
> Grands et petits.
> L'horloge sonne douze fois.
> Que votre cœur et vos prières
> Vous recommandent à Dieu,

Pour les choses d'esprit, le génie des nations scandinaves

semble être heureusement doué. La verve du poëte y est dirigée d'ordinaire par un sens droit et juste. Le romantisme a agité les esprits en Suède et en Danemark aussi bien qu'en France, mais il n'a servi, dans ces deux littératures, qu'à raviver et ennoblir l'inspiration poétique, comme une tempête purifie l'atmosphère. En politique, le goût des réformes et des idées nouvelles est vif, il est vrai, dans le nord, mais tempéré par le respect héréditaire d'une autorité protectrice. C'est la solidité des mœurs allemandes sans la profondeur de l'enveloppe tudesque, c'est la netteté française sans l'essor déréglé d'imaginations souvent malades.

A tous ces titres, nous avons cru qu'il ne serait pas inutile de rédiger cette *histoire des États scandinaves*, continuée jusqu'à nos jours. Nous y avons joint l'histoire du développement littéraire dans les trois pays, parce que c'est là une belle partie de leur gloire. Thorwaldsen, Œhlenschläger, Œrsted, Holberg, Tegner et Geyer, sont désormais des noms européens et qu'il faut connaître. Beaucoup de nos citations sont traduites, il est vrai, de livres allemands, mais un assez grand nombre aussi sont données pour la première fois, traduites du suédois et du danois.

J'ai été aidé dans cette partie de ma tâche par M. Dübb, jeune professeur de l'université de Lund, qui a bien voulu se charger aussi de relire et de corriger à peu près tout mon manuscrit. Je lui adresse de loin mes bien sincères remercîments. Je dois beaucoup aux conseils et aux conversations de notre modeste et vénérable savant M. Depping, auquel il faut bien revenir toutes les fois qu'on veut étudier le nord. Les travaux de MM. Marmier et Ampère m'ont initié et guidé dans l'histoire des littératures qui leur sont si fa-

milières. M. Léouzon-Leduc n'a publié encore qu'un volume de la Bibliothèque scandinave qu'il a annoncée. L'histoire de Suède de Geyer, les histoires de Danemark de Allen, Dahlmann et Mallet, les travaux de MM. Depping et Wheaton sur les Normands, de M. D. de la Roquette sur la géographie du nord, enfin un grand nombre de journaux et de revues publiés en Allemagne, l'*Ausland*, le *Gegenwart*, etc., ont été mes principales sources imprimées. Au nombre de ces derniers documents je dois ranger surtout le *Nordischer Telegràph*, recueil hebdomadaire fondé en 1848 pour tenter un rapprochement entre les Scandinaves et les Allemands, en faisant connaître à ceux-ci, afin de les leur faire aimer, le caraetère, les mœurs et la littérature de la Suède, du Danemark et de la Norvége. Beaucoup de traductions des meilleurs écrivains scandinaves, des comptes rendus faits avec soin et délicatesse, des documents qu'il y a lieu de croire fort exacts, enfin, pour ce qui concerne la déplorable guerre du Slesvig-Holstein, la simple et loyale exposition des faits, voilà les armes que quelques hommes intelligents avaient apportées dans la lutte et les raisonnements par lesquels ils faisaient appel à l'Europe et à l'Allemagne elle-même. Je ne mentionne pas les nombreuses brochures, allemandes et françaises, qui ont été répandues dans Paris au moment de la guerre des Duchés, soit par M. de Lassiauve, soit par les partisans de la cause danoise, qui s'est si bien défendue toute seule.

Avril 1851.

CARTES

CONTENUES DANS L'HISTOIRE DES ÉTATS SCANDINAVES.



HISTOIRE

DES

ÉTATS SCANDINAVES.

CHAPITRE PREMIER.

ASPECT PHYSIQUE DE LA PÉNINSULE SCANDINAVE.

TROIS ZONES SCANDINAVES. — LE HÊTRE, LE PIN ET LE CHÊNE. — SUÈDE. — DANEMARK. — NORVÉGE.

Trois zones scandinaves.

Une seule chaîne de montagnes, qui s'étend du cap Nord au cap Lindesnäs, sous les noms de mont Kiölen dans sa partie septentrionale, monts Dover ou Dofrines dans sa partie centrale, et monts Hardanger au sud, avec des contreforts abrupts à l'ouest, plus doucement inclinés vers l'est, donne naissance à la vaste péninsule qui comprend la Suède et la Norvége. Cette péninsule, avec le Danemark et l'Islande, que la même race d'hommes a peuplés, forme ce qu'on appelle la Scandinavie. Cette immense étendue de pays est placée sous des climats différents. Entre la nature de la Laponie septentrionale et celle des îles danoises, il y a autant de différence qu'entre celles-ci et l'Italie. Le côté occidental de la péninsule se compose de roches escarpées, de golfes profonds, sous une atmosphère humide et sombre, mais sous un climat assez doux ; le côté oriental, au contraire, offre de grandes plaines, des lacs étendus, un air transparent et sec et des hivers rigoureux. A cause de l'élévation des montagnes, on trouve dans le sud même de la Norvége, mais au-dessus des régions habitées, le climat de la Laponie.

Malgré ces différences partielles, on peut reconnaître au N. une première zone, la moins fertile (bien que les tra-

vaux de l'expédition envoyée par le gouvernement français en Scandinavie, de 1835 à 1840, aient démontré qu'elle n'est pas aussi stérile qu'on le croyait.) Cette zone comprend toute la partie septentrionale de la Norvége et de la Suède, depuis la Tana et la Tornéa, extrêmes limites, jusqu'au golfe Salten, au sud-est des îles Lofoden, et jusqu'à l'embouchure de l'Uméa. Le sol, à l'exception de quelques vallées, n'y est qu'un roc presque toujours couvert de neige. De chétifs buissons à tiges tortueuses et maigres et une sorte de mousse permanente, même sous la neige, fournissent cependant aux rennes, qui sont la richesse du pays, une nourriture suffisante. La température moyenne de cette région est 0° au cap Nord; à l'est et sur les montagnes, c'est moins encore ; à l'extrémité sud de la zone, elle s'élève à peine au-dessus de 2°. Les Lapons, au nombre de douze mille environ, y habitent le Finmark et le Nordland; la moitié a des demeures fixes et s'occupe de pêche; les plus riches possèdent des troupeaux; on les rencontre depuis le 63° de longitude environ. Sur la côte orientale, les Suédois ont défriché quelques emplacements où l'orge croît quand l'année est bonne, et où le navet et la pomme de terre peuvent être cultivés. Sur la côte ouest, les pêcheries réunissent au printemps des milliers d'hommes dans l'archipel des îles Lofoden.

La seconde zone est celle des forêts. Elle comprend la partie centrale de la péninsule, depuis le golfe Salten et l'embouchure de l'Uméa jusqu'à Drontheim à l'ouest et Gefle à l'est. La moyenne y est de près de 3°. Le pin, le sapin et le bouleau y couvrent tout le sol; l'agriculture y est peu importante ; l'orge, l'avoine, la pomme de terre supportent seules le climat. Le seigle, le froment et les arbres fruitiers y sont rares. Ici commence la véritable population scandinave. Des troupeaux de moutons et de chèvres, quelques mines, les pêcheries de la côte occidentale et surtout le commerce des bois composent la richesse de ce pays.

Dans la troisième zone, qui renferme tout le sud, jusqu'aux lacs suédois Wéner et Wetter, les rochers, les forêts de pins et de bouleaux paraissent encore, mais la terre cultivée occupe une plus grande étendue, particulièrement dans les longues et larges vallées de Guldbrandsdalen, Hédémarken, etc., et dans les plaines méridionales comme celles

d'Upland, Westéras et Oestergothland. En général le sol plus plat de cette partie de la Suède et de tout le Danemark offre le même aspect, le même climat et la même nature que toute la partie septentrionale de l'Allemagne.

Le hêtre, le pin et le chêne.

Il ne faut pas croire que la Scandinavie soit un pays sauvage et désolé. Sans parler des merveilles que présente le ciel scandinave, sans rappeler les brillants prodiges des aurores boréales et de ce soleil qui, à l'époque de la Saint-Jean, ne descend pas au-dessous de l'horizon[1], le sol même et les forêts dont il est revêtu offrent des beautés que les poëtes du nord ont célébrées avec enthousiasme. Un d'eux voit spirituellement, dans les différents aspects qu'offre chacun des trois pays, un reflet fidèle de chacune des trois nationalités. Le hêtre domine en Danemark, et « l'épais feuillage, l'ombre si fraîche de cet arbre, ses formes, sa couleur d'un vert clair et ses rameaux mollement arrondis annoncent, au premier coup d'œil, la paix et l'idylle. En effet, la nature n'a pas inutilement prêché en Danemark sa riante philosophie. Elle y a créé une race de bonnes gens d'une complexion douce, avec quelque chose de blond dans le caractère comme dans la chevelure, avec la mélodie du cœur dans le son de la voix, avec le calme et le sourire dans le regard. — Les forêts de pins de la Norvége forment un contraste frappant avec le hêtre arcadien de Seeland. L'aspect du pin offre un mélange d'austérité et de mélancolie; son attitude est fière; il parle de luttes et de privations et lève haut un front mâle contre la tempête. Il ne nous attire pas par la voix du rossignol, il n'a que le joli chant de la grive et le frais gémissement du vent du nord, qui remplit l'âme de mélancoliques pensées. Le pin est le type du nord primitif, disons presque du nord païen; il est aux autres arbres ce qu'est aux autres poésies le chant de guerre scandinave. Et le caractère norvégien ne reflète-t-il pas ces différents traits? N'a-t-il pas quelque chose de rude et de peu amical? Ne respire-t-il pas la force et l'énergie? — Le chêne, dans les vallées de la Suède, forme la transition naturelle entre la pastorale des hêtres danois et l'Edda des pins norvégiens. Il n'offre pas l'aspect velouté et souriant du hêtre; il ne présente pas non plus la

1. Les voyageurs vont voir ce phénomène près d'Ober-Tornéo.

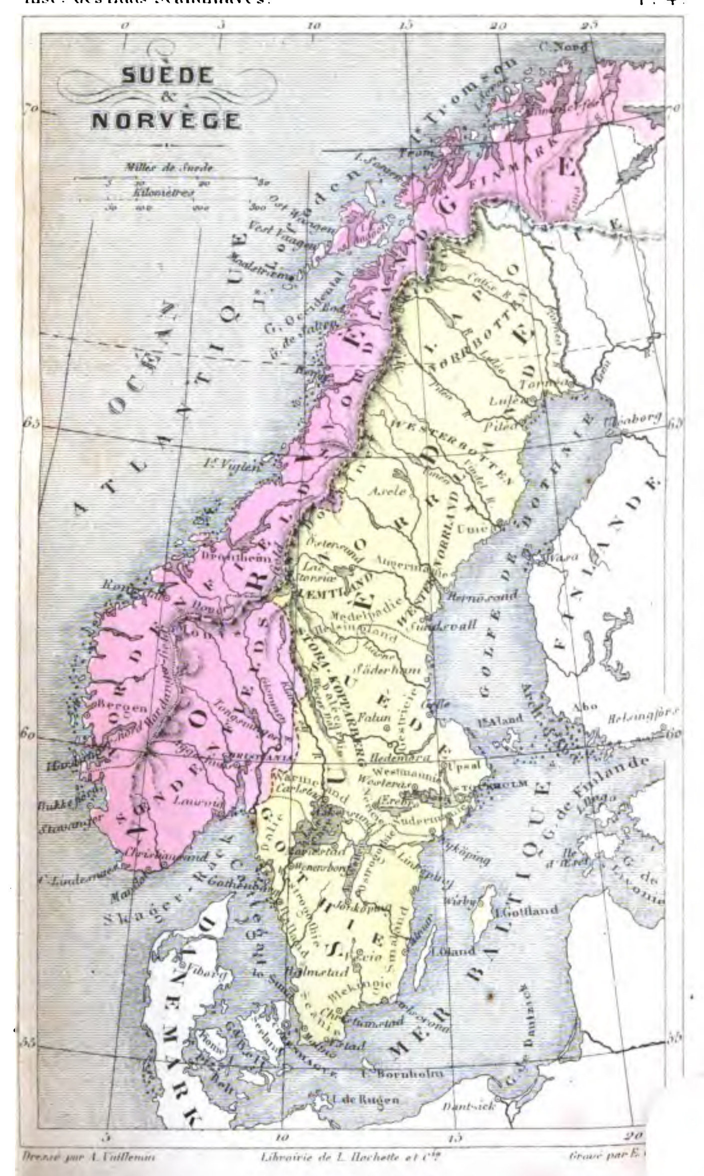
roideur et l'efflorescence du pin, mais il réunit le caractère mâle de l'un et la douceur de l'autre. Sa forme est musculeuse, mais sa physionomie est plus gaie que celle du pin; il étend des bras nerveux, mais pour offrir une hospitalité chevaleresque. Dans toute sa structure se peint une noble assurance, mêlée de franchise et d'affabilité. Le chêne représente le chant de guerre chrétien; à côté des deux autres, il paraît comme le type verdoyant du vrai romantisme; et ne désigne-t-on pas, en effet, cet élément romantique comme le trait fondamental du caractère suédois?

« Unis et mêlés, le hêtre, le pin et le chêne forment un paysage charmant, et le doux, le fort et le chevaleresque offrent dans leur union le plus beau sujet à la grande épopée de l'avenir[1]. »

Suède.

On n'a pas en France une juste idée du climat de la Suède. Voltaire dit que l'hiver y règne neuf mois de l'année. Il n'en est pas ainsi. Dans la partie méridionale de la Suède, la durée de l'hiver est de quatre mois; elle est de six au plus au nord, dans la partie qui est encore habitée. Le climat de la péninsule est, en général, plus doux que celui des contrées situées sous la même latitude en Europe et en Amérique. Les géologues disent, pour expliquer cette différence, que la croûte de terre est moins épaisse en Scandinavie qu'ailleurs; et que l'absence totale de volcans y rend plus intense l'action du feu intérieur. Nous nous gardons bien de l'affirmer ni de le contester. Une raison plus certaine est le voisinage de la mer, qui embrasse de trois côtés le sud de la péninsule et y rend la chaleur comme le froid moins excessifs. A l'intérieur, les forêts abattues, les bruyères rasées, les marais desséchés ont adouci et adoucissent chaque jour le climat. La Gothie, c'est-à-dire la partie méridionale de la Suède, est tellement privilégiée sous ce rapport que, bien qu'elle égale à peine le quart de tout le royaume, sa population en forme à peu près les deux tiers. A Stockholm, dit Malte-Brun, l'Allemand des bords de la Baltique ne retrouve point ces brouillards qui s'étendent sur une grande partie de l'Allemagne; le Français n'y regrette point le climat du nord de la France;

1. BUCHE, TANNE UND EICHE, eine Skizze nach STURZENBECHER. *Nordischer Telegraph.* Eine Wochenschrift... Leipzig, 6 octobre 1849.


SUÈDE
&
NORVÈGE
Milles de Suède
Kilomètres
OCÉAN ATLANTIQUE
FINMARK
NORRBOTTEN
WESTERBOTTEN
NORRLAND
LEMTLAND
STORA-KOPPARBERG
Bergen
Drontheim
Stockholm
Upsal
Christiania
Christiansand
Gothembourg
Falun
Sundsvall
Hernösand
Gefle
Jönköping
Linköping
Nyköping
Halmstad
Carlscrona
Ystad
Tornea
Uléaborg
Helsingfors
Abo
Vasa
Wisby
I. Gottland
I. Oland
I. Aland
I. Bornholm
I. de Rugen
Dantzick
GOLFE DE BOTHNIE
G. de Finlande
MER BALTIQUE
Skager Rack
Cattegat
DANEMARK
FINLANDE
Dressé par A. Vuillemin
Librairie de L. Hachette et Cie
Gravé par E.

il n'y éprouve même pas ces changements brusques et fréquents qui déparent le séjour de Paris. Le froid n'y est ni humide ni malsain.

Voltaire a étendu à tort à toutes les parties de la Suède ce qu'il dit du brusque changement des saisons; cela ne s'applique justement, comme l'a bien remarqué Malte-Brun, né en Danemark, qu'à la Laponie suédoise et à la province appelée Nordland, dont la limite méridionale est le Dalelfven. Dans la Laponie suédoise, il est vrai, l'été se compose de cinquante-six jours : le 23 juin, la neige fond; le 1er juillet, elle a disparu; le 9, les champs sont couverts de verdure; le 17, les plantes semées ou cultivées sont en pleine croissance; le 25, elles sont en floraison complète; le 2 août, les fruits sont mûrs; le 10, les plantes laissent échapper leurs graines; le 18, la neige recommence à tomber. De même, si l'expression proverbiale *voir croître l'herbe* peut quelquefois trouver une application réelle, c'est en Nordland : deux jours sont à peine écoulés depuis la fonte des neiges, vers le 12 juin, et l'herbe a déjà atteint un pouce de hauteur. Entre les semailles et la récolte, il s'écoule souvent neuf semaines tout au plus, pendant lesquelles le foin est coupé deux fois. L'été finit au commencement de septembre; l'automne est de courte durée, et l'on ressent presque aussitôt l'hiver avec toutes ses rigueurs. Mais il n'en est pas de même dans les autres parties de la Suède. Elles ont un printemps et un automne, et la Scanie, par exemple, diffère peu pour le climat du nord de la France.

A Stockholm, la longueur extrême des jours et des nuits est de dix-huit heures et demie, et l'extrême brièveté de cinq heures cinquante-quatre minutes; à Lund, le plus long jour est de dix-sept heures dix-huit minutes, et le plus court de six heures cinquante-six minutes; à Tornéo, le plus long est de vingt et une heures et demie, et le plus court de deux heures et demie; près d'Ober-Tornéo, nous l'avons dit, le soleil, pendant la nuit du 23 au 24 juin, ne cesse pas de paraître au-dessus de l'horizon. On voit que la Suède septentrionale seulement offre pour l'habitant de nos contrées une différence tout à fait frappante quant à la durée des jours et des nuits. Voltaire parle de longs crépuscules et de lumière zodiacale qui rendraient les nuits en Suède claires et commodes au voyageur : « On voyage en Suède, dit-il, la nuit comme le jour. » Hélas! me disait à ce propos un Suédois,

il y a chez nous bien des nuits obscures. Quand nous avons pleine lune, nous voyageons; mais où ne fait-on pas cela, si la journée finit avant le voyage?

Danemark.

Le Jutland, le Slesvig, le Holstein et le Lauenbourg, avec les îles de Fionie, de Seeland, de Laaland et quelques autres moins importantes, forment le royaume de Danemark, qui n'est autre chose que le prolongement des plaines de l'Allemagne du nord. Les hauteurs y sont peu importantes; le sol, composé de sable sur l'argile, n'y renferme pas de métaux, mais de riches carrières de pierre à chaux. D'immenses dépôts de tourbe et une grande quantité de racines et de troncs d'arbres enfouis dans les marais semblent prouver que le Danemark a été autrefois couvert d'une grande étendue de forêts, dont la côte orientale a seule conservé quelques restes. Protégée à l'ouest par des dunes et des digues, la côte est envahie vers l'est par des marécages. Les lagunes et les marais, avec les lacs et les rivières, forment une notable partie du territoire, évaluée à sept cent quinze kilomètres carrés pour les eaux, à mille neuf cent vingt-cinq pour les terres marécageuses. Le voisinage de la mer rend le climat du Danemark moins froid que ne semblerait l'annoncer sa position à l'extrémité nord de la zone tempérée; mais l'abondance des eaux intérieures y occasionne des vapeurs et des brouillards humides. Le thermomètre descend pendant l'hiver à $-3°$ au moins, à $-11°$ au plus; pendant l'été, il monte à $+12°$ au moins, à $+18°$ au plus. L'automne, la plus belle saison, n'y a qu'une courte durée; l'hiver, neigeux et pluvieux, y amène peu de glaces sur les côtes; le jour le plus court y dure environ sept heures. L'humidité presque constante du Danemark y entretient une verdure aussi fraîche que celle de l'Angleterre. Les céréales y abondent et forment un important objet d'exportation. Le raisin ne mûrit que dans les serres; les pêchers et les abricotiers sont assez rares; mais le prunier, le cerisier, le poirier et surtout le pommier viennent très-facilement, et leurs fruits s'exportent en Suède et en Russie. L'édredon, ou duvet du canard *eider*, le gibier, nombreux sur les côtes du Jutland en particulier, les animaux domestiques et la pêche, soit sur les côtes, soit dans de riches viviers, fournissent encore aux habitants de ce pays d'excellentes ressources.

DANEMARK

Milles Danois

Kilomètres

N.^a Les chiffres expriment les profondeurs en Mètres dans les Détroits : du Sund du G.^d et du P.^t Belt.

SKAGER-RACK

KATTEGAT

ILES FERÖE

I. Fugloe
I. Osteroe
I. Stromoe
I.^s Myggenaes
I. Boroe
Thorshaven
I. Nalsoe
I. Vaagoe
I. Sandoe
I. Suderoe
I. Munken

Skagen
Hiörring
Frederikshavn
I. Lasoe
Hammer
Aalborg
Nibe
Lym Fiord
Blenstrup
Hornum
Thisted
Fiord
Nyekiöbing
Hobroe
Mariager fiord
Randers fiord
I. Anholt
B.^e Laholm
Lemvig
Skive
Viborg
Randers
Grenaae
Holsterbroe
Haderup
Spöring
Stor R.
Madum
Torning
Aarhuus
Ebeltoft
Timring
Ringkiöbing
Skanderborg
Arnborg
Vrads
Lönborg R.
Brande
Vedslet
Tarum
Skelder Wik
Kronborg
Helsingor
Landskrona
Frederiksb

JUTLAND

FIONIE

SEELAND

MER BALTIQUE

HOLSTEIN

MECKLENBOURG

HANOVRE

Varde

Kolding

I. Fanö

Ribe

Christiansfeld

I. Romöe

Hadersleben

Tondern

Apenrade

I. Sylt

Höyer

I. Föhr

Leck

Flensburg

Cappeln

Bredstedt

Slesvig

I. Amrom

I. Pelworm

Husum

Gottorp

Eckernförde

Friedrichsort

I. Nordstrand

Tönning

Hohn

Kiel

Heide

Rendsburg

Oldenburg

Eider

Helgoland à l'Angleterre

Neumünster

Plon

Eutin

Neustadt

Meldorf

Marne

Elbe Fl.

Segeberg

Itzehoe

Travemünde

Glückstadt

Oldesloe

Lubeck

Pinneberg

Altona

Ratzeburg

Lauenburg

Weser Fl.

Wismar

Rostock

Ribnitz

Stralsund

Odense

Nyborg

Svendborg

Rudkiöbing

Nakskov

Laaland

Falster

Nykiöbing

I. Fehmarn

Burg

Heiligenhafen

Kallundborg

Roeskilde

Söröe

Ringsted

Korsör

Nestved

Prastöe

Wordingborg

I. Möen

Stege

Kiöge

Malmö

Skanör

Dressé par A. Vuillemin. Librairie de L. Hachette et Cie. Gravé par E. George

Norvége.

Le voisinage de la mer et les vents chauds du sud-ouest tempèrent aussi beaucoup le climat de la Norvége, dont les golfes occidentaux gèlent fort rarement, tandis que celui de Christiania est obstrué par les glaces. On a ainsi évalué la température moyenne dans cette contrée : à Christiania + 6°,2 ; à Ullensvang, sur le golfe Hardanger, + 7°,2 ; à Drontheim, + 4°,2 ; sur le golfe Salten, + 1°,2 ; au cap Nord — 1°,2. Un trente-huitième environ du territoire norvégien appartient à la région des neiges perpétuelles. Les froids commencent en novembre, et la neige couvre la terre depuis la fin de novembre jusqu'à la fin de mars. Pendant janvier et février, la température descend à — 10°, fréquemment à — 26°, et même à — 35°. L'été, de mai à septembre, permet, par une chaleur qui s'élève quelquefois à + 42°,5, de semer et récolter les moissons en moins de trois mois.

La nature et le climat de la Norvége offrent, du reste, les plus singuliers contrastes. Si le passage des montagnes est souvent périlleux, si de nombreuses traditions effrayent le voyageur dans les chemins non frayés des Hardangers, il rencontre du moins d'imposants spectacles, comme la vue du Voring-Foss, chute d'eau de 300 mètres, et du Rjukan-Foss, où le guide lui racontera de curieuses légendes. Au milieu même des montagnes, il trouvera des lacs solitaires qu'il croira découvrir en sortant des glaciers; il parcourra la vallée tout italienne de Strandfiord, au nord-ouest de Christiania, et celle de Simedal, dont la température, en juillet, est quelquefois tropicale.

La Norvége est couverte d'immenses forêts de pins. Le climat et l'habitude, plutôt que le manque de pierres de taille, y ont fait conserver l'usage des constructions en bois. Les Norvégiens ont su de très-bonne heure tirer parti de leurs bois excellents avec un art tout particulier, et les églises ainsi construites qu'on rencontre encore aujourd'hui dans quelques-unes de leurs provinces peuvent être mises au nombre des monuments les plus curieux. Elles sont bâties d'ordinaire en forme de croix, avec une tour centrale terminée par un toit pointu, recouvert de lattes échelonnées. Quelquefois les tourelles sont au nombre de cinq ou six, celle du milieu étant la plus élevée, celle qui surmonte l'abside la plus basse. Ce qui rend quelques-uns de

ces monuments fort bizarres, c'est l'addition fréquente de petites chapelles au vaisseau de l'église et, par suite, la multiplicité de petites toitures saillantes qui donnent à l'extérieur de l'édifice le plus singulier aspect. Plusieurs sont ornées de colonnades, de galeries couvertes, le tout fabriqué en charpente. Les détails de la décoration offrent des sculptures fort remarquables et d'un genre qui ne ressemble pas plus que l'architecture de tout l'édifice aux genres connus sur le continent. Goudronnés avec soin, ces bois se sont conservés presque intacts depuis le XIIe et même le XIe siècle; ils sont revêtus d'une riche couleur brune ou quelquefois d'une teinte rouge écarlate qui contraste d'une façon fort originale avec le sombre feuillage des forêts voisines; le temps surtout leur imprime un admirable cachet de vétusté. Les plus remarquables sont celle d'Hitterdal, dans le Tellemark, celles de Borgund, près de Laerdal, et d'Urnès[1]. Le roi de Prusse a récemment obtenu qu'une de ces curieuses églises, qui commençait à se délabrer, lui fût cédée à condition d'en faire bâtir une autre sur le même emplacement, et, par les soins du consul actuel de Prusse à Bergen, l'église vient d'être soigneusement démontée et transportée en Silésie. L'église d'Hitterdal est celle qui s'est le mieux conservée[2]. Celle de Borgund s'élève dans une vallée voisine de Bergen où l'on ne pénètre que par le fameux sentier de Vindhallen, bordé d'affreux précipices et soutenu, en plusieurs endroits, par de hauts pans de murailles le long du torrent de Laerdal. Le pont jeté sur l'abîme offre encore un genre de structure particulier aux Norvégiens. Sans fer ni clous, il est formé de gros arbres superposés en saillie l'un sur l'autre; le revêtement supérieur ne consiste qu'en bûches fendues, fixées par de courtes chevilles de bois; des liens d'osier consolident tout l'édifice.

1. Voy. le curieux ouvrage de M. Dahl, *Souvenirs des anciennes constructions en charpente sculptée de l'intérieur de la Norvége,* 24 planches et quelques pages de texte en allemand, 1837.

2. Au-dessus de la nef est une tour carrée qui s'élève en forme de clocher, et au-dessus du chœur deux tourelles terminées en cône. Le plafond est fort bas et les colonnes intérieures écrasées. Les trois portes offrent au dedans une ornementation très-recherchée; au dehors elles n'ont pas de frise sculptée; elles sont percées d'une lucarne en trèfle de forme presque ogivale. Des serpents, des dragons, des chimères, entrelacés de fleurs et de rameaux couvrent le portail. Les colonnettes qui en forment les jambages sont surmontées de figures humaines et d'animaux fantastiques. *Des anciennes constructions en bois... de Norvège,* par Pierre Victor. Paris, 1842, in-8°.



ÉGLISE D'HITTERDAL.

La vie et l'activité de la Norvége se concentrent sur la côte occidentale. De nombreux cours d'eau y viennent aboutir à des golfes qui entrent profondément dans les terres. L'issue de ces golfes est embarrassée d'écueils, de bas-fonds, d'innombrables petites îles au milieu desquelles le navigateur trouve des abris naturels et le pêcheur des milliers de poissons. Mais ces écueils et ces passes étroites donnent souvent naissance à des courants d'une violence redoutable; le Mosköström ou Maalström, et surtout le Saltström ou Storström sont les plus dangereux. Le bruit de ce dernier s'entend à près de trois kilomètres. Ses eaux, agitées par le flux et le reflux, forment des tourbillons qui précipiteraient contre les écueils les plus gros navires, tandis que, pendant l'intervalle des marées, on peut le traverser paisiblement en barque. Le Maalström n'est à craindre que lorsque le vent du nord-ouest souffle en opposition avec le reflux. Alors il attire à lui vaisseaux et baleines, et les engloutit.

Ces dangers n'ont pas effrayé les matelots norvégiens qui les connaissent et les défient. Chacun des golfes ou *fiords* qui pénètrent dans l'intérieur des terres a vu s'élever sur ses côtes un grand nombre de villages et de comptoirs. Au contraire, l'intérieur du pays, et surtout les plateaux élevés du nord habités par les Lapons et leurs troupeaux de rennes, sont peu peuplés. Il en est de même pour la partie septentrionale de la Suède, de sorte qu'il semble difficile de se représenter la Scandinavie comme l'*officine des nations barbares* qui ont envahi l'empire romain.

Voilà ce que la nature a fait pour les peuples scandinaves, les ressources et les obstacles qu'elle a créés. Nous dirons, en racontant l'histoire de ces peuples, comment ils ont triomphé des uns et profité des autres, et nous consacrerons, en finissant, tout un chapitre à exposer, d'après les statistiques modernes, quelles sortes d'industries, quelles relations de commerce, quelles voies de communication, grandes routes, canaux et chemins de fer, l'activité humaine a su créer à son tour dans cette importante partie de l'Europe.

CHAPITRE II.

PÉRIODE ANTÉ-HISTORIQUE.

§ 1. MYTHOLOGIE SCANDINAVE.

IGNORANCE DES ANCIENS A L'ÉGARD DES SCANDINAVES. — VOYAGES D'OTHER ET DE WULFSTAN. — LES EDDAS. — COSMOGONIE SCANDINAVE. — PRINCIPAUX DIEUX ET DEMI-DIEUX; WALHALLA. — FIN DU MONDE; NOUVELLE CRÉATION.

Ignorance des anciens à l'égard des Scandinaves.

Le peu de renseignements qu'on rencontre dans le quatrième livre d'Hérodote, l'Histoire naturelle de Pline et la Germanie de Tacite, relativement aux pays scandinaves, permet d'assurer que les anciens n'en avaient presque aucune connaissance. Peut-être Pythéas, vers 320 avant Jésus-Christ, toucha-t-il au Jutland; peut-être l'*Ultima Thule* est-elle la Norvége méridionale ou Tellemark; peut-être les colonnes d'Hercule du nord dont parle Tacite sont-elles le détroit du Sund. Tacite, il est vrai, nomme les Sviones, les Sitones, les Æstyi, surtout les Fenni, peuples reconnus scandinaves et finnois; et plusieurs des traits qu'il attribue à la religion de ces barbares se retrouvent certainement dans leur culte mieux connu des modernes. Enfin la Chersonèse cimbrique, que les Cimbres et les Teutons soient sortis ou non de ce pays, était probablement la presqu'île du Danemark. Mais tous ces renseignements réunis ne suffisent pas à donner quelque idée de l'ancien état social des nations scandinaves.

Voyages d'Other et de Wulfstan.

Les Scandinaves avaient déjà, par leurs pirateries, attiré sur eux l'attention et les craintes des peuples qui les entouraient, quand deux hardis voyageurs apportèrent au roi Alfred le Grand, qui les a conservés dans sa traduction de Paul Orose, les premiers renseignements que nous possédions sur la vie intérieure de leurs tribus sédentaires. Other vivait en Norvége au IX[e] siècle, sous le règne de Harald Harfager. Il dit au roi qu'il avait habité la province de Nordland, appelée alors Halgoland, à l'extrémité septentrionale de la Norvége, en face de la mer occidentale, et bor-

née au nord par une terre déserte que parcouraient seulement quelques Finnois pour chasser en été, pour pêcher en hiver. Other, dit le roi, était fort riche ; il possédait six cents daims, outre six rennes apprivoisés, fort précieuse ressource pour les Finnois, qui s'emparent avec ces animaux de beaucoup de rennes sauvages. Other était un des hommes les plus considérables du pays ; pourtant il n'avait pas plus de vingt bœufs, autant de moutons et de porcs et plusieurs chevaux pour labourer la terre. Il s'était beaucoup livré à la pêche ; il avait pris en un jour jusqu'à soixante baleines, dont quelques-unes avaient cinquante coudées. Un certain nombre de Finnois, ses vassaux, lui payaient tribut selon leur richesse ; ils lui remettaient généralement quinze peaux de martre ou de loutre, cinq rennes, une pelisse de peau d'ours, des plumes d'oiseaux, une baleine et deux câbles de cent vingt brasses faits avec du cuir de baleine. Other avait doublé le cap Nord, et la pêche des vaches marines l'avait conduit jusqu'à la côte de Biarmie, qui répond à la province russe d'Arkhangel ; il décrit la Norvége, la Suède, et le Queenland ou l'Ost-Bothnie ; il parle d'un port de Sciringeas-Heal au sujet duquel les commentateurs ne sont pas d'accord ; il raconte ensuite son voyage à Hœthum, qui paraît être le pays de Slesvig.

Dans le même ouvrage, le roi Alfred mentionne les voyages d'un autre navigateur nommé Wulfstan, qui alla d'Édabia, dans le Slesvig, à Truse, près d'Elbing. D'après les itinéraires de ces deux voyageurs, le nord de l'Europe était divisé en sept pays : la Suède, la Gothie, le Danemark, la Norvége, la Biarmie, sur la mer Blanche, le Finmark ou Laponie (la Finlande n'est pas connue avant le XIIe siècle), enfin le Queenland, sur le golfe de Bothnie, contrée que nous nommons aujourd'hui Nordland et Ost-Bothnie, et qui passait alors pour être habitée par des Amazones.

Les Eddas.

L'histoire des peuples scandinaves dans les temps qui précèdent leur conversion au christianisme se trouve tout entière dans les recueils de leurs anciens chants ou *Eddas*, qui contiennent aussi l'exposé de leur théogonie et de leur culte.

La vieille Edda ou Edda poétique se compose de quarante poëmes environ, composés en langue islandaise à des

époques inconnues, mais certainement fort reculées, par des auteurs anonymes et païens, et recueillis par Sæmund Sigfusson, prêtre islandais né en 1056, qui alla étudier en France et en Allemagne, visita Rome, se consacra, dans sa patrie, aux travaux littéraires et à l'éducation de la jeunesse, et mérita ainsi le surnom de *Hin Frode*, le savant ou le sage. La première partie de son manuscrit n'a été imprimée qu'en 1787 à Copenhague, la seconde en 1818 et la troisième en 1828. L'éditeur de cette dernière partie, le savant Finn Magnusen, y a ajouté un lexique mythologique et des dissertations critiques qui ne laissent dans ce vaste champ d'études presque pas de lacune à combler.

On peut diviser ces différents poëmes, selon la nature de leurs sujets, en poëmes mystiques, didactiques, mythologiques et historiques.

Le plus remarquable de tous, dans la première classe, est le poëme intitulé *Voluspa*, c'est-à-dire l'oracle de la *Vola* ou prophétesse. C'est une rapide et obscure exposition de la cosmogonie scandinave, depuis la création jusqu'à la destruction de l'univers.

Le *Grougaldur*, ou chant magique de *Groa*, est un recueil des termes de magie. Odin avait trouvé dans les pays scandinaves la magie exercée par les Finnois ou Lapons, et il avait perfectionné cette science.

Le *Solar-Ljod*, ou chant du Soleil, est presque tout entier ajouté par Sæmund; c'est une imitation de la poésie païenne; l'inspiration chrétienne s'y trahit par quelques idées sur la vie future, sur la demeure et les occupations des âmes après la mort.

On rencontre, en premier lieu, dans la seconde classe, le *Vafthrudnis-mál*, sous forme dramatique. Odin veut lutter de science avec *Vafthrudnir*, le plus sage des géants; il part, malgré les avis de sa femme, la prévoyante Frigga; il prend la forme et les vêtements d'un voyageur fatigué par une longue route, demande l'hospitalité au géant, et lui propose la lutte, avec la condition que le vaincu livrera sa tête. Alors commencent d'innombrables questions sur les mystères de la religion odinique :

« Dis-moi, Gagnráder (c'est le nom emprunté par le dieu), dis-moi, si tu veux me montrer ta science, le nom du coursier attelé au char du Jour.

« ODIN. Skinfaxi est le nom du coursier attelé au char du Jour, Skinfaxi à la crinière éblouissante et le plus rapide des coursiers.

« VAFTHRUDNIR. Dis-moi, Gagnráder, dis-moi, si tu veux me montrer ta science, le nom du coursier attelé au char de la Nuit ?

« ODIN. Hrífaxi est le nom du coursier attelé au char de la Nuit, et son écume est la rosée du matin. »

Par les réponses d'Odin sur Lucifer, Hespérus et les autres étoiles, le géant s'aperçoit que son hôte est fort habile ; il le fait asseoir à ses côtés, et ils engagent la discussion sur les merveilles de la science sacrée. Odin, toujours inconnu, demande au géant d'où sont sortis la terre et les cieux, la nuit et le jour, l'hiver et l'été, la race humaine, etc. ; il l'interroge sur l'état futur des âmes, sur les occupations des héros dans le Walhalla, et Vafthrudnir, bien instruit, expose fort clairement les explications que lui fournit la mythologie scandinave. A la fin cependant le prétendu voyageur lui demande quelles sont les paroles murmurées par Odin dans l'oreille de son fils Balder au moment où ce dernier était placé sur le bûcher. A ces mots, le géant étonné reconnaît Odin : « Aucun mortel, dit-il, ne peut savoir les paroles que toi, Odin, tu as murmurées dans l'oreille de ton fils au commencement des siècles. Je lis ma condamnation écrite en caractères magiques et décrétée par les destinées célestes, parce que j'ai osé discuter sur la science sacrée avec Odin, le plus savant des dieux ! »

Le *Grimnis-Mál* ou le chant *de Grimner*, décrit les douze demeures des dieux, qui représentent les douze signes du zodiaque.

Dans l'*Alvis-Mál*, le nain *Alvis,* à qui la fille de Thor a été promise, vient pour réclamer sa fiancée ; il est retenu pendant toute la nuit par le dieu qui l'accable de questions sur les pays qu'il a visités ; le frais du matin, qui se fait sentir, rappelle Alvis, l'un des génies chargés d'allumer le flambeau du jour, et il est obligé de partir sans sa fiancée.

Le *Hyndlu-Ljod* contient dans un langage obscur les généalogies de quelques anciens rois du nord, descendants des dieux.

Enfin le *Háva-Mál,* ou sublime discours d'Odin, est un re-

cueil de maximes en vers et de poésies allégoriques; il se termine par le chapitre runique, dans lequel Odin lui-même explique la puissance mystérieuse des Runes contre le poison, les enchantements et la mort même. Le Hává-Mál est donc fort curieux comme peinture d'un temps bien éloigné de nous. Ses préceptes respirent une sagesse vulgaire et une ruse calculée, plutôt que la vertu :

« N'habite pas longtemps chez le même hôte, afin de ne pas lui devenir un fardeau.

« N'insulte pas à l'hôte inconnu, car tu ne sais pas qui il peut être.

« Un secret peut être gardé fidèlement par une personne, non par deux; ce que savent trois personnes n'est pas un secret.

« Une fois, dans ma jeunesse, je marchais seul et je perdis mon chemin; quand je trouvai un compagnon, il me sembla que j'étais riche : l'homme est la joie de l'homme. L'arbre planté seul dans la plaine ne produit pas; il en est de même de celui que personne n'aime; pourquoi continue-t-il à vivre?

« Aime ton ami, et l'ami de ton ami; mais n'aime pas l'ami de ton ennemi.

« Si tu as un ami dans lequel tu te confies, et de qui tu veuilles obtenir quelque chose, mêle ton cœur au sien, échange des présents avec lui et visite-le souvent. Le chemin non foulé s'embarrasse de brins d'herbes.

« Si tu as un ami auquel tu ne te fies pas, mais de qui tu veuilles obtenir quelque faveur, parle-lui avec de douces paroles, mais reste rusé dans ton cœur, et rends-lui fausseté pour fausseté.

« Mieux vaut vivre misérable que de ne pas vivre, être aveugle que de monter sur le bûcher. »

Parmi les poëmes purement mythologiques on peut citer :

L'*Hymisquida,* ou chant *d'Hymer*, qui décrit une fête donnée par le dieu de la mer OEgir à presque tous les dieux de l'Olympe scandinave.

Le *Rafna-galdur Odins*, ou le chant du corbeau d'Odin, qui décrit les lamentations des dieux à l'approche de leur dernier jour.

Enfin les poëmes historiques sont fort nombreux; comme dans Homère et les livres indiens, le surnaturel y enveloppe la réalité. Ils forment un cycle héroïque où se retrouvent,

comme dans la grande épopée allemande des Niebelungen, les aventures de Diétrich, celles de Sigurd, de Siegfried, de son père Siegmund, l'histoire vraie ou fausse d'Attila et de ses Huns, et mille épisodes attribués au hasard aux Francs, aux Goths et aux Bourguignons pendant leurs premières invasions dans les provinces romaines.

L'Edda en prose ou jeune Edda est attribuée au célèbre Snorre Sturleson, né en 1179, juge suprême en Islande pendant les années 1215 et 1222. Ce n'est qu'en 1818 que le savant professeur Rask en a donné une bonne et complète édition. L'Europe ne connaissait avant lui que l'édition de Résénius, œuvre imparfaite, rédigée d'après des manuscrits corrompus, et où les notes des Scaldes sont souvent confondues avec le texte.

L'Introduction ou *Formáli* est un assemblage bizarre de traditions et de légendes juives, chrétiennes, grecques, romaines et islandaises sur la filiation des peuples et l'origine troyenne des Scandinaves.

Vient ensuite le *Gylfa-ginning*. Gylf, roi de Suède et magicien, visite Asgard, pour examiner à sa source, dans cette capitale des Ases, la sagesse des maîtres du nord. Un oracle répond à toutes ses questions par une suite de récits qui développent la mythologie entière de l'Edda poétique.

La seconde partie de l'Edda en prose, appelée *Braga-Rœdar,* représente le dieu de la poésie Bragi assistant à une fête donnée par le dieu de la mer OEgir, et entretenant ses hôtes célestes des exploits des différents dieux.

L'Épilogue ou *Eptimárli*, écrit par Snorre Sturleson ou par un contemporain, est une explication forcée des fables de l'Edda par les différentes circonstances de la guerre de Troie.

Le recueil se termine par le *Skalda,* sorte d'art poétique ou de manuel à l'usage des apprentis poëtes.

Nous avons dit qu'on retrouvait dans les Sagas scandinaves les mêmes aventures et les mêmes héros que dans la grande épopée des Allemands, les Niebelungen. Nous aurions pu ajouter qu'une étude attentive y découvrirait l'origine de la plupart des légendes que répète encore l'Europe moderne, et quelquefois un lointain et naïf écho des traditions de l'antiquité. En voici deux témoignages curieux ; ce sont les récits des Eddas touchant l'histoire de Véland le forgeron et celle de quelques hardis chasseurs du nord. La première qui rappelle invinciblement, comme on

le verra, le mythe grec de Dédale, se retrouve dans les poésies de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Écosse au moyen âge et dans les romans français de cette époque. La seconde, on s'en apercevra plus facilement encore, offre un type primitif du Guillaume Tell libérateur de la Suisse.

Les aventures de Véland le forgeron sont rapportées une première fois dans la *Vœlundar-Quida*, l'un des chants de l'*Edda de Sœmund*, puis, sous une forme déjà plus moderne, prosaïque et conteuse, dans la *Vilkina-Saga*, composée probablement vers le XIIIe siècle.

Véland, fils du géant Vade, avait appris à travailler le fer d'abord chez l'habile forgeron Mimer, puis dans la caverne de deux nains plus savants que tous les hommes, qui lui avaient aussi enseigné à façonner l'or et l'argent. Après avoir passé douze mois dans la montagne, Véland, craignant d'être tué par les deux nains, les égorgea, prit leurs outils et leurs trésors, les cacha dans un tronc d'arbre qu'il avait creusé et s'embarqua lui-même dans cette frêle embarcation, qu'un fleuve entraîna vers la mer et sur les côtes du Jutland. Là, arrêté par les filets du roi Nidung, il entra à son service. Son emploi, dans le palais, fut de prendre soin des trois couteaux qu'on posait à table devant le roi. Un jour, étant allé vers le rivage pour laver ces couteaux, Véland en laissa tomber un que les flots emportèrent. Il en fabriqua aussitôt un autre parfaitement semblable qui, au grand étonnement du roi, coupa non seulement le pain, mais encore le bois de la table. Le roi voulut savoir qui l'avait fait, et Véland avoua ce qui s'était passé. Le forgeron du roi conçut alors de la jalousie contre Véland et prétendit faire d'aussi bonnes armes que lui : « Fabrique une épée, lui dit-il, la meilleure que tu pourras; moi je ferai un casque et une cuirasse. S'il arrive que ton épée fende mon armure, ma tête sera à toi ; mais si mon armure résiste, tu auras forfait ta vie ; dans douze mois nous ferons l'essai. » Le forgeron se mit aussitôt à l'ouvrage. Quant à Véland, après avoir laissé passer jusqu'à dix mois, il fabriqua en sept jours une épée que le roi admira beaucoup. Ils allèrent avec cette arme sur le bord d'une rivière. Véland fit descendre sur le courant un morceau de bois d'un pied d'épaisseur, et tint son épée au-devant; le bois, poussé contre le tranchant de cette arme, se coupa en deux. De retour à sa forge, il mit cette épée en pièces, et en trois jours il en fabriqua une autre,

puis il conduisit de nouveau le roi sur le bord de la rivière et essaya de la même manière son épée contre un morceau de bois de deux pieds d'épaisseur, qui fut aussitôt fendu. Véland brisa encore cette lame, comme n'étant pas assez bonne; et en trois heures de temps il en fit une troisième, incrustée d'or, qu'il essaya contre un morceau de bois ayant cette fois trois pieds de longueur et autant d'épaisseur qui fut aussi aisément coupé que les autres. Le roi fut charmé de cette épée et déclara n'en vouloir jamais d'autre.

Cependant, le jour de l'épreuve étant arrivé, Amilias, forgeron du roi, revêtit sa nouvelle armure et sortit. Tous ceux qui le rencontrèrent furent dans l'admiration, et avouèrent qu'on ne pouvait voir un plus bel ouvrage. L'armure était formée d'une double lame de fer; le casque était bien poli et très-épais. Quand il fut arrivé sur la place, il s'assit sur un siége qui lui avait été préparé. Le roi vint ensuite avec tous ses gens, ainsi que Véland, et l'épreuve commença. Véland s'approcha du siége d'Amilias et, touchant le casque du tranchant de sa lame, il demanda à son rival s'il sentait son épée : « Frappe de toutes tes forces, lui dit Amilias en riant, et tu verras si tu peux parvenir à entamer mon armure. » Véland appuya le tranchant sur le casque et le coupa; puis, approchant du crâne, il demanda si Amilias sentait quelque chose. Celui-ci lui répondit qu'il sentait comme un peu d'eau sur sa tête. Alors Véland, poussant sa lame, le pria de se tenir prêt; mais avant qu'Amilias pût s'y attendre, la lame perça jusqu'à la ceinture, et Amilias tomba en deux morceaux de son siége. La foule s'écria que le sort d'Amilias était bien une preuve qu'un homme est près de sa chute au moment où il s'enorgueillit le plus.

Toutefois l'habileté de Véland lui avait fait des jaloux; il fut calomnié et tua dans une querelle le bailli du roi, qui le chassa loin de sa présence et, bientôt après, lui fit couper les jarrets et les nerfs des pieds, en le contraignant à travailler pour lui seul. Véland ne songea plus qu'à la vengeance. Les deux fils du roi étant venus le trouver dans sa forge pour se faire fabriquer des flèches, il les tua, enfouit leurs cadavres, et fit avec leurs crânes des coupes, avec leurs os des salières et autres vases, qu'il garnit artistement d'or et d'argent, puis il donna le tout au roi qui, ne se doutant de rien, se fit honneur dans ses festins d'aussi rares ornements.

Véland s'était ainsi vengé; mais il ne doutait pas que le roi ne voulût le faire mourir quand il apprendrait sa ruse. Il pria donc son frère Egil, habile chasseur, de lui procurer des plumes d'oiseaux, grandes et petites. Il en fit des ailes et les fit essayer à Egil qui tomba et faillit se tuer. Il les répara alors, monta sur le haut de sa maison, et dit à son frère : « Si le roi t'ordonne de tirer une flèche contre moi, tu viseras sur cette vessie que j'ai remplie du sang des fils du roi et que j'ai attachée sous mon bras gauche. » Puis il s'envola sur une tour voisine du palais. Le roi l'aperçut : « Véland, lui dit-il, es-tu devenu oiseau? Quel est ton projet? — Seigneur, lui répondit le forgeron, je suis maintenant oiseau et homme tout à la fois ; je pars, et tu ne me verras plus de la vie. Tu m'avais fait couper les jarrets, je m'en suis vengé en égorgeant tes fils ; mais tu trouveras leurs ossements dans les vases garnis d'or et d'argent dont j'ai orné ta table. » A ces mots, il disparut dans les airs. Le roi dit à Egil : « Tire une flèche contre lui ; si tu le manques tu mourras ! » Egil prit son arc, tira, et la flèche étant venue frapper sous le bras gauche de Véland, le sang tomba à terre. « C'est bien, dit le roi, Véland ne pourra pas aller loin. » Cependant il s'envola jusqu'en Seeland, et s'y construisit une demeure, au milieu d'un bois, pour y passer le reste de ses jours.

Ce même Egil, frère de Véland le forgeron, est un des héros de la Vilkina-Saga et un des types sur lesquels ont été calquées les aventures romanesques, en partie du moins, du moderne Guillaume Tell :

Suivant le récit de la Saga, le roi Nidung, l'ennemi de Véland, ayant entendu vanter l'habileté d'Egil comme archer, fit placer une pomme sur la tête du fils d'Egil, et lui ordonna de viser ce but. L'archer ne devait lancer qu'une seule flèche; néanmoins il en prit trois, les garnit de plumes, en appuya une sur la corde de l'arc, et perça la pomme, de façon que la flèche en enleva une moitié, tandis que l'autre tomba à terre. Ce coup d'adresse, qui est resté longtemps, dit la Saga, dans la mémoire du peuple, excita l'admiration du roi. Cependant le roi Nidung demanda à Egil pourquoi il avait pris trois flèches, quand il ne devait décocher qu'un seul trait : « Monseigneur, répondit Egil, je vous dirai la vérité. Ces deux flèches vous étaient destinées si j'avais eu le malheur de blesser mon

enfant. » Le roi ne s'offensa pas de cette réponse, et tous les assistants jugèrent qu'Egil avait parlé en homme de cœur.

La Saga d'Olaf Tryggveson raconte la même histoire avec des détails différents. « Le roi Olaf défie à l'arbalète l'habile archer Endride : « Qu'on amène ici, dit-il, l'aimable enfant sur lequel Endride concentre toutes ses affections ; il nous servira de but à la distance que je fixerai. » On amène l'enfant. Le roi le fait lier à un pieu, et ayant demandé une pièce d'un jeu d'échecs, il ordonne qu'on la mette sur sa tête : « Il s'agit, dit-il, d'abattre cette figure du haut de la tête de cet enfant sans le blesser. — Essayez, si tel est votre bon plaisir, répond Endride ; mais si vous atteignez mon fils, je le vengerai ! » Le roi fait alors envelopper le front de l'enfant d'un mouchoir, dont les extrémités seront tenues par deux hommes, afin qu'il ne remue pas quand il entendra le sifflement de la flèche, puis il se place, fait le signe de la croix, et bénit la pointe de la flèche avant de la décocher. La rougeur se répand sur le visage d'Endride. Le trait vole sous la pièce et l'enlève ; mais il a effleuré la peau de la tête, qui saigne abondamment. Sans s'émouvoir, le roi invite Endride à tirer à son tour ; mais sa mère et sa sœur viennent l'arrêter en versant des larmes, et l'entraînent avec elles.

Cosmogonie scandinave.

C'est d'après les Eddas et leurs différents poëmes comparés entre eux qu'il est possible de reconstruire le système cosmogonique et religieux des Scandinaves. Dans l'aurore des siècles, dit la Voluspa, il n'y avait ni mer, ni rivages, ni zéphyrs rafraîchissants, ni terre en bas ni ciel en haut ; il y avait seulement l'abîme sans fond, sans herbe ni semence, et les deux régions de Nifelheim et de Muspelheim. Celle-ci était la région du feu, où Surtur gouvernait ; l'autre était le monde des ténèbres ; il contenait le mur d'Hvergelmer, du pied duquel sortaient douze cours d'eau empoisonnée. Ces cours d'eau engendrèrent du vent, de la pluie, de la neige et de la glace qui, en tombant dans le Muspelheim, produisirent des gouttes d'où naquit le corps du géant Ymer. Pendant qu'il dormait, naquirent de la sueur de sa main gauche un homme et une femme, et de l'un de ses pieds un fils à six têtes. Ainsi commença la race hideuse et malfaisante des géants de la Gelée ou Rimthursar

Un peu après Ymer, et des mêmes gouttes de glace fon

due, fut formée la vache Audumbla, qui le nourrit des quatre rivières de lait coulant de ses mamelles; elle-même léchait les rochers couverts de givre et de sel. Le premier jour qu'elle lécha ces pierres, il en sortit une chevelure d'homme, le lendemain une tête, le troisième jour un homme tout entier; ce fut Buri, beau, agile, puissant. Son fils, Borr, épousa une géante et fut père d'Odin, de Vilé et de Vé, les maîtres du ciel et de la terre. Les descendants de Borr tuèrent Ymer; il coula tant de sang de ses blessures que tous les géants y furent noyés, à l'exception d'un seul nommé Bergelmer, qui se sauva avec tous les siens, et par qui s'est conservée la race des géants de la Gelée.

Les fils de Borr traînèrent ensuite le corps d'Ymer au milieu de l'abîme, et ils en firent la terre, qui fut ronde et ceinte du profond Océan; l'eau et la mer furent formées de son sang, les pierres de ses dents, les rochers de ses os, l'herbe et les arbres de sa chevelure. Ayant fait le ciel de son crâne, ils placèrent aux quatre coins, pour le soutenir, les quatre nains Est, Ouest, Sud et Nord; sa cervelle forma les brumes pesantes, et de ses sourcils ils construisirent Midgard, le séjour du milieu, l'habitation future des hommes. Mais le nouvel édifice était encore sans proportions et enveloppé dans les ténèbres; le soleil ignorait où était sa demeure, la lune où était « le lieu de sa force » et les étoiles où elles devaient briller. Alors les dieux prirent place au suprême tribunal et examinèrent la création. Ils donnèrent des noms à la nuit et à la lune décroissante; ils en donnèrent au matin, au midi et au soir, afin que l'on comptât la suite des années. Puis ils prirent les étincelles qui voltigeaient dans le Muspelheim, et les placèrent au milieu du ciel pour l'éclairer. De ce qui restait des chairs corrompues d'Ymer des vers étaient nés; ils en firent la race malfaisante et rusée des nains.

L'homme n'existait pas encore; voici comment il fut créé : les fils de Borr se promenaient un jour sur les rivages de la mer, dans la région d'Utgard, séjour des géants; ils rencontrèrent deux troncs d'arbre, un frêne et un aulne, qui flottaient sur les eaux; Odin leur donna l'âme et la vie, un autre la raison, un troisième l'ouïe, la vue, la voix, des habillements et un nom; ainsi furent formés l'homme et la femme, Aske et Embla, et telle fut l'origine du genre humain, qui habita le Mitgard. Ici habitaient, sous les racines

de l'arbre du monde, les noirs génies, le sommeil, le géant Hrasvelg, qui dévorait les cadavres des hommes sous la forme d'un aigle et dont les ailes agitaient les vents et soulevaient les tempêtes. Quant aux dieux ou Ases, leur demeure était l'Asgard, qui contenait beaucoup de nombreuses et de brillantes cités ; la plus belle s'appelait Gladheim, séjour de la joie ; on y voyait le trône d'Allfader, le père universel, et des siéges pour les douze premiers dieux. Le Vingolf, séjour de l'amour et de l'amitié, était habité par les déesses. L'Elfheim réunissait les fées et les génies brillants de lumière. La capitale céleste était ombragée par le fameux frêne Ydgrasil, le plus grand, le plus beau de tous les arbres, dont le feuillage recouvrait et la terre et les cieux. Les Nornor, ou Destinées, l'arrosaient ; l'une de ses racines pénétrait jusqu'au Nifelheim, où le monstrueux serpent Nidhogg la mordait dans le puits Hvergelmer, source des rivières infernales ; la seconde allait jusqu'à l'Utgard, et elle recouvrait le puits Mimer, source de toute sagesse, où Odin lui-même avait laissé un de ses yeux en gage pour une coupe de ces eaux précieuses ; la troisième enfin atteignait le Mitgard et passait sur la divine source d'Urd, où on élevait le couple qui avait donné naissance à tous les cygnes de la terre, et où les dieux venaient tenir leur conseil.

Principaux dieux et demi-dieux ; Walhalla.

De tous les dieux qui habitaient l'Asgard, le premier et le plus puissant était Odin, dieu de la guerre, tout à la fois créateur et conservateur du monde. Les Sagas scandinaves lui assignent, d'après les nombreux pays qu'il a parcourus ou qui l'adorent, plus de cent noms et attributs différents. Deux corbeaux, perchés sur chacune de ses épaules, Hugin (l'Esprit) et Munnin (la Mémoire), lui disaient à l'oreille tout ce qu'ils avaient appris ou vu dans leurs courses à travers le monde.

Après Odin venait Freia ou Frigga, probablement la déesse Hertha des Germains, la Terre ; on sait que beaucoup de peuples païens unissaient leur dieu suprême avec la Terre, mère universelle. Principe de toute fécondité, Freia devint la Vénus des Scandinaves ; déesse d'un peuple tout guerrier, elle marchait elle-même aux combats.

Le fils aîné d'Odin et de Freia fut Thor, le plus brave,

le plus fort, le plus rapide des dieux : il commandait aux vents, aux saisons, et particulièrement à la foudre. L'Edda le représente comme protégeant les hommes et les dieux contre les monstres et les géants qu'il foudroie; il est armé d'une massue qui revient d'elle-même dans sa main quand il l'a lancée ; il la tient avec des gantelets de fer ; il possède en outre une ceinture qui, dans le combat, renouvelle ses forces à mesure qu'il les prodigue. Les Romains l'identifièrent avec leur Jupiter.

C'étaient là les trois grandes divinités qui composaient le conseil céleste. On peut citer parmi les dieux du second ordre : Balder, autre fils d'Odin, doué de toutes les qualités du corps et de l'esprit. Rien n'égalait sa beauté, et son regard était resplendissant ; il avait le pouvoir d'apaiser les tempêtes ; sa sagesse et sa douceur lui avaient donné l'autorité sur tous les Ases, dont il ne partageait du reste ni les colères, ni les désirs guerriers. Il régnait, radieux et paisible, dans son palais céleste, dont l'éclat se reflétait dans cette zone lumineuse qu'on voit briller au firmament dans les belles nuits d'été ; les Romains crurent reconnaître en lui leur Apollon. Niord, le Neptune des Scandinaves, régnait sur les vents et sur l'Océan ; les pêcheurs et les matelots l'invoquaient. Freyz, son fils, le dieu de la pluie, nourrissait et faisait croître toutes les productions de la terre. Bragé était le dieu de la poésie et de l'éloquence. Tyr dispensait la victoire et guidait les héros. Vile et Ulir étaient les patrons des archers. Foresti avait pour mission de maintenir la paix parmi les mortels. Loki enfin était pour les Scandinaves la personnification du mauvais principe ; l'Edda ne le désigne que comme le calomniateur des dieux, beau de figure, mais méchant d'esprit et privé des honneurs divins. Trois monstres sont nés de lui : le loup Fenris, le serpent Midgard et la Mort, ou Héla, tous les trois ennemis des dieux. Fenris est enchaîné jusqu'au dernier jour ; Midgard restera dans la mer jusqu'à ce qu'il soit vaincu par Thor, et la Mort gouverne dans les régions inférieures neuf mondes différents.

Le dernier de tous ces dieux inférieurs est Heimdall, le portier de l'Asgard ; assis à l'extrémité de l'arc-en-ciel qui forme un pont de la terre aux cieux, il veille à ce que les géants n'escaladent pas la demeure des dieux ; son sommeil est plus léger que celui de l'oiseau ; sa vue atteint un hori-

zon de cent lieues ; son ouïe est si fine qu'il entend croître les herbes des champs et la laine des brebis.

Chacune des douze déesses a, comme les dieux, ses attributions spéciales ; les principales, après la grande déesse Freia, sont : Eira, la déesse de la médecine ; Fulla, celle de la parure ; Lôfna, qui réconcilie les amants ; Vara, qui punit les infidèles, et Snotra, la déesse de la science et des bonnes mœurs.

Venaient ensuite les douze Valkyries, chargées de verser l'hydromel aux braves du Walhalla, de choisir au combat ceux qui doivent être tués, et de faire pencher la victoire vers le côté que favorise Odin.

Les guerriers qui avaient mérité l'immortalité habitaient le Walhalla, ou palais d'Odin, construit au milieu des nuages, resplendissant de lumière, et si vaste que par chacune des cinq cent quarante portes huit héros pouvaient sortir de front, suivis de la foule des spectateurs. Toute cette multitude se nourrissait de la chair du sanglier Serimner ; chaque jour on le servait, et chaque jour il redevenait entier. Le Père universel lui-même ne prenait d'autre nourriture dans le Walhalla qu'une coupe de vin toujours vidée et toujours pleine ; il abandonnait sa part de chair à ses deux loups, Géri et Ferki. Mais ses hôtes avaient pour boisson la bière et l'hydromel ; une seule chèvre qui avait pour lait un excellent hydromel, en fournissait assez pour enivrer tous les héros ; leurs coupes étaient les crânes des ennemis tués par eux. Dès qu'ils n'étaient plus occupés à boire, les héros entraient dans la lice, et combattaient jusqu'à ce qu'ils se fussent taillés en pièces ; à l'heure du repas, ils ressuscitaient, oubliaient leurs blessures, et reprenaient des forces pour le combat du lendemain.

Fin du monde; nouvelle création.

Hommes et dieux jouiront pendant un certain temps d'un bonheur parfait ; mais l'arrivée des filles des géants, que les dieux épouseront, troublera ce repos ; l'avarice et l'amour du gain diviseront les hommes, et parmi les dieux commenceront les présages et les prédictions sinistres. Selon ces funestes oracles Loki, le génie du mal, sera vainement vaincu une première fois avec ses trois enfants, Fenris, Héla et Midgard ; les géants tendront de nouveaux piéges aux dieux ; deux loups issus de Fenris poursuivront sans cesse,

pour les dévorer, le soleil et la lune; l'air sera troublé de sang et de poison ; en vain Thor l'épurera avec la foudre ; enlevée par les géants, la déesse Iduna restera longtemps en leur pouvoir.

Mais la puissance et la vie des dieux sont assurées tant que vivra le plus beau , le plus brillant d'entre eux, l'aimable Balder ; à son sort est attaché celui de la nature entière. Lui-même cependant avertit les dieux que des songes lui annoncent une fin funeste. Odin court aussitôt consulter dans le royaume d'Héla une vieille magicienne qui lui prédit la mort de Balder ; à la prière de Freia, sa mère, toute la nature promet d'épargner le dieu. Une petite plante seule, le Gui , échappe à la déesse suppliante ; Loki s'en aperçoit, et déjà il médite son crime. Un des jeux guerriers du Walhalla consistait à lancer des traits contre le dieu invulnérable qui présentait en riant sa poitrine enchantée. Loki met entre les mains de l'aveugle Hoder, frère du dieu, une branche de gui, dirige sa main et lui fait commettre un fratricide involontaire. Frappés de terreur, les dieux ne songent pas à venger le bon Balder ; son cadavre est abandonné sur une barque avec celui de Namca, son aimable fiancée, morte de douleur et, selon la coutume des anciens héros du nord, son cheval et ses armes sont brûlés en même temps. Mais déjà Freia inconsolable a offert à Héla une rançon pour son fils chéri. La noire déesse l'acceptera s'il est vrai que la nature entière pleure le héros; des messagers parcourent aussitôt le monde; tout pleure en effet; un seul être , une géante, s'écrie du fond d'une caverne : « Qu'Héla garde sa proie ! » Et cette seule parole détruit tout le bonheur de Freia. C'est Loki, sous un déguisement, qui l'a prononcée. Les Ases veulent l'en punir ; mais, caché sous la forme d'un saumon dans une rivière transparente, il voit tous leurs piéges et leur échappe. A la fin cependant , Thor parvient à le pêcher dans un filet dont lui-même a inventé le modèle. Alors commence le châtiment ; avec des cordes faites des entrailles de son propre fils, on l'attache à un rocher ; un serpent suspendu au-dessus de sa tête distille un venin dont les gouttes l'inondent sans cesse, et ses efforts pour échapper à sa torture produisent des tremblements de terre.

Sa délivrance ne tardera pas, car voici venir le dernier jour et des hommes et des dieux, la destruction du monde. La Voluspa l'annonce par d'effrayants prodiges :

« Au delà de nos jours, moi, fille d'Odin, j'aperçois le crépuscule des dieux. Garm (le Cerbère scandinave) hurle sur la bruyère ; les chaînes sont rompues et le loup se précipite ; il se précipite à l'est, à travers les vallées pleines de poison, de tourbe et de fange. Les frères se tuent les uns les autres. Les enfants des sœurs brisent la parenté. Il fait dur dans le monde ; l'adultère y règne ; âge de la hache, âge de l'épée ; les boucliers se brisent ; âge de tempête, âge de férocité ; jusqu'à ce que le monde soit détruit, aucun homme n'épargnera un homme. — Les vagues sont déchaînées ; les rameaux s'enflamment ; les géants, Loki lui-même est délivré ; l'arbre du monde craque et se fend d'horreur ; le grand serpent qui entoure la terre se roule furieux, il presse les vagues ; l'aigle crie, de son bec pâle il déchire les cadavres ; le vaisseau des morts est mis à flot. Que se passe-t-il chez les Ases ? Ils tiennent conseil pendant que le monde des géants est plein de bruit. Les nains gémissent devant les ouvertures des rochers. Le loup Fenris rompt ses chaînes et dévore le soleil ; les étoiles se détachent du ciel ; les cieux se fendent ; l'armée des géants, conduits par Surtur et suivis par Loki, envahit la demeure des dieux ; Odin engage le combat ; Fenris le dévore, mais il est tué aussitôt par Vidar, le puissant fils d'Odin ; Thor abat le serpent de Midgard ; puis il recule de neuf pas, couvert de poison. Heimdall et Loki tombent dans un combat singulier..... Enfin la flamme, envoyée par le noir Surtur, se répand sur l'antique édifice ; elle s'élève jusqu'au ciel ; la terre entre dans la mer, et la fumée ondoie au-dessus de l'incendie. »

Mais aussitôt une nouvelle création commence :

« La Vola voit la terre admirablement verte sortir une fois encore du sein des flots. Elle voit les cascades se précipiter et, au-dessus d'elles, planer l'aigle qui guette le poisson du haut des rochers. Les Ases se réunissent dans les plaines d'Ida et conversent ensemble sur la destruction du monde et l'antique ruine d'Odin. Les champs produisent sans être semés. Tout malheur est détruit. Balder revient avec Hoder ; tous deux bâtissent la demeure des dieux. Un palais s'élève, plus beau que le soleil ; là vivront, à jamais heureuses, les bonnes générations. »

§ 2. ODIN.

ARRIVÉE D'ODIN EN SCANDINAVIE. — RUNES. — LES SUÉARS VAINQUEURS DES GOTHS ET DES YÖTNAR.

Arrivée d'Odin en Scandinavie.

Le récit des exploits du guerrier Odin semble être la transition entre les temps fabuleux et les temps historiques de la Scandinavie. Snorre Sturleson l'a donné tout entier.

Allié de Mithridate le Grand et battu par Pompée, Frigge ou Odin, chef des Ases et prêtre du dieu Odin, dont il avait pris le nom, quitta le pays situé entre la mer Caspienne et la mer Noire, vint conquérir le nord de l'Allemagne, qu'il convertit à sa religion, passa dans la Chersonèse cimbrique, fonda dans l'île de Fionie une ville qui s'appela de son nom Odensée, et soumit tout le Danemark. Arrivé en Suède, il y trouva un prince nommé Gylphe, qui accepta volontairement, avec tout son peuple, une domination et un culte consacrés par de si brillantes conquêtes. Des lois nouvelles furent alors données à la Suède; la ville de Sigtuna, remplacée aujourd'hui par Stockholm, fut fondée, et des sacrifices nouveaux institués. La conquête de la Norvége suivit de près, et ce pays fut gouverné dès cette époque par un fils d'Odin. Cet Odin régna longtemps encore en Suède après avoir accompli ces grands travaux. Quand il sentit la mort approcher, il ne voulut pas être vaincu par la maladie; il rassembla ses amis et ses compagnons d'armes, se fit neuf blessures en forme de cercle avec la pointe d'une lance et déclara en mourant qu'il allait en Scythie, dans son pays natal, prendre place à un banquet où, accueilli par tous les dieux, il recevrait de grands honneurs, ainsi que ceux qui étaient morts pour Odin sur le champ de bataille. Dès qu'il eut expiré, son corps fut brûlé en grande pompe à Sigtuna.

Les récits des Islandais sont plus détaillés encore au sujet de ce héros. Ils disent que dans toute affaire difficile il interrogeait la tête d'un certain Ymer ou Mimir, à qui ses enchantements avaient rendu la parole; fort habile dans l'art de la magie, il avait deux corbeaux qui parlaient et volaient à son ordre aux extrémités de la terre; il commandait aux orages, se transformait de mille manières, ressuscitait les morts, prédisait l'avenir, et les armes les meilleures se brisaient sur son corps sans y faire une blessure.

Les impressions de la civilisation chrétienne n'ont pas effacé complétement des esprits scandinaves le souvenir de toutes ces antiques croyances. Aujourd'hui encore, quand un bruit inaccoutumé se fait entendre au milieu de la nuit, c'est qu'*Odin passe par là*. Les gémissements du soir dans les sombres mois de novembre et de décembre, c'est en Scanie *la chasse d'Odin*. En Danemark et en Suède, on jure en envoyant les gens à *Odin*; et quand les paysans font la moisson, ils laissent debout quelques épis, dansent autour et chantent : *Odin, Odin, prends cela pour nourrir tes chevaux*. On jure aussi *par le dieu Thor*; *que le marteau de Thor te frappe* est une imprécation du Slesvig. Certaines pierres à fusil, qu'on trouve dans les tertres funéraires, s'appellent *la foudre de Thor*. De même les vapeurs volcaniques sont *les vapeurs de Loki*, l'étoile de Sirius s'appelle en islandais *le flambeau de Loki*, et l'on dit d'une terre brûlée par le soleil que *Loki a passé sur ce champ*. Pour les nations comme pour les hommes, les souvenirs qui datent de l'enfance sont les plus chers et les plus ineffaçables.

Runes.

Odin était surtout vénéré pour la merveilleuse invention des Runes. Le mot Rune semble venir d'un mot gothique signifiant *couper, tailler*. Selon Grimm, dans son ouvrage sur les Runes allemandes, il vient du gothique *Rûna*, secret, ou de *Raunen*, mot encore allemand aujourd'hui dans le sens de *murmurer, parler à voix basse*, allusion aux choses secrètes qu'on révélait par les Runes. On admet en général que l'alphabet runique s'est d'abord composé de seize caractères d'origine probablement phénicienne, dont voici la forme et le sens mystique formulé dans des maximes que nous reproduisons telles que les a conservées un poëme scandinave rapporté par Grimm, et dont la mythologie primitive n'est pas effacée par les additions chrétiennes.

ᚠ F Fe, l'argent. L'argent allume la discorde entre les hommes du même sang. — Le loup se nourrit dans les bois.

ᚢ U Ur, l'étincelle. L'étincelle jaillit du fer embrasé. — Souvent le patin se hâte sur la neige endurcie.

ᚦ Th Thuss, le géant. Le géant fait la terreur des femmes. — Personne ne se réjouit de l'inimitié.

ᚭ O Os, l'entrée. L'entrée du port pour les voyageurs. — L'entrée du fourreau pour l'épée.

ᚱ R Ridr, la chevauchée. La chevauchée est le pire moment des chevaux. — Ragn est le plus prompt des glaives.

ᚴ K Kaun, la peste. La peste prend le frère avec la sœur. — Le malheur met le plus fort au tombeau.

ᚼ H Hagl, la grêle. La grêle est la plus froide des graines. — Le Christ créa le vieux monde.

ᚾ N Naud, pauvreté. Pauvreté fait maigre chère. — Celui qui est nu a froid au temps de la gelée.

ᛁ I Is, la glace. La glace est le plus large des ponts. — L'aveugle a besoin d'être conduit.

ᛅ A Az, l'année L'année abondante est le bonheur des hommes. — J'entends dire que le roi Frode était libéral.

ᛋ S Sol, le soleil. Le soleil est le flambeau de la terre. — Je me soumets à l'oracle saint.

ᛏ T Tyr, le dieu Tyr. Tyr est le dieu manchot parmi les Ases. — Le forgeron commence ordinairement par souffler.

ᛒ B Biarkan, le bouleau. Le bouleau est l'arbre à la feuille verte. — Loki porta le mensonge du bonheur au milieu des dieux.

ᛚ L Laugr, l'eau. L'eau tombe des montagnes. — L'or est un bien précieux.

ᛘ M Madr, l'homme. L'homme est l'accroissement de la terre. — Grande est la serre de l'épervier.

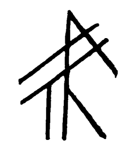
ᛦ Y Yr, l'arc. L'arc est aussi flexible en été qu'en hiver. — Où la maison brûle, là est le deuil.

Mais il s'en faut beaucoup que l'emploi de ces caractères dans les inscriptions ait toujours été régulier. Quelquefois on trouve plusieurs caractères attachés à un même jambage :

ᚢ, AU. ᚭ OK, etc.

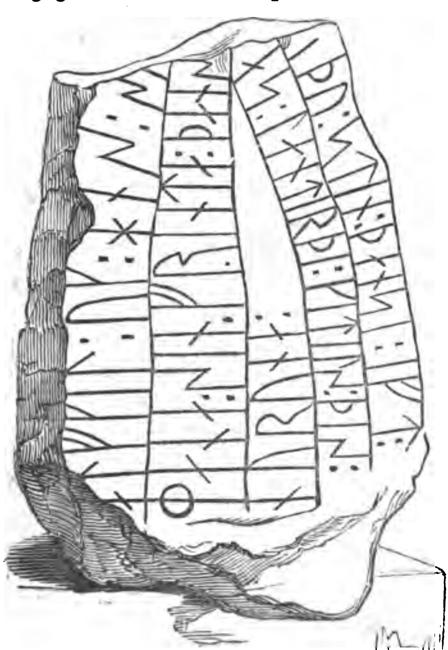
Quelquefois un mot tout entier, comme cela se rencontr

en Islande pour les noms propres, n'a de la même manière qu'un seul jambage principal :



OLAFUR, nom propre, au lieu de ᛅᛚᛅᚠᚢᚱ.

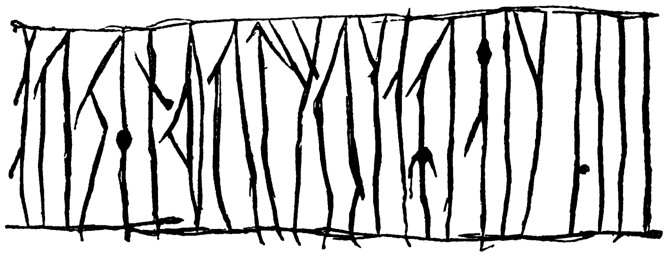
Les rapports avec les peuples voisins et les progrès du langage écrit donnèrent plus tard naissance à un alphabet plus compliqué, où la position de petits traits, de virgules ou de points, modifia la signification de chaque caractère.



Voici quelques exemples d'inscriptions runiques, dont j'emprunte le spécimen et l'interprétation à un rapport publié en 1837 en allemand, à Copenhague, par la Société royale des antiquaires du Nord.

La première doit être lue de gauche à droite. En voici la traduction : « Alf kil: ok : hans: sun : *ris* pu : sten : pansi : eft : Mana : sin : frenta : pans : vas : landirpi : Ketils : pes : nuruna ; » c'est-à-dire : « Alf Kil et son fils ont élevé cette pierre à Mane, leur parent, qui fut tuteur de Ketil le Norvégien. »

En voici une autre, qui a été trouvée dans les îles Féroé. Elle doit être lue de droite à gauche.



Souvent enfin les inscriptions runiques se contournent et s'enlacent en forme de serpent. La suivante est fort curieuse. On y lit : « Svain let rista runar ef tir Torbjarn brupur sin, » c'est-à-dire : « Svain (Suénon) a fait graver ces runes en l'honneur de Torbjarn, son frère. »



Toutes les anciennes inscriptions qu'on trouve sur les rochers ou sur les monuments en pierre dans les pays du nord, principalement près de l'ancienne Sigtuna et autour d'Upsal, en Suède, sont écrites en langue islandaise avec des caractères runiques. Saxo-Grammaticus, au XIIe siècle, dit que les Danois des premiers temps gravaient sur le roc et la pierre

des vers qui contenaient le récit des exploits de leurs ancêtres ; mais il ne fait aucune citation et, quoique beaucoup d'inscriptions runiques parlent de personnes mortes dans leurs *blancs habits de baptême*, il est probable que le zèle des premiers chrétiens détruisit, en bien des endroits, ces témoignages des plus beaux temps du paganisme. Les Runes ne servaient pas seulement aux inscriptions, on les employait aussi sur les armes, les coupes, les amulettes, les instruments de toute sorte, sur l'écorce des arbres et sur des tablettes de bois. Vénantius Fortunatus, poëte latin du VIe siècle, engage son ami Flavius à lui écrire, s'il veut, en hébreu, en persan, en grec ou même en caractères runiques, et le biographe de saint Anschaire parle d'une lettre écrite au IXe siècle par un roi de Suède à Louis le Débonnaire en caractères runiques ; mais le plus ancien manuscrit runique connu maintenant est un recueil des lois coutumières de Scanie, écrit au XIIIe ou au XIVe siècle, et conservé de nos jours dans la bibliothèque de l'Université de Copenhague. On a des inscriptions plus anciennes : Finn Magnusen a enfin déchiffré, en 1834, la célèbre inscription haraldine, gravée sur la surface d'un rocher près de Runamo, dans la province de Bléking, et dont parle Saxo-Grammaticus dans sa Chronique. Saxo rapporte que Valdemar Ier, qui régnait de 1169 à 1182, et qui était son contemporain, essaya en vain de la faire déchiffrer. Beaucoup d'efforts inutiles furent tentés depuis, jusqu'à la visite de MM. Molbech, Morenhammer et Finn Magnusen à Runamo. Ce dernier découvrit que l'inscription était tracée de droite à gauche, et il en eut bientôt le sens. Elle est écrite en islandais. Il n'y est nullement question, comme on l'avait toujours cru, des exploits d'un des prédécesseurs de Harald Hildetand ; elle a rapport à ce roi lui-même ; c'est une espèce d'invocation aux dieux pour qu'ils accordent à Harald la victoire dans la bataille de Bravalla qu'il va livrer contre le roi de Suède, Sigurd Ring [1].

Les caractères runiques ne servaient pas seulement pour l'écriture. Ils avaient, en outre, suivant la doctrine odinique et selon les Eddas, des vertus magiques. Odin avait enseigné comment ils pouvaient guérir les maladies, dissiper un orage, détourner une flèche, briser des chaînes, éteindre un incen-

1. Nous devons ajouter que Berzélius ne voyait dans cette prétendue inscription que les accidents d'un filon de trapp dans le rocher granitique.

die, inspirer la haine ou l'amour, et même ranimer les morts.

Un vieux chant montre combien on les redoutait. La fille d'un nain veut attirer dans la grotte qu'elle habite un chevalier qui chasse à travers la forêt voisine ; elle ouvre le livre qui contient les Runes, et prononce, en s'accompagnant de la harpe, les paroles magiques.

« La première fois qu'elle pinça sa harpe d'or, cela résonnait si agréablement ! tout le gibier qui était dans les bois et dans les champs oublia où il voulait courir. Que vous êtes puissantes, ô Runes !

« La seconde fois qu'elle pinça sa harpe d'or, cela résonnait si agréablement ! le petit faucon gris était arrêté sur la branche ; il étendit ses ailes. Que vous êtes puissantes, ô Runes !

« La troisième fois qu'elle pinça sa harpe d'or, cela résonnait si agréablement ! le petit poisson allait dans le fleuve ; il oublia où il voulait nager. Que vous êtes puissantes, ô Runes !

« La prairie fleurissait là ; tout se couvrait de feuilles à l'entour ; cela venait de celle qui était savante dans les Runes ; le chevalier Tynne piqua son cheval de l'éperon ; il ne pouvait plus s'arrêter. Que vous êtes puissantes, ô Runes ! »

Attiré par ces chants redoutables, le chevalier entre dans la montagne ; un sommeil léthargique s'empare de lui ; mais une autre femme vient le délivrer du charme qui l'a vaincu :

« C'est Thora, la femme du nain. Enlevée tout enfant dans la montagne, elle est née, elle a vécu chrétienne ; elle ferme le livre des Runes et dégage ainsi le chevalier. Mais que vous êtes puissantes, ô Runes ! »

Les Suéars vainqueurs des Goths et des Yötnar.

Les vrais compagnons de l'Odin du Ier siècle avant Jésus-Christ étaient les *Suéars*, les *Suiones* de Tacite ; les peuples qu'ils trouvèrent en possession du pays étaient une tribu de *Goths* qui y était arrivée bien avant eux. La population primitive se composait des *Yötnar* ou nains, les *Fenni* de Tacite, les *Skithfinni* de Procope, les *Cwenas* et *Finnas* d'Other. Ces derniers furent peu à peu chassés vers le pôle arctique par les Goths et les Suéars contre lesquels ils conservèrent une longue haine. La domination des Suéars, res-

serrée d'abord autour du lac Mélar et à Sigtuna, s'étendit bientôt en face de celle des Goths, établis au sud dans la *Gothie*; l'ancienne loi fondamentale, conservée pendant tout le moyen âge, accordait le droit d'élire le roi, dans la plaine de Morastone, près d'Upsal, aux Suéars ou *Suédois* proprement dits, et le droit de confirmation à l'assemblée des Goths. Pendant la même époque, une chaîne de montagnes sépara le *Suéa Rike* du *Gotha Rike* et, jusque dans les temps modernes, jusque sous Gustave-Adolphe, cette distinction fut conservée dans la constitution des tribunaux judiciaires suprêmes, appelés le *Suéa* et le *Gotha Hofrat*. Du reste, les Goths ne furent pas complétement vaincus ; s'ils adoptèrent le culte du nouvel Odin comme le développement de celui de l'ancien Odin, qu'ils avaient autrefois adoré, leur dieu Thor conserva tous ses honneurs, et ses partisans soutinrent une longue guerre contre ceux des divinités purement suédoises.

CHAPITRE III.

LES TROIS ROYAUMES DU NORD JUSQU'EN 1047.

§ 1. DANEMARK.

NOMBREUSE DESCENDANCE D'ODIN. — FORMATION DE LA MONARCHIE DANOISE. — IVAR VIDFADME ; HARALD HILDETAND ; SA DÉFAITE A BRAVALLA (735). — RAGNAR LODBROG. — GUERRES DES DANOIS CONTRE CHARLEMAGNE. — BAPTÊME DE HARALD KLAK (826). — MISSION DE SAINT ANSCHAIRE (826-865); RÉSISTANCE DU PAGANISME. — RÉACTION PAÏENNE SOUS GORM LE VIEUX (855-936); DANEVIRK. — INVASION D'OTHON II. — PROGRÈS DU CHRISTIANISME EN DANEMARK. — CONQUÊTES DE SUÉNON EN ANGLETERRE; DANEGELD. — KANUT LE GRAND (1014-1036). — ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DU CHRISTIANISME EN DANEMARK. — FORMATION DE LA NATION DANOISE. — VOYAGE DE KANUT A ROME (1026). — NOUVELLES CONQUÊTES DE KANUT. — DÉMEMBREMENT DES ÉTATS DE KANUT.

Nombreuse descendance d'Odin.

Après avoir donné le récit demi-fabuleux demi-historique de la vie du grand Odin, l'Ynglinga Saga, sans s'inquiéter des questions de races dont les historiens modernes ont réveillé

les obscurs problèmes, raconte que le héros scandinave laissa plusieurs fils et que chacun d'eux devint la tige d'une des trois dynasties du Nord. Nous n'avons cru pouvoir accorder aucune importance aux longues et pompeuses listes des rois que les Sagas veulent ranger parmi les prédécesseurs d'Odin; ici, de même, tout en admettant que le conquérant ait dû léguer à ses fils ou à ses compagnons d'armes, avec l'ascendant de son souvenir et de la victoire, l'héritage du commandement, nous n'énumérerons pas un à un ses nombreux et obscurs successeurs. Comme Odin lui-même, ces premiers rois étaient chefs religieux et militaires à la fois. Le droit d'hérédité n'avait sans doute de valeur que pour qui savait le revendiquer, et le courage personnel dut être nécessaire à ceux qui, dans un temps de barbarie et de crimes, constituèrent cependant les trois royaumes du Nord. Ils préparèrent par la piraterie et la guerre une domination que le christianisme étendit et consacra.

Formation de la monarchie danoise.

Le Danemark s'est trouvé, plus tôt que les autres États scandinaves, en contact avec l'Europe constituée par Charlemagne et déja chrétienne. Skiold, après Odin, avait été fondateur de la première dynastie de ses rois. Il résidait, lui et ses successeurs immédiats, soit à Lund, en Scanie, soit plutôt à Lethra, ancien temple d'Odin, dans l'île de Seeland. Pendant quelque temps il y eut des rois de Scanie distincts des rois de Seeland; le premier qui réunit ces deux provinces fut Dan Mykillati, vers l'an 270 après J. C. Le nouveau royaume qu'il forma ainsi, et qui, de son nom, s'appela le Danemark, fut encore divisé, vers l'an 494, par deux princes nommés Helge et Roe. Celui-ci fonda, dit-on, la ville de Roskild; mais il résida presque toujours dans une partie du Northumberland qu'il avait conquise sur les Anglo-Saxons, en Grande-Bretagne. Helge, son frère, envahit la Suède, pilla Upsal, enleva la reine de ce pays et l'épousa. De ce mariage naquit le célèbre Rolf-Krake. Les Sagas vantent sa taille gigantesque, sa force extraordinaire, sa bravoure, sa magnanimité. Il fit de nombreuses conquêtes en Suède, en Scanie, en Anglie, et mourut sans enfant, assassiné par un de ses feudataires qu'il avait fait son gendre. Après lui la guerre civile déchira les différentes parties du Danemark, jusqu'à leur nouvelle réunion sous Ivar Vidfadme.

Ivar Vidfadme; Harald Hildetand; sa défaite à Bravalla (735).

Snorre Sturleson est le seul historien du nord qui mentionne ce dernier règne auquel d'ailleurs il donne de grands éloges. Suivant son récit, Ivar mérita son nom, qui signifie le Voyageur ou le Renommé, par de nombreuses conquêtes; il aurait ajouté à la Scanie l'Ost-Gothie et la West-Gothie, provinces de Suède, le Jutland, une partie de la Poméranie, du Brandebourg et du Mecklenbourg; il aurait même porté ses armes dans la Grande-Bretagne et dans la Carélie. La gloire de son petit-fils, Harald-Hildetand, c'est-à-dire à la dent guerrière, est plus sûrement établie. D'abord maître de Seeland et de la Scanie seulement, il étendit bientôt sa domination sur tous les États qu'avait possédés Ivar Vidfadme; il réduisit au tribut les rois ses voisins, fit en Germanie de fréquentes incursions, soumit quelques nations du Rhin, ravagea même les côtes de France et exigea d'une partie de la Grande-Bretagne une nouvelle soumission. Le milieu de son règne paraît avoir été paisible en même temps que glorieux, et ses flottes couvraient le Sund et ses deux rives; mais ses dernières années furent ensanglantées par une lutte cruelle contre son neveu, Sigurd-Ring, roi de la Gothie occidentale, qui lui avait refusé le tribut. La bataille de Bravalla, qu'ils se livrèrent sur les côtes de Scanie, vers l'an 735, fut le rendez-vous des forces maritimes et militaires de tout le Nord, et en même temps une lutte décisive entre les Goths et les Danois. La flotte de Sigurd, selon le récit des Scaldes, comptait jusqu'à deux mille cinq cents vaisseaux; son armée se composait de Suédois, de Goths et de Norvégiens. Outre les Danois son rival avait pour lui les Livoniens, les Saxons, les Frisons, les Vandales et beaucoup d'autres tribus germaniques. Deux Vierges au bouclier, ou Skioldmeyar, vinrent se joindre au roi Harald, la première avec cent amazones comme elle, la seconde avec une troupe de Vendes sauvages. Pirates et rois de mer ne manquèrent pas au rendez-vous. Le fameux viking Ubbo le Frison se joignit à Harald avec soixante-quatorze Bersœrkers; Sigurd en comptait quatre-vingt-seize, sous le commandement du fameux Starkadder.

L'engagement commença sur le rivage après un combat singulier entre les deux champions. Les cavaliers danois l'emportèrent d'abord et percèrent les premiers rangs de l'armée

ennemie; mais les archers norvégiens de Tellemark, qu'ils rencontrèrent, les accablèrent sous une grêle de flèches et décidèrent ainsi le succès de la journée. Vieux et aveugle, Harald n'avait pu monter à cheval pour diriger les siens ; du haut de son char de bataille, il se faisait raconter le combat; dès qu'il eut compris que la journée était perdue, il voulut pénétrer au plus épais de la mêlée, et, tenant de chaque main une courte épée, il frappa de toutes parts, jusqu'à ce que renversé, disent les poëtes, par Odin lui-même, il roula parmi les morts. Son cadavre, reconnu par les Goths après un long carnage, fut brûlé sur un bûcher magnifique, avec ses armes, son char et son cheval de bataille. Ses cendres furent déposées sous un tertre à Léthra. Quinze rois de sa suite étaient morts à ses côtés.

Avec Harald Hildetand s'éteignit en Danemark la famille des Skioldungs; Sigurd Snake-eye, maître du trône, entraîna ses sujets dans de longues courses maritimes; il reconquit le Northumberland, province d'Angleterre conquise autrefois par Ivar Vidfadme, et qui avait recouvré son indépendance.

Ragnar Lodbrog.

Il laissa la couronne à son fils, le fameux Ragnar Lodbrog, dont les annales franques et anglo-saxonnes rapportent diversement les aventures romanesques. Il porta loin la gloire du Danemark, s'il est vrai qu'il fit trembler, outre l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande et même la France, les Saxons, les Russes et les Grecs de l'Hellespont. Il mourut dans une expédition contre le Northumberland, qu'on place tantôt en 793, tantôt vers 865. Revêtu de la tunique enchantée que lui avait donnée sa fidèle épouse Aslauga, et armé de la lance avec laquelle il avait tué le serpent Ormur, gardien de sa première fiancée Thora, il pénétra quatre fois au travers des rangs ennemis, prodiguant la mort et restant invulnérable. Tous ses compagnons tombèrent à ses côtés et, resté seul, il fut fait prisonnier par les Saxons. On lui demanda qui il était; il répondit par un silence dédaigneux. Irrité de ses mépris, le roi Ælla le fit jeter dans une fosse pleine de vipères pour qu'il y restât jusqu'à ce qu'il voulût dire son nom. Comme les vipères ne le mordaient pas et que les Saxons commençaient à admirer un pareil homme, le roi lui fit ôter sa tunique. Aussitôt les serpents s'atta-

chèrent à son corps. Avant d'expirer, disent les traditions scandinaves, il chanta son chant de guerre [1]. En voici les morceaux les plus remarquables :

« Nous avons combattu avec l'épée ! Il n'y a pas longtemps que nous sommes allés combattre un énorme serpent dans la terre des Goths ; Thora fut mon salaire, et les guerriers m'appelèrent Lodbrog (*à la peau dure*) en souvenance de ma victoire. Alors je triomphais ; l'acier luisant de mon sabre frappa le dragon de plusieurs blessures mortelles.

« Nous avons combattu avec l'épée ! J'étais jeune encore quand, à l'orient, dans le détroit d'Eirar, nous avons creusé un fleuve de sang pour les loups, et convié l'oiseau aux pieds jaunes à un large banquet de cadavres ; la mer était rouge comme une blessure qui vient de s'ouvrir, et les corbeaux nageaient dans le sang.

« Nous avons combattu avec l'épée ! Au sortir de l'enfance, je tenais déjà ma lance haute ; à peine comptais-je vingt hivers, que l'épée frissonnait dans ma main. Vers l'orient, nous avons vaincu huit puissants iarls ; ce jour-là l'aigle trouva une ample pâture.....

« Nous avons combattu avec l'épée ! J'ai vu près d'Aienglane (l'Angleterre) d'innombrables cadavres charger le pont des vaisseaux ; nous avons continué la bataille six jours entiers sans que l'ennemi succombât ; le septième, au lever du soleil, nous célébrâmes la messe des épées, Valthiof fut forcé de plier sous nos armes.

« Nous avons combattu avec l'épée ! Des torrents de sang pleuvaient de nos armes à Barthafyrth (Perth) ; le vautour n'en trouva plus dans les cadavres ; l'arc résonnait et les flèches se plantaient dans les cottes de mailles ; la sueur coulait sur la lame des épées ; elles versaient du poison dans les blessures et moissonnaient les guerriers comme le marteau d'Odin.....

« Nous avons combattu avec l'épée ! Pourquoi la mort n'est-elle pas plus près du guerrier qui se précipite sur le tranchant des sabres ? Celui qu'ils ne frappent point regrette souvent d'avoir trop vécu, et cependant il est difficile d'ex-

1. On attribue à Lodbrog les vingt-trois premières strophes du chant qui nous est parvenu sous son nom. On croit que les suivantes furent composées après sa mort par sa femme Aslauga. La meilleure édition de ce poëme fort célèbre est celle qu'en a donnée M. Rafn, avec traduction danoise, latine et française et avec commentaire : *Krâkumâl, sive Epicedium Ragnaris Lodbroci regis Daniæ*, Copenhague, 1826.

citer le lâche à la lutte du cimeterre; le cœur lui bat en vain dans la poitrine.

« Nous avons combattu avec l'épée! Je tiens pour juste que, dans la rencontre des glaives, un homme seul s'oppose à un homme, et que le guerrier ne recule point devant un guerrier; tel fut l'ouvrage du héros. Qui mérite l'amour des jeunes filles se jette hardiment dans la mêlée des sabres.

« Nous avons combattu avec l'épée! Il m'est prouvé maintenant que c'est le destin qui nous mène; nul n'enfreint les décrets des Nornes. Je ne pensais pas que ma vie appartînt à Ælla, quand je poussais mes vaisseaux sur les vagues et que je laissais derrière moi dans les mers de Scotland de la curée pour les poissons.

« Nous avons combattu avec l'épée! Cela me réjouit l'âme, que le père de Baldur m'ait préparé un banc dans sa salle de banquet; bientôt nous boirons la bière dans le crâne de nos ennemis; le héros ne déplore pas sa mort dans le palais du père des mondes; il n'arrive point à la porte d'Odin avec des paroles de désespoir à la bouche.

« Nous avons combattu avec l'épée! Bientôt les armes acérées des fils d'Aslauga recommenceraient de sanglantes batailles, s'ils savaient quels tourments me déchirent, quand ces mille serpents enfoncent leurs dards empoisonnés dans mes chairs. La mère que j'ai donnée à mes fils leur a transmis un noble cœur.

« Nous avons combattu avec l'épée! La mort me saisit; la morsure des vipères a été profonde; je sens leurs dents au fond de ma poitrine. Bientôt, j'espère, le glaive me vengera dans le sang d'Ælla; mes fils frémiront à la nouvelle de ma mort; la colère leur rougira le visage; d'aussi hardis guerriers ne prendront pas de repos avant de m'avoir vengé.

« Nous avons combattu avec l'épée! Cinquante et une fois j'ai planté ma bannière sur le champ de bataille; au sortir de l'enfance j'appris à rougir ma lance; jamais je n'ai craint que les guerriers ne trouvassent un chef plus vaillant. Maintenant les Ases m'invitent à leurs banquets; ma mort n'est pas à plaindre.

« Il faut finir: voici les Dysir qu'Odin m'envoie pour me conduire à son palais; joyeux, je m'en vais avec les Ases boire l'hydromel à la place d'honneur; les heures de ma vie sont écoulées, et mon sourire brave la mort. »

Ses vœux furent exaucés; en 867, Inguar et Ubbo, les fils de Ragnar Lodbrog, prirent vivant le roi Ælla et lui firent expier la mort de leur père. Ils lui séparèrent les côtes de l'épine dorsale, lui arrachèrent les poumons et jetèrent du sel dans les plaies. Ces princes commencèrent la dynastie lodbrokienne et entreprirent une lutte sauvage en faveur du paganisme contre la civilisation chrétienne que Charlemagne voulait leur imposer.

Guerres des Danois contre Charlemagne (803-811).

Charlemagne en effet, après avoir par ses armes victorieuses fixé la société germanique, après lui avoir donné des institutions et une nationalité, avait voulu protéger cette société en maîtrisant les nations barbares situées autour d'elle. Il employa dans ce but deux moyens différents, la guerre et le christianisme. De là en premier lieu ses nombreuses expéditions soit contre les Slaves à l'est, soit contre les Saxons au nord. Ce dernier peuple une fois soumis, Charlemagne voulut punir les peuplades qui avaient secouru ses ennemis; c'est alors qu'il rencontra les rois de Danemark. Sigurd Snake-eye mourut dans un combat contre lui, en 803. Gottfried surtout, maître du Jutland, attaqua une colonie fondée par l'empereur sur l'Elbe, chez les Obotrites; il investit la Frise, y leva un impôt de cent livres d'argent, et confisqua sans la compter toute pièce qui lui parut seulement, au son, de mauvais aloi. A la fondation de Hambourg par Charlemagne, il opposa la construction d'un rempart accompagné de fossés, depuis la rive septentrionale de l'Eyder inférieur jusqu'à la Slee, au milieu d'un pays stérile, peu habité, hérissé de bruyères et entrecoupé de marais. Les Danois croient reconnaître aujourd'hui quelques vestiges de cette construction dans les ruines appelées Kograben ou Kowirke, corruption probable de *Kurgraben*, en allemand *Wachtgraben*. On peut suivre le fossé dans la direction de Hollingsted, et le lieu appelé aujourd'hui Kurborg, en allemand *Wachtburg*, était probablement gardé par un poste. Ce rempart servit bientôt après de modèle pour la construction du fameux Danevirk.

Plus tranquille désormais contre les invasions franques, Gottfried arma une flotte de deux cents navires qui soumit une partie des côtes de l'Allemagne, et menaça même l'empereur d'aller le trouver dans sa capitale d'Aix-la-Chapelle. Charlemagne leva contre lui une grande armée; mais,

avant le combat, Gottfried fut assassiné dans son camp (810). L'année suivante, son successeur, Hemming, accepta un traité, et l'Eyder devint la limite entre l'empire des Francs et les possessions danoises.

Baptême de Harald Klak (826).

Charlemagne s'était contenté d'arrêter les invasions des Scandinaves en Germanie; Louis le Débonnaire continua son œuvre en favorisant parmi ces peuples la conversion au christianisme. Charlemagne n'avait pas permis à saint Ludger d'aller leur prêcher l'Évangile, craignant sans doute de compromettre, par un zèle trop précipité, une cause qui lui était chère; Louis le Débonnaire se trouva comme engagé par l'occasion. Harald Klak, prince du Slesvig et du Jutland, expulsé de ses États, avait trouvé à Ingelheim, sur le Rhin, où Louis le Débonnaire tenait sa cour, une hospitalité brillante et des promesses de secours. Soit conviction sincère, soit condescendance envers une civilisation qui était celle de ses protecteurs, il se laissa entraîner à abandonner ses croyances primitives pour embrasser la religion des Carlovingiens. Avec sa femme, ses enfants et presque toute sa suite, il reçut le baptême et prononça la formule ordinaire d'abjuration, qui nous a été conservée en langue franke : « *Q. Forsachista Diabolac? R. Ec forsacho Diabolac. Q. End allum Diaboles Wercum? R. End ec forsacho allum Diaboles Wercum und Werdum; Thunaer, end Woden, end allum them unholdum the hira genotas sint.* Oubliez-vous le Démon? — J'oublie le Démon. — Et toutes les œuvres du Démon? — J'oublie toutes les paroles et toutes les œuvres du Démon, de Thor, de Woden et de tous les malins esprits leurs confédérés. » Après la cérémonie, le royal néophyte, revêtu de riches habits blancs, fut conduit avec un brillant cortége au palais de l'empereur, qui lui offrit de magnifiques cadeaux en armures et bijoux.

Mission de saint Anschaire (826-865); résistance du paganisme.

A partir de ce jour, les missionnaires chrétiens accompagnèrent les armées destinées à rétablir le roi de Jutland, et les intérêts de son ambition disparurent devant la grandeur du but que se proposait Louis le Débonnaire. Déjà quelques conversions avaient eu lieu en Danemark et en Norvége

par exemple celle du fameux Ogier le Danois, devenu un des guerriers de Charlemagne. Déjà même le Slesvig avait reçu un missionnaire, le Saxon Ebbo, devenu plus tard archevêque de Reims ; la bulle qui lui fut donnée par Pascal Ier est un des premiers monuments de l'histoire du christianisme dans le nord[1]. Mais ce fut le moine Anschaire qui déposa le premier dans le nord des semences rendues fécondes par sa parole enthousiaste et son zèle infatigable. Désigné au choix de l'empereur par son supérieur, l'abbé de Corvey, comme un des jeunes moines les plus ardents pour le martyre et les plus dignes de le mériter, Anschaire accepta cette dangereuse mission avec joie, y voyant plutôt un grand bienfait à répandre qu'un devoir à accomplir. Avec un autre moine de Corvey, Autbert, qui s'offrit volontairement à le suivre, il accompagna le roi Harald lors de son retour. Arrivés dans le Jutland méridional, ils commencèrent par acheter quelques enfants païens, probablement des prisonniers de guerre, et leur enseignèrent les premiers préceptes du christianisme; mais la guerre civile, déjà allumée par la rivalité des deux religions, étouffa les premiers efforts, et la défaite de Flensburg ayant forcé Harald à se retirer dans le domaine que lui avait donné Louis le Débonnaire en Nordalbingie, les missionnaires durent s'y réfugier aussi en abandonnant pour cette fois leurs espérances.

Heureusement, à la même époque, il arriva à la cour impériale des ambassadeurs de Biorn II, roi de Suède, qui demandait qu'on lui envoyât des missionnaires. Comme les trois royaumes scandinaves parlaient alors à peu près le même langage, Anschaire et ses compagnons s'offrirent volontiers et, pour voyager plus sûrement, se mirent à la suite d'une expédition marchande (829). Malgré cette protection, ils furent assaillis par des pirates sur la Baltique, et perdirent près de quarante volumes de piété, partie essentielle de leur bagage. Ils furent du moins reçus à merveille par Biorn dans sa capitale, Sigtuna. Pendant un premier séjour de six mois, saint Anschaire y fit de nombreuses conversions, surtout parmi les hautes classes. A son retour, il rapporta à l'empereur une lettre de Biorn lui-même, écrite en caractères runiques. Louis le Débonnaire, encouragé par le succès,

1. On trouve cette bulle dans les *Annales de l'Église danoise,* de Pontoppidan, Copenh., 1741-52.

établit à Hambourg le siége d'un archevêché, qui devint le centre commun des missions chrétiennes dans le nord (831). Anschaire fut élevé à cette dignité que lui confirma une bulle de Grégoire IV, le déclarant légat du pape en Danemark, Suède et Norvége.

De là, comme d'un poste avancé, le courageux missionnaire suivit d'un œil attentif et dirigea les travaux de ses jeunes prêtres, fondant des couvents et des écoles, prêchant, écrivant, instruisant, n'exigeant pas surtout des peuples enfants qui venaient à lui la vive et saine intelligence des mystères chrétiens. Attirer ces esprits curieux par la pompe des cérémonies, gagner ces cœurs naïfs par quelque bon service rendu chaque jour, telle fut sa politique. Le temple païen fut, à l'aide de légers changements, transformé en église catholique, les idoles en images chrétiennes, et pour le nouveau converti la route connue resta la même : on se prêta volontiers à l'analogie apparente de la trinité chrétienne avec les trois grandes divinités du nord, Odin, Thor et Freia. La croix du Christ fut comparée au marteau de Thor; Loki fut Satan, et les blancs Elfes furent les anges de lumière. Il fallut pourtant lutter pour établir le repos obligé du dimanche, l'abolition de la polygamie, et l'abstinence de la chair de cheval. Ces efforts suscitèrent même parmi les païens une réaction qui devint violente : en 845, quelques missionnaires furent massacrés dans des émeutes populaires, et les autres furent obligés de fuir. L'année même où les guerres religieuses ensanglantèrent le nord, saint Anschaire voyait brûler à Hambourg, par une invasion de vikings, son église et sa bibliothèque; à peine put-il échapper lui-même en emportant ses reliques dans un village voisin, où il s'établit jusqu'à ce qu'une ambassade en Danemark lui fît recouvrer une occasion nouvelle de répandre sa parole (850). C'est alors qu'il entreprit sa seconde mission en Suède. Après y avoir envoyé quelques-uns de ses nouveaux disciples du Danemark, il s'y rendit lui-même, fut bien accueilli par le roi Olaf, et y resta pendant les deux années 852 et 853. Mais, cette fois encore, les païens s'armèrent pour défendre leur culte national. Un fanatique parcourait villes et villages, annonçant que les dieux étaient irrités, et que si la fumée des sacrifices ne montait de nouveau vers le ciel, de grands malheurs accableraient les peuples. Si l'on voulait de nouveaux dieux,

disait-il, que ne prenait-on le feu roi Éric? Ces paroles rallumèrent un feu mal éteint; les cérémonies païennes recommencèrent en l'honneur des dieux nationaux et d'Éric, dont on célébra en effet l'apothéose; les images chrétiennes furent détruites, et les prêtres poursuivis. Pressé par saint Anschaire de protéger le christianisme, le roi Olaf lui-même répondit que, disposé personnellement à soutenir la nouvelle religion, il devait cependant consulter le vœu de son peuple. L'assemblée générale fut donc convoquée : pour toute délibération, on se contenta, suivant l'usage, de consulter le sort, qui décida en faveur du christianisme. De retour en Danemark, saint Anschaire eut à lutter de nouveau contre le roi Éric II et contre la noblesse; il continua pendant plus de dix années encore sa longue carrière de dévouement. Déjà brisé par l'âge, il ne retranchait rien de ses mortifications. Saint Martin de Tours était son modèle, et sa règle de vie était celle de saint Benoît. Dans ses retraites fréquentes au couvent de Ramslo, il ne vivait pas plus durement qu'au milieu de sa résidence archiépiscopale. Il mourut à soixante-quatre ans, en 865, et sa mémoire resta, jusqu'à la Réformation, un des plus pieux souvenirs des annales du nord. On a de lui une vie de Willehad qui ressemble à toutes les vies des saints écrites à cette époque; mais il avait écrit un journal de ses voyages à travers l'Allemagne, le Danemark et la Suède, ouvrage précieux qui, après avoir été déposé, à ce qu'on croit, dans la bibliothèque du Vatican, n'a pas été retrouvé.

Réaction païenne sous Gorm le Vieux (855-936); Danevirk.

Un des plus ardents adversaires du christianisme dans le nord fut Gorm le Vieux qui réunissait sous sa domination tout le Danemark actuel avec les provinces suédoises de Scanie et de Halland. Quoiqu'il eût épousé la fille de Harald Klak, baptisée en France en même temps que son père, il ne cessa pas d'adorer les idoles du paganisme et renouvela les sacrifices humains. Au nom d'une civilisation plus éclairée, au nom de l'Allemagne chrétienne, Henri l'Oiseleur lui déclara la guerre vers 934. Les relations de cette campagne sont fort obscures; il paraît cependant que le roi de Germanie vainquit Gorm et conquit tout le pays qui sépare l'Eyder du Kograben. Non-seulement cette invasion, en enlevant au Danemark un territoire inutile et mal cultivé, ne lui apporta pas

un grand dommage, mais elle éveilla son attention sur la nécessité de fortifier la frontière méridionale du Danemark, et fit élever le véritable Danevirk. L'honneur d'avoir achevé cette construction (de 936 à 950) est généralement attribué à la reine Thyre, épouse du roi Gorm. Les habitants de Seeland et de Fionie, jeunes gens, hommes faits et vieillards, y travaillèrent avec un zèle patriotique ; les Jutlandais se chargèrent de nourrir les travailleurs, et cette entreprise commune consacra en l'affermissant l'unité du Danemark. Le nouveau rempart était une imposante défense. Le vieux mur servait seulement comme ouvrage extérieur, à un quart de mille du Danevirk, dont la position avait été admirablement choisie. Il s'appuyait à l'est sur un retranchement demi-circulaire qui entourait la vieille forteresse Olden-Burg, et s'étendait à l'ouest jusqu'au lac de Bustorf, aujourd'hui desséché. De là, il se dirigeait à l'ouest vers Hollingsted, à douze kilomètres sud-ouest de Slesvig, où il paraît avoir cessé. Construit en terre, en pierres et en bois, il avait, par intervalles, des tours en charpente, un fossé du côté du sud, et peut-être une seule porte fort petite, qu'on croit reconnaître aujourd'hui dans la partie occidentale du mur où se trouve une ouverture appelée la Porte de Fer. Un seul château défendait cette entrée ; des ruines se retrouvent en effet à l'ouest et donnent encore à cette partie de la muraille le nom de Burg-Wall. Le véritable Danevirk est appelé de nos jours le West-Wall, par opposition à un autre vieux mur, l'Ost-Wall, qui couvrait au sud-est la campagne de Svansen. Dans beaucoup d'endroits, le sol que laboure à grand'peine la paysan danois, est formé de ses débris.

Invasion d'Othon II (975).

Peu d'années après l'achèvement du Danevirk, une invasion nouvelle en détruisit une partie sous Harald Blaatand (à la dent noire), fils et successeur de Gorm le Vieux (936-985). Ce prince combattit les rois de France Louis IV et Lothaire, en secourant contre eux les ducs de Normandie et intervint aussi heureusement dans les affaires de la Norvége. Il en chassa, en 950, un usurpateur, et le prince qu'il y avait rétabli ayant été tué douze ans plus tard, il partagea ce royaume avec deux prétendants et le soumit tout entier à un tribut envers le Danemark. Encouragé par ces succès, il osa provoquer l'empereur d'Allemagne. Déjà en 972, Othon

le Grand était venu jusqu'en Danemark le forcer à se faire baptiser; en 975, Othon II, dont il avait accueilli un vassal révolté, vint brûler le Danevirk et envahit les États d'Harald, jusqu'à ce que la convention de Morsoe eût stipulé de nouveau le baptême d'Harald avec toute sa famille et la liberté du christianisme dans tout le Danemark. Le royaume demeura, du reste, indépendant sous le rapport politique. Quant au Danevirk, réparé aussitôt après cette guerre et augmenté plus tard par Valdemar le Grand, il continua d'être une défense pour le Danemark jusqu'au moment où les rapports fréquents entre le Holstein et le Jutland méridional le rendirent inutile.

Progrès du christianisme en Danemark.

Soit que les ordres de l'empereur d'Allemagne aient été persévérants et bien suivis, soit que la conversion du roi Harald ait été sincère, le christianisme fit à cette époque en Danemark de véritables progrès. Des évêchés furent fondés à Slesvig, à Aarhuus, à Odensée, tous dépendants du siége métropolitain de Hambourg. Le roi accomplit de nombreuses réformes favorables à la nouvelle religion et abandonna la ville païenne de Léthra pour se fixer à Roskild qui, avant Copenhague, fut la capitale du Danemark. Aussitôt un parti contraire se forma, à la tête duquel se plaça le fils du roi, Suénon. Détrôné, puis rétabli par le duc de Normandie à qui il avait rendu le même service, Harald mourut peu de temps après, frappé d'une flèche que lui lança pendant la nuit, au milieu d'une forêt dans laquelle il était en embuscade, un des complices de Suénon, Palnatoke. Chef de la célèbre association des pirates d'Iomsborg, dans l'île de Wollin, ce Palnatoke est très-probablement le même personnage que l'habile archer Toko, de qui l'historien danois Saxo-Grammaticus raconte l'aventure de la pomme, attribuée plus tard à Guillaume Tell.

Conquêtes de Suénon en Angleterre (991); Danegeld.

Le fils d'Harald, Suénon Ier à la barbe fourchue, se trouva par ce meurtre maître enfin de la couronne (985). Baptisé dans son enfance, Suénon avait soutenu contre son père le parti des païens, sauf à l'abandonner bientôt au gré de sa politique. Il n'avait été jusqu'alors qu'un prétendant exilé; il avait commandé dans leurs expéditions mari-

times les pirates danois qui, depuis plus d'un siècle, ravageaient les contrées voisines (voy. le ch. IV). Deux guerres malheureuses contre la Norvége et contre Éric le Victorieux, roi de Suède, le décidèrent à continuer cette dernière profession même après son avénement; il fut deux ou trois fois fait prisonnier, quelquefois par les mêmes pirates qu'il avait guidés naguère. Après leur avoir, un jour, payé en or le poids de sa personne tout armée, il vit son trésor épuisé et, de nouveau captif, ne dut sa liberté qu'à la générosité des dames de sa cour qui sacrifièrent leurs joyaux; ce fut plus tard l'occasion d'une loi qui réservait aux filles, dans toute succession, une portion égale à la moitié de celles de leurs frères. Ces défaites n'avaient pas enlevé à Suénon sa fierté. Le refus du roi des Anglo-Saxons, Edgar, de l'accueillir à sa cour, excita sa vengeance contre l'Angleterre; avec une armée de Danois et de Norvégiens, il l'envahit vers 981, pilla Chester, Londres et toute la côte sud-est. Encouragé même par le honteux tribut nommé Danegeld qu'il arracha au faible Ethelred, il revint les années suivantes, se fit payer des trêves toujours illusoires, vengea cruellement les Danois massacrés le jour de la Saint-Brice (13 novembre 1002), et mourut assassiné après avoir forcé Londres même à lui prêter serment d'obéissance (1014).

Kanut le Grand (1014-1036).

Kanut, second fils de Suénon, était alors en Angleterre; il avait été proclamé roi de ce pays par les Danois présents, mais l'attachement aux rois nationaux et l'espoir de rejeter une fois encore le joug étranger s'étant réveillé chez les Anglo-Saxons, une révolte suivit, qui força Kanut à venir demander du secours à son frère Harald, héritier du Danemark. Celui-ci partagea avec lui sa couronne et contribua à l'équipement d'une flotte puissante, dont les principaux chefs du nord voulurent faire partie (1015.) Après quelques hostilités, un traité de partage assigna à Kanut le nord de l'Angleterre, où les familles danoises étaient le plus nombreuses. Dès lors il ne travailla plus qu'à se concilier les esprits et à faire disparaître toute différence d'origine et de coutume entre ceux des habitants qui étaient venus, sous le nom de Saxons, coloniser le pays au VIe siècle, et les Danois, venus à la fin du VIIIe. Grâce à cette sage conduite, l'Angleterre fut bientôt assez tranquille pour qu'il vînt en Dane-

mark, l'an 1019. Son frère venait de mourir en laissant deux fils trop jeunes pour régner par eux-mêmes. Kanut profita de cette circonstance pour se faire proclamer; il envoya ses neveux en Suède; on les fit passer de là en Hongrie, auprès d'un de leurs parents.

Maître de deux grands États, Kanut se conduisit partout d'après les mêmes principes; il n'aspira pas seulement à effacer en Angleterre la différence des deux races qui peuplaient ce pays, il crut encore possible de rappeler aux Anglais et aux Danois qu'ils avaient, après tout, une commune origine, et voulut leur donner les mêmes institutions. Il se consacra tout entier à cette œuvre, et son principal instrument fut le christianisme.

Établissement définitif du christianisme en Danemark.

C'est du règne de Kanut qu'on peut en effet dater l'établissement définitif du christianisme en Danemark. Il proscrivit formellement le paganisme et appela d'Angleterre une foule de prêtres instruits, à qui il confia les plus hautes fonctions ecclésiastiques et l'éducation d'un clergé danois. Il fit venir des architectes, des ouvriers, et jusqu'à des matériaux pour la construction des églises. Il assura la tranquillité des côtes par une expédition contre les pirates wendes, celle de l'intérieur par la répression des guerres privées. Grâce à son gouvernement vigoureux et protecteur, la double influence de la religion chrétienne et de la civilisation anglo-saxonne s'exerça paisiblement. L'idolâtrie qui, suivant le savant historien danois Suhm, comptait à l'avénement de Kanut, quatre cent mille sectateurs sur huit cent mille Danois, fut reléguée dans les solitudes de Fionie, de Laaland et de Falster.

Par l'Angleterre, qui avait déjà rendu, sous ce rapport, de si éclatants services à la France de Charlemagne, le Danemark apprit de nouveaux procédés d'agriculture, une industrie, des métiers et des arts; la vie sauvage des Vikings fut oubliée peu à peu quand la vie sociale, quand le travail auprès du foyer produisit avec moins de péril autant d'avantages; les Danois, en un mot, devinrent une nation.

Formation de la nation danoise.

Dès le règne de Kanut, on aperçoit les différentes classes destinées à former le peuple danois. En attirant, par des privi-

léges, des ecclésiastiques anglais, en leur confiant de hautes et importantes fonctions en Danemark, Kanut avait constitué un clergé puissant. Il créa de même dans sa cour et près de sa personne une véritable noblesse. Avant lui, les rois et les chefs militaires entretenaient autour d'eux un certain nombre de jeunes guerriers qui veillaient à leur sûreté personnelle ou les secondaient pour de hardis coups de main. Pendant les guerres contre l'Angleterre, les rois augmentèrent le nombre de ces Haus-Kerle ou soldats de la maison du roi, sous le prétexte que l'armée, n'étant pas obligée à un service constant, se dispersait à chaque automne pour retourner dans ses foyers. Kanut transforma ces corps irréguliers en une garde permanente, que les anciens auteurs appellent Thingmannalith ou Thinglith, et qui se composait de trois mille hommes. Le Thinglith n'était pas encore une classe particulière, une noblesse constituée; tel n'était pas peut-être le but de son fondateur; on y acceptait tout homme né libre et digne de cet honneur; mais c'était le premier germe d'une véritable aristocratie, car on exigeait des Thingmanner un riche équipement, dont la coûteuse dépense ne pouvait convenir qu'à de puissantes familles; il leur fallait des hallebardes dorées, des épées à la poignée ciselée, des casques et des boucliers précieux. Ils avaient d'ailleurs de grands priviléges ; ils ne pouvaient, par exemple, être jugés que par leurs pairs dans les assemblées appelées Haus Kerlestaevner (assemblées des gardes de la maison royale) ; c'était une première dérogation aux anciennes coutumes, suivant lesquelles le peuple jugeait dans les assemblées générales toutes les causes sans acception de personnes. Kanut fit plus encore ; il donna aux Thingmanner un code particulier, rédigé par Oppe le Sage, de Seeland, et par son fils Eskild ; ce code réglait leurs droits et leurs devoirs, leurs rapports réciproques, les peines et la procédure auxquelles ils seraient soumis, et il resta longtemps en vigueur après avoir été renouvelé et corrigé par Kanut VI.

Voyage de Kanut à Rome (1026).

Kanut le Grand dominait sur l'Angleterre, sur le Danemark, sur une partie du pays des Wendes et du royaume d'Écosse ; il voulut encore augmenter cet empire anglo-danois et l'unir étroitement par des liens religieux et politiques à l'Europe chrétienne. Quittant de nouveau l'Angle-

terre en 1026, il entreprit un pèlerinage à Rome. Pendant le voyage, il fit conclure le mariage de sa sœur avec le fils de l'empereur qui lui abandonna le margraviat de Slesvig. Arrivé à Rome, il obtint de Conrad II et de quelques princes qui s'y trouvaient réunis libre passage dans leurs États, sans taxes ni impôts, pour les voyageurs ou commerçants danois; le pape, sur sa demande, diminua de beaucoup le tribut que payaient au saint-siége les clergés danois et anglais et permit l'établissement d'un asile dans Rome même pour tout voyageur parlant le danois et le norvégien. Enfin, sur les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, Kanut fit le vœu solennel de prendre pour uniques règles de sa conduite future la justice et la piété chrétiennes. La lettre qu'il écrivit de Rome en 1031 à ses sujets est un des plus curieux monuments de l'histoire du christianisme chez les peuples du nord :

« Kanut, roi de tout le Danemark, de l'Angleterre et de la Norvége et d'une partie de la Suède, à Égelnoth le métropolitain, à l'archevêque Alfric, à tous les évêques et primats et à tout le peuple anglais, nobles et vilains, salut!

« Je vous fais savoir que je suis allé dernièrement à Rome pour obtenir la rémission de mes péchés et pour le salut des royaumes et des nations qui sont sous mon sceptre. Il y a longtemps que je m'étais promis et que j'avais fait vœu d'entreprendre ce pèlerinage; mais j'en fus longtemps empêché par les affaires d'État et d'autres encore. Aujourd'hui, cependant, je remercie humblement Dieu qui m'a permis de visiter les tombeaux de ses bienheureux apôtres Pierre et Paul et tous les lieux saints hors de Rome et dans Rome.....

« Apprenez qu'il s'est tenu ici, dans la solennité pascale, une grande réunion de nobles personnages. J'y ai vu le pape Jean et l'empereur Conrad, et tous les premiers des nations depuis le mont Gargano jusqu'à la mer qui nous avoisine. Tous m'ont accueilli avec distinction et m'ont honoré de riches présents.

« J'ai trouvé l'occasion d'entretenir le pape et les princes des abus qui pèsent sur mes sujets, tant anglais que danois; j'ai tâché d'obtenir qu'ils jouissent de lois uniformes et égales pour tous. J'ai demandé qu'ils trouvassent plus de sécurité dans leurs pèlerinages vers Rome, qu'ils ne fussent plus retardés dans leur route par les clôtures des monts, ni vexés

par d'énormes péages. Mes demandes ont toutes été accueillies par l'empereur et par le roi Rodolphe.

« Je me suis plaint aussi au pape des sommes immenses extorquées à mes archevêques quand ils se rendaient, suivant l'usage, auprès du siége apostolique pour recevoir le pallium. Un décret a été rendu pour supprimer cet impôt..... Maintenant, sachez-le bien, j'ai promis de me consacrer au service de Dieu, de gouverner mon royaume avec équité. Si, par impétuosité ou par inexpérience, j'ai quelquefois violé la justice, mon intention est, avec l'aide de Dieu, d'offrir des compensations. J'ordonne donc à ceux à qui j'ai confié l'administration de l'État, s'ils veulent conserver mon amitié et sauver leur âme, de ne commettre d'injustices ni envers les riches ni envers les pauvres. Que tous, nobles et manants, obtiennent ce qui est leur droit suivant la loi. On ne devra jamais s'écarter de cette règle, soit par crainte de moi, soit pour favoriser le pouvoir ou pour remplir mon trésor; je ne veux pas de l'argent produit de l'iniquité.

« Je suis maintenant sur la route de Danemark où je vais conclure la paix avec ces nations qui font tous leurs efforts pour nous priver de notre couronne et de la vie. Dieu a détruit leurs espérances.....

« Enfin je recommande à tous mes évêques et à mes shérifs, par la fidélité qu'ils ont jurée à Dieu et à moi, que les revenus de l'Église perçus d'après les lois anciennes soient payés avant mon retour..... Que Dieu vous garde. »

Nouvelles conquêtes de Kanut; démembrement de ses États.

Cependant, à son retour, Kanut trouva le Danemark en guerre avec la Norvége et la Suède, et troublé à l'intérieur par les prétentions du Iarl Ulf qui, déjà régent pour le fils du roi, voulait profiter du mécontentement causé par les fréquentes absences de Kanut pour usurper la couronne. Une fois cette révolte réprimée, il mit à la voile, battit sur mer le roi de Norvége Olaf, fut accueilli par plusieurs chefs norvégiens qu'il avait gagnés de longue main, contraignit Olaf à prendre la fuite, et donna le gouvernement de la Norvége à son neveu Hakon, fils du Iarl Eric, puis à son fils Suénon, qui ne le conserva pas.

L'immense domination de Kanut disparut après sa mort (1036). L'un de ses fils, Harald aux pieds légers, fut

proclamé roi de Londres et de l'Angleterre du nord; l'autre, Hard-Kanut, fut roi du Danemark et des comtés situés sur la rive droite de la Tamise. Celui-ci termina la guerre de Norvége par un traité qui préparait, il est vrai, une nouvelle réunion des deux royaumes. Après la mort de son frère il réunit, pour quelque temps, l'Angleterre au Danemark, mais il n'y régna que deux ans; après lui, Edouard, fils du roi anglo-saxon Ethelred, reprit la couronne de ses pères, et le rêve de Kanut le Grand s'évanouit (1042). Magnus de Norvége, successeur de Hard-Kanut en Danemark, termina dans ce pays la dynastie des Skioldungs (1047).

§ 2. SUÈDE ET NORVÉGE.

DOMINATION SANGLANTE DES YNGLINGS; AVÉNEMENT DES SKIOLDUNGS. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI EN SUÈDE (1001.)—MAISON DE STENKILL (1060).—RÈGNE GLORIEUX D'HARALD HARFAGER (863-933). — PUISSANCE ET GOUVERNEMENT D'HARALD HARFAGER. — INTRODUCTION DU CHRISTIANISME EN NORVÉGE SOUS HAQUIN LE BON (936-950). — RÉSISTANCE DU PAGANISME. — PERSÉCUTIONS RELIGIEUSES SOUS OLAF TRYGGVESON (995-1000). — DÉMEMBREMENT DE LA NORVÉGE; NOUVELLES PERSÉCUTIONS RELIGIEUSES SOUS OLAF LE SAINT (1015-1033). — ANCIENNES LOIS NORVÉGIENNES; LA GRAGAS.

SUÈDE.

Domination sanglante des Ynglings; avénement des Skioldungs.

Pendant les dix premiers siècles de l'ère chrétienne, la Suède avait aussi compté de nombreux rois. L'histoire des premiers, c'est-à-dire de la dynastie des Ynglings, est parfaitement obscure et inutile à raconter. Leur première capitale fut Sigtuna, qu'ils changèrent ensuite contre Upsal; ici un palais magnifique fut élevé avec un temple entouré d'une chaîne d'or, et doté plus tard d'immenses revenus. En dépit de leurs prétentions à une origine divine, on voit presque tous ces héros mourir par le meurtre ou l'orgie : Fiolner se noie dans une cuve d'hydromel; Domald est tué par l'ordre de ses favoris, persuadés qu'une famine qui affligeait le pays ne cesserait qu'après ce sacrifice aux divinités d'Upsal; beaucoup d'autres sont assassinés par leurs femmes ou leurs courtisans, ou bien meurent en combattant les pirates. Un très-petit nombre se distingue par quelques efforts en faveur de la civilisation : Onund, par exemple, mérita le surnom

de Braut ou faiseur de routes par son zèle à faire dessécher les marais, à étendre la culture, et à ouvrir des communications entre les différentes provinces de la Suède.

La révolution qui fit passer la couronne aux Skioldungs n'est sans doute connue que parce qu'elle est une suite de crimes sanglants. Le roi Ingiald, dit la Saga, avait été nourri avec des cœurs de loups ; lors de son avénement il jura, avant de boire la coupe consacrée, de doubler l'étendue de son royaume ou de périr à l'œuvre ; aussitôt le fer et le feu furent employés contre les nobles et les chefs militaires ; plusieurs furent brûlés dans le palais même où le roi les avait richement reçus ; douze furent égorgés, et leurs domaines confisqués au profit du roi ; aussi appela-t-il en vain ses vassaux contre une invasion du roi de Danemark Ivar Vidfadme, dont le père avait été égorgé par le gendre d'Ingiald. Renonçant à une défense désespérée, il fit mettre le feu au château. Olaf, son fils, essaya un instant, mais en vain, de résister ; il fut pris et envoyé en exil. Par l'avénement du vainqueur, la famille des Skioldungs succéda à celle des Ynglings.

Ivar Vidfadme, dit l'Ynglinga-Saga, réunit sous sa domination la Suède, tout le Danemark, une partie de la Saxe, toute l'Esthonie, et « un cinquième de l'Angleterre. » Selon le témoignage plus explicite de l'Hervarar-Saga, c'est la Northumbrie qu'il posséda. Les annales anglo-saxonnes ne font pas mention de cette conquête, mais elles sont généralement incomplètes pour ce qui concerne le nord de l'Angleterre à cette époque, et leur silence n'affaiblit en rien le témoignage des documents islandais. Harald Hildetand, petit-fils d'Ivar Vidfadme, puis Sigurd Ring et Ragnar Lodbrog, réunirent de même le Danemark et la Suède pendant la seconde moitié du VIIIe siècle. C'est communément sous le règne de Biorn II, dans la première moitié du Xe siècle, qu'on place les premières prédications chrétiennes en Suède. Éric Arsœll fut égorgé par la multitude pour avoir interdit sévèrement les sacrifices païens et renversé le fameux temple d'Upsal et ses idoles.

Le christianisme établi en Suède (1001).

Toutefois le christianisme ne fut religion établie en Suède que sous Olaf Skotkonung, qui se fit baptiser avec toute sa famille l'an 1001 par le moine anglais Sigefrid, qu'Ethelred avait envoyé comme missionnaire. Le surnom même de ce

roi atteste son zèle pour le culte nouveau; il fut appelé Skotkonung ou roi du tribut, à cause d'une taxe annuelle qu'il payait au pape pour subvenir à la guerre contre les infidèles. Son zèle fut entravé par la diète nationale qui proclama, par un étrange anachronisme, la liberté des consciences, ou plutôt qui voulut ne déplaire ni au peuple ni au roi. Plus heureux comme conquérant, Olaf posséda quelque temps la Norvége et, après l'annexion définitive de la Gothie à ses États, il prit le nom de roi de Suède au lieu du titre de roi d'Upsal, que ses prédécesseurs avaient seul porté. Son successeur, Anund Jacques (1024), se fit appeler Majesté Très-Chrétienne, et son surnom de Kolbrenner, ou brûleur de charbon, rappelle une loi par laquelle il voulut que tout criminel livrât au feu une portion de ses meubles ou de son bien correspondante au dommage qu'il aurait causé.

Maison de Stenkill (1060).

Une querelle avec le Danemark au sujet des frontières amena, sous le règne suivant, un changement de dynastie. Honteux d'avoir cédé aux Danois la Scanie, Emund Slemme succomba en voulant la reprendre. Stenkill qui fut élevé au trône par les Suédois dans ce moment de péril, remplaça par sa propre famille la dynastie de Ragnar Lodbrog. La Gothie seule réclama un roi particulier; mais un traité avec Stenkill assura sa réunion à la Suède aussitôt après la mort du chef qu'elle s'était donné.

NORVÉGE.

Règne glorieux d'Harald Harfager (863-933.)

En tête des annales primitives de la Norvége nous retrouvons, comme dans l'histoire des autres royaumes du nord, les fils d'Odin, devenus ses successeurs. Seming est le premier de ces rois pontifes dont la tradition et non l'histoire a conservé le vague souvenir. Nor, issu d'une ancienne famille finnoise, s'établit à Drontheim vers le commencement du IVe siècle, et subjugua les pays environnants. Parmi ses ancêtres, il comptait trois illustres frères qui régnaient l'un sur l'air, l'autre sur la terre, le troisième sur l'Océan; il comptait aussi Frostius, Snœr, Drifa, c'est-à-dire la gelée, la neige et l'ouragan ; on voit que nous sommes encore dans le monde des légendes. L'époque réellement historique date

seulement du règne d'Harald Harfager (863-933) qui, le premier, subjugua ces petits rois ou Iarls de la Norvége, et réunit les différentes tribus en une seule nation.

Harald était de la famille des Ynglings. Quand le dernier roi de cette race, Olaf Trœtelia, s'était vu chassé du trône de Suède par les Skioldungs, vers l'an 630, il avait été, avec les compagnons de sa fortune, s'établir à l'ouest du lac Wener, dans la province de Wermeland; il l'avait défrichée (de là son nom qui signifie *coupeur d'arbres*) et y avait fondé une nouvelle domination, laquelle s'était étendue peu à peu sur les provinces voisines. Harald Harfager en était le septième roi après Olaf. Les histoires abondent en détails sur ce fondateur de la monarchie norvégienne. Il était fils du roi Halfdan Svart et de Ragnilda, dont le père gouvernait un district voisin de Bergen. Des songes et des prodiges annoncèrent sa grandeur future; le géant Dofre lui apprit l'art militaire et lorsque, à dix ans, il perdit son père, le régent, son oncle Guttorm, contint les vassaux dans le devoir. A douze ans, beau, sage, courageux, il résolut d'agrandir les États paternels et de subjuguer toute la Norvége. Gyda, la fille du roi d'Hordaland[1], avait refusé de l'épouser avant qu'il fût, comme Eric de Suède et Gorm de Danemark, maître unique et absolu dans tout son pays, et il avait fait vœu de ne peigner ni de ne couper sa chevelure jusqu'à ce qu'il eût atteint cette domination et mérité la main de l'héroïne. Il conquit d'abord le pays de Drontheim, occupé par huit rois, puis une partie de la côte occidentale, puis le Tellemark, l'Hordaland, etc. Les petits chefs norvégiens formèrent une ligue générale qui essaya de l'arrêter; ils furent battus sur mer dans la baie de Hajursfiord, appelée aujourd'hui Stavangerfiord. Les Sagas ont raconté longuement ce combat décisif: les deux armées comptaient de nombreuses bandes de Bersœrkers et de Vikings, qu'attirait l'amour du danger ou l'appât d'une récompense. La lutte se poursuivait avec fureur des deux côtés quand Harald, dont le navire était resté au milieu de la flotte, envoya contre l'ennemi son corps d'élite. Deux des rois confédérés périrent dans le combat; le reste se soumit ou accepta l'exil. Cette victoire, qui donnait au jeune roi l'empire de toute la Norvége, inspira à l'un des Scaldes islandais de la cour du vainqueur, Thorn-

1. Partie occidentale de la Norvége, sur les bords du Hardanger-Fiord.

biorn Hornklofe, un chant qu'a rapporté Snorre Sturleson : « Entendez-vous dans la baie d'Hajur le bruit retentissant de la bataille entre le riche Kiœtve et Harald le courageux ? Les vaisseaux de guerre font voile vers l'orient ; les boucliers ciselés rayonnent au loin, et les têtes des dragons se dressent au-dessus des proues dorées. — Je vois sur les navires les blancs écus de la Bretagne, les épées celtiques et les chefs de l'occident. J'entends les chefs, revêtus de peaux de loups, défier insolemment celui dont la main puissante les anéantira, le chef puissant des rois orientaux [1]. Harald pousse en avant sa flotte, les boucliers se brisent, et Haklang, fils de son ennemi, baigne dans son sang. — Alors le vaillant Kiœtve prend la fuite et cherche un abri dans les îles ; les guerriers blessés dans le combat sont couchés sous les bancs des rameurs et y meurent en gémissant. — Les autres, poursuivis par une grêle de pierres et leurs boucliers attachés sur le dos, s'enfuient promptement loin de la baie de Hajur ; puis les montagnards de l'orient se retirent et boivent avidement la bière qui pétille. » Devenu roi de toute la Norvége, Harald se rappela que son vœu était accompli. Il était temps ; car déjà, dit la Saga, il ressemblait à une bête fauve plus qu'à un homme, et était appelé Harald Lufa, c'est-à-dire Harald à l'épaisse chevelure. Il fit couper cette chevelure, acquit alors le nom de Harfager ou Harald aux beaux cheveux, et fit monter sur le trône de Norvége la jeune fille qui avait été l'auteur de sa gloire.

Puissance et gouvernement d'Harald Harfager.

Soit pour mettre à l'abri des insultes son nouvel empire, soit pour l'augmenter encore, Harald couvrit la mer de ses vaisseaux, qui soumirent ou colonisèrent en son nom l'Islande, les îles Féroé, les Shetland, les Orcades, les Hébrides, tout le pays au nord des monts Grampians, une partie de l'Irlande avec Dublin, et peut-être l'île de Man, où régnait déjà, dit-on, une dynastie normande.

Sur tant de mers qui reconnaissaient son empire, Harald poursuivit et fit cesser les pirateries. Quant au gouvernement intérieur, il confia chacune de ses provinces à l'un des Iarls de sa nombreuse famille, qui lui restait soumis par une sorte de lien féodal. Il avait eu soin de se réserver toute

1. C'est-à-dire norvégiens. La Norvége est à l'est de l'Islande.

l'autorité en Norvége et Rollon s'exila, dit-on, volontairement, pour échapper à son despotisme. On a supposé qu'il avait pris pour modèle le roi des Anglo-Saxons, Athelstane. Selon les historiens anglais, il envoya à ce roi, pour qu'il fût élevé dans une cour brillante, son fils Haquin, et lui offrit un magnifique navire, à la proue dorée et aux voiles de pourpre. Athelstane aurait, en retour, donné au jeune prince une épée dont la poignée était dorée et la lame d'une trempe merveilleuse. Le récit de Snorre Sturleson, plus barbare, est sans doute plus véridique : « Un jour Athelstane envoya des messagers au roi de Norvége; l'un d'eux présenta, de la part de son maître, une épée au roi Harald, et, comme celui-ci la saisissait par la poignée : « Bien, s'écria l'envoyé, en prenant sans doute comme témoins les chefs assemblés, tu as pris l'épée comme le voulait mon maître; celui qui prend par la poignée l'épée que lui tend un autre homme devient son vassal. » Harald dissimula sa colère. L'été suivant, il envoya en Angleterre un de ses fils, Haquin, sous la garde d'un de ses officiers. Arrivé à la cour, le messager mit l'enfant sur le genou d'Athelstane, en disant : « Le roi mon maître vous commande d'élever son fils naturel. » Or, ajoute l'historien, quiconque élevait le fils d'un autre était inférieur à celui-ci. Athelstane fut tenté d'abord de tuer l'enfant, mais il s'en laissa détourner. » Les historiens anglais disent, comme le chroniqueur, que Haquin fut généreusement élevé à la cour d'Athelstane, et qu'il grandit dans la foi chrétienne.

Introduction du christianisme en Norvége sous Haquin le Bon (936-950).

Harald, en mourant, laissa la Norvége à son fils Eric (933). Chassé trois ans après par ses frères, ce prince courut les mers, pilla les Orcades, les côtes de Bretagne, reçut d'Athelstane et perdit le Northumberland, tout peuplé de Danois. Le roi anglo-saxon avait, dit-on, obtenu qu'il se convertît au christianisme; un ancien chant scandinave, l'*Eriks drapa*, célèbre néanmoins son entrée triomphale dans le Walhalla.

Haquin, son frère, qui l'avait remplacé en Norvége (936), fit faire au christianisme, grâce à une longue paix, les premiers pas dans ce pays.

Déjà les nombreux rapports qui unissaient les Norvégiens

aux contrées voisines leur avaient appris quelque chose de la religion chrétienne. A la vérité, plus d'un roi de mer croyait agir loyalement en adorant en Angleterre le dieu des chrétiens, Odin et Thor en Norvége; chez quelques-uns cependant les souvenirs furent plus profonds, et leurs témoignages préparèrent les esprits à la prédication. Harald lui-même professait déjà le mépris des divinités inférieures de son pays. Un jour, quoiqu'il ne fût pas chrétien, il s'était écrié au milieu d'une assemblée du peuple : « Je jure que je ne sacrifierai plus qu'à ce seul Dieu qui a créé le monde et tout ce qu'il renferme, le soleil, les étoiles et les enfants des hommes, à ce Dieu par le secours de qui seulement je puis soumettre ce royaume de Norvége; Thor fût-il à mes côtés, quelle aide pourrais-je attendre d'une pierre ou d'un morceau de bois? »

Résistance du paganisme.

Son fils, Haquin, fit plus encore. Entouré des prêtres anglo-saxons venus avec lui, il déclara, en présence du peuple assemblé à Drontheim, que tous, riches ou pauvres, nobles, paysans ou serfs, hommes ou femmes, devraient recevoir le baptême et croire désormais dans le seul vrai Dieu, fils de Marie, et observer le jeûne du vendredi ainsi que le repos du dimanche. Mais ces paroles excitèrent parmi les Iarls, les prêtres et le peuple un long murmure; un riche propriétaire se leva et parla ainsi : « En nous rendant les assemblées populaires et nos anciens droits, tu as mérité, ô roi! toute notre reconnaissance. Nous, en te nommant notre chef, nous t'avons prouvé notre amour. Mais voici que tu veux nous imposer un joug plus insupportable et plus odieux que celui dont tu nous as délivrés. Nous observerons fidèlement les lois que tu as établies de notre consentement dans l'assemblée du peuple; jusqu'au dernier souffle du dernier d'entre nous, tu seras obéi et respecté comme roi si tu n'exiges rien d'injuste; quant à la requête que tu viens de faire, sache que nous sommes résolus à t'abandonner et à choisir un autre roi qui nous laisse notre liberté et la religion chère à nos cœurs. » La fermeté de cette déclaration et un murmure d'assentiment général effrayèrent les partisans du roi. Quand le silence fut rétabli, Sigurd Iarl déclara à l'assemblée que le projet du roi n'était pas d'employer la violence, qu'il n'avait

exprimé qu'un désir; on lui cria tout d'une voix qu'on voulait, à la prochaine fête, voir le roi lui-même offrir les sacrifices accoutumés. Le roi crut devoir céder, et l'assemblée se dispersa. La fête venue, Sigurd Iarl, qui remplissait les devoirs de pontife, offrit au roi la corne à boire, après l'avoir consacrée à Odin. C'était le moment décisif. Haquin, pour échapper à la difficulté, fit avant de boire le signe de la croix; mais de grands cris s'élevèrent alors parmi le peuple, qui se serait soulevé si le pontife ne lui avait persuadé que le roi avait figuré la forme du marteau de Thor et non le signe de la croix. On se retira; mais la foule seule s'était laissé tromper; huit des plus puissants chefs de la Norvége se liguèrent contre le roi et contre les partisans de la religion nouvelle. Les églises déjà construites dans les provinces du nord furent détruites, les prêtres anglo-saxons massacrés, et le roi lui-même forcé, à la fête suivante, de manger la chair de cheval et de porter publiquement à ses lèvres la corne consacrée. Le désir de laver son humiliation, joint à l'ardeur de son zèle, allait sans doute le porter à quelque violence, et une guerre civile et religieuse aurait éclaté lorsqu'une tentative des fils d'Eric pour reprendre la couronne réunit en faveur du roi tous les cœurs et tous les bras. Pendant la fin de son règne, Haquin se montra moins fervent. Il sembla vouloir, par sa prudence, éviter toute querelle au sujet de la religion; il observa constamment, dit-on, le jeûne du vendredi et le repos du dimanche; mais, loin de hasarder des réformes religieuses, il se contenta de promulguer ou de renouveler quelques lois utiles à son peuple. Ainsi fut sanctionnée de nouveau l'ancienne division du royaume en districts maritimes, comprenant les rives des fleuves jusqu'à l'endroit où le saumon ne remontait plus, et devant fournir chacun son contingent en vaisseaux et en hommes pour la défense commune. Des postes étaient établis de distance en distance sur les montagnes, et des signaux de feu, en cas d'alarme, communiquaient promptement d'Helgoland au cap Lindesnaes. Malgré ces précautions, une seconde invasion des fils d'Eric surprit Haquin avant qu'il eût assemblé ses forces; dès la première attaque, il fut mortellement blessé (950). Comme il n'avait qu'une fille, il reconnut ses neveux pour ses successeurs, faisant vœu, s'il survivait à sa blessure, de renoncer à son trône et à sa patrie, de se retirer sur une terre chrétienne

et d'y pleurer ses fautes. Comme on lui demandait s'il ne voulait pas que son corps fût porté en Angleterre, afin d'y trouver une sépulture chrétienne : « Non, répondit-il, j'ai vécu comme un païen, comme un païen je dois être enseveli. » Sa tolérance lui avait du moins mérité le surnom de Bon, qu'il garda, et n'empêcha pas le célèbre scalde Eyvindr Skaldaspiller de représenter, dans le chant appelé *Hakonar-Mâl*, son entrée triomphante dans le paradis odinique.

Persécutions religieuses sous Olaf Tryggveson (995-1000).

Le sage gouvernement de Haquin le Bon, mort en 950, avait permis au christianisme, secrètement favorisé par la cour, de faire quelques progrès; l'anarchie qui suivit son règne les effaça complétement. Harald II *Graafeld*, obligé de partager l'autorité avec ses frères, fut attiré dans le Jutland et tué par Haquin Iarl; le meurtrier monta sur le trône, mais la Norvége devint sous lui, pendant quinze ans, fief du Danemark. A la faveur de ces troubles, le fils de Sigurd Iarl, resté tout-puissant à Drontheim, rétablit par la force les cérémonies et les idoles du paganisme; les deux Olaf eurent ainsi tout à fonder.

Olaf Tryggveson naquit et vécut longtemps dans l'exil. Après la mort de son père, tué par les enfants d'Éric, il fut pris et vendu par des pirates, racheté par un de ses parents qui était fort puissant en Russie, et passa toute sa jeunesse à la cour du prince russe Vladimir, à Novogorod. A dix-neuf ans, il se fit roi de mer, parcourut les côtes de la Hollande, de l'Angleterre et de la France, et visita les îles voisines de ces côtes. Il fut, selon les uns, converti au christianisme par un pauvre ermite des îles Sorlingues; il se fit baptiser selon les autres à Rouen et à Londres; ajoutons qu'il avait sans doute reçu les premiers principes du christianisme à la cour de Vladimir et que peut-être il aimait à renouveler les preuves de sa conversion. Le roi de Norvége apprit cependant avec inquiétude les exploits du jeune descendant d'Harald Harfager; pour le prévenir il employa la trahison. Thorer Klacka, son affidé, vint en Irlande trouver Olaf; il se donna comme victime du roi de Norvége et comme exilé; il prétendit que les Norvégiens révoltés appelaient à eux l'héritier de leurs anciens rois et détermina le jeune prince à venir revendiquer la couronne, comptant le faire

tomber dans le piége et recevoir une forte récompense. Il se trouva cependant que la tyrannie du roi de Norvége avait, en effet, excité une révolte pendant l'absence de Thorer. Olaf, en arrivant, apprit en même temps la trahison et la mort de Haquin, assassiné dans sa fuite. Placé lui-même à la tête de la révolte, il acheva aisément la victoire et fut proclamé roi (995).

Dès les premiers jours de son règne, Olaf, jaloux d'imiter les institutions des grands empires qu'il avait visités, se montra résolu à établir, de gré ou de force, le christianisme en Norvége. Avec un nombreux cortége de prêtres qu'il avait amenés d'Irlande, et de guerriers, ses fidèles mais barbares compagnons, il parcourut le royaume, assemblant partout le peuple, l'invitant à se convertir, comblant d'honneurs les plus dociles, effrayant ou punissant les rebelles. Dans les contrées du sud, restées sous les rois précédents moins étrangères aux idées nouvelles, le christianisme fut promptement accepté par l'assemblée générale; mais dans les forêts du nord le culte odinique et l'ancienne religion finnoise s'étaient conservés dans toute leur rudesse; un zèle sauvage en souleva les habitants contre l'idée d'un nouveau culte.

Le récit de ces persécutions et de ces révoltes est parsemé, dans la Saga d'Olaf Tryggveson, d'une multitude de curieux épisodes, qui peuvent faire apprécier les mœurs du temps. Deux chefs du nord, Raude et Thorer, riches et puissants, avaient refusé de se convertir et avaient armé une flotte contre Olaf Tryggveson. Le combat s'engage. Les deux chefs sont défaits; mais Raude, qui est grand magicien, soulève une tempête et s'enfuit, pendant que Thorer, jeté sur la côte, est atteint, malgré son agilité, par le merveilleux chien Vikia, que le roi Olaf a rapporté d'Irlande, et périt sous les flèches du roi. Raude cependant, réfugié dans une île voisine, excitait autour de ses rochers des orages continuels. Olaf attend inutilement huit jours pendant lesquels il prêche et convertit les habitants de la côte. A la fin, l'évêque Sigurd se résout à exorciser le démon qui agite les vagues. Revêtu de ses ornements pontificaux, il monte sur le navire d'Olaf, balance au-dessus de la mer l'encensoir fumant, étend sur les vagues la crosse pastorale et asperge le navire d'eau bénite. Aussitôt dans tout l'espace qui s'étend jusque vers le rivage de l'île, la mer devient unie comme un

lac, tandis que de chaque côté les vagues s'élèvent furieuses. Intact et paisible au milieu de la tempête, le navire gagne la baie prochaine. Olaf se rend à la demeure de Raude et le charge de fers ainsi que ses compagnons d'armes. On le somme de se convertir, et comme il répond par des injures et des blasphèmes, on lui inflige un supplice extraordinaire: il est forcé d'avaler un serpent qui lui ronge le cœur et lui perce la poitrine. Le vainqueur recueillit un riche butin, mais son plus grand plaisir, dit la Saga, fut de faire périr les serviteurs de Raude à mesure qu'ils refusaient de se convertir.

Le roi multiplia ainsi pendant longtemps les supplices, l'exil, la ruine des temples et des idoles, au péril même de sa vie; il eut le courage de passer dans l'île de Mœre, où était situé le plus fameux temple de Thor; il y engagea avec le prêtre du dieu une discussion théologique, mais la rompit bientôt en renversant l'idole d'un coup de sa lance, pendant que ses compagnons égorgeaient le pontife, au grand étonnement d'un peuple tremblant et immobile. Pour faire oublier cette violence, il célébra ses noces avec la fille de sa victime, qui tenta de le poignarder dès la première nuit. La violence et les armes ne réussissaient pas; Olaf employa la trahison; plusieurs prêtres païens furent invités à un festin, et la salle incendiée; un d'eux, Eyvind Kelda, put s'échapper; on le reprit et on l'attacha sur un écueil, où la marée montante le noya lentement. De telles persécutions firent, il est vrai, beaucoup de convertis, mais aussi beaucoup de relaps; le paganisme se réfugia dans l'ombre des forêts et dans les cavernes du nord, qu'il peupla de mille êtres fantastiques, sylphes, démons, génies bons ou mauvais, génies des eaux, génies des bois, génies des montagnes, vivants encore aujourd'hui dans bien des souvenirs.

Ce zèle trop ardent pour le christianisme devint enfin funeste à Olaf Tryggveson. Il allait conclure un traité de mariage avec une princesse suédoise, la fière Sigrid, quand celle-ci refusa nettement d'abjurer l'idolâtrie. Olaf irrité répondit qu'il ne voulait pas vivre avec une vieille sorcière païenne, et il s'emporta jusqu'à frapper du gant sa fiancée. Celle-ci osa lui prédire que son outrage lui coûterait un jour le trône et la vie. En effet, mariée dans la suite au roi de Danemark Suénon, Sigrid l'excita contre Olaf qui, trahi lâchement par le chef des pirates d'Iomsborg, fut

blessé sur son navire et périt, suivant Snorre Sturleson, dans les flots (1000). Selon ses deux autres biographes, Gunnlaug et Oddur, moines islandais du douzième siècle, il s'échappa à la nage, visita en pèlerin Rome et la terre sainte, et mourut ermite en Syrie.

Tous ses moments n'avaient pas été donnés à la persécution ; il avait favorisé la construction des vaisseaux, la marine, le commerce et avait fondé à l'embouchure du Nid la ville de Nidaros pour servir d'entrepôt et de grenier à la côte occidentale de la Norvége. Ce fut la ville de Drontheim (997).

Démembrement de la Norvége ; nouvelles persécutions religieuses sous Olaf le Saint (1015-1033).

Après sa mort les rois de Danemark et de Suède prirent pour eux une partie de ses États, et laissèrent l'autre aux fils de Haquin Iarl, Éric et Suénon, puis à Olaf le Saint, petit-fils de Harald Harfager (1015). Ancien roi de mer, comme Olaf Tryggveson, Olaf le Saint voulut, comme lui, achever par la violence la ruine de l'idolâtrie. Il porta dans les provinces encore païennes le fer et la flamme, renversa les temples et imposa trop souvent le baptême à la pointe de l'épée. Mais ces persécutions lui aliénèrent les principaux chefs de la Norvége, et il se trouva sans alliés contre l'invasion de Kanut, déjà roi de Danemark et d'Angleterre, dont le père Suénon avait autrefois gouverné une partie de la Norvége. Abandonné du peuple et des grands, Olaf prit la fuite avec son fils Magnus, encore enfant, et trouva un asile en Russie chez les descendants du *northman* Rurik (1028). Deux ans après, le lieutenant de Kanut en Norvége étant mort, Olaf, aidé par la Suède, fit pour recouvrer sa couronne une tentative désespérée. Il fut battu et tué dans la bataille qui se livra près de Nidaros, et son corps, enseveli d'abord secrètement par un fidèle serviteur, fut peu de temps après rapporté à Drontheim, et déposé dans la magnifique cathédrale élevée sur les ruines du temple de Thor (1033). Malgré ses violences et sa triste fin, Olaf fut vénéré après sa mort comme un saint et comme un martyr ; des églises et des chapelles furent consacrées à sa mémoire non pas seulement en Norvége, mais en Danemark, en Suède, en Angleterre et jusque chez les *Varangars* ou *Northmans* établis à Constantinople. Son fils Magnus ne resta même pas longtemps exilé. En 1034 il fut appelé au trône par les

Norvégiens, irrités du gouvernement partial de Suénon, fils et successeur de Kanut et il fut assez habile pour joindre à sa couronne celle de Danemark.

Par un traité conclu avec Kanut II, roi de Danemark, il fut stipulé que celui des deux princes qui survivrait hériteterait de l'autre, si celui-ci mourait sans enfants mâles. Douze seigneurs danois et norvégiens garantirent par serment l'exécution de ce traité. Le cas prévu arriva en 1042 par la mort de Kanut. Magnus se mit sans obstacle en possession du Danemark, se maintint contre plusieurs compétiteurs et se fit aimer de ses sujets, qui lui donnèrent le nom de Bon. Il mourut en 1047.

Anciennes lois norvégiennes ; la Gragàs.

Le code de lois connu sous le nom de Gragàs et qui fut promulgué probablement sous son règne n'est pas le seul recueil d'anciennes lois norvégiennes que nous possédions. Tout récemment, MM. Keiser et Munch ont publié à Christiania (1846-1849, in-4°) le troisième volume, qu'un quatrième doit suivre, d'un recueil des anciennes lois de Norvége. La première qui fut écrite remonte au IXe siècle, c'est la Heidsivia Thing. Un peu plus tard, vers 940, la Gula Thing et la Frosta Thing furent publiées dans les pays de Bergen et de Drontheim. La Gragàs nous fait connaître l'organisation judiciaire du nord vers le commencement du XIe siècle. Son nom signifie *oie grise*, et lui vient, soit de ce qu'elle avait été écrite avec des plumes d'oie grise, réputées les meilleures, soit de son ancienneté même, le mot *gragàs* désignant encore aujourd'hui en Islande un vieillard à cheveux blancs. Nous n'avons pas le texte même de ce code écrit en Islande avant la réunion de l'île à la Norvége ; nous n'avons même dans la Gragàs qu'un mélange de ce texte avec des commentaires et des interprétations données, sans aucun doute, à diverses époques, par les juges chargés de lire et d'expliquer la loi aux assemblées populaires. On n'y trouve pas moins un code original que le christianisme n'a pas modifié, et dont il serait curieux d'éclairer et de commenter les prescriptions à l'aide de la Nials-Saga, par exemple, dont on possède deux éditions avec traduction latine [1]. Ce

1. Voy. sur la Gragàs la préface latine que J. F. G. Schlegel a composée d'après l'ouvrage islandais *Thordr Sveinbiörnsen* et qu'il a placée en tête de l'édition de Copenhague : *Hin Forna Lögbok*, etc., 2 vol. in-4°, 1829 (texte et traduction latine).

double travail fournirait un tableau fidèle des mœurs islandaises du xe au xie siècle. On pourrait en outre retrouver ainsi les origines scandinaves de la Coutume de Normandie. L'ancien droit islandais et norvégien mérite une étude toute particulière, s'il est vrai, comme on peut le penser, que les Scandinaves ont conservé longtemps sans altération les traits primitifs de la civilisation germanique, et que leurs lois, bien plus que les lois germaines, nous offrent le spectacle d'une civilisation que les influences romaine ou chrétienne n'ont pas modifiée. Le duel judiciaire, aboli seulement vers 1011, les vengeances privées, l'épreuve par le fer rouge pour les hommes adultères, par l'eau bouillante pour les femmes, l'usage des *conjuratores*, hommage rendu à la loyauté dont les peuples du nord apportaient le sentiment inné, le *wehrgeld* et la coutume de faire intervenir des transactions en cas de crime ou d'homicide, toutes ces institutions, mutilées et à peine reconnaissables dans les codes germaniques, apparaissent ici dans toute leur lumière et leur énergie primitives. Remarquons en passant que l'esclavage avait été importé de Norvége en Islande, mais que les règles sur l'affranchissement sont soigneusement rapportées dans les codes de ces deux pays et ressemblent aux prescriptions du droit romain sur ce sujet. Les règlements relatifs à l'acquisition de la propriété y sont les mêmes que ceux de tous les codes.

CHAPITRE IV.

PIRATERIES ET COLONIES DES NORTHMANS.

§ 1. ÉTABLISSEMENTS DANS LES ILES BRITANNIQUES DU Ve AU XIe SIECLE.

CAUSES PRINCIPALES DES PIRATERIES SCANDINAVES. — LES SAXONS APPELÉS EN GRANDE-BRETAGNE. — ÉTABLISSEMENT DES ANGLES EN GRANDE-BRETAGNE (547). — INSTITUTIONS ANGLO-SAXONNES (547). — INTRODUCTION DU CHRISTIANISME CHEZ LES ANGLO-SAXONS (597). — ÉCLAT PUIS DÉCADENCE DES ANGLO-SAXONS. — LES DANOIS EN ANGLETERRE (870). INSTITUTION SEMBLABLE A CELLES DES ANGLO-SAXONS. — LES DANOIS EN IRLANDE ET DANS LES ILES. — LEURS INVASIONS EN ÉCOSSE; MACBETH.

Causes principales des pirateries scandinaves.

Les guerres civiles, les luttes de dynasties et les querelles religieuses que nous venons d'exposer rapidement, ne composent pas seules toute l'histoire des peuples scandinaves pendant les dix premiers siècles de l'ère chrétienne. Les faibles, les femmes et les vieillards demeuraient sur terre; l'homme fait et l'enfant naviguaient. Né dans une île ou dans un navire, l'homme du nord vivait sur les flots. Le pauvre allait à l'aventure chercher une occasion de butin et le noble un glorieux titre de roi de mer. A rester sur le continent, le premier n'eût trouvé qu'à peine une chétive nourriture dans un pays peu riche en céréales et mal cultivé; le second, s'il n'eût été l'aîné de sa famille ou si, dans la division de l'héritage paternel, le sort ne l'eût favorisé, aurait vieilli méprisé, inactif et sans patrimoine [1].

Les Saxons appelés en Grande-Bretagne.

Les Scandinaves proprement dits, c'est-à-dire les habitants de la Norvége, de la Suède et du Danemark, avaient été précédés et entraînés peut-être dans leurs expéditions

1. On lit dans le *Roman de Rou* .

Costume fut jadis long temps
En Dannemarch entre paiens :
Quant homme avoit plusors enfanz
Et il les avoit norriz granz,
L'un des fils retenoit par sort.
Qui est son her apres sa mort
Et cil sor qui le sort tornoit,
En autre terre s'en aloit.

maritimes par les Saxons et les Angles. Ces peuples, habitant le Holstein et les bords de l'Elbe, leur étaient alliés par une commune origine, une langue, des institutions, des mœurs et une religion primitivement semblables mais modifiées peu à peu par le contact de la Germanie, et le nom général de Northmans ou hommes du nord s'applique indistinctement à chacune de ces nations.

On voit dès le ve siècle les Saxons et les Angles ravager les côtes de la Grande-Bretagne. On sait en quel misérable état les armées romaines, en se retirant, avaient laissé ce pays. Les Bretons avaient inutilement essayé de se gouverner eux-mêmes. La rivalité des Cambriens et des Logriens avait fait naître les dissensions intestines, et les Barbares du nord, Pictes et Scots, en avaient profité pour envahir et piller. Contre ses ennemis intérieurs et contre les montagnards, le Penteyrn Wortigern invoqua le secours des Saxons Hengist et Horsa, nouvellement débarqués dans l'île de Thanet. Il leur offrit cette île même en récompense, leur procurant ainsi un poste sûr et une retraite commode; ils refusèrent d'autant moins qu'une prophétie répandue parmi eux leur promettait le pillage d'une grande et riche contrée où ils seraient appelés comme ils l'étaient dans celle-ci. Dix-sept bâtiments leur amenèrent bientôt quinze cents guerriers qui arborèrent le dragon blanc et dont les lances et les haches intimidèrent les Calédoniens.

Mais l'union dura peu entre les Bretons et leurs protecteurs. En dépit des efforts de Wortigern pour réparer sa faute, ceux-ci devinrent les maîtres et, après une courte guerre, un premier royaume saxon fut établi au sud-est de la Bretagne; Canterbury en fut la capitale (455). Peu de temps après Ælla, suivi par d'autres Saxons, fonda tout auprès, malgré le courageux Penteyrn Ambroise, le royaume de Sussex ou des Saxons méridionaux (491), Cerdic celui des Saxons occidentaux, entre la Tamise supérieure et l'île de Wight (519), Erkenwin enfin celui des Saxons orientaux ou d'Essex, avec Londres pour capitale (526.) Arthur seul, prince des Cambriens Silures de Caërléon, opposa à ce torrent une digue redoutable, mais il fut blessé à mort dans un combat (524). Les bardes gallois disaient, plusieurs siècles après, qu'il s'était retiré de la bataille avec les chevaliers de la Table Ronde, ses fidèles compagnons, dans une île déserte où il s'endormit et d'où il ne revint pas.

Établissement des Angles en Grande-Bretagne (547).

Le premier sang n'était pas encore étanché que déjà d'autres barbares accouraient pour la même conquête. Partis des rivages de la Baltique voisins du Danemark, sous la conduite du brave Ida et de ses douze fils, les Angles abordèrent sur la côte nord-est de la Grande-Bretagne, qui n'avait pas reçu encore d'envahisseurs. Loin d'imiter les Saxons qui s'étaient présentés comme protecteurs, ils s'allièrent aux Calédoniens, pour mieux soumettre les Bretons. Ceux-ci préparèrent une vigoureuse résistance : « Fils d'une même race, s'écria Urien leur chef, unis pour la défense d'une même cause, déployons notre étendard sur les montagnes et lançons-nous dans la plaine; lançons-nous sur Ida, le tison de feu (Flamddwyn), et taillons en pièces lui, ses compagnons et ses alliés. » La bataille qui suivit fut en effet sanglante; il y périt un grand nombre de chefs bretons au collier d'or. Ceux des anciens habitants qui survécurent cherchèrent un asile dans la Cambrie, aujourd'hui province de Galles. En couvrant le pays de leurs colonies, les vainqueurs désignèrent chacune d'elles par la position qu'elle avait eue immédiatement après l'invasion. Il y eut ainsi les hommes du nord de l'Humber, qui formèrent le royaume de Northumberland (547), divisé en 559 en Deïra et Bernicie; il y eut celui d'Est-Anglie, sur la côte orientale (571) et enfin celui de Mercie entre l'Humber et la Tamise (584), appelé ainsi du mot *merk*, frontière, parce qu'il servait en effet de frontière du côté des Bretons libres, et habité naguère par les Coraniens, ancienne nation qui s'était unie aux Romains d'abord, aux Anglo-Saxons ensuite, contre les Bretons, ses éternels ennemis.

Institutions anglo-saxonnes.

Une fois établis sur le sol, les Anglo-Saxons instituèrent une sorte de gouvernement fort semblable à celui de tous les établissements ultérieurs des Scandinaves; ils étaient divisés en compagnies de dix hommes libres, commandées par un *tungéréfa*, et dont chaque membre s'obligeait à exiger réparation de celui qui violerait la paix commune. Dix compagnies semblables formaient la centaine ou *hundred*, commandée par un comte, *géréfa*; plusieurs centaines formaient une division, *shire*, commandée par un *shire géréfa*.

Les vainqueurs étaient partagés en trois classes : la noblesse, c'est-à-dire les *eorls* et les *thanes*; les hommes libres ou *ceorls*, et les esclaves ou *dewes*. Les *ealdormens* tenaient le premier rang après les membres de la famille royale, rendaient la justice dans les *shires* et commandaient les troupes. Ces fonctions, du reste, étaient le plus souvent réservées au roi (*kœning*) élu par le Witenagemot ou assemblée des sages.

Introduction du christianisme chez les Anglo-Saxons (597).

Ainsi fut constituée dans l'ancienne Bretagne par les peuples scandinaves, mais sous les auspices et l'inspiration de la société romaine, dont les institutions y avaient laissé de nombreux souvenirs, une société qui devint bientôt florissante, et ne se refusa pas à subir l'influence du christianisme, dont les premiers progrès en Bretagne avaient été étouffés par l'invasion. Les prêtres amenés par Berthe, femme d'Ethelbert, roi de Kent, instruisirent et baptisèrent, dès 596, outre le roi, un grand nombre de Saxons. Peu de temps après, Grégoire le Grand, simple prêtre et futur pape, traversant un jour le marché aux esclaves, remarqua plusieurs têtes d'enfants aux cheveux blonds et aux yeux bleus et demanda de quelle nation ils étaient : » Angles, — lui répondit-on. « Dites plutôt anges, reprit-il, et certes il est déplorable qu'ils soient au pouvoir de Satan. Et leur pays, comment l'appelle-t-on? — Déira. — Eh bien! le seigneur tournera son ire en miséricorde en leur faveur. Et leur roi, comment se nomme-t-il? — Ælla. — Alleluia! nous ferons en sorte qu'on chante chez eux les alleluia du Seigneur. » Une fois pape, en effet, Grégoire députa vers le pays des Anglo-Saxons l'abbé Augustin, avec quarante missionnaires. Ethelbert, le roi de Kent, voulut les entendre à ciel ouvert, dans la crainte de quelque maléfice; après qu'ils eurent parlé : « Ce sont là, dit-il, de beaux raisonnements et de précieuses promesses; mais ce sont aussi des choses nouvelles et bien incertaines. Je ne saurais donc les accepter, en répudiant ce que les Angles croient depuis si longtemps. Mais puisque vous venez d'un pays si éloigné, et que vous voulez, il me semble, nous persuader ce que vous croyez avantageux pour nous, je vous fournirai le nécessaire; attirez à votre foi tous ceux qui voudront vous suivre. » Augustin et ses compagnons prêchèrent donc dès leur arrivée et firent, par leurs exem-

ples comme par leur parole, de nombreux prosélytes; le roi lui-même, à la fête de la Pentecôte de l'année 597, reçut le baptême avec dix mille Saxons. De nouveaux missionnaires envoyés par Grégoire avec des instructions admirables de tolérance et de sagesse, remirent le pallium à Augustin, premier archevêque de Cantorbéry; la conversion, désormais régulièrement organisée, s'étendit rapidement et, avec le christianisme, des sciences et des arts inconnus jusqu'alors à l'Europe du nord pénétrèrent chez les Anglo-Saxons. Un archevêque de Cantorbéry, Théodore, d'abord moine de Tarse en Cilicie, fort versé dans la connaissance du grec, du latin, de l'astronomie, de la musique et de l'art métrique, apporta avec lui un Homère et un Saint-Chrysostome. Des ouvriers venus de France construisirent le monastère de Weremouth, dans le Northumberland, d'après l'architecture romaine; les murailles furent ornées de peintures achetées à Rome, et des vitraux furent tirés de France. Le roi Ina, qui allait chantant par les rues des chansons saxonnes, fut aussi le premier Saxon qui écrivit en latin; Alcuin suivit bientôt. Le christianisme fut porté dans le nord de la Grande-Bretagne par Edelburge, fille du roi Ethelbert, qui épousa Edwin, roi de Northumbrie. Après avoir longtemps résisté aux instances de sa femme et à celles du pape, qui lui envoya, au nom de saint Pierre, une chemise de lin brodée en or et un manteau de laine d'Ancône, avec un miroir d'argent et un peigne d'ivoire doré pour Edelburge, Edwin se rendit enfin, persuadé surtout par l'évêque Paulin, qui lui révéla une vision dont il n'avait confié le secret à personne. Toutefois, pour n'exercer sur les consciences de ses sujets aucune sorte de violence, il assembla le Wittenagemot, et mit en question l'adoption ou le rejet de la croyance nouvelle. Le grand prêtre se leva le premier et prononça ces paroles très-concluantes: « Personne n'a plus que moi révéré et servi les dieux; je ne suis pourtant ni le plus riche ni le plus honoré; donc ces dieux sont impuissants. » Un guerrier saxon ajouta : « Lorsque nous sommes à nous chauffer dans la salle, ô roi! il entre parfois un oiseau qui se ranime à cet air tiède, mais bientôt il sort et s'expose au froid comme auparavant. Telle est la vie : court passage entre le temps qui précède et celui qui doit venir. Ce temps est ténébreux; si les chrétiens savent nous en dire quelque chose de certain, ils méritent d'être écoutés. »

La conclusion fut qu'on adopterait la foi nouvelle, et le grand prêtre lui-même donna le premier coup de hache aux statues des dieux.

Éclat puis décadence des Anglo-Saxons.

Grâce à la double influence des anciennes institutions apportées par les Romains et du christianisme, la civilisation fit chez ces hommes du nord, qui étaient bien doués, de rapides progrès. Moines et religieuses étudièrent dans de nombreux couvents l'antiquité classique, multiplièrent les manuscrits des auteurs anciens et se livrèrent à tous les travaux de la littérature. Aussi ce fut la société anglo-saxonne, cette colonie avancée du monde scandinave, qui fournit à Charlemagne, pour civiliser son empire, des modèles et des instruments, et ce fut elle dont les missionnaires allèrent instruire la Germanie et la Scandinavie, restées en arrière.

L'influence du christianisme ne parvint cependant pas à étouffer complétement les germes de décadence qui s'étaient, de bonne heure, manifestés dans la société anglo-saxonne. Les diverses populations de la vieille Bretagne ne s'étaient point mêlées. Les royaumes de Mercie, de Bernicie et de Sussex avaient résisté à la civilisation et conservé, avec leur indépendance, les mœurs du paganisme. Quant aux Bretons vaincus, réfugiés dans la partie occidentale de l'île, au milieu de montagnes stériles mais inaccessibles, ils restaient chrétiens, séparés des Anglo-Saxons et libres, célébrant dans leurs chants populaires le roi Arthur, son réveil prochain, et les nouvelles destinées promises dans l'avenir à la nation bretonne. Les Anglo-Saxons étouffèrent ces espérances sous une persécution acharnée, et le nom même de Bretagne disparut pour faire place au nom d'Angleterre; mais cette nouvelle victoire, acquise par le sang, n'était pas féconde, et les Anglo-Saxons, vaincus eux-mêmes par la corruption et le luxe, perdirent bientôt toute vigueur, et subirent le joug d'une autre invasion scandinave d'une tribu moins éloignée qu'eux du berceau primitif.

Les Danois en Angleterre (870); institutions semblables à celles des Anglo-Saxons.

Les Danois avaient commencé, dès 787, leurs incursions sur les côtes de l'Angleterre. Vaincus par le roi anglo-saxon Egbert le Grand (835), ils avaient conquis, sous Éthel-

red (870), le Northumberland, l'Est-Anglie et la Mercie. Le roi Alfred, un instant dépouillé par eux, les avait cependant fait reculer et tenus en échec (878). Mais les rois suivants leur avaient permis de s'établir en Angleterre, et Ethelred s'était soumis le premier au Danegeld (991). Nous avons vu, à la suite de ces envahissements, Suénon régner, ainsi que son fils Kanut le Grand, sur le Danemark et sur l'Angleterre à la fois, et ce dernier partager l'Angleterre entre ses deux fils Harald Harefoot et Hard-Kanut. Cette domination de quatre souverains danois sur l'Angleterre (1014-1042) n'apporta pas à ce pays des institutions nouvelles. Les Danois, quoiqu'ils fussent devenus ennemis des Anglo-Saxons, depuis longtemps séparés d'eux, étaient cependant de la même origine et reconnurent dans la législation anglo-saxonne les principes de la leur. Kanut le Grand fit simplement réviser et renouveler les codes que l'Angleterre avait déjà mis en usage; la seule différence entre le droit des Danois, celui des West-Saxons et celui des Merciens, consista dans le montant des amendes pécuniaires imposées pour les différents délits.

Les Danois en Irlande et dans les Iles.

Selon les annales de l'Ulster, les *Lochlanach*, ou hommes du nord, avaient en 852 un roi à Dublin. Proclamé par eux, il leva des impôts sur les indigènes, pendant que deux autres chefs scandinaves, Ivar et Sigtrygg, établissaient à Waterford et Limerick de petites principautés. Leur domination semble avoir subsisté en Irlande jusqu'à l'invasion de Henri II d'Angleterre, et l'on peut longtemps encore, dans les documents relatifs à l'administration du pays, suivre les vestiges de cette race tout à fait distincte.

Les îles Shetland et les Hébrides durent recevoir de bonne heure les pirates scandinaves, à qui elles servaient de retraites ou d'entrepôts. Dès le XIIIe siècle, elles parlèrent la langue et acceptèrent les lois de la Norvége, et ne furent séparées de ce royaume, pour appartenir à l'Écosse, qu'en 1468. Arrivés plus tard dans les Orcades, les Scandinaves y exterminèrent les Pictes. Les trente-cinq îles Féroé furent enfin découvertes par eux, et ils les nommèrent ainsi des troupeaux de brebis, *faar*, qui en font la richesse (872).


Limites des Districts.
N.a Les mots entre parenthèses indiquent les anciennes Colonies et les découvertes des Northmans.
G R O E N L A N D
I. Jean Mayen
Entrée Scoresby
ISLANDE (Snowland 861)
Westerbygd
Cap Farewel
Godthaab
Frederikshaab
Julianeshaab
I. Résolution
LABRADOR
Dét. de Belle Ile
TERRE NEUVE
S.t Jean
Cap Breton
Montréal
O C É A N A T L A N T I Q U E
CARTE des Possessions DANOISES ET DES Anciennes découvertes DES NORTHMANS dans l'Amérique du Nord

Leurs invasions en Écosse; Macbeth.

L'Écosse, aussi bien que l'Angleterre et l'Irlande, reçut des colonies scandinaves du VIIIe au XIe siècle. Les rapports entre les rois d'Écosse et les Skioldungs de Danemark et de Suède dataient déjà de fort loin : Frode III avait recueilli à la cour de Danemark et accepté pour gendre Thubar, chassé par les Romains, et père de Fergus II, plus tard roi d'Écosse. Ainsi mêlés aux affaires de ce pays, les Danois ravagèrent par de nombreuses incursions toute la côte orientale, de Moray (aujourd'hui Elgin) à Berwick, et pénétrèrent dans le cœur du royaume. Sous Malcolm II, Olaf Tryggveson, roi de Norvége, suivi de nombreux aventuriers, ravagea tout le pays d'Inverness à Montrose, s'emparant des châteaux, égorgeant et pillant; les habitants indignés se soulevèrent enfin, et les écrasèrent d'abord à Morlach, dans le Banfshire, où l'on retrouve encore des monuments danois, puis à Brechin (au N.-E. de Forfar) et à Panbride. Une nouvelle armée envoyée par Suénon Haraldson sous le commandement de son fils Kanut, fut obligée de regagner au plus vite ses vaisseaux. Ces revers n'empêchèrent pas Suénon Kanutson, roi de Norvége, de pénétrer dans le Forth avec un redoutable armement; il fut arrêté par Duncan Ier à Culross, puis attaqué par surprise à Perth et taillé en pièces par Macbeth[1] et Banquo; il jura, après ce nouvel échec, de ne plus revenir en ennemi.

§ 2. ÉTABLISSEMENTS EN ISLANDE ET EN AMÉRIQUE.

DÉCOUVERTE ET COLONISATION DE L'ISLANDE (861-874). — GOUVERNEMENT PRIMITIF DE L'ISLANDE. — LOIS D'ULFLIOT. — INTRODUCTION DU CHRISTIANISME EN ISLANDE (1000). — RÉUNION DE L'ISLANDE A LA NORVÉGE (1261); LE JONSBOK. — DÉCOUVERTE ET COLONISATION DU GROENLAND (982). — DÉCOUVERTE ET COLONISATION DE L'AMÉRIQUE (1001).

Découverte et colonisation de l'Islande (861-874).

Plus au nord, les Scandinaves, poussés par des tempêtes ou entraînés par le désir des découvertes, rencontrèrent de

1. C'est ce même Macbeth qui, après avoir assassiné le roi d'Écosse Duncan vers l'année 1040, puis le thane Banquo, régna en despote dans son château de Dunsinane, aux environs de Pesth, et fut tué en 1057 par le comte de Fife, Macduff. Il est le héros d'une des plus célèbres tragédies de Shakspeare. Le récit de sa curieuse légende n'appartient pas à notre sujet.

vastes régions où ils implantèrent sans contradiction et sans mélange leur langue et leur civilisation.

En 861, le pirate norvégien Naddod, revenant des îles Féroé, fut entraîné vers le nord-ouest jusqu'à une terre inconnue qu'il nomma Snowland (terre couverte de neige). Le Suédois Gardar Svarfarson s'assura que c'était une île, et l'appela Gardarsholm. En 865, un autre Norvégien, Floki Rafn, naviguant dans les mêmes parages, lança successivement, disent les Sagas, trois corbeaux consacrés aux dieux. Le premier retourna aux îles Féroé, d'où le vaisseau n'était pas encore éloigné; le second, ne trouvant pas où se poser, revint sur le mât du navire; le troisième enfin dirigea le navigateur vers la côte orientale de l'île récemment découverte ; Floki la nomma Terre de Glace ou Islande. Ce nom répondait exactement à l'aspect triste et sévère de cette terre inconnue. Une vaste forêt, qui a disparu aujourd'hui, couvrait le sol d'une ombre épaisse; des montagnes escarpées touchaient de leurs sommets neigeux un ciel qui s'abaissait vers la terre, et les courants de lave qui sillonnaient ces chaînes glacées, rendaient leur aspect sinistre et menaçant. Découragé, Floki Rafn quitta au printemps une terre qu'il croyait maudite et repoussa tout espoir de colonisation. Ses compagnons cependant firent des récits contraires; le climat, suivant eux, était d'une remarquable douceur, et le sol d'une grande fertilité; « le lait coulait de toute plante, le beurre de tout brin d'herbe; les animaux domestiques pouvaient y subsister sans abri au fort de l'hiver; les bois de construction abondaient; les rivières étaient pleines de saumons, les mers voisines de baleines; c'était la terre de la richesse, la terre de la liberté. » Il semble que ces récits contradictoires aient arrêté pour un temps l'émigration ; car ce n'est que treize ans après la découverte, en 874, que le fils d'un Iarl de Norvége, Ingolf, obligé, après un de ces duels si fréquents alors, de fuir une vengeance particulière, chercha un refuge en Islande avec son beau-frère Hjorleif. Avant de mettre à la voile, il consulta un oracle, prit avec lui les jambages des portes de sa maison, consacrés par une cérémonie païenne et, non loin de la côte d'Islande, il les jeta à la mer, faisant vœu de s'établir là où les vents et les vagues les feraient aborder ; ils disparurent; cependant il prit terre près d'un promontoire qui s'élevait sur la côte sud-est de l'île, et appelé jusqu'à ce jour Ingolfshodi; trois

jours après, ses esclaves ayant retrouvé les jambages sacrés dans une baie de la côte sud-ouest, Ingolf alla s'y fixer; c'est aujourd'hui le lieu appelé Faxe-Fiord, et l'emplacement même de Reykiavik. Quant à Hjorleif, il s'établit dans un endroit de la côte méridionale appelé aujourd'hui Hjorleifshofdi; attiré par ses esclaves islandais à la poursuite d'un ours dans une forêt épaisse, il fut assassiné avec ses principaux compagnons, puis vengé par Ingolf. La véritable colonisation de l'Islande par les Scandinaves n'en commença pas moins dès ce moment. La pêche, facile et abondante, y offrait, avant la découverte du banc de Terre-Neuve et dans un temps où les jours d'abstinence ordonnés par l'Église étaient universellement observés, une source précieuse de richesse que la population primitive, établie dans une partie seulement de l'île, n'avait pas su bien exploiter.

Gouvernement primitif de l'Islande.

Pendant les dernières années du IXe siècle et les premières du Xe, toute la partie habitable de l'Islande fut ainsi occupée par des colons norvégiens, malgré les efforts du roi Harald Harfager pour arrêter l'émigration. Sur chaque navire un chef, pontife et guerrier en même temps, emportait avec lui ses dieux, sa famille, ses esclaves, et un nombre considérable de clients; arrivé en Islande, le chef de la tribu prenait un tison enflammé et parcourait le pays. Toute la terre qu'il enfermait dans ce cercle de feu lui appartenait, et il la distribuait comme terre conquise à ses vassaux. Puis, une fois le partage fait, il se retranchait avec ses serfs dans son domaine, et vivait en seigneur suzerain sous le nom de Lagman, homme de la loi ou organe de la loi; comme en Norvége, il était en même temps pontife, administrateur, juge et président des assemblées, qui se composaient de tous les colons. On prêtait serment sur l'anneau qu'il portait à son doigt, et chaque famille lui payait un tribut religieux. Cette organisation primordiale et toute d'imitation ne préserva pas longtemps l'Islande des discordes civiles. Tous ces chefs de tribus vivaient jaloux les uns des autres; la moindre contestation dégénérait en querelle sanglante; on venait aux repas tout armé, on dormait sur le glaive, et la fureur des représailles éternisait le meurtre et l'incendie. On sentit qu'il fallait opposer à de tels désordres une organisation générale capable de dompter des esprits sauvages, et ce fut encore

de la mère patrie qu'on attendit le secours. L'Islandais Ulfliot, âgé de soixante ans, alla étudier pendant trois ans les lois norvégiennes, et composa un code qui fut, à son retour, accepté par l'assemblée générale (928).

Lois d'Ulfliot.

L'île était divisée en quatre grandes régions qui comprenaient elles-mêmes plusieurs districts. Chaque région fut soumise à un chef librement élu par le peuple, et dans chaque district tous les propriétaires terriens eurent voix dans l'assemblée générale, Al-Thing, convoquée chaque année, pendant les huit siècles qui suivirent, dans une vaste plaine sur les bords du lac de Thing-Valle. Le président de cette assemblée, élu pour la vie, était législateur et juge en même temps, il devint surtout, quand les lois d'Ulfliot ne vécurent que par la tradition, leur principal et tout-puissant interprète. Le premier de ces présidents fut Ulfliot lui-même; Snorre Sturleson lui succéda. Comme il ne reste de ces lois que des fragments, comme nous n'avons plus l'original des autres lois rédigées pour la Norvége peu de temps après et probablement sur les mêmes principes par Thorleif le Sage, le collaborateur d'Ulfliot, il nous est impossible de nous faire une idée précise de l'un ou de l'autre de ces codes. Nous savons que les lois d'Ulfliot accordaient une grande importance aux précédents, conservés, comme elles, par la tradition orale. Les formes de la procédure et de la plaidoirie, chose très-grave pour les Northmans de cette époque comme pour leurs descendants, étaient précisées publiquement par le président de l'assemblée générale et scrupuleusement observées dans les assises des districts. On s'était d'ailleurs conformé à la loi commune des Norvégiens, adaptée aux circonstances et aux coutumes locales. Quant à la partie politique des lois d'Ulfliot, le gouvernement républicain de l'Islande, qui dura trois siècles, n'eut point d'autre base; les dernières classes du peuple n'y furent jamais réduites au servage féodal, et elles nourrirent en elles un esprit de fierté et d'indépendance personnelle qui enfanta de courageuses entreprises, et ne fut pas d'un faible secours à la cause de la civilisation.

Introduction du christianisme en Islande (1000).

Les Scandinaves avaient introduit en Islande la religion

odinique avec toutes ses superstitions; mais, dès la fin du IXe siècle, les Islandais, à l'exemple des colons établis dans leur île, entretinrent de fréquents rapports avec le Danemark, l'Angleterre et la Norvége, et de ces voyages ils rapportèrent dans leur pays, quoique imparfaite, la connaissance des principaux dogmes chrétiens. Les premiers prédicateurs du christianisme en Islande furent envoyés vers la fin du Xe siècle par Olaf Tryggveson, roi de Norvége. Parmi eux se trouvait l'Islandais Gissur le Blanc et un noble nommé Hjalti, banni par les païens pour avoir dit dans un chant satirique qu'Odin et Freia étaient des idoles à tête de chien qui aboyaient d'une façon horrible. A leur arrivée, l'assemblée nationale était convoquée; les missionnaires s'y rendent aussitôt pour rallier promptement tout le parti des chrétiens et, suivis d'une longue foule, marchent hardiment et la croix en tête vers la montagne de la Loi. Là, tandis que Hjalti brûle l'encens consacré, Gissur explique au peuple les vérités du christianisme, et son éloquence attire et entraîne une grande partie de l'assemblée. Pendant qu'il parle, un bruit s'élève parmi la foule qui semble frappée de stupeur; une éruption volcanique vient d'éclater dans la montagne voisine. « C'est l'effet du courroux de nos dieux, » s'écrièrent les partisans de Thor et d'Odin. « Et de quoi donc s'irritaient ces dieux, répondit un chef islandais, quand ces rochers de lave, que nous foulons maintenant à nos pieds, étaient eux-mêmes, avant l'arrivée des hommes dans cette île, un torrent de flamme? » L'argument parut difficile à résoudre; mais les païens n'en sacrifièrent pas moins deux hommes dans chacune des quatre régions de l'île, afin de conjurer et la colère céleste et les progrès de la religion nouvelle. Comme cette preuve irrécusable d'un zèle et d'une conviction invincibles pouvait ramener les consciences au paganisme, les chrétiens résolurent de choisir parmi eux un même nombre de victimes, qui scelleraient de leur sang la vérité de leur religion. Cependant le premier magistrat du pays avait eu des conférences avec les missionnaires; grandement préoccupé de l'avenir de son pays, il s'enferma dans sa maison et, s'étant jeté sur son lit, il y resta tout le jour, la tête enveloppée, dans un silence absolu. Le lendemain, il convoqua de nouveau l'assemblée du peuple et, afin d'étouffer dès sa naissance une guerre civile qu'il prévoyait sanglante, il parla ainsi : « Hommes

sages, écoutez-moi; peuple, écoute mes paroles! Notre patrie touche à sa ruine, parce que tous les citoyens n'obéissent pas à la même loi et ne suivent pas les mêmes coutumes. La haine et la division se glissent parmi nous; la guerre civile va faire de cette île un désert. L'union et la concorde fortifient les faibles, la discorde et la désunion affaiblissent les forts. Unissons-nous donc de peur d'être tous renversés, et profitons de l'exemple des puissants rois du Danemark et de la Norvége, qui ont eu recours à une paix tardive après s'être affaiblis par des querelles religieuses; cherchons un moyen de tout concilier et de vivre sous les mêmes lois et avec les mêmes coutumes, ou bien notre perte est désormais assurée. » Convaincue par ces paroles, l'assemblée déclara qu'elle s'en rapporterait au président lui-même, et celui-ci promulgua un décret ordonnant que tous les habitants de l'île recevraient le baptême, que les idoles et les temples païens seraient détruits, que le culte public du paganisme serait interdit, mais qu'on tolérerait le culte privé, l'exposition des enfants, les repas de chair de cheval, et les autres pratiques compatibles, disait-on, avec les préceptes du christianisme. Cette loi fut ratifiée par l'assemblée; les païens reçurent le baptême, reconnurent avec étonnement qu'il n'était pas nécessaire pour éviter la famine, d'exposer leurs enfants et de manger la chair de cheval, et les remontrances de saint Olaf, roi de Norvége, firent disparaître ces derniers vestiges du paganisme ainsi que l'usage du combat singulier ou Holmganga (1016). En 1057 le premier évêque, Isleifr, fut établi à Skalholt après avoir été consacré par Adalbert, évêque de Brême; Isleifr établit une école; Sœmund en avait déjà institué une en 1080; on y enseignait la lecture, l'écriture, le chant d'église, le latin et la théologie; les riches venaient terminer leur éducation en France, en Allemagne ou en Italie.

Réunion de l'Islande à la Norvége (1261); le Jonsbok.

Les lois islandaises se conservèrent par la tradition orale jusqu'au commencement du XIIe siècle; elles furent révisées en 1117 et formèrent un code écrit qui, sans être le même que la *Gragás* de Magnus le Bon en Norvége, fut sous ce même nom accepté par l'assemblée du peuple, et eut force de loi jusqu'à l'époque où des dissensions intestines et l'influence du clergé islandais, d'accord avec le clergé norvé-

gien, déterminèrent la soumission de l'Islande aux rois de Norvége, en 1261. Ces rois avaient promis de conserver aux Islandais leur législation; il n'en fut rien; il fallut se contenter d'un nouveau code où les lois norvégiennes furent mêlées aux coutumes islandaises; c'est le Jonsbok ou code rédigé par le grand juge Jonas, et qui, depuis 1280, continue d'être la base de la législation islandaise, malgré les réformes partielles qu'y ont introduites les rois norvégiens et surtout Christian V vers la fin du XVII[e] siècle.

Ainsi colonisée et civilisée par les Scandinaves, l'Islande conserva longtemps les traditions les plus anciennes de cette race errante et oublieuse. Séquestrée loin des nations européennes, elle devint comme la mémoire vivante des Scandinaves. Non-seulement elle garda le souvenir de leur histoire et de leurs croyances primitives, mais elle les adopta comme siennes, les développa pour son propre compte et en composa tout un cycle de poésies conservé d'abord dans les chants du peuple, fixé ensuite par les lettres latines lorsque la réunion avec la Norvége les eut introduites parmi ses savants et ses poëtes. Là aussi se conserva intact l'ancien idiome scandinave que comprennent encore les paysans islandais, et que le mélange des idées et de l'idiome germaniques a corrompu en Suède et en Danemark.

Découverte et colonisation du Groënland (982).

La colonisation de l'Islande conduisit les Scandinaves à d'autres découvertes. Vers 982 Thornwald, Iarl de Norvége, exilé, comme tant d'autres, à la suite d'un meurtre, se retira en Islande avec son fils Eric le Rouge, et y mourut. Quatre ans après Eric lui-même, forcé de quitter l'Islande pour une cause semblable, découvrit vers le sud-ouest, à une distance de 1300 kilomètres, une île et, au delà d'un détroit nommé par lui Eriks-Fiord, un continent qu'il appela Groënland ou terre verdoyante et qu'il colonisa lors d'un second voyage. Quelques années après (999), son fils Leif alla trouver le roi de Norvége, Olaf Tryggveson, et lui décrivit avec enthousiasme la nouvelle colonie. Olaf, déjà chrétien, s'y intéressa; Eric et Leif, convertis par ses instances, secondèrent les efforts des missionnaires; des églises et des couvents furent construits et un évêque institué. L'église et la colonie du Groënland continuèrent à fleurir jusqu'à la fameuse peste de 1348; une guerre malheu-

reuse contre les sauvages acheva leur ruine vers 1418; la Norvége étant alors réunie au Danemark, on ne fit rien pour éviter ou réparer ce désastre. Du reste le commerce du Groënland, devenu un des droits régaliens des reines de Norvége, était sans doute alors fort restreint, et cinq années entières suffisaient à peine pour l'aller et le retour. On doute si les colonies norvégiennes étaient situées sur la côte orientale du Groënland aussi bien qu'à l'ouest du cap Farenwell; les établissements danois d'aujourd'hui sur la côte occidentale sont d'origine beaucoup plus récente. Les côtes stériles de cette région inhospitalière ont été, dans les temps plus modernes, la scène des travaux et des souffrances des missionnaires danois, à qui nous devons la connaissance du singulier dialecte des naturels Esquimaux.

Découverte et colonisation de l'Amérique (1001).

Il y avait autrefois, disent les Sagas, un homme nommé Herjolf, descendant d'Ingolf, le premier colon d'Islande, et qui naviguait de pays en pays avec son fils Biarne. Ils vinrent à se séparer; Biarne chercha son père en Norvége; ne l'y trouvant pas, il apprit qu'il était allé dans le Groënland, et mit lui-même à la voile pour cette terre nouvellement découverte. Il partit avec le vent du nord, vers l'année 1001; il se dirigeait par l'observation des étoiles et d'après les descriptions qu'on lui avait faites. Les trois premiers jours il fut porté vers l'ouest; bientôt un vent du nord soufflant avec violence lui fit apercevoir un pays plat très-boisé; mais comme ce premier aspect était évidemment contraire à celui du Groënland, il tourna un vaste cap et s'abandonna à un vent sud-ouest; il avait vu l'Amérique et la rive septentrionale du Saint-Laurent. L'année suivante, le fils d'Eric le Rouge, Léif, voulut poursuivre cette découverte. Son père, quoique chargé d'années, l'eût volontiers suivi s'il n'avait vu son cheval broncher quelques jours avant le départ. Léif équipa un vaisseau monté par trente-cinq hommes; il découvrit d'abord une terre plate et rocailleuse qu'il nomma Helluland, probablement Terre-Neuve, puis, vers le sud, une autre terre plate aussi mais boisée qu'il appela Maryland ou *pays des arbres;* c'était la Nouvelle-Ecosse. Le troisième jour, un vent nord-est le jeta sur une terre ombragée de quelques forêts, riche en grains et en fruits de plusieurs sortes; le climat y était agréable, la durée des jours plus voisine d'une égale

mesure qu'en Groënland ou en Islande ; ses compagnons y découvrirent une rivière et un lac avec du saumon et résolurent d'y construire des cabanes pour y passer l'hiver ; quelques jours après leur arrivée, un Allemand qui était parmi eux, Tyrkèr, s'étant égaré, revint et expliqua dans son langage qu'il y avait à peu de distance des vignes nombreuses, dont il enseigna l'usage aux Scandinaves. Le pays fut appelé à cause de cela Vinland ; malheureusement, c'était la baie de Narragansett, sur le littoral de la Nouvelle-Angleterre où, malgré une belle végétation, les vignes sauvages ne produisent qu'un raisin fort mauvais. Le chemin n'en était pas moins tracé vers de nouvelles découvertes. Vers 1007 un riche et illustre Groënlandais, Thorfin, voulut aller s'établir au Vinland. Il s'embarqua avec soixante hommes avec qui il promit de partager les profits comme les dangers de l'entreprise ; sa femme Gudrida et cinq autres femmes faisaient partie de l'expédition ; on emportait des animaux domestiques et des provisions de toute sorte. Une fois débarqué, Thorfin permit le commerce de pelleteries avec les Esquimaux, mais il défendit qu'on leur vendît des armes et se fortifia. En effet des hostilités éclatèrent, les Européens peu nombreux succombèrent en peu de temps et il ne resta de la colonie que quelques vestiges sur les confins de Massachussets et de Rhode-Island. Cela n'empêcha pas d'autres colonies de Groënlandais de venir reconnaître pendant les années suivantes les points plus méridionaux de la côte américaine, où s'élèvent aujourd'hui New-York, New-Jersey, etc. On voit plus d'une fois, en 1059 et en 1121 par exemple, des évêques arriver du Groënland ou de l'Islande pour visiter leurs ouailles dispersées sur ces rivages, et beaucoup de témoignages font croire que l'Amérique, découverte par les Scandinaves depuis le xe siècle, fut souvent visitée par eux-mêmes pendant le XIIIe et le XIVe siècle. Attirés par l'appât de la pêche, les colons exploraient fréquemment le détroit de Lancastre et une partie du détroit de Barrow. Les différentes pêcheries sont nettement décrites dans les Sagas, et il y est dit que la première expédition fut conduite en 1266 par des prêtres groënlandais. Le principal objet de commerce dont il est fait mention, dès cette époque, est le bois flotté qui venait sûrement de la Sibérie ; les pêcheurs prenaient un grand nombre de cachalots et d'ours marins. Du reste, fondés par des métropoles fort pauvres elles-mêmes et

loin des régions les plus riches de l'Amérique, ces établissements restèrent toujours chétifs; ils furent ravagés au XIVe siècle par des invasions d'Esquimaux et par la peste noire, et le peu de ressources qu'ils offraient les fit abandonner ainsi que tous ceux de la côte orientale. On ne croit plus aujourd'hui à la formation inattendue d'un môle de glace qui aurait complétement séparé les colonies de la métropole et interrompu leurs relations. Le pape Nicolas V nomma encore en 1448 un évêque du Groënland. La dernière mention des colonies groënlandaises qui soit conservée dans les annales historiques de la Scandinavie se rapporte à l'année 1347. A partir de ce moment l'Amérique redevint ignorée jusqu'à ce que Christophe Colomb la retrouvât une seconde fois.

§ 3. INVASIONS EN RUSSIE ET EN FRANCE.

LES VARÈGUES EN RUSSIE (862). — INVASIONS DES NORTHMANS EN FRANCE. — EXPLOITS D'HASTINGS. — SIÉGE DE PARIS PAR LES NORTHMANS (885). — ROLLON; SON ÉTABLISSEMENT (911).

Les Varègues en Russie (862).

Les côtes de la mer Baltique et la Russie, quoique peuplées de nations plus guerrières, reçurent, comme les terres occidentales, les colons scandinaves, et de fort bonne heure sans aucun doute. Il est souvent question de la Russie dans les contes islandais sous les noms d'Ostragardie, de Gardarikie, *pays oriental, pays riche;* et des pierres runiques trouvées en Suède et en Danemark, bien antérieures au christianisme, prouvent par leurs inscriptions que, depuis longtemps, les Scandinaves connaissaient la Grikia ou Russie. Peut-être même les Varègues, dont l'ancien nom suédois signifie *loup* et s'appliquait aux pirates du nord, possédaient-ils en Russie plusieurs établissements avant Rurik, au fond du golfe de Finlande, et imposaient-ils dès cette époque quelques tributs aux Slaves. Vers 862 les habitants de Novogorod, si puissante naguère, déchirée maintenant par de cruelles divisions et menacée par les Finnois, vinrent trouver les Varègues et leur dirent : « Notre pays est vaste et riche, mais la justice y manque; venez nous gouverner selon les lois. » Trois frères, Rurik (le Pacifique), Sinéous (le Victorieux) et Trouvor (le Fidèle), répondirent à cet appel et vinrent avec leurs guerriers se fixer sur les bords

du lac Ilmen; puis ils se placèrent aux trois points les plus menacés : Rurik en face des Finnois et des pirates, Sinéous contre les Biarmiens, et Trouvor du côté de la Livonie. Peu de temps après, les trois colonies furent réunies en une seule par la mort de Sinéous et de Trouvor, et Rurik transporta sa résidence à Novogorod (869). Dès lors il se conduisit en maître, prit le titre de grand prince, assigna les terres voisines en fiefs à ses fidèles et fonda une dynastie qui donna des souverains à la Russie jusqu'à la fin du XVIe siècle. Deux de ses compagnons, Askold et Dir, n'ayant obtenu aucun fief en partage, se mirent en route au hasard pour gagner peut-être Constantinople. Chemin faisant, ils découvrirent une ville située sur une montagne; ils demandèrent : « A qui cette ville? » On leur répondit : « Elle appartenait autrefois à trois frères qui l'ont bâtie; mais ils sont morts, et actuellement nous qui l'habitons, nous payons tribut aux Khozares. » Ils s'y établirent, appelèrent à eux un grand nombre de Varègues, et commencèrent à régner sur ce pays. C'était la ville de Kief. De là, le Borysthène les porta facilement dans la mer Noire, et la mer Noire vers Constantinople. La capitale de l'empire d'Orient ne les effraya pas plus que Paris ou Londres n'effrayaient vers la même époque leurs frères d'occident et leurs vaisseaux vinrent l'insulter malgré le feu grégeois. Ces attaques devinrent nombreuses et redoutables quand, après la mort de Rurik, son successeur Oleg eut dépouillé les conquérants de Kief et proclamé cette ville la tête du nouvel empire. L'introduction du christianisme et d'une sage législation par saint Wladimir et Iaroslaf affermirent encore davantage la puissance de la Russie; mais bientôt la prédominance de la race slave sur les conquérants northmans y entraîna une longue et misérable anarchie, pendant laquelle s'effacèrent presque tous les vestiges de l'influence scandinave.

Invasions des Northmans en France.

Pendant que la capitale de l'empire grec tremblait devant les flottes commandées par les pirates de la Baltique, d'autres Northmans portaient le ravage et la dissolution dans le vaste empire carlovingien, à l'extrémité opposée de l'Europe. Déjà sous les Mérovingiens des colonies de Saxons s'étaient fixées à Bayeux et à Caen, et une invasion de Da-

nois dirigée par Cochilaïc avait été repoussée sur la Meuse, en 515. Les conquêtes de Charlemagne et ses victoires sur les Saxons provoquèrent une ligue puissante des Danois avec ces peuples. Nous avons déjà vu Gottfried, roi du Jutland, soutenir contre les Francs une lutte acharnée. Les pirateries de ses sujets s'étendirent bientôt sur les côtes de la France et de l'Espagne, et ils pénétrèrent jusque dans la Méditerranée. On raconte qu'un jour, de l'une des fenêtres de son palais de Narbonne, Charlemagne les aperçut naviguant à quelque distance du port. Cette vue lui fit répandre des larmes et, s'adressant à ceux qui l'entouraient : « Savez-vous, mes fidèles, leur dit-il, pourquoi je pleure? Je m'afflige de ce que, moi vivant, ces barbares ont été près de toucher ce rivage, et je prévois tout ce qu'ils feront de maux à mes neveux et à leurs sujets. » La prédiction se vérifia dès le règne de Louis le Débonnaire. Toutefois, la grande invasion de Northmans dans l'empire carlovingien ne commença, à vrai dire, qu'après la bataille de Fontenai, en 841. Là, dit le poëte anglo-normand Robert Wace,

La péri de France la flor,
E des Baronz tuit li meillor.
Ainsi trovèrent Paenz terre
Vuide de gent, bonne à conquerre.

Dès lors en effet tout ce qui s'étend depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'à celle du Guadalquivir fut en proie aux insultes des Barbares. La France proprement dite, accessible par quatre grands fleuves, riche et désarmée par une profonde anarchie, les attira surtout. Ils y trouvèrent peu de résistance et beaucoup d'alliés.

Déjà Louis le Débonnaire, après la feinte conversion du Danois Harold, lui avait accordé un établissement dans la Batavie. Cette première concession fut un appât pour les autres chefs de pirates. Vers 837, après avoir égorgé la garnison d'Utrecht et incendié Anvers, il ne leur fut pas difficile de s'emparer de l'île de Walcheren, où ils s'établirent, et l'empereur Lothaire leur ayant cédé la propriété du territoire envahi, ils s'étendirent sur tout le pays de Louvain. Baudouin Ier défendit énergiquement la Flandre ; mais la Frise, la basse Lorraine et la Neustrie septentrionale n'opposèrent aucune résistance. Charles le Chauve investit du duché de Frise un de ces Northmans. Rollon dévasta la Hollande et quitta l'île de Walcheren pour aller piller les

rives de la Seine; Gottfried surtout, suivi de tous les Danois qui n'acceptaient pas le christianisme imposé en Angleterre par Alfred le Grand, vint s'emparer des rives de la Meuse et de l'Escaut, régna en maître sur tout le pays entre la Somme et la Meuse, et prit même Nimègue. Anvers, Gand et la plus grande partie de la Flandre restèrent, malgré les efforts et les victoires des princes voisins, au pouvoir de ces Barbares; une de leurs défaites fut vengée par l'incendie de Tongres, de Cologne, de Bonn, de Juliers, de Trèves et de Metz. L'église bâtie par Charlemagne à Aix-la-Chapelle dut servir d'écurie aux chevaux des Danois et son magnifique château, pillé et incendié, ne fut plus dès lors qu'une masure, qui disparut sous le règne d'Othon I[er]. Charles le Gros, qui régnait alors, osa tenter de punir ces outrages; après quelques hostilités il proposa lui-même un accommodement. Gottfried promit de recevoir le baptême et obtint, à ce prix, avec la main de Gisla, fille de Lothaire II, le duché de Frise et quelques autres bénéfices (882). Comme la Frise n'avait pas de vignes, il réclama bientôt après contre l'exiguïté de la dot, mais fut assassiné dans une entrevue avec le comte de Franconie. Pour le venger, son frère Sigefried ravagea les bords de l'Oise et seconda les Northmans de la Seine qui assiégeaient Paris. Le roi de Germanie Arnulf l'attaqua et le battit enfin en Lorraine; Sigefried perdit la vie avec plusieurs milliers de Danois, et seize étendards restèrent comme trophée entre les mains du vainqueur. La faiblesse des rois de France et les divisions des grands vassaux empêchèrent que la résistance ne fût partout aussi heureuse. La victoire peu importante qu'avait remportée dans cette lutte Louis III, fils de Louis le Bègue, en 881, à Saucourt, près d'Abbeville, a donné lieu à un chant qui, populaire encore au XI[e] siècle, et conservé jusqu'à nous tout entier, est un des rares monuments de l'ancienne langue tudesque :

« [1] Je connais un roi qui s'appelle Louis. Il a foi en Dieu,

1. En voici quelques strophes :

Einen Kuning weiz ich
   Heisset herr Hludwig
Die gerne Gott dienet
   Weil er ihms lohnet.
Kind, wart er vaterl·s
   Des wart ihme sehr bos.
. . . .
Hludwig, Kuning min
   Hilp minan liutin!

et sa foi a été récompensée. Enfant, il perdit son père, et cette perte lui fut bien funeste. Mais Dieu lui servit de protecteur et de guide.

« Il lui donna pour compagnons d'illustres guerriers. Louis partagea loyalement son royaume avec Karloman son frère. La France était son séjour. Puisse-t-il y demeurer de longues années !

« Dieu voulut ensuite éprouver si Louis se laisserait abattre par ses malheurs. Il permit qu'un chef païen marchât contre lui, et que le peuple franc fût asservi par les soldats de ce païen.

« Le roi fut trahi par plusieurs des siens; ceux qui lui restèrent fidèles subirent toutes sortes d'outrages. Celui qui, au milieu du pillage, était devenu puissant parmi ces hordes, s'empara du camp du roi et ainsi devint noble.

« Les uns étaient parjures, ceux-là déserteurs, ceux-ci assassins. Tous se faisaient gloire de leurs crimes. Le Christ, dans sa colère, avait permis ce fléau. Le roi fut ému et le royaume épouvanté.

« Enfin Dieu prit en pitié de si grands maux. Il ordonna au roi Louis de partir sans retard : « Louis, mon roi, porte secours à mon peuple cruellement opprimé par les hordes normandes. »

« Louis répondit : « Seigneur, je le ferai, si la mort ne « m'en empêche. » Il reçut la grâce du Seigneur, et déploya le gonfanon. Et il fit une expédition en France pour combattre les Normands.

« La nation attendait son secours et, remerciant Dieu, elle criait : « Hâtez-vous, seigneur, car nous avons souffert « longtemps. » Alors, la voix de Louis le Bon se fit entendre : « Vous qui partagez mon sort, mes compagnons, con-« solez-vous !

« C'est par la faveur de Dieu lui-même que je suis envoyé « auprès de vous. Puisque vous m'avez donné le comman-« dement, je n'aurai pas de repos que vous ne soyez délivrés « de l'oppression. Maintenant, que ceux qui sont fidèles à « Dieu suivent mes pas ! »

Thanno spracht luto
Hludwig der guoto :
Trostet hin, gesellion
Mine not stallon
Hera santa mih Gott.
. . . .

« ..... Alors il prit le bouclier et la lance, et, joyeux, il marcha vers l'ennemi, résolu à le vaincre. Il rencontra bientôt les hordes normandes : « Dieu soit loué ! » dit-il en les voyant.

« Il s'élance aussitôt en chantant le cantique sacré, et tous entonnent ensemble le *Kyrie eleison*. Les chants terminés, le combat s'engage. L'exaltation colore le visage des Francs.

« Chaque soldat fait preuve de valeur, mais aucun ne surpasse celle de Louis, toujours intrépide au milieu du péril. Il abat les uns, perce les autres et verse un breuvage amer aux ennemis.

« Ainsi périrent les Normands. Que la puissance de Dieu soit bénie ! Louis fut vainqueur; le champ de bataille est à lui; remerciez tous les saints! Dès ce moment, Louis fut un roi heureux, doué de sa bravoure naturelle et de la gravité qui sied au trône. Seigneur, maintenez-le dans sa majesté ! »

Exploits d'Hastings.

Dès l'année 830, les Northmans s'étaient établis dans l'île de Her, à l'embouchure de la Loire; ils y avaient saccagé et incendié le couvent de Saint-Philibert. Les images du saint avaient été transportées à Dijon, et l'île avait pris le nom de Noirmoutier (noir monastère). Nantes tomba pour la première fois en leur pouvoir en 843; leur station principale fut dès lors l'île de Bière, près de Saint-Florent. Ils y entassaient leur butin, y déposaient leurs captifs et leurs blessés. Leur premier chef avait été Horic; son successeur fut le célèbre Hastings. Né, selon Raoul Glaber, à 36 kilomètres de Troyes, dans un village appelé autrefois Tranquille (aujourd'hui Trancost), ou plus probablement en Normandie, ou même en Danemark, il était robuste de corps et d'un esprit pervers. L'orgueil lui inspira dans sa jeunesse du mépris pour la pauvreté de ses parents et, cédant à son ambition, il se fit accueillir des Northmans, et parmi ceux qui, se vouant à un brigandage continuel pour procurer des vivres au reste de la nation, faisaient partie de *la flotte*. Bientôt il l'emporta sur tous les autres par son intelligence vive et rusée et par son audace dans le crime. Il devint leur chef sur terre et sur mer. Dans sa première expédition, il ravagea les bords de la Loire (de 845 à 850), pilla villes et monastères, et mit Amboise à feu et à sang. Tours ayant été

sauvée par la bravoure de ses habitants, qu'animait la vue des reliques de saint Martin, Hastings voulut réparer et venger cet échec. Il retourna dans le nord pour y chercher de nouveaux secours et revenir plus redoutable. C'est alors sans doute qu'il s'associa Biorn, un des fils du fameux Ragnar Lodbrog.

Les chroniques normandes rapportent qu'Hastings avait été lui-même banni autrefois de son pays natal en vertu de la loi qui forçait dans chaque famille tous les fils, un seul excepté, à chercher fortune sur mer ou dans les contrées étrangères. Cette loi était ancienne et peut-être oubliée, mais Ragnar Lodbrog l'avait remise en vigueur, afin de se débarrasser d'une jeunesse turbulente. Son fils même ayant été désigné pour l'exil, le roi l'avait voulu confier à la fortune d'Hastings.

Forcée de se séparer de lui, la mère de Biorn rendit, par ses enchantements, le corps de son fils invulnérable, à l'exception d'un côté, sur lequel il porta sans cesse une armure qui lui fit donner le nom de *Côtes de fer :*

. . . . Biœr
Que l'on clamoit cote de fer
Ne sai c'est veir, mez ço dit l'on,
Que la mere qui l'ont porté
L'ont si charmé et enchanté
Que fer ne le pout entamer,
Ne par ferir ne par bouter[1].

Hastings et Biorn équipèrent donc ensemble une flotte innombrable, qu'ils divisèrent en deux parties; l'une pénétra dans la Seine et dans l'Oise; l'autre, composée de soixante-sept barques longues, se dirigea vers la Bretagne, où quelques chefs, éternels ennemis des Francs, leur offrirent une utile alliance. De là, ils gagnèrent la basse Loire, guidés par le comte Lambert, qui voulait ressaisir le gouvernement de la ville de Nantes; et qui ne recueillit de cette alliance que du sang et des ruines. Les villes voisines furent sauvées pour quelque temps par l'ambition et les vastes projets d'Hastings. Il voulut aller piller les côtes d'Espagne; il attaqua la Corogne et fut vigoureusement repoussé; le reste de sa flotte, trente barques seulement, fit voile vers l'embouchure de la Garonne. Il saccagea Bordeaux, pénétra jusqu'à Saintes d'un côté, de l'autre jusqu'à

1. *Roman de Rou*. Éd. Pluquet.

Toulouse et Tarbes, où les paysans taillèrent en pièces sa petite armée. La ville de Tarbes a, jusqu'à nos jours, célébré le 21 mai ce glorieux anniversaire. Établi à l'entrée de la Garonne comme à celle de la Loire, Hastings prépara de nouveau contre l'Espagne une grande expédition. Ses Northmans abordèrent à Lisbonne, qui fut pillée treize jours, pénétrèrent dans le Guadalquivir, brûlèrent Séville, marchèrent de là sur Alicante et Cordoue. Éloignés quelque temps par la valeur des chrétiens des Asturies et des khalifes arabes réunis contre l'ennemi commun, ils revinrent souvent encore, dévastèrent la mosquée d'Algésiras, et forcèrent Alphonse le Grand à fortifier Oviédo. Les sectaires d'Odin firent trembler les sectaires de Mahomet; ceux-ci les prirent pour des magiciens et les appelèrent mécréants. Le détroit franchi, les Barbares firent quelque butin sur la côte d'Afrique, dans les îles Baléares, puis ils pénétrèrent dans le Rhône, mais le courant impétueux du fleuve protégea les villes de la Provence.

Une heureuse invasion en Toscane détermina enfin Hastings à proposer au fils de Ragnar Lodbrog une grande et brillante expédition, le sac de Rome. Les Northmans avaient entendu parler de la ville éternelle et de ses richesses, ils savaient même qu'elle était située quelque part en Italie. Ils mirent à la voile. Les vents les conduisirent à Luna, sur la côte de Toscane, ancienne ville étrusque, aux murailles élevées et flanquées de tours, aux palais construits avec le beau marbre de Carrare, qui est à peu de distance. Les Northmans prirent Luna pour Rome. Les habitants étaient réunis ce jour-là dans la cathédrale pour y célébrer la fête de Noël; Hastings envoya dire au comte et à l'évêque que ses compagnons, vainqueurs des Francs, ne voulaient aucun mal aux peuples d'Italie, et qu'ils ne demandaient qu'à réparer leurs barques avariées. Lui-même, fatigué de la vie errante qu'il menait depuis longtemps, désirait trouver le repos dans le sein de l'Église chrétienne. L'évêque et le comte ne refusèrent aucun secours; Hastings reçut même le baptême; mais les portes de la ville restèrent fermées pour ses compagnons et pour lui. Il feignit alors d'être dangereusement malade; le camp retentit de gémissements et de lamentations, et des envoyés vinrent déclarer que le moribond avait l'intention d'abandonner à l'Église tout le butin qu'il apportait, à la condition que son corps serait enseveli

en terre sainte. Peu de temps après, les cris de douleur des Northmans annoncèrent la mort de leur chef; on leur permit d'entrer dans la ville pour apporter son cadavre, et des funérailles lui furent préparées dans l'église même. Mais au moment où l'on déposait le corps au milieu du temple, Hastings se dressa tout à coup, sauta hors du cercueil, et abattit à ses pieds l'évêque officiant, pendant que ses compagnons, tirant leurs armes cachées, massacraient prêtres et soldats, dans l'église et dans la ville étonnée. Maître de Luna, Hastings reconnut son erreur; on lui fit entendre que Rome était à une grande distance et qu'il ne la prendrait sans doute pas aussi facilement; il se contenta donc de piller Luna, fit transporter à bord bon nombre de jeunes femmes et de jeunes gens captifs et remit à la voile[1].

Pendant qu'Hastings parcourait et pillait la Méditerranée occidentale, Charles le Chauve avait confié à Robert le Fort, comte de la Marche, d'Anjou et duc de France, la défense de tout le pays entre Seine et Loire. Hastings, à son retour, rencontra ce redoutable adversaire. Il venait de piller le Mans avec quatre cents chevaux, quand le duc de France et le duc d'Aquitaine le surprirent à Brisserte, près d'Angers; un combat désespéré s'y livra qui coûta la vie aux deux meilleurs soutiens du royaume (866). Hastings remonta presque toute la Loire, et alla piller Clermont-Ferrand. Il se rendit ensuite en Angleterre pour seconder les Danois qui l'envahissaient; repoussé par Alfred le Grand, il refusa de se ranger enfin sous la bannière du christianisme et de la civilisation, et vint reprendre le cours de ses dévastations. Les rives de la Loire furent encore désolées par ses Northmans; un traité, conclu avec Louis et Carloman, ratifié par Charles le Gros, lui assura même la possession du comté de Chartres (882), dont il se défit ensuite pour retourner en Danemark, presque septuagénaire. La confusion des chroniques, qui attribuent à lui seul les exploits de plusieurs rois de mer nommés comme lui Hastings, empêche de fixer la date de sa mort et même de ses derniers exploits.

1. Les traditions italiennes racontent d'une autre manière la destruction de Luna : Le prince de Luna aimait une jeune impératrice. L'impératrice feignit d'être malade; on la crut morte; on célébra ses obsèques, mais elle s'échappa du sépulcre et rejoignit secrètement son amant. Dès que l'empereur l'eut appris, il assiégea la ville de Luna et la ruina de fond en comble, en l'année 860. On voit que dans l'une et l'autre légende se retrouve la fable d'une mort supposée.

Siége de Paris par les Northmans (885).

Comme l'Escaut, la Loire et la Garonne, la Seine reçut les Northmans sur ses rives. Dès 820 une flotte de treize navires avait paru à l'embouchure du fleuve. En 841, Ogier remonta la Seine jusqu'à Rouen, dont il s'empara le premier. Ragnar, plus hardi, s'avança jusqu'à Paris avec cent vingt bateaux, et brûla le faubourg qui s'était formé autour de l'abbaye de Saint-Germain des Prés (845). Horic, son successeur, reçut de Charles le Chauve sept mille livres d'argent pour prix de sa retraite et les pirates surent dès lors qu'ils pouvaient tout oser. Ils reparurent en effet, s'établirent dans l'île d'Oiscel au-dessus de Rouen, et allèrent brûler de nouveau les faubourgs de Paris, où leur chef Biorn Côte de Fer, le fils de Ragnar Lodbrog, reçut de Charles le Chauve une énorme contribution de guerre, après lui avoir juré fidélité dans le palais de Verberie, et s'être cantonné dans l'île de Saint-Denis. Quand leur expédition en Angleterre tint les pirates quelque temps éloignés, Charles le Chauve crut pouvoir profiter d'une sorte de trêve pour lever des soldats, des impôts, et préparer une vigoureuse résistance. Mais les Scandinaves ne lui laissèrent pas le temps d'achever des préparatifs que l'indiscipline et l'anarchie rendaient d'ailleurs difficiles et longs. Vers la fin du mois de novembre 885, des feux allumés sur les rives de la Seine annoncèrent aux habitants de Paris l'arrivée d'une flotte normande. Paris était enfermé alors à peu près entièrement dans l'île de la Cité. Les habitants des petits faubourgs construits sur les deux rives et les moines de Saint-Germain, de Sainte-Geneviève, de Saint-Martin et de Saint-Laurent vinrent se réfugier dans cette étroite enceinte. Les fortifications étaient à peine terminées. Un mur flanqué de tours environnait la ville ; aux extrémités d'un pont de bois que remplaça plus tard le Pont au Change s'élevaient deux tours de défense; un autre pont, aujourd'hui le pont Saint-Michel, traversait, dans la même direction, le petit bras de la Seine. Sigefried, chef de l'expédition, commença par demander à l'évêque Gozlin et au comte Eudes, digne fils de Robert le Fort et futur roi, le libre passage dans la haute Seine. Leur fière réponse détermina les Barbares à entreprendre un siége auquel ils n'étaient cependant pas préparés. Le 27 novembre, ils donnèrent un premier assaut à la tour du grand pont, qui

n'était pas encore achevée; pendant plusieurs jours, la lutte se prolongea sur ce point avec des chances à peu près égales, et le froid qui survint à la fin du mois fut assez rigoureux pour interrompre les hostilités. Mais, au mois de janvier 886, les ennemis traînèrent aux pieds de la tour trois machines montées l'une sur l'autre et contenant soixante hommes; les assiégés se défendirent en lançant des flèches, des pierres énormes, de l'huile et de la poix bouillantes et, quoique la tour fût ébranlée, les Northmans durent, cette fois encore, renoncer à s'en rendre maîtres. Ainsi repoussés, ils imaginèrent un autre moyen d'attaque : trois barques, chargées de bois enflammé, furent dirigées par eux contre les piles du pont qui étaient en maçonnerie et en charpente grossière. Les Parisiens se crurent perdus; on apporta en toute hâte les reliques de saint Germain, et l'on se mit à travailler en désordre sous leur protection. De grosses pierres, du sable et de la terre jetés sur les brulôts les coulèrent heureusement à fond avant que l'incendie se fût propagé, et plusieurs jours de jeûne célébrèrent dans Paris un succès tout à fait inespéré. Un accident imprévu vint troubler cette joie : « Dans la nuit du 6 février, un débordement de la Seine fit crouler une partie du petit pont, et isola une tour gardée par douze hommes qui en défendaient l'extrémité. On voulut à la hâte réparer le désastre; mais, plus prompts encore, les ennemis coururent attaquer cette tour, et parvinrent à la réduire en cendres. Les douze braves se défendirent toute la journée sur la portion du pont qui était restée debout; mais, vers le soir, l'épuisement de leurs forces et l'inutilité de leur défense les engagèrent à se rendre. Un seul des douze préféra se précipiter dans la Seine, et fut assez heureux pour se sauver à la nage. Peu touchés de l'héroïsme de ces Parisiens, les Barbares les mirent à mort, et jetèrent leurs corps dans la rivière. Leurs noms, grâce au poëme du moine Abbon, qui nous a raconté en vers latins tout ce glorieux épisode de l'histoire de Paris, ont été transmis à la postérité. Cependant Paris n'a honoré leur courage par aucun monument; pourquoi le pont Saint-Michel ne s'appelle-t-il pas le *Pont des Douze*[1]? » Dès cette époque, le siége traîna en longueur et le blocus se forma malgré quelques vigoureuses sorties dirigées par le valeu-

1. *Histoire des expéditions des Normands*, par M. Depping, p. 221.

reux abbé de Saint-Germain, Ebles, neveu de Gozlin. L'évêque mourut le 16 avril; des auxiliaires allemands, amenés par le comte Henri de Saxe et de Lorraine, firent avec les Parisiens quelques attaques inutiles, et s'éloignèrent au mois de mai. La mauvaise nourriture et la misère amenaient parmi les assiégés de nombreuses maladies; des visions, des prédictions, des miracles, empêchaient seuls qu'on ne se rendît. Charles le Gros, qu'on appelait depuis longtemps, arriva enfin de Metz pour mettre un terme au siége de Paris, mais d'une manière honteuse et tout inattendue. Les Northmans étaient eux-mêmes fort las du siége et pressés de se retirer; déjà Sigefried, parmi eux, avait voulu accepter une modique rançon; Charles, suivi d'une armée nombreuse, devait entrer dans Paris, où il eût trouvé de si courageux capitaines, et de là refouler jusque dans la basse Seine, avec l'aide des populations des deux rives, les Barbares affaiblis. Loin de là, la nouvelle d'une terrible attaque du côté de l'est, à laquelle Paris crut succomber, ne hâta pas sa marche; il vint lentement, en octobre, camper sur les hauteurs de Montmartre, ne tenta pas un combat et conclut, au mépris du sang versé par les Parisiens, un traité qui accordait aux Northmans, outre une somme de sept cents livres pesant d'argent à payer en mars suivant, la permission de remonter la Seine jusqu'en Bourgogne. Paris, du moins, grâce au courage de ses habitants, n'était pas tombé au pouvoir des Barbares; de toutes les villes de la France occidentale, Sens partagea seule cette rare fortune. Quant à Sigefried, après avoir dévasté les bords de l'Yonne, de la Loire, de la Saône et de la Meuse, on croit qu'il revint assiéger Paris avec ces Northmans qui furent défaits à Montfaucon sous Eudes devenu roi (889); il perdit enfin la vie à la bataille de Louvain, gagnée par Arnulf (891).

Rollon; son établissement (911).

Le plus illustre des chefs northmans après lui, et le dernier, fut Rollon. « Rollon, dit Snorre Sturleson, était un fameux roi de mer, si grand de taille que, ne trouvant aucun cheval à son usage, il allait toujours à pied, ce qui le faisait nommer Rollon le Marcheur. Un été, revenant d'une expédition, il prit terre à Vigen et y exerça, suivant la coutume, le strandhug, c'est-à-dire la presse des vivres, ignorant la défense récente du roi de Norvége Harold. Celui-ci, irrité, con-

voqua la cour de justice qui exila Rollon. En vain sa mère, la femme du puissant Iarl de Mære, implora-t-elle la clémence du roi; le trouvant inflexible : « Tu chasses en ennemi, dit-elle, mon cher fils, celui qui porte le nom de mon père! Le lion que tu exiles est vaillant et issu de noble race. Pourquoi es-tu injuste, ô roi? Il n'est pas bon de lutter avec le loup au bouclier. Malheur aux troupeaux du roi, si le loup se retire dans la forêt! » Ce fut dans l'île de Walcheren que Rollon chercha un refuge; il s'y établit, peut-être avec les secours du roi des Anglo-Saxons, Alfred. De là il ravagea, en 876, tout le pays arrosé par l'Escaut et pilla la Frise. La Seine était libre; il vint l'occuper, et l'archevêque de Rouen n'essaya pas une résistance impossible. Mais loin de saccager et de brûler Rouen, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, Rollon déclara *qu'il entendoit et vouloit illec demeurer et y faire sa maistre-ville*; il s'empara de Saint-Lô, de Bayeux et d'Évreux, maintint la paix sur les deux rives de la basse Seine, exigea des siens la discipline et rappela les fuyards. Pendant un assez grand nombre d'années, son nom n'est plus prononcé dans les chroniques, et on le perd de vue; pendant ce temps sans doute il travailla à affermir pacifiquement son autorité. Une fois encore cependant il se concerta avec les Northmans de la Loire, remonta la Seine, ravagea la Bourgogne méridionale, poussa jusqu'à Clermont-Ferrand, puis descendit l'Allier et une partie de la Loire, pour revenir, par Étampes, sur Paris. L'évêque de Chartres appela à son secours les ducs de France et de Bourgogne, qui le battirent complétement (911). C'est ce moment que Charles le Simple choisit pour lui offrir le traité de Saint-Clair sur Epte, qui lui accordait la partie de la Neustrie au nord de la Seine, entre l'Andelle et la mer, avec la main de Gisèle, sa fille, à la condition d'embrasser le christianisme. Rollon accepta et, mettant ses mains dans celles du roi, il prononça cette formule : « Dorénavant, je suis votre féal et votre homme, et je jure de conserver fidèlement votre vie, vos membres et votre honneur. » Mais il refusa de baiser le pied du roi et délégua un des siens pour cette partie de l'hommage. Le Barbare prit irrévérencieusement la jambe royale et la leva si haut, que Charles le Simple tomba à la renverse.

Rou devint hom li Roiz, et sez mains li livra;
Quand baisier du le pié, baisier ne se daingna,

La main tendi aval, le pié au Roiz leva,
A sa bouche le traist, et li Roiz renversa;
Assez s'en risrent tuits, et le Roiz se drescha[1].

Rollon reçut à son tour l'hommage des comtes qui devenaient ses vassaux; il fut conduit au baptême par le duc de France, Robert, qui lui donna son nom; beaucoup de ses compagnons imitèrent son exemple; ceux qui s'y refusèrent reçurent des présents et retournèrent dans leur patrie ou sur leurs vaisseaux. A ceux qui restèrent autour de lui, Rollon distribua des terres pour lesquelles ils durent lui prêter hommage, comme à leur duc et seigneur. Les colons accoururent dans le seul pays où régnât le bon ordre et la paix, et où des lois sévères, consenties par tous les principaux de la nation, réprimassent les malfaiteurs. Ainsi s'arrêta le flot scandinave qui ravageait la France depuis plus d'un siècle. Thor, il est vrai, partagea quelque temps encore les honneurs religieux avec le Christ dans le duché de Normandie; Rollon lui-même fit, dit-on, sacrifier à l'instant de sa mort des victimes humaines aux dieux du paganisme et pendant longtemps les évêques ne furent pas admis dans l'assemblée des barons; mais peu à peu les monastères et les églises s'élevèrent, en quel nombre et avec quelle magnificence, leurs magnifiques débris l'attestent encore à nos yeux; le clergé prit une influence et acquit des richesses considérables; l'agriculture retrouva des traditions, et l'on vit même une littérature populaire fleurir dans ces campagnes où retentissaient naguère des langages confus et barbares.

1. *Roman de Rou.*

CHAPITRE V.

LES TROIS ROYAUMES DE 1047 A 1380.

§ 1. SUÈDE (1060-1365).

MAISON DE STENKILL (1060-1138); DERNIERS EFFORTS DU PAGANISME.— SUCCESSION ALTERNATIVE DES ROIS GOTHS ET SUÉDOIS; SAINT ÉRIC (1155-1160).— PROGRÈS DE L'UNITÉ NATIONALE. — MAISON DES FOLKUNGS (1250-1389). — RÉGENCE DE BIRGER (1250-1266); RÈGNE DE VALDEMAR (1250-1279).—MAGNUS LADULAS (1279-1290); LUTTE DE LA ROYAUTÉ CONTRE LA NOBLESSE.—RÈGNE DE BIRGER; RÉGENCE DE TORKEL KANUTSON (1290-1306). — MALHEURS DU RÈGNE DE MAGNUS SMEK (1320-1365).— AVÉNEMENT D'ALBERT DE MECKLENBOURG (1365).

Maison de Stenkill (1060-1138); derniers efforts du paganisme.

La Suède était encore, au milieu du XI[e] siècle, le plus obscur et le plus faible des États du nord. Stenkill, avec qui une dynastie nouvelle était montée sur le trône, porta pendant six années (1060-1066) le double sceptre des Goths et des Suéars, que séparaient toujours les jalousies et les préjugés de deux races distinctes. L'avénement de Stenkill est une preuve des progrès que faisait le christianisme; cette religion dominait dans la Westrogothie depuis le règne d'Olaf Skotkonung; Stenkill toutefois eut l'habileté de se montrer tolérant; il refusa de détruire le temple païen d'Upsal, et n'en mérita pas moins d'être appelé par Adam de Brême le plus pieux de tous les rois chrétiens.

Toute la période qui suit, jusqu'à l'avénement de saint Éric, est obscure. C'est une époque de transition remplie par des légendes semblables à celles des autres pays de l'Europe : des oiseaux indiquent la sépulture des martyrs, des rayons de soleil servent de clous aux saints pour suspendre leurs manteaux, des taches de sang restent ineffaçables, des cadavres parlent, etc. Au milieu des guerres civiles soulevées par le paganisme expirant, on reconnaît les règnes simultanés de Halstan et Inge I[er], fils de Stenkill, puis de Philippe et Inge II, fils d'Halstan. Le roi Inge I[er], disent les Sagas, sensible à l'amitié et bon chrétien, abolit en Suède les sacrifices païens et ordonna à tout le peuple de se faire baptiser. Mais ses sujets irrités le sommèrent, dans une assemblée publique

à Upsal, ou de maintenir les anciennes coutumes, ou d'abandonner le pouvoir. Inge répondit qu'il ne renoncerait pas à une croyance qu'il croyait la meilleure. Alors il se fit un grand tumulte; les Suéars lui lancèrent des pierres et le chassèrent de l'assemblée. Mais Blot-Suénon, beau-frère du roi, et très-puissant parmi les Suéars, ne quitta pas l'assemblée, et promit de conserver les sacrifices si on voulait lui confier le gouvernement. Tous y consentirent; il fut proclamé roi; un cheval fut amené, coupé en morceaux et partagé pour le repas du sacrifice; on répandit le sang sur l'idole, puis tous les Suéars renoncèrent à la doctrine du Christ et déposèrent le roi Inge. D'autres exemples d'un brusque retour au paganisme avaient accompagné celui-là. On avait vu par exemple Kettil, dit Ochristen, Iarl du roi Haquin le Rouge, successeur de Stenkill, se retirer subitement de la cour et passer ses trois dernières années enfermé sous un tertre sépulcral.

Après trois hivers, Inge sortit de sa retraite, marcha jour et nuit et, un matin, il attaqua Suénon à l'improviste, entoura sa maison, y mit le feu, et tous ceux qui s'y trouvaient furent dévorés par les flammes. Suénon parvint à s'échapper, mais il fut tué dans sa fuite. Inge reprit le pouvoir, rétablit le christianisme et gouverna jusqu'à sa mort. L'événement le plus important de son règne fut sa lutte contre la Norvége, dont les rois réclamaient les provinces suédoises situées au delà du fleuve de Gotha. Un congrès fut convoqué à Kongelf, en Suède; les trois rois, Inge de Suède, Magnus Barfod de Norvége, et Éric Éiegod de Danemark, y parurent. Les choses furent simplement remises sur le même pied qu'avant la guerre; un mariage entre le roi de Norvége et la fille d'Inge confirma la paix; le peuple admira les trois rois; Inge parut le plus mâle, Magnus le plus vigoureux et Éric le plus beau.

Succession alternative des rois goths et suédois; saint Éric (1155-1160).

La mort des neveux d'Inge Ier fit disparaître les derniers restes de la famille de Stenkill; après une guerre civile causée par les prétentions rivales des Suéars et des Goths à faire un roi, Sverker fut enfin élu par les Goths de l'est, et après lui saint Éric par les Suéars ou Suédois. La Suède était déjà presque tout entière convertie au christianisme. Cha-

cune de ses provinces avait eu son apôtre. Le Westmanland invoquait maintenant saint David, la Sudermanie saint Botwid et saint Eskill, le Nordland saint Étienne. Les premiers couvents furent bâtis en Suède du temps du roi Sverker, et peuplés de moines envoyés de Clairvaux par saint Bernard. Vers la même époque fut établi dans ce pays le denier de Saint-Pierre, et le concile de Linkœping enleva aux hommes libres le droit de porter les armes; ceux qui entouraient le roi conservèrent seuls ce privilége. La dissidence entre les Suédois et les Goths empêcha seule le cardinal Nicolaus Albanensis, plus tard Adrien IV, qui visita la Suède en 1152, d'y établir un archevêché, comme il avait fait en Norvége.

Mais ce fut le règne de saint Éric qui fut l'époque du triomphe définitif de la religion chrétienne en Suède. Suivant la légende, ce prince entreprit trois choses : bâtir des églises et améliorer le culte, gouverner le royaume conformément aux lois, combattre les ennemis du pays et de la foi chrétienne. Il est probable que c'est lui qui introduisit la nouvelle religion dans la Suède supérieure; il fit construire la première église à Upsal et y institua un clergé.

La conquête de la Finlande, province restée suédoise de cœur, quoiqu'elle appartienne aux Russes depuis 1809, date aussi du règne de saint Éric. Les pirates qui partaient incessamment de cette côte et les exhortations des pontifes de Rome pour cette sorte de croisade avaient été les premiers motifs de l'expédition. En parcourant le champ de bataille d'où il était sorti vainqueur, saint Éric ne put retenir ses larmes à la pensée que tant d'hommes étaient morts sans baptême. Il travailla dès lors à gagner aussi la Finlande à la cause du christianisme et de la civilisation, fonda la ville d'Abo, et commença ainsi l'union qui dura six siècles entre les deux pays. Saint Henri, le premier évêque d'Upsal, l'accompagnait dans cette mission et y mourut martyr.

Saint Éric est aussi appelé quelquefois Éric le Législateur. En effet, il réforma les lois de la Suède, et l'ensemble de la législation suédoise est appelée la loi de saint Éric. Il rendit aux femmes leur véritable place dans la famille et leur accorda un tiers dans la succession; elles eurent « les clefs de la maison et la moitié du lit. » Une guerre, soulevée par le prétendant Magnus Henrikson, prince de Danemark, mit fin au règne et à la vie de saint Éric. Attaqué à l'improviste dans Upsal pendant qu'il assistait au service divin, Éric entendit

la messe jusqu'à la fin, puis il marcha contre l'ennemi et fut tué, après une vigoureuse résistance, le 18 mai 1160. Quoiqu'il n'ait pas été canonisé par l'Église, ses vertus l'ont fait vénérer comme le patron de la Suède; on portait son étendard dans les guerres nationales, et l'anniversaire de sa mort était un jour de deuil pour tout le royaume. La ville de Stockholm a encore son image dans ses armes, et ses reliques ont été déposées à l'église d'Upsal.

Progrès de l'unité nationale.

Suédois et Goths, oubliant leurs dissensions, se levèrent ensemble pour venger le meurtre d'Éric, et Magnus fut vaincu et tué par Charles Sverkerson, qui prit le premier le titre de roi des Suédois et des Goths. La Suède eut aussi pour la première fois sous ce règne un archevêque particulier à Upsal en 1164. Les évêques de Skara, de Linkœping, de Stregnäs et de Westeräs lui étaient subordonnés; lui-même relevait de l'archevêque de Lund, qui portait le titre de *Primas Sueciæ.*

Cependant une haine profonde, née de leur rivalité, divisait les Sverker et les Éric. Le fils d'Éric le Saint, Kanut, après trois ans d'exil en Norvége, revint tout à coup en 1167 attaquer l'usurpateur; il le tua, défit ses neveux après lui, et régna jusqu'en 1194. Alors le fils de Sverker, Sverker II, appuyé par le Danemark, combattit les fils du vainqueur, lui succéda, mais fut détrôné lui-même après une grande bataille à Lena, en Westrogothie, où les chroniques norvégiennes font encore apparaître l'ombre d'Odin. Il revint cependant, et fut assassiné en 1210. Il fut encore remplacé par un Éric, ces deux familles donnant ainsi alternativement un roi à la Suède par le simple effet du hasard ou par un accord dont le souvenir ne s'est pas conservé. Leur interminable lutte rendit du moins à la Suède ce service qu'elle effaça peu à peu toutes les nuances qui distinguaient les tribus et les familles, et contribua ainsi à l'unité nationale.

Maison des Folkungs (1250-1389).

Les deux familles de Sverker et de saint Éric s'étant éteintes, la couronne échut à une autre famille, depuis longtemps puissante, à celle de Folkunga ou des Folkungs. La dignité de *Iarl des Suédois et des Goths, prince de Suède par la grâce de Dieu,* devenue depuis le commencement du

XIIIe siècle la première de l'État, semblait fixée parmi les membres de cette maison, et les fit monter sur le trône, comme chez nous les maires du palais. Le clergé les soutenait parce qu'ils avaient constamment défendu les intérêts du christianisme, et la noblesse avait si bien associé ses intérêts aux leurs que leur avénement fut son triomphe. Une tentative de l'un d'eux, Kanut Johansson, *le roi des Folkungs,* pour détrôner par la force le roi Éric, faillit compromettre leur succès; Ulf Fasi, son parent, conserva cependant la dignité d'Iarl; Birger lui succéda, devint beau-frère du même roi, et fut si puissant que le légat du pape, visitant la Suède en 1248, deux années seulement avant l'avénement des Folkungs, écrivait en parlant de ce prince : « Tout le pays est gouverné par lui. »

Birger était à la croisade, en Finlande, quand le trône devint vacant. Pour prévenir une guerre civile, on proclama aussitôt son fils aîné, Valdemar, encore enfant, sous qui il conserverait toute l'autorité. Birger cependant, à son retour, demanda avec colère qui avait osé, sans lui, donner un roi à la Suède : « Moi, répondit Ivar-Blae, seigneur de Groneborg, et si vous n'en êtes pas satisfait, nous saurons où en trouver un autre. » Après quelques instants de silence, Birger reprit ainsi : « Quel roi voudriez-vous donc élire? — Sous l'habit que je porte, répliqua Ivar, ne pourrait-il pas s'en trouver un? » Cette réponse montrait que la noblesse espérait bien ne couronner dans Valdemar qu'un de ses pairs, et lui rappeler sans cesse son origine. Birger du reste comptait parmi les Folkungs jusqu'à quatre prétendants rivaux de son fils.

Régence de Birger (1250-1266); règne de Valdemar (1250-1279).

Après qu'il se fut délivré de ses adversaires par les armes, Birger voulut rendre sa régence utile au pays. Il fortifia les frontières, construisit des routes et des hôtelleries, abolit le servage volontaire, réforma la justice en attribuant à la sœur une part égale à celle de son frère dans la succession, contrairement à l'ancien principe de droit : « Le chapeau prend, la coiffe doit se retirer. » Il abolit enfin les ordalies (épreuves ou jugement de Dieu par le fer chaud, l'eau froide, etc.), et les guerres privées. C'est lui qui fonda Stockholm en 1254 à l'entrée du lac Mélar, dont les rives, couronnées par sept villes, avaient besoin d'être protégées contre les pirates

russes et estoniens. La nouvelle ville devait remplacer l'ancienne Sigtuna ; elle reçut dès sa naissance de sages règlements qui y attirèrent de nombreux colons et qui sont devenus le fondement du droit communal en Suède. Birger enfin travailla à favoriser et à étendre le commerce ; il chercha surtout à ouvrir des relations suivies entre la Suède et l'Angleterre. Roi sans en avoir le titre, et le dernier comme le plus puissant des Iarls suédois, il mourut en 1266. « Les vieillards et les jeunes gens le pleurèrent, disent les chroniques, et les femmes, dont il avait réhabilité et assuré les droits, prièrent pour son âme. »

Valdemar prit alors en mains les rênes du gouvernement ; mais l'orgueil de la reine Sophie de Danemark, et les relations coupables du roi avec sa belle-sœur, qui était religieuse, irritèrent contre lui la noblesse et le clergé. Il voulut expier ses torts en se rendant à Jérusalem et il accorda aux églises des immunités par lesquelles les clergés furent réellement soustraits à la juridiction royale.

Une guerre civile rappela Valdemar en Suède en 1274. Depuis longtemps déjà, Valdemar était jaloux de ses trois frères auxquels Birger avait assigné des apanages beaucoup trop considérables, ou plutôt entre lesquels il avait partagé véritablement tout le royaume. Magnus, l'aîné de ses frères, qui avait gouverné pendant l'absence de Valdemar, prétendait conserver le pouvoir ; avec son frère Éric et les secours du Danemark, il attaqua l'armée royale, qui ne se composait guère que de paysans. Le roi, dit-on, dormait profondément, et la reine jouait aux échecs, plaisantant sur le prince Magnus, quand un messager couvert de sang vint leur annoncer le désastre et la fuite de leur armée. Tous deux alors, emportant leur fils âgé de trois ans, s'enfuirent à travers les forêts jusqu'en Norvége. De là, Valdemar prépara une expédition qui fut malheureuse : il fut pris et subit les conditions de Magnus, qui lui rendit seulement la Gothie, et se fit couronner en 1279 à Upsal. Valdemar invoqua les secours de la Norvége et du Danemark, réclama et abdiqua plusieurs fois. Une ancienne chronique contient sur lui ces simples paroles : « Le roi Valdemar abandonna à son frère Magnus ses droits à une part du royaume, et se rendit en Danemark à cause d'une certaine Christine. » Il mourut en 1302 dans une douce et lâche captivité.

Magnus Ladulas (1279-1290); lutte de la royauté contre la noblesse.

Magnus, son frère, gouverna alors sans opposition. Ayant épousé une princesse allemande, Hedwige de Holstein, et voulant balancer le pouvoir des nobles, il appela autour de lui de nombreux étrangers, auxquels il distribua les principales dignités; en même temps, pour être à l'abri des révoltes, il extermina ce qui restait de la branche principale des Folkungs, interdit, sous les peines les plus sévères, les sociétés secrètes, fréquentes surtout parmi la noblesse, réprima les guerres privées, se réserva le jugement d'un grand nombre de cas, et protégea si bien les veuves, les orphelins et les pauvres qu'on lui donna le surnom de Ladulås, c'est-à-dire *serrure* des greniers du pauvre : « Et ce nom, dit Olaüs Petri, fut pour le roi Magnus un titre plus honorable et plus glorieux que celui d'empereur romain, car peu de princes l'ont mérité; celui de Ladubrot (briseur de portes de grenier), a toujours été plus généralement appliqué dans le monde. »

Dans le synode de Talga, le clergé, voulant récompenser Magnus des priviléges réservés par lui à l'Église, lui accorda un impôt sur les biens ecclésiastiques et, en dépit de l'exemple qu'avait donné le roi lui-même, déclara excommunié quiconque oserait à l'avenir porter la main sur un roi de Suède ou sur sa couronne. De son côté, la diète de Stockholm, en 1282, attribua à la couronne toutes les propriétés considérées comme faisant partie du domaine public, telles que lacs, rivières, mines, forêts; la pêche dans tous les cours d'eau, le desséchement des marais, le défrichement des landes, l'exploitation des mines de fer lui appartinrent encore et augmentèrent ses revenus. Magnus employa sagement de si grandes ressources. Stockholm fut embellie de nombreux édifices et Étienne Bonneuil, architecte de Paris, y fut appelé avec des maîtres maçons et des sculpteurs pour décorer, d'après le modèle de Notre-Dame, la cathédrale d'Upsal. A l'extérieur, Magnus jouissait d'une grande autorité; il fut choisi comme arbitre dans les différends qui s'élevèrent entre la Norvége et les villes hanséatiques, et commença l'assujettissement de la Laponie en concédant à tout particulier la propriété de ce qu'il saurait acquérir dans ce pays, où les païens s'étaient réfugiés.

Règne de Birger; régence de Torkel Kanutson (1290-1306).

Birger, fils et successeur de Magnus, n'avait que neuf ans; son tuteur, le marsk ou connétable Torkel Kanutson, désigné par le précédent roi, prit la régence. Sage continuateur de Birger et de saint Éric, il voulut achever la conversion de la Finlande au christianisme, soumit la partie orientale de ce pays et força les pirates caréliens à promettre le tribut et à devenir chrétiens, au moins de nom. Viborg fut fondée pour assurer cette conquête. A l'intérieur, Torkel recueillit, sous une forme plus précise, les lois jusque-là éparses, les modifia, combla quelques lacunes, et les fit exécuter avec une constante impartialité. Un de ses règlements interdisait la vente des esclaves, par ce motif « qu'il est injuste que des chrétiens vendent leurs frères, quand le Christ les a tous faits libres. »

Mais une guerre civile excitée par les frères du roi, Éric et Valdemar, arrêta cette prospérité. Elle éclata en 1304, après que Birger eut fait reconnaître son fils Magnus pour son successeur. Afin de prévenir cette révolte, le roi avait arraché aux princes un engagement par lequel ils promettaient de ne quitter le royaume que de son consentement, de n'approcher de lui que mandés et avec une suite déterminée, enfin de ne rien entreprendre, ouvertement ou en secret, contre sa personne, sa famille ou son gouvernement, et de rendre tout hommage à lui, à la reine et à ses enfants. Peu de temps après cette promesse, Éric et Valdemar se réfugièrent en Danemark, puis en Norvége, où ils furent bien accueillis; de là ils ravagèrent la Gothie et battirent même une armée royale; une trêve, signée en 1305, coûta la vie au régent, que les princes représentèrent comme leur ennemi commun. Chargé de chaînes en présence des princes et du roi : « Sire, lui dit-il, ceci est une tache pour votre règne. » Il fut décapité à Stockholm le 6 février 1306. Huit mois après, Birger était prisonnier de ses deux frères, et se voyait contraint de partager avec eux son royaume. Il accepta cette honte avec une apparente résignation; mais en décembre 1317, ayant attiré par sa feinte douceur Éric et Valdemar à le visiter dans le château de Nykœping, il les enivra et les fit saisir par des officiers étrangers qui lui étaient tout dévoués. Valdemar fut pris et enchaîné sans résistance; mais Éric se défendit jusqu'à ce que, couvert de blessures,

il tomba épuisé, en présence même du roi qui le défiait et l'insultait, et s'écriait tout joyeux, en battant des mains : « Maintenant la Suède est à moi!... » Après qu'on les eut enfermés dans le donjon, Birger en fit jeter les clefs dans le fleuve, et laissa ses frères mourir de faim. Il y eut, à ce qu'il paraît, des témoins de leurs angoisses. Éric, qui avait été blessé, ne vécut que trois jours; il s'en passa onze avant que Valdemar succombât. Le premier avait trente et quelques années, le second était plus jeune. Leur sort déplorable émut tous les cœurs, et une romance populaire, composée à l'occasion de leur fin tragique, circula en Danemark, en Suède et en Islande, célébrant leurs vertus héroïques et surtout la beauté chevaleresque du généreux Éric. Plusieurs villes entreprirent même de les venger. Stockholm ferma ses portes et se mit à la tête de la révolte. La garnison du château de Nykœping exposa sur des brancards, en dehors des murs, pour faire comprendre l'inutilité d'un assaut, les cadavres des ducs couverts de brocart d'or; l'attaque n'en continua pas moins et en peu de temps le château souillé par ce crime fut pris et rasé. Après avoir vainement essayé de retenir à soi le clergé et d'obtenir des secours étrangers, Birger s'enfuit en Danemark. Deux ans après (octobre 1320) son fils Magnus fut pris et décapité à l'âge de vingt ans. Birger mourut lui-même en exil l'année suivante.

Malheurs du règne de Magnus Smek (1320-1365).

Depuis deux ans déjà une assemblée convoquée à Upsal et composée des grands, des évêques, de la noblesse et des députés des bourgeois et des paysans au nombre de quatre par district, avait proclamé roi un enfant de trois ans, Magnus, fils du duc Éric, déjà héritier de la couronne de Norvége, présenté par Mathieu Kettilmunson, chef de la révolte contre Birger, et reconnu régent. Grâce aux talents de Kettilmunson, la minorité du roi fut tranquille et glorieuse; mais, devenu homme, Magnus se montra incapable, et se laissa gouverner par le sénat, par Blanche de Namur, sa femme, et par un favori de la reine. Le luxe de cette étrangère et les vices du roi amenèrent promptement le désordre des finances. Encouragé par la cession récente que lui avait faite le Danemark des provinces de Scanie, de Bléking et de Halland, et désireux de percevoir à son profit le denier de Saint-Pierre, Magnus imagina de faire une invasion en Russie;

il alla même jusqu'à assiéger Novogorod ; mais il fut vaincu et obligé d'acheter la paix par d'importantes concessions. Ses sujets, lassés, le prirent alors en haine, et le surnommèrent, à cause du scandale de ses mœurs, Smek ou l'efféminé ; le pape l'excommunia pour ses levées d'argent arbitraires et sainte Brigitte, sa parente, dont il méprisa les révélations, lui reprocha sa conduite et lui prédit son sort.

La peste noire, qui ravageait l'Europe et n'épargna pas la Suède, put paraître un premier châtiment. Ce fléau, dit Geyer, avait été apporté à Bergen, en Norvége, par un vaisseau anglais ; de là il envahit la Suède, qui souffrait en même temps de la sécheresse et de la disette. La maladie se manifestait par une pleurésie, des crachements de sang et des pustules ; elle emportait en peu de temps hommes et animaux, et des contrées entières furent dépeuplées. Longtemps après on retrouva des églises dans les forêts. Dans le district de Wermeland, il ne resta qu'un jeune homme et deux filles. Les habitants de l'Upland furent réduits à un sixième. Une forêt, dans la paroisse de Bergen, servit, dit-on, de retraite à plusieurs familles qui fuyaient le fléau ; tous moururent, à l'exception d'une jeune fille qui, devenue sauvage, fut retrouvée et nommée Ripa ou Gelinotte. Elle se maria, et ses descendants formèrent plus tard une famille de Ripa devenue célèbre.

De tels malheurs n'avaient fait qu'aigrir les esprits. Le sénat résolut de forcer le roi à abdiquer ses deux couronnes de Suède et de Norvége en faveur de ses fils Éric et Haquin. Magnus s'y refusa ; mais l'indignation populaire et la révolte des nobles le contraignirent, non-seulement à abdiquer, mais à fuir en Scanie. De là il put encore exciter une guerre civile contre son fils Éric ; un traité lui accorda la possession des provinces du nord et de l'ouest. Peu de temps après, la mort d'Éric, empoisonné par sa mère, lui rendit tout son royaume, après qu'il eut promis de réparer ses fautes. Loin de tenir sa parole, il demanda au Danemark des secours contre le sénat et céda en échange la Scanie, le Halland et le Bléking. La colère des Suédois se ranima ; « jeunes et vieux, dit la *Chronique rimée,* crachaient sur lui, lui lançaient des ordures et l'injuriaient dans leurs chansons ; » OEland et Gothland, si importantes par leur position dans la Baltique, furent impunément ravagées par le roi de Danemark que Magnus appelait son ami. Réduits aux dernières extrémités,

les Suédois appelèrent à eux le roi de Norvége Haquin, qui battit son propre père et l'enferma dans le château de Calmar.

Avénement d'Albert de Mecklenbourg (1365).

Haquin avait promis à la diète d'épouser la princesse Elisabeth de Holstein; mais le roi de Danemark, Valdemar, parvint à lui faire accepter sa fille Marguerite; mécontents de ce manque de foi, les Suédois offrirent la couronne d'abord au prince de Holstein Henri, puis, sur son refus, au second fils du duc de Mecklenbourg, Albert, qui fut immédiatement proclamé roi. Magnus, après avoir tenté quelques nouveaux efforts, fut mis en liberté moyennant une forte rançon et une renonciation complète à ses prétentions à la couronne de Suède; il mourut quelques années après dans la baie de Bergen où son navire avait échoué. La maison des Folkungs s'éteignit avec lui après avoir épouvanté la Suède de ses vices et de ses crimes. Pas un membre de cette famille ambitieuse et cruelle ne s'est abstenu de verser le sang de quelqu'un des siens.

§ 2. DANEMARK (1047-1375).

MAISON DES ESTRITHIDES (1047).—RÈGNE BRILLANT DE VALDEMAR DIT LE GRAND (1157-1182).—AGRANDISSEMENT DU DANEMARK SOUS KANUT VI (1182-1202); CROISADES; CONVERSION DE LA LIVONIE. —VALDEMAR LE VICTORIEUX (1202-1241); LE DANEBROG; CONQUÊTE DE L'ESTHONIE.— LOIS DE VALDEMAR.— ÉRIC IV PLOGPENNING (1241-1250); GUERRE CIVILE.—ABEL (1250-1252); PROGRÈS ET REPRÉSENTATION DES COMMUNES.—CHRISTOPHE, ÉRIC V, ÉRIC VI (1252-1320); LUTTE DE LA ROYAUTÉ CONTRE LE CLERGÉ ET LA NOBLESSE. — CHRISTOPHE II (1320-1333); ABAISSEMENT DE LA ROYAUTÉ. — ANARCHIE; VALDEMAR III Y MET FIN (1340-1375).

Maison des Estrithides (1047).

Avec Hard-Kanut s'était éteinte l'ancienne famille des rois danois appelés Skioldungs; avec Suénon, fils d'Estritha, sœur de Kanut le Grand, qui succéda en 1047 à Magnus le Bon, commença une seconde dynastie qui régna pendant trois siècles sur le Danemark. Quoique les projets de Kanut le Grand lui-même eussent échoué, Suénon fit encore une tentative sur l'Angleterre. Ce pays venait d'être conquis trois ans auparavant, en 1066, par Guillaume le Bâtard, et la tyrannie normande y faisait, disait-on, regretter la domination danoise. Le frère de Suénon, chargé de l'expédition,

reçut de Guillaume une somme d'argent, se retira, perdit son trésor dans une tempête et fut exilé. A l'intérieur, Suénon essaya de rendre l'autorité royale absolue, mais il rencontra de la part du clergé une grande opposition. Cinq de ses fils lui succédèrent : Harald (1077), qui abolit l'épreuve judiciaire par le fer chaud; Kanut IV (1080), le plus remarquable des cinq frères; docile envers le clergé, au profit duquel il voulait établir la dîme, mais sévère à l'égard du peuple, il fut massacré dans une église par ses sujets révoltés, et canonisé par les prêtres comme martyr; Olaf (1086), surnommé *le Famélique*, à cause d'une grande famine qui sous lui désola le Danemark; Éric III, le Bon (1095), l'homme le plus grand, le plus robuste et le plus instruit de son royaume. Il alla à Rome pour obtenir la canonisation de Kanut le Grand et l'érection de Lund en archevêché et métropole de tout le nord. Le nouveau siége fut donné à Adzer, et sa juridiction, qui s'étendait sur le Danemark, la Norvége, la Suède, les îles Féroé, l'Islande, le Groënland, le Vinland et les Hébrides, en fit une puissance rivale du trône. Le mouvement général qui entraînait l'Europe vers l'Asie avait atteint aussi les pays du nord, convertis récemment au christianisme. Éric fit vœu de se croiser. En vain ses sujets offrirent un tiers de leur fortune pour l'en faire absoudre; il partit et mourut en Chypre. Après lui, la discorde recommença : un cinquième fils de Suénon, Nicolas, fut reconnu roi en 1105; mais un compétiteur, son neveu Éric, réclama et obtint l'intervention de l'empereur Lothaire. Pour désarmer ce redoutable adversaire, Nicolas fut contraint de placer sous sa suzeraineté le royaume de Danemark; les prétentions des descendants de Suénon Estrithson ajoutèrent à l'anarchie, et le désordre devint tel que les habitants du Danemark furent obligés, pour opposer aux pirateries des Vénèdes une résistance dont l'État ne se chargeait pas, de se former en ligues volontaires dont la religion consacra les engagements; ces pirates furent eux-mêmes appelés comme auxiliaires dans ces troubles par Suénon Emundson contre Valdemar et Kanut, qui prétendaient à la couronne. Il n'en fut pas moins obligé de partager le royaume avec eux : Kanut eut les îles danoises, Valdemar le Slesvig et le Jutland, et Suénon la Scanie avec ses dépendances. Tous trois jurèrent par tout ce qu'il y a de plus saint de respecter cette convention et d'accepter l'excommunication en cas de rupture

volontaire. Immédiatement après, Suénon invita ses deux compétiteurs à un grand repas à Roskild. Après que le banquet se fut prolongé jusque dans la soirée du troisième jour, à un signal convenu, toutes les lumières furent éteintes, et les gardes se précipitèrent dans la salle. Kanut eut le crâne fendu par un coup de hache; Valdemar, jeune et vigoureux, se défendit avec intrépidité et, quoique blessé, renversa son assassin et prit la fuite jusqu'à un village voisin, où il fut rejoint par son ami Absalon, plus tard le célèbre archevêque de Lund. Après avoir erré pendant longtemps à travers les bois et les forêts de Seeland, ils trouvèrent un moyen de traverser les deux Belts et gagnèrent le Jutland. Là, Valdemar convoqua le conseil national, exposa ses griefs et montra ses blessures. On résolut immédiatement de s'armer pour sa défense et, peu de temps après, une grande bataille où Suénon fut tué lui donna le trône (1157).

Règne brillant de Valdemar dit le Grand (1157-1182).

Valdemar recueillit ainsi, à l'âge de vingt-six ans, un royaume désolé à l'intérieur par une constante anarchie et sans cesse menacé et insulté au dehors. En rejetant la juridiction des archevêques d'Allemagne et en établissant le siége de Lund, les rois de Danemark avaient de leurs propres mains élevé dans l'État une puissance rivale du trône. Plus d'une fois les archevêques équipèrent des armées et soutinrent contre le roi des siéges et des batailles. Cependant l'un des plus fameux, Axel ou Absalon, descendant du célèbre chef des pirates d'Iomsborg Palnatoke, travailla avec Valdemar à détruire la piraterie. Tout autour de son diocèse, il fit construire sur les côtes des cabanes qui furent comme autant de corps de garde fortifiés; même dans le fort de l'hiver, on le vit croiser dans les mers voisines pour intercepter les pirates. Une fois, comme il se préparait à célébrer le dimanche des Rameaux, on vint l'avertir qu'une troupe de Vénèdes venait d'aborder et ravageait le pays. Aussitôt, armant les gens de sa maison, les clercs, les chantres, les serviteurs de l'église et toutes ses ouailles, il s'élance, tombe sur l'ennemi et le renvoie sur ses vaisseaux en grand désordre.

Valdemar, lui aussi, prit part à cette croisade tant de fois prêchée. Après s'être allié avec différents princes d'Allemagne et s'être reconnu vassal de Frédéric Barberousse,

qui promit de l'investir de tout le pays vénède, il conquit Rugen et la ville d'Arcona, fit détruire l'idole nationale de Svantevit, enleva son riche trésor, mit en liberté tous les esclaves chrétiens et força les païens à une apparente conversion, outre la promesse d'un tribut annuel et du service dans les armées danoises. L'archevêque Absalon réduisit en peu de temps les autres forteresses des Vénèdes, brûla temples et images et imposa partout le baptême. Des églises s'élevèrent sur les ruines des temples païens, et des missionnaires y furent envoyés pour y répandre la nouvelle doctrine. L'île de Rugen devint ainsi tributaire de la couronne de Danemark et fut annexée au diocèse de Seeland par une bulle d'Alexandre III. En 1170 Valdemar attaqua Jomsborg même, détruite déjà deux fois inutilement par les rois de Danemark, et foyer toujours actif d'une redoutable piraterie. L'immense armement préparé contre elle fit prendre la mer à tous ses vaisseaux; Valdemar rasa du moins ses murailles, réduisit en cendres ses magasins et ses monuments qui la rendaient semblable, disait-on, à Constantinople, et elle fut ruinée pour toujours; ce ne fut plus que le bourg de Wollin, obscur et de nulle importance. La ruine de ces pirates fit la fortune de villes nouvelles, comme Copenhague et Dantzick, dont on attribue la fondation au règne de Valdemar.

Agrandissement du Danemark sous Kanut VI (1182-1202); croisades; conversion de la Livonie.

Ce qui restait de la piraterie des Vénèdes reçut les derniers coups sous le règne de Kanut VI, fils et successeur de Valdemar Ier. Il soumit la Slavonie, qu'ils habitaient, entre l'extrémité orientale de la Poméranie et l'Elbe inférieur, reçut l'hommage des villes de Hambourg et de Lubeck et transmit à ses successeurs le titre de roi des Danois et des Slavons, de duc de Jutland et seigneur de la Nordalbingie. A la même époque (1189) arrivèrent à Roskild des envoyés du pape Clément III qui exhortait les Danois à se croiser comme les autres nations de l'Europe pour la délivrance de Jérusalem. Quinze des principaux de la noblesse consentirent à prendre la croix; cinq seulement persévérèrent et mirent à la voile. Du reste les peuples scandinaves prirent en général peu de part aux expéditions en terre sainte[1];

1. L'itinéraire des pèlerins allant de Norvége à Rome par l'Allemagne, puis à Jé-

ils se contentèrent de poursuivre et de dépouiller les tribus païennes qui habitaient les côtes du golfe de Finlande et de soumettre la Livonie, où ils établirent le christianisme. Ils n'eurent pas immédiatement leur part des bienfaisants résultats que l'Europe recueillit des voyages en Orient; les jeunes Danois firent seulement de fréquents et longs séjours dans l'Occident, et l'université de Paris reçut du nord un grand nombre d'élèves qui, de là, rapportèrent dans leur patrie le goût des lettres et des arts nouvellement développés par le contact de l'Orient et de l'Occident. Le règne de Kanut, rendu glorieux par ce double mouvement religieux et littéraire, fut seulement attristé par l'injure que subit sa sœur Ingeburge, que répudia le roi de France, Philippe-Auguste.

Valdemar le Victorieux (1202-1241); le Danebrog; conquête de l'Esthonie.

Kanut VI étant mort sans héritier mâle, son frère Valdemar, déjà duc de Slesvig, fut proclamé roi du consentement général de la nation, couronné solennellement par l'archevêque de Lund, puis reconnu à Lubeck roi des Slavons et seigneur de Nordalbingie. A l'extérieur, il dut combattre les Esthoniens qui inquiétaient maintenant les chrétiens de Livonie. C'est dans cette guerre que les Danois, ayant perdu leur bannière à la bataille de Wolmar, il leur en tomba du ciel, dit la tradition, une autre portant une croix blanche sur champ rouge, nommée le Danebrog, et qui se retrouve encore dans les armes du Danemark. Les Esthoniens laissèrent prendre Revel et firent leur soumission. Dantzick aussi fut conquise, et l'empereur Frédéric II, désireux de s'attirer l'alliance du puissant roi du nord contre son compétiteur Othon IV, reconnut comme vassales de la couronne danoise les provinces possédées par Valdemar entre l'Elbe et la Livonie. Les chroniques n'ont pas assez d'éloges pour vanter la gloire et la puissance de Valdemar; elles lui donnent quatre cents vaisseaux, cent soixante mille soldats, un revenu de quatre mille livres de blé, deux cent quatre-vingts de beurre, deux cents de miel, neuf mille huit cent cinquante-cinq bœufs, cent neuf mille cinq cents moutons, soixante-

rusalem, nous a cependant été transmis dans un manuscrit islandais du XIVe siècle, publié avec traduction latine à Copenhague, par M. Werlauff en 1821, in-4°. (*Symbolæ ad geographiam medii ævi ex monumentis islandicis.*)

treize mille porcs et trois cent dix-neuf mille marcs d'argent monnayé.

Mais cette brillante prospérité ne dura pas. Un fils du roi avait épousé la fille du comte de Schwérin, héritière de la moitié du comté. Le comte mourut; Henri, son frère, refusa de se dessaisir de l'héritage, et les hostilités commencèrent. Inférieur les armes à la main, Henri vint à la cour, surprit la confiance du roi et, après une chasse, s'empara de Valdemar et de son fils, qu'il emmena prisonniers dans le château de Schwérin. Le scandale fut grand aux yeux de l'Europe. L'empereur feignit d'en être offensé, mais essaya d'en profiter. Le pape seul blâma énergiquement cette violation du droit des gens, et chargea le grand maître de l'ordre teutonique, Hermann de Salza, d'intervenir. On ne put toutefois conclure la paix, et Albert d'Orlamunde, neveu du roi et régent pendant son absence, fut lui-même fait prisonnier après un combat. Le sénat s'efforça de renouer les négociations, et le comte de Schwérin, jaloux de l'empereur qui voulait profiter des événements, consentit à traiter. Valdemar dut payer pour sa rançon quarante mille marcs d'argent et rendre à l'empire le pays des Vénèdes, excepté Rugen et le territoire situé entre l'Eyder et l'Elbe. La liberté de son fils lui coûta encore d'autres concessions. Lubeck et les princes de Mecklenbourg relevèrent désormais immédiatement de l'empire, et les Slaves furent soustraits à la domination danoise (1225). Pour se venger, Valdemar reprit l'offensive deux ans après sa délivrance; il conquit rapidement la Nordalbingie orientale et surprit la ville de Rendsbourg; mais, trahi par les Ditmarses, il fut battu et blessé dans une grande bataille. Une paix nouvelle lui coûta le Holstein (1229); d'autres négociations lui ramenèrent, en 1238, Revel et une partie de la Livonie. Un nouvel échec sur mer acheva de lui enlever le titre de Victorieux qu'il avait conquis par ses premiers succès. Les victoires de Valdemar et de Kanut avaient soumis à la couronne danoise le Holstein, le Lauenbourg, le Mecklenbourg, Rugen, la Poméranie, l'Esthonie et une grande étendue de territoire dans la Prusse et la Courlande; les revers de Valdemar lui ôtèrent toutes ces conquêtes.

Lois de Valdemar.

Valdemar ne cessa pas du moins de mériter le nom de législateur; il fit faire un recensement général du royaume

assez semblable au Doomsday Book de Guillaume le Conquérant, et contenant une liste exacte des domaines royaux et des revenus de la couronne. Ce document statistique, intitulé *Liber census Daniæ*, dont la plus grande partie subsiste, donne la division des provinces en diocèses épiscopaux au nombre de huit, divisés eux-mêmes en paroisses et en districts dont chacun devait fournir un vaisseau et des soldats. Le Jutland septentrional comprenait les évêchés de Ripe, d'Aarhuus, de Viborg et de Borglum qui fournissaient ensemble quatre cent cinquante navires. Le Jutland méridional ou Slesvig comprenait cent trente districts maritimes et donnait un même nombre de vaisseaux ; Fionie, Laland et Langeland, constituant le diocèse d'Odensée, donnaient cent vaisseaux ; le siége de Roskild, c'est-à-dire Seeland, Mœn, Falster et Rugen, cent vingt vaisseaux ; les provinces de Scanie, Halland et Bléking, soumises à l'archevêque de Lund, cent cinquante vaisseaux. La juridiction de l'archevêque s'étendait aussi à Bornholm, à l'Esthonie et aux autres possessions danoises sur ces côtes. Valdemar publia, outre ces premiers règlements, une foule d'ordonnances qui se trouvent encore dans le *code de Scanie*; il fit rédiger aussi, en 1240, le *code de Jutland* dont il eût voulu faire le code général du royaume. Ce code fut en effet reçu en Seeland et en Scanie comme un supplément aux coutumes de ces provinces, depuis longtemps écrites; il prévalut pendant plusieurs siècles en Jutland et dans l'île de Fionie, et fait aujourd'hui encore partie de la législation du duché de Slesvig.

Avant de mourir, Valdemar voulut, par un partage fixé d'avance, prévenir les divisions entre ses fils. L'aîné étant mort, il fit reconnaître pour son successeur son second fils Eric; il donna au troisième, Abel, outre des domaines en Fionie, en Jutland et en Seeland, le duché de Slesvig ; au quatrième, Christophe, les îles de Laland et de Falster ; à un autre, Kanut, le Bléking, et à un petit-fils, Nicolas, le Halland septentrional. Le résultat de ces mesures fut d'affaiblir le royaume sans empêcher la discorde.

Eric IV Plogpenning (1241-1250); guerre civile.

Dès la première année de son règne, Eric IV fut en effet obligé de combattre son frère Abel, qui lui refusait injustement l'hommage, puis tous ses frères, ligués contre lui avec

les comtes de Holstein, la ville de Lubeck et les troupes suédoises. Après des succès partagés, Abel et Kanut se soumirent à l'hommage, et la paix fut rétablie en 1248. Eric en profita pour entreprendre une expédition contre l'Esthonie; sous le prétexte que ses ressources étaient épuisées, il imposa sur chaque soc de charrue du royaume une taxe appelée plogpenning ou denier de la charrue. Cet impôt fut levé très-difficilement dans le Jutland et dans les provinces des îles; en Scanie il excita des troubles tels que plusieurs des baillis royaux furent mis à mort et que le roi lui-même fut obligé de se soustraire par la fuite à l'indignation publique. Il revint avec une armée et arracha aux rebelles, outre l'impôt, une forte amende. Arrivé en Esthonie, Eric obtint des chevaliers teutoniques la reconnaissance de son droit exclusif à la possession de cette province et accorda à Revel les mêmes droits qu'à Lubeck. Ce fut la dernière croisade entreprise par les Danois dans ces contrées. De nouvelles hostilités contre le Holstein occupèrent Eric à son retour. Arrivé au Danevirk, il eut l'idée d'aller loger à Slesvig chez son frère Abel, dont il pensait que la haine s'était apaisée depuis la dernière trêve. Le premier accueil fut amical; un repas fut servi dans une maison de plaisance bâtie au milieu de la Slee, et le roi joua ensuite aux échecs avec Henri Karkvider. La conversation s'engagea sur les discordes passées. Le roi déclara qu'il était rassasié de guerre civile et de sang, et pressa Abel d'intervenir entre ses frères et lui. Mais Abel, pressé d'en finir, répondit amèrement : « Rappelle toi qu'il y a deux ans, quand tu vins piller cette ville, tu forças ma fille, pieds nus et vêtue à peine, à se cacher parmi les mendiantes. — Calme-toi, cher frère, répondit le roi; car, grâce à Dieu, il me reste encore assez de patrimoine pour donner à ta fille une paire de souliers.—Non, reprit le duc, tu ne me feras pas deux fois le même outrage. » En disant ces mots, il fit signe qu'on s'emparât du roi, et qu'on le plaçât enchaîné sur une barque avec le chambellan Tyge Post; quelques instants après, une autre barque s'approcha, portant Lauge Gudmundson, exilé danois et mortel ennemi d'Eric, qui demanda au duc : « Que faut-il en faire? » et reçut pour réponse : « Tout ce que tu voudras. » —Roi Eric, dit-il alors en sautant dans la barque, sache que tu vas mourir. » Dès que le roi l'eut reconnu, il demanda qu'on allât chercher un prêtre, afin qu'il pût recommander son âme. La chapelle de Slee

était voisine ; le confesseur vint presque aussitôt : « Je prévoyais bien, lui dit le roi, que je serais trahi par mon frère ; mais je ne pensais pas que cela dût arriver si tôt. J'expie mes péchés. Quant à mon frère, ma mort ne lui profitera pas, s'il ne se convertit. » Quelques instants après, sur le commandement de Gudmundson, un exécuteur sépara avec la hache la tête et le corps du roi ; on attacha de grosses pierres au cadavre, auquel la tête tenait encore et on le jeta dans le fleuve. Deux mois après les flots le ramenèrent sur le rivage, à la grande confusion de ceux qui parlaient d'un malheur fortuit, et la main droite, selon la tradition, flottait à la surface des eaux, comme pour demander au ciel la vengeance. Des pêcheurs portèrent les restes du roi de Danemark dans l'église des dominicains de Slesvig, où on l'enterra et bientôt on parla de miracles opérés sur sa tombe.

Abel (1250-1252) ; progrès et représentation des communes.

Abel, après avoir fait attester son innocence par vingt-quatre chevaliers *conjuratores*, fut appelé au trône et couronné à Roskild par l'archevêque de Lund. Afin de fortifier son trône par l'appui du peuple et d'assurer l'hérédité dans sa famille, il convoqua les représentants des principales villes à l'assemblée générale qui, dès ce moment, se composa des trois ordres du royaume, clergé, noblesse et communes. Il y avait eu de très-bonne heure des corporations municipales en Danemark ; les deux résidences royales de Roskild et de Ringsted, par exemple, étaient dès le commencement du XIIe siècle en possession d'importants priviléges. Comme en France, la concession de ces chartes communales et la convocation des députés des villes à l'assemblée générale semblent n'avoir eu d'autres motifs que l'accroissement des revenus royaux et l'abaissement des nobles.

Vers 1252, une taxe générale ayant été imposée pour éteindre la dette publique et racheter les terres de la couronne engagées pendant les derniers troubles, les habitants de la Frise refusèrent de la payer, alléguant que, forcés de pourvoir à l'entretien des digues qui protégeaient le pays sur leurs côtes, ils supportaient déjà un lourd fardeau. Abel marcha contre eux, pénétra dans leurs marais ; mais, en traversant l'Eyder, il tomba dans un endroit fangeux d'où le poids de ses armes l'empêcha de se tirer ; il fut surpris et tué par les révoltés ; les habitants du Slesvig obtinrent à

grand'peine son cadavre, qu'ils ensevelirent dans leur cathédrale. Suivant la légende, l'âme du prince fratricide ne reposa pas dans la tombe; pour se délivrer des apparitions nocturnes qui effrayaient le voisinage, les chanoines exhumèrent le corps et l'ensevelirent dans un marécage, près de Gottorp. Mais les villages environnants devinrent bientôt déserts, car on y entendait la nuit des voix qui semblaient sortir de la terre, et murmurer le nom du roi Eric; de nos jours encore, la contrée, dit-on, est hantée par l'âme du meurtrier, conduisant sur un noir coursier une chasse mystérieuse, qui remplit au loin les échos de longs aboiements et du son retentissant des cors.

Christophe, Eric V, Eric VI (1252-1320); lutte de la royauté contre le clergé et la noblesse.

Christophe, quatrième fils de Valdemar II, succéda à son frère Eric IV. Après une courte guerre contre ses neveux dont il voulait retenir les domaines, toute son attention fut occupée par les embarras que le clergé lui suscita. Jacques Erlandson, savant prélat d'une illustre et orgueilleuse famille, ayant été élevé au siége de Lund, prit possession de son temporel sans en attendre ni demander l'investiture. S'emparant du droit de haute justice, il cita à son tribunal tous les malfaiteurs, quels qu'ils fussent, construisit des forteresses, leva des impôts et péages, modifia sans l'intervention royale le code de Scanie, accusa le roi auprès du pape, fit enlever le trône de Christophe du chœur de la cathédrale, se ligua avec le roi de Norvége et engagea Mathilde, veuve d'Abel, à épouser Birger, régent de Suède, espérant créer ainsi un nouvel appui aux fils du dernier roi. Enfin ayant convoqué un concile à Veile, en Jutland, en 1256, il y promulgua la fameuse constitution dite : *Cum ecclesia danica*, devenue ensuite le prétexte des ambitieuses prétentions du clergé danois. Cet acte déclarait que l'Église de Danemark, en butte à la persécution, ne trouvait aucun secours dans le bras séculier, et que si jamais un évêque était, par les ordres du roi, arrêté, maltraité ou seulement offensé, le royaume serait mis en interdit; l'excommunication suivrait si, dans les trente jours, l'offense n'était réparée. La guerre était donc déclarée entre le roi et l'archevêque. Celui-ci ayant travaillé, en 1255, avec d'autres évêques, à soulever le peuple mécontent des impôts, puis à faire mon-

ter sur le trône Eric, fils d'Abel, le roi le fit arrêter en 1258; deux évêques, ceux de Roskild et d'Odensée, lancèrent aussitôt l'interdit sur le royaume; Christophe protesta et en appela au pape lui-même. Pendant les conférences qu'il voulut avoir avec quelques évêques pour aviser aux moyens de terminer la querelle, il fut, dit-on, empoisonné dans une hostie par le doyen Arnfast.

La veuve de Christophe I, Marguerite de Poméranie, sut conserver, à travers tant d'intrigues, la couronne à son fils Eric V, surnommé Glipping ou le Clignant. Dans une guerre contre son beau-frère, Eric, maître du Slesvig, elle fut emprisonnée avec son fils, puis excommuniée ainsi que le roi, pour n'avoir pas accepté le jugement du légat pontifical. Un concile mit fin à ce démêlé; en 1274 le roi dut payer certaines indemnités, renoncer au droit d'investiture, et dispenser les prélats du service militaire. L'année suivante (1275), fut levé l'interdit qui pesait sur le royaume depuis dix-huit années. La noblesse, aussi turbulente que le clergé, arracha du faible Eric V un acte qui déterminait les limites de l'autorité royale, définissait les priviléges de l'aristocratie et accordait à la noblesse et au clergé le droit régalien de rendre la justice. Eric V mourut en 1286, assassiné dans une grange près de Viborg, au retour d'une chasse, par les ordres du maréchal du royaume qu'il avait outragé. Le caractère singulier de ce roi, assez énergique, mais injuste, infidèle à sa parole et léger dans ses mœurs, ses nombreux démêlés avec le clergé, avec la noblesse, avec les ducs de Slesvig ses parents, la guerre maritime de vingt-cinq années contre le roi de Norvége Magnus Lagabæter, qui réclamait la dot de son épouse, fille d'Eric IV Plogpenning, enfin son intervention dans les discordes des fils de Birger Iarl en Suède remplissent ce règne de curieux épisodes [1].

Son fils, Eric VI, déjà reconnu pour son successeur, n'avait que douze ans; Valdemar, duc de Slesvig, fut nommé son tuteur, et la reine mère, Agnès de Brandebourg, fut régente. Le refuge accordé par la Norvége aux assassins du précédent roi, causa au commencement de ce règne une guerre inutile, mais cruelle, qui traîna pendant dix-neuf an-

1. Ce règne a fourni à M. Ingemann, romancier contemporain du Danemark, le sujet d'un de ses meilleurs ouvrages. Nous dirons, dans un chapitre spécial, combien ce genre du roman historique est cultivé dans le nord.

nées; un traité la termina en 1309 et céda au roi de Norvége une partie de la province de Halland; les assassins restèrent exilés.

Malheureusement ces démêlés avaient fourni au clergé une nouvelle occasion de troubles. Le roi ayant voulu forcer l'archevêque de Lund à exécuter la sentence d'excommunication lancée par le pape contre les meurtriers de son père, le prélat s'y refusa. Alors Eric le fit arrêter et conduire, couvert de haillons et monté sur un mauvais cheval, en prison, tandis qu'on brûlait les chartes de donation que renfermaient les archives. Ces rigueurs nuisirent seulement à ceux qui les employaient. L'archevêque s'échappa de sa prison et adressa ses plaintes à la cour de Rome, dont le chef était alors le célèbre Boniface VIII. Le prélat y fut reçu comme un martyr; le pape attesta qu'il y avait au ciel plus d'un saint qui avait moins souffert pour la cause de Dieu. Le roi fut assigné devant le tribunal d'Avignon, condamné à payer à l'archevêque de Lund quarante-neuf mille marcs d'argent, et mis au ban de l'Église jusqu'à l'entière expiation de ses offenses envers le clergé. Eric ayant négligé d'obéir, un légat du pape confisqua au profit de l'archevêque un tiers des revenus de la ville de Lund, le trésor royal et toutes les terres de la couronne comprises dans le diocèse.

Telle était à cette époque la puissance morale du clergé, que le roi Eric dut courber la tête. Il adressa au pape cette lettre singulièrement humble : « Puisse l'épée de saint Pierre rentrer dans le fourreau. Puisse le vicaire du Christ ou plutôt le Christ lui-même rendre à son serviteur l'ouïe qu'il a perdue, afin que, par la restauration des saints sacrements, il puisse encore entendre librement la parole de Dieu. Quelque fardeau que Votre Sainteté veuille lui infliger, quelque lourd qu'il soit, son serviteur ne le refusera pas. Que dirait-il de plus? Parlez, Seigneur, votre esclave écoute. » Un second légat fut envoyé alors en Danemark avec mission de lever l'interdit après que l'archevêque de Lund aurait reçu la somme de dix mille marcs et un accroissement territorial. Eric VI mourut quelque temps après à Roskild, sans enfants, et laissant le royaume chargé d'une dette énorme qui devait s'accroître encore.

Christophe II (1320-1333); abaissement de la royauté.

Son frère Christophe, lors de son élection à la diète de Viborg, le 25 janvier 1320, vit se terminer la lutte acharnée entre la royauté et le clergé, mais par la raison que le clergé, maître absolu, ne trouvait plus rien à envahir. Il dut signer une honteuse capitulation aux termes de laquelle les évêques et tous les autres membres de la sainte église jouiraient librement de leurs droits et libertés, de leurs propriétés et de leurs vassaux comme devant, et seraient exempts de toute espèce de taxes et de toute juridiction séculière; aucun membre du clergé ne serait arrêté, exilé ou privé de ses biens sans une bulle du pape, si c'était un évêque; sans un jugement régulier de son supérienr canonique, si c'était un clerc inférieur; tout suzerain exercerait sur ses vassaux une juridiction féodale d'accord avec les coutumes de chaque province; le roi ne ferait pas la guerre sans l'avis et le consentement des prélats et des principaux dignitaires du royaume. Les droits des communes eux-mêmes n'étaient pas oubliés dans cette grande charte. Les bourgeois, disait-elle, jouiraient de leur liberté sans qu'on pût leur imposer quelque taxe nouvelle autrement qu'avec le consentement de la diète. Les marchands rentreraient dans les sommes prêtées par eux au roi ou à ses baillis. Aucun impôt ne pourrait atteindre les paysans libres, contrairement aux lois et coutumes établies. Un parlement annuel serait convoqué à Viborg. Aucun homme ne serait emprisonné ou privé de la vie ni de ses biens sans un jugement public, sans une condamnation des tribunaux compétents, avec appel au tribunal le plus élevé. Toutes les nouvelles taxes décrétées depuis la mort de Valdemar seraient abolies. Le pillage des vaisseaux naufragés, le fameux droit de *Varech* [1] serait aboli. Aucune mesure législative ne serait prise sans le consentement d'un parlement général représentant tout le royaume. Enfin le roi lui-même, sans l'avis des nobles et des prélats, n'aurait pas le pouvoir de modifier les précédents articles, d'y rien ajouter ou d'en rien retrancher. Toutefois, malgré les stipulations énoncées en faveur des classes inférieures, et quoique la capitulation nommât quatre ordres composant l'assemblée des États, il faut remarquer que bourgeois et paysans n'avaient réel-

1. Suédois, Vrak; Danois, Vrag.

lement aucune part au gouvernement, livré tout entier à l'aristocratie.

De pareilles concessions ne pouvaient que mutiler le pouvoir royal et lui ôter toute action réelle. Les nobles faisaient la guerre contre le roi dans le seul but d'augmenter le nombre et l'étendue de leurs domaines; c'était la conquête au sein de l'État. Quand Christophe voulut réclamer ses droits, la lutte s'engagea avec des armes inégales; le roi se trouva réduit par le duc de Holstein, Gérard le Grand, à prendre la fuite; deux nobles, d'assez bas étage il est vrai, osèrent attaquer et incendier la résidence royale; le roi lui-même fut pris; ses ennemis n'ayant pas voulu l'acheter, il s'échappa; dépouillé de toute son autorité, il vit le royaume divisé en six duchés: les îles du Slesvig, le Jutland avec Fionie et les îles qui en dépendent; les îles de Seeland et Langeland, la Scanie, la province de Halland, l'île de Laland et l'Esthonie. Il mourut en 1334.

Anarchie; Valdemar III y met fin (1340-1375).

La période qui suivit la mort de Christophe II fut déplorable; des Allemands avides et insolents avaient envahi le royaume; droits, mœurs, langue nationale, tout fut foulé aux pieds. Les provinces de Scanie, de Halland et de Bléking furent détachées du Danemark et achetées par la Suède. Des deux héritiers de la couronne, l'un, le prince Othon, était prisonnier de Gérard, l'autre, exilé, vivait à la cour impériale.

Dans cette détresse, un noble Jutlandais, Niels Ebbesen, jeta le gant au puissant comte Gérard et organisa contre lui une guerre de partisans dans tout le Jutland. Avec soixante hommes seulement il entra une nuit dans la ville de Randers, malgré les bandes de Gérard, tua le comte de sa propre main et délivra le Danemark d'un pareil tyran. Appelé au trône après ces six années d'anarchie (1334-1340), Valdemar III, second fils de Christophe II, se montra tout prêt à revendiquer, même par la force, les droits de la couronne, rétablit la discipline dans l'armée, y introduisit des réformes et lui donna de l'artillerie. Quant aux domaines royaux et aux provinces engagées par ses prédécesseurs, il leva des taxes pour les racheter et les recouvra en effet, excepté l'Esthonie, qu'il vendit aux chevaliers teutoniques. Le Jutland s'étant soulevé contre les impôts décrétés, il y passa

avec une armée et resta vainqueur. Il triompha même des villes hanséatiques qui, jalouses du commerce des Danois, se liguèrent avec le roi de Suède, les comtes de Holstein, les ducs de Slesvig, ceux du Mecklenbourg et les nobles du Jutland. Il s'agissait pour les confédérés de se défaire du roi et de reconquérir les provinces qu'il avait su ramener à la couronne (1368). Menacé par tant d'ennemis à la fois, Valdemar prit le parti de quitter le royaume, le 6 avril 1368. Il se munit d'une forte somme d'argent, et alla trouver à Prague l'empereur Charles IV; ce prince, qui faisait argent de tout, vendit au roi de Danemark l'appui de l'empire. Il cita les rebelles devant son tribunal et ordonna à quelques nobles de ramener Valdemar dans ses États.

Toutefois les villes hanséatiques ne conclurent la paix qu'à des conditions avantageuses : la jouissance de tous leurs anciens priviléges leur était assurée, et la plus grande partie de la Scanie leur fut abandonnée pour quinze ans, avec les deux tiers des revenus de cette province. Cette capitulation de 1370 renfermait quelques articles, plus singuliers encore; on y lisait cette clause : Si un prince étranger enlève à la Hanse les villes de Scanie qui venaient de leur être engagées, Valdemar sera obligé d'employer ses propres armes à les leur faire restituer. Si le roi, afin de se soustraire à de pareils engagements, veut présenter son abdication, le sénat et les états du royaume peuvent s'y opposer formellement. Enfin, pour arriver désormais au trône de Danemark, il faudra le consentement des villes hanséatiques; nul ne sera reconnu roi légitime qu'après avoir confirmé leurs droits, et particulièrement la capitulation de 1370.

Après la conclusion de ce traité qui, du moins, priva les ennemis du Danemark des secours que leur avaient si souvent accordés les villes hanséatiques, Valdemar put s'occuper des réformes intérieures; il protégea le commerce, assura par la stricte observation des lois la tranquillité publique et le respect des propriétés, favorisa les travaux littéraires surtout les études historiques et inventa un nouvel alphabet runique avec lequel il fit transcrire les anciennes inscriptions. Il fut le dernier des rois Estrithides et le père de la fameuse Marguerite à qui il avait fait épouser un membre de la famille des Folkungs, régnant alors sur la Suède et sur la Norvége.

§ 3. NORVÉGE (1166-1380).

HARALD HARDRADA ; OLAF LE PACIFIQUE ET MAGNUS III (1066-1103). — EXPLOITS DE SIGURD (1103-1130). — ANARCHIE (1130-1187) ; PUISSANCE DU CLERGÉ. — SVERRE MET FIN A L'ANARCHIE (1184-1202). — HAQUIN V (1217-1263). — MAGNUS LAGABÆTER (1263-1280) ; RÉTABLISSEMENT PASSAGER DE L'AUTORITÉ ROYALE. — EXTINCTION DE LA DYNASTIE DES YNGLINGS (1318) ; DÉCADENCE DE LA NORVÉGE.

Harald Hardrada; Olaf le Pacifique et Magnus III (1066-1103).

La seconde moitié du XIe et tout le XIIe siècle furent pour la Norvége une période de gloire et de prospérité. Après une vie héroïque, dont le récit présente une suite d'aventures romanesques, le roi Harald Hardrada mourut dans une expédition dont les immenses apprêts donnent une haute idée de la nation qui l'avait entreprise. Il s'agissait de seconder l'invasion de Guillaume le Conquérant en Angleterre, et la flotte norvégienne comptait jusqu'à cinq cents vaisseaux de toute grandeur. Si Harald Hardrada avait porté haut le renom de la Norvége, Olaf le Pacifique la civilisa. Il y introduisit l'usage des cheminées et des fenêtres à vitres ; il établit à Bergen un entrepôt de commerce, et institua plusieurs corporations pour les arts et le négoce. Il fit une loi pour faciliter l'émancipation des esclaves. Aux termes de ce règlement, tout district fut obligé de donner chaque année la liberté à un esclave. Protecteur libéral de l'Église romaine, il dota les évêchés d'un revenu fixe, et commença à construire à Drontheim une cathédrale de pierre où il fit déposer les reliques de son parent et prédécesseur, saint Olaf. « Cette ville, dit le voyageur contemporain Adam de Brême, est la capitale des Northmans ; elle est maintenant ornée d'églises et fréquentée par un grand concours de peuple. Là repose le martyr saint Olaf ; des miracles s'opèrent chaque jour sur sa tombe, et les nations les plus éloignées viennent en foule à sa châsse, pour participer au bon effet de ses mérites. »

Après une courte guerre civile, Magnus III entreprit de reconquérir les îles voisines de l'Écosse, peuplées autrefois par des colons norvégiens. Sa flotte subjugua rapidement les Orcades, les Hébrides, les îles de Man et d'Anglesey ; il donna le gouvernement des Orcades à son fils Sigurd, avec le titre de roi, et joignit à ses domaines les autres îles conquises ; il adopta même, dit-on, l'habillement national des

Highlanders, et mérita ainsi le surnom de Barefoot (pied nu). L'Irlande avait anciennement reçu des colonies scandinaves; il voulut aussi la soumettre. Il jeta dans le Connaught une puissante armée; les habitants le reçurent à bras ouverts, et lui fournirent les moyens de pénétrer jusqu'à Dublin. Mais attaqué sur les côtes de l'Ulster par une troupe d'Irlandais, et mal défendu par les siens, il eut le dessous et mourut de ses blessures.

Exploits de Sigurd (1103-1130).

Ses trois fils Olaf, Eystein et Sigurd, se partagèrent après lui la Norvége. Olaf mourut en 1116, Eystein en 1122; tous deux sont peu connus, mais les aventures de Sigurd ont été bien souvent célébrées dans les chants scandinaves. Imitant un exemple déjà donné par plusieurs princes de Norvége, par le chef Skopte et ses trois fils pendant le règne de Magnus Barefoot, par Eric Eiegod et d'autres encore, Sigurd, en qui l'amour des aventures et la soif du pillage se mêlaient à une dévotion enthousiaste, résolut de faire un pèlerinage en terre sainte. Agé de quinze ans, disent les sagas, il emmena de Norvége sur soixante navires ou *vautours de mer* surmontés de la bannière des croisés, de nombreux vassaux, tout une armée d'hommes libres et de paysans. Comme la saison était avancée, on passa l'hiver en Angleterre, où le roi Henri Ier reçut les pèlerins comme des compatriotes. De là ils touchèrent aux côtes de la *Frangia*, passèrent quelque temps sur les terres d'un comte de Galice, dont ils épuisèrent vite les nombreux marchés, secoururent le comte de Portugal contre les infidèles et pillèrent Lisbonne, s'ouvrirent par les armes une route sur les côtes jusqu'à Gibraltar, passèrent dans les Baléares, visitèrent Formentara, nid de pirates africains, portèrent la mort et l'incendie dans les cavernes où se réfugiaient les habitants, pillèrent de là Iviça et Minorque, et rencontrèrent en Sicile des compatriotes. Le duc Roger, établi avec les Normands dans cette île, servit de sa propre main Sigurd qui, en revanche, le salua du titre de roi. Tous deux ensemble s'embarquèrent pour Ptolémaïs. Honorablement accueilli par le roi de Jérusalem, Sigurd reçut un morceau de la vraie croix et promit de fonder en Norvége un archevêché et de lever la dîme ecclésiastique. Après avoir aidé Baudouin à prendre Sidon, il renonça à la possession d'une moitié de la

ville, qui lui revenait de droit. Au retour, Sigurd et ses compagnons passèrent par Constantinople. L'empereur, Alexis Comnène, leur apporta de riches présents et leur fit préparer une entrée magnifique, à travers des rues couvertes de tapis et d'étoffes de soie : « Amis, dit Sigurd à ses compagnons, gardons un maintien grave. Mon cheval aura des fers d'or ; si l'un se détache en route, qu'aucun de vous ne se baisse pour le ramasser. » Au lieu d'argent, Sigurd voulut recevoir de son hôte deux anneaux seulement, et l'empereur lui ayant offert la somme de six talents ou des jeux dont la dépense s'élèverait à ce prix, il choisit les jeux, courses de chars, luttes dans l'hippodrome, chants, feux de couleur et riches exhibitions de sculptures, d'objets d'art et de statues représentant les anciens dieux. En retour, Sigurd fit don à l'empereur de ses soixante navires, car de ses compagnons les uns étaient morts dans le voyage, les autres s'enrôlèrent dans les armées de Constantinople [1]. Après avoir reçu d'Alexis des chevaux et des guides, Sigurd revint par la Bulgarie, la Pannonie et l'Allemagne. Le chant d'Eynar Skulason, l'un des principaux bardes de sa cour, qui racontait cette grande expédition, est resté longtemps célèbre sur les bords de la Baltique :

« Le puissant roi de Norvége mit à la voile, et les vents glacés du nord poussèrent ses navires loin des rives scandinaves.

« Jérusalem était son noble but ; la fureur des tempêtes ne le détourna pas.

« Il sillonna les mers d'Orient, et déposa sur le rivage asiatique ses guerriers, qui furent accueillis avec allégresse.

« Vit-on jamais sur la terre un plus illustre héros? Il voulut ; sa volonté ferme eut son effet, et il lava sa noble sueur dans les eaux du Jourdain.

1. Ce sont eux très-probablement qui, sous le nom de *Varangar* ou *Væringjars*, devinrent la garde particulière et privilégiée des empereurs grecs pendant les XIe et XIIe siècles. On les trouve désignés par les auteurs byzantins sous le nom d'Anglo-Danois. On a beaucoup d'autres preuves des rapports fréquents entre la Norvége et Constantinople à cette époque. Le musée de Bergen possède un tableau de l'école byzantine représentant, en différents compartiments, Chosroès, roi de Perse, enlevant la sainte croix de Jérusalem, Héraclius le tuant, et la croix replacée sur l'autel. Ce tableau a pu être apporté en Norvége lors du retour de Sigurd, dont le souvenir vit encore parmi les paysans du Sogne-Fiord. Au mois d'août 1834, on a trouvé dans le comté d'Aggerhuus, en creusant le sol, des ornements d'or, un collier, des bracelets, une agrafe, des anneaux et des médailles, dont quatre étaient byzantines et portaient la date du règne de Michel III (842-867). Tous ces objets, achetés par le Storthing, sont aujourd'hui au musée de Christiania, à la Préfecture.

« Il battit et renversa les murs de Sidon. Le fracas de cet assaut retentit encore au loin.

« Le sang coule à torrents, les glaives s'en abreuvent, les preux succombent: mais le fort reste debout, la victoire est à lui. »

Anarchie (1150-1187); puissance du clergé.

Après Sigurd, le royaume retomba dans une profonde anarchie; une longue succession de prétendants se disputèrent la couronne[1]. La guerre civile ne s'apaisa que par l'intervention active du légat du pape, l'Anglais Nicolas Breakspare, cardinal d'Albano et plus tard pape lui-même sous le nom d'Adrien IV. C'est lui qui vint ériger en Norvége l'archevêché de Drontheim, fondation qui allait enfin affranchir le royaume du siége danois de Lund. La nouvelle juridiction s'étendit sur les colonies norvégiennes en Islande et dans le Groënland, sur les îles Féroé, les Orcades, les Hébrides et l'île de Man. L'influence des archevèques de Drontheim s'accrut en raison de la faiblesse de tous les autres pouvoirs; ils parvinrent, lors de l'avénement de Magnus VI, âgé de cinq ans, à faire du couronnement qu'on demandait à l'Eglise pour ce prince une condition de toute élection royale. Ils assurèrent à leur siége un contrôle perpétuel sur le choix des monarques, qui devinrent tout à fait électifs. Le royaume fut reconnu fief de saint Olaf, dont Magnus se reconnut, ainsi que ses successeurs, le vassal. A la fin de chaque règne, la couronne serait dévotement offerte à saint Olaf, dans la cathédrale où ses reliques étaient déposées, par l'évêque, les abbés et douze seigneurs de chaque diocèse. Cette assemblée, avec l'avis et le consentement du primat, désignerait le successeur au trône qui, après avoir juré l'observation du nouveau pacte, serait couronné et consacré par l'archevêque, en présence du légat pontifical.

Sverre met fin à l'anarchie (1184-1202).

L'ascendant de l'Église ne suffit pas cependant pour mettre complétement fin au désordre; il ne s'arrêta que pendant le règne vigoureux de Sverre, rival et vainqueur de Magnus VI. La mère de Sverre, Gunhilde, avait été la con-

1. Magnus IV, Harald IV, Hingo, Sigurd II, Eystein II, Magnus V, Haquin III, Sigurd III et Magnus VI.

cubine de Sigurd II et, après la mort de ce prince, elle avait épousé l'habile armurier Unas Cambe. Peu de temps après, tous deux émigrèrent dans les îles Féroé; le jeune Sverre y fut élevé pour l'Église par son oncle paternel et, à vingt-cinq ans, il reçut les ordres. Sa mère lui déclara alors que son père était le roi Sigurd; un songe prophétique se joignit à cette révélation pour exciter l'ambition du jeune homme : transformé en un oiseau de prodigieuse grandeur, il s'abattait sur le rivage de sa patrie; son bec touchait au cap Naze, sa queue au cap septentrional du Finmark, et ses vastes ailes ombrageaient tout le pays, des montagnes à la mer. Le barde Eynar, son ami, fut d'avis que cette vision présageait son élévation au trône archiépiscopal de Drontheim; mais le jeune ambitieux ne le croyait pas, attendu qu'il se sentait, disait-il, peu fait pour la prêtrise. Il pensait plutôt qu'il s'agissait d'une grandeur temporelle, et il s'embarqua hardiment pour aller réclamer ses droits à la couronne de Norvége, que portait alors le roi mineur Magnus VI, avec Erling pour régent. Il trouva, dès son arrivée, des auxiliaires dans une faction de mécontents appelés les Pieds de bouleau (*Birkibeins*), à cause de leur chaussure, se fit reconnaître leur chef, et vécut avec eux dans les bois, souffrant comme eux le froid, la fatigue et la faim. Devenu la terreur des forêts et des montagnes de Norvége, il s'avança vers Drontheim dont il s'empara, et s'y fit proclamer roi. Ce ne fut toutefois qu'après une guerre civile de dix années que Sverre, malgré les secours accordés à Magnus par le Danemark et malgré les excommunications de l'archevêque de Drontheim, fut véritablement en possession du trône. Les derniers efforts de Magnus VI se terminèrent avec sa vie dans une bataille navale livrée en 1187. Sverre voulut fortifier son trône en épousant la fille d'Eric le Saint, roi de Suède, mais son règne fut troublé par les intrigues du clergé qui lui suscitèrent jusqu'à quatre prétendants et plusieurs excommunications. Vainqueur de tous ces rivaux par son énergie et son habileté militaire, Sverre voulut se faire sacrer ; le légat du pape, qui se trouvait alors en Norvége, ne voulut pas célébrer cette cérémonie ; il fallut que le roi eût recours à son confesseur, évêque de Bergen (1194). Une nouvelle interdiction, lancée par un pontife comme Innocent III, aurait pu devenir funeste au roi de Norvége ; mais les rois de Suède et de Danemark refu-

sèrent de l'exécuter ; Sverre eut le temps de faire de puissants préparatifs et put écraser dans le sud de la Norvége la faction des Baglers (de *Bagall*, crosse épiscopale), formée par les évêques pour soutenir ses ennemis. Il mourut sur le trône et non pas dévoré par les chiens, comme l'évêque d'Opslo l'avait annoncé à la multitude. Toutefois, il avait, en mourant, conseillé à son fils de se réconcilier avec le clergé.

Haquin V (1217-1263).

Les guerres civiles recommencèrent après lui (Haquin IV, Guttorm, Hingo II), jusqu'au règne de Haquin V. Comme Sverre, son illustre aïeul, Haquin avait passé son enfance caché avec sa mère dans les montagnes de la Norvége; il s'était ensuite rapproché secrètement de Drontheim, où les braves Birkibeins l'avaient joyeusement accueilli et l'avaient fait reconnaître pour héritier légitime de la couronne.

Ses prétentions étant combattues par la faction des Baglers, une diète nationale fut convoquée à Bergen. Là, sur l'invitation du primat, la reine mère Inga consentit, pour confirmer aux yeux de tous la légitime naissance de son fils, à subir l'épreuve du fer brûlant. On l'enferma dans une église pour qu'elle s'y préparât par le jeûne et la prière; douze hommes armés, après avoir juré d'éloigner toute fraude, la gardaient jour et nuit. Le jugement de Dieu ne lui fut pas défavorable. Lorsqu'on retira le gant de fer rougi au feu en présence du roi, des seigneurs, des évêques et des chefs inférieurs, sa belle main parut plus fraîche et plus blanche que jamais, « ce que, dit la saga, ses amis et ses ennemis confessèrent hautement. » Cela fait, le primat menaça d'excommunication quiconque oserait murmurer un doute sur une question ainsi résolue. Cela n'empêcha pas toutefois des prétendants fort nombreux d'inquiéter encore le règne de Haquin. L'un d'eux, Skull Iarl, après l'avoir forcé à partager l'autorité avec lui, entreprit de le détrôner. Un matin, le jour de Saint-Léonard (1240), pendant que la foule arrivait, au son des cloches, dans la cathédrale, Skull Iarl y vint lui-même avec une suite nombreuse et pénétra jusque dans le chœur au grand étonnement du clergé. De là il ordonna que, selon la coutume, les cornes retentissantes appelassent bourgeois et paysans comme à une diète. L'église une fois remplie, il força les prêtres à apporter

les reliques consacrées de saint Olaf, sur lesquelles les rois de Norvége prêtaient serment lors de leur inauguration. Alors un de ses compagnons ayant développé brièvement sa généalogie, le déclara, comme descendant de saint Olaf, l'héritier légitime du trône. Skull Iarl accepta le jugement prononcé en sa faveur ; puis, étendant sa main sur les reliques, il jura solennellement de gouverner le peuple avec droiture et clémence, d'après la loi de son saint aïeul. Ensuite il reçut l'hommage de ses vassaux, des chefs qui étaient présents et des membres des communes. Haquin n'avait certes pas besoin d'une autre déclaration de guerre ; les Birkibeins lui restèrent fidèles, et dès le premier combat, l'usurpateur fut mis en fuite ; sa mort mit un terme à la guerre civile.

Alors seulement Haquin put s'occuper de réformes intérieures. Il répara et fortifia les ports de mer et ouvrit des relations de commerce entre la Norvége et les pays étrangers. Il échangea de bienveillantes ambassades et de riches présents avec l'empereur Frédéric II. Plus ferme que ses prédécesseurs à l'égard du clergé, il se fit couronner et sacrer sans avoir consenti à confirmer le pacte qui faisait du royaume un fief de l'Église. Il refusa de même fort prudemment, malgré l'offre que lui avait faite le pape Alexandre III de la couronne impériale, d'entreprendre une expédition contre Frédéric II, qui luttait alors contre le saint-siége. Une guerre plus facile et plus courte lui devint fatale. Appelé par les colons des îles Hébrides contre les Écossais, il fut vaincu dans une grande bataille livrée à l'embouchure de la Clyde et mourut peu de temps après de fatigue et de douleur, occupant ses dernières heures, dit son biographe, Sturle Thordson, par la lecture de la Bible et des vieilles chroniques écrites en langue norse.

Magnus Lagabæter (1263-1280) ; rétablissement passager de l'autorité royale.

Le second fils de Haquin, Magnus VII (l'aîné, Magnus VI, était mort avant son père), se hâta de mettre fin à la guerre contre l'Écosse par la cession de toutes les îles, excepté les Orcades et les Shetland, moyennant une forte indemnité (1266). De retour en Norvége, il termina aussi les troubles jusqu'alors continuels de ce pays. Il rendit héréditaire la dignité royale, auparavant élective. Son fils Eric II fut

proclamé roi du consentement des prélats eux-mêmes, qui renoncèrent en cette occasion au droit de contrôle que l'archevêque de Drontheim s'était arrogé sur chaque élection. Il fut convenu que le primat ne pourrait intervenir de nouveau que dans le cas où les descendants d'Harald Harfager viendraient à manquer. La couronne, en retour, reconnaissait tous les priviléges et toute la juridiction ecclésiastiques; les prélats pourraient battre monnaie; tout archevêque pourrait avoir une troupe régulière de cent hommes d'armes, tout évêque en aurait quarante. Le conseil royal se composa désormais du chancelier et du trésorier, tous deux ecclésiastiques, du constable et du sénéchal, nobles laïques, et de quelques autres dignitaires; mais la vieille aristocratie des Iarls, dont le souvenir se mêle à toute l'histoire héroïque du nord, tomba peu à peu dans l'oubli et fut remplacée par la noblesse féodale des ducs, des barons et des chevaliers. La classe libre des paysans vit tomber aussi toute son influence, pendant que les progrès du commerce et de l'industrie augmentaient celle des bourgeois. Magnus régla par un code spécial la constitution des corporations municipales de Bergen et de Drontheim; il conclut des traités de commerce avec Henri III et Edouard Ier d'Angleterre; enfin il confirma les priviléges commerciaux accordés par son père aux villes hanséatiques.

Des réformes législatives ont surtout illustré son règne. La Norvége avait eu jusque-là plusieurs lois particulières dont nous n'avons conservé que le Gula-Ting du roi Haquin Ier (940), formé en partie de coutumes antérieures, corrigé peu à peu par les successeurs de Haquin, et assez célèbre pour que Guillaume le Conquérant lui empruntât un certain nombre de dispositions. Malgré cet important essai, quatre sortes de coutumes dominaient encore dans les provinces de la Norvége. Magnus résolut de les fondre en un seul corps de jurisprudence civile et criminelle qui régirait tout le royaume, et ce code, ainsi rédigé, fut reçu comme loi par le peuple assemblé dans le Gula-Ting, pendant l'hiver de l'année 1274. Aux termes de cette législation, une assemblée législative devait être convoquée annuellement à Bergen et dans les autres villes importantes du royaume; présidée par le juge ou Logmadr, assisté des *juratores* ou Nefndarmen, elle se tiendrait en plein air, dans un endroit consacré, en présence des membres désignés seu-

lement. Les membres et témoins convoqués étaient sous la protection de la paix publique; la confiscation et l'exil devaient punir toute violation de ce règlement. Le duel judiciaire et les épreuves étant abolis, en cas d'homicide, deux témoins devaient établir la présomption du crime; mais l'accusé pouvait se disculper en prouvant par son propre serment et par celui de douze hommes libres qu'il était absent du lieu où le crime avait été commis. Quelquefois six, quelquefois quatre *compurgatores* étaient jugés suffisants. L'homicide volontaire n'était plus puni que par une amende payable non au roi, mais aux héritiers de la victime. On confirma l'ancienne loi qui divisait le royaume en districts maritimes comprenant les côtes de la mer et les rives des fleuves jusqu'à l'endroit où le saumon cessait de remonter. Chaque district, comme on sait, fournissait un certain nombre d'hommes et de vaisseaux contre tout ennemi étranger « qu'il fût païen ou chrétien. » Des feux allumés sur les principales hauteurs le long des rivages donnaient promptement l'alarme par tout le pays, ou bien le signal de guerre était une flèche portée jour et nuit par trois hommes considérables; quiconque la voyait, libre ou serf, était appelé au rendez-vous général. Celui qui le premier avertissait d'une invasion étrangère recevait trois marcs du roi, et un de chaque tribu; s'il était exilé, il rentrait dans sa patrie. Selon la loi de Magnus, quiconque possédait plus de six marcs devait porter un petit bouclier rouge entouré de deux cercles de fer, une hache et une épée; quiconque avait plus de douze marcs portait en outre un bouclier long et un casque de fer; quiconque avait plus de dix-huit marcs pouvait ajouter à cette armure une cuirasse. Toutes ces armes étaient fabriquées avec un soin extrême; on en faisait l'inspection chaque année, dans l'assemblée générale.

Extinction de la dynastie des Ynglings (1318); décadence de la Norvége.

Magnus mourut en 1280; son fils, Eric II, mérita par ses nombreuses querelles avec le primat et par son mépris des interdits le surnom d'*ennemi des prêtres*. Son règne et celui de son frère Haquin VII, mort en 1319, et qui fut le dernier des rois Ynglings, furent pour la Norvége une époque de décadence. Depuis la mort de Haquin V, en 1263, l'énergie et les ressources de cette nation dépérissaient graduelle-

ment. Les mœurs de la cour retenaient encore un certain éclat emprunté à l'Angleterre; mais l'interruption des grandes expéditions maritimes dans l'Occident et l'abandon des îles écossaises avaient précipité la ruine de la marine et du commerce. La guerre civile, attisée par le Danemark, avait miné toute prospérité; la guerre étrangère avait achevé le désastre. Ajoutons les fléaux du ciel : la peste de 1348 enleva les deux tiers des habitants. Habiles à profiter de ces disgrâces d'une puissance rivale, les villes hanséatiques avaient accaparé le commerce intérieur et extérieur de la Norvége. Leurs relations avec Bergen avaient commencé dès le règne de Sverre; mais leur influence sur la langue, les mœurs et la condition intérieure du pays furent remarquables surtout après leur traité avec Haquin V en 1250. Son fils Magnus leur accorda la permission de louer dans Bergen des maisons et des boutiques et, sous les rois suivants, elles firent de cette ville leur entrepôt pour l'Allemagne et obtinrent d'être exemptées des taxes dans tout le royaume. Ce qu'il y avait encore de force vive dans un pays naguère si florissant, fut exploité par ces étrangers et ne profita qu'à eux; l'ascendant tout patriotique exercé autrefois sur les chefs du pays par la voix généreuse des bardes était remplacé maintenant par l'autorité tyrannique d'un clergé ignorant et par l'orgueilleuse puissance d'une aristocratie avide.

La Norvége reçut de la Suède, après l'extinction de la famille royale des Ynglings, deux rois étrangers, Magnus Smek, qui fut Magnus VIII pour la Norvége, Magnus II pour la Suède, et Haquin qui fut Haquin VIII pour la Norvége, Haquin II pour la Suède. La Norvége cessa dès lors de s'appartenir à elle-même. Devenue province de la Suède, plus tard du Danemark, elle perdit sa nationalité, et sa langue même se corrompit au contact d'un idiome qui n'était pas resté pur de tout mélange.

CHAPITRE VI.

UNION DE CALMAR.

§ 1. MARGUERITE ET L'UNION DE CALMAR (1138-1448).

MARGUERITE RÉGENTE, PUIS REINE EN DANEMARK ET EN NORVÉGE (1387-1412). — MARGUERITE REINE DE SUÈDE ; BATAILLE DE FALKÖPING (1389). — UNION DE CALMAR (1393); GOUVERNEMENT DE MARGUERITE (1397). — ERIC LE POMÉRANIEN CHEF DE L'UNION (1412). — GUERRE MALHEUREUSE CONTRE LE SLESVIG JUSQU'EN 1435. — ERIC DÉPOSÉ (1439); CHARLES KANUTSON ADMINISTRATEUR DE LA SUÈDE. — CHRISTOPHE LE BAVAROIS CHEF DE L'UNION (1440-1448).

Marguerite régente, puis reine en Danemark et en Norvége (1387-1412).

La réunion des trois couronnes de Danemark, de Suède, et de Norvége sur la tête de Marguerite de Valdemar, la Sémiramis du Nord, commence une nouvelle ère dans l'histoire des peuples scandinaves. Elle substitua aux préjugés, aux haines particulières qui avaient tant agité les pays du Nord dans les siècles précédents d'autres préjugés, il est vrai, et d'autres haines, mais aussi des idées nouvelles en administration et en politique.

Valdemar IV, roi de Danemark, mort en 1375, et en qui s'éteignit la descendance mâle des rois de ce pays, laissa deux filles ; l'aînée, Ingeburge, épousa Henri I, duc de Mecklenbourg, frère du roi que cette maison donna à la Suède, et de qui elle eut un fils nommé Albert. Marguerite, la plus jeune, épousa Haquin VIII, roi de Norvége, et leur fils, Olaf, fut le dernier héritier mâle survivant du trône de Norvége. Si l'ordre de succession héréditaire avait été régulièrement établi, la couronne de Danemark serait échue à la postérité d'Ingeburge; mais la royauté passait encore pour élective. Un parti favorisait le jeune Albert de Mecklenbourg qu'appuyaient aussi le pape et l'empereur; un second appelait au trône le fils de Marguerite, Olaf; un troisième prétendait que, la ligne mâle étant épuisée, le nouveau roi devait être élu parmi la véritable noblesse du pays. Par ce moyen, disaient les nobles, on éviterait la réunion du Danemark et de la Norvége sous un même sceptre et le danger de voir la monarchie danoise devenir, comme la monarchie norvé-

gienne, un gouvernement héréditaire, dans lequel l'influence de l'aristocratie serait considérablement amoindrie. Le prince Albert fut promptement hors de cause; il était peu aimé du peuple à cause des constantes attaques de la maison de Mecklenbourg contre le Danemark; l'imprudence avec laquelle il prit le titre de roi sans attendre le consentement des états acheva de le perdre. La diète s'assembla à Odensée; mais elle se sépara sans avoir rien décidé pour mettre fin à la vacance du trône. Olaf fut enfin élu à Viborg, dans le Jutland septentrional, et ce choix fut confirmé par les états provinciaux de Scanie, par les îles danoises, et par une diète tenue à Slagelsee, où le jeune roi se présenta avec une capitulation à peu près pareille dans ses termes à celle que Christophe II avait acceptée; elle était signée non-seulement d'Olaf, mais de son père Haquin et de la reine mère, à qui la régence fut déférée.

Marguerite commença son administration en s'efforçant de se concilier le clergé et de le détacher de l'aristocratie laïque. Elle forma une alliance avec les ducs de Poméranie et de Saxe-Lauenbourg, et confirma les priviléges arrachés à Valdemar par les villes hanséatiques. A la mort de son mari Haquin, roi de Norvége, les grands de ce royaume l'élurent aussi régente (1380). Peut-être conçut-elle dès cette époque l'ambitieux projet de réunir les trois couronnes. Quoi qu'il en soit, Albert de Suède, comme s'il eût soupçonné ses vues, fit une incursion en Scanie. Non-seulement il fut vigoureusement repoussé, mais sur les réclamations de la régente, la Scanie fut rendue au Danemark en 1384. Par le même arrangement Gérard VI, comte de Holstein, reçut le duché de Slesvig; Marguerite espérait le détacher ainsi des intérêts de la maison de Mecklenbourg, qui avait de secrètes prétentions à la double couronne de Danemark et de Norvége. Cette investiture devint une des causes de guerre entre le Slesvig et le Danemark, parce que ce fief était héréditaire, et que les conditions de vassalité n'avaient pas été fixées rigoureusement. Olaf mourut en 1387, et avec lui s'éteignit l'antique famille des rois norses, issue de Harald Harfager. Alors, quoique jamais couronne scandinave n'eût été placée sur une tête de femme, les états provinciaux n'hésitèrent pas à conférer à Marguerite l'autorité suprême. Le sénat de Norvége suivit leur exemple, et limita la succession au neveu de la reine, Eric de Poméranie, fils

du duc Wratislas par Marie, fille d'Ingeburge, et Henri Ier de Mecklenbourg.

Marguerite reine de Suède ; bataille de Falköping (1389).

Maîtresse en Danemark et en Norvége, Marguerite, héritière des droits de son mari, Haquin, avait pris dès l'année 1380 le titre de reine de Suède. Albert répondit par quelques sarcasmes et en prenant de son côté le titre de roi de Danemark et de Norvége. Il eût mieux servi sa cause s'il eût corrigé son caractère léger et violent à la fois, son luxe oppressif, et son goût pour les Allemands, à qui il distribuait, avec les titres d'oncles ou de cousins de sa personne royale, des dignités, des emplois et des pensions. Il mit le comble au mécontentement en forçant le clergé et la noblesse à restituer un tiers de leurs domaines privilégiés. Il avait d'ailleurs irrité la nation tout entière en cédant aux Danois l'île de Gothland. Quelques membres de l'aristocratie passèrent en Danemark en demandant du secours contre sa tyrannie; Marguerite écouta leurs plaintes, caressa leur orgueil et promit d'employer pour eux toutes ses ressources; de leur côté, ils abjurèrent toute fidélité envers la maison de Mecklenbourg et reconnurent Marguerite pour reine de Suède et de Gothie. Le sénat et les principaux dignitaires du royaume se rangèrent avec eux, et tous les seigneurs qui habitaient près des frontières danoises ouvrirent à Marguerite leurs châteaux et forteresses, comme autant de gages de leur foi. Albert réunit une armée de mercenaires allemands pour défendre sa couronne, et il répondit à la déclaration de guerre de Marguerite en envoyant à ce roi *sans hauts-de-chausses* une pierre longue de trois pieds, pour y aiguiser ses aiguilles. Marguerite lui envoya en échange une bannière faite avec une de ses chemises (que l'on conserve encore aujourd'hui dans la cathédrale d'Upsal), le battit à Falköping en 1389, le fit prisonnier avec son fils Eric, et les garda près de sept années enfermés dans le château de Lindholm en Scanie. Cependant Stockholm, ville tout allemande depuis que les marchands de la Hanse s'y étaient établis, tenait encore pour la cause royale, de concert avec une bande de nombreux partisans appelés *Frères du bonnet*, avec les princes de Mecklenbourg et les villes de Wismar et de Rostock. Tout commerce fut bientôt interrompu sur la Baltique et sur les mers du Nord, envahies par d'innom-

brables pirates qui prirent le nom de Vitaliens ou Victualiens, parce qu'ils se chargeaient d'introduire des vivres dans les places qu'assiégeaient les Danois. Ainsi secourus, les partisans allemands d'Albert se maintinrent en Suède jusqu'au moment où il fut convenu par le traité de Lindholm (1395) qu'Albert et son fils seraient délivrés pour trois ans, à condition que si, pendant ce délai, ils n'avaient pas renoncé à toute prétention sur la couronne de Suède, ils se reconstitueraient prisonniers ou payeraient une rançon de soixante mille marcs.

Marguerite parvint aussi à faire proclamer en Norvége son neveu Eric de Poméranie, déjà reconnu roi par les états provinciaux de Danemark; elle-même était chargée de la régence. C'est alors que les députés de chacun des trois royaumes ayant été convoqués pour une réunion commune à Calmar (1397), les articles de la fameuse Union furent discutés et arrêtés en présence d'Eric, qui fut couronné solennellement par les archevêques de Lund et d'Upsal.

Union de Calmar (1397); gouvernement de Marguerite.

Il y fut stipulé que les trois royaumes du nord formeraient une union permanente et seraient gouvernés par le même souverain. Si le roi laissait plusieurs fils après lui, l'un d'eux serait élu d'un commun consentement, les autres recevraient de la couronne des fiefs viagers. S'il ne survivait que des filles, on procéderait « conformément à la loi[1]. » Dans le cas où il n'y aurait pas d'héritier, l'Union tout entière ferait une élection pour faire cesser la vacance du trône. Chaque royaume serait administré d'après sa législation particulière, conserverait sa constitution et son sénat; mais il faudrait l'assentiment commun pour conclure des traités avec les puissances étrangères. Les criminels et les condamnés fugitifs seraient partout arrêtés et livrés aux autorités du royaume d'où ils se seraient enfuis. Une attaque étrangère sur un seul point de la confédération devait être considérée comme une offense aux trois royaumes et repoussée par leurs forces réunies.

Trois années après, Albert n'ayant pas rempli les conditions imposées, Stockholm fut remis entre les mains de la reine, les provinces du nord de la Suède firent leur sou-

1. Voy. l'Acte d'union dans Mallet, *Histoire de Danemark*, t. IV, p. 293.

mission et Albert, après avoir renoncé à toutes ses prétentions, alla vieillir dans le Mecklenbourg. Le grand maître de l'ordre teutonique réclamait l'île de Gothland que le précédent roi, disait-il, avait engagée entre ses mains; Marguerite refusa de s'en dessaisir et assiégea Wisby, qui fit une résistance obstinée (1398). Une convention mit fin aux hostilités : le grand maître restitua Wisby en échange d'une légère indemnité.

Marguerite désirait surtout que la couronne rentrât en possession du Slesvig. A la mort de Gérard VII de Holstein, qui le possédait, elle essaya de traiter à ce sujet; mais le jeune roi Eric, trop impatient, fit une irruption dans le Holstein et fut repoussé. Il fut plus heureux dans une seconde tentative, s'empara de Flensborg et y fit égorger le bourgmestre et les principaux citoyens, pour avoir prêté serment à la duchesse de Slesvig. Quant aux villes hanséatiques, elles firent confirmer leurs anciens priviléges dans les trois royaumes, et s'unirent avec Marguerite pour donner la chasse aux pirates Vitaliens.

A l'intérieur, Marguerite montra dans le gouvernement une véritable énergie. Sa politique consistait à tenir tête à la noblesse en s'appuyant sur le clergé. Pour gagner ce corps, elle n'épargnait ni largesses ni dévotion extérieure. On la vit un jour, après une visite au célèbre couvent de Vadstena, en Suède, de l'ordre de Sainte-Brigitte, baiser elle-même la main à toutes les nonnes, ce qui ne l'empêcha pas, après la mort de l'archevêque d'Upsal, Henri, de faire enlever par son bailli, en dépit du doyen André, les trésors légués par le défunt à la cathédrale[1].

Eric le Poméranien chef de l'Union (1412).

Marguerite mourut en 1412, après avoir régné trente-sept années, à différents titres, sur le Danemark. Elle laissait un grand nom, mais non pas une œuvre solide. Il semblait d'abord possible que la Scandinavie, si riche dans ses différentes contrées en mines de fer, de cuivre et d'argent, en bois de construction, en fleuves poissonneux, en gras pâturages, si bien peuplée de familles dont le langage attestait

1. Chacun sait en Suède et en Danemark que Marguerite n'était pas belle. Elle avait le teint basané et joignait à un esprit énergique un corps vigoureux : ce qui faisait dire à son père Valdemar que la nature s'était trompée en faisant d'elle une femme. On l'appelait *Spraenghaest* (qui crève les chevaux).

une commune origine, se fondît en un vaste et puissant État ; mais il eût fallu pour accomplir cette œuvre un trop grand progrès des mœurs. Le Danemark domina dans l'Union. C'était lui qui avait le premier reçu le christianisme, et il avait dans ses intérêts tous les évêques. « La Suède, disait Marguerite à son successeur, vous donnera à manger, la Norvége vous habillera, mais les Danois vous défendront. » En Danemark, les nobles avaient presque toute l'autorité; en Suède, les paysans avaient conservé de nombreux et antiques priviléges. Ces diverses conditions politiques avaient créé des intérêts et des vœux tout à fait différents. Si d'un côté les Danois respectaient dans Marguerite une grande reine qui élevait leur patrie à son plus haut degré de splendeur, de l'autre les Suédois la détestaient comme une étrangère qui les accablait d'impôts, donnait fiefs et dignités à des Danois, à des Italiens, à des Anglais, à des Allemands, tous venus du continent plus civilisé, et pleins de mépris pour la Suède, grossière encore. Il faut reconnaître d'ailleurs que l'Union de Calmar, eût-elle été plus sagement et plus habilement conçue, aurait bien difficilement réconcilié les intérêts et les préjugés contraires de trois peuples voisins unis, il est vrai, par le souvenir d'une parenté commune, mais trop longtemps rivaux et ennemis.

Guerre malheureuse contre le Slesvig jusqu'en 1435.

Eric le Poméranien devait succomber sous un fardeau qui était au-dessus de ses forces. Il résolut d'abord de poursuivre la guerre commencée par Marguerite contre les jeunes comtes de Holstein, maîtres du Slesvig ; il y consuma vingt années et de grosses sommes d'argent. Sous le prétexte qu'ils avaient négligé de faire renouveler leur investiture après la mort de leur père et qu'ils s'étaient, de plus, ligués avec ses ennemis, il fit proclamer leur déchéance par l'évêque de Roskild, et obtint de l'empereur Sigismond, alors présent au concile de Constance, qu'il confirmât cette sentence. Puis, pour l'exécuter immédiatement, il leva une puissante armée dans les trois royaumes et mit le siége devant Gottorp. Les comtes, de leur côté, invoquèrent les secours de la Frise et de quelques autres puissances de l'Allemagne du nord, ce qui força Eric à renoncer à ses projets. Mais, dès l'année suivante, il revint avec une flotte plus nombreuse et une armée de cent mille hommes; cette fois encore il

échoua devant les princes confédérés. Il proposa alors qu'on s'en remît à l'arbitrage de l'empereur; les comtes de Holstein y consentirent; l'un d'eux comparut devant Sigismond, entendit confirmer sa déchéance et la réunion du Slesvig à la monarchie danoise. Aussitôt il en appela au pape et courut en Holstein préparer de nouveau la guerre, pendant qu'Éric, parti pour la terre sainte, devenait prisonnier des infidèles et ne recouvrait sa liberté que pour une forte rançon. Durant son absence les villes hanséatiques, jalouses du commerce et de la prospérité de Copenhague, refusèrent l'impôt exigé par Eric à Elseneur, attaquèrent inutilement la capitale par terre et par mer, sous la conduite de Gérard VIII, comte de Holstein, mais désolèrent les côtes voisines, tandis que leurs alliés, les pirates de la Baltique, pillaient Bergen et Landscrona. Philippa, sa femme, fille de Henri IV d'Angleterre, soutint glorieusement cette guerre; elle voulut même répondre par une expédition contre Stralsund; mais, au retour, la flotte danoise fut complétement battue. Le roi, de retour de la terre sainte, s'irrita en apprenant cette nouvelle, et s'oublia jusqu'à frapper brutalement la reine qui était enceinte; elle se retira bientôt après dans le monastère de Wadstena, et y mourut sans enfants, admirée et regrettée. L'année suivante (1431), la prise de Rendsburg par les troupes du Holstein ranima la guerre; mais une paix signée à Vordingborg, en 1435, la termina, vingt-six ans après les premières hostilités, en stipulant que le comte de Holstein survivant, Adolphe, serait confirmé dans la possession du Slesvig pendant sa vie; quant aux villes hanséatiques, elles jouiraient de leurs anciennes immunités dans le Sund et dans les ports des royaumes unis. De cette longue guerre l'Union ne recueillait que la désolation et la ruine, une misère sans cesse croissante et la charge coûteuse d'innombrables armées à entretenir.

Eric déposé (1439); Charles Kanutson administrateur de la Suède.

Eric avait mécontenté Suédois et Danois en se montrant aussi incapable dans le gouvernement qu'inhabile à la guerre. Un de ses gouverneurs, Josse Éricson, bailli de la Dalécarlie, poussa à la révolte par ses exactions et sa cruauté les habitants de cette province, amis de la liberté. Après avoir saisi les bêtes de somme des paysans, Josse

les attachait eux-mêmes, et leurs enfants, et leurs femmes, même enceintes, à la charrue; il les bâtonnait, leur coupait les oreilles, les suspendait au-dessus d'un feu dont la fumée les étouffait. Les plaintes arrivaient jusqu'au roi; mais, toujours pressé d'argent, il les méprisait, s'il n'en faisait pas un nouveau motif d'oppression. Le chef des révoltés fut un homme simple, loyal, désintéressé, d'une petite taille, mais d'une vive éloquence, et courageux à toute épreuve, Engelbrekt Engelbrektson, d'une famille depuis longtemps enrichie par l'exploitation des mines de cuivre. Indigné des souffrances de ses compatriotes, il osa porter ses remontrances au pied du trône d'Éric. Le roi s'en émut, mais ne prit aucune mesure. Alors rien ne put arrêter le soulèvement. Engelbrekt, élu chef des Dalécarliens, propagea l'insurrection, réunit cent mille paysans, parmi lesquels il sut maintenir une admirable discipline; en peu de temps, il s'empara des châteaux forts et de tout le royaume, excepté de Stockholm et de deux ou trois autres places.

Les nobles Suédois s'assemblèrent alors au couvent de Wadstena pour délibérer; Engelbrekt parut tout à coup parmi eux, exhorta prélats et noblesse à concourir à l'œuvre de l'indépendance. Comme les deux ordres étaient sourds à ses généreuses paroles, il eut recours aux menaces, et les força d'adresser à la Norvége et aux villes hanséatiques une déclaration formelle exposant une longue suite de griefs contre Eric, déclarant le roi déchu du trône, le peuple délié de son serment, et faisant un appel aux armes. Les hostilités commencèrent immédiatement; les insurgés étaient déjà maîtres des forteresses, et Engelbrekt avait même investi la capitale. Le roi eut recours à l'intervention des évêques, intéressés au maintien de l'Union. Les archevêques de Lund et d'Upsal firent décider qu'on accepterait le jugement de douze arbitres choisis également dans les deux partis. Une convention finale renouvela l'Union; le roi promit de nouveau de gouverner conformément aux lois, et les Suédois s'engagèrent à restituer les châteaux occupés par eux. Tout semblait terminé; mais le roi n'attendait que le moment où il aurait recouvré ses places fortes pour renouveler une guerre inique. L'insurrection se réveilla et choisit Engelbrekt pour général en chef et pour régent du royaume. Les bourgeois de Stockholm ouvrirent leurs portes à l'armée des révoltés, et la garnison danoise se trouva bloquée dans la citadelle.

Mais déjà la division se glissait parmi les Suédois. Les nobles, au lieu d'accepter Engelbrekt, que le vœu populaire leur désignait expressément pour administrateur du royaume, élevèrent à cette dignité un des leurs, Charles Kanutson. Pour pallier leur injustice, ils stipulèrent qu'Engelbrekt, qui avait pour lui la popularité, serait chargé, sans droits ni rang bien déterminés, de continuer le siége de la citadelle et d'attaquer les autres forteresses qui tenaient encore pour le roi, tandis que Kanutson, l'homme de la noblesse et du clergé, s'occuperait du gouvernement. Les nobles paraissaient ainsi accepter le partage de l'autorité; mais leur déférence cachait un piége, et Engelbrekt succomba peu de temps après victime de leur jalousie et bassement assassiné par le chevalier Mans Bengtson, dans un îlot du lac Hjelmarn (1436). Les paysans exaspérés brûlèrent tout ce qui entourait le château du meurtrier, où ils ne purent pénétrer; ils portèrent en pleurant le corps de leur défenseur dans l'église voisine; on parla longtemps après des miracles qui furent opérés sur sa tombe, et l'herbe ne poussa plus, dit-on, à l'endroit où avait coulé un sang si généreux. L'assassin fugitif trouva un défenseur dans Charles Kanutson, qui lui accorda une charte de pardon. Soupçonné dès ce jour d'une complicité odieuse, suspect bientôt après aux nobles eux-mêmes, qui voyaient grandir ses prétentions à la couronne, l'administrateur se vit abandonné et, par la médiation des villes hanséatiques, un accord fut conclu entre le roi, les nobles et le clergé qui, nous l'avons dit déjà, tenait beaucoup au maintien de l'Union. Outre les engagements solennels jurés par chaque partie, on y régla le mode d'élection future. L'élection serait faite à Halmstadt, par une assemblée de cent vingt députés choisis également chez les trois peuples unis, et composée en proportion convenable de prélats, de magistrats, de bourgmestres et de paysans libres. Si le roi décédé ne laissait qu'un fils, ce fils serait élu de préférence; s'il en laissait plusieurs, on choisirait le plus digne; s'il ne restait pas d'enfant, le sort déterminerait à quelle nation on demanderait un candidat..

Le pouvoir d'Eric semblait donc raffermi, quand tout à coup on apprit qu'il venait de se retirer au fond d'un château solitaire, dans l'île de Gothland, avec sa maîtresse favorite; il y emportait les plus riches bijoux de la couronne

danoise et les archives nationales. Dès ce moment il fut détrôné. Déjà pendant que les Suédois déféraient le gouvernement de leur pays à Charles Kanutson, sous le titre d'administrateur, les Danois cherchaient un nouveau roi de l'Union; ils choisirent Christophe, comte palatin de Bavière, descendant par les femmes de Valdemar Atterdag, et désigné par Marguerite même à leurs suffrages. Sommé inutilement par le sénat de Danemark de quitter sa retraite pour remplir les devoirs de la couronne, Eric fut déposé dans les deux royaumes, et Christophe, après avoir signé une capitulation, fut élu à Viborg en Jutland (1440). Charles Kanutson, forcé d'ajourner ses projets sur la couronne de Suède, reçut en indemnité, pour la perte de sa régence, une partie de la Finlande et l'île d'OEland. Christophe fut proclamé à Calmar et couronné à Upsal en 1441. Il passa en Norvége l'année suivante, et fut sacré à Opslo (Christiania) par l'archevêque de Drontheim. Quant à Eric, il conserva Gothland jusqu'en 1449, et fit faire à son compte la piraterie sur les côtes du royaume qu'il avait gouverné, pillant, volant, interceptant l'arrivage des grains, et réduisant quelquefois à la disette ses anciens sujets.

Christophe le Bavarois chef de l'Union (1440-1448).

Hors une insurrection excitée dans le Jutland par les partisans du dernier roi, Christophe avait été partout bien accueilli, et son couronnement ainsi que son mariage avec la fille du margrave de Brandebourg, Jean l'alchimiste, furent célébrés avec grande pompe dans les trois royaumes; malheureusement, à défaut des sommes promises par son beau-père, que ruinait la recherche de la pierre philosophale, il dut faire payer à ses nouveaux sujets ces fêtes brillantes, ce qui ne l'empêcha pas de donner toutes les dignités dont il pouvait disposer à des favoris allemands. A cette exception près, Christophe s'efforça toujours de se concilier le peuple; il corrigea et confirma le code de Magnus II qui servit, ainsi revisé, jusqu'en 1736, de règle générale pour tout le royaume. Il promulgua un droit municipal, favorisa le commerce et fit, pour délivrer l'Union du monopole des villes hanséatiques et pour se rendre maître de Lubeck en particulier, des tentatives qui auraient été plus heureuses si le duc de Slesvig ne lui avait pas refusé son concours. Après avoir essayé d'empêcher tout commerce entre ses sujets et

ces riches marchands qu'il détestait, après s'être efforcé toute sa vie de dissoudre cette ligue qui épuisait, à son avis, le Danemark et la Suède, il mourut en recommandant à ses successeurs l'accomplissement de cette tâche (1448). Malgré ses efforts pour favoriser le commerce, une famine eut lieu sous son règne, et son peuple, réduit à pétrir l'écorce des arbres, le surnomma *roi d'écorce*.

§ 2. LES TROIS ROYAUMES DE 1448 A 1513.

RUPTURE DE L'UNION (1448); RÉUNION DU DANEMARK ET DE LA NORVÉGE.—CHRISTIAN I[er] RECONNU PAR LES TROIS ROYAUMES ; RÉUNION DU HOLSTEIN AU DANEMARK (1460).— STÉNON STURE, ADMINISTRATEUR EN SUÈDE (1470). — PRIVILÉGES ET PUISSANCE DE LA HANSE EN NORVÉGE.— RÉFORMES INTÉRIEURES. — JEAN ROI DE DANEMARK ET DE NORVÉGE (1481) ET DE SUÈDE (1497); DÉPOSITION DE STÉNON-STURE. — GUERRE MALHEUREUSE DE JEAN CONTRE LES DITHMARSES. — STÉNON STURE RÉTABLI EN SUÈDE (1502). — SVANTE STURE EN SUÈDE (1503-1512).

Rupture de l'Union (1448); réunion du Danemark et de la Norvége.

Il ne restait, après la mort de Christophe, aucun descendant de Valdemar Atterdag; le sénat de Danemark, usurpant un pouvoir qui avait longtemps appartenu à la diète générale, offrit le sceptre à Adolphe, duc de Slesvig et comte de Holstein, descendant par les femmes d'Eric Glipping; mais ce prince, s'excusant sur son grand âge et ses infirmités, présenta aux suffrages des électeurs Christian, comte d'Oldenbourg, qui appartenait à la même famille. Après avoir signé une capitulation utile seulement aux nobles, Christian fut en effet proclamé roi en Danemark par la haute aristocratie, composée exclusivement des sénateurs. Pendant ce temps, la diète de Suède était fort agitée; le clergé insistait pour que l'Union fût respectée; mais les promesses brillantes et les largesses de Charles Kanutson triomphèrent de son opposition et de l'influence combinée des deux familles de Vasa et d'Oxenstierna. Il fut proclamé roi. Quant à la Norvége, Christian de Danemark réclama ses suffrages au nom de l'alliance conclue sous les rois précédents, et il les obtint au prix d'une capitulation (1449). Mais une faction composée du haut clergé, ayant à sa tête l'archevêque de Drontheim, s'était vouée en Norvége aux intérêts du roi

de Suède, Charles VIII[1]; il vint lui-même protester contre l'élection de Christian Ier, et fut couronné roi par cette même aristocratie. De retour en Suède, Charles soutint quelques hostilités contre Charles VIII, après lesquelles les deux rois convinrent que l'union de Calmar serait rétablie dès qu'un d'eux serait mort; le survivant serait élu à sa place, si le sénat du pays y consentait; sinon, le trône vacant serait confié à un vice-roi, jusqu'à la mort du survivant, après laquelle on choisirait parmi les fils de l'un des deux rois un souverain commun; s'il ne restait pas d'enfants, le choix serait fait dans quelque grande famille de l'une ou de l'autre nation. Mais les troubles intérieurs de la Suède, où Charles VIII avait mécontenté le peuple et le clergé, ne devaient pas lui permettre de recueillir les avantages d'un pareil traité. Les députés envoyés par la Suède à l'entrevue où ces conditions furent arrêtées saisirent avidement l'occasion d'humilier l'orgueil de leur roi et renoncèrent, en son nom, à toutes prétentions sur la couronne de Norvége (1450). Charles VIII, indigné, les désavoua et en appela au pape Nicolas V; mais Christian, proclamé de nouveau et couronné dans ce pays, refusa de soumettre sa cause à un nouveau jugement. Loin de là, il ne songea plus qu'à s'emparer même de la couronne de Suède. Charles VIII, bon latiniste et savant mathématicien, esprit cultivé, mais politique peu prudent, se faisait détester de l'aristocratie suédoise; Christian, grossier, ignorant, mais habile, profita des embarras de son rival.

Christian Ier reconnu par les trois royaumes; réunion du Holstein au Danemark (1460).

Les hostilités recommencèrent bientôt au sujet de la possession de Gothland, que Charles réclamait. Christian, secondé par les intrigues de l'archevêque d'Upsal, fut facilement vainqueur, entra dans Stockholm et fut solennellement proclamé et couronné roi de Suède et de Gothie, après avoir signé une déclaration confirmant les libertés nationales ou plutôt les priviléges de l'aristocratie. Quant à Charles VIII, obligé de quitter la Suède, il fut déclaré par le pape Ca-

1. Il est convenu de désigner Charles Kanutson devenu roi sous le titre de Charles VIII; c'est à tort; l'histoire de Suède ne connaît, à vrai dire, qu'un roi du nom de Charles avant lui; il devrait donc être appelé Charles II; Charles XIV devrait être Charles VII, et Charles XII serait Charles V.

lixte III déchu du trône de Suède, comme oppresseur de l'Église et du peuple.

Aimé en Danemark de ses nombreux sujets allemands qu'il protégeait contre les excès des nobles, Christian Ier, après la mort de son oncle maternel, Adolphe VIII, en qui s'éteignait la ligne de Rendsbourg (1460), fut reconnu comte de Holstein par les états de cette province, assemblés à Ribe. Il fit taire par des présents les réclamations d'un rival et obtint de la sorte, sans effusion de sang, cette réunion du Danemark et du Holstein, à laquelle l'ambitieux roi Eric de Poméranie n'avait pu parvenir, après une guerre sanglante de plus de vingt années. En Suède, il fut moins heureux. Quelques impôts excitèrent des murmures dont la répression produisit une révolte excitée en secret, dit-on, par les amis de ce même archevêque d'Upsal qui avait appelé Christian, et qui était maintenant son prisonnier à Copenhague. Les Danois, vaincus, quittèrent Stockholm et la Suède, et Kanutson, rappelé de son exil, remonta sur le trône (1464). Mais Christian ne se tenait pas pour battu; il se réconcilia avec l'archevêque d'Upsal, et le renvoya sous promesse de travailler à lui faire rendre la couronne de Suède. En effet, fort peu de temps après son retour, Charles fut de nouveau précipité du trône, qu'il échangea volontiers contre une paisible retraite en Finlande (1465). Christian espérait recouvrer le trône de Suède; la noblesse ne le permit pas; furieuse contre le haut clergé, allié du Danemark, elle rappela une fois encore Charles VIII (1467), dont les dernières années furent une suite de discordes et de guerres civiles. A son lit de mort, il désigna pour administrateur Sténon Sture, un des principaux chefs de la noblesse (1470).

Sténon Sture, administrateur en Suède (1470).

Dès l'année suivante, les pouvoirs du nouveau régent furent confirmés par la diète nationale, et il s'en servit heureusement pour la défense du royaume. Christian venait d'aborder près de Stockholm avec une armée nombreuse composée de Danois, de Norvégiens et de mercenaires écossais et allemands. Sur la côte même, à Brunkeberg, s'était livré un combat acharné entre les assaillants d'une part, les Dalécarliens et la garnison suédoise de l'autre; bon nombre de cadavres avaient ensanglanté le lac Mælar; Christian avait

battu en retraite et semblait désormais renoncer à l'espoir de recouvrer par les armes la couronne de Suède.

Privilèges et puissance de la Hanse en Norvége.

Repoussé honteusement de la Suède, peu puissant en Danemark, Christian Ier laissait les villes hanséatiques épuiser la Norvége. A Bergen, plusieurs milliers de marchands et artisans allemands avaient le monopole du commerce et de l'industrie nationale. Au fond de ses magasins construits en pierres et fortifiés, une foule opulente de facteurs et d'agents vivait fière, indépendante, gouvernée par ses propres statuts, exempte de toute juridiction étrangère, séparée de la population qui l'entourait, excepté pour les relations de trafic, et vite armée, au besoin, pour la défense des priviléges qu'elle avait arrachés aux couronnes du nord. En 1455, le bailli du roi ayant voulu s'opposer à un de leurs nombreux empiétements, les marchands de la Hanse le poursuivirent jusqu'à une église où il se réfugia, mirent le feu à l'église et au couvent qui en dépendait, et firent ainsi périr dans les flammes le bailli et l'évêque de Bergen. Malgré ces outrages publics, le pouvoir de la Hanse était tellement redouté que Christian, loin de rechercher et de punir les auteurs du crime, renouvela gracieusement les priviléges de ces marchands et, bien plus, interdit aux Flamands, leurs rivaux, les ports de la Norvége. Comme il avait aussi défendu aux commerçants anglais de faire le commerce avec la Laponie et l'Islande, sous prétexte qu'il voulait réserver exclusivement à ses sujets ce monopole, la marine britannique s'en vengea sur les navires de la ligue hanséatique, qu'elle accusait d'avoir suggéré ces mesures ou d'en profiter. Une guerre maritime allait éclater à ce sujet, sans la convention conclue entre Édouard IV et Christian, qui permit aux commerçants anglais l'entrée de tous les ports danois et norvégiens, et leur interdit formellement, sous peine de mort, d'aborder en Islande.

Réformes intérieures.

Dans un pèlerinage qu'il fit à Rome, Christian reçut du pape Sixte IV plusieurs priviléges pour les églises de Suède, la confirmation de l'ordre royal de l'Éléphant, et l'autorisation d'ériger l'université de Copenhague (1478). A la même époque, Sténon Sture fondait en Suède l'université d'Upsal, y

introduisait l'art de l'imprimerie et se faisait aimer du peuple, en diminuant le nombre des sénateurs, en convoquant de nouveau aux états les représentants des villes et de la campagne, en protégeant enfin le commerce et l'industrie.

Jean roi de Danemark et de Norvége (1481) et de Suède (1497); déposition de Sténon Sture.

A Christian, mort en 1481, succéda son fils aîné, Jean, déjà désigné pour porter la triple couronne du nord. Il fut proclamé par le Danemark et la Norvége. La Suède, ayant en vain réclamé la possession de Gothland, ne voulut pas le reconnaître. Mais Jean, avec une armée de Danois, de Norvégiens et de mercenaires saxons qu'on appelait la *bande noire,* et qui avaient servi, sous Maximilien, dans les guerres de Flandre, avec une artillerie telle qu'on n'en avait jamais vu de semblable dans le nord, envahit la Suède, assiégea et prit Calmar, et vint avec sa flotte devant Stockholm, où l'administrateur s'était jeté avec dix mille hommes; faute d'argent pour solder longtemps ses troupes, il se vit obligé de traiter. Il fut conclu que Sténon Sture résignerait ses pouvoirs, mais qu'il retiendrait encore ses fiefs et ses revenus immenses, avec le titre de maréchal de la cour. Aussitôt après, Stockholm ouvrit ses portes. Jean accepta une capitulation rigoureuse, toujours au profit des nobles; il fut couronné par le primat roi de Suède et de Gothie; son fils fut reconnu pour son successeur, comme il l'était déjà pour le Danemark et la Norvége. Sténon Sture eut peine à se résigner; mais, sommé par le sénat, il rendit compte de son administration et fut déposé régulièrement (1497).

Guerre malheureuse de Jean contre les Dithmarses.

Malgré ses nombreuses concessions et sa prudence, le nouveau roi ne put éviter quelques guerres intérieures. Après une querelle avec son frère Frédéric au sujet des duchés de Slesvig et de Holstein, il les partagea avec lui (1482 et 1490); l'administration, toutefois, resta en commun sous certains rapports. Tous deux ensuite dirigèrent leur attention vers la soumission des Dithmarses, petit peuple situé sur la côte occidentale du Holstein, entre l'Elbe et l'Eyder, et qui refusait d'obéir au Danemark, conformément à la décision de Frédéric III. Jean leva contre eux une

armée de trente mille hommes dont faisait partie la plus haute noblesse du Jutland et du Slesvig-Holstein, et il enrôla de nouveau ses mercenaires Saxons (*la bande noire.*) Au message royal qui exigeait d'eux, avec l'hommage, un tribut de cinq mille marcs et la cession de deux ou trois forteresses, les Dithmarses répondirent par un défi dédaigneux. Le roi s'avança, prit Meldorf, dont il passa les habitants au fil de l'épée; mais à quelque distance de là, une colonne danoise fut battue; elle prit la fuite, communiqua l'alarme au gros de l'armée, qui battit en retraite, et fut facilement taillée en pièces dans un pays entrecoupé de canaux, de fossés, de marais et de petits bois. La bande noire fut presque entièrement écrasée; des centaines de nobles seigneurs restèrent sur le champ de bataille ou se noyèrent en fuyant; l'artillerie et l'argenterie du roi demeurèrent entre les mains des vainqueurs ainsi que le fameux Danebrog (1500). Par le traité qui fut conclu en 1512, sous la médiation des villes hanséatiques, chacune des deux parties réserva ses droits, et l'on accepta l'arbitrage du célèbre jurisconsulte Albert Krantz, syndic de Hambourg.

Sténon Sture rétabli en Suède (1502).

Mais l'échec du roi était devenu le signal d'innombrables murmures en Danemark et surtout en Suède. La royauté, disait-on, encourageait les incursions des Russes dans la Finlande et le despotisme des baillis; Jean était accusé de faire frapper une mauvaise monnaie; beaucoup de barons réclamaient des terres ou des châteaux dont ils se disaient privés arbitrairement; la Suède, en un mot, trahissait par ses continuelles velléités d'insurrection, toute la haine qu'elle avait contre l'union de Calmar, et son impatience d'en secouer le joug. Pour essayer d'étouffer ces germes de révolte, Jean convoqua à Stockholm une diète générale. Sténon Sture s'y étant rendu tout armé et suivi d'une troupe considérable, le roi refusa de le recevoir. Les nobles de Suède et l'ancien administrateur signèrent alors une déclaration par laquelle ils abjuraient toute fidélité envers le roi de Danemark et appelaient aux armes la Dalécarlie. Comme Jean était allé chercher du secours, Sténon Sture, élu de nouveau administrateur (1502), mit le siége devant la citadelle, qui fut réduite par la famine. Jean parut fort inutilement avec sa flotte devant Stockholm trois jours après.

L'insurrection s'était propagée jusqu'en Norvége. Le premier auteur de la révolte ayant été perfidement assassiné par les envoyés du roi, les Norvégiens irrités nommèrent un autre chef, chassèrent le gouverneur danois, et proclamèrent l'indépendance nationale. Jean envoya contre eux son fils et futur successeur, Christian qui, mal élevé et maltraité jusque-là par son père, montra pourtant dans cette expédition une activité redoutable. Le nouveau chef des révoltés fut mis à la torture et mourut sur la roue; d'après quelques paroles prononcées par lui au milieu des supplices, plusieurs seigneurs de Norvége furent dépouillés de tous leurs biens et quelques-uns décapités. Les paysans faisaient mine, eux aussi, de se révolter; Christian les cerna, les poursuivit jusqu'au fond d'un bois et, pendant de longues années, on vit près d'Aggerhuus le cercle blanchâtre que formaient les ossements des suppliciés avec un pieu debout au centre et surmonté du crâne de leur chef.

A son retour, le prince Christian ravagea l'île de Gothland, que secoururent les villes hanséatiques. Le roi protesta contre cette intervention, et suspendit les anciens priviléges de la Hanse en Danemark et en Norvége. Mais il s'aperçut vite que la lutte ne serait pas à son avantage, et il invoqua la médiation du cardinal Raymond, évêque de Carinthie, envoyé par Jules II pour lever un impôt contre les Turcs. Un congrès s'assembla à Lubeck; le roi fut obligé de promettre à la Hanse des indemnités pour les pertes qu'elle avait essuyées pendant la guerre et de renouveler ses priviléges commerciaux et maritimes; il ne put toutefois obtenir de ces marchands qu'ils s'abstinssent de toutes relations avec les Suédois révoltés contre lui.

Svante Sture en Suède (1503-1512).

Vers cette époque, en 1503, mourut l'administrateur de la Suède, Sténon Sture; il fut remplacé par Svante Sture, aussi brave et aussi ardent pour la cause de l'indépendance. La guerre entre la Suède et le Danemark continua donc, interrompue de temps à autre par des trêves inutiles et de feintes négociations, à l'aide desquelles chacun des deux partis essayait de tromper l'autre. Enfin, en 1505, le roi, dans une réunion des sénateurs danois et norvégiens tenue à Calmar, déclara Svante et ses adhérents traîtres, hors la loi, déchus de leurs domaines et dignités et, sur l'invita-

tion de Jean, l'empereur Maximilien somma les révoltés de se soumettre au roi dans l'espace de trois mois, ou de comparaître devant la chambre impériale à Wetzlar. Sur leur réponse dédaigneuse, les Suédois furent condamnés comme ennemis de l'empire, et toute communication fut interdite entre eux et les sujets de Maximilien. On voulait surtout les priver des secours de la ligue hanséatique; la ligue n'y consentit pas, et soutint contre le Danemark une longue guerre qui épuisa ces deux puissances à la fois.

A la guerre extérieure qui occupait les forces de la Suède vinrent s'ajouter, pour l'affaiblir encore, les discordes intestines, réveillées à la mort du régent, en 1512. Sténon Sture II, fils du dernier administrateur, fut proclamé par les paysans. Pour annuler ce vote, le parti du roi et l'archevêque se réunirent, et convinrent de faire leur soumission au Danemark; mais leurs espérances furent déçues tout à coup par la mort de Jean (1513).

§ 3. CHRISTIAN II; FIN DE L'UNION DE CALMAR (1513-1523).

CHRISTIAN II ROI DE DANEMARK ET DE NORVÉGE (1513). — IL RÉTABLIT LA PUISSANCE ROYALE. — SES PREMIÈRES VIOLENCES. — CONQUÊTE DE LA SUÈDE PAR CHRISTIAN (1520). — RÉSISTANCE DE CHRISTINE GULDENSTIERNA. — MASSACRES EN SUÈDE. — GUSTAVE VASA DÉLIVRE LA SUÈDE. — CHRISTIAN DÉTRÔNÉ EN DANEMARK (1523). — FIN DE L'UNION DE CALMAR (1523). — INSTITUTIONS DE CHRISTIAN II.

Christian II roi de Danemark et de Norvége (1513).

Christian II, son fils et son successeur, était d'un caractère fougueux et emporté dont une éducation détestable avait accru les mauvais penchants. On raconte que sa nourrice le laissait fort souvent abandonné aux familiarités excessives d'un gros singe qui, plus d'une fois, prit l'enfant dans ses bras, et le porta sur le toit voisin, sans qu'on osât le poursuivre. Il fut confié plus tard à un chanoine qui souffrit beaucoup de ses emportements, et qui, pour ne pas le laisser seul au logis, retenait pendant des heures entières au milieu des enfants de chœur, et occupé, comme eux, à chanter au lutrin du matin au soir, l'héritier de la couronne du Danemark. Maître Conrad lui avait ensuite appris le latin, qu'il écrivit toujours facilement. Mais, dès l'âge de dix-huit ans, il séduisait les sentinelles pour aller passer les nuits en ville, et son père le menaça plus d'une fois de sa cravache.

Nous avons vu cependant le roi Jean l'admettre enfin aux affaires, et compter avec raison sur sa vigueur pour réprimer les troubles de la Norvége.

Aussitôt après la mort du roi, les grands de Danemark et de Norvége se réunirent à Copenhague, firent quelques secrètes ouvertures à Frédéric, duc de Slesvig-Holstein, oncle de Christian et, sur son refus, proclamèrent Christian lui-même, après avoir obtenu une consécration nouvelle des priviléges de l'aristocratie, par exemple le droit de haute et basse justice, le droit d'exiger des vassaux des amendes pouvant s'élever jusqu'à la valeur de quarante marcs, la promesse de ne travailler ni à rendre la couronne héréditaire, ni à faire désigner son fils pour son successeur. La Suède, qui ne voulait pas reconnaître le nouveau roi, avait à peine à cette réunion quelques représentants qui déclarèrent, lorsqu'on les interrogea, n'avoir aucun plein pouvoir. Le couronnement eut lieu à Copenhague et à Opslo l'année suivante (1514). Christian était âgé de trente-trois ans.

Christian rétablit la puissance royale.

Dès son avénement au trône, Christian II conçut le dessein de faire triompher dans les trois royaumes fermement unis la puissance royale, sur les ruines de la noblesse et du clergé. Il médita donc tout d'abord de pousser avec vigueur la guerre contre la Suède. Dans cette vue, il fit demander à l'empereur Maximilien, puis à l'archiduc Charles, plus tard Charles-Quint, la main de la princesse Elisabeth, sœur de ce dernier, et l'épousa à Copenhague le 12 août 1515. Il se garda bien toutefois de renvoyer sa maîtresse, la Duvéké, dont la mère, la fameuse Sigebritte, fruitière puis aubergiste enrichie, eut tant d'influence sur le nouveau roi. Cette femme, qui avait vécu longtemps à Amsterdam, connaissait les institutions des Pays-Bas, leur industrie, leur commerce; aubergiste à Bergen, elle avait écouté les charlatans, les barbiers, les aventuriers qui fréquentaient sa maison, et avait appris d'eux une foule de détails qu'elle seule rapportait au roi; femme d'un esprit supérieur à sa condition, elle parlait de politique avec une franchise, une netteté et une sorte de prudence qui ne se retrouvaient pas dans les discours des courtisans. Elle exposait au roi la richesse des Pays-Bas et des provinces de l'ancienne maison de Bourgogne, la prospérité de leurs villes, dont les bourgeois étaient plus riches

que les plus riches membres de la noblesse et du clergé. Si le Danemark était si pauvre en comparaison, c'étaient, à l'en croire, les nobles, le clergé et les villes hanséatiques qui épuisaient toutes ses ressources. Convaincu par ses raisonnements, Christian confia à Sigebritte l'administration des revenus des douanes et, en partie, de celles du Sund, ce riche vignoble du Danemark, comme Suhm l'appelle. Les douanes furent diminuées afin de rendre l'exportation plus facile, et ce fut au grand détriment des villes hanséatiques. Christian restreignit les franchises commerciales dont jouissaient la noblesse et le clergé, au moins dans les domaines royaux, où sa capitulation lui laissait encore la main libre; il limita dans tout le royaume les priviléges des marchands étrangers, et exigea des marchands nationaux la bonne qualité des marchandises ainsi que bons poids et mesures. Mais, en dépit de ces premières réformes, son désir de faire des principales villes du royaume de grands centres de commerce rivaux des entrepôts de la Hanse lui fit oublier que l'agriculture, l'industrie et le commerce veulent être libres et se donner la main.

Premières violences de Christian.

Christian régnait depuis quatre ans déjà, quand ses premières violences excitèrent contre lui les mécontentements. La Duvéké étant morte subitement en 1517, on parla d'empoisonnement, on accusa tantôt les membres du conseil qui voulaient, disait-on, briser l'ascendant que Sigebritte exerçait sur le roi, tantôt les parents de Torben Oxe et Torben Oxe lui-même, favori du roi, gouverneur du château de Copenhague et qui avait aimé la Duvéké. La famille de ce jeune seigneur aurait, selon le public, cherché à détourner ainsi la honte d'une mésalliance, ou bien lui-même aurait voulu échapper par un meurtre au mariage que Sigebritte exigeait. Christian reçut avec une indifférence apparente les rapports et les dénonciations, sembla les oublier, et fit taire ainsi la rumeur publique. Mais quelque temps après, à un bal de la cour, il s'approcha de Torben : « Dites-nous à présent, lui demanda-t-il, la pure vérité. Avez-vous quelque chose à démêler dans l'affaire de la Duvéké? Elle est morte; votre coquin de secrétaire, qui vous accusait, a payé de sa tête ses calomnies. Vous pouvez parler. ». A ces mots, prononcés à haute voix, les courtisans

firent cercle, et fixèrent sur Torben des regards curieux. Torben répondit d'abord d'un air dégagé qu'il n'avait rien eu de commun avec tous ces personnages. Le roi insistant, il avoua que la Duvéké lui avait plu, et que, éconduit une première fois, il avait été plus heureux la seconde. Christian pâlit à ces mots, s'éloigna sans une parole, et chacun prévit pour Torben quelque terrible tragédie. Bientôt, en effet, on apprit qu'il était en prison, et cité devant le conseil du royaume, qui jugeait toutes les causes du roi contre les nobles. Les conseillers renvoyèrent Torben absous de l'accusation d'empoisonnement et répondirent, quant au reste, qu'ils ne pouvaient punir des pensées non traduites en actes extérieurs; ils ajoutèrent qu'il ne s'agissait d'ailleurs que de la maîtresse du roi. Christian s'irrita de cette réponse : « Quand cet Oxe (*ochs*, bœuf) aurait le cou aussi énorme qu'un bœuf, s'écria-t-il, il faut qu'il perde la tête. » Et le lendemain, au mépris de la capitulation de Christian, laquelle donnait pour juges à un noble les nobles ses pairs, douze paysans des environs furent appelés au château; on planta devant la porte quatre lances, signifiant qu'il y avait conseil. Le magistrat du pays leur expliqua la cause en se portant pour accusateur, et ces malheureux, intimidés, rendirent cette sentence ambiguë : « Nous ne le jugeons point, ses propres actions le jugent lui-même. » Dûment condamné aux yeux du roi par ces simples paroles, Torben ne fut pas sauvé par l'intercession du conseil, des nobles, du légat pontifical et de la reine. Il fut décapité et enseveli dans le cimetière de Sainte-Gertrude, près de la potence où pendaient encore les dépouilles du secrétaire, devenu son premier dénonciateur. Un an après, des lueurs parurent tout à coup, dit-on, pendant la nuit, sur le cadavre du secrétaire. Le roi vint les voir de ses propres yeux, et permit que le corps fût enseveli honorablement. On répandit le bruit que la victime, accusée de calomnie, n'avait pas mérité son supplice; d'autres pensèrent que c'était une ruse du roi, de concert avec quelques moines.

Il y eut dès lors une scission complète entre le roi et son conseil, ou plutôt Sigebritte remplaça le conseil. Le chroniqueur Svaning rapporte que, dans son enfance, il vit plus d'une fois (*Vidi ego Joannes Svaningius*) les nobles venir en hiver grelotter devant la porte de Sigebritte, pendant qu'elle tenait au dedans conseil avec le roi. Mécontente des habi-

tants d'Elseneur, en 1517, elle fit transporter de là à Copenhague le péage du Sund, dont elle prit la direction et le profit, et rançonna impitoyablement les navires de la Hanse. C'est elle aussi qui, sur la plainte des femmes et des officiers de la reine, venus de Hollande, et peu habitués à la nourriture trop substantielle des Danois, appela de ce pays une colonie de paysans qui, établis dans une petite île près de Copenhague, défrichèrent cette lande stérile, et apprirent à tout le Danemark à préparer le laitage et à cultiver les plantes potagères. Sigebritte d'ailleurs entoura le roi de petites gens, parmi lesquels son frère et son neveu le Westphalien Didrik Slaghoeck, homme immoral, astucieux et violent, barbier d'origine, chirurgien en Hollande, en Allemagne et en Italie, puis docteur en droit canon et prêtre ; Sigebritte en fit le confesseur de Christian.

Conquête de la Suède par Christian (1520).

En Suède, l'administrateur Sténon Sture avait espéré gagner à la cause nationale toute une famille jusque-là ennemie en acceptant pour archevêque d'Upsal Gustave Trolle. Le nouveau primat, jeune encore, achevait ses études religieuses à Rome; il partit, et rencontra à Lubeck un agent privé de Christian, auquel il promit facilement de seconder, avec tout son parti, les prétentions du roi sur la couronne de Suède. L'aristocratie suédoise se trouva ainsi divisée en deux factions irréconciliables, et un chemin fut ouvert à l'invasion danoise. Christian sut aussi gagner à sa cause, au moins en apparence, le légat Angelo Arcemboldi, envoyé par Léon X pour la distribution des indulgences; mais Angelo ayant plus tard rencontré dans le parti opposé les mêmes avances, et l'administrateur lui ayant procuré un excellent débit d'indulgences, il dévoila tous les projets de Christian, ses relations avec Gustave Trolle et tout le haut clergé, et la trahison même de quelques commandants de forteresses. Muni de ces précieux renseignements, Sténon Sture convoque aussitôt le sénat, et se fait autoriser à de vigoureuses mesures. Les gouverneurs de forteresses, arrêtés, révèlent tout le complot dirigé, disent-ils, par l'archevêque d'Upsal. Comme Gustave Trolle, loin de comparaître devant la diète où il était cité, s'occupait de fortifier son château de Stœke, Sténon Sture vient l'y assiéger. Pendant ce temps débarque une armée danoise qui espère le débus-

quer ; il court à elle, refoule les envahisseurs dans leurs vaisseaux, et laisse achever la victoire par son jeune parent Gustave Vasa. Au retour, il reçoit la soumission de l'archevêque et son abdication forcée, et il l'enferme dans le monastère de Wadstena, pendant que le château de Stœke est rasé.

Le pape Léon X ne reçut pas ces nouvelles sans un vif mécontentement et, malgré l'offre du siége d'Upsal sans résidence obligée faite au légat, le royaume fut mis en interdit, l'administrateur et le sénat excommuniés et condamnés à payer une amende de cent mille ducats à Gustave Trolle, dont ils devraient reconstruire le château. L'exécution de la bulle fut confiée au roi de Danemark aux yeux duquel les Suédois ne devaient être que des rebelles et des schismatiques. Christian ne se fit pas attendre ; il vint assiéger Stockholm qui fut vigoureusement défendue par ses habitants, tandis que Sténon Sture faisait une utile diversion à la tête d'une troupe de montagnards. Le roi avait échoué par les armes ; il essaya de réussir par la ruse. Il feignit de vouloir traiter, demanda des otages, reçut à son bord en cette qualité Gustave Vasa et plusieurs autres membres de la noblesse, puis, sans aucun respect de sa parole, il les fit désarmer et garder à vue ; il manda à l'administrateur qu'il les mettrait à mort comme hérétiques et rebelles si le primat n'était rétabli et l'autorité du Danemark reconnue. Sténon Sture voulut répondre par une vive attaque ; mais un vent favorable emporta la flotte danoise, et le roi rentra dans Copenhague avec ses prisonniers. Gustave fut confié à un noble seigneur nommé Banner qui s'engagea à le garder prisonnier dans son château de Calloe, en Jutland, et à payer, s'il le laissait échapper, une amende de six mille florins. Les autres prisonniers furent enfermés dans des forteresses et traités durement.

Christian crut le moment arrivé de tenter contre la Suède une redoutable expédition. Mais il lui fallait de l'argent. Comme le légat Arcemboldi, maintenant en Suède, le trahissait afin de mieux s'enrichir dans ce pays, il commença par ajouter à un premier impôt de onze cent vingt florins du Rhin déjà payé par lui, la confiscation du gain qu'il avait recueilli en Suède et en Norvége, et qu'il avait converti en marchandises, fer, cuivre et beurre, transportées en Danemark. Il songea ensuite à invoquer le secours des puis-

sances étrangères. Il réclama d'abord la riche dot de deux cent cinquante mille florins d'or qui lui avait été promise par la maison de Bourgogne, et dont une fort petite partie avait été payée après une pressante sommation. Il confia cette affaire à son secrétaire particulier et au frère de Sigebritte, dont les instances au moment où Charles d'Autriche, après la mort de Maximilien, songeait à l'empire, parurent fort malencontreuses. Comme la cour de Bruxelles n'ignorait cependant pas que le roi de Danemark, par ses parents et ses amis, pouvait seconder ses prétentions nouvelles, une convention fut signée qui promettait un à-compte de cent mille florins du Brabant avant le 20 janvier 1520, et le reste en quatre ans; plusieurs villes des Pays-Bas étaient livrées en caution. Les envoyés, Sigebritte elle-même, furent comblés de riches présents, et un secours fut promis contre les Suédois. Il faut ajouter que de nouvelles réclamations énergiques, violentes même, furent nécessaires pour faire payer l'à-compte, et que le roi n'obtint rien au delà. Au grand dépit de la cour de Bruxelles, la députation danoise alla solliciter jusqu'à la cour de France qui, conformément aux traités, promit d'envoyer, sous le commandement de Gaston de Brézé, six pièces de quarante-huit et un secours de mille hommes, « des hommes, disait-on, qui ne craignaient pas le diable. » A partir de ce moment jusqu'à la fin de l'automne, l'île de Seeland reçut des troupes de toute nation et de toute langue. Il en vint d'Ecosse, de Prusse, de Brandebourg, du Slesvig-Holstein. Le célèbre Théophraste Paracelse prit part à l'expédition comme chirurgien de l'armée. En Danemark et en Norvége, chacun répondit de son mieux aux désirs du roi. Les villes danoises équipèrent un nombre considérable de cavaliers, Copenhague et Ripen chacune quarante, Malmoë et Aalborg chacune trente, Aarhus et Randers chacune vingt-quatre, Odensée et Viborg vingt, Elseneur deux seulement, etc. Contrairement aux termes de la capitulation royale, des contributions furent imposées au Danemark et à la Norvége. La noblesse et le clergé n'y furent pas soumis comme corporations, mais les collecteurs allèrent trouver chacun de leurs membres en particulier. Plus d'un, taxé à six cents, à quatre cents florins, n'en paya que cent, que cinquante, que trente; plus d'un se cacha et parvint à échapper aux percepteurs; on n'en recueillit pas moins des sommes considérables. Les commerçants allemands des deux

royaumes durent aussi se résigner à donner un pour cent de leurs propriétés. On fit enfin des emprunts aux villes, aux bourgeois opulents, et même au clergé et à la noblesse.

On choisit, pour commencer l'invasion, la saison d'hiver, pendant laquelle les marais de la Suède demeurent longtemps glacés. Le départ eut lieu dans les premiers jours de la nouvelle année, sous la conduite d'Otto Krumpen, homme d'un caractère énergique. Les premières balles blessèrent mortellement l'administrateur à Bogesund, en Westrogothie; il expira dans le traîneau qui l'éloignait du champ de bataille. Les assaillants s'avancèrent, entre les deux grands lacs Wéner et Wetter, jusqu'à la forêt de Tiweden, l'ancien rempart de la Suède. Là les Français triomphèrent, après de valeureux efforts, de la résistance désespérée des paysans suédois; ils pénétrèrent à travers un immense abatis d'arbres et ouvrirent, après de grandes pertes, un chemin vers la capitale. Partout, sur la route, dans les villages, à la porte de toutes les églises, Christian faisait afficher la bulle du pape qui excommuniait Sténon Sture et ses adhérents, et Gustave Trolle dans le camp des vainqueurs, s'écriait que la mort de l'administrateur montrait le doigt de Dieu. Enfin, le 7 mars, la noblesse conclut la paix avec les Danois, à Upsal: Christian serait couronné roi de Suède, et une amnistie complète du passé était solennellement promise. Le 31 mars, à Copenhague, Christian accepta ces conditions, et l'union de Calmar fut rétablie.

Résistance de Christine Guldenstierna.

Une femme ne donna pas au traité son assentiment. Christine Guldenstierna, veuve de l'administrateur, excita les habitants de Stockholm à une résistance désespérée. Lubeck et Dantzick lui promirent des secours, et les paysans des campagnes voisines, maudissant les nobles, criant à la trahison, s'engagèrent à faire une diversion qui pouvait être sanglante; malheureusement ils manquaient de chef. Malgré l'arrivée d'un puissant armement naval au service de Christian, l'héroïne soutint un siége de quatre mois; la famine et les défections l'obligèrent à se rendre. Christian promit de nouveau une complète amnistie de tout ce qui aurait été commis contre lui-même, contre son père et son aïeul, contre les prélats et contre Gustave Trolle en particulier; l'exemple de la capitale décida la soumission des provinces,

et Christian partit en septembre roi de Suède, de Norvége et de Danemark.

Massacres en Suède.

Mais Christian II n'aspirait pas au titre de roi seulement; il voulait aussi la réalité du pouvoir et croyait qu'il ne l'obtiendrait que par la ruine complète de ses ennemis; il ne manqua pas autour de lui de flatteurs pour le confirmer dans cette idée. Son confesseur surtout, Slaghoeck, prétendit qu'il fallait soigneusement distinguer entre le roi, qui pouvait pardonner les injures commises envers lui, et l'exécution de la bulle pontificale à laquelle il n'était pas libre de désobéir. Christian II retourna en Suède avec une flotte armée et, le jour de la Toussaint, il tint une grande assemblée où furent convoqués prélats et nobles. En tête de l'armée danoise rangée en bataille, le verbeux évêque Andersen de Fionie, surnommé Baldenack parce qu'il était chauve, parla longtemps sur les droits légitimes de Christian à la couronne de Suède, et termina en demandant si enfin la nation repentante le reconnaissait pour souverain roi et seigneur. Après qu'un groupe eut répondu affirmativement, on procéda à la cérémonie de l'hommage; le couronnement eut lieu le dimanche suivant dans la cathédrale de Stockholm; le roi jura de nouveau les engagements qu'il avait pris, et fut sacré au maître-autel. Le général Otto Krumpen portait la couronne, l'amiral Norby le sceptre, le chevalier Henri Gjoe la boule royale et George Pogwisch l'épée de commandement; aucun Suédois ne fut jugé digne de ces fonctions. Une fête de trois jours suivit, à laquelle prirent part Suédois, Danois et Allemands.

Le troisième jour, mercredi 7 novembre 1520, les chefs suédois, danois et allemands étant réunis dans la grande salle du château, Christine aussi étant présente, l'archevêque Gustave Trolle se leva comme accusateur contre Sténon Sture et ses adhérents, et demanda une compensation pour tout ce qu'il avait souffert quant à son corps et à ses biens, avec une indemnité à l'Église pour toutes les pertes qu'elle avait subies. Après qu'il eut parlé, on lut, par l'ordre du roi, la bulle d'excommunication, et Christian ajouta de dures paroles sur l'administrateur, en présence même de Christine. Celle-ci, irritée, répondit en rappelant que ce Gustave Trolle, dénonciateur et imposteur, avait été déposé

par d'autres que par son mari; elle montra même et fit remettre au roi la signature et le sceau des sénateurs qui l'avaient condamné. Christian les fit emprisonner à l'instant même; c'étaient des nobles, des bourgeois de Stockholm et deux évêques. Un troisième évêque, Jean Brask de Linkœping, se sauva par un expédient qui montre de la sagacité et quelque expérience des cours. Il pria qu'on voulût bien rompre le sceau qui lui appartenait, et l'on trouva sous la cire un papier sur lequel il avait autrefois écrit qu'il ne signait que par contrainte. Toutefois il ne fut pas complétement absous : le roi voulut qu'il siégeât parmi les juges et qu'il remplît lui-même les fonctions d'accusateur. Le lendemain jeudi 8 novembre, de bon matin, les douze juges assignés par Christian déclarèrent que Sténon Sture et ses adhérents étaient des hérétiques manifestes d'après les principes de la sainte Église.

Le roi fit publier à son de trompe cette sentence dans la ville, et défendit en même temps que personne quittât sa maison. Une grande foule descendit pourtant dans les rues quand on vit conduire du château au grand marché, vers midi, les évêques, chevaliers et bourgeois prisonniers. Un des conseillers danois dit au peuple qu'il ne devait pas s'étonner de ce qu'il voyait, que le roi n'avait pu refuser justice aux instances réitérées du primat, que du reste les coupables avaient mis le comble à leur crime en faisant cacher de la poudre pour faire sauter le roi. L'évêque de Skara, ayant entendu ces mots, s'écria que tout cela était faux, et que le roi usait de trahison et de mensonge envers les Suédois. Il invoqua la justice, et menaça ses bourreaux de la vengeance céleste. Ainsi parlèrent Anders Rud, conseiller de Stockholm, et Anders Carlson; ils allèrent jusqu'à exciter le peuple à la révolte. L'évêque Mathias de Strengnaes fut le premier décapité; on lui mit la tête entre les jambes, sorte d'injure qu'on fit subir à lui seul. La seconde tête qui tomba fut celle de l'évêque Vincent, de Skara; puis tombèrent treize sénateurs, parmi lesquels était Éric Johannson, père de Gustave Vasa; puis les bourgeois et trois bourgmestres; un témoin oculaire a compté jusqu'à quatre-vingt-quatorze têtes; tous périrent sans jugement ni confession. Aux condamnés politiques on avait mêlé beaucoup de victimes par jalousie ou par occasion. Un barbier, qui remplissait simplement les devoirs de son état, se trouvait entraîné

par les soldats. Un bourgeois l'aperçut et pleura; on le saisit lui-même et il fut décapité. Olaüs Petri, l'historien, secrétaire de l'évêque de Strengnaes, apprend que son maître marche au supplice; avec son frère Laurent, il s'élance en gémissant sur la place du marché; on les saisit tous deux; un officier allemand les sauve à grand'peine en les faisant passer pour allemands. Trois monceaux de cadavres s'augmentèrent encore pendant les deux journées suivantes. Ce ne fut que le samedi 10 novembre que le roi permit de les emporter hors de la ville, à l'endroit où s'élève maintenant l'église de Sainte-Catherine; il y fit ajouter, après les avoir déterrés, les restes de l'administrateur, de son enfant, né et mort sous le poids de l'excommunication, et de son secrétaire, puis toutes ces dépouilles furent livrées au feu. Ce n'était pas tout encore; les veuves furent complétement dépouillées; on prit tout chez elles; on y laissa nus les quatre murs. Outre cela, sur la grand'place, le gibet avait fort à faire. Les serviteurs, les écuyers des nobles condamnés étaient saisis, si on les rencontrait, et pendus avec bottes et éperons. Le massacre ne s'arrêta pas aux portes de la capitale. La Finlande eut ses victimes, Hemming Gad, par exemple, vieillard de quatre-vingts ans qui, justement alors, se donnait pour la cause danoise plus de mouvement que personne. Quant à la veuve de Sténon Sture, elle fut dépouillée de tous ses biens comme hérétique, emprisonnée, et emmenée plus tard en Danemark avec quelques autres nobles Suédoises, parmi lesquelles étaient l'aïeule, la mère et la sœur de Gustave Vasa. Aux deux bourreaux de Christian, Slaghoeck et Baldenack, échurent les deux évêchés de Skara et de Strengnaes. Tous les châteaux et bailliages de Suède furent confiés à des Danois; Christian désarma tout le pays, et fit briser les arbalètes des paysans. Le frère de Slaghoeck fut commandant de Stockholm, avec une forte garnison écossaise et danoise, payée par les Suédois. On entendit un des courtisans du roi dire que le paysan suédois n'avait besoin désormais, pour marcher derrière sa charrue, que d'une seule main, avec une jambe de bois. Le roi ayant quitté Stockholm, partout sur son passage des gibets, promptement dressés, reçurent de nouvelles victimes. Des familles tout entières, celle des Ribbing, par exemple, périrent, y compris des enfants de huit, de cinq et de six ans. On porte le nombre des supplices à six cents.

Gustave Vasa délivre la Suède.

Rarement la punition suivit le crime de plus près. Pendant le voyage de Christian II en Suède, Gustave Vasa était parvenu à s'échapper du château de Calloe. Il erra quelque temps dans le voisinage, déguisé en paysan ; il se joignit ainsi à une caravane marchande allant à Lubeck ; il arriva dans cette ville au mois de septembre 1519. Mais déjà son gardien, Banner, était sur ses traces et le réclamait au nom du roi de Danemark ; un bourgmestre le sauva en suppliant ses concitoyens de ne pas contribuer pour leur part a augmenter une puissance rivale. Gustave put s'embarquer à bord d'un vaisseau marchand, et il entra dans Calmar au mois de mai 1520 ; la ville tenait encore contre les autorités danoises ; mais la garnison, composée d'Allemands et de mercenaires, loin de recevoir Gustave Vasa pour chef, ne songeait déjà qu'à le livrer avec la place ; il s'échappa sous un nouveau déguisement, resta caché jusqu'à l'automne en Sudermanie ; c'est là qu'il apprit le massacre de Stockholm, la mort de son père et de ses amis. Lui-même était désigné aux espions et sa tête mise à prix ; il erra d'asile en asile, excitant en vain ses compatriotes à la résistance : châteaux, couvents, cabanes, tout lui était fermé par la terreur commune. Il résolut de gagner la Dalécarlie, où le dénûment l'obligea à battre le blé dans les granges, mais non pas à se faire ouvrier dans les mines de cuivre, comme l'a dit Voltaire.

Les rudes habitants de cette contrée étaient toujours restés différents du reste des tribus suédoises par le langage, le vêtement et les mœurs. Courageuse et jalouse de sa liberté, cette race de montagnards obéissait à des chefs élus par elle-même. Gustave résolut de la faire servir à la délivrance de la Suède. Un dimanche, à l'heure où les cloches appelaient la foule dans les paroisses, il parut dans le district de Mora, se fit connaître, parla des maux de la patrie, des menaces de Christian pour l'avenir, et s'offrit pour chef s'ils voulaient sauver leur pays. Ses paroles enthousiasmèrent les Dalécarliens, que les nouvelles venues de Stockholm irritaient chaque jour ; ils remarquèrent, comme un bon augure, que le vent du nord avait soufflé pendant que Gustave parlait. La Dalécarlie et les districts voisins lui fournirent vingt mille hommes, buveurs d'eau et capables de se contenter de pain

d'écorce. Après avoir chassé leur gouverneur danois, ils appelèrent aux armes les provinces limitrophes, marchèrent avec Gustave contre Westeras, sur le lac Mœlar, et emportèrent la ville d'assaut; l'archevêque Trolle fut battu devant Upsal; Gustave fit faire le siége de Stockholm, et se rendit à Westeras, où les états le proclamèrent administrateur du royaume. De là, il pressa par ses envoyés les puissances voisines de le secourir, et obtint des soldats, des vaisseaux et de l'argent de Lubeck et des villes hanséatiques[1].

Christian détrôné en Danemark (1523).

Christian, de son côté, était allé trouver Charles-Quint, son beau-frère, pour se faire payer l'argent qui lui était dû. La cour de Bruxelles le reçut avec magnificence; il eut souvent la compagnie d'Érasme qui, dans ses écrits, vante les qualités d'esprit du roi, et du célèbre Albert Durer qui fit son portrait; mais on chercha soigneusement à éviter toute entrevue sérieuse, et il n'obtint, comme toujours, que des

1. Un ancien chant a conservé, en Suède, le souvenir de ce glorieux épisode :
« Gustave s'en va dans la Dalécarlie, et dit aux paysans :
« Le roi Christian est devant le château de Stockholm, buvant de la bière et du vin.
« Écoutez, mes Dalécarliens, ce que je vous propose : « Voulez-vous me suivre à « Stockholm, et battre avec moi les Danois? »
« Les Dalécarliens répondent : « Nous nous sommes battus déjà, nous nous en « souvenons bien. »
« Mais Gustave leur dit : « Nous invoquerons Dieu le Père qui est dans le ciel, et « tout ira mieux. »
« Les Dalécarliens changent aussitôt d'idée. Ils disent à Gustave : « Si tu veux « être notre chef, jeunes et vieux nous te suivrons.
« La flèche atteint sur les arbres l'écureuil et la gelinotte : il en sera de même de « Christian le Bourreau. »
« — Je serai volontiers votre chef, reprend le roi Gustave, si vous voulez vous « rallier fidèlement sous ma bannière bleue. »
« D'une voix unanime les Dalécarliens s'écrient avec courage : « Nous exposons « volontiers notre sang et notre vie pour combattre ce cruel tyran.
« — Marchons donc, dit le roi, au nom du Dieu puissant! marchons à la hâte « pour délivrer notre patrie du joug des Danois! »
« Les Dalécarliens s'avancent avec leurs arcs sur le pont de Tuna. Ils étaient en plus grand nombre que Gustave ne pouvait le croire.
« Ils s'avancent rapidement dans la forêt de Tuna. Leur troupe était plus nombreuse que Gustave ne pouvait le voir.
« Ils ne s'arrêtent pas, ils marchent avec ardeur pour arriver au lieu où campe l'armée danoise.
« Quand ils sont au pont de Brunnebeck, ils aperçoivent les Danois, et à l'instant les flèches des Dalécarliens volent dans l'air comme les grains de grêle qui tombent des nuages.
« Les Dalécarliens tirent tous en même temps. Leurs flèches sont plus nombreuses que les sables du rivage.
« Les Danois se précipitent dans le fleuve, et chantent un triste refrain : « Il « faut boire l'amère boisson qui nous est venue de la Dalécarlie. »

à-compte. En Suède, non-seulement Stockholm assiégé par Gustave Vasa demandait à être secouru, mais cette ville réclamait contre son gouverneur danois, qui ne voulait entendre parler que de roue et de gibet, et dont la cruauté ne respectait ni femmes ni enfants. Christian ne le désavoua cependant pas. Trois députés qui apportaient les plaintes de la ville et qui réclamaient la solde de la garnison, furent exécutés de nuit, sans juges ni confesseur.

Christian venait d'élever Slaghoeck à l'archevêché de Lund en Scanie (25 novembre 1521), quand parut à Copenhague le nonce du pape, Jean de Potentia, pour demander compte au roi de la mort des prélats exécutés à Stockholm. Le roi, effrayé d'abord, rejeta toute la faute sur Slaghoeck, et le nonce, qui avait ordre de ménager le Danemark au milieu du désordre religieux de l'Allemagne, voulut bien fermer les yeux. Slaghoeck fut donc la seule victime. Emprisonné à Copenhague et soumis à la torture, il se reconnut l'auteur de toutes les horreurs commises en Suède, et, le 24 janvier 1522, tout habillé de velours et portant une corde au cou, il fut pendu au-dessus d'un bûcher ardent. Le nonce déclara le roi innocent de tout le mal commis contre la sainte Église, et reçut pour récompense l'évêché de Skara. Mais un autre légat fut moins indulgent, il condamna le roi lui-même comme le véritable auteur des massacres, et déposa Gustave Trolle.

Deux mesures législatives, sages en elles-mêmes, mais qui blessaient profondément les droits de l'aristocratie, précipitèrent la chute de Christian; ce furent les lois sur le servage et le droit de bris. Afin que les paysans ne fussent plus vendus et achetés, et transportés, comme des troupeaux, d'un seigneur féodal à un autre, un édit fut publié qui abolissait cette coutume barbare encore usitée alors dans les îles de Seeland, de Falster, de Laaland et de Moen. La même ordonnance ajoutait qu'en cas de mauvais traitements, le serf pouvait chercher un refuge dans un autre château, comme cela se faisait chez les paysans de Scanie, de Jutland et de Fionie. En second lieu, Christian voulut restreindre le droit de bris, exercé autrefois au profit de la couronne, mais accaparé maintenant par les seigneurs féodaux. Il fut décidé que tous les biens rejetés par les flots sur la côte seraient remis au bailli du roi. Tout marin naufragé eut le droit de faire recueillir sa cargaison et ses biens par les hommes de

son équipage; aucune autorité ne pourrait lui refuser assistance. Une récompense était promise à quiconque sauverait des marchandises en cas de naufrage. Le bien qui ne serait pas réclamé serait pendant une année conservé dans l'église, après qu'on aurait vendu ce qui pourrait se gâter. Si aucun propriétaire ne se présentait alors, les deux tiers seraient dévolus au roi, et un tiers aux églises les plus voisines, qui seraient chargées de faire des prières pour les naufragés.

Ces ordonnances étaient certainement fort sages et surtout équitables; les prélats et les nobles du Jutland s'en irritèrent néanmoins (1522), et signèrent en secret une déclaration dans laquelle ils accusaient Christian d'avoir violé plus d'une fois la capitulation signée au commencement de son règne, et d'avoir de la sorte réduit les trois royaumes à une grande misère. En conséquence, ils refusèrent de lui obéir, et offrirent la couronne à Frédéric, duc de Slesvig-Holstein. A ces nouvelles, Christian se retira en toute hâte dans Copenhague; puis, au grand étonnement de ses sujets, au lieu de s'opposer à l'orage, il équipa une petite escadre, s'embarqua avec sa famille et ce qu'il avait de plus précieux, et fit voile pour les Pays-Bas. Il laissait dans la capitale une garnison allemande à qui il promettait de revenir avec de nouvelles forces dans l'espace de trois mois.

Fin de l'union de Calmar (1523).

Cette chute soudaine de Christian en Danemark amena pour la lutte qui agitait la Suède une rapide conclusion. Gustave Vasa convoqua à Strengnaes une diète qui lui déféra le trône, et Stockholm lui ouvrit immédiatement ses portes.

Ainsi se termina la fameuse union de Calmar, après une durée de cent vingt-six ans, de 1397 à 1523. Les avantages qui auraient pu résulter de cette union fidèlement observée s'aperçoivent facilement. Le commerce du nord était alors tout entier aux mains des villes hanséatiques, ce qui empêchait la formation d'un tiers état, d'une bourgeoisie dans les États scandinaves. Si l'on réussissait à unir les trois royaumes, on se rendait maître des mers Baltique et du Nord et un commerce étendu pouvait bientôt les féconder; les ennemis extérieurs eussent respecté une puissance devenue imposante par la communauté des intérêts, des mœurs, du langage, à l'époque où la division et le manque

d'unité affaiblissaient presque tous les États de l'Europe. Mais bien des causes firent échouer les plans de Marguerite : le Danemark, impliqué à cette époque même dans une guerre longue et coûteuse avec les ducs de Holstein, parut, aux yeux des Suédois, ne chercher dans l'union que des auxiliaires à exploiter. Cette défiance fut très-funeste. Ajoutons que les contractants eurent tort de ne pas dresser à Calmar, au lieu d'une ébauche imparfaite, un acte fondamental ; qu'il fallait faire de l'hérédité une règle absolue ; qu'il fallait au moins ne pas négliger de fixer les principes et le mode d'élection en cas de vacance. Enfin les successeurs de Marguerite furent malheureusement sans énergie et sans élévation. En un mot l'union de Calmar ne cessa d'être pour le nord une source d'oppression et de calamités de tout genre ; mais l'abdication de Christian fut, au moins en Danemark, le triomphe de l'aristocratie et l'affermissement de la servitude féodale. Les statuts qu'il avait publiés furent brûlés publiquement comme « contraires aux bonnes vieilles coutumes ; » les paysans les regrettèrent, et la haine des crimes de Christian disparut devant l'estime accordée à ses lois.

Institutions de Christian II.

Les institutions de Christian sont généralement fort peu connues. Nous avons déjà cité les deux ordonnances concernant le servage et le droit de bris. Il faut mentionner aussi celle qui parut en 1522 pour régler l'administration des villes. Le roi instituait dans chacune d'elles un officier nommé *Scultus*, c'est-à-dire maire ou juge, supérieur au bourgmestre et au conseil, nommé pour trois ans, revêtu de tous les droits royaux, chef de la police et de la justice. Selon l'importance des villes, ce magistrat avait une garde de quatre à huit soldats en uniforme ; un long bâton blanc était le signe distinctif de son autorité ; il devait avoir habité la ville pendant trois ans au moins, de même que tous les membres du conseil. Chaque ville dut avoir en outre quatre bourgmestres et sept échevins, qui formeraient à eux tous un conseil présidé par le Scultus ; un secrétaire d'État, chargé d'enregistrer les jugements, enfin des avocats. De ces tribunaux on pouvait appeler jusqu'au roi. Les bourgmestres et les échevins devaient être choisis par le Scultus parmi les trente commerçants les plus considérés ; chaque

bourgmestre, après deux années d'administration, était remplacé par un membre du conseil dans lequel il rentrait; quatre conseillers faisaient place chaque année à quatre commerçants choisis parmi les trente. Les foires ne devaient plus avoir lieu que dans les villes, où les marchands étrangers, à l'exception du grand marché annuel, ne pénétreraient plus. Mille précautions étaient prises, en dépit quelquefois de la capitulation royale, pour favoriser au détriment du clergé et de la noblesse le travail et l'industrie des villes. Christian s'opposait à l'extension, au maintien même des grandes propriétés ecclésiastiques ou nobiliaires dans l'intérieur des villes, il déclarait libres d'impôts celles-là seulement que leurs possesseurs habiteraient eux-mêmes; les autres seraient affermées aux bourgeois, et ne jouiraient d'aucun privilége. Un tarif nouveau de douanes et de taxes fort régulières fut un autre bienfait. La prévoyance royale descendait jusqu'aux derniers détails: aucun cordonnier, ni tailleur, ni colporteur étranger ne viendra s'établir dans l'espace de deux banlieues autour de chaque ville. Des auberges seront ouvertes, et le prix du logement est fixé d'avance. Des marques particulières sur les tonnes de harengs feront reconnaître à quelle maison chacune appartient. Des postes aux lettres sont instituées. Le nettoyage des rues se fera régulièrement chaque samedi, avec celui des maisons. Toute bête morte est portée au delà des murs dans un endroit désigné. Chaque propriétaire doit faire maçonner au moins le mur de sa maison qui donne sur la rue. Toute construction doit être faite sous les yeux de l'autorité; la grandeur même des briques est fixée; elles se vendront un florin le mille. Les domestiques doivent présenter un certificat de leurs premiers maîtres. Tout jeune homme est tenu d'apprendre un métier; toutefois le maître d'école ne doit recevoir que les enfants à l'entretien desquels une famille peut subvenir. La mendicité est réduite aux indigents malades ou incapables de travail. Ils porteront une marque particulière. Les lépreux se tiendront à la porte de la ville, une crécelle en main, afin qu'on les reconnaisse à distance. Les Dominicains ou frères noirs, les Franciscains ou frères gris, les Carmélites et les Augustins pourront seuls désormais recueillir les aumônes. Les ecclésiastiques cesseront d'intervenir dans les affaires du conseil, n'interdiront plus les sacrements pour dettes, etc.

Personne ne sera forcé à l'avenir de porter ses causes à Rome; mais, afin que l'argent ne sorte pas du royaume, il sera institué à Roskild un tribunal permanent composé de quatre docteurs et maîtres, juges spirituels, supérieurs même aux évêques. Ces juges devront connaître fort bien le droit ecclésiastique et le droit impérial. Chaque procès durera six mois au plus. Les affaires non achevées par les conseils des villes appartiendront aussi à ce tribunal.

Si tous ces règlements, dit M. Dahlmann, avaient été exécutés, le droit laïque de l'ancienne Rome aurait probablement pénétré dans le nord par la même porte que la juridiction ecclésiastique de la nouvelle Rome laissait ouverte en s'en allant.

CHAPITRE VII.

ÉTAT SOCIAL ET LITTÉRATURES DU NORD AVANT LA RÉFORME.

§ 1. ÉTAT SOCIAL DES ROYAUMES DU NORD AVANT LA RÉFORME.

INTRODUCTION DU SERVAGE EN DANEMARK; PROGRÈS DE L'ARISTOCRATIE. — INSTITUTIONS FÉDÉRATIVES DE LA SUÈDE; LIBERTÉS PUBLIQUES; INFLUENCE DU CHRISTIANISME.

Introduction du servage en Danemark; progrès de l'aristocratie.

Jusqu'au milieu du XVe siècle l'ordre des paysans danois avait occupé une place importante dans l'État; il commença à la perdre vers l'époque des Valdemar. On voit encore, il est vrai, au commencement du XIIIe siècle, un certain nombre de riches paysans ou propriétaires fonciers former une sorte de noblesse et participer avec les autres ordres à l'élection royale, au pouvoir législatif, à l'administration de la justice et au vote des impôts; les fermiers possèdent encore quelques priviléges et, jusqu'à la fin du XIVe siècle, la classe inférieure des paysans conserve le droit de voter dans les assemblées publiques; il n'existe toujours entre le fermier et le propriétaire qu'un rapport de dépendance et de protection qui n'entraîne aucune idée de servage

ou de condition non libre. Mais vers le commencement du xv[e] siècle le servage est décidément introduit dans les mœurs danoises; le paysan est regardé comme faisant partie du domaine qu'il cultive, et il ne lui est plus permis de quitter ce domaine sans l'aveu du propriétaire ou moyennant une somme d'argent; les corvées se multiplient en même temps selon le bon plaisir du maître. Les malheurs qui accablaient alors le Danemark au dedans et au dehors et les progrès incessants de la noblesse et du clergé, avaient été les principales causes de cette transformation. Il faut l'attribuer aussi, en partie du moins, à l'admission d'un grand nombre de nobles allemands en Danemark. Ils apportèrent, avec le servage depuis longtemps établi en Allemagne, l'hérédité des fiefs et presque tous les abus de la féodalité germanique. La langue danoise ne sut trouver et n'a conservé pour désigner ces nouvelles idées sociales, que les mots employés déjà par la langue allemande : *vogt*, par exemple, pour désigner un inspecteur, un intendant, un bailli, et *hofdienst* ou *hoferei* pour signifier les innombrables services qui furent imposés aux fermiers danois. Au reste, il est à remarquer que le servage ne s'établit que dans les îles, dans Seeland, Laaland, Falster et Moen. Cela s'explique facilement si l'on se rappelle que Seeland servait de résidence à la famille royale et que les îles voisines, d'un climat salubre et d'un aspect pittoresque, étaient peuplées par les principaux de la noblesse et du clergé qui y avaient leurs domaines. Il était d'ailleurs plus facile aux grands d'établir leur domination dans ces petites îles que dans le Jutland ou la Scanie, provinces très-peuplées dont les révoltes fréquentes inquiétaient les propriétaires.

L'introduction du servage en Danemark ne fut pas un fait isolé; les habitants des villes virent en même temps décroître leurs priviléges et leurs richesses, et les deux ordres des bourgeois et des paysans perdirent leurs droits politiques. Les assemblées publiques, dont la principale se réunissait autrefois chaque année à Nyborg, ne furent plus fréquentées que très-rarement par les ordres inférieurs; dans les occasions extraordinaires seulement, comme lorsqu'il s'agissait d'élire un roi, les quatre ordres furent encore convoqués; mais, alors même, les deux derniers n'avaient réellement aucune importance.

D'une part cet amoindrissement des classes inférieures

et intermédiaires, sources vitales de toute nation, de l'autre un accaparement total du commerce extérieur par les villes hanséatiques, du négoce intérieur et de l'industrie nationale par une multitude de privilégiés allemands ou par les plus considérables familles de l'aristocratie danoise, arrêtèrent toute prospérité en Danemark. Ajoutons que le mauvais système des monnaies au milieu des monnaies étrangères, qui affluaient de tous les pays voisins, rendait les transactions difficiles et les erreurs innombrables, et nous aurons une idée de la misère profonde qui devait résulter finalement d'un si complet désordre. C'étaient autant de germes de révolutions, religieuse et politique, que le peuple danois laissait naître et se développer à son insu.

Institutions fédératives de la Suède; libertés publiques; influence du christianisme.

Les guerres civiles auxquelles l'introduction du christianisme donna lieu dans les trois royaumes du nord avaient fait perdre à la Norvége son existence politique, au peuple et aux paysans du Danemark leurs libertés; la Suède fut plus heureuse ou plus sage. Peut-être doit-elle cet avantage aux institutions fédératives qu'elle posséda jusque dans le xve siècle. Chaque district (*härad*) se composait d'une association de pères de famille libres; un certain nombre de districts unis par une loi commune formaient un *pays* ou une *nation*, et le royaume tout entier n'était autre chose que la réunion de ces différents *pays*. Le roi d'Upsal était distingué par le nom de roi du peuple (*Folk Konung*) des petits rois ou chefs de districts qui firent place, avec le temps, aux juges, sénéchaux et orateurs, paysans élus par les paysans eux-mêmes et chargés d'administrer chaque association particulière. Ces juges populaires furent les défenseurs des deux derniers ordres contre la noblesse et le clergé; ce fut, dit l'historien Geyer, une sorte de tribunat populaire. Les deux premiers ordres ne pouvaient d'ailleurs se vanter ici, comme dans beaucoup d'autres pays de l'Europe, d'une conquête qui leur eût donné, avec l'occupation violente du sol, une domination incontestée. A peine élu dans la plaine de Mora, le roi devait partir d'Upsal pour faire sa tournée (*eriksgata*) à travers les différents peuples de la Suède afin de se faire reconnaître par eux. Il visitait ainsi la Sudermanie, l'Ost Gothie, le Smaland, la

West-Gothie, la Néricie, le Westmanland et l'Upland. Chaque peuple donnait des otages au moment où le roi entrait sur son territoire. Après l'accomplissement scrupuleux de cette cérémonie, antérieure à l'époque de saint Éric, le roi pouvait demander son couronnement dans l'église d'Upsal des mains de l'archevêque et des évêques et, dès ce moment, il avait le droit de porter la couronne.

La véritable base de la constitution suédoise était l'indépendance du franc tenancier, homme libre, ne reconnaissant entre le souverain et lui que des obligations réciproques librement consenties, et dont la terre allodiale ou, comme on l'appelait, le *bien de naissance* ne pouvait être vendu ni divisé ni même aliéné sans le consentement de toute sa famille. Le roi même était soumis à cette loi et, s'il avait au sujet d'une terre un procès avec un paysan, la loi d'Ost-Gothie accordait à la parole de celui-ci plus de valeur qu'à celle du premier, afin que la puissance du roi ne pût porter atteinte à la propriété du franc tenancier. Les principales dispositions de la loi tendaient à empêcher la division des terres patrimoniales. L'aîné des fils héritait et indemnisait ses frères qui allaient chercher fortune sur l'Océan ou bien à la cour de quelque seigneur étranger.

La vie et l'honneur du citoyen étaient placés sous la garantie de sa propre famille pour qui la vengeance était une affaire commune. Celui qui disait à un autre « qu'il n'était pas le mari de sa femme ou qu'il n'était pas homme de cœur » devait se rencontrer avec l'offensé au point de réunion de trois chemins; si le premier ne s'y rendait pas, il était déclaré infâme (*nidstäng*, bâton d'infâme); si le second faisait défaut, l'accusation était réputée vraie. L'héritage de la vengeance (*vigarf*) était le plus cher de tous. Toutefois si le meurtrier, en venant lui-même au Ting, à la nuit tombante, déclarer son crime, faisait accepter au plaignant une réparation pécuniaire, ce qui arrivait rarement, on disait qu'il avait échappé *à la forêt*; sinon il était mis hors la loi, ne pouvait espérer aucun asile et n'avait de refuge qu'au milieu des bois. Dans les premiers temps son père, son fils, et ses frères devaient le suivre.

Les épreuves judiciaires ou jugements de Dieu existaient encore en Suède au XIVe siècle. L'usage des *conjuratores* (*edgärds män*) y est fort souvent mentionné. Les jurés, qui venaient d'abord assister les juges, devinrent peu à peu

permanents et partie intégrante du tribunal; mais il fut nécessaire qu'il y eût unanimité dans leur verdict pour l'emporter sur l'opinion des juges : « Tous les cas qui se présentent, est-il dit dans l'allocution d'un juge aux membres du jury à l'époque même où le jury était devenu permanent, n'ont pu être prévus ni par conséquent déterminés par la loi; en l'absence de la loi écrite, nous devons recourir à la loi naturelle que Dieu a gravée en nous et laisser la décision, dans ces cas difficiles, aux jurés du district. » Encore aujourd'hui les douze paysans qui, dans toutes les campagnes de Suède, assistent le juge du district et de la sénéchaussée, représentent la justice naturelle du tribunal. Primitivement le peuple nommait lui-même, « avec l'aide de Dieu, » les juges et le sénéchal. Peu à peu s'introduisit l'investiture puis la nomination royale. L'influence du pouvoir public s'insinua lentement aussi dans l'exécution des arrêts, abandonnée d'abord à la violence personnelle. Toutefois, même dans ces temps primitifs, l'inviolabilité du domicile était par-dessus tout respectée. Outre les juges de district et les sénéchaux, les hommes libres, les paysans et les propriétaires fonciers (*boande män*) pouvaient porter plainte devant les Tings, assemblées publiques qui se tenaient dans chaque district en plein air, suivant l'ancien usage maintenu jusqu'au XVIe siècle. Le Ting était chargé en outre de décider toutes les affaires générales concernant le district, de l'administrer et de le défendre. Le district formait d'ailleurs une association toute solidaire et fort étroitement unie. Les actes de violence ou les assassinats accompagnés de vol s'annonçaient par le cri : Au secours (*äkallan*). La nouvelle s'en transmettait de village en village par une petite branche de bois sur laquelle on faisait un nombre convenu d'incisions; c'était le *bud-kafle* (*bud*, messager, *kafle*, morceau de bois). Ce morceau de bois était brûlé par un bout et il portait à l'autre un cordon, c'est-à-dire que l'incendie ou la corde était réservé à celui qui aurait négligé de le faire circuler immédiatement. Les feux allumés sur le haut des montagnes annonçaient l'invasion.

Dans les parties de la Suède où le christianisme s'était le plus tôt et le plus fermement établi, les mœurs avaient promptement perdu leur barbarie primitive; la paix de Dieu (*Guds frid*) étendue aux jours de fêtes religieuses et à certaines saisons de l'année, comme au temps des semailles

et à celui des récoltes, avait diminué la cruauté des vengeances particulières; la femme avait acquis, avec de nouveaux droits, une plus grande considération; la servitude, moins dure en Suède que partout ailleurs, avait été complétement abolie; la disparition des épreuves judiciaires et l'institution d'un accusateur public avaient régularisé la justice; enfin les évêques dans leurs tribunaux particuliers, les ecclésiastiques dans leurs emplois de conseillers ou de chanceliers auprès des rois, avaient su faire dominer peu à peu, non pas sans lutte ni sans mélange, l'influence du droit canon et du droit romain.

Ce système fédératif qui faisait la force des hommes libres et des paysans fut précisément la cause du peu d'importance qu'eurent les villes en Suède. Le commerce, qui aurait pu créer leur puissance, existait à peine; l'industrie des mines, exploitées dès le XIIIe siècle en Gothie, dès le milieu du XIVe en Néricie, était entre les mains des nobles, du haut clergé ou des riches bourgeois allemands. Les villes ne se composaient elles-mêmes que de *ghildes* ou corporations, qui s'étendaient aussi dans la campagne; on en comptait plus de cent aux XIVe et XVe siècles. C'étaient d'abord des sociétés fondées sous l'invocation d'un saint; des exercices de religion et des œuvres de charité précédaient les repas qui réunissaient les confrères à certaines époques déterminées[1]. Chaque confrérie avait une maison et des revenus particuliers provenant de legs ou donations pieuses; presque toutes comptaient des ecclésiastiques dans leur sein. Quelques-unes devinrent fort puissantes, comme celle de Saint-Canut en Scanie et en Danemark. Les corporations exclusivement religieuses étaient elles-mêmes devenues fort nombreuses en Suède. Il y avait les frères et sœurs de la Chaise, les Franciscains, les Dominicains, les Carmélites, les Augustins, les Chartreux, introduits vers la fin du XVe siècle, etc.; mais là comme dans plusieurs autres pays de l'Europe, la vie monastique s'était corrompue; sainte Brigitte, fille du sénéchal d'Upland et femme du sénéchal de Néricie, voulut introduire une réforme complète. Elle institua une nouvelle communauté, dont les règles furent approuvées par le pape en 1370 et pour laquelle un premier couvent fut fondé à Wadstena; mais cette communauté se

1. Voy. Fant., *Dissertat. de conviviis sacris (Suetice gilden) in Suecia.*

corrompit elle-même, et ces désordres préparèrent un champ libre à la réforme protestante[1].

§ 2. LITTÉRATURE DANS LE NORD AVANT LA RÉFORME.

ANCIENNE LANGUE SCANDINAVE; CODEX ARGENTEUS. — PREMIÈRES ÉCOLES EN SUÈDE. — POÉSIES POPULAIRES DE LA SUÈDE; LEKAR, JEUX SUÉDOIS. — PREMIÈRES ÉCOLES EN DANEMARK. — SAXO GRAMMATICUS (MORT EN 1204). — PREMIERS ESSAIS DE LITTÉRATURE EN DANEMARK. — KÆMPEVISER.

Ancienne langue scandinave; Codex argenteus.

Les peuples de la Suède, du Danemark et de la Norvége, issus de la même race, ont parlé primitivement la même langue, la langue scandinave ou du nord (*norrœna tungu*) ou danoise (*danska tungu*) qui est, avec la langue germanique, l'une des deux branches principales du mésogothique. Le seul monument qui existe de cette dernière langue, source des idiomes du nord, est la traduction des Evangiles faite au IVe siècle par l'évêque arien Ulphilas pour ceux des Goths qui habitaient la Mésie. Ulphilas inventa un alphabet qui n'était sans doute autre chose qu'une altération de l'alphabet grec; M. W. Grimm le regarde cependant comme une des formes d'un alphabet commun primitivement aux diverses nations germaniques. Le manuscrit d'Ulphilas est aujourd'hui conservé soigneusement à l'université d'Upsal. Découvert en 1597, dans une abbaye de Westphalie, il fut transporté à Prague. Prague ayant été prise par les Suédois en 1648, il fut trouvé dans le butin et envoyé à Christine. On accuse le docte Vossius de l'avoir volé. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, lui mort, le manuscrit, désigné aujourd'hui sous le nom de *Codex argenteus*, fut racheté de ses héritiers par Magnus de La Gardie et donné à l'Université. On a employé sans doute une sorte de procédé typographique pour en tracer les caractères. En effet, sur un fond violet se détachent en relief les lettres d'un aspect ordinairement argenté. Les initiales des chapitres et quelques passages sont en or et également en relief. Cette disposition donnerait à penser que les lettres ont été évidées avec un emporte-pièce et appliquées ensuite sur le fond violet qui les porte[2].

1. Brigitte mourut à Rome, âgée de soixante-dix ans, en 1373. De ses huit enfants, son fils Israël faillit monter sur le trône après Magnus Érikson; sa fille Catherine fut canonisée comme elle. Ses relations ont été écrites par ses confesseurs. Les prières qu'elle a composées forment le seul livre suédois qui ait été traduit en arabe (arabe et italien, Rome, 1677).

1. M. AMPÈRE, *Littérature et Voyages*. La découverte d'un autre manuscrit à

Du IVe au IXe siècle, la langue scandinave eut le temps de se former et de se répandre parmi les nations scandinaves. Au IXe siècle, les colons norvégiens la portèrent dans l'Islande, où elle subsiste encore à présent. Elle s'altéra au contraire à partir de cette époque en Suède, en Danemark et même en Norvége; et, dès le XIIe siècle, la langue des deux premiers royaumes, sinon des trois, différait d'une manière notable de la vieille langue *norrœna*.

Premières écoles en Suède.

Le christianisme suscita les premiers travaux intellectuels en Suède. Mais il ne s'était introduit qu'à grand'peine dans l'intérieur du pays; au XIe siècle il y avait encore des sacrifices humains à Upsal et saint Étienne était massacré dans les forêts païennes. Le clergé resta seul instruit pendant fort longtemps : *Laïcus, literatus tamen*, laïque et cependant lettré, est-il dit en 1391 d'un Suédois qui vient de mourir. Les premières écoles furent celles des cathédrales. Dès la fin du XIIIe siècle cependant, on voit le sénateur André And acheter à Paris une maison pour les étudiants pauvres de Suède. Paris eut bientôt deux colléges semblables. En 1373, sainte Brigitte donna aux Suédois une maison d'étude à Rome. L'université d'Upsal ne fut fondée qu'en 1478, par Sténon Sture, et encore ne devint-elle florissante que sous le règne de Gustave-Adolphe. On ne trouve pendant les XIIe et XIIIe siècles que des recueils de lois provinciales, comme les codes de West-Gothie, d'Ost-Gothie, de Scanie et d'Upland; la chronique en vers des rois de Suède, continuée successivement par cinq auteurs différents jusqu'à Christian II, est de 1319; un recueil de proverbes en suédois et en latin (publié à Lund en 1840) est après ces recueils l'ouvrage le plus important de cette période. Quant aux sciences, leur étude était à peu près nulle. C'était le calendrier qui fournissait les médecins; on invoquait sainte Pétronille contre le froid, saint Stapitius pour la goutte, sainte Apollonie pour le mal de dents et saint Athanase pour le mal de tête. Un homme qui savait le grec était regardé comme un prodige; les livres étaient fort rares et le parchemin si cher qu'on écrivait souvent sur de l'écorce de

Wolfenbuttel et des découvertes plus récentes encore, à Milan, ont servi à compléter l'œuvre d'Ulphilas. L'ensemble de sa traduction comprend de nos jours les quatre évangiles, les épîtres de saint Paul presque complètes, et des fragments de Néhémie et d'Esdras.

bouleau. La bibliothèque d'Upsal contenait en 1369 quelques bibles, des livres de théologie et de droit canon, deux histoires de l'Église, quatre légendes de saints et une description de la terre de Chanaan; un cloître de l'île de Gothland contenait, dit-on, une bibliothèque de deux mille manuscrits; mais on sacrifiait tout Cicéron pour une glose et tout Virgile pour une litanie. Le Danemark était de beaucoup plus avancé que la Suède à cette époque; il avait déjà l'évêque Absalon et Saxo Grammaticus[1].

L'imprimerie fut cependant introduite en Suède dix ans plus tôt qu'en Danemark. Il y avait une presse en 1476 à Upsal, une en 1482 à Stockholm, une en 1490 à Wadstena. Le premier livre fut imprimé à Stockholm en 1483; il est conservé dans la bibliothèque du comte de Fleming; c'est un traité moral dont on est redevable à la femme de Sténon Sture, Ingeborg Tott, qui contribua beaucoup à l'introduction de la typographie en Suède, fit publier des ouvrages à ses frais et forma une bibliothèque dans le couvent des Chartreux de Marienfred, fondé par son mari.

Poésies populaires de la Suède; Lekar, jeux suédois.

Les chants primitifs du nord, conservés par les caractères runiques ou dans les sagas scandinaves ont été remplacés par les inspirations poétiques de l'esprit chevaleresque, venu de l'Allemagne. Parmi ces poëmes composés par des bardes et souvent par des rois, nous avons cité celui de Ragnar Lodbrog; nous aurions pu ajouter le dernier chant de Hialmar le Vaincu et le chant funèbre d'Eivind-Skaldaspiller sur Hakan, roi de Norvége. Tous trois sont restés populaires. A cette poésie primitive succédèrent les *Folk-Visor* ou chants du peuple dont les plus beaux ont été recueillis par Geyer et Afzélius. Presque tous ont la rime, très-commune dès le XIVe siècle, et qu'on rencontre à cette époque jusque dans les ordonnances royales; une donation de terres du roi Magnus Ladulas est souvent citée à ce sujet. Les Suédois relisent encore avec plaisir *la Victime du couvent*, *les Noces sanglantes*, *Saint George*, etc.

On remarque surtout dans le recueil des *Folk-Visor* un chant scénique fort original nommé *Lek* (au pluriel *Lekar*),

1. Voy. le volume de M. X. MARMIER sur l'*Histoire des littératures scandinaves*, dans la collection des Documents publiés par la commission scientifique envoyée dans le Nord par le gouvernement, de 1835 à 1840 (chez Arthus Bertrand, grand in-8°).

sorte de *libretto* qu'accompagnaient la danse, la pantomime et sans doute aussi la musique ; c'était un divertissement de famille que les longues soirées d'hiver et la veillée de Noël ramènent encore en Suède de notre temps. Celui de Vendéla est fort connu ; il a été traduit en français. L'ancienne Grèce, l'ancienne Italie et, aujourd'hui encore, l'Islande et la Finlande offrent de petites scènes mimiques tout à fait analogues. On en trouverait des exemples dans quelques-unes de nos provinces comme la Bretagne et la Franche-Comté.

Les *Folk-Visor* sont avant tout des poésies populaires. Il sera facile de reconnaître, à quelques citations, l'énergie et la naïveté ordinaires d'une littérature toute nationale.

« Une jeune fille se promène au bord de la mer avec sa sœur dont elle est jalouse, et la précipite dans les flots. Un ménestrel rencontre sur le rivage le corps inanimé de la victime. Il lui coupe les cheveux, en fait des cordes pour sa harpe ; puis il s'en va chanter dans la maison des deux sœurs ; la coupable, en entendant le son de cette harpe merveilleuse, tombe morte. »

« La petite Christine a mis de l'or dans le cercueil. La petite Christine pleure son fiancé, qui est dans la tombe.

« Il frappe à la porte de ses doigts légers.—Lève-toi, petite Christine, et tire le verrou. Je suis le jeune fiancé que tu aimais autrefois.

« La jeune fille se lève à la hâte et tire le verrou.

« Elle le fait asseoir sur un coffre d'or ; elle lave ses pieds avec du vin pur.

« Ils s'assoient sur le lit, causent beaucoup et ne dorment pas

« Mais les coqs commencent à chanter ; les morts ne peuvent rester plus longtemps absents.

« La jeune fille se lève, prend ses souliers et suit son ami à travers la longue forêt.

« Et quand ils arrivent au cimetière, les cheveux blonds du fiancé commencent à disparaître.

« — Vois, jeune fille, comme la lune a rougi tout à coup ; ainsi tout à coup disparaît ton bien-aimé.

« Elle s'assoit sur le tombeau et dit : Je resterai ici jusqu'à ce que le Seigneur m'appelle.

« Alors elle entendit la voix de son fiancé qui lui disait : Petite Christine, retourne dans ta demeure.

« Chaque fois que tu laisses tomber une larme, mon cercueil est plein de sang.

« Chaque fois que ton cœur est gai, mon cercueil est plein de roses. »

Premières écoles en Danemark.

Quoique le christianisme ait peu séduit les imaginations lentes des peuples du nord, le Danemark lui dut cependant, dès le XII[e] siècle, comme la Suède, les deux points d'appui de la science, des écoles et des bibliothèques. Celles de Lund furent les premières. Mais il faut avouer que dès le XIII[e] siècle la scolastique, le droit canon et la dialectique étouffèrent presque tout germe intellectuel, et que les études, durant quinze ou vingt années, furent puériles et confuses. Beaucoup d'étudiants eurent alors recours à l'université de Paris, dont la renommée était répandue par toute l'Europe, et quatre d'entre eux y devinrent recteurs. Celle de Copenhague avait, il est vrai, été inaugurée le 16 mai 1479; mais, mal pourvue, elle déclina promptement, et les troubles civils du XVI[e] siècle l'empêchèrent de se relever; de 1530 à 1537, on n'y nomma pas de recteur.

Le premier livre fut imprimé en Danemark en 1493 : c'était une grammaire latine; le second fut la *Chronique rimée*, 1495. Bientôt une imprimerie fut établie à Odensée, une autre à Ribe; mais pendant presque tout le XVI[e] siècle, la plupart des livres danois, rituels, livres de messe et romans de chevalerie, s'imprimèrent à Paris, à Cologne, à Anvers, à Leipzig et à Lubeck.

Jusqu'au XVI[e] siècle, la langue latine fut la langue écrite. Plusieurs recueils de lois du XII[e] siècle sont les premiers et les plus précieux monuments de la langue nationale; les scaldes seuls conservaient dans leurs chants le vrai langage islandais. D'ailleurs le clergé n'entendait que le latin; Saxo Grammaticus écrivit en latin, les lois furent rédigées en latin jusqu'au XIII[e] siècle, et les rois Éric le Poméranien, Christophe le Bavarois, Christian I[er], employèrent de préférence la langue allemande.

Saxo Grammaticus (mort en 1204).

Quoiqu'elle soit écrite en latin, l'histoire de Saxo Grammaticus est le plus beau monument des premiers siècles du Danemark. La vive intelligence et la saine critique s'y joi-

gnent à l'élégance du style et à la poésie de l'expression. A côté des récits vraiment historiques, l'auteur a compris qu'il fallait placer comme une partie de leur histoire les traditions primitives des Danois, et il a le premier puisé dans les récits naïfs des anciens chants scandinaves : « Les sagas des Islandais, dit-il, nous offrent sur les anciens temps de précieuses notions; je les ai étudiées avec soin, et j'y ai puisé plus d'une page de ce livre. Pour le reste, je me suis fait un devoir de conscience de recueillir dans ma mémoire et de rapporter ponctuellement ce que j'ai appris par les récits de l'évêque Absalon; car chacune de ses paroles était pour moi comme une parole tombée du ciel. » Saxo Grammaticus avait continué jusqu'à son temps son Histoire, qui remonte aux époques les plus anciennes; les sept derniers livres peuvent être consultés avec une grande confiance, quoiqu'ils ne s'accordent pas toujours parfaitement avec les récits islandais retrouvés par les antiquaires modernes, et qu'aucune sorte de chronologie ne permette de suivre en les lisant l'ordre exact et rigoureux des faits. Imprimée pour la première fois en 1514, à Paris (in-folio), l'Histoire de Saxo a été commentée avec une science infinie par J. Stephanius (*Soroe*, 1644, in-folio). Nous avons dit, en parlant des Eddas scandinaves, qu'on y trouvait sous leur forme primitive plusieurs des récits qui sont devenus populaires en Europe; il en est de même pour le livre de Saxo; il a servi de source féconde à beaucoup de poëtes et d'auteurs dramatiques, et Shakspeare, entre autres, lui a emprunté le sujet de la plus originale peut-être d'entre ses tragédies, d'*Hamlet*. Si l'on examine le récit primitif, en le comparant à celui du poëte, on est amené cependant à penser que Shakspeare a dû se servir, non pas du texte même de Saxo, mais d'une imitation faite par le romancier français Belleforest, dont l'ouvrage a été publié en Angleterre sous le titre de : *The History of Hamlet,* et il est curieux de suivre les diverses transformations qu'a subies cette légende du nord suivant le génie de chacun des peuples qui la contaient.

Premiers essais de littérature en Danemark.

Les *Proverbes* ou *Maximes* de Pierre Lolle, en vers latins du XVe siècle, et la *Chronique rimée* de la même époque, sont de beaucoup inférieurs, pour la composition et le style, à l'ouvrage de Saxo. Ce fut le théâtre qui produisit le premier

quelques œuvres réellement littéraires. Vers 1520, un maître d'école d'Odensée, Christien Hansen, composa trois pièces assez plaisantes. Les personnages de la première sont : *Maritus, Uxor, Vir Rusticus, Monachus, Aulicus, Vetula, Diabolus* et le *Præco,* c'est-à-dire, comme chez les anciens, le Prologue qui ouvre la pièce par une harangue destinée à fixer et à aider l'attention, et qui termine la représentation par une sentence morale. « A la première scène arrive un bourgeois nouvellement marié, qui part pour un pèlerinage et dit adieu à sa femme. Aussitôt les galants arrivent. Un voisin, assez rustique, fait tout simplement sa déclaration et est mis à la porte ; un moine élégant et doucereux et un homme de cour sont de même rejetés. Alors une magicienne, payée par l'homme de cour pour le faire réussir, veut consulter les démons, mais elle lit mal dans son grimoire, et les diables se moquent d'elle. Elle imagine donc un expédient sans magie. Elle prend un chien noir, laid et crotté, entre en pleurant chez l'épouse délaissée : « Qu'avez-vous ? lui dit-on, — Hélas ! madame, j'avais une fille charmante qu'un amant dédaigné vient de métamorphoser de la sorte. — En vérité ! pareil refus peut-il amener un tel malheur ? Et moi, malheureuse, qui ai chassé ce jeune cavalier ! — Faites-le revenir, madame, on ne sait ce qui peut arriver[1]. » La seconde pièce est *le Jugement de Pâris.* C'est un combat de coquetterie entre les trois déesses. Junon promet à Pâris le pouvoir, Minerve la sagesse, Vénus l'amour. Pâris choisit ce dernier. La troisième enfin est *la Vie et la mort de sainte Dorothée.*

Si l'on ajoute à cela des traductions de romans de chevalerie et de légendes, on aura la liste, fort maigre à coup sûr, des ouvrages que produisit la littérature danoise jusqu'au XVIe siècle en dehors de la littérature traditionnelle et populaire.

Kæmpeviser.

Celle-ci était plus florissante. De même que les *Folk-Visor* des Suédois, les *Kæmpeviser* sont des chants ou des récits énergiques empruntés aux premiers souvenirs et écrits dans la langue nationale du Danemark. Les chants de guerre se rencontrent dans ce recueil à côté des chants d'amour et des récits héroïques. Ceux qui nous sont restés, rédigés probablement pour la première fois peu de temps après l'introduction du

1. Voy. *Histoire de la littérature scandinave,* par X. Marmier, dans les Documents, etc.

christianisme en Danemark, ont subi une nouvelle rédaction pendant le XIVe siècle. Une centaine environ furent publiés en 1591, et de nouveau en 1695 avec cent autres, par Pierre Syv, à Copenhague. Un grand nombre sont empruntés à l'Angleterre, à la France et surtout à l'Allemagne. Euphémie (1299-1312), fille de Vitzlaff III, prince de Rugen, et épouse du roi de Norvége Hakon Magnussen, avait introduit dans le nord la connaissance des romans du cycle d'Arthur et de Charlemagne. En 1303, elle fit traduire les poëmes d'Iwain et de Gauwain, de *Flore* et *Blanche Fleur*, etc. On trouve ainsi dans le recueil des Kæmpeviser les histoires d'Amadis, du roi Arthur, de Roland et de sa « Dyrendal, » celles de Tristan et Isolde, de Wigolaïs, de Salomon et Markolfus, des Sept Maîtres sages et du chevalier des Pinsons, toutes légendes si bien renouvelées de nos jours en Allemagne, et commentées ou expliquées avec une science profonde par Immermann, Friedrich Rückert, et surtout Simrocq. Voici quelques-uns de ces chants restés jusqu'à nos jours très-populaires en Danemark. Les deux premiers racontent la touchante histoire de la reine Dagmar, c'est-à-dire l'Aurore. Fille du roi de Bohême Przmisl Ottokar, elle épousa, en 1205, Valdemar le Victorieux. Pendant sept années, elle vécut adorée du roi et de son peuple, et mourut le 12 mai 1212, admirée et pleurée. Son corps repose encore aujourd'hui à Ringsted, dans l'île de Seeland, à côté de celui de Valdemar.

« Arrivée de la reine Aurore en Danemark. — Le roi Valdemar et le noble Strange Ebbeson sont assis dans la grande salle du château, et ils commencent à deviser : « Entends-tu, noble Ebbeson, ce que je te dis? — Les oiseaux « murmurent doucement dans le feuillage. — Tu vas partir « pour la Bohême d'où tu amèneras ma jeune fiancée. » Le noble Ebbeson, beau de visage et de parole éloquente, répondit : « Si je vais en Bohême, qui m'accompagnera? — « Choisis d'abord, reprit le roi, le jeune seigneur Limbek et « Olaf Glück ; choisis le riche seigneur Peter Glob et d'autres à « ton gré. » Au moment du départ, le roi les accompagna vers le rivage avec une suite nombreuse et brillante. Ils naviguèrent pendant trois semaines sur les vagues bleues, et quand ils aperçurent la terre de Bohême, ils la saluèrent gaiement. Ils jetèrent l'ancre, amenèrent les voiles et descendirent à terre. La suite nombreuse était brillante à voir précédée du noble Ebbeson : « Que Dieu soit avec vous, roi

« de Bohême! Vous êtes un prince digne de tout honneur! « Le roi Valdemar de Danemark m'envoie vers vous; il aime « et demande votre fille. » Le roi entra alors dans son palais pour s'entretenir avec la reine : « Voici les nobles seigneurs du « Danemark, dit-il, qui viennent pour emmener notre fille. « Si le puissant Valdemar la veut épouser, nous la laisserons « à ces brillants seigneurs, et nous donnerons une riche dot « avec sa main. » Ils revêtirent la princesse de soie bleue et l'amenèrent dans la grande salle : « Voici la princesse elle-« même, si belle de pudeur et de vertus. » Alors on apporta l'échiquier et la table d'or massif, afin que le noble Ebbeson jouât avec la princesse et restât seul avec elle. Dès le troisième coup, ils étaient d'accord entre eux, et le noble Ebbeson avait gagné à son roi cette bonne épouse. Les tapis de soie furent étendus sur la terre, et un long cortége accompagna la princesse jusqu'au rivage; elle dit adieu à ses chers parents et ils la bénirent de loin. Elle était délicate et douce; elle arriva par l'île de Manœ (à l'ouest du Slesvig). Sur la côte de Ripen, le roi de Danemark faisait caracoler son cheval : « Noble Ebbeson, demanda la princesse, dis-moi, avant « que nous abordions, quel est ce cavalier si hardi qui court « là-bas sur le rivage? — Vous êtes la bienvenue, princesse, « répondit Ebbeson; mais ne parlez pas si haut! C'est le roi « Valdemar de Danemark qui apporte trois couronnes à sa « fiancée! — Honte à toi, noble Ebbeson! m'aurais-tu trompée? « le roi Valdemar de Danemark est-il borgne? — Le roi Val-« demar est un héros digne du sang d'Orlog; il a reconquis « au Danemark tout le pays au nord de l'Elbe. Il a fait de sa « vie une vie de combats et d'épreuves ; s'il est un héros d'un « sang glorieux, il faut bien aussi qu'il cède quelque chose. »

« La fête des fiançailles se célébra dans de brillants festins, et les deux époux s'aimèrent tendrement et du fond du cœur. Ce fut pour tous, en Danemark, une heureuse époque, pour les grands et les petits, pour le riche et pour le pauvre, et surtout pour le paysan et le bourgeois. La reine Aurore soulageait le bon paysan; il vivait alors en paix et sans fardeau. Si le Danemark avait toujours eu de telles fleurs dans son parterre, on l'admirerait et on le louerait. Vogue le vaisseau d'Ebbeson qui porte la reine Aurore! »

« La mort de la reine Aurore. — La reine Aurore est malade à Ripen, et déjà Ringsted l'attend[1]; elle fait venir

1. C'est le lieu de sépulture des Valdemar.

à elle toutes ses dames : « Si Dieu ordonne que ma mort « soit proche, il faut que vous envoyiez aussitôt un mes- « sager à Skanderborg; il y trouvera le roi mon époux. » Aussitôt le petit page monte sur le cheval rouge et il part aussi rapide que le faucon. Le roi se tient à la grande porte du palais, et ses regards s'étendent au loin : « J'aperçois « mon petit page; comme il court au galop sur la bruyère! « Il est accablé sous un noir chagrin. Que Dieu le Père me « soit en aide du haut des cieux! la reine Aurore se porte- « t-elle bien? » Arrive le petit page; il court vers la porte du roi; il avait bien préparé ses paroles : « Vers vous m'envoie « la reine Aurore; elle voudrait bien vous dire quelques « paroles et désire ardemment voir son noble seigneur! » Le roi frappa à ces mots la table aux dés qui se brisa en morceaux: « Le Dieu du ciel, s'écria-t-il, ne permettra pas qu'elle « meure à cet âge! » Il partit de Skanderborg suivi de cent chevaliers avec leurs chevaux; mais quand il franchit le pont de Ringsted, le page resta seul avec lui. Il arrive à Ripen; tous les yeux sont en larmes. La reine vient d'expirer dans les bras de sa Christine quand le roi entre à cheval dans les rues de la ville. Le voici aux portes du château, Valdemar, le roi du Danemark; la jeune dame Christine s'avance vers lui et elle lui tend la main. « Nobles dames, dit-il, je vous « supplie toutes de dire une prière pour l'âme de ma reine « Aurore et pour qu'elle me parle une dernière fois! Je « vous supplie toutes, nobles dames, de dire une prière « pour moi, afin que je puisse lui parler et l'entendre! » Toutes s'agenouillèrent, et le désir de Valdemar fut exaucé. La reine reprit ses sens; elle écarta son linceul et ouvrit ses yeux séchés par la mort : « Roi Valdemar, mon noble sei- « gneur, pourquoi exigez-vous de moi ce pénible réveil? « Pas un Danois sans doute ne se plaint que je l'aie offensé? « Je n'ai pas commis d'autre péché que d'avoir, un jour de « fête, enfermé dans des bracelets dorés mes manches de « soie quand je me rendais à l'église. Je vous demande trois « choses. Vous m'accorderez facilement la première : « donnez la paix et le rappel à tous les bannis et faites « tomber les chaînes des prisonniers! La seconde vous sera « utile à vous-même : n'épousez pas Bérengère pendant le « cours de cette année[1]; c'est une fleur malfaisante. Vous

1. Berngjerd ou Bérengère, princesse portugaise que Valdemar avait rencontrée dans le Mecklenbourg et qu'il épousa, en dépit de la prédiction, peu de mois après

« accomplirez mon troisième souhait, mon plus grand « désir : ne laissez pas, pendant cette année encore, notre « fils chéri partir pour la guerre. Qu'il monte sur le « trône du Danemark lorsque vous-même ne serez plus. « Bérengère vous donnera un fils qui essayera de perdre « le nôtre ! — Vous m'avez entendu, mon noble seigneur. « Voulez-vous encore quelque chose de moi? Je vois les an- « ges là-haut dans le ciel qui ne veulent pas se passer de « moi plus longtemps. Il est temps que je vous quitte ; je ne « puis pas vous le cacher. Les cloches du palais céleste m'ap- « pellent et m'attirent vers ces âmes.... »

« La mère dans le tombeau. — Dyring s'en va dans une île lointaine et épouse une jolie jeune fille. Ils vécurent ensemble sept ans, et sa femme lui donna sept enfants. Alors la mort entre dans la contrée et enlève la femme, si belle et si rose. Dyring s'en va dans une île lointaine, épouse une autre jeune fille, et la ramène chez lui. Mais celle-ci était dure et méchante. Quand elle entra dans la maison de son mari, les sept petits enfants pleuraient; ils pleuraient, ils étaient inquiets; elle les repoussa du pied. Elle ne leur donna ni bière, ni pain, et leur dit : « Vous coucherez sur la paille toute nue. » Elle éteignit les grands flambeaux et leur dit : « Vous resterez dans l'obscu- « rité. » Les enfants pleuraient le soir très-tard ; leur mère les entendit sous la terre, sous la terre où elle était couchée : « Oh ! que ne puis-je, s'écria-t-elle, m'en aller voir mes petits « enfants ! » Elle se présenta devant Dieu, et lui demanda la permission d'aller voir ses petits enfants. Elle pria tant, que Dieu se rendit à sa demande : « Mais quand le coq chantera, « lui dit-il, tu ne resteras pas plus longtemps. » Alors la pauvre mère se lève sur ses jambes fatiguées et franchit le mur de pierre. Elle traverse le village, et les chiens hurlent en l'entendant passer. Elle arrive à la porte de sa demeure ; sa fille aînée était là debout : « Que fais-tu là, mon enfant, « dit-elle, comment vont tes frères et sœurs ? — Vous êtes « une belle grande dame, mais vous n'êtes pas ma mère « chérie. Ma mère avait les joues blanches et roses, et vous « êtes pâle comme la mort. — Et comment pourrais-je être « blanche et rose? j'ai reposé dans le cercueil si longtemps ! »

la mort de sa première femme, a laissé un souvenir aussi détesté du Danemark que celui de la reine Aurore était chéri. Il existe aussi sur elle quelques chants populaires.

« Elle entre dans la chambre; ses petits enfants étaient là avec des larmes sur les joues. Elle en prend un et le peigne, puis tresse les cheveux à un autre et en caresse un troisième et un quatrième; le cinquième, elle le met sur ses bras et lui ouvre son sein. Puis, appelant sa fille aînée : « Va-t'en « prier Dyring, dit-elle, de venir ici. » Et quand Dyring parut, elle lui parla avec colère : « Je t'ai laissé de la bière et du « pain, et mes enfants ont faim et soif. Je t'ai laissé des cous- « sins bleus, et mes enfants couchent sur la paille nue. Je « t'ai laissé de grands flambeaux, et mes enfants sont dans « l'obscurité. S'il faut que je revienne ainsi souvent le soir, « il t'en arrivera malheur. » Alors la belle-mère s'écria : « Je veux désormais être bonne pour tes enfants. » Et depuis ce jour, dès que le mari et la femme entendaient gronder le chien, ils donnaient de la bière et du pain aux enfants, et dès qu'ils l'entendaient aboyer, ils se sauvaient, de peur de voir apparaître la morte. »

CHAPITRE VIII.

LA RÉFORME.

§ 1. LA RÉFORME EN DANEMARK.

FRÉDÉRIC Ier, ROI DE DANEMARK (1523-1533); RÉSISTANCE DE L'AMIRAL NORBY. — DERNIERS EFFORTS ET CAPTIVITÉ DE CHRISTIAN. — INTRODUCTION DE LA RÉFORME EN DANEMARK (1520). — PRÉDICATIONS DE HANS TAUSEN. — PROFESSION DE FOI DE COPENHAGUE. — INTERRÈGNE; RÉACTION CATHOLIQUE. — GUERRE DU COMTE. — CHRISTIAN III EN DANEMARK ET EN NORVÉGE (1534-1559). — ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DE LA RÉFORME EN DANEMARK; LA NORVÉGE INCORPORÉE AU DANEMARK (1537). — LA RÉFORME EN NORVÉGE ET EN ISLANDE. — LUTTE DE CHRISTIAN III CONTRE L'ÉLECTEUR PALATIN.

Frédéric Ier, roi de Danemark (1523-1533); résistance de l'amiral Norby.

Frédéric de Holstein avait accepté la couronne de Danemark, et il avait été reconnu par les états de Jutland et de Scanie. La diète de Norvége, jusqu'alors fort dévouée à Christian, mais où l'aristocratie danoise commençait à dominer, ne le reconnut qu'après qu'il eut déclaré par une capitulation la couronne norvégienne élective comme celle du

Danemark. Secondé par le nouveau roi de Suède, Gustave Vasa, et par les villes hanséatiques, il réduisit aisément les forteresses de Copenhague, de Callundborg et de Malmoë, qui tenaient encore pour Christian. Il ne lui restait plus à combattre qu'un seul partisan du dernier roi, l'amiral Norby, fortifié dans l'île de Gothland, d'où il pillait les vaisseaux marchands qui traversaient la Baltique. Après avoir triomphé d'une flotte armée à frais communs par la Suède et le Danemark, et même d'une entreprise de Jean Rantzau, le plus habile capitaine danois sous Frédéric Ier et Christian III, Norby consentit cependant à capituler, à condition qu'il conserverait l'île de Gothland comme vassal du roi. Mais le repos ne lui convenait pas; il reprit bientôt ses vieilles habitudes de pirate, et les forces réunies de Danemark et de Norvége réussirent enfin à le faire sortir de son île. Il fit voile pour la Russie, alla demander pour le roi Christian le secours du czar Basile, irrita ce dernier en refusant de servir dans son armée, fut emprisonné par lui; délivré en 1528 par l'intercession de l'empereur, cet homme énergique combattit pour son libérateur en Italie et dans les Pays-Bas, et succomba en 1530, précisément au moment où il venait de joindre son roi fugitif.

Derniers efforts et captivité de Christian.

Christian avait erré longtemps en Angléterre et en Allemagne, implorant en vain des secours; il était parvenu à réunir au nord de l'Allemagne quelques troupes que le manque d'argent l'avait forcé à licencier presque aussitôt. Enfin, les marchands d'Amsterdam et quelques villes commerçantes de la Hollande lui fournirent, à la prière de l'empereur, des vaisseaux et de l'argent pour l'aider à recouvrer sa couronne; mais cette alliance rejeta dans le parti de son rival les puissantes villes hanséatiques, rivales des Hollandais, et décida, la même année (1528), les deux rois Gustave et Frédéric à conclure entre eux une ligue défensive. Le roi de Suède exigea que Gustave Trolle fût expulsé du Danemark; le dangereux primat passa sous un déguisement en Norvége, où il prépara par ses intrigues, et de concert avec le clergé, le rappel de Christian. Il fit si bien que, lorsque parut la flotte hollandaise, l'ancien roi fut de nouveau reconnu dans ce pays par les chefs de la noblesse et du parti ecclésiastique. Le sénat résolut même de s'excuser

d'une si prompte défection par une adresse au Danemark ; on protesta que l'exil et le malheur avaient dompté le cœur de Christian, qu'il était maintenant décidé à régner loyalement; on engageait enfin les royaumes du nord à coopérer par leur adhésion à une restauration dont les résultats seraient heureux.

Frédéric répondit en envoyant une flotte commandée par l'évêque d'Odensée, Kanut Gyldenstiern, pour reprendre la Norvége. Aggerhuus fut assiégée au printemps de 1533, Christian se vit couper la retraite par mer, et fut forcé de négocier. Il écrivit même une lettre suppliante à son rival, et obtint un sauf-conduit pour venir le trouver à Copenhague; mais les conseils des nobles danois, de Gustave Vasa et des villes hanséatiques décidèrent le roi de Danemark à le faire enfermer dans le château de Sonderborg, au milieu de la petite île d'Alsen, près de la côte du Slesvig. Dans cette affreuse prison, le seul être vivant qui resta à ses côtés fut un nain norvégien, son ancien favori; il passa ainsi les premières années d'une captivité qui devait durer vingt-sept ans, prompte expiation de douze années de crimes.

Frédéric lui-même mourut peu aimé du peuple, mais fort estimé des nobles, le 10 avril 1533, à Gottorp, où sa prédilection pour les duchés l'attirait souvent. Son règne fait époque, aussi bien que celui de Gustave Vasa, dans l'histoire des États scandinaves, parce que ce fut sous lui qu'eut lieu l'établissement définitif de la réforme dans le nord.

Introduction de la réforme en Danemark (1520).

Les abus qui s'étaient peu à peu glissés dans l'Église, la vente scandaleuse des indulgences, telle que l'avait pratiquée aux yeux de tous le protonotaire ecclésiastique Arcemboldi, et surtout la lutte depuis longtemps ouverte entre le pouvoir royal et les évêques, étaient autant de causes pour que la réforme protestante trouvât dans les États du nord un accès facile. Le mouvement intellectuel de l'Allemagne avait séduit les peuples scandinaves; leur plus brillante jeunesse remplissait les universités allemandes et affluait à Wittemberg; elle y reçut à la source même l'enseignement de Luther et de Mélanchthon, et l'apporta dans ses foyers. Christian II accueillit avec joie une doctrine qui donnait aux princes des armes contre l'ancienne Eglise et leur partageait ses dépouilles. L'année 1520, une chaire étant devenue va-

cante à la faculté de théologie de Copenhague, Christian II écrivit à son oncle Frédéric, l'électeur de Saxe et le patron de Luther, pour qu'il lui envoyât un disciple du réformateur. Luther et Carlostadt désignèrent eux-mêmes maître Martin Reinhard, moine de Wurtzbourg. Au commencement du mois de décembre, maître Martin monta en effet dans la chaire de l'église Saint-Nicolas à Copenhague. L'Université vit avec regret un nouveau collègue et une nouvelle doctrine, et ne consentit à l'inscription sur son registre qu'en ajoutant ces mots : « *Ex jussu principis vocatus huc venit.* » Mais ce fut un bien autre scandale quand on entendit le prédicateur développer sa doctrine dans son haut allemand que personne ne comprenait, et en s'arrêtant par intervalles, pour qu'un charitable docteur, Paul Élia, plus tard son ennemi, répétât ses paroles en danois vulgaire. L'auditoire fut très-irrévérencieux. Il y eut des gens qui s'amusèrent à singer, dans les rues et les auberges, l'habillement et le langage de maître Martin ; il devint complétement ridicule, et le roi le renvoya en Allemagne vers la fin du mois de février, sous prétexte qu'il devait se faire recevoir docteur en théologie à Wittemberg. L'année suivante, Christian parvint à faire venir Carlostadt et Gabler, professeur de grec ; les évêques catholiques les persécutèrent et obtinrent leur départ. Christian lui-même, comme lassé de ses nombreux efforts, sembla renoncer à établir la réforme en Danemark. Mais, pendant son exil, tout en acceptant les intrigues de Gustave Trolle et des catholiques de Norvége, il écouta avec attention Mélanchthon et Luther, et se convertit au protestantisme. Deux protestants danois fort savants qui l'accompagnaient, Jean Mikkelsen et Christian Pedersen, firent une traduction de la Bible en langue vulgaire qui, avec d'autres livres respirant les idées nouvelles, fut colportée secrètement en Danemark et lue avidement. La réforme aurait eu probablement dans Christian II, s'il eût recouvré son trône, un énergique promoteur.

Prédications de Hans Tausen.

Elle comptait déjà beaucoup d'adhérents dans les duchés de Slesvig et de Holstein, et Frédéric l'avait déjà adoptée quand il monta sur le trône. Mais il ne se sentait pas encore assez fort pour établir et protéger la liberté religieuse ; les nobles lui firent promettre de maintenir le culte et la foi catho-

liques, d'interdire toute prédication luthérienne, sous peine de confiscation, d'amende et même de mort. Ce ne fut pas lui qui prit l'initiative de la révolution. Le chef de la réforme en Danemark fut Hans Tausen. Fils d'un pauvre paysan de Fionie, Tausen était entré d'abord dans un cloître catholique. Son prieur lui ayant permis d'aller étudier à l'Université de Cologne, il avait été de là entendre à Wittemberg Luther et Mélanchthon et était devenu protestant. De retour dans son couvent, il convertit quelques-uns de ses confrères, fut alors envoyé dans un autre monastère à Viborg, où il prêcha encore, de concert avec Jorgen Sadolin. Tous deux, en dépit du clergé, prirent un grand ascendant sur le peuple, qui accourait aux offices célébrés en danois, et lisait avidement la traduction du Nouveau Testament de Mikkelsen. Tausen prêchait souvent des fenêtres mêmes du couvent où il était enfermé. Les bourgeois prirent parti en sa faveur, barricadèrent leurs rues pour que les soldats ne pussent pénétrer jusqu'à lui, montèrent la garde autour de sa cellule et de sa chaire, et allèrent assiéger l'évêque dans son propre château. Le roi mit fin à ces troubles en nommant Tausen prédicateur à Copenhague.

Profession de foi de Copenhague.

Ce fut dans les duchés que le roi prit publiquement les premières mesures par lesquelles il se déclarait favorable à la foi protestante. De 1522 à 1525, Hermann Tast avait travaillé à convertir cette contrée. Frédéric y fit paraître une ordonnance défendant à qui que ce fût de poursuivre personne pour opinions religieuses. Son fils Christian s'avoua publiquement luthérien. La nouvelle doctrine, adoptée à Viborg, fit ensuite ses plus grands progrès à Malmoë, où la Bible traduite pénétra dans toutes les familles, et où Klaus Mortensen, surnommé le Tonnelier, homme dangereux mais éloquent, fit de nombreuses conversions. Cette active propagande détermina les évêques catholiques à écrire en Allemagne au célèbre docteur Eck pour qu'il vînt combattre en Danemark un torrent dont ils n'étaient plus les maîtres; mais le docteur avait trop à faire dans son propre pays, et ne répondit pas à leur appel. Pour essayer de mettre fin au désordre en abolissant toute suprématie religieuse, le roi convoqua une diète à Odensée. Dans une adresse latine aux évêques, il adressait de nombreux reproches à la papauté,

et vantait quelques-uns des principes nouveaux. Il terminait en déclarant que catholiques et réformés trouveraient dorénavant dans ses États égale protection, jusqu'à la décision d'un prochain concile général. Les évêques réclamèrent en vain, et un édit fut publié, décrétant tolérance impartiale des deux religions, libre mariage pour les membres du clergé, libre élection des évêques par le doyen et le chapitre de chaque diocèse, avec la confirmation royale, enfin concession à l'État d'une moitié des dîmes ecclésiastiques. La crainte d'accélérer par le désordre la restauration de Christian II, qu'ils redoutaient encore plus que Frédéric, obligea les évêques à prendre patience. Les grands bénéfices, à mesure qu'ils devinrent vacants, furent confiés aux pasteurs réformés. Les moines abandonnèrent leurs couvents ou en furent chassés par le peuple, et les domaines qui leur appartenaient furent transportés à la couronne ou aux corporations municipales. Trois ans après, suivant l'exemple des protestants allemands, les réformés danois présentèrent leur profession de foi à la diète du royaume, assemblée à Copenhague le 10 juillet 1530. Elle contenait trente-trois articles de foi, qu'ils offraient de soutenir contre les docteurs catholiques dans une assemblée tout à fait publique, en présence du roi, de la diète et du peuple qui seraient juges, et en langue danoise. Les catholiques n'acceptèrent pas ces conditions, et la diète fut dissoute après avoir confirmé la liberté religieuse établie par le recès d'Odensée. Un tel appui ne pouvait manquer de propager dans le nord les idées nouvelles; il y eut quelquefois des excès déplorables; dans plusieurs villes on abattit les cloîtres et on brisa les images, et le maréchal du royaume, Mogens Gjoe, se montra, dans ces occasions, un des plus zélés démolisseurs. A l'intérieur, Frédéric accéda à la ligue de Smalkald, conclue par les princes protestants contre la maison d'Autriche. Sa mort et les désordres qui la suivirent arrêtèrent pour quelque temps les progrès de la réforme.

Interrègne; réaction catholique.

Il y eut alors en effet un interrègne d'une année. Dans la diète assemblée pour l'élection du roi, les prélats mirent d'abord en avant la question religieuse; une réaction se fit en leur faveur, et quelques modifications apportées au recès d'Odensée montrèrent aux protestants que leur protecteur

n'était plus là : les évêques recouvrèrent le droit exclusif de conférer les ordres ; les dîmes furent rendues à leur première destination, et la question de la restitution des domaines ecclésiastiques fut renvoyée à une diète prochaine. Tausen fut accusé d'avoir rejeté le sacrifice de la messe et d'avoir publié un libelle où il appelait les évêques des tyrans sanguinaires. Malgré une vive défense, ils le condamnèrent à sortir du diocèse de Seeland, et lui interdirent de prêcher ou d'écrire en aucun lieu du royaume. L'arrêt eût peut-être été plus rigoureux sans l'intervention du peuple qui, les armes à la main, s'assembla autour du conseil, fit mettre Tausen en liberté, et le reconduisit en triomphe. Quant à la couronne, les évêques, ne voulant pas du candidat proposé, obtinrent que l'élection serait retardée jusqu'à l'arrivée des conseillers norvégiens. Ils espéraient faire nommer le frère de Christian, encore fort jeune, et dont ils auraient dirigé l'éducation.

Guerre du Comte.

Un troisième parti, en faveur de Christian II, toujours prisonnier à Sonderborg, naquit du mécontentement populaire contre les nobles et le clergé. Le bourgmestre de Copenhague, Ambroise Buchbinder, et Jürgen Kock de Malmoë, se placèrent à la tête du mouvement avec les paysans et les bourgeois. Vers le même temps les habitants de Lubeck, irrités des priviléges de commerce que Frédéric avait accordés à leurs rivaux les Hollandais, se mêlèrent à cette lutte. Après avoir chassé de leur sénat les patriciens et avoir substitué à cette influence un gouvernement démocratique, leur bourgmestre, Jürgen Wullenweber, et l'amiral Marcus Meyer, vinrent demander à la diète de Copenhague que le Danemark rompît tout pacte avec la Hollande. Non-seulement ils essuyèrent un refus, mais on conclut même un nouveau traité de commerce avec les Hollandais, à qui l'on accorda pour trente ans l'exemption des droits du Sund. Alors les députés de Lubeck conclurent avec Ambroise Buchbinder et Jürgen Kock une alliance dont le double but était, en apparence, le rétablissement de Christian et l'introduction de la réforme ; Wullenweber avait, il est vrai, un autre plan, qu'il ne divulgua pas ; il espérait démembrer le Danemark, en incorporer les principaux ports dans la ligue hanséatique, saisir la clef de la Baltique, et donner la couronne danoise

ainsi dégradée à quelque prince disposé à accepter de pareilles conditions. Pour se fortifier par une puissante alliance, les conjurés s'adressèrent à Henri VIII, à qui ils proposaient d'acheter le royaume après qu'ils l'auraient démembré. Séduit par un projet si bizarre, Henri leur envoya d'abord une somme d'argent considérable et leur promit d'autres secours en hommes et en argent. Leur général fut le comte Christophe d'Oldenbourg, parent de Christian II, élevé dans la foi protestante, et qui s'était distingué dans la guerre de Hongrie contre les Ottomans. C'est de lui que la guerre s'appela guerre du Comte.

Cet aventurier entra volontiers dans la carrière ouverte à son ambition, et il conçut l'espoir de s'établir dans les provinces conquises par ses armes. Avec quatre mille mercenaires, il se dirigea vers Lubeck, et somma le duc Christian, fils aîné de Frédéric, et maître des duchés, de rendre la liberté à son prisonnier Christian II. Sur son refus il envahit le Holstein, et, après avoir mis la contrée à feu et à sang, il courut bloquer Copenhague. La ville se rendit, à condition que ses priviléges et ses libertés religieuses seraient respectés, et le trop célèbre Gustave Trolle reçut l'évêché de Roskild. Conformément à l'ancien usage, les états provinciaux de Seeland et les nobles et bourgeois de Scanie s'assemblèrent et jurèrent fidélité à Christian II, qui ignorait parfaitement tous ces mouvements en sa faveur, vu que personne ne songeait à le faire sortir de sa prison. Dans de pareilles circonstances, les nobles du Danemark et du Jutland résolurent d'appeler au trône le duc Christian et, soutenus par le peuple qui pénétra dans la salle du conseil en demandant Christian pour roi, ils forcèrent les évêques à y consentir, à leur grand regret. En conséquence, le duc fut proclamé dans le Jutland, dont il reconnut toutes les libertés ; il confirma la capitulation déjà accordée à ce pays par son père, promit de respecter la liberté religieuse, et ordonna que les bénéfices ecclésiastiques restassent désormais entre les mains de leurs possesseurs, catholiques ou protestants.

Christian III en Danemark et en Norvége (1534-1559).

Mais ce n'était pas assez d'être proclamé roi ; il fallait encore conquérir la couronne par les armes. Une défaite de Holger Rosencrantz et des nobles fut vengée par la prise d'Aalborg, où Jean de Rantzau égorgea deux mille paysans.

Le même général remporta dans l'île de Fionie une grande bataille où Gustave Trolle fut mortellement blessé. De son côté, Gustave Vasa fit une incursion en Scanie, et en chassa les soldats des villes hanséatiques. Malmoë, Carlscrona et Copenhague tinrent seules contre l'armée de Christian.

Une révolution nouvelle, qui ramena au pouvoir l'ancienne aristocratie de Lubeck, changea la face des choses (1536). Lubeck reconnut dès lors le nouveau roi; les forteresses de Scanie lui ouvrirent leurs portes; Georges Mynter, pour avoir trahi ses confédérés, reçut le pardon du roi; Meyer fut décapité à Elseneur, Buchbinder s'empoisonna pour échapper à ses ennemis; Wullenweber chercha un asile auprès de l'archevêque de Brême; mais il fut condamné par le sénat de Lubeck et exécuté. Alors s'éteignit la prospérité de Lubeck et des villes hanséatiques; depuis les découvertes espagnoles et portugaises, le commerce européen s'était frayé de nouvelles routes loin des mers septentrionales, et dans celles-ci même, la rivalité de l'Angleterre et de la Hollande contre la Hanse avait fini par triompher de ses efforts. Bergen, qui avait été la grande forteresse commerciale de la Hanse, vit détruire en 1561 ses comptoirs et ses fortifications.

La conséquence immédiate de ces événements fut la capitulation de Copenhague moyennant une amnistie et le libre départ des troupes étrangères pour l'Allemagne. Les deux chefs des assiégés, le comte d'Oldenbourg et le duc de Mecklenbourg, vinrent à pied et nu-tête au camp royal, avec un bâton blanc dans la main, et ils demandèrent à genoux merci. Le pardon fut accordé, et même les priviléges municipaux de la ville confirmés.

La Norvége reçut également le nouveau roi, malgré l'opposition du clergé et de l'archevêque de Drontheim, qui implora inutilement l'intervention de Charles-Quint en faveur du parti catholique.

Établissement définitif de la réforme en Danemark; la Norvége incorporée au Danemark (1537).

Le triomphe de Christian III, qui, protestant depuis l'enfance, avait affermi ses convictions dans la lutte, devait être le triomphe des opinions réformées. Aussitôt après la soumission de Copenhague, une assemblée toute laïque fut convoquée dans cette ville (15 octobre 1536); quatre cents membres de

la noblesse y assistèrent, avec les députés des communes, qui n'y eurent aucune influence. D'un commun accord les membres de la diète proclamèrent le fils de Christian III, Frédéric, son futur successeur; ils déclarèrent la Norvége province danoise, parce que la noblesse de Danemark en convoitait les beaux domaines; enfin, ils publièrent un décret stipulant: 1° que l'autorité temporelle et spirituelle des évêques leur serait dorénavant enlevée, et l'administration de leurs diocèses confiée à des hommes instruits et de la foi nouvelle, qui auraient le titre de surintendants; 2° que les châteaux, manoirs et domaines appartenant jusque-là aux évêchés et aux monastères seraient réunis aux terres de la couronne; 3° que les monastères et couvents seraient réformés. Les membres du clergé régulier pourraient être sécularisés; s'ils aimaient mieux rester dans leurs cloîtres, ils promettraient d'y vivre saintement, et en écoutant la parole de Dieu; une partie de leurs revenus serait consacrée à la fondation d'hôpitaux et d'autres établissements de charité; 4° les droits des propriétaires laïques étaient conservés; le clergé n'exigerait plus des paysans que la dîme régulière, un tiers revenant au curé, un autre tiers au propriétaire de l'église, le reste au roi pour l'entretien de l'Université et des écoles. D'après les conseils mêmes de Luther, Christian III, au lieu de séculariser immédiatement toutes les propriétés de l'Église comme on le fit en Angleterre et en Allemagne, en réserva ainsi une partie pour l'entretien du culte protestant et pour des établissements de charité ou des écoles; le reste ne tarda pas à tomber définitivement entre les mains des nobles, par suite des concessions de la royauté. Pour mettre en pratique la nouvelle constitution de l'Église, le professeur Bugenhagen, ami de Luther, fut appelé de Wittemberg en 1537. Après avoir couronné Christian, il installa les nouveaux évêques ou surintendants choisis cette fois par le roi lui-même. La réforme de l'Université suivit celle de l'Église (1539); ce fut Bugenhagen qui s'en chargea. La noblesse consacra son triomphe en faisant confirmer par Christian les priviléges que lui accordait la capitulation de Frédéric; elle fit déclarer en outre que le maréchal de la cour, le chancelier et le maréchal du royaume assisteraient le roi dans le gouvernement, composeraient le sénat avec les autres dignitaires de l'aristocratie, à l'exclusion des évêques, et seraient consultés dans toutes les affaires d'État. Ainsi la

royauté s'était donné des maîtres; les ordres inférieurs, bourgeois et paysans, étaient vaincus et plus que jamais opprimés; par la chute de la hiérarchie romaine, par l'expulsion des évêques des conseils politiques, par la transformation de la Norvége en province danoise, la noblesse du Danemark s'était élevée à un degré de puissance et de richesse qu'elle conservera jusqu'en 1660.

La réforme en Norvége et en Islande.

La Norvége, pauvre et sans force, n'avait pas défendu son indépendance; elle reçut de même sans aucune opposition les opinions nouvelles. Il n'en fut pas ainsi en Islande, où les querelles de familles se mêlèrent à la résistance d'une foi encore vive. La réforme ne put s'établir définitivement dans cette île qu'après de sanglants désordres; l'évêque Jean Aresen, un des chefs les plus ardents du parti catholique, fut décapité en 1551.

Lutte de Christian III contre l'électeur palatin.

Le reste du règne de Christian III fut une lutte contre l'électeur palatin Frédéric, gendre de Christian II et qui prétendait à la couronne de Danemark. A cet adversaire soutenu par Charles-Quint, Christian opposa l'alliance de Gustave Vasa et de François Ier, mais il ne put obtenir les secours de la ligue protestante de Smalkald; après quelques hostilités, la paix de Spire, en 1544, reconnut les droits de Christian au trône qu'il occupait. Christian III mourut en 1559; Frédéric II son fils, lui succéda sans opposition en Danemark et en Norvége.

§ 2. LA RÉFORME EN SUÈDE; GUSTAVE VASA.

LAURENT ET OLAUS PETRI. — LES ANABAPTISTES A STOCKHOLM. — RETRAITE DE L'ÉVÊQUE JEAN BRASK. — ASSEMBLÉE DE WESTERAS; ÉTABLISSEMENT DE LA RÉFORME EN SUÈDE; ABAISSEMENT DE L'ARISTOCRATIE ET DU CLERGÉ. — COURONNEMENT DU ROI; CONCILE D'ŒREBRO (1529). — RÉSISTANCE DU CATHOLICISME; INSURRECTION EN DALÉCARLIE. — VICTOIRE ET PROGRÈS DE L'AUTORITÉ ROYALE. — ROYAUTÉ ABSOLUE ET HÉRÉDITAIRE. — RÉFORMES INTERIEURES; COMMERCE ET INDUSTRIE. — ALLIANCE DE LA SUÈDE AVEC LA FRANCE (1542). — ALLIANCE DU DANEMARK AVEC CHARLES-QUINT; PRÉTENTIONS DU DANEMARK SUR LA LIVONIE. — VICES DES PRINCES ÉRIC ET JEAN. — MALADIE, ABDICATION ET MORT DE GUSTAVE VASA.

Laurent et Olaüs Petri.

En Suède, ce fut Gustave Vasa qui fit du protestantisme

la religion établie. Faible à son avénement, en présence des nobles dont, hier encore, il était à peine l'égal, en présence d'un clergé qui regrettait l'Union, et d'un parti qui s'agitait encore pour Christian II, il s'empara des idées nouvelles comme d'une arme contre ses adversaires. La réforme avait déjà été apportée en Suède soit par les marchands étrangers, soit par les soldats allemands à la suite de Gustave, soit enfin par les étudiants suédois revenus des universités d'Allemagne et en particulier de celle de Wittemberg. Parmi ces derniers se trouvaient deux frères, Laurent et Olaüs Petri, élèves de Luther, qui devinrent, avec Laurent Andreæ ou Anderson, les principaux auteurs de la révolution religieuse. D'abord prêtre à Strengnaes, puis archidiacre à Upsal, ce dernier, une fois converti au protestantisme, obtint toute la confiance du roi et devint son chancelier. Quant aux deux frères Petri, ils continuèrent librement leurs prédications commencées en 1519; Olaüs surtout s'éleva avec hardiesse contre les abus de l'Église et contre les nobles; le roi correspondait avec lui et le nomma prédicateur de Stockholm et secrétaire de la ville. Beaucoup d'autres mesures prises par Gustave Vasa dans les premières années de son règne montrèrent assez quelles étaient ses intentions. Il ôta aux évêques leur juridiction temporelle et leur défendit de s'approprier la succession de leurs prêtres dans leurs diocèses. Il ouvrit les monastères, exila les Dominicains qui ne lui reconnaissaient pas le pouvoir de rompre leurs vœux, réclama les biens de sa famille tombés entre les mains du clergé, donnant ainsi un exemple qui fut suivi, prit une partie de l'argenterie des églises et affecta les deux tiers de la dîme à l'entretien de l'armée. Il engagea enfin Laurent et Olaüs Petri à publier une traduction suédoise de la Bible. Le roi ne dissimulait plus; on le vit assister au mariage d'Olaüs et, malgré l'opposition des évêques, ouvrir des conférences où Olaüs formula et soutint les douze propositions suivantes, qui résument toute la lutte de la réforme contre l'Église romaine:

« 1° Faut-il admettre les doctrines des Pères et la tradition de l'Église quand les saintes Écritures ne les confirment pas? — 2° N.S.J.C. a-t-il donné au pape, aux évêques, aux prêtres, etc., un autre pouvoir que celui de prêcher la parole de Dieu? — 3° Commet-on un péché quand on ne se conforme pas aux préceptes de ces prêtres? — 4° Ont-ils le droit

de séparer de Dieu par l'excommunication un membre de l'Église, et de le livrer au diable ? — 5° Le règne du pape et de ses partisans est-il pour ou contre le règne de J. C. ? —6° Peut-on servir Dieu autrement qu'en vivant selon ses commandements, et tout le reste n'est-il pas de l'invention de l'homme ?—7° L'homme peut-il être sauvé par son mérite, ou seulement par la grâce et par la miséricorde de Dieu ? — 8° L'institution des couvents est-elle basée sur quelque passage des Écritures saintes ? — 9° Un homme a-t-il jamais eu le pouvoir de donner au sacrement *du pain et du vin* une autre forme que celle que J. C. lui-même a prescrite ? —10° Doit-on reconnaître d'autres révélations que celles qui se trouvent mentionnées dans la sainte Écriture ? — 11° Est-il un passage de la sainte Écriture qui parle du purgatoire ? —12° Doit-on vénérer et adorer les saints, et sont-ils nos défenseurs, patrons, médiateurs ou négociateurs auprès de Dieu ? »

Les anabaptistes à Stockholm.

Ces premières semences portèrent vite leurs fruits. Après avoir lâché la bride aux nouveaux apôtres, Gustave se trouva en face de l'anarchie. Pendant l'automne de 1524, deux anabaptistes, Knipperdolling et Melchior Rink, s'emparèrent de l'église Saint-Jean, prêchèrent sur l'Apocalypse, forcèrent les portes des églises et des couvents, et traînèrent par les rues les images des saints et les ornements sacrés. Olaüs Petri, si vigoureux contre l'Église catholique, ne trouva contre ces excès aucune fermeté. Le roi s'en plaignit, et chassa de Stockholm les deux fanatiques ; l'un d'eux, Knipperdolling, devint un des chefs de la révolte de Munster, où ses os ont été conservés dans une cage de fer placée sur la tour. Dans le voyage que fit Gustave à travers les différentes provinces après ces désordres, il s'empressa de répéter au peuple que son dessein n'était pas d'introduire une nouvelle doctrine, mais seulement de faire disparaître des abus.

Retraite de l'évêque Jean Brask.

Mais déjà ses paroles ne trompaient plus personne. L'évêque de Linkœping, Jean Brask, honoré jusque-là par Gustave d'une vénération et d'une amitié profondes, avait cru pouvoir diriger le jeune roi. Plein de zèle pour la pro-

spérité de la Suède, il avait fait venir d'Allemagne des fabricants de verre et de papier, et envoyé des jeunes gens instruits étudier l'exploitation des mines de cuivre et de fer, et apprendre la manipulation dans les pharmacies ; il avait surtout fait venir un grand nombre de livres, et non pas seulement des bréviaires, mais plutôt, dit-il, des livres de jurisprudence et des poëtes italiens. Brask s'aperçut bientôt qu'il ne serait pas secondé par Gustave, que sa vieillesse le rendrait au contraire impuissant témoin de scandales qu'il déplorait, et après l'assemblée de Westeras, il sortit en secret du royaume; l'Église catholique, ainsi que l'aristocratie, perdit en lui un défenseur que sa modération et sa fermeté eussent rendu invincible.

Assemblée de Westeras; établissement de la réforme en Suède; abaissement de l'aristocratie et du clergé.

L'assemblée de Westeras venait de décréter l'établissement de la religion réformée. Quatre évêques y assistèrent, ceux de Linkœping, de Skara, de Strengnaes et de Westeras, quatre chanoines, quinze sénateurs, cent vingt-neuf nobles, tous en armes, suivant les ordres du roi, trente-deux bourgeois, indépendamment des députés de Stockholm, qui y exercèrent une grande influence, quatorze mineurs et cent cinq paysans de toutes les provinces; la Dalécarlie seule et la Finlande n'en avaient pas envoyé. Au banquet préliminaire, on remarqua que les évêques, placés ordinairement aux premières places, et qui même précédaient le régent en cas de vacance du trône, étaient cette fois placés au-dessous du sénat. Les prélats se réunirent le jour suivant, portes closes, dans l'église de Sainte-Egide; là, encouragés par l'évêque Brask, ils signèrent une protestation contre tout acte attentatoire aux priviléges de l'Église; ils cachèrent l'écrit sous les dalles, où on le retrouva quinze ans après. Les états tinrent leur séance dans la salle du couvent des Dominicains, à Westeras. Laurent Andreæ, chancelier du roi, prononça un discours d'ouverture dans lequel il retraça l'état du pays et les efforts de Gustave pour le réformer. « Le roi, dit-il, en faisant allusion aux révoltes déjà nombreuses, ne s'applaudit pas d'avoir accepté la couronne, car il lui est impossible de conduire un peuple qui prend la hache et menace du bâton ficelé et noirci au feu, signal de révolte, dès qu'on veut réformer quelque abus. On lui

reproche injustement et la cherté des vivres et les impôts sur les églises et les couvents, rendus nécessaires par les embarras de l'État. On l'accuse d'introduire une croyance nouvelle dans le pays, parce que lui et beaucoup d'autres ont commencé à réfléchir sur les tromperies et l'oppression des gens d'Église, qui se croient sous la protection du pape. Depuis longtemps les rois de Suède ont été exposés aux attaques de cette agression romaine; ils ont vu les évêques se présenter en armes et souvent se révolter contre eux, comme ce Gustave Trolle qui disait à Sténon Sture qu'il avait reçu du pape une épée bien aiguisée et qu'il était décidé à porter dans la lutte d'autres armes que des cierges. Les moines et les prêtres, les églises et les couvents possédaient les deux tiers du territoire, et il restait au roi cinq cents hommes en temps de guerre. Le roi convient qu'il a fait prêcher la parole de Dieu et l'Évangile; trop de membres de l'Église catholique ont montré peu d'empressement à venir s'expliquer en sa présence. On répand sur le roi des bruits infâmes; on dit qu'il ne veut plus de prêtres. Il veut vivre et mourir en chrétien; il sait qu'il faut des hommes qui enseignent la religion, et il soutiendra en toutes choses ceux qui rempliront bien leurs fonctions; quant à ceux qui ne sont d'aucune utilité, les états en décideront. Qu'on lui donne un fief dans le royaume, et il est prêt à abdiquer; si l'on veut qu'il conserve le gouvernement, il faut lui donner les moyens de gouverner. »

Après la lecture de ce discours, le roi demanda la réponse des nobles et du clergé. Thure Jonson, doyen du sénat, demanda la parole au nom de l'évêque de Brask. Il dit qu'il reconnaissait quels devoirs le liaient au roi, mais qu'il devait avant tout obéissance au pape dans les affaires spirituelles et que, sans son assentiment, il ne pouvait approuver aucun changement dans la religion ni aucun retranchement dans les possessions et priviléges de l'Église. Le roi demanda au sénat et à la noblesse si la réponse leur semblait suffisante et, comme personne ne réclamait: « Alors, dit Gustave, il m'est impossible d'être plus longtemps votre roi. J'attendais de vous une autre réponse; je ne m'étonne plus que les paysans montrent tant de désobéissance et m'opposent tant d'entraves quand ils ont de pareils conseillers. Ils ne reçoivent pas une goutte de pluie, un nuage n'obscurcit pas le soleil qu'ils ne m'en accusent aussitôt;

tout le monde se mêle de censurer mon administration; je vois au-dessus de moi des moines, des clercs, des créatures du pape et, pour les soins que je vous prodigue, je n'ai d'autre récompense à attendre que la hache que vous voudriez voir brandir sur ma tête, quoique aucun de vous n'ose en tenir le manche; mais je saurai me soustraire à une telle récompense.... Le démon de l'enfer ne voudrait pas être votre roi, à ces conditions.... Je vous prie donc de me rembourser tout ce que j'ai dépensé pour vous, afin que je puisse fuir une patrie ingrate que je ne veux revoir jamais.» En disant ces paroles, des larmes parurent mouiller les yeux du roi, et il sortit de la salle.

La confusion dura plusieurs jours, les nobles n'osant pas s'emparer des affaires, les bourgeois et les paysans redemandant Gustave. Le troisième jour enfin, le chancelier et Olaüs Petri vinrent trouver Gustave, lui promirent obéissance au nom des états, et le supplièrent de vouloir bien conserver le gouvernement. Gustave refusa durement, et ne céda qu'au quatrième message. Le quatrième jour il reparut devant les états, et peu s'en fallut que le peuple ne lui baisât les pieds.

Rien ne s'opposait plus à ce que le décret ou Recès de Westeras fût promulgué. La noblesse, quelques députés de la bourgeoisie et quelques mineurs y apposèrent leur sceau. Les évêques, exclus depuis ce moment du sénat, publièrent qu'ils accepteraient les conditions que le roi leur imposerait; les lettres du sénat reconnaissaient l'obligation de défendre le gouvernement contre ses ennemis intérieurs ou extérieurs; elles laissaient au roi le droit de faire occuper les châteaux des évêques et de fixer leurs revenus ainsi que ceux des cathédrales et des chanoines, enfin les prédicateurs pourraient annoncer la parole de Dieu pure et simple, « sans avoir recours, ajoute la noblesse, à des miracles incertains et à des fables inventées par les hommes. » Les bourgeois, les mineurs et les paysans ne se montraient pas si hardis et conservaient encore le respect du clergé. Toutefois ils autorisaient le roi à se saisir des châteaux des évêques à titre d'emprunt, jusqu'à ce que le royaume eût repris ses forces.

Mais un supplément au Recès de Westeras ordonna de plus la recherche des rentes des évêques, des chapitres et des chanoines. Le roi était autorisé à fixer leur part et celle de la couronne. Aucune place du clergé ne serait

donnée sans l'autorisation du roi; toutes les destitutions lui étaient permises. Enfin tout appel à Rome fut supprimé, et l'Église de Suède déclarée indépendante.

Un commentaire du Recès et de l'*ordinantia* (on appela ainsi ce décret supplémentaire) fut aussitôt expédié au nom du sénat dans toutes les provinces; les évêques, interdits et divisés, promirent de céder leurs châteaux, excepté Brask, qui sortit du royaume, et des envoyés royaux allèrent dans les églises et les couvents pour recueillir dans chacune la juste évaluation des biens et des revenus.

Couronnement du roi; concile d'Œrebro (1529).

Cela fait, Gustave fit célébrer à Upsal, par l'évêque de Skara, son couronnement, qu'il avait retardé jusque-là pour ne pas prêter au clergé un serment qui blessait son orgueil. Le concile national d'OErebro, assemblé en 1529, acheva l'œuvre commencée par les états de Westeras en adoptant la doctrine luthérienne et en réglant la liturgie suédoise. Il conservait la hiérarchie et les cérémonies de l'Église catholique, pour lesquelles le peuple suédois et en particulier les Dalécarliens avaient montré beaucoup d'attachement.

Résistance du catholicisme; insurrection en Dalécarlie.

Cependant Gustave Vasa continuait à bouleverser l'Église, occupant les domaines, prenant l'argenterie des églises, faisant fondre les cloches, supprimant les monastères, parcourant lui-même les provinces avec de la cavalerie, pour faire exécuter les décrets de Westeras. L'ancienne religion ne se laissa pas vaincre sans résistance; tout le bas clergé, avec une bonne partie du peuple des campagnes, était resté catholique; dans chaque village, des vieillards, prêtres ou paysans, maudissaient les nouvelles réformes comme des scandales, et leur indignation soulevait tous les pays autour d'eux. Laurent et Olaüs Petri, envoyés par le concile d'OErebro dans toutes les cathédrales du royaume, ne trouvèrent pas partout une réception satisfaisante. A Skara, par exemple, l'un fut chassé de la chaire, l'autre, poursuivi à coups de pierres, dut fuir de l'école où il voulait faire une lecture de l'évangile selon saint Matthieu. Trois révoltes eurent lieu dans la seule province de Dalécarlie. En 1525, deux évêques qui avaient excité l'insurrection furent condamnés par le sénat à être roués vifs. Avant le

supplice, ils furent traînés dans les rues de Stockholm, vêtus de leurs chapes déchirées, assis à rebours sur de mauvais chevaux, coiffés l'un d'une mitre d'écorce et l'autre d'une couronne de paille. Un imposteur abusa ensuite les Dalécarliens en usurpant le nom du fils de Sténon Sture, mort six mois auparavant; mais, démasqué par Christine Gyllenstierna elle-même, il se réfugia en Allemagne, où il fut condamné à mort pour un vol qu'il avait commis avant de se faire proclamer roi. Les Dalécarliens continuant, après sa fuite, à refuser l'impôt, reçurent l'ordre de se rendre à l'assemblée de Tuna, et y trouvèrent Gustave lui-même à la tête de quatorze mille hommes ; enveloppés tout à coup, ils virent les auteurs de la révolte recevoir un châtiment immédiat, malgré un sauf-conduit général accordé par Gustave. Cette cruauté ne fit qu'attiser la haine. Chaque trêve apparente ne servit qu'à préparer une insurrection nouvelle. Les Dalécarliens refusaient de subir les impôts demandés par Gustave ; ils voulaient reprendre les cloches qu'on leur avait enlevées ; ils prétendaient rester indépendants et interdire même au roi l'entrée de leur province. Les mineurs conservaient encore quelque respect pour ce Gustave qu'ils avaient autrefois si bien accueilli ; mais dans le nord de la Dalécarlie, la haine contre le roi ne connaissait plus de bornes. On accusait sa cruauté et son avarice. Il allait, disait-on, jusqu'à fouiller les cimetières des églises pour y trouver du salpêtre.

Victoire et progrès de l'autorité royale.

Un jour enfin, en 1532, Gustave ordonna aux nobles et à ses gens d'armes de venir le joindre à Westeras : « où vous me verrez marcher, leur dit-il, hâtez-vous de me suivre. » On marcha vers la Dalécarlie. Sur la convocation du roi, les paysans s'assemblèrent au Kopparberg. Le roi leur parla longtemps en termes sévères ; et, pendant tout son discours ils se tinrent agenouillés. Sur l'ordre de Gustave, ils désignèrent eux-mêmes les auteurs de la dernière révolte ; cinq furent décapités sur-le-champ ; les autres moururent plus tard, à Stockholm, et leurs biens restèrent quelques années réunis aux domaines de la couronne. D'autres révoltes éclatèrent en Néricie, dans le Smaland et dans la Gothie. Gustave ne se fit jamais scrupule d'employer pour y mettre fin, outre les armes, les promesses, la feinte douceur et les

bonnes paroles ; mais il n'en poursuivait pas moins la ruine totale de l'Église catholique ; peu s'en fallut qu'il ne supprimât la dignité épiscopale et qu'il ne donnât à l'Église suédoise des institutions presbytériennes. Il s'attribua du moins à lui seul l'autorité suprême dans les affaires de l'Église. « C'est à nous, écrivait-il, en qualité de roi chrétien et avec l'aide de Dieu, à dicter des ordres et à tracer des règles. »

Royauté absolue et héréditaire.

L'assemblée des états réunis à OErebro en 1540, et, quatre ans plus tard, la diète de Westeras justifièrent ces prétentions en reconnaissant l'hérédité de la couronne dans la famille de Gustave Vasa pour les mâles et par ordre de primogéniture. Éric, son fils, y fut reconnu solennellement comme futur roi. Les Suédois remarquèrent que le tonnerre gronda pendant la cérémonie et que l'on vit se dessiner un brillant arc-en-ciel. Le roi lui-même tira son épée, et chaque membre la toucha en répétant un serment de fidélité dont lui-même dicta la formule, rédigée par le grand chancelier Conrad Peutinger ou de Pyby : « Au nom de la très-sainte Trinité, par la force et la grâce du Dieu tout-puissant, il nous est donné, ainsi qu'à tous nos descendants, de génération en génération, de régner sur vous ; cette épée de justice en est un témoignage ; nous vous la présentons pour que vous prêtiez serment sur elle. » Quant à la réforme religieuse, il ajouta : « Servir Dieu suivant sa loi et l'aimer par-dessus toutes choses ; croire en Jésus-Christ comme en notre seul sauveur, étudier et enseigner avec ardeur la parole de Dieu ; aimer son prochain comme soi-même et observer le Décalogue, tel est le véritable culte à rendre à Dieu ; en cela consistent les bonnes œuvres ; Dieu n'en a pas ordonné d'autres. Mais la sainte Écriture ne parle ni de cierges, ni de palmes, ni de messes pour le rachat des âmes, ni du culte des saints. Dieu, au contraire, a défendu de telles pratiques. Il nous a donné le saint sacrement comme gage et signe de la rémission de nos péchés, mais ce n'est pas pour l'encadrer d'or et d'argent, et le promener autour des cimetières et d'autres lieux. »

Ce nouveau droit politique et religieux donna naissance à un nouveau droit public. Gustave réclama sans cesse comme biens de la couronne et du roi les biens commu-

naux, bois, lacs, fleuves, pêcheries et mines. Les populations, au gré du roi, n'en avaient plus que l'usufruit. Il déclara propriétés et biens de la couronne les pêcheries des côtes de la Baltique, les pêcheries du saumon dans les fleuves, les ouvrages construits ou à construire dans leurs eaux, ainsi que toutes les montagnes à filons métalliques et toutes les terres incultes. Ce fut tout un système d'expropriation. Gustave le prit si bien à cœur, qu'il alla jusqu'à surveiller la culture dans les propriétés particulières, et qu'il dépouilla plusieurs paysans pour les punir de leur négligence : « On peut, écrivait-il, taxer de négligence les paysans qui laissent croître des arbres au milieu des champs et qui cultivent ou engraissent mal leurs terres. L'intérêt de la couronne ne nous permet pas de voir cela avec indifférence. »

Réformes intérieures; commerce et industrie.

Pour exercer entièrement une autorité aussi universelle, il fallait une activité prodigieuse; elle ne manqua pas à Gustave Vasa. Pendant les dix années de paix profonde qui occupèrent la seconde moitié de son règne, il administra les affaires presque seul, écrivant tout lui-même, dans un style pur et original. Il fit constamment ce qu'il conseillait à ses fils : « Réfléchissez bien d'abord, puis exécutez avec vigueur et sans hésitation; ne reculez pas et ne remettez jamais au lendemain. Une résolution non exécutée dans son temps ressemble aux nuages qui ne donnent pas de pluie dans une grande sécheresse. »

Soignant en effet l'économie du royaume comme celle d'un patrimoine, Gustave y introduisit d'excellentes réformes. Il mit fin aux pillages et aux exactions de la noblesse ; il créa l'administration des finances, en prenant pour modèles les registres des églises et des couvents ; la répartition des impôts se fit très-régulièrement; le premier relevé des revenus du trésor date de 1544, et fut dressé par le roi lui-même. La culture fut encouragée et singulièrement améliorée. Des colonies envoyées au loin dans les forêts incultes du Nordland, conquirent à la civilisation de vastes contrées. Les mines d'argent de Sala, les mines de cuivre de Garpenberg reçurent des ouvriers allemands bien exercés, pendant que des savants allaient aux frais de l'État dans les pays étrangers étudier la métallurgie. D'Allemagne vinrent aussi

des fondeurs et des forgerons. Gustave introduisit enfin le premier usage des scieries hydrauliques.

Grâce à une force navale toute nouvelle, le commerce prit, comme l'industrie, un brillant essor, favorisé d'ailleurs par de nombreux traités avec les Pays-Bas (1526 et 1551), avec l'Angleterre (1551), avec la Russie (1526 et 1537) et avec la France (1542). En 1559, soixante-deux vaisseaux faisaient le commerce étranger, et exportaient le fer, les bois de construction, des mâts, des planches, le beurre, le suif, l'huile de poisson, l'huile de chien marin, le saumon, les anguilles, les pelleteries, des chèvres, des chevaux, du cuivre et du goudron. On échangeait ces produits de la Suède contre le sel et les vins de France, les draps, le zinc et le plomb d'Angleterre, les soieries, les voiles et les épiceries des Pays-Bas, le salpêtre et le houblon du Danemark, les épées, les armures, la quincaillerie et la mercerie de l'Allemagne.

Il est vrai que Gustave altéra les monnaies; le gouverneur d'Abo lui ayant envoyé une épreuve de monnaie d'argent fin, il lui écrivit : « Vous avez prodigué ce qui coûte trop cher ; il faut remettre les pièces au creuset. Vous savez bien qu'on met toujours plus de chou que de lard ; quand le lard domine, la soupe est malsaine. » Il faut reconnaître aussi que, sous le prétexte de parentés imaginaires, ou bien en promettant des indemnités qu'il ne paya jamais, il s'empara bien souvent de domaines qui ne lui appartenaient pas. Il était en querelle et en procès avec tous ses parents. Il se considérait comme l'héritier exclusif et légitime de l'argent et du mobilier des églises et des couvents ; il n'oubliait pas même dans les inventaires les ustensiles de cuivre et de zinc ; il faisait lui-même et à son profit beaucoup de commerce, et ne reculait pas devant les prohibitions et les taxes oppressives. Malgré tout cela, il a laissé les conseils et les exemples d'une sage et prudente économie ; plus d'une fois il a exposé et perdu au service de la Suède tout ce qu'il avait amassé, et il a veillé constamment à la parfaite loyauté des transactions commerciales et à l'exactitude des poids et mesures. Son ordonnance de 1557 pour le bon ordre et la propreté de la ville de Stockholm, son zèle à attirer en Suède ou dans la capitale non pas seulement des tailleurs de pierre, des maçons, des menuisiers, des architectes, mais des artistes, des peintres, des savants; la réor-

ganisation de l'armée, la restauration de l'université d'Upsal au milieu d'un pays encore barbare, où les gouverneurs et préfets ne savaient pas lire, enfin une conduite irréprochable au milieu d'une brutale corruption, sont pour Gustave de sérieux titres de gloire, qu'il se ménagea soigneusement pendant une paix de dix années.

Alliance de la Suède avec la France (1542).

Gustave Vasa avait rendu le nom de la Suède assez respectable au dehors pour faire compter désormais son autorité dans la balance des affaires générales de l'Europe. La France, si brillante alors, ne négligea pas l'alliance d'une nation jeune encore, mais dont elle prévoyait les destinées. Le traité de 1542 entre Gustave et François Ier introduisit la Suède dans la société européenne. Gustave avait déjà envoyé son secrétaire Trébou en France pour conclure un traité de commerce, quand le ministre français Richers, après avoir été à Constantinople exciter les Turcs contre Charles-Quint, se rendit à Calmar, pour contracter avec la Suède une alliance défensive. En dépit de ceux qui traitaient d'impies ces relations de la France avec une puissance protestante, le traité fut conclu par Conrad Peutinger, Knut Anderson Lilie et Göran Norman pour la Suède, par le chancelier Poyet et l'amiral Chabot pour la France. Après le préambule, où il était dit que les rois devaient se considérer comme frères, le traité stipulait liberté illimitée de commerce pour les sujets des deux royaumes. Les puissances contractantes devaient tenir à la disposition l'une de l'autre vingt-cinq mille hommes et vingt vaisseaux; tous les frais étaient à la charge de celui qui en ferait usage. Le roi d'Écosse, Jacques V, devait être compris dans cette alliance; s'il réclamait le secours de la France, le roi de Suède y devait coopérer jusqu'à concurrence de six mille hommes, qui seraient transportés en Écosse aux frais de ce dernier pays. C'est probablement de cette époque que datent les enrôlements que Gustave et ses successeurs firent faire en Écosse.

Alliance du Danemark avec Charles-Quint; prétentions du Danemark sur la Livonie.

Si Gustave était respecté dans l'Europe occidentale, le nord lui causait encore de graves inquiétudes. Nous l'avons vu se liguer avec le Danemark contre les entreprises de Chris-

tian II et de ses partisans; mais cette alliance fut rompue en 1544, quand le roi de Danemark devint tout à coup l'allié de Charles-Quint. Gustave craignit alors que son pays ne fût réservé à subir une nouvelle Union et, malgré son grand âge, il prit la plume pour retracer en vers dans un curieux petit livre intitulé : *Réponse véridique à quelques fragments de la chronique danoise* tous les maux que la Suède avait autrefois soufferts de la part du Danemark. Christian III s'était contenté de placer dans les armes trois couronnes; son successeur, Frédéric II, appelé au trône de Danemark en 1559, alla plus loin, et éleva des prétentions sur la Livonie. Gustave songea tout d'abord à s'y opposer : « Considérez, écrivait-il à son fils Jean, quel désavantage ce serait pour nous si les Danois venaient à être nos voisins aussi de ce côté. Voyez s'il n'est pas plus sage de prévenir que d'être prévenu, et s'il ne vaut pas mieux prendre un morceau du chien que d'en être mordu. » Ses vers adressés aux Suédois les engageaient du reste à conserver une mâle et ferme attitude : « Peuple suédois, disait-il, mets ta confiance en Dieu; marche selon ses lois, invoque-le dans ton cœur. Si tu restes fidèle à toi-même, tu peux éloigner de toi l'infortune, et assurer le repos de la Suède. Aime, honore ta patrie, et ne te laisse pas entraîner à de funestes erreurs. Sois ferme comme la montagne qui résiste aux vagues de la mer. Si tes ennemis te menacent, sois fort comme le roc que les flots ne peuvent ébranler. Qu'ils s'exaltent et qu'ils mentent; leurs grands mots ne sont pas dangereux. Dieu ne permettra pas qu'ils accomplissent leur mauvais vouloir; Dieu sera notre soutien. Le Dieu qui a séparé la terre et les eaux a mis une barrière entre la Suède et le Danemark; il suffit. Restons de part et d'autre dans nos limites, sans rien demander de plus. Que le Seigneur nous maintienne dans un juste accord, et nous donne la paix et le repos! »

Toutefois Gustave sut échapper à cette nouvelle occasion de guerre, ne voulant pas, à la fin de son règne, engager la Suède dans une lutte dont l'issue était fort incertaine. Il put prévoir du moins avant de mourir quel champ de bataille la Livonie allait offrir aux puissances du nord; il vit naître l'ambition et les désirs du Danemark, il vit surtout les premiers et menaçants progrès de la Russie, contre laquelle il soutint au sujet de la Finlande une guerre de trois ans (1554-1557).

Vices des princes Éric et Jean.

A ces craintes politiques se joignait le chagrin que causaient au roi les démêlés et les vices de ces deux fils aînés, Éric et Jean. Éric, violent et ambitieux, se lassait d'attendre si longtemps la couronne. Entouré de Français, comme Denys Burrey, son ancien précepteur, et Charles de Mornay, il avait à Calmar une cour dont les amusements chéris étaient des luttes brutales souvent sanglantes. Jean, avide de pouvoir comme son frère, et jaloux de ses priviléges, convoitait la Livonie pour s'en faire un domaine indépendant. Longtemps en guerre l'un contre l'autre, les deux frères consentirent quelquefois à une concorde que leur ambition semblait leur conseiller. Éric avait conçu le projet insensé d'épouser Élisabeth d'Angleterre; Jean, après avoir sans aucun doute fait ses conditions, s'efforça de le servir en cette circonstance auprès de son père et d'Élisabeth elle-même. Les négociations n'amenèrent, comme on pouvait s'y attendre, aucun résultat, si ce n'est une lettre latine adressée à Gustave, et qui équivalait à un véritable refus. Éric prétendit que son père avait mal compris la réponse: « Nous avouons, lui répondit Gustave, que nous sommes moins versé que vous dans la langue latine; cependant nous avons à notre service des gens qui l'entendent bien. » Et il ajouta: « *qui amat periculum peribit in illo*. Il serait à souhaiter, mon fils, que vous voulussiez songer au salut de votre famille et à celui des Suédois, qui ne tient qu'à un fil.... » Loin d'écouter les conseils de Gustave, Éric l'accabla de dégoûts; il réduisit le vieux roi à s'entourer d'une garde allemande et à craindre les embûches de son fils: « Mon cher Éric, lui écrivait-il dans ses moments d'abandon, vous nous envoyez des lettres qui nous affligent, et pourtant Dieu sait quel plaisir nous avons à les lire. Par l'amour du Christ et par celui que tous les enfants soumis doivent porter à leurs parents, faites en sorte de ne pas attrister les vieux jours de votre père. » Quelquefois il allait jusqu'à faire des excuses au jeune homme, craignant de l'avoir offensé: « Cher fils, nous vous prions, comme père, de ne pas nous en vouloir; Dieu a défendu, dans la sainte Écriture, de rougir de son roi et de ses proches, quoiqu'ils soient sujets comme les autres aux faiblesses humaines. » Plus d'une fois on le vit verser en secret des larmes; en effet, ses deux

fils, toujours ennemis l'un de l'autre, d'abord pour leurs jouets d'enfants, puis pour des provinces, enfin pour la couronne, n'avaient cessé leurs inimitiés que pour se liguer contre lui.

Maladie, abdication et mort de Gustave Vasa.

Les premiers symptômes de sa dernière maladie parurent au mois d'avril 1560. Il se rendit au mois de juin à Stockholm, où la diète se trouvait convoquée. Le 25 du même mois, les états s'étant assemblés dans la grande salle du royaume, il vint s'y placer avec ses quatre fils, Éric, Jean, Magnus et Charles, encore enfant. Il salua cette assemblée, composée de fidèles serviteurs qui entendirent alors pour la dernière fois une parole vénérée ; il rappela les malheurs de la patrie, l'oppression du roi Christian et son châtiment, dont il avait été l'instrument glorieux. « Les grands et le peuple, dit-il, les vieillards et les jeunes gens conserveront à jamais le souvenir de cette délivrance divine, car qui étais-je pour m'opposer à un puissant monarque dont le sceptre s'étendait sur trois royaumes, qui tenait par sa parenté à Charles-Quint, souverain d'un empire immense, et aux premiers princes de l'Allemagne? Mais Dieu a tout fait, et il s'est servi de mon bras pour opérer ces miracles. Dieu a été mon aide et ma consolation pendant les quarante années de travaux et de peines qui ont précipité mes pas vers la tombe. Je suis comme le roi David que Dieu tira du soin des troupeaux pour le faire régner sur son peuple; je ne pouvais aspirer à un tel honneur lorsque j'étais forcé de me cacher au milieu des forêts sauvages ou dans les montagnes désertes pour éviter le fer de mes ennemis. Le ciel nous a comblés, mon peuple et moi, de bénédictions en nous faisant connaître la vraie lumière et en vous envoyant l'abondance et le bien-être au milieu desquels vous vivez. Je ne crains pas de reconnaître mes fautes; je vous prie, comme de fidèles sujets, de me les pardonner et de tenir compte de la faiblesse de l'humanité en appréciant les actes de mon administration. Je passe aux yeux de beaucoup d'entre vous pour un roi sévère; un temps viendra où les enfants de la Suède regretteront de ne pas pouvoir me tirer de la tombe. Je n'ai pas besoin de lire dans les astres le présage de ma fin prochaine; j'en ai le pressentiment, et l'état de mes forces me l'annonce en secret; aussi ai-je profité de celles qui me res-

tent pour faire mon testament, me flattant qu'il est fondé sur la raison et la saine politique. Je réclame des états la sanction de cet acte. » C'était une abdication en faveur de son fils Éric ; la lecture en ayant été faite et le serment d'approbation prêté, le roi se leva, remercia les états, recommanda la concorde à ses fils; puis il étendit la main et bénit l'assemblée tout entière dans un dernier adieu. Il mourut trois mois après, le 29 septembre 1560. Pierre Brahé, dans sa chronique, fait ainsi son portrait en 1532 : « Sa taille était au-dessus de la médiocre. Il avait la tête ronde, les cheveux blonds, la barbe belle, touffue et longue, la bouche bien faite, les lèvres vermeilles, les joues colorées; on n'eût pas trouvé sur tout son corps une tache de la largeur d'une tête d'épingle. Ses mains étaient délicates, ses bras musculeux, ses pieds mignons; en un mot, ses proportions étaient si bien prises qu'il aurait pu servir de modèle à un peintre[1]. Il aimait à déployer une magnificence royale dans ses vêtements, qu'il portait tous à merveille[2]. » Le même auteur ajoute sur la vie ordinaire de Gustave et sur sa cour de curieux détails : « Les dames étaient nombreuses à la cour; une heure après le dîner, on dansait au son de la musique. Tous les jours, le roi montait à cheval avec dames et seigneurs pour la chasse ou la promenade. Une fois par semaine, Gustave présidait à un tournoi où s'exerçait la jeune noblesse. Le vainqueur recevait un anneau d'or ou un collier de perles, et il avait le privilége d'ouvrir la dânse. Le roi aimait la musique et le chant; le luth était son instrument favori. Il était plus avancé dans la connaissance des animaux, des arbres et des plantes que ceux qui en avaient fait une étude spéciale. Sa mémoire était prodigieuse.... Il était heureux en tout, même au jeu, si quelquefois il voulait prendre les dés.... »

1. On se rappelle le beau tableau de l'*Abdication de Vasa* par M. Hersent, détruit en février 1848.

2. Tout récemment, au mois de novembre 1849, on a ouvert le cercueil de Gustave Vasa, en vertu d'une autorisation spéciale du roi et en présence des ducs d'Ost-Gothie et de Dalécarlie. Il ne reste plus du corps que le squelette. Tous les vêtements, formant l'ancien costume espagnol, sont intacts. Le cercueil contient aussi la couronne, le sceptre, la poignée et les garnitures du fourreau de l'épée, les boucles de la ceinture et des souliers en or fin, ornés de pierreries.

CHAPITRE IX.

LA SUÈDE ET LE DANEMARK DE 1559 A LA GUERRE DE TRENTE ANS.

ÉRIC XIV (1560-1568); GUERRE CIVILE; SUPPLICES. — GUERRE EN LIVONIE (1558-1583) ET CONTRE LE DANEMARK. — FRÉDÉRIC II EN DANEMARK ET NORVÉGE (1559-1588); GUERRE CONTRE LES DITHMARSES. — GUERRE CONTRE LA SUÈDE. — DÉCHÉANCE, CAPTIVITÉ ET MEURTRE D'ÉRIC XIV, ROI DE SUÈDE (1568). — JEAN, ROI DE SUÈDE, TRAITE AVEC LE DANEMARK. — TRÊVE EN LIVONIE (1583). — RÉACTION CATHOLIQUE EN SUÈDE. — SIGISMOND ROI DE POLOGNE (1587) ET DE SUÈDE (1592). — SIGISMOND DÉTRÔNÉ; CHARLES IX ROI DE SUÈDE (1604-1611). — CHRISTIAN IV EN DANEMARK (1588-1648); DÉCADENCE DE LA NORVÉGE. — GUERRE DE CALMAR CONTRE CHARLES IX ET GUSTAVE-ADOLPHE, ROIS DE SUÈDE (1610-1613). — GUSTAVE-ADOLPHE ACQUIERT DES RUSSES L'INGRIE ET LA CARÉLIE (1617). — TRÊVE ENTRE LA SUÈDE ET LA POLOGNE (1629).

Eric XIV (1560-1568); guerre civile; supplices.

Éric avait vingt-sept ans; il possédait plusieurs langues; il a composé un *Liber astronomicus judiciarius* et un traité sur l'art de la guerre; il a traduit la chronique de Johannes Magnus avec des additions en vers latins sur chaque règne. On conserve encore des portraits peints de sa main, deux psaumes insérés dans le livre des psaumes suédois et des chansons. C'était donc un homme instruit. Mais, dit Geyer, ses qualités étaient comme la fertilité d'un sol échauffé par un feu souterrain. Il était d'un caractère soupçonneux, querelleur et violent.

Son règne commença par des disputes avec ses frères à propos de l'héritage commun. Gustave Vasa avait, par son testament, investi ses autres fils de duchés héréditaires placés sous la suzeraineté d'Éric. Jean était duc héréditaire de Suède et duc de Finlande; Magnus était prince héréditaire de Suède et duc d'Ostrogothie; Charles, âgé de dix ans, devait prendre possession du duché de Sudermanie après le règne d'Éric. Le vieux roi avait fait ce partage, préférant, disait-il, la discorde entre le roi et ses frères aux dangers que pourrait courir sa dynastie, représentée et défendue par un seul homme. Il avait voulu opposer la puissance des ducs à l'ambition de la noblesse. Éric, devenu roi, fit au contraire accepter par les états un règlement qui bornait la puissance des ducs et fortifiait contre eux la royauté. Puis il sembla vouloir leur opposer aussi son alliance avec la no-

blesse. Tel est le sens qu'on doit sans doute attribuer à ses premières mesures, toutes favorables à l'aristocratie. Lors de son couronnement, célébré à Upsal le 29 juin 1561, il nomma trois comtes et neuf barons héréditaires, et l'on remarqua la proclamation du héraut : « Le roi de Suède, des Goths et des Vendes est *un*, et, quoique plusieurs couronnes brillent à vos yeux, vous devez être tous persuadés qu'il n'y a qu'une couronne royale. » Personne ne douta que ces paroles ne concernassent les ducs.

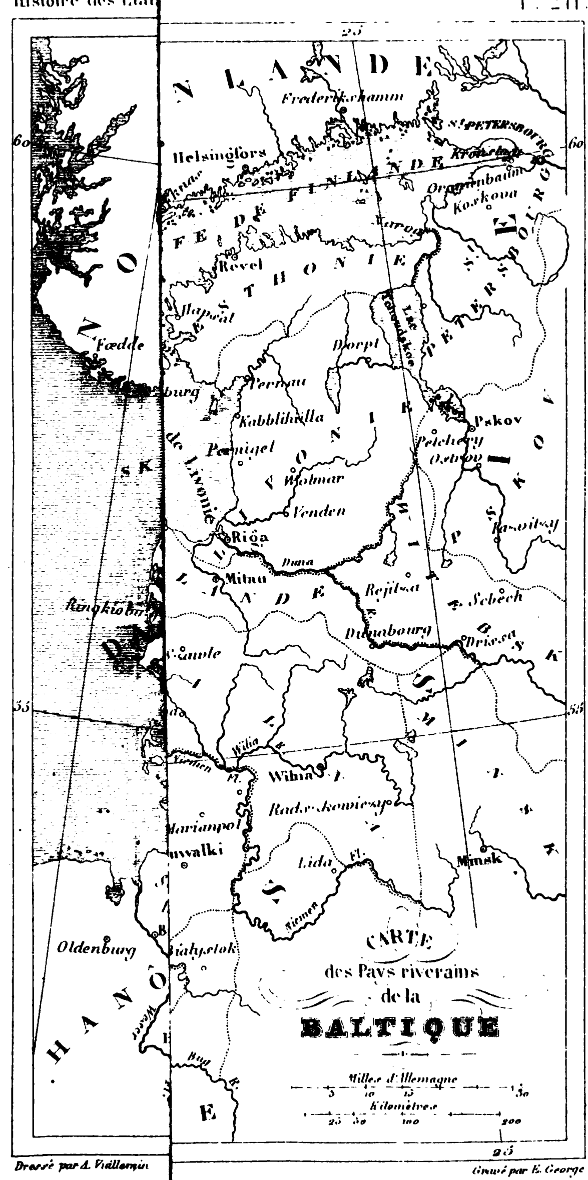
Éric signala d'ailleurs ses premières années par d'utiles ordonnances. Des auberges furent établies sur les grands chemins. Un asile fut offert à tous les protestants persécutés, et beaucoup de Français, attirés par Denys Burrey, l'ancien précepteur du roi, en profitèrent.

Mais les différents projets de mariage d'Éric montrèrent bientôt la bizarrerie de son caractère. On le vit, en 1561, renouer les négociations par lesquelles il avait essayé déjà d'obtenir la main d'Élisabeth, envoyer à cette princesse, à titre de présent, dix-huit chevaux avec plusieurs caisses remplies de lingots d'or et d'argent, se faire faire une centaine d'habillements plus brillants les uns que les autres, et s'embarquer pour l'Angleterre, après avoir expédié d'avance force brodeurs et tailleurs. Une tempête l'ayant forcé de revenir en Suède, il résolut de prendre par le Danemark et les Pays-Bas. Mais déjà, en bon politique, il envoyait Pierre Brahé demander la main de Marie Stuart, ce qui ne l'empêchait pas d'ordonner à son envoyé à Londres, Gyllenstiern, de gagner les conseillers d'Élisabeth à force de pensions, et de se défaire à tout prix du duc de Leicester, à qui il avait fait proposer, l'année précédente, un combat singulier, soit en Écosse, soit en France. Pendant ces négociations, il se décida un instant pour la princesse Renée de Lorraine, petite-fille de Christian II, et héritière de ses prétentions sur les royaumes du nord, puis pour Christine de Hesse. De Lorraine seulement il reçut une réponse favorable ; mais il avait déjà changé d'idée. Il épousa finalement la fille d'un paysan suédois, une fruitière nommée Catherine, son ancienne maîtresse, pour laquelle il écrivit ces vers : « Heureux celui qui, loin des rocs élevés, poursuit paisiblement son modeste sentier ! Ceux qui veulent s'en aller çà et là s'écartent souvent de la vraie route. Chacun doit suivre le sentiment qui le guide ; et moi, je suis la jeune fille que j'aime.

« Souvent on voit le château superbe atteint par la foudre. L'ambitieux qui veut monter trop haut retombe en arrière et déplore son imprudence. Chacun doit suivre le sentiment qui le guide; et moi, je suis la jeune fille que j'aime, etc. »

On ne manqua pas d'attribuer à des philtres et à la magie l'ascendant que cette femme exerça toujours sur lui. Ce mariage mit du moins un terme aux énormes dépenses des dernières années. Indépendamment de ses ambassades magnifiques, il avait fait venir d'Anvers et de Londres d'innombrables objets pour son couronnement, riches vêtements, ornements et armures, perles, bijoux et pierres précieuses, enfin des animaux rares, des lions, des buffles, des chameaux, etc. Ainsi furent dispersées les épargnes de Gustave Vasa.

Le mariage du duc Jean avec la fille du roi de Pologne, Sigismond, amena une guerre civile en même temps que des hostilités en Livonie et en Finlande. Le duc Jean fut fait prisonnier et transféré en Suède. On offrit à la duchesse un château et un revenu proportionnés à son rang, si elle voulait se séparer de son époux. Elle se contenta de montrer son anneau, sur lequel étaient gravés ces mots en latin : « Rien que la mort, » et partagea la prison de son mari pendant quatre ans. La noblesse avait semblé favoriser la cause de Jean; à partir de ce moment, elle ne fut plus appelée une seule fois aux diètes, et le roi ne s'entoura que de petites gens. Dès cette époque aussi commencèrent les soupçons et les cruautés du roi. Dans ce nombre il faut ranger la persécution contre la famille des Stures. Nils ou Nicolas, le dernier descendant de la famille des anciens administrateurs, fut injustement soupçonné d'avoir trempé dans les intrigues du duc Jean pour arriver à la couronne. Par l'ordre d'Éric, Nils fut conduit à Stockholm monté sur un cheval de paysan, couronné de paille et exposé à toutes les insultes de la populace. Éric l'accusa même devant les états d'avoir conçu une honteuse passion pour la reine, d'avoir, pendant son ambassade à Stralsund, tramé des intrigues contre le roi pour recouvrer l'autorité possédée autrefois par ses ancêtres. Un de ses domestiques, sur qui l'on trouva à la cour un pistolet, fut mis à la torture et ne fit aucun aveu. On se procura alors de fausses lettres et de faux témoins pour attester une prétendue conspiration; presque tout ce qui restait de la famille des Stures fut aussitôt arrêté, et, malgré les preu-


CARTE
des Pays riverains
de la
BALTIQUE
Milles d'Allemagne
5 10 15 30
Kilomètres
25 50 100 200
Helsingfors
Frederikshamm
St PETERSBOURG
Revel
Dorpt
Pernau
Pskov
Wolmar
Wenden
Riga
Duna
Mitau
Dunabourg
Wilna
Lida
Minsk
Mariampol
Oldenburg
Niemen
60
55
25
Dressé par A. Vuillemin
Gravé par E. George

ves d'une complète innocence, cruellement mis à mort. Nicolas Sture fut lui-même poignardé par le roi en personne ; il tira, dit-on, le poignard de sa plaie, le baisa et le présenta au roi. Éric le fit achever, puis, en proie à une rage furieuse, quitta la ville et parcourut pendant quatre jours la campagne et les forêts sans écouter aucune représentation. Quand vint le remords, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et il se laissa ramener à Upsal, où la reine obtint qu'il prît de la nourriture et du repos. Quelques jours après, il renvoya Jœran Peerson, qui l'avait, par ses conseils, entraîné dans ces crimes, remit en liberté son frère, et combla de bienfaits les parents de ses dernières victimes.

Guerre en Livonie (1558-1583) et contre le Danemark.

Deux guerres occupèrent son attention au dehors : la guerre de Livonie et la guerre contre le Danemark. La Livonie, c'est-à-dire une partie importante des côtes de la Baltique, et par suite la domination sur cette mer, était devenue l'objet des désirs de toutes les puissances voisines ; c'était pour les États du nord ce qu'avait été le Milanais pour les États du midi. Jean IV ayant envahi cette province, le grand maître Gothard Kettler l'avait réunie à la Pologne par le traité de Wilna (1561). Le roi de Danemark, déjà maître de l'île d'OEsel, et Éric XIV, appelé par la ville de Revel et la noblesse d'Esthonie, prirent part à cette guerre, qui mit ainsi en contact les peuples scandinaves et les Slaves, jusque-là étrangers entre eux. Éric XIV y fut d'abord presque constamment heureux ; en 1566 seulement, une tentative pour reprendre la ville de Pernau lui fit perdre, soit par les armes, soit par la peste, les deux tiers de son armée. On va voir que la seconde guerre fut plus malheureuse encore.

Frédéric II en Danemark et Norvége (1559-1588); guerre contre les Dithmarses.

Le Danemark et la Norvége étaient alors gouvernés par Frédéric II, fils et successeur de Christian III, prince éclairé et protecteur du célèbre astronome Tycho-Brahé. Le commencement de ce règne avait été marqué par une expédition entreprise par le roi, de concert avec ses oncles, ducs de Holstein, contre les Dithmarses. Il s'agissait de venger la défaite du roi Jean dans la guerre de 1500 contre ce peu-

ple héroïque, et de se partager son territoire. Soumis de nom seulement au roi de Danemark, les Dithmarses avaient fait reconnaître et consacrer leur indépendance dans le traité conclu en 1536 à Hambourg, entre Christian III et les villes hanséatiques. Des querelles religieuses, entre les Dominicains et les Augustins, entre la religion réformée et le catholicisme, les avaient un instant divisés; mais le triomphe définitif du luthéranisme leur avait rendu leur unité puissante. Quelques incursions sur les frontières et quelques pillages servirent de prétexte au Danemark; on leva contre ce petit peuple une armée de vingt-cinq mille hommes, composée des nobles de Danemark et de Holstein, avec leurs vassaux, et quelques bandes mercenaires. Les Dithmarses, abandonnés par les villes hanséatiques, n'opposaient à ces forces que sept mille hommes. Le célèbre Jean de Rantzau, âgé de plus de soixante-dix ans, commandait les assaillants. Les deux citadelles de Meldorf et de Tilleburg furent prises dès le commencement de la campagne, et toute la résistance se concentra dans la capitale. Quand les fortifications eurent cédé, les assiégés barricadèrent la ville, et firent un feu terrible. Rantzau ne voulut pas s'engager dans une lutte si meurtrière; il ordonna l'incendie de la ville, et ceux qui ne périrent pas dans les flammes rencontrèrent en fuyant l'ennemi qui les égorgeait. La résistance étant désormais impossible, on se rendit. Au mois de juin 1559, ce qui restait d'habitants, c'est-à-dire quatre mille hommes, avec leurs femmes et leurs enfants, vint sans armes, nu-tête, un bâton blanc à la main, dans une plaine où s'étaient rendus les ducs et le roi; cette foule s'agenouilla, et jura, les mains levées au ciel, d'obéir en fidèles vassaux aux vainqueurs, devenus les souverains légitimes du pays. Tous les trophées de la guerre de 1500 furent rendus au Danemark, entre autres un morceau du fameux Danebrog. Les Dithmarses perdirent ainsi dans l'espace d'un mois une liberté qu'ils possédaient depuis le temps de Charlemagne, et qu'ils avaient plus d'une fois valeureusement défendue.

Guerre contre la Suède.

La guerre entre le Danemark et la Suède s'était allumée peu de temps après la conquête du pays des Dithmarses. Ayant inutilement réclamé de Frédéric II qu'il cessât de placer dans les armes du Danemark les trois couronnes, souvenir

de l'union de Calmar, Eric XIV s'était décidé à les introduire lui-même dans les armes de la Suède ; ces démonstrations, futiles en apparence, furent le signal d'une lutte sanglante, qui dura sept années. Le roi d'Espagne, Philippe II, qui voulait rétablir en Danemark un petit-fils de Christian II, lui fournit des subsides. Frédéric, de son côté, conclut avec Lubeck et le roi de Pologne, Sigismond-Auguste, une ligue dont le but avoué fut d'arracher la Livonie aux Suédois et de les forcer à abandonner leurs prétentions sur la Norvége et les provinces danoises situées au delà du Sund. La guerre fut surtout maritime ; les amiraux Pierre Skram et Herulf Trolle commandaient la flotte danoise, les amiraux Bagge et Horn la flotte suédoise ; les succès furent balancés, principalement à cause de l'inexpérience des équipages à se servir de l'artillerie, nouvellement introduite dans la marine ; la supériorité resta cependant aux Suédois. Sur terre, des ravages réciproques désolaient les deux royaumes ; Éric fit une incursion dans les provinces de Halland et de Bléking, puis dans la Norvége, où il occupa, pour fort peu de temps, Drontheim et quelques autres villes ; Rantzau battit ses soldats à Falkenberg et s'avança jusqu'à Linkœping. Les hostilités ne profitaient à personne, et elles amenaient d'incroyables cruautés. Les chroniques qui les racontent parlent souvent de rivières ensanglantées et de femmes et d'enfants massacrés par les Finnois. « Quant aux paysans du Bléking, écrit le roi de Suède, qu'on les convoque en assemblée sous prétexte de recevoir leur serment de fidélité. Aussitôt qu'ils seront réunis, hommes, femmes et enfants, au nombre de deux ou trois mille, on les conduira tous, par terre, à Calmar et de là, sur des vaisseaux, à Stockholm ; mais s'ils ne se rendent pas à la convocation, on livrera tout au fer et au feu, car il vaut mieux avoir un désert qu'un pays en révolte. » En 1566, dans la Sudermanie, on enrôla des femmes pour le service militaire, parce que les hommes manquaient. Il ne restait presque point d'hommes dans une partie de l'Ostrogothie en 1568. A Sæderkœping, c'étaient des femmes faute d'hommes qui portaient les cercueils en terre.

Déchéance, captivité et meurtre d'Eric XIV, roi de Suède (1568).

De retour dans son royaume, Éric trouva la nation hu-

miliée de tant de défaites, et la noblesse irritée de la mort des Stures. Jean et Charles, ses deux frères, voulurent profiter de ces embarras du roi pour le renverser. Ils réunirent leurs partisans, et prirent pour signe de ralliement des feuilles de chêne attachées à leurs chapeaux. A la première nouvelle du soulèvement, le roi voulut se donner la mort en s'ouvrant les veines, puis il voulut traiter, puis il imagina d'appeler ses ennemis en combat singulier, enfin il se mit à la tête de ses troupes; mais assiégé et pris dans Stockholm, il se rendit au duc Charles. Les états assemblés en 1569 lui firent aussitôt son procès. Comme, en se défendant, il attaquait violemment la noblesse, Jean l'interrompit en disant qu'il n'avait pas sa raison : « Elle ne m'a abandonné qu'une fois, répondit-il, le jour où je vous ai rendu la liberté. » Les états proclamèrent sa déchéance et justifièrent leur sentence par un volumineux mémoire. Ses enfants furent exclus de sa succession ; lui-même fut condamné à une captivité qu'on sut rendre bien cruelle : « Dieu sait, écrivait-il à Jean le 1er mars 1569, avec quelle inhumanité on me fait souffrir la faim, le froid, l'air infect, l'obscurité, les coups de bâton et d'épée.... » Plus d'une fois en effet, il avait eu à repousser des violences brutales ; dans une de ces luttes, il avait eu le bras fracassé d'un coup de feu. « Qu'on me fasse grâce de ces barbaries, continuait-il, je me soumets à l'exil ; le monde est assez grand pour que la haine de mes frères s'affaiblisse par l'intervalle qui nous séparera. » Dans les moments où il était tranquille, il lisait ou faisait de la musique ; il écrivait sa défense sur les marges de ses livres avec de la poudre de charbon délayée dans l'eau, à défaut d'encre. On lui avait d'abord permis de voir sa femme et ses enfants ; on lui enleva plus tard cette consolation. Il composa dans cette dure captivité ces strophes remplies de douleur, qui se chantent encore dans les églises de Suède avec les psaumes de la pénitence :

« O mon Dieu ! à qui porterai-je mes plaintes? A qui dirai-je le remords qui pèse sur moi, pauvre pécheur ? Le mal que j'ai fait peut-il, au nom de Jésus-Christ, m'être pardonné ?

« J'ai été pris par la méchanceté du monde comme le voyageur que les vagues entourent dans une île. Je ne puis sortir de ma captivité, je ne puis redevenir libre à moins que Dieu ne me fasse mourir.

« O Dieu ! maintenant que le monde m'abandonne, je te confie mon âme et ma vie. Hélas ! quand je jouissais de mon bonheur, je n'aurais pas cru qu'il serait aussi complétement anéanti ! »

La découverte de plusieurs conspirations formées pour sa délivrance le fit transférer à Abo pour deux années, puis, comme on craignait les Russes, dans l'île d'Aland, puis dans le château de Gripsholm, dont la garnison, mal payée et mal nourrie, comme tous les soldats de la Suède à cette époque, finit par se révolter elle-même, enfin à Westeras et au château d'Orby en Upland. Charles de Mornay, son ancien favori, voulut le délivrer avec trois mille Écossais et fut décapité ; beaucoup d'autres moururent après lui pour la même cause. Jean finit par suggérer au sénat une décision secrète (10 mars 1575) portant que « si l'on ne pouvait contenir Éric dans sa prison, où il se montrait méchant et intraitable, il fallait s'en défaire par quelque moyen efficace, ce qui n'était contraire ni à la loi divine ni à la loi humaine ; qu'il était convenable et conforme au christianisme qu'un seul souffrît et non plusieurs. » Le meurtre fut cependant encore ajourné ; il fut exécuté seulement le 26 février 1577 par le secrétaire de Jean : De l'avis du conseil, avait-il écrit lui-même au commandant du château, il avait été résolu qu'en cas de danger il fallait donner au roi Éric une dose d'opium ou d'arsenic assez forte pour qu'il ne pût vivre au delà de quelques heures. S'il ne voulait pas prendre le poison, on devait le lier et lui ouvrir les veines; s'il résistait encore, il fallait l'étrangler ou l'étouffer. Sans qu'il y eût aucun danger ni aucune conspiration, Éric fut empoisonné dans une purée de pois. Son fils, Gustave, passa quelques années de sa jeunesse à Olmutz et à Prague sous la protection de l'empereur Rodolphe, puis en Prusse ; il tomba dans une telle misère qu'il fut réduit à décrotter les souliers des voyageurs dans les hôtels et à garder leurs chevaux ; il alla jusqu'à mettre en gage le journal écrit en latin par son père ; un Suédois au service du roi Sigismond racheta ce précieux document en 1603, et un domestique de Jean Casimir le vendit à Paris, où il fut retrouvé le 22 novembre 1673. Il est maintenant à la bibliothèque d'Upsal. La faveur de l'empereur Rodolphe donna encore un asile a Gustave et lui permit de se livrer à l'étude de l'alchimie. En 1583, des exilés suédois ayant demandé au roi de France Henri III un secours

pour le replacer sur le trône, le roi Jean voulut attenter à sa vie; il erra en Autriche, en Pologne, et mourut en 1607 en Russie.

Jean, roi de Suède, traite avec le Danemark.

Au grand mécontentement du duc Charles, Jean avait été, après l'emprisonnement d'Éric, reconnu seul roi de Suède par le sénat et les états, moyennant une confirmation fort explicite des priviléges de la noblesse. Charles avait peut-être espéré partager le titre de roi; il partagea du moins le pouvoir.

Aussitôt après leur révolte contre Éric, les ducs s'étaient hâtés d'ouvrir des négociations avec le Danemark. Les envoyés suédois conclurent, à Roskild, un armistice et se laissèrent imposer d'onéreuses conditions, suivant lesquelles la Suède aurait renoncé à toutes ses prétentions sur les provinces danoises et norvégiennes, aurait cédé tout ce qu'elle possédait en Livonie, rendu tous les vaisseaux et payé les frais de la guerre. Quand le roi Jean demanda aux états de 1569 s'ils consentaient à ces conditions, les paysans s'y refusèrent et offrirent au roi de la poudre, des boulets et des piques. Les hostilités recommencèrent jusqu'au 1er juin 1570. Alors la lassitude du Danemark et les troubles intérieurs de la Suède amenèrent des conférences qui s'ouvrirent à Stettin, sous la médiation de l'empereur, du roi de France et de l'électeur de Saxe ; elles durèrent six mois, et la paix mit fin à la longue querelle qui durait entre les deux États scandinaves depuis la rupture de l'union de Calmar. La Suède rachetait Elfsborg pour la somme de cent cinquante mille thalers; elle rendait huit vaisseaux de guerre et renonçait à ses prétentions sur Gothland, sur le Jemtland et sur le Herjedal. Le différend relatif aux trois couronnes dans les armes du Danemark fut ajourné. L'empereur devait racheter les possessions de la Suède en Livonie et en investir le roi de Danemark; mais tout ce qui avait rapport à la Livonie ne fut pas exécuté. La ville de Lubeck fut comprise dans ce traité ; elle obtint la libre navigation sur la Narva.

Trêve en Livonie (1583).

Le roi Jean avait accepté ces conditions afin de pouvoir donner toute son attention aux entreprises des Russes contre la Livonie. Le czar avait fait d'immenses préparatifs,

et menaçait d'envahir la Finlande et la Suède; mais il se vit arrêté par une irruption soudaine des Tartares, qui entrèrent jusque dans Moscou, massacrèrent près de trente mille hommes, et mirent le feu à la ville. Cela donna le temps au roi de Suède d'envoyer des ambassadeurs à Jacques VI d'Écosse et à Élisabeth pour leur demander du secours; ni l'un ni l'autre des deux souverains ne consentit à risquer une si hasardeuse entreprise. Réduit à l'unique alliance de la Pologne, Jean poussa vigoureusement la guerre. Pontus de La Gardie, seigneur français engagé à son service, reprit tout ce que la Suède avait perdu en Livonie, et porta ses armes victorieuses jusque sur le territoire ennemi; Narva fut prise d'assaut; l'Ingrie avec ses forteresses, Kexholm et toute la province de ce nom subirent le joug. Ces succès amenèrent une paix entre le czar et la Pologne qui garda la Livonie, et une trêve avec la Suède qui conserva la Carélie (1582-1583). La Russie se retirait vaincue et renonçait pour cette fois à la Baltique. Nous verrons dès le commencement du siècle suivant la Suède et la Pologne se disputer à leur tour la Livonie, qui restera à la Suède par la paix de 1660.

Réaction catholique en Suède.

Des troubles religieux agitaient alors la Suède. Pendant que Frédéric II essayait d'en préserver le Danemark en forçant les réfugiés calvinistes à reconnaître les principes de l'Église nationale et en refusant même, comme une cause de dispute, ce *formulaire de concorde* rédigé par les luthériens rigides de l'Allemagne et que l'Église danoise a depuis adopté comme le plus ferme boulevard de son orthodoxie, une réaction catholique se manifesta dans le pays voisin. La réforme n'avait pas apporté dans le culte extérieur des églises suédoises des changements bien apparents; les paysans s'étaient habitués à entendre célébrer la messe dans leur langue habituelle, ne s'étaient pas étonnés d'une pareille modification, et avaient peu à peu oublié que leurs ancêtres ne connaissaient d'autre messe que la messe latine. La réforme n'avait pas même corrigé les mœurs du clergé, qui méritait toujours les mêmes reproches. Entraîné vers le catholicisme par les sollicitations de la reine Catherine Jagellon, fille de Sigismond, roi de Pologne, sûr d'ailleurs de ne pas rencontrer dans l'esprit de ses sujets une opposition dé-

cidée, Jean, qui avait fait de la théologie et qui aimait fort le cérémonial, se déclara presque ouvertement après la mort de Laurentius Petri, en 1573. Le nouvel archevêque de Suède signa dix-sept articles qui approuvaient le rétablissement des couvents, des prières pour les morts et des cérémonies de l'ancienne Église. On se servit lors de son installation de la chape, de la mitre et de la crosse. Peu de temps après, en 1576, on vit arriver à Stockholm deux jésuites de Louvain, Florentius Feyt et Laurentius Norvegus qui, de concert avec le roi, ne dirent mot du sens qu'ils donneraient à leurs prédications, annoncèrent simplement et firent annoncer par les prêtres protestants eux-mêmes qu'ils enseigneraient dans le nouveau collége dont le roi avait promis de doter la capitale. Tous les clercs de Stockholm reçurent ordre d'assister à leurs leçons. Ils citèrent dans ces leçons les écrits des réformateurs, mais de manière à faire sortir des citations mêmes la réfutation. Dans des conférences publiques, le roi lui-même prit la parole et déclama contre le pape, mais il permettait qu'on le réfutât. Le roi enfin écrivit à Grégoire XIII, afin qu'il permît aux prêtres, quelque temps encore, de lire à voix basse dans la messe catholique les prières aux saints et pour les morts. Il demanda qu'une partie seulement de la messe fût célébrée en latin, et essaya d'obtenir le mariage des prêtres. La cour de Rome se garda bien de consentir à toutes ces demandes ; mais, pleine d'espoir, elle envoya l'habile jésuite Possevin pour achever l'œuvre. Jean, dit-on, abjura le luthéranisme en sa présence, à Wadstena, en 1578, et promit de jeûner chaque mercredi, jour qu'il avait choisi pour son fratricide. Une liturgie nouvelle fut publiée ; on supprima dans les psaumes toutes les expressions contraires au respect du pape ; le catéchisme de Luther fut banni des écoles, les saints reçurent de nouveaux reliquaires d'argent, et les jésuites s'introduisirent en grand nombre dans le royaume. Mais à la conversion du roi se rattachaient des calculs politiques ; il y avait entre lui et les rois de Pologne et d'Espagne un traité secret pour le partage du Danemark. Quand il vit la paix se conclure entre la Pologne et la Russie sans garanties pour les possessions suédoises de Livonie, et les duchés de Naples et de Bari échapper aux prétentions de la reine, son zèle tomba. La mort de sa femme, survenue en 1583, le refroidit encore, et l'opposition que rencontra la nou-

velle liturgie parmi les sénateurs, le peuple et l'armée, le désarma complétement. Le curé de Stockholm, qui s'était converti, fut destitué publiquement. Les jésuites, dont les discours, maintenant hardis, attaquaient vivement le luthéranisme, furent bannis du royaume. Toutefois, faible et irrésolu, le roi rêva un mélange de l'Église suédoise avec l'Église romaine, et crut que le système religieux inventé par lui réaliserait ce nouveau plan. Il appela même la violence au secours de ses réformes; une ordonnance frappa de confiscation les revenus des prêtres qui ne se soumettraient pas à la liturgie. On le vit un jour frapper, renverser et fouler aux pieds dans sa prison un prêtre rebelle, en répétant : « Tu marcheras sur des lions et sur des vipères. » Toute la Suède se remplit bientôt de troubles et de persécutions, et la guerre civile fut près d'éclater; car le frère du roi, Charles, duc de Sudermanie, donnait déjà un asile et des promesses à tous les ennemis du *Livre rouge*, comme on appelait la liturgie du roi.

Sigismond roi de Pologne (1587) et de Suède (1592).

Les dernières années de Jean III furent attristées par ses démêlés avec Charles et par les prétentions audacieuses de l'aristocratie. Les sénateurs, avec toute la noblesse, voyant la famille des Vasa sans autre héritier que le fils du roi, Sigismond, pour qui Jean III convoitait le trône de Pologne, s'empressèrent de le lui faire décerner, afin de l'exclure du gouvernement de la Suède. Le sénateur Éric Sparre contribua surtout à cette élection : il fit signer par Jean et Sigismond les statuts de Calmar (1587) qui stipulaient les prérogatives de la noblesse et publia l'ouvrage intitulé : *Pro rege*, *lege et grege*, premier examen critique de la constitution suédoise, premier manifeste de l'aristocratie contre la royauté. Charles XI devait ramasser le gant cent ans plus tard.

Jean III mourut en 1592; son fils Sigismond se trouvait alors en Pologne. La diète lui permit de venir en Suède, mais sous la condition d'un prochain retour. Son oncle, Charles de Sudermanie, avait déjà pris les devants, et s'était porté comme le défenseur du protestantisme contre Sigismond, élevé par sa mère Catherine Jagellon dans le catholicisme. Les états, qu'il convoqua en 1593, déclarèrent solennellement que le nouveau roi devait signer le décret

interdisant toute autre religion que le luthéranisme, et les ordres inférieurs blâmèrent la réunion de deux couronnes sur une seule tête. En face de tels embarras, Sigismond ne fit que des fautes. Il signa le décret d'Upsal, et l'annula bientôt en ordonnant qu'une église catholique fût érigée dans chaque ville du royaume, en refusant de se laisser couronner par un prélat protestant, et en conférant cet honneur au nonce du pape, Malaspina, qui l'avait accompagné dans son voyage. Les remontrances du sénat et du clergé furent vaines. Alors, dans toutes les chaires, les prédicateurs commencèrent à sonner l'alarme, et les partisans de Charles attisèrent la sédition. Aux altercations succédèrent les violences, les catholiques voulant célébrer leurs cérémonies funèbres dans l'enceinte même des temples protestants, les états menaçant de retirer leur serment d'allégeance, le roi lui-même refusant toute concession si la prédication et le culte catholique n'étaient pas admis. Rappelé par la Pologne, Sigismond quitta la Suède au milieu de ces embarras, laissant un programme d'administration que le duc Charles désapprouva hautement. Il fut décidé par les états que Charles et le sénat administreraient le royaume. Charles feignit d'hésiter; mais les trois derniers ordres, les paysans surtout, le supplièrent de rester au pouvoir; le papisme fut de nouveau condamné, le clergé catholique chassé de la ville, tout catholique déclaré incapable d'arriver aux emplois, enfin la confession d'Augsbourg proclamée de nouveau avec obligation pour tous les enfants d'être élevés dans cette croyance, sous peine de ne pouvoir hériter.

Sigismond détrôné ; Charles IX roi de Suède (1604-1611).

Sigismond résolut alors de recourir aux armes; d'abord vainqueur à Stogeborg, il perdit le temps à de vaines négociations, et laissa son rival rétablir ses forces; le second engagement, près de Linkœping, lui fut contraire, et la capitulation qu'il dut signer ruina toutes ses espérances (1598). Les états, en effet, proclamèrent sa déchéance et donnèrent la régence au duc Charles, en promettant d'élire Ladislas, fils du roi de Pologne, s'il était élevé en Suède et dans le luthéranisme. Charles se crut dès lors maître de la couronne; aussi marcha-t-il contre Fleming, le gouverneur de Finlande, dévoué à Sigismond, et dont il

n'abattit la résistance qu'après avoir versé des flots de sang. Après avoir fait décapiter, en Suède même, quatre sénateurs amis de Sigismond, et avoir refusé une fois la couronne, Charles l'accepta enfin, en 1604, et se fit couronner à Upsal. La succession était déclarée héréditaire dans sa famille, et l'on déclara qu'à l'avenir aucun roi de Suède ne pourrait épouser une papiste ni accepter une couronne étrangère.

La première pensée de Charles IX fut de poursuivre la guerre de Livonie contre les Polonais. Ses deux premières expéditions furent malheureuses; une troisième réussit mieux, mais les avantages en furent compromis par la faute du comte Mansfeld qui, au lieu de pousser vigoureusement ses conquêtes, perdit le temps à négocier un traité que le roi refusa de ratifier. Une querelle de succession survenue en Russie attira ensuite l'intervention des armes suédoises. La dynastie normande des Ruriks étant venue à s'éteindre par la mort de Fédor I[er], en 1598, Démétrius, le prétendu héritier, fut assassiné, et Vassili Chouiski élevé au trône en 1606, en concurrence avec Ladislas, fils de Sigismond, roi de Pologne. Charles intervint pour combattre Ladislas, et reçut du parti contraire Kexholm et Novogorod; il commençait même à espérer, sinon pour lui-même, du moins pour son fils, des avantages beaucoup plus brillants, quand une guerre avec le Danemark le ramena dans son royaume.

Christian IV en Danemark (1588-1648); décadence de la Norvége.

Christian IV n'avait que douze ans à la mort de son père, Frédéric III, en 1588. L'aristocratie fit donner la régence à quatre membres du sénat qui, en 1592, conduisirent le jeune roi en Norvége pour qu'il y reçût les hommages de ses sujets. Ce malheureux pays lui présenta une remontrance énergique contre la négligence et l'oppression dont il était l'objet depuis sa réunion au Danemark. La noblesse du pays se plaignait d'être supplantée dans tous les emplois par de cupides étrangers, qui s'emparaient aussi des fiefs norvégiens. Quant aux paysans, s'ils n'étaient pas tombés au même degré d'avilissement que les serfs danois, ils étaient aussi pauvres, l'agriculture du pays ayant été tout à fait négligée, et son commerce livré au monopole des marchands

de la ligue hanséatique. Les efforts de Christian IV pour réparer en cela les fautes de la maison d'Oldenbourg n'arrêtèrent pas la décadence de la Norvége, réservée désormais à l'oubli de l'histoire.

A dix-sept ans, Christian IV reçut de l'empereur une dispense d'âge pour prendre possession des États de Holstein et d'Oldenbourg. Déclaré majeur et couronné en 1596, il montra une sagesse précoce, voyagea en Allemagne, dans les îles danoises, et fit partout d'utiles réformes. En 1599 surtout, comme la Suède et la Russie convoitaient les possessions danoises en Laponie, il équipa une flotte de douze vaisseaux, doubla le cap Nord, et toucha aux frontières de la Russie, près de la mer Blanche. La Laponie, dont les limites n'avaient jamais été bien fixées, était restée tributaire de la Norvége depuis le règne d'Harald Harfager. Magnus Ladulæs en avait confié le gouvernement à des marchands de fourrures, qui avaient abusé de leurs priviléges, rejeté peu à peu la suzeraineté de la Suède, et pris le nom de rois de Laponie. Gustave Vasa les en chassa, et imposa un tribut aux naturels. Après lui, son fils Charles IX prit le nom de roi des Lapons du Nordland, et fonda près de l'embouchure de la Gotha la nouvelle ville de Gothenbourg, aux habitants de laquelle il concéda le droit de pêche sur les côtes septentrionales de la Laponie. Ces démarches ambitieuses, jointes à l'interruption du commerce danois avec les ports du golfe de Riga, excitèrent la jalousie de Christian IV, qui revendiqua alors la domination de la Baltique, et commença la guerre contre la Suède.

Guerre de Calmar contre Charles IX et Gustave-Adolphe, rois de Suède (1610-1613).

Avant de commencer les hostilités, Christian envoya au roi de Suède un héraut d'armes pour lui déclarer la guerre ; Charles le retint prisonnier. La conquête de Calmar par les Suédois fut suivie de celle d'OEland. Irrité de ces premiers revers, le roi de Suède fit remettre à Christian un cartel dans lequel il l'accusait amèrement d'avoir violé le traité de 1570, d'avoir pris Calmar par trahison et répandu pour une cause injuste beaucoup de sang innocent ; il lui offrait ensuite de terminer la guerre par un combat singulier. Christian répondit qu'il ne pouvait accepter le défi d'un « paralytique radoteur, » à qui il conseillait de rester au coin d'un

bon feu, entre sa nourrice et son médecin, plutôt que de s'exposer en champ clos. Christian fit suivre sa réponse d'une attaque contre les Suédois ; il dut se retirer après trois jours de combat, et alla passer l'hiver à Copenhague. Charles mourut peu de temps après, en 1611. Son fils, Gustave-Adolphe, âgé de dix-sept ans seulement, et dont la majorité fut avancée de sept années, continua la lutte, qui se termina en 1613 par la paix de Siœrœd, sous la médiation de Jacques Ier d'Angleterre. La Suède rachetait les provinces prises par les Danois; elle abandonnait de plus ses prétentions sur l'île d'Œsel et sur les côtes de l'Océan arctique jusqu'à la baie de Waranger. Les limites des deux États étaient enfin déterminées en Laponie. Il fut d'ailleurs convenu que le roi de Danemark renoncerait à ses prétentions sur le trône de Suède, et Gustave au titre de roi de Laponie.

Gustave-Adolphe acquiert des Russes l'Ingrie et la Carélie (1617).

Gustave consentit facilement à toutes ces conditions, pressé qu'il était de pouvoir donner toute son attention aux rapports de la Suède avec les puissances situées à l'est de la Baltique. Le même désir le détermina à traiter avec la Russie.

Les Russes avaient cru terminer leurs dissensions en offrant le trône à un prince étranger; mais leurs suffrages s'étaient divisés entre Charles-Philippe, frère de Gustave-Adolphe, et Uladislas, fils de Sigismond III, roi de Pologne. Suédois et Polonais voulurent soutenir par les armes l'un et l'autre des deux prétendants, et la Russie, effrayée d'une double invasion, se donna un souverain national, Michel Féodorowitz, fondateur de la maison des Romanof (1613). Le nouveau czar fit consentir Gustave-Adolphe à la paix. Par le traité de Stolbova, en 1617, il abandonna à la Suède l'Ingrie et la Carélie, c'est-à-dire le sud de la Finlande (Kexholm et Viborg), dernières possessions russes sur la Baltique. Cette courte guerre avait été une rude école pour le jeune roi de Suède; il y avait combattu sous son brave connétable, Jacques de La Gardie, dont la valeur avait tellement frappé les Russes qu'ils avaient mis son nom dans leur calendrier, lui décernant ainsi des honneurs religieux.

Trêve entre la Suède et la Pologne (1629).

Les dissensions intestines avaient forcé la Russie de renoncer à l'espoir de devenir la puissance dominante sur les côtes de la Baltique; il n'en était pas de même de la Pologne, qui prétendait rester maîtresse de la Livonie. Sigismond ne craignait plus que la Suède et, par des intrigues, par d'innombrables pamphlets, il travaillait à détruire la puissance de son rival. Gustave lui répondit par les armes; son armée était brave et ardente comme lui, et il avait pour généraux Jacques de La Gardie, Horn, Banner, Oxenstiern, Wrangel, l'Écossais Ruthren, le comte de Mansfeld, et son propre frère, Charles-Philippe. En peu de temps, Gustave prit Riga, la Livonie, Elbing et Marienbourg en Prusse. Le désir de tourner toutes les forces dont il pouvait disposer contre l'empereur d'Autriche, qui secourait les Polonais ses ennemis et le menaçait d'une invasion, l'intervention intéressée de l'Angleterre, de la Hollande et de la France, qui l'attiraient au secours de l'Allemagne protestante contre Ferdinand II, l'ambition enfin et le désir de la gloire le déterminèrent facilement à accepter une trêve qui, à vrai dire, ne décidait rien (1629).

CHAPITRE X.

LA GUERRE DE TRENTE ANS.

§ 1. PÉRIODE DANOISE.

Intervention de Christian IV dans la guerre de trente ans (1625-1629).

Lutte religieuse et politique à la fois, la guerre de trente ans attirait à ce double titre l'attention des États scandinaves. L'accroissement de leur commerce et de leur influence leur avait créé des intérêts désormais communs avec ceux des puissances continentales. Aussi bien que les États germaniques, ils craignaient les envahissements de l'Autriche et ne voulaient pas qu'elle pénétrât dans l'Allemagne du nord;

c'était bien assez de la Russie et de la Pologne pour leur faire sur la Baltique une dangereuse concurrence. De même, sous le rapport religieux, les rois de Suède et de Danemark étaient naturellement appelés à soutenir quelque part que ce fût la cause réformée contre les attaques des puissances catholiques. La défaite du protestantisme en Allemagne eût été la ruine des trônes qu'il avait élevés. Comme rois et comme chefs d'Églises, Christian IV et Gustave-Adolphe devaient intervenir.

Les troubles religieux avaient, comme on sait, pris naissance en Bohême après la révocation de l'édit de tolérance accordé aux luthériens par Rodolphe II. Ferdinand II avait aussitôt mis sur pied une armée formidable, et son général, Tilly, malgré les efforts des chefs protestants, le comte Mansfeld et le duc Christian de Bavière, avait inondé de ses troupes tout le cercle de basse Saxe, pillé et ravagé le pays, et mis sous le séquestre les possessions de l'Église. Dans une telle extrémité, les États de la basse Saxe tournèrent les regards vers les puissances du nord. Christian et Gustave-Adolphe ambitionnaient tous deux également la gloire de combattre pour la cause protestante. Si Gustave-Adolphe avait acquis déjà par ses exploits en Pologne et en Russie une brillante renommée, Christian était jaloux de conquérir le même renom ; il était beau-frère de l'électeur palatin et sa position particulière de membre souverain du cercle de basse Saxe, ainsi que la proximité de ses États, le désignait au choix des princes allemands. Gustave était d'ailleurs, en ce moment, sérieusement occupé par la guerre de Pologne. Le roi de Danemark prit donc, au mois de mars 1625, le commandement des troupes du cercle de la basse Saxe. Avec vingt mille hommes, Danois, Allemands, Ecossais et Anglais, réunis dans le Holstein, il traversa l'Elbe à Stade, et, avant d'atteindre le Wéser, il fut joint par sept mille Saxons. Tilly était posté sur l'autre rive du fleuve, à la tête de l'armée catholique ; chacun des deux rivaux observa et neutralisa les opérations de son adversaire, et la campagne se termina sans action décisive. La guerre devint plus sérieuse quand parut Waldstein, déjà vainqueur du comte Mansfeld à Dessau. Mansfeld et le duc Christian étaient morts ; le roi de Danemark restait donc le seul soutien de la cause protestante. Mais, mal secondé par ses alliés, il perdit dès le commencement des hostilités ville sur ville, et

fut complétement battu à Lutter, sur la route de Gottingen à Brunswick, par Tilly, qui lui fit de nombreux prisonniers et lui tua quatre mille hommes (27 août 1626). Cet échec le contraignit à se retirer dans la ville de Stade, où il essaya d'obtenir des états de Holstein de nouveaux subsides, pendant que les princes alliés et les villes libres de Saxe se soumettaient aux conditions dictées par l'ennemi victorieux. Loin de livrer à leur sort ceux qui s'abandonnaient eux-mêmes, Christian IV augmenta son armée de six mille Anglais et Ecossais, commandés par le général Morgan, et d'un petit nombre de Français sous les ordres du comte de Montgomery; puis il reprit la campagne avec trente mille hommes. Mais Waldstein, arrivant en toute hâte de la Silésie, lui enleva tout espoir de résistance, et lui fit craindre l'invasion de ses propres États. En effet, ses nouvelles recrues ne tinrent pas contre l'orage; les vétérans de Tilly envahirent et ravagèrent le Slesvig et le Holstein, le fanatisme religieux s'unissant à leur férocité naturelle pour les irriter contre des hérétiques. Christian IV, avec les débris de son armée, se réfugia par le petit Belt dans l'île de Fionie, pendant que toute la presqu'île cimbrique, de l'Elbe au Skager Rack, excepté la forteresse de Gluckstadt, subit la domination étrangère. Alors Ferdinand II n'aspira à rien moins qu'à anéantir la liberté de l'Allemagne et le luthéranisme, et qu'à soumettre le Danemark à une vassalité complète, sans alliance politique ni commerciale avec le reste de l'Allemagne. Ce fut pour préparer l'accomplissement de ce gigantesque dessein que, sous le titre de général de la mer Baltique et de la mer du Nord, Waldstein fut chargé d'équiper une flotte dans les ports de la ligue hanséatique, afin de maîtriser de ce côté les marines danoise, suédoise et hollandaise.

Le nouveau roi de la mer, avec une flotte espagnole et autrichienne, prit possession de Rostock et de Wismar, où il établit le centre de son empire, puis il commença à faire construire des vaisseaux, pour exécuter ses immenses projets. Lubeck, bien que déchue, avait conservé des forces assez imposantes pour rester neutre et se faire respecter; mais Stralsund, dont la possession devait être d'une si grande importance pour le futur empire maritime, était exposée aux attaques de Waldstein; Christian et Gustave-Adolphe se réunirent pour la sauver. Christian y conduisit

une flotte, et cinq mille Suédois et Ecossais commandés par le brave sir Alexandre Leslie, en augmentèrent la garnison. Les Impériaux vinrent en effet l'assiéger. Les bourgeois se défendirent vigoureusement, et Waldstein, malgré sa promesse d'emporter la place, « fût-elle attachée au ciel avec des chaînes et l'enfer l'eût-il entourée d'une enceinte de diamants, » fut obligé de se retirer, près avoir mis le feu à son camp et perdu douze mille bons soldats. Peu de temps après ce premier échec des Impériaux, Tilly fut obligé d'envoyer quelques détachements de son armée en Prusse, au secours du roi de Pologne, et en Ialie, contre le duc de Mantoue. Christian IV en profita pour reprendre à l'ennemi le Jutland, le Slésvig et le Holstein. Ces revers engagèrent l'empereur à consentir à la paix, en diminuant quelque chose des conditions qu'il avait espéré jusque-là pouvoir imposer. Dans les premières années de la guerre, il offrait fièrement de donner la couronne du Danemark à Waldstein, et même, après une lettre du sénat de Copenhague qui protestait contre une guerre entreprise par Christian, en sa qualité de prince allemand, des intrigues s'étaient ourdies pour proclamer l'empereur et détrôner le roi. L'Autriche ne conservait plus maintenant de si chimériques espérances ; son ambition venait d'échouer contre la Baltique devenue impénétrable. Renonçant à renverser le roi de Danemark, elle brigua son alliance. Un congrès s'ouvrit à Lubeck, d'où Waldstein exclut, avec un mépris affecté, les ambassadeurs suédois Oxenstiern et Spor, qui venaient réclamer en faveur des ducs de Mecklenbourg, dépouillés par l'empereur au profit du duc de Friedland ; on voulait à tout prix isoler le Danemark et le détacher des autres États scandinaves. Le traité de Lubeck fut conclu et signé le 22 mai 1629. Le roi de Danemark rachetait celles de ses provinces qui étaient au pouvoir des troupes catholiques en abandonnant ses alliés d'Allemagne qui l'avaient abandonné lui-même. Il renonçait à tout droit d'intervention, quelle qu'elle fût, dans les affaires d'Allemagne, excepté en sa qualité de duc de Holstein. Christian IV abandonnait ainsi les principes au nom desquels il avait pris les armes ; il laissait vacante une glorieuse place à la tête des protestants ; Gustave-Adolphe s'en empara, dût-il y mourir.

§ 2. GUSTAVE-ADOLPHE.

INTERVENTION DE GUSTAVE-ADOLPHE. — SES PRÉPARATIFS; SON DÉPART (JUIN 1630). — CONQUÊTE DE LA POMÉRANIE. — ALLIANCE OFFENSIVE AVEC LA FRANCE (13 JANVIER 1631). — LIGUE DES PRINCES ALLEMANDS A LEIPZIG (6 FÉVRIER 1631). — RUINE DE MAGDEBOURG PAR TILLY (10 MAI 1631). — VICTOIRE DE LEIPZIG (7 SEPTEMBRE 1631). — CONQUÊTES DE GUSTAVE-ADOLPHE DANS L'ALLEMAGNE OCCIDENTALE. — PASSAGE DU LECH (15 AVRIL 1632). — VICTOIRE DE LUTZEN; MORT DE GUSTAVE-ADOLPHE (16 NOVEMBRE 1632). — RÉFORMES INTÉRIEURES SOUS GUSTAVE-ADOLPHE.

Intervention de Gustave-Adolphe.

« Tous les princes d'Allemagne, offensés et dépouillés, regardoient le roi de Suède en leur misère comme les naviguants regardent le port. Mais comme il étoit occupé en la guerre de Pologne, il falloit qu'il fût délivré de cet ennemi auparavant que de s'en faire un autre tel qu'étoit la maison d'Autriche [1]. » Ce fut la France qui se chargea de le débarrasser de ces guerres. Le cardinal de Richelieu la gouvernait et, reprenant le grand projet conçu par François Ier et Henri II, repris et développé par Henri IV, il avait résolu d'abaisser la maison d'Autriche, de s'allier contre elle aux princes protestants d'Allemagne, et de fonder ainsi sur la liberté religieuse l'équilibre européen. Henri IV avait mis la première main à cette grande œuvre, Richelieu, après lui, était resté quelque temps témoin de la lutte engagée dès ce moment entre l'Allemagne protestante et l'Autriche ; mais déjà l'électeur palatin et le roi de Danemark avaient succombé ; il était temps d'opposer à Ferdinand II et à Waldstein le jeune héros suédois. Charnacé, ambassadeur français, fut alors chargé d'intervenir entre Gustave et ses ennemis, et c'est lui qui contribua pour une bonne part à faire conclure la trêve de 1629. Gustave, de son côté, désirait depuis longtemps une occasion d'intervenir dans la guerre qui agitait toute l'Allemagne. Zélé protestant, il ne voyait pas sans un profond ressentiment ses coreligionnaires opprimés par l'Autriche ; au congrès de Lubeck, l'orgueilleux Waldstein avait refusé d'admettre les ambassadeurs suédois ; il fallait à tout prix venger sa religion méprisée, son honneur foulé aux pieds, et assurer à la Suède le rang qui lui était dû parmi les puissances du continent.

1. *Mémoires de Richelieu*, t. V, p. 122.

Ses préparatifs ; son départ (juin 1630).

Gustave n'était pas riche ; mais la France, la Hollande et l'Angleterre lui promettaient des subsides. Les talents de Jean-Casimir, comte palatin, son beau-frère, à qui il confia l'administration des finances, mirent à profit toutes les ressources de la Suède. Ses forces militaires étaient peu nombreuses ; mais, en le reconnaissant pour chef suprême, les princes confédérés joindraient les leurs aux siennes, et d'ailleurs d'éclatantes victoires au commencement de la campagne attireraient sous ses drapeaux de nombreux partisans. Quelques troupes réglées durent rester en Suède, pour garder le royaume et fournir les recrues nécessaires ; un autre corps, de dix mille hommes à peu près, se rendit en Prusse, sous le commandement du général Oxenstiern, chancelier, pour surveiller la Pologne. Le gouvernement fut confié à un conseil composé de cinq sénateurs-régents. Gustave-Adolphe ne voulut pas que la reine, qu'il savait peu capable, eût la moindre part aux affaires. Enfin, le 20 mai 1630, il se rendit à l'assemblée des états pour leur faire de solennels adieux ; prenant entre ses bras sa fille Christine, âgée de quatre ans, il la recommanda à leur fidélité, et reçut en son nom et au sien leurs serments unanimes : « Je pars, leur dit-il ; je n'ignore pas les dangers qui m'attendent ; je me suis trouvé en bien des occasions dangereuses ; j'en suis sorti heureusement, avec l'aide de Dieu ; mais à la fin j'y laisserai ma vie. C'est pourquoi, avant de vous quitter, je vous recommande tous à la garde du Tout-Puissant ; de sorte qu'après cette vie fragile nous nous retrouvions dans la demeure céleste et éternelle qu'il nous a réservée.... Je vous fais à tous mes adieux ; peut-être nous voyons-nous pour la dernière fois. » Et après un moment de silence, interrompu seulement par quelques sanglots, il prononça à haute voix ces paroles du psaume LXXXIX qu'il disait souvent avant de commencer quelque entreprise : « Tourne ta face vers tes serviteurs, ô Éternel !... que ton œuvre éclate dans celle de tes serviteurs, et que ta gloire brille sur leurs enfants.... Dirige, ô Eternel ! l'œuvre de nos mains ! »

Déjà la flotte et l'armée, rassemblées dans le port d'Elsfnaben, étaient prêtes pour le départ. La flotte comptait environ trente vaisseaux de guerre et deux cents vaisseaux

de transport. L'armée, peu nombreuse, était de quinze mille hommes, mais brave et résolue. Elle avait pour principaux généraux, sous les ordres de Gustave-Adolphe, Gustave Horn, le comte de Brahé, Banner, le comte de Thurn, Théoderic de Falkenberg, Alexandre Lesly, Monroe, etc. Toute l'expédition mit à la voile au mois de juin 1630, en présence d'une immense multitude.

Conquête de la Poméranie.

Dès le 24, on arrive à l'île de Rugen, déjà soumise par Lesly, qui avait pris les devants. Gustave-Adolphe occupe cette île, ainsi que Wollen et Usedom, afin d'assurer ses communications avec la Suède et de commander l'embouchure de l'Oder ; les Suédois ne rencontrent dans ces îles aucune résistance ; les Impériaux se sont retirés, en brûlant tout le pays. De là, Gustave se porte sur le continent, prend Wolgast, qu'il abandonne en pillage à ses troupes, et arrive devant Stettin, capitale de la Poméranie, qui lui est livrée par Bogislas, et laissée en séquestre jusqu'à la fin de la guerre. De plus, les états de Poméranie accordent un subside à Gustave et promettent un corps auxiliaire de dix mille hommes. Cette première conquête assurait à l'armée suédoise un utile allié, et donnait une base à ses opérations ultérieures. Gustave avait pris soin en même temps de publier un manifeste où il se représentait comme le protecteur de l'Allemagne ; la discipline sévère qu'observait son armée confirma ses paroles, tandis que les mercenaires impériaux déshonoraient la cause autrichienne par le brigandage, le viol et l'incendie (par exemple à la reprise de Pasewalk, en Poméranie, le 7 septembre 1630).

Alliance offensive avec la France (13 janvier 1631).

La guerre était engagée. Une véritable alliance offensive avec la France dut remplacer dès ce moment les négociations secrètes qui avaient eu lieu jusque-là entre Gustave et Richelieu. Elle fut signée le 13 janvier 1631 à Berwald, dans le Brandebourg. Gustave-Adolphe s'engageait à porter la guerre au sein de l'empire, pour rendre libres la navigation et le commerce de l'Océan et de la Baltique, pour délivrer les États allemands du joug autrichien, et leur assurer l'indépendance religieuse, ainsi que la restitution de leurs biens et de leurs priviléges. Il fut convenu en outre qu'il entre-

tiendrait pendant six années en Allemagne une armée de trente-six mille hommes, moyennant un subside annuel de quatre cent mille écus payés par la France.

Ligue des princes allemands à Leipzig (6 février 1631).

Les princes allemands, de leur côté, ne restèrent pas sourds à l'appel qui leur était fait contre la maison d'Autriche. Mais de vains conseils et des vues égoïstes les empêchèrent de remplir le rôle utile qui leur était réservé. Un d'eux, l'électeur de Saxe, crut tenir en ses mains la balance de l'Allemagne ; de concert avec l'électeur de Brandebourg, ennemi juré, comme lui, de l'empereur, il convoqua les princes allemands à Leipzig, le 6 février 1631 ; ils convinrent d'exiger de Ferdinand II, en mettant sur pied une armée de quarante mille hommes, le redressement de tous leurs griefs réels ou imaginaires. Mais, loin d'unir leurs forces à celles de Gustave, qui les en pressait par son député, le célèbre historien Chemnitz, assisté du baron de Charnacé, ils crurent plus sage de céder à d'injurieux soupçons contre le roi de Suède, et de former une sorte de tiers parti, pour profiter de la victoire, de quelque côté qu'elle se rangeât ; c'était trahir leur propre cause au moment où des puissances étrangères versaient généreusement leur sang pour eux. Dans le même temps, les princes de la ligue catholique, réglant leur conduite sur de plus saines maximes, convinrent de réunir toutes leurs forces contre Gustave-Adolphe et contre l'ambition des chefs de la ligue de Leipzig.

Ruine de Magdebourg par Tilly (10 mai 1631).

Les principaux chefs de la ligue protestante étaient les électeurs de Saxe et de Brandebourg, le landgrave de Hesse-Cassel et le duc de Mecklenbourg. Leur égoïsme et leur mauvais vouloir ne tardèrent pas à compromettre tout le succès des armes suédoises. Pendant qu'on se moquait à Vienne du *roi de neige*, qui devait fondre aux rayons du soleil impérial, Gustave-Adolphe, déjà maître de toute la Poméranie, entrait dans le Mecklenbourg, y rappelait les ducs exilés par Waldstein, et prenait, en présence même de Tilly et de vingt mille Impériaux, Francfort, dans le Brandebourg. Son alliance avec la France, ses traités avec plusieurs petits princes allemands, et surtout la haine

qu'avaient partout inspirée les armées impériales, rendaient aux Suédois les conquêtes faciles. Tilly et Pappenheim vinrent cependant mettre le siége devant Magdebourg, qui avait fait cause commune avec l'ennemi. Gustave n'était pas éloigné; il brûlait de venir sauver la ville; mais l'électeur de Saxe et celui de Brandebourg ne voulurent pas lui permettre le passage par leurs États. En vain il leur représenta qu'ils compromettaient leur propre cause et servaient celle de l'ennemi; grâce à eux, Magdebourg fut prise le 10 mai 1631, pillée, saccagée et brûlée au cri d'horreur de l'Allemagne entière; le souvenir en pesa même sur la conscience du vieux Tilly pendant tout le reste de sa carrière, et Gustave-Adolphe, jeune et triomphant, put bien lui apparaître désormais comme un véritable vengeur suscité par Dieu.

Victoire de Leipzig (7 septembre 1631).

L'indignation de l'Allemagne donna en effet de nouveaux alliés à Gustave-Adolphe. Il s'excusa par un manifeste de n'avoir pas secouru Magdebourg et en rejeta la faute sur les électeurs de Brandebourg et de Saxe, qui lui avaient refusé alliance et passage par leurs États. Il reçut en même temps des renforts de Suède et six mille auxiliaires anglais. Alors, avec une armée de vingt mille hommes, il marcha au secours de l'électeur de Saxe, dont Tilly avait envahi les États. Le 7 septembre, après avoir traversé l'Elbe près de Torgau, il rencontra les Impériaux près de Leipzig dont ils s'étaient emparés. Schiller a fait de cette bataille comme de la prise de Magdebourg un récit devenu célèbre : « Deux millions d'hommes en présence, dit-il, auraient rendu cette journée plus sanglante, mais pas plus décisive. C'était pour cette journée que Gustave-Adolphe avait passé la Baltique, qu'il avait cherché les périls sur une terre étrangère, et abandonné aux caprices de la fortune sa couronne et sa vie. Les deux plus grands généraux de leur siècle, tous les deux invincibles jusqu'à ce jour, allaient enfin se mesurer dans un combat longtemps évité; l'un des deux devait laisser sa renommée sur ce champ de bataille. Les deux moitiés de l'Allemagne avaient vu s'approcher en tremblant le moment de cette lutte terrible, l'Europe entière en attendait l'issue avec anxiété, et la postérité devait la bénir ou la pleurer. La résolution, qui jusque-là n'avait jamais manqué au comte de Tilly, l'abandonna entièrement dans cette journée. Sans

être décidé à combattre le roi, il n'eut pas assez de fermeté pour éviter la bataille, et Pappenheim l'y entraîna malgré lui. Jamais tant d'hésitations ni de craintes n'étaient venues assaillir son esprit; jamais tant de noirs pressentiments n'avaient assailli son front ordinairement tranquille; le génie de Magdebourg paraissait le poursuivre encore dans les plaines de Leipzig.

« Une canonnade de deux heures ouvrit la bataille. Le vent d'ouest soufflait avec violence et poussait contre les Suédois la fumée de la poudre et des nuages de poussière qui s'élevaient des champs nouvellement labourés. Aussitôt Gustave fit faire à ses troupes un mouvement général vers le nord, et la manœuvre s'exécuta avec une telle promptitude, que l'ennemi n'eut pas le temps de s'y opposer.

« Enfin Tilly abandonne ses positions le premier et hasarde une attaque contre les Suédois; mais, accueilli par le feu le plus violent, il se porte tout à coup à droite, et fond sur les Saxons, qu'il met en fuite.... De son côté, Pappenheim attaque, avec sa cavalerie, l'aile droite des Suédois, mais sans l'ébranler; Gustave-Adolphe la commandait en personne, et le général Banner sous lui. Sept fois Pappenheim renouvelle son attaque, et sept fois il est repoussé; il prend enfin la fuite et abandonne le champ de bataille au vainqueur. Cependant Tilly marche avec ses troupes victorieuses contre l'aile gauche des Suédois. Mais Gustave avait eu la présence d'esprit d'envoyer en toute hâte trois régiments pour la renforcer et couvrir ainsi son flanc, mis à découvert par la fuite des Saxons. Gustave Horn, qui commandait cette aile, opposa la plus vigoureuse résistance aux cuirassiers ennemis; et l'infanterie, placée dans les intervalles des escadrons de cavalerie, eut la plus grande part à cette belle résistance. Déjà l'ennemi commençait à plier lorsque le roi parut lui-même pour décider la victoire. L'aile gauche des Impériaux était battue, et les troupes du roi, qui n'avaient plus devant elles d'ennemis, pouvaient être plus utilement employées ailleurs. A la tête de son aile droite et du corps de bataille, il se porta sur la gauche, pour attaquer les hauteurs que garnissait l'artillerie des Impériaux: elle tomba bientôt en son pouvoir, et l'ennemi eut à essuyer le feu de ses propres canons.

« Foudroyée en flanc par l'artillerie, exposée en avant aux impétueuses charges des Suédois, cette armée impériale,

jusque-là invincible, finit par se rompre. Tilly n'a plus alors d'autre ressource qu'une prompte retraite; mais cette retraite même ne peut s'effectuer qu'à travers les rangs ennemis. Tout à coup un désordre général s'empare de l'armée; quatre régiments seuls, dont les soldats, aguerris et vieillis dans les camps, n'ont jamais fui d'un champ de bataille, se maintiennent en ordre et opposent un mur d'airain aux attaques redoublées des Suédois; serrés en masse, ils percent l'armée victorieuse, gagnent, toujours combattant, un petit bois, où ils font de nouveau face à l'ennemi, et résistent jusqu'à ce qu'enfin, réduits à six cents hommes, la nuit vient mettre fin à l'acharnement des vainqueurs; car la victoire est décidée.... Gustave-Adolphe se jette à genoux au milieu des blessés et des morts et, dans tout l'abandon d'une ardente prière, il offre au ciel les transports de joie que lui cause son premier triomphe.

« On a signalé trois fautes principales commises par Tilly dans cette journée : la première, d'avoir placé son artillerie sur les hauteurs derrière son armée; la seconde, d'avoir quitté ces hauteurs ; la troisième, d'avoir laissé l'ennemi se former tranquillement en bataille. Mais, sans la présence d'esprit, le sang-froid et le génie supérieur de son adversaire, avec quelle promptitude ces fautes n'eussent-elles pas été réparées ?

« Aussitôt que le danger fut passé, Jean George se présenta devant le camp du roi. Gustave le remercia de lui avoir conseillé la bataille ; et l'électeur, ravi de cet accueil, lui promit, dans son premier transport, la couronne de roi des Romains. Dès le jour suivant, le roi marcha sur Mersebourg, et laissa à l'électeur le soin de reprendre Leipzig. Cinq mille Impériaux, qui s'étaient ralliés, et qu'il rencontra sur son chemin, furent sabrés ou pris; le plus grand nombre passa à son service. Mersebourg se rendit sur-le-champ; bientôt après, Halle fut emporté ; et ce fut là que l'électeur de Saxe se réunit au roi de Suède, pour se concerter avec lui sur le plan de leurs opérations ultérieures. »

Conquêtes de Gustave-Adolphe dans l'Allemagne occidentale.

Ils résolurent de se diviser : pendant que l'électeur de Saxe pénétrerait en Bohême et dans les pays héréditaires de Ferdinand, le roi de Suède irait soumettre toute l'Allemagne occidentale. Plusieurs écrivains, Pufendorf entre autres,

ont reproché à Gustave-Adolphe cette résolution ; ils l'ont accusé, comme le fut Annibal après Cannes, de ne savoir pas profiter de la victoire : « En allant droit à Vienne, dit Folard dans ses commentaires sur Polybe, Gustave eût chassé l'empereur effrayé et consterné ; il se fût épargné une grande journée, très-belle et très-glorieuse à la vérité, qui fut celle de Lutzen;... mais il y périt, ce qui ne lui serait point arrivé, s'il eût profité de la précédente. » Richelieu lui-même dit dans ses Mémoires : « Si, après la bataille de Leipsick, il eût été droit attaquer l'empereur en ses provinces héréditaires, aussi bien comme il tourna l'effort de ses armes contre les évêques et les électeurs catholiques, pénétrant jusques à Mayence, Spire et Worms, deçà le Rhin, c'étoit fait de la maison d'Autriche, vu que la moindre victoire qu'il eût remportée en ce lieu-là, qui lui étoit facile, ses forces ayant été défaites à Leipsick, elle n'avoit plus de ressources ni de lieu où pouvoir rassembler un corps d'armée, où, au contraire, tandis que ledit roi s'amusa contre les autres princes, toutes les provinces qui n'avoient point été affligées de la guerre, fournirent à l'Autriche des gens de guerre, des munitions et des moyens de remettre sur pied et entretenir une armée deux fois plus grande que celle qu'elle avoit eue auparavant. Mais, ou Dieu ne vouloit pas l'entière destruction de cette maison, qui eût peut-être été lors trop préjudiciable à la religion catholique, et détourna le roi de Suède du conseil qui lui étoit avantageux de prendre, ou le même Dieu, qui ne donne pas tout à tous, mais divise ses dons diversement à chacun, avoit donné à ce roi, comme à Annibal, la science de vaincre, mais non pas celle d'user de la victoire. »

Il faut cependant se rappeler que Gustave avait une armée peu nombreuse, que Tilly, avec les garnisons de la basse Saxe, était encore puissant ; que, pendant l'invasion du roi en Autriche, la ligue catholique pouvait, sur ses derrières, rassembler des forces considérables, et non-seulement reprendre ce qu'il venait de conquérir, mais encore lui fermer toute retraite et marcher contre lui au secours de l'empereur ; son but fut au contraire de découvrir l'Autriche de tous côtés. L'électeur envahit bravement la Bohême ; en quelques mois, ce pays, toujours attaché au protestantisme, eut secoué le joug autrichien. Pendant ce temps, Gustave chassait les garnisons autrichiennes avec une rapidité qui

faisait de son expédition une course triomphale. En Thuringe, le duc de Saxe-Weimar, après quelque résistance, se soumit, et devint bientôt un des plus fermes alliés du roi. Francfort-sur-le-Mein, Mayence, Spire, Worms, tout le palatinat fut soumis ; le duc de Lorraine, qui conduisait un renfort à Tilly, abandonna sa troupe sans combattre. Malgré Richelieu, qui voulait leur assurer la neutralité, les électorats de Trèves, de Mayence et du Rhin se soumirent ; ses ennemis imprimèrent par toute l'Allemagne qu'il voulait faire alliance avec les huguenots de France, et même franchir les Alpes, pour aller jusque dans Rome frapper le catholicisme. Pendant qu'il triomphait sur le Rhin, ses généraux et ses alliés réussissaient de même dans les cercles du nord. Le duc Albert de Mecklenbourg et le brave Tott reprenaient aux Impériaux toutes les places fortes de ce duché ; Magdebourg, bloquée par Banner, s'ouvrait aux Suédois, et le landgrave de Hesse-Cassel réduisait les évêchés de Fulde et de Paderborn.

Passage du Lech (15 avril 1632).

Arrivé en Alsace, Gustave-Adolphe fut rappelé à l'est par les succès de Tilly en Franconie ; Horn avait été battu, et Bamberg était retombée au pouvoir des Impériaux. Il était temps d'ailleurs de marcher à la conquête de la Bavière et d'attaquer l'Autriche. Gustave-Adolphe laissa donc Oxenstiern sur le Rhin pour garder ses récentes conquêtes ; la prise de Donawerth lui ouvrit le passage du Danube, et la petite rivière du Lech le sépara seul des États de l'électeur de Bavière, Maximilien, chef de la ligue catholique. Maximilien avait su intéresser la France en sa faveur ; aussi, quand Gustave eut franchi le Danube, Saint-Étienne, envoyé par Richelieu, vint réclamer pour l'électeur le privilége de la neutralité ; la réponse fut peu favorable : « Je connais trop bien, dit Gustave, l'électeur de Bavière et sa *prêtrise* ; il porte une casaque double ; et, selon les circonstances, il tourne en dehors, aujourd'hui le rouge, demain le bleu.... Pour cette fois, on ne m'y prendra pas. » Mais le passage du Lech était gardé par Tilly, qui, trop faible pour résister en Franconie aux trente mille hommes qui accompagnaient Gustave, s'était replié dans les États de l'électeur. Malgré l'admirable position choisie par les deux armées bavaroise et impériale près de la petite ville de

Rain, au milieu de trois cours d'eau qui les protégeaient de chaque côté, Gustave fit approcher son armée sous le feu de l'ennemi. Lui-même courut de grands dangers ; il eut un cheval tué sous lui ; mais, dès le commencement du combat, Tilly, âgé de soixante-treize ans, fut blessé à mort, et le second chef de l'armée mis hors de combat. Les Impériaux, n'étant plus commandés, se mirent en déroute ; l'électeur, désespéré, quitta l'imprenable position qu'il occupait ; Gustave avait traversé la rivière, la Bavière était sans défense, et l'empereur avait perdu son plus redoutable général, invincible jusqu'à ce que parût Gustave-Adolphe (15 avril 1632). Gustave possédait en Allemagne la Franconie, l'électorat de Mayence, une partie de la Souabe et la Bavière ; son allié était maître en Bohême ; la ligue catholique était dissoute, et Vienne menacée de toutes parts.

Victoire de Lutzen ; mort de Gustave-Adolphe (16 novembre 1632).

Dans sa détresse, Ferdinand rappela le fier Waldstein, qu'il avait disgracié, et dont il subit toutes les orgueilleuses conditions. Ce nouveau chef donna une nouvelle direction à la guerre. Il reprit d'abord la Bohême sur l'électeur de Saxe, puis vint se joindre au duc Maximilien de Bavière, pour mettre un terme aux progrès que faisait de ce côté Gustave-Adolphe, à la grande terreur de Vienne et de tous les Autrichiens. La jonction de ces deux armées força Gustave à se retirer dans les murs de Nuremberg, jusqu'à ce qu'il eût réuni ses troupes, dispersées par toute l'Allemagne. Mais Waldstein investit la place et, de concert avec Maximilien, dans une position militaire presque inexpugnable, il intercepta tous les convois qui arrivaient aux Suédois. En vain Gustave essaya d'amener son ennemi à une bataille ; réduit le premier par la famine, dont les Impériaux souffraient aussi, le roi tente une attaque où il perd inutilement trois mille hommes, et le 8 septembre 1632, après être resté deux mois en présence des confédérés, il se retire, en laissant dans la ville une garnison ; il avait perdu trente mille hommes, en comptant les habitants de Nuremberg ; mais la perte des Impériaux était égale. Malgré les efforts de Gustave pour l'attirer au milieu de la Bavière, et lui livrer une bataille, Waldstein s'avança contre l'électeur de Saxe, qu'il voulait ou séparer de la cause protestante ou punir. C'est en

volant à son secours que Gustave-Adolphe rencontra enfin son ennemi dans une grande bataille, à Lutzen, en Saxe (16 novembre 1632). « Il y adopta, dit Schiller, le même ordre de bataille qui, une année auparavant, lui avait donné la victoire auprès de Leipzig; de petits escadrons furent mêlés par intervalles dans l'infanterie, et la cavalerie reçut à son tour divers pelotons d'infanterie, placés aussi par intervalles, et destinés à agir à ses côtés. L'infanterie, sous les ordres du comte de Brahé, était placée au centre, la cavalerie aux deux ailes, et l'artillerie en avant. Un héros allemand, le duc Bernard de Weimar, commandait la cavalerie allemande de l'aile gauche : le roi, en personne, était à la tête de ses Suédois à l'aile droite, afin d'exciter entre les deux nations une noble et salutaire émulation. Derrière la seconde ligne, un corps de réserve était commandé par l'Écossais Henderson.

« Enfin paraît le jour redouté; mais un brouillard impénétrable, qui couvre toute la plaine, diffère encore l'attaque jusqu'au moment où les armées pourront se découvrir. Le roi se jette à genoux devant le front de bataille; toute l'armée suit aussitôt son exemple, et entonne un cantique touchant que la musique militaire accompagne. Alors Gustave-Adolphe monte à cheval, et, vêtu d'un simple habit de drap, avec un justaucorps en buffle (les douleurs qu'il ressentait d'une ancienne blessure ne lui permettaient pas de porter la cuirasse), il parcourt les rangs pour inspirer à ses braves une confiance que son cœur, plein de funestes pressentiments, était loin de partager. *Dieu avec nous* était le mot de ralliement des Suédois; *Jésus*, *Marie*, celui des Impériaux. Vers les onze heures, le nuage commence à se dissiper, et l'on aperçoit l'ennemi. On voit aussitôt les flammes de Lutzen, que le duc de Friedland avait fait incendier pour n'être pas tourné sur ce point. Alors retentit le signal de l'attaque : la cavalerie suédoise s'élance contre l'ennemi, et l'infanterie marche vers les fossés.

« Accueillis par un feu terrible de mousqueterie et par la grosse artillerie placée sur le revers, les intrépides bataillons suédois poursuivent leur attaque avec la même vigueur. Les mousquetaires ennemis abandonnent leur position, les fossés sont franchis; on s'empare de la batterie même, que l'on dirige sur-le-champ contre les Impériaux. Les Suédois pénètrent avec une impétuosité irrésistible : la

première des cinq brigades de Friedland est enfoncée ; bientôt après, la seconde, et déjà la troisième commence à plier : mais la présence d'esprit du duc arrête bientôt les progrès de l'ennemi ; avec la vivacité de l'éclair, il répare partout le désordre de son infanterie ; d'un mot il arrête les fuyards. Soutenues de trois régiments de cavalerie, ses brigades déjà battues font de nouveau face aux Suédois, et pénètrent avec fureur dans leurs rangs. Alors s'engage le combat le plus terrible : la proximité de l'ennemi ne permet plus l'usage de l'arme à feu ; la fureur de l'attaque enlève le temps nécessaire à la charge ; on combat homme à homme : à l'arme à feu, devenue inutile, succèdent la pique et l'épée ; l'art fait place à la rage. Enfin les Suédois, fatigués, subjugués par le nombre, se replient jusqu'au delà des fossés, et la batterie qu'ils venaient d'emporter est abandonnée dans leur retraite ; mille corps mutilés couvrent déjà la plaine, et l'on n'a pas gagné un pouce de terrain !

« Cependant l'aile droite des Suédois, conduite par le roi en personne, a attaqué l'aile gauche de l'ennemi. Le premier choc des cuirassiers finlandais a déjà dispersé tous les corps légers polonais et croates qui couvraient cette aile, et le désordre de leur fuite porte en un instant la terreur et la confusion dans le reste de la cavalerie. Dans ce moment, le roi apprend que son infanterie se retire au delà des fossés, et que son aile gauche, fortement maltraitée par l'artillerie, commence aussi à plier. Avec la plus grande présence d'esprit, il charge aussitôt le général Horn de poursuivre l'aile gauche de l'ennemi qu'il vient de battre, tandis qu'il part lui-même, à la tête du régiment de Steinbock, pour aller arrêter le désordre de la sienne.

« Son fier coursier le porte comme un trait au delà des fossés ; mais le passage est plus difficile pour les escadrons qui le suivent, et un petit nombre de guerriers, parmi lesquels on compte le duc François-Albert de Saxe-Lauenbourg, sont assez heureux pour se placer encore à ses côtés. Il pousse directement vers l'endroit où son infanterie paraît assaillie avec le plus de fureur et, tandis qu'il jette ses regards autour de lui, pour tâcher de découvrir dans l'armée ennemie un jour vers lequel il puisse diriger son attaque, sa vue courte le conduit trop près d'elle. Un caporal impérial s'aperçoit que tout s'éloigne avec respect, pour laisser passer celui qui s'avance le premier, il ordonne aussitôt à un

mousquetaire de tirer dessus : « Tire sur celui-là, crie-t-il, « ce doit être un homme considérable. » Le soldat obéit, le coup part, et va fracasser le bras gauche du roi. Au même instant accourent autour de lui ses vaillants escadrons, et un bruit confus, au milieu duquel ils n'entendent que ces paroles : Le roi est blessé ! le roi a reçu un coup de feu ! vient les glacer d'épouvante et d'horreur. « Ce n'est rien ; « suivez-moi, » s'écrie Gustave en recueillant toutes ses forces. Mais bientôt, vaincu par la douleur, près de s'évanouir, il prie, en langue française, le duc de Lauenbourg de le tirer sans éclat de la foule. Tandis que celui-ci se dirige vers l'aile droite avec le roi, et lui fait faire un long détour pour dérober à l'infanterie découragée ce spectacle accablant, Gustave reçoit dans le dos un second coup qui lui enlève le reste de ses forces. « J'en ai assez, mon frère, « dit-il d'une voix mourante; toi, cherche seulement à sau- « ver ta vie. » En même temps, il tombe de cheval et, atteint de nouveau par plusieurs coups de feu, abandonné de toute sa suite, il rend le dernier soupir entre les mains des Croates. Bientôt son coursier, tout couvert de sang, erre seul dans la plaine, et apprend à la cavalerie suédoise la perte irréparable qu'elle vient de faire. Furieuse alors, elle s'élance vers l'endroit où il est tombé ; elle veut arracher les précieux restes de son roi aux mains barbares qui le dépouillent ; un combat meurtrier s'engage autour de son cadavre; et ce corps défiguré reste enseveli sous un monceau de morts.

« En un instant, cette nouvelle terrible a parcouru toute l'armée suédoise ; mais, au lieu d'abattre le courage de ces braves légions, elle le renouvelle, elle l'échauffe, et le porte jusqu'à la rage. La vie n'a plus de prix, depuis que la plus sacrée de toutes n'est plus ; la mort n'a rien d'effrayant, depuis qu'elle a frappé la tête la plus chère. Comme des lions furieux, les régiments uplandais, smalandais, finlandais, d'Ostrogothie et de Westrogothie, se précipitent, pour la seconde fois, sur l'aile gauche de l'ennemi qui n'oppose plus au général Horn qu'une faible résistance, et est bientôt entièrement défait. En même temps, le duc Bernard de Weimar, guerrier dont les talents égalaient le grand courage, prend le commandement de l'armée orpheline de son roi, et le génie de Gustave-Adolphe conduit encore ces phalanges victorieuses. En un instant, l'ordre

est rétabli à l'aile gauche ; le duc Bernard enfonce l'aile droite des Impériaux ; il s'empare de leur artillerie, qui causait les plus grands ravages, et la dirige contre eux-mêmes. Le centre de l'infanterie suédoise, conduit par le duc Bernard et Kniphausen, franchit de nouveau les fossés et, pour la seconde fois, la batterie de sept canons est emportée. Alors l'attaque recommence avec une nouvelle fureur contre les gros bataillons du centre ; leur résistance devient toujours plus faible, et le hasard lui-même vient concourir avec la bravoure suédoise pour achever leur défaite : le feu prend aux caissons des Impériaux, et, au milieu d'un fracas horrible, on voit voler dans les airs une immense quantité de grenades et de bombes. L'ennemi épouvanté se croit surpris par derrière, tandis que les brigades suédoises l'attaquent par devant ; le courage l'abandonne ; il voit son aile gauche battue, sa droite sur le point de l'être, et son artillerie au pouvoir des Suédois. La victoire est prête à se déclarer ; le destin de la journée ne dépend plus que d'un instant.... Mais tout à coup paraît Pappenheim à la tête des cuirassiers et des dragons ; alors tous les avantages obtenus jusque-là sont perdus, et une nouvelle bataille recommence. »

Dans ce nouveau combat, Pappenheim fut tué de deux balles ; il mourut joyeux en apprenant la mort de Gustave-Adolphe ; avec lui disparut du champ de bataille le bonheur des Impériaux, qui prirent la fuite. Ainsi l'orgueilleux Waldstein survivait à sa gloire, et Gustave-Adolphe succombait enseveli dans son triomphe. On ne peut résister au plaisir de répéter les éloquentes paroles de Richelieu, de Richelieu jugeant Gustave-Adolphe : « La mort du roi de Suède est un exemple mémorable de la misère humaine, ne lui étant pas resté, à l'instant de sa mort, de tant de provinces qu'il avait conquises sur ses voisins et de tant de richesses qu'il avait gagnées en Allemagne, une seule chemise pour couvrir son infirmité, l'orgueil de sa naissance et de la réputation de ses armes qui l'élevoit au-dessus de plusieurs grands monarques, ayant été battu jusques à ce point que d'être foulé aux pieds des chevaux amis et ennemis, et si égal au corps des moindres soldats, entre lesquels le sien étoit gisant, meurtri et souillé de sang, que ses plus familiers même eurent peine à le reconnoître pour lui rendre l'honneur de la sépulture. Telle fut la fin de toute sa gran-

deur.... Ceux qui cherchent les ténèbres dans la lumière du soleil, et retrouvent à reprendre en la même vertu, le blâment d'être mort en soldat; mais ils ne se souviennent pas que tous les princes conquérants sont obligés de faire non-seulement l'office de capitaine, mais de simple soldat.... Le Suédois mourut d'autant plus glorieusement qu'il est plus convenable à la condition d'un grand capitaine et d'un conquérant de mourir l'épée à la main, faisant son tombeau du corps de ses ennemis dans le champ de sa victoire, que d'être haï des siens ou poignardé des mains de ses plus proches, ou mourir empoisonné et enseveli dans le vin[1]. »

Réformes intérieures sous Gustave-Adolphe.

Dès son avénement, Gustave-Adolphe avait été forcé d'accorder de nouveaux droits à la noblesse. Il la distribua en trois classes : les comtes et les barons, les chevaliers ou descendants des sénateurs, et les simples nobles. Il assigna aussi un rang déterminé dans les assemblées nationales au clergé, à l'armée, et aux bourgeois. Défenseur et soutien du protestantisme, il offrit dans ses États un asile aux protestants réfugiés du reste de l'Europe. Il projeta une grande compagnie de commerce avec la Hollande et les États protestants d'Allemagne. Il réforma l'organisation de l'armée; pour subvenir à son entretien, il mit une taxe sur les grains apportés aux moulins; les pauvres accoutumés à les moudre eux-mêmes à la main en furent exempts; il en mit une autre sur les boissons. Il fit un code criminel, et se proposait de donner à la Suède une constitution dont elle avait grand besoin. Instruit et éclairé, il fit don des domaines de sa famille à l'université d'Upsal, et augmenta beaucoup la bibliothèque de cette ville. Il s'occupa pendant tout son règne d'assurer à la Suède un pied sur la Baltique, dans la Livonie, le grenier du nord, dans la Prusse et dans la Poméranie, pour qu'elle devînt puissance allemande et continentale. Peut-être est-il vrai qu'il aspirait à conquérir la Pologne à l'est, l'Allemagne protestante à l'ouest, et que la mort empêcha l'ambition de ternir sa gloire.

1. On a donné de la mort de Gustave-Adolphe des récits nombreux, fort différents les uns des autres; suivant un grand nombre d'historiens, le duc de Saxe-Lauenbourg, ennemi personnel du roi, serait l'assassin; selon d'autres, Gustave aurait été tué par un des écuyers qui l'accompagnaient, selon d'autres enfin, et plus probablement, par l'ennemi.

§ 3. LE CHANCELIER OXENSTIERN.

MINORITÉ DE CHRISTINE (1632-1644); ABEL OXENSTIERN.—GUERRE CONTRE CHRISTIAN IV; TRAITÉ DE BROMSEBRO (1645). —TRAITÉ DE WESTPHALIE (1648).

Minorité de Christine (1632-1644); Abel Oxenstiern.

La fille de Gustave-Adolphe, qui lui succédait, n'avait encore que sept ans, et les finances étaient épuisées. La Suède eût été perdue sans le patriotisme et la sagesse du sénat et d'Abel Oxenstiern, chancelier du royaume, ministre des relations extérieures. Christine, peu partiale en sa faveur, a écrit de lui : « Il avoit une grande capacité et connoissance des affaires et des intérêts du monde ; il connoissait le fort et le foible de tous les États de notre Europe. Il avoit une sagesse et une prudence consommées, une capacité vaste, un cœur grand. Il étoit infatigable.... Ses propres divertissemens étoient des affaires.... Il étoit ambitieux, mais fidèle, incorruptible, un peu trop lent et phlegmatique. »

Pour fortifier immédiatement la Suède à l'extérieur, et arrêter en même temps les intrigues de Ladislas, roi de Pologne, qui renouvelait ses prétentions sur la couronne de Suède, Oxenstiern reprit l'alliance avec la Russie, obtint la neutralité du roi de Danemark, Christian IV, qui désirait marier son fils Ulric avec Christine, et conserva l'amitié de l'Angleterre, de la Hollande, et surtout de la France, dont les armées, sous Guébriant, Condé et Turenne, secondèrent si énergiquement la Suède. Gustave-Adolphe laissait en Allemagne deux armées : l'une en Alsace, sous les ordres du maréchal Gustave Horn ; l'autre, en Bavière, sous ceux de Jean Banner, et, en son absence, sous le comte palatin Christian de Birkenfeld. Le général Baudissin commandait une autre armée sur le bas Rhin. Le projet de Gustave était d'entrer dans la basse Saxe et d'envoyer le duc Bernard de Weimar en Franconie. Le chancelier suivit ce plan sans y rien changer. Comme quelques-uns des alliés de la Suède, l'électeur de Saxe entre autres, faisaient mine de vouloir l'abandonner, il soutint que le traité conclu par eux avec Gustave-Adolphe subsistait; dans une assemblée tenue à Heilbronn, au mois de mars 1633, les états protestants des cercles de Franconie, de Souabe, du haut et bas Rhin, le reconnurent, sur sa demande, comme le représentant de

la Suède et le chef de la ligue, en lui adjoignant toutefois un conseil nommé le *consilium formatum*, qui devait lui être subordonné. Feuquières, ambassadeur de France, assista à cette assemblée, et y conclut un nouveau traité, par lequel Richelieu payerait annuellement à la Suède, pendant toute la durée de la guerre, un million de livres tournois. La Hollande accéda aussi aux conventions de Heilbronn. Enfin, comme depuis longtemps on s'étonnait de voir la Suède retenir le Palatinat qu'elle avait reconquis sur les Impériaux, Oxenstiern, jaloux de montrer une politique désintéressée, se hâta de rétablir dans ses États Charles-Louis, fils de l'électeur palatin Frédéric V, mort récemment. En même temps que la loyauté sauvait ainsi l'honneur suédois, des victoires le grandissaient encore. Dès la fin de 1632, les Suédois occupèrent tout le bas Palatinat, soumirent l'Alsace entière, excepté Brisach, chassèrent les Impériaux des cercles de Westphalie et de basse Saxe, et conquirent la plus grande partie de la Silésie. Puis, reprenant l'ancien projet du roi de porter la guerre dans les États héréditaires, le duc Bernard s'empara de Neubourg, d'Ingolstadt, de Ratisbonne, et menaça d'envahir l'Autriche et la Bohême. La mort de Waldstein, assassiné à Egra le 25 février 1634, et la victoire de l'archiduc Ferdinand, roi de Hongrie, à Nordlingue (6 septembre), où périrent douze mille Suédois, où furent pris Gustave Horn, trois généraux, quatre-vingts pièces de canon, quatre mille chariots, et trois cents étendards, mirent un terme à l'intérêt de la guerre et à la prépondéranec de la Suède dans l'empire. L'électeur de Saxe et la plupart des princes protestants traitèrent avec Ferdinand, à Prague (30 mai 1635) ; le seul landgrave de Hesse-Cassel demeura fidèle à la Suède.

Guerre contre Christian IV ; traité de Bromsebro (1645).

Le roi de Danemark, Christian IV, poussé par Ferdinand d'Autriche, voulut profiter de ces circonstances pour écraser une puissance dont il avait sans cesse été jaloux. Mais il fut prévenu. Le sénat suédois lui déclara la guerre. Torstenson s'empara sans résistance du Holstein et du Jutland, pendant que Horn, à la tête d'une autre armée suédoise, subjuguait la Scanie, le Bléking et le Halland. Christian se souvint alors d'une prophétie de Tycho-Brahé, selon laquelle il serait réduit en l'an 1644 à sortir de son

royaume un bâton à la main. Pour échapper à une pareille destinée, et ne comptant plus sur Gallas, battu à Juterbock et à Magdebourg, il accepta, sous la médiation de la France, les conditions de la Suède. Le traité de Bromsebro (13 août 1645) affranchit la Suède de tous les péages du Sund, lui céda les provinces de Jemtland et de Herjedale, Gothland et OEsel en toute propriété, et la possession du Halland pendant trente ans. L'électeur de Saxe avait, comme Christian, fait défection ; abandonné par l'empereur, il conclut aussi une suspension d'armes qui se prolongea jusqu'à la paix générale.

Traité de Westphalie (1648).

Ce qui paralysait ainsi les efforts des ennemis de la Suède, c'était, outre les succès remportés en Allemagne par Horn, Banner, Torstenson et Wrangel, l'intervention de la France, qui était désormais entrée en ligne, et dont les victoires, sous Turenne et Condé, amenèrent le traité de Westphalie. Plus d'une fois, à Compiègne par exemple et à Wismar, le 20 mars 1636, la France et la Suède avaient de nouveau resserré leur alliance, avec promesse de ne pas traiter l'une sans l'autre. Les premières conférences s'ouvrirent dès 1641 à Hambourg, entre Jean Salvius, ministre de Suède, le comte de Lutzow, envoyé de l'empereur, et l'ambassadeur de France, le comte d'Avaux. A Munster, le résident de la Suède fut Rosenhane Schering ; ses plénipotentiaires à Osnabruck furent Oxenstiern et Salvius. Oxenstiern, fils du célèbre chancelier, avait une grande connaissance des ressorts et des finesses de la diplomatie; il avait de l'esprit et de la pénétration, mais il était opiniâtre avec hauteur et fierté. Son faste choquait; il ne faisait de visites que dans un carrosse appartenant à la reine de Suède, suivi de douze hallebardiers, accompagné d'un grand nombre de gentilshommes qui marchaient à pied et de pages ou de valets richement habillés. Timbales et trompettes annonçaient chaque jour l'heure à laquelle ce personnage se levait, dînait ou se couchait. Dédaigneux pour les Français, comme pour tout le monde, il eut de fréquents démêlés avec Salvius qui, à l'instigation de Christine, voulait qu'on les ménageât. Salvius, conseiller privé de la reine et chancelier de la cour, était un ministre de beaucoup de capacité. Il connaissait bien les affaires et savait conduire habile-

ment une négociation. Il avait plus de réflexion que de promptitude d'esprit; il était dissimulé, habile à cacher ses pensées et attentif à découvrir celles des autres; il devenait quelquefois inquiet et soupçonneux. D'ailleurs, comme il était obstiné et jaloux de ses prérogatives, il n'était pas toujours impossible de le séduire ou de le gagner.

La Suède exigeait, de concert avec la France, une amnistie pour tous les États de l'empire, même pour les pays héréditaires de la maison d'Autriche, ainsi qu'une reconnaissance complète de leurs droits, si souvent violés. Elle força, bien malgré eux, les Impériaux à discuter au congrès même les griefs religieux. Bien des obstacles entravaient les négociations. Le chancelier Oxenstiern, qui jugeait la continuation de la guerre profitable au maintien de son autorité, s'entendait avec son fils, et prétendait ne céder qu'à des conditions fort avantageuses. Christine dut envoyer pour combattre cette influence des instructions secrètes à Salvius, et adressa même une fois à ses représentants au congrès des reproches qui regardaient, à vrai dire, le seul Oxenstiern.

Le chancelier Oxenstiern croyait pouvoir demander que tous les évêchés et autres grands bénéfices ecclésiastiques en Allemagne alternassent dans la suite entre catholiques et protestants. Peut-être même conçut-il le projet d'établir l'égalité entre les deux religions jusqu'à faire tomber aussi la couronne impériale sur la tête d'un prince luthérien.

On ne put pas s'entendre avant l'année 1648 sur l'amnistie et les griefs de religion. On sait comment, sous ce double rapport, le traité de Westphalie sut fonder l'équilibre européen et la liberté religieuse.

La Suède, outre une gratification de cinq millions de thalers, obtint l'archevêché de Brême et l'évêché de Werden sécularisés, le premier converti en duché, le second en principauté; toute la Poméranie supérieure, l'île de Stettin, la ville de Rugen, la ville de Wismar dans le Mecklenbourg, l'île de Wollin et les trois embouchures de l'Oder. Toutes ces possessions lui étaient acquises à titre de fiefs perpétuels et immédiats et en qualité d'États d'empire avec triple voix et séance à la diète pour Brême, Werden et la Poméranie. On lui accorda le privilége d'ériger dans l'empire une cour souveraine où les causes seraient décidées pour ses États en dernier ressort; cette cour fut établie à Wismar. Elle eut

aussi le droit d'opter entre le conseil aulique et la chambre impériale lorsqu'elle serait citée en justice au sujet de quelqu'une de ses possessions d'Allemagne. Enfin elle avait le droit de douane sur les côtes de la Poméranie et du Mecklenbourg et la permission d'ériger une université, qui fut fixée à Greifswald dans la Poméranie intérieure.

Ainsi, par les deux traités de Bromsebro et de Westphalie, qu'allait compléter bientôt celui d'Oliva, la lutte acharnée qu'avaient soutenue entre eux les États du nord pour accaparer la domination de la Baltique, était terminée à l'avantage de la Suède. D'État obscur et médiocre qu'elle était au commencement du XVI[e] siècle, la Suède était devenue puissance du premier ordre et prenait rang dans la société européenne. Ce fut là une notable partie des nombreux et glorieux résultats que devaient amener le traité de Westphalie et les efforts de la France pour la cause respectable de l'indépendance religieuse et de l'équilibre général en Europe.

CHAPITRE XI.

CHRISTINE (1632-1654).

GOUVERNEMENT D'OXENSTIERN A L'INTÉRIEUR. — ÉTAT DU DANEMARK ET DE LA NORVÉGE EN 1649. — FRÉDÉRIC III (1648-1670); ABAISSEMENT DE LA ROYAUTÉ EN DANEMARK. — INFLUENCE DE CHRISTINE EN SUÈDE. — SON ABDICATION (1654). — SES VOYAGES; SA CONVERSION; SA MORT (1689).

Gouvernement d'Oxenstiern à l'intérieur.

En même temps qu'il avait glorieusement dirigé la guerre en Allemagne, Oxenstiern avait préservé la Suède des troubles intérieurs, et avait opéré d'utiles réformes. La constitution nouvelle qu'il avait fait adopter, après la mort de Gustave-Adolphe, en faisant à l'aristocratie des concessions, l'avait assuré de la tranquillité des nobles. Cette constitution prescrivait de nouveau la religion luthérienne comme celle du prince et de l'État. Le souverain nommait les sénateurs, mais il ne pouvait les choisir que parmi les nobles. Le nombre des sénateurs était fixé à vingt-cinq, sauf les

circonstances extraordinaires. Le sénéchal, le connétable, l'amiral, le chancelier et le trésorier étaient de droit les premiers sénateurs. Le sénat formait un intermédiaire entre le souverain et le peuple. L'administration était répartie en cinq départements ou ministères : ceux de la justice, de la guerre, de la marine, de la chancellerie, des finances. Le royaume était divisé en vingt-trois gouvernements, y compris celui de la Prusse (Elbing), et quatorze sénéchaussées subdivisées en bailliages. Tous les emplois étaient à la nomination du roi ; il avait le commandement suprême de l'armée ; pour les levées extraordinaires d'hommes ou d'argent, il devait convoquer la diète, qui se composait du sénat et des représentants de la noblesse, du clergé et des paysans. A cette constitution Oxenstiern ajouta de sages et savants mémoires, où il signalait les réformes qu'avaient projetées Gustave-Adolphe et lui. Il y conseille à la noblesse de rendre à la couronne son droit de douane et de l'aider à supporter ses charges ; il se plaint de la pauvreté et du peu d'industrie des villes, ce qui résulte en partie de leur administration intérieure, en partie des charges qui pèsent sur elles, telles que l'obligation de transporter les voyageurs, de loger les soldats, etc. A cause de ces charges, pas un brave homme ne veut être bourgeois, et c'est à cela qu'il faut attribuer l'état misérable des villes, devenues presque désertes. Le commerce a baissé, dit-il, parce qu'il aime la liberté. La prospérité des villes n'est pas attachée à une ou deux personnes qui ont de la fortune et règlent le prix des choses ; elle dépend de l'abondance de la population et de la concurrence. C'est pour cela que les corporations de métiers, ainsi que les lois sévères qui s'y rattachent, doivent être supprimées. Le chancelier souhaite pour Stockholm des foires libres à certaines époques de l'année. Le monopole du sel devrait être aboli. La grande douane de la mer devrait être enlevée à ceux qui l'ont affermée, et toutes les fermes abolies le plus tôt possible ; déjà, à la diète de 1633, des membres du clergé avaient osé dire que de telles institutions attireraient la vengeance de Dieu. Au lieu de la monnaie de cuivre, que le feu roi avait résolu de laisser tomber d'elle-même, il serait utile d'introduire une bonne monnaie, mais un peu au-dessous de sa valeur. Il n'y aura rien à espérer du commerce du cuivre tant qu'il se fera au nom et pour le compte de la couronne. Ce qu'il

y aurait de mieux à faire pour elle, ce serait de chercher son intérêt dans une douane bien calculée et d'abandonner le commerce aux sujets; toutes les compagnies qui exploitaient le commerce intérieur ne pouvaient être que dangereuses (celle du cuivre fut en effet abolie en 1634). Enfin, il fallait mettre en communication, par des canaux et des écluses, les lacs navigables entre eux et avec la Baltique, de sorte qu'on pût venir du lac Hielmaren à Stockholm, du lac Wetter à Norkœping, du lac Wéner à Gothenbourg, et du lac Siljan à la montagne de cuivre, *Copparberg*. Pour encourager la navigation, on accorderait des avantages aux cargaisons exportées par des vaisseaux suédois.

Etat du Danemark et de la Norvége en 1649.

Le Danemark avait été compris dans le traité de 1648; il avait besoin de la paix. La mauvaise intelligence entre la noblesse et le roi y rendait les entreprises extérieures difficiles, et y préparait déjà une révolution. Depuis Frédéric Ier, la forme du gouvernement était aristocratique. Élu par l'aristocratie contre la volonté des bourgeois et des paysans, partisans de Christian II, ce roi accorda aux nobles des priviléges confirmés depuis et étendus par ses successeurs. Il y était dit que le Danemark était et devait être un royaume électif, et que la Norvége était une province inséparable de la couronne danoise. Les sénateurs étaient maîtres des principales provinces ou des châteaux forts. Les pouvoirs du *majordome* du royaume formaient une sorte de vice-royauté qui soutenait l'autorité de la noblesse; ce haut dignitaire, chef de la maison du roi et de la flotte, disposait des fonds qui arrivaient au trésor, de peur que le roi ne s'en servît pour l'accomplissement de ses desseins. Un des derniers actes de Frédéric III enleva au roi la nomination des sénateurs, et décida que le sénat, conjointement avec la noblesse de la province du sénateur décédé, présenterait une liste de six candidats nobles au roi, qui en choisirait un. Craignant la guerre et profitant de la paix, la noblesse de Danemark s'opposait à la formation d'une armée permanente, que le roi pourrait gagner; on entretenait seulement une espèce de milice fort peu exercée aux travaux de la guerre. L'île de Seeland fournissait pour cette milice deux mille hommes, Fionie mille, la Scanie et le Bléking deux mille, le Jutland quatre mille, les petites îles

mille, la Norvége cinq mille quatre cents, la noblesse quatre mille, en tout dix-neuf mille quatre cents hommes. La cavalerie, levée par province, s'élevait à sept mille hommes. La grande flotte comptait vingt-quatre vaisseaux de haut bord et seize galiotes. La Norvége et le Danemark possédaient cent six vaisseaux marchands. Les sources de revenus du Danemark étaient alors : 1° le droit de péage du Sund, qui, avant la dernière guerre avec la Suède, était de cinq ou six cent mille thalers, et qui, après la paix de Bromsebro, avait baissé de soixante-dix ou quatre-vingt mille thalers ; 2° le droit de douane intérieure, dont la noblesse et le clergé étaient malheureusement exempts, et dont la noblesse exemptait même les bourgeois avec lesquels elle avait des affaires ; rien de plus commun que de voir un noble, logé chez un bourgeois, payer son logement en billets de douane ; 3° les impôts et les contributions des villes ; 4° les châteaux, les villes et la douane en Norvége ; 5° les châteaux en Danemark ; 6° l'impôt du roi et autres impositions extraordinaires. Terme moyen, les revenus ne dépassaient pas cinq cent mille thalers, tandis que les dépenses s'élevaient annuellement à neuf cent dix-neuf mille six cent soixante-cinq. Quant à la Norvége, toutes ses ressources n'étaient pas habilement mises à profit. Christian IV lui accordait cependant plus d'attention que ses prédécesseurs ; il y faisait une visite annuelle ; il revisa ses anciennes lois et y construisit Christiania et Christiansand. Les Hollandais allaient y charger chaque année une centaine de vaisseaux de bois de chauffage, de goudron, de planches et de mâtures. Mais ses mines n'étaient pas toutes exploitées, parce que la noblesse de Danemark eût vu avec chagrin les revenus du roi s'augmenter, et que les propriétaires des mines en exploitation craignaient la concurrence. D'ailleurs tout le gouvernement et les emplois étaient livrés à des Danois, et la noblesse norvégienne était presque éteinte. Quant au peuple, il avait conservé dans ce pays toutes ses qualités naturelles. Les Norvégiens naissent matelots ; aussi la Hollande les attirait-elle à son service. Le pays était administré par un sénateur danois, gouverneur général, et résidant à Christiania. Annibal Séhested se fit nommer vice-roi, et y fonda des institutions semblables à celles de la Suède, des écoles pour la marine et l'armée, une chancellerie, un trésor, une administration des

mines, toutes innovations que le Danemark jaloux abolit après la mort de Christian IV.

Le ministre suédois, Magnus Dureel, qui, après y avoir résidé huit ans, nous a transmis ces importants détails rapportés par Geyer, ajoute que la Scanie et le Bléking, les provinces les plus riches et les plus courageuses, exposées à tout le poids des guerres avec la Suède, désiraient être réunies à ce royaume. Le peuple de Seeland et celui des îles, dit-il, diffèrent beaucoup par l'esprit de celui de la Norvége, de la Scanie et du Bléking; ils aiment à vivre commodément et dans l'aisance, n'aiment pas la guerre, et sont mécontents du gouvernement et de la noblesse. Le Jutland, la plus importante province danoise après la Norvége, est industrieux et habitué au travail; il abonde en céréales, en bétail, en poissons, en bois et en pâturages. Les autres provinces sont remplies, villes et campagnes, d'employés venus de Copenhague. Le peuple, exposé aux invasions de l'ennemi, sans forteresses ni garnisons, est mécontent de la noblesse. Dans le Holstein, fief de l'empire, dans le Slesvig et le pays des Dithmarses, le pouvoir est exercé alternativement par le roi de Danemark et le duc de Gottorp, chacun pendant une année. Le roi a fait construire la citadelle de Gluckstadt pour imposer aux Hambourgeois. Mais le peuple de ces pays n'aime pas les Danois; il règne de plus une grande mésintelligence entre la noblesse du Holstein et celle du Danemark, parce que la première ne peut arriver aux emplois éminents du royaume.

La fidélité de la noblesse danoise est attachée au maintien de ses priviléges; elle ne possède pas de grandes richesses, à l'exception de quelques familles, telles que celles de Christian Skeel, de François Lycke, de Tage Tott et de Barnewitz, dont chacun peut tirer de ses terres un revenu annuel de dix-huit à vingt mille thalers. Cette noblesse entretient dans ses terres un domestique très-nombreux et inutile; elle déteste la guerre, méprise le commerce et l'industrie. Le clergé est bien doté et vit dans l'aisance; mais il se plaint de ne pouvoir prêter son argent qu'à la noblesse, parce que les bourgeois sont pauvres. Les bourgeois ne peuvent donner aucun développement à leurs entreprises, parce que les nobles leur font partout obstacle. La prospérité de Copenhague résulte, non du commerce, mais des revenus de la douane. Les paysans vivent tranquilles,

mais méprisés. La noblesse a sur eux presque tous les droits; en compensation, elle les sauve de beaucoup d'impôts. La noblesse s'efforce de conserver sa puissance, en nommant les serviteurs qui lui sont dévoués à tous les petits emplois. D'ailleurs les trois états aiment le roi, et comptent sur lui seul pour les défendre contre les envahissements de la noblesse.

Ces curieux renseignements expliquent assez l'issue malheureuse des deux guerres contre la Suède sous Oxenstiern et Charles-Gustave ; on y découvre clairement les symptômes de la révolution qui allait changer l'oligarchie danoise en une monarchie absolue.

Christian IV, à la fin de son règne, essaya de secouer le joug de la noblesse danoise. Il proposa au sénat d'abolir la milice féodale, et de lever une armée permanente qu'on payerait à l'aide d'une taxe générale, et en affermant au plus haut prix les terres de la couronne. Mais cette proposition vint échouer contre l'égoïsme de l'aristocratie, jusque-là exempte des fardeaux publics, à l'exception des contributions en argent et du service militaire votés dans les circonstances extraordinaires par la diète ; d'ailleurs, le roi mourut le 28 février 1648, à soixante et onze ans, avant même d'avoir pu faire reconnaître son fils aîné Christian pour son successeur.

Frédéric III (1648-1670); abaissement de la royauté en Danemark.

A l'avénement de son successeur Frédéric III, le sénat ne manqua pas de renouveler ses efforts pour obtenir la confirmation de ses anciens et excessifs priviléges. Il commença par déférer la régence aux quatre grands officiers de la couronne. Mais parmi eux était le majordome Corfitz Ulfeld, gendre de Christian IV, habile et brillant, et qu'on soupçonnait d'aspirer même au trône. Les nobles voulurent prévenir ses desseins en présentant au roi une capitulation plus favorable que jamais à leur ordre. Mais les députés du clergé, des bourgeois et des paysans refusèrent de la sanctionner; et les débats ardents que souleva cette contestation hâtèrent la révolution déjà prochaine. Ainsi inquiété à l'intérieur, Frédéric essaya du moins de se fortifier au dehors par une alliance avec les Hollandais, à qui leur puissance commerciale donnait une grande influence dans la Baltique. Ulfeld, chargé des négociations, conclut deux traités :

l'un déclarait alliées les deux puissances; l'autre, moyennant une grosse somme annuelle, exemptait pendant trente-six années les vaisseaux hollandais des péages et de la visite du Sund. C'est au retour de cette mission que Corfitz Ulfeld fut renversé par un complot des grands. Pour échapper à ses ennemis, il se réfugia en Suède, où ses qualités brillantes lui acquirent une influence dont il voulut se servir pour exciter une guerre contre le Danemark. Le traité qu'il avait conclu en 1649 fut bientôt annulé, parce que, la guerre ayant éclaté en 1652 entre l'Angleterre et la Hollande, le Danemark se trouva incapable de secourir, selon les conventions, son allié. Le pays avait perdu toute vigueur et tout renom au dehors.

Influence de Christine en Suède.

La Suède goûtait pendant ce temps quelque repos, dont Christine avait profité pour donner aux sciences et aux lettres une heureuse impulsion. Elle-même lisait, à dix-huit ans, Polybe et Thucydide dans le texte, écrivait et parlait latin, allemand et français. D'une prodigieuse activité, chassant dix heures de suite, ne dormant que trois heures, elle donnait audience à Descartes à quatre heures du matin, assistait aux cours d'anatomie de Rudbeck, félicitait par lettres Condé de ses victoires, écrivait à Scudéri pour qu'il lui dédiât son *Alaric*, envoyait une chaîne d'or à Balzac, une autre au poëte hollandais Reinier Anslo, recevait les épîtres de Benserade, les gazettes de Ménage, les visites de Huet et le portrait de Cromwell avec des vers latins de Milton. Le Hollandais Grotius, Vossius, Chapelain, Pascal et Scarron obtenaient de cette reine une sincère admiration. Naudé était son bibliothécaire, et Saumaise son favori; Saumaise était-il malade ou s'enfermait-il pour échapper à la rigueur du climat, la reine venait s'établir chez lui, allumait son feu, soignait son déjeuner, à la grande jalousie de Mme Saumaise.

Christine avait dû emprunter aux nations étrangères les éléments d'une vigueur intellectuelle qui manquait à la Suède, et dont elle voulait doter ce pays. La réforme n'avait pas mieux réussi que le christianisme à échauffer ces esprits glacés, et les guerres amenées par elle avaient placé la Suède sous l'influence française. Rosenhane brilla en imitant Ronsard et en exagérant ses défauts dans des sonnets

qui ne manquent cependant pas d'une certaine fraîcheur. Stiernhielm, dont les divertissements eurent une grande vogue à la cour de Christine, a laissé, outre des épigrammes, un poëme épique intitulé *Hercule,* dans lequel on voit Volupté lui offrant un catalogue de mauvais livres allemands, italiens et français; Ovide et Rabelais y figurent. Notre Boileau lui-même était devenu, dès la fin du XVIIe siècle [1], l'oracle du Parnasse suédois, quoique la Suède n'eût point à modérer la séve et l'exubérance de notre XVIe siècle.

Les sciences et surtout l'histoire avaient fait à la vérité de plus rapides progrès. Messénius, connu par ses comédies historiques, est plus célèbre encore par son grand ouvrage en quatorze volumes in-folio : *Scondia illustrata*, et par sa chronique, de 835 à 1611. Jean Magnus et Olaüs Magnus avancèrent la science par leurs *Histoires du Nord*, et Loccenius par son recueil de chroniques irlandaises. Enfin, Tegel écrivit l'histoire de Gustave Ier et d'Éric XIV; Werwing, celle de Sigismond et de Charles IX; Widechind, celle de Gustave-Adolphe, et Olofsson, celle de Christian II. Pufendorf appartient au siècle suivant.

Son abdication (1654).

Malgré les supplications du sénat qui, plus d'une fois, l'avait suppliée d'assurer en se mariant la succession royale, Christine avait refusé constamment d'accepter un pareil lien, et avait même résolu de bonne heure d'abdiquer; elle ne déclara pourtant cette volonté qu'à la diète réunie à Upsal, au mois de juin 1654. Au grand étonnement de ses sujets, elle proposa de choisir pour lui succéder son cousin, Charles-Gustave, et déposa la couronne entre ses mains; après une éloquente allocution, dans laquelle elle rappela avec gratitude les marques d'affection qu'elle avait reçues des Suédois, elle se sépara d'eux et partit pour le continent; elle n'avait encore que vingt-neuf ans.

Ses voyages; sa conversion; sa mort (1689).

Après avoir embrassé le catholicisme à Bruxelles, elle abjura solennellement la foi luthérienne à Inspruck, dans le Tyrol, entre les mains de Lucas Holstein, délégué par le

1. *Télémaque* est traduit en suédois par Didrik Granatenflicht, en 1721; et Boileau par Joachim Von Düben, en 1722.

pape Alexandre VII, et ancien luthérien lui-même. La Suède n'a pas encore pardonné cette abjuration à la mémoire de Christine[1]. Du Tyrol, Christine passa en Italie, puis en France, où elle fréquenta les philosophes et Ninon de Lenclos; le meurtre de Monaldeschi, qu'elle fit tuer dans un accès de jalousie à Fontainebleau, la força de sortir de France; elle retourna en 1658 à Rome, où elle consacra le reste de ses jours à ses plaisirs, à des entretiens littéraires avec le cardinal Azzolini et d'autres membres du sacré collége, et avec les savants étrangers.

Quelques embarras pécuniaires et le regret de sa grandeur passée ne la laissèrent pas du reste jouir entièrement du repos qu'elle s'était fait. Elle retourna en Suède après la mort de Charles-Gustave, en 1660; mais, au lieu d'accueillir et de favoriser ses espérances, les Suédois lui firent signer un acte de renonciation. Elle aspira alors au trône de Pologne, resté vacant par l'abdication de Jean-Casimir, et sa correspondance manuscrite témoigne des efforts qu'elle tenta inutilement pour arriver à ce but. Elle mourut à Rome le 19 avril 1689, laissant, outre une collection de tableaux et d'antiquités, une bibliothèque riche en manuscrits.

On a imprimé plusieurs de ses écrits : 1° l'*Ouvrage de loisir*, ou *Maximes et sentences*; 2° *Réflexions sur la vie et les actions d'Alexandre*, son héros; 3° les *Mémoires de sa vie*, dédiés à Dieu; 4° ses *Lettres secrètes*, dont l'authenticité n'est pas certaine. La bibliothèque de l'école de médecine de Montpellier contient, sous le n° 258, quinze volumes in-folio de manuscrits qui lui ont appartenu et qui contiennent des lettres écrites ou reçues par elle, quelques mélanges politiques (t. XII), la *Vie du grand Gustave et sa mort*, anonyme, avec des additions et des notes marginales où Christine se montre fort animée contre Louis XIV; divers mémoires sur l'abdication de la reine; enfin, une copie de la *Vie d'Alexandre*, composée par elle, avec des corrections autographes. On a probablement enlevé de cette collection les documents relatifs au meurtre de Monaldeschi et la correspondance de Christine avec les savants français, surtout avec Pascal et Descartes[2].

1. La tolérance des différents cultes n'est pas encore admise en Suède. Il y a peu d'années, un peintre, nommé Nilsen, a été condamné à l'exil et à la perte de ses biens pour avoir embrassé le catholicisme.

2. Plusieurs des plus importantes pièces relatives à son histoire ont été publiées

CHAPITRE XII.

RÉVOLUTIONS DE 1660 ET DE 1680.

§ 1. RÈGNE DE CHARLES X GUSTAVE (1654-1660).

CHARLES X EN SUÈDE ; GUERRE DE POLOGNE. — GUERRE CONTRE LE DANEMARK ; PAIX DE ROSKILD (1658). — NOUVELLE GUERRE CONTRE LE DANEMARK. — PAIX D'OLIVA, DE KARDIS ET DE COPENHAGUE (1660).

Charles X en Suède ; guerre de Pologne.

Charles X Gustave avait commencé son règne au milieu de circonstances difficiles. Le trésor était épuisé et les châteaux royaux tellement démeublés qu'il fut obligé d'emprunter ce qui était nécessaire à son couronnement et à ses noces. Les prodigalités de Christine avaient dissipé les accroissements de revenus qu'avait amenés le traité de Westphalie, et les domaines aliénés en dotations avaient privé la couronne des moyens légaux de pourvoir aux besoins de l'État. Pour remplir le trésor épuisé et pour alléger le fardeau des charges publiques, Charles-Gustave proposa de reprendre au profit de la couronne toutes les terres et revenus aliénés pendant le règne précédent, et de mettre le royaume en état de défense ; ce dernier projet avait pour but de donner un aliment à l'esprit militaire en Suède qui, se consumant en dissensions, menaçait de s'éteindre en ébranlant le pays.

C'est aussi dans cette vue que Charles-Gustave entreprit une guerre contre la Pologne, qui avait refusé de reconnaître ses droits à la couronne de Suède, et de mettre fin par une convention aux longues querelles politiques des deux branches de la maison de Vasa. Jean-Casimir, qui représentait la branche catholique de cette famille, était monté sur le trône de Pologne à la mort de son frère Ladislas en 1648, et réclamait contre la maison des Deux-Ponts la couronne de Suède. Charles s'en offensa, refusa toute apologie, et prêta l'oreille aux ardentes sollicitations d'un noble polo-

par Archenholtz (*Mémoires sur la reine Christine,* Amst., 1751-1759, quatre volumes in-4°). Sous le n° 259, se trouvent sept volumes in-folio sur papier, contenant une copie des *Sentenze della regina Cristina*, transcrites à mi-marge et corrigées par elle. Voy. le *Catalogue général des bibliothèques publiques des départements,* tome Ier. Paris, in-4°, 1849.

nais, nommé Radjienski, transfuge, et qui cherchait, en excitant une invasion étrangère dans son pays, à venger des injures privées. Avec les vétérans de Gustave-Adolphe, le roi de Suède pénétra dans la Pologne, trop affaiblie par ses troubles religieux et civils pour offrir quelque résistance. Presque partout, les villes ouvrirent leurs portes; Charles fut dix fois vainqueur dans la campagne; il s'empara de Cracovie, et força le malheureux roi de Pologne à se réfugier avec sa famille en Silésie, après avoir mis son royaume sous la protection de la sainte Vierge (1655). Abandonnés par leur propre souverain, les waiwodes et les gouverneurs de provinces se soumirent au vainqueur; la milice polonaise accepta son service; la Pologne semblait conquise et soumise en trois mois. Le vassal de l'ancien roi de Pologne, le duc de Prusse Frédéric-Guillaume, renouvela lui-même son serment de vassalité entre les mains de Charles-Gustave; il est vrai qu'il se fit donner pour prix de son empressement les palatinats de Posnanie, de Kalisch et de Siradie.

Cependant la cause de Casimir n'était pas perdue. Une grande partie des Polonais s'étant montrés prêts à un soulèvement, il obtint quelques secours des Cosaques, et s'approcha de Varsovie. Une bataille de trois jours s'y livra, dans laquelle Casimir fut complétement battu par le roi de Suède et l'électeur de Brandebourg (28-30 juillet 1656). Mais l'excès même de son abaissement éveilla la jalousie de plusieurs puissances contre son vainqueur. L'empereur Léopold lui promit des secours; le czar Alexis, après avoir conclu une trêve avec les Polonais, attaqua les troupes suédoises dans la Livonie, l'Ingrie et la Carélie; Frédéric III, roi de Danemark, saisit avidement l'occasion de nuire à un rival; l'électeur de Brandebourg lui-même, après avoir reçu cette fois de Casimir la souveraineté de son duché de Prusse par le traité de Wehlau (1657), leva une armée en faveur de Jean-Casimir, pendant que la noblesse polonaise, ayant à sa tête son Duguesclin, Etienne Czarniecki, rappelait son roi légitime. La Pologne fut perdue aussi promptement qu'elle avait été conquise.

Guerre contre le Danemark; paix de Roskild (1658).

Charles-Gustave entreprit de se venger sur le Danemark. Au mois de janvier 1658, pendant que Frédéric, avec une flotte, se porte vers l'embouchure de la Vistule pour bloquer

Dantzick et lui couper la retraite, il traverse rapidement la Poméranie et le Mecklenbourg, envahit et occupe le Holstein, le Slesvig et le Jutland, fait prendre en quinze jours Frédéricia et le duché de Brême par les soldats de Wrangel, passe lui-même le petit Belt sur la glace avec son armée et son artillerie, envahit les îles de Fionie, Langelande et Laaland, pénètre même dans celle de Seeland, en passant sur la glace du grand Belt, rarement assez solide pour une telle entreprise, et parvient à travers une neige épaisse à Kioge, à quelques milles de Copenhague. Le roi de Danemark ne pouvait rien sans le secours de la noblesse. Le sénat n'eut d'avis qu'en faveur de la paix, dût-on l'acheter par l'abandon de quelques provinces. Charles-Gustave, de son côté, quoique vainqueur, accepta la médiation de la France et de l'Angleterre; les préliminaires furent en moins de dix jours rédigés et signés, et le traité définitif conclu à Roskild en 1658. Aux termes de cette convention, la Suède acquit définitivement les provinces danoises situées au delà du Sund, la fertile Scanie, le Halland, dont les rives sont baignées par la mer du Nord, et le Bléking, où Charles XI fonda Carlscrona et de superbes établissements maritimes. Elle reçut en outre l'île de Bornholm, le district de Drontheim et le nord de la Norvége. En compensation, la Suède reconnaissait les droits du Danemark sur les péages du Sund. Pendant les négociations, on avait offert à Charles-Gustave de prendre la Norvége entière au lieu de ces provinces qui, tôt ou tard, seraient évidemment revenues à la Suède; mais on lui vanta tellement leur fécondité qu'il les préféra. Corfitz Ulfeld avait agi en qualité de commissaire dans cette négociation si désastreuse pour sa patrie; il avait du moins travaillé pour lui-même et s'était fait rendre ses titres et ses biens.

Nouvelle guerre contre le Danemark.

Une entrevue dans le château royal de Frédéricsborg suivit la ratification du traité; mais déjà l'ambitieux Charles-Gustave, témoin de la faiblesse intérieure du Danemark, songeait à le rompre. Laissant son armée sous le commandement de Wrangel, il prit possession de ses nouveaux États, convoqua une diète suédoise à Gothenbourg, pour discuter un prétendu plan de partage de la Pologne entre l'électeur de Brandebourg, le czar, l'Autriche et la Suède, mais en réalité pour susciter au Danemark des difficultés sur

l'exécution du traité et renouveler la guerre. En effet, après avoir rejoint sa flotte sur la côte du Holstein, il recommença les hostilités à peu près sans prétexte et investit de nouveau Copenhague. Son projet était de raser cette ville et d'y laisser seulement un fort. « Une fois tout le Danemark conquis, il aurait, dit le chevalier de Terlon dans ses mémoires, transporté les priviléges de Copenhague à Malmoë ou à Landscrona en Scanie, et aurait résidé dans cette province, faisant état, après cette conquête, d'être le maître absolu de la Baltique, d'avoir une flotte de cent vaisseaux de guerre, quatre-vingt mille hommes de pied et quarante mille chevaux. » En un si grand danger, Frédéric fit solennellement appel au patriotisme de tous les Danois et les anima par son courage. Le siége en effet dura trois mois; pendant ce temps, il est vrai, Wrangel prit possession de la forteresse de Cronborg, grâce à une révolte de la garnison; mais la résistance des Danois donna le temps à la Hollande, qui voulait, pour son commerce, maintenir l'équilibre du nord, d'envoyer dans les eaux du Sund une flotte commandée par Opdam. Wrangel vint à sa rencontre avec des vaisseaux suédois et fit jouer l'artillerie des forts situés sur les deux rives du détroit. Après un combat naval acharné (29 octobre 1658), la flotte suédoise, complétement battue, se retira à Landscrona, où l'ennemi vint aussitôt la bloquer, après avoir jeté des secours dans Copenhague. Charles-Gustave ne se laissa pas désarmer par cet échec. Pendant la nuit du 11 février 1659, l'assaut fut donné sur trois points différents. Comme la neige couvrait la terre, les Suédois avaient mis des chemises blanches par-dessus leurs armures; ils s'approchèrent ainsi jusqu'aux corps de garde sans être découverts par les sentinelles; mais la surprise ne diminua rien de l'ardeur des Danois; ils repoussèrent les assaillants et leur tuèrent beaucoup de monde. Charles se retira dans son camp, furieux d'une défaite qu'il n'attendait pas. Sur d'autres points encore, ses troupes étaient battues. Les Polonais et les soldats de l'électeur de Brandebourg les avaient repoussées du Holstein et du Slesvig, et une insurrection des paysans norvégiens les avait chassées de la province de Drontheim, en même temps qu'elles l'étaient de Bornholm. La France, l'Angleterre et bientôt après la Hollande se réunirent enfin pour faire intervenir dans cette guerre une médiation armée. Les ambassadeurs hollandais et anglais, parmi lesquels était le célèbre Alger-

non Sidney, vinrent l'annoncer officiellement à Charles-Gustave dans son camp devant Copenhague. Charles se montra fort piqué de ce que les deux républiques prétendissent l'arrêter : « Avec vos flottes, dit-il, vous formez de grands projets que je trancherai avec mon épée. Retirez-vous au plus tôt, ou mes batteries vous feront partir de force. » En vain les députés essayèrent-ils de se faire entendre ; un d'eux, avec la franchise hollandaise, le somma de faire la paix s'il ne voulait pas la subir : « Hé! qui m'y forcerait? s'écria le roi; ce ne sera ni la Hollande ni le diable. Sans votre intervention j'aurais déjà une paix avantageuse. Si je dois périr, je veux que ce soit en homme de cœur. »

Les hostilités continuèrent donc. Ruyter, qui commandait sous l'amiral hollandais Opdam, battit Charles, de concert avec les Danois, à Odensée; la forteresse de Nyborg fut forcée de se rendre; onze régiments d'excellents cavaliers suédois furent faits prisonniers, et de sept mille qui commencèrent l'action, deux hommes seulement échappèrent, les deux généraux, Saltzbach et Stenbock (novembre 1659). Charles-Gustave ne céda pas encore; il feignit de négocier pour gagner du temps, demanda à la diète, assemblée à Gothenbourg, de nouveaux subsides en hommes et en argent. Au milieu de ses préparatifs, une épidémie l'emporta (11 février 1660); il n'eut que le temps de nommer des régents pour la minorité de son fils, âgé de cinq ans, et de recommander qu'on fît la paix.

Paix d'Oliva, de Kardis et de Copenhague (1660).

Grâce à la sollicitude des diverses puissances pour conserver l'équilibre européen, la Suède ne subit pas des conditions aussi humiliantes qu'on pouvait le craindre. Le traité d'Oliva, conclu en mai 1660 avec la Pologne, l'empereur et l'électeur de Brandebourg, termina la longue et sanglante querelle des deux branches de la maison de Vasa. Jean-Casimir renonçait à ses prétentions sur la couronne de Suède, et la Pologne cédait à ce royaume la Livonie et l'Esthonie.

Le traité de Kardis, en Esthonie (1661), mit fin aussi à la guerre de Russie, le czar restituant les places de Livonie qu'il occupait encore. Enfin, le traité de Copenhague (10 juin 1660), garanti par la France, l'Angleterre et la Hollande, rendait seulement au Danemark la province de Dront-

heim, Bornholm et les revenus du Sund, à condition de payer trente-cinq mille écus par an à la Suède, qui conservait la Scanie, les provinces de Halland, de Bléking et de Bahus.

§ 2. RÉVOLUTION DANOISE DE 1660.

HAINE GÉNÉRALE CONTRE L'ARISTOCRATIE EN DANEMARK. — LA ROYAUTÉ DANOISE DEVIENT ABSOLUE ET HÉRÉDITAIRE (1660). — RÉFORMES INTÉRIEURES DE FRÉDÉRIC III. — LOI ROYALE (1660). — DESPOTISME DE FRÉDÉRIC III.

Haine générale contre l'aristocratie en Danemark.

Après la paix de Copenhague, le Danemark se trouvait dans la plus déplorable situation. Trois anciennes et excellentes provinces étaient perdues, des bandes auxiliaires exigeaient l'arriéré de leur solde, la flotte était anéantie, le commerce interrompu, le pays endetté, le trésor vide, les forteresses ruinées et la campagne ravagée. Si l'on se demandait quelle était la source de tant de maux, et pourquoi le Danemark n'avait opposé aux secousses de la guerre aucune force intérieure, chacun accusait les priviléges de l'aristocratie. Les bourgeois de Copenhague et la bourgeoisie tout entière, persuadés que l'État leur devait sa délivrance, n'étaient plus disposés à subir patiemment une servitude qu'ils détestaient. L'instruction d'ailleurs s'était répandue parmi eux, et la part d'intervention que la noblesse leur avait laissée dans les affaires publiques, quelque petite qu'elle fût, avait suffi pour éveiller sur ce point leur attention et leurs désirs. Le clergé, composé surtout de roturiers depuis la réforme, exerça aussi une lente mais profonde influence sur les esprits, en manifestant un mécontentement qui répondait à celui de la nation. Quand vint le moment décisif, bourgeoisie et clergé se trouvèrent unis profondément contre l'ennemi commun. En présence de ces dangers, l'aristocratie songeait seulement à réparer ses pertes et ne voulait rien céder. Mais elle n'était pas unie; plusieurs de ses membres, par intérêt ou par conviction, étaient dévoués à la cour; tels étaient Annibal Séhested, Jean Schack, gouverneur de Copenhague, estimé pour son courage des bourgeois comme de l'armée, Henri Bjelke, conseiller, et Gabel, gentilhomme de Brême, esprit souple et délié, qui se fit le médiateur entre les états et le roi. Quoique les petites villes du Jutland fussent complétement dans la dépendance de la noblesse,

cependant la bourgeoisie et le clergé n'étaient pas aussi divisés, et ils avaient d'excellents chefs, hommes d'éloquence et d'action, Svane, évêque de Seeland, et le prieur Villadsen d'un côté; Nansen, bourgmestre de Copenhague, et Thuresen, capitaine des bourgeois pendant le siége, de l'autre.

La royauté danoise devient absolue et héréditaire (1660).

L'hostilité des deux ordres inférieurs contre l'aristocratie éclata dans les états généraux, que le roi, mécontent du conseil, convoqua pour le 8 septembre 1660 à Copenhague, après une interruption de cent vingt-quatre ans. Le jour de l'ouverture, clercs et bourgeois se rendirent processionnellement, deux à deux et confondus, à la convocation. Dès les premières séances, ils attribuèrent l'origine de la détresse publique aux prérogatives excessives de la noblesse. La noblesse, de son côté, se montra plus que jamais ardente à combattre, s'il le fallait, pour conserver tous ses priviléges. Une taxe sur les objets de consommation ayant été proposée, la noblesse consentit à en supporter une partie, mais en ajoutant à sa réponse des restrictions. Ces restrictions furent attaquées violemment par les autres ordres. Irritée de l'opposition qu'elle rencontrait, la noblesse n'en devint que plus orgueilleuse, et, dans ses remontrances, elle exhorta le roi à réduire les dépenses de sa maison, celles des services publics, et insista pour que les emplois vacants de maréchal et de chancelier du royaume et les autres dignités réservés à l'aristocratie lui fussent rendus au plus tôt. Cependant les deux ordres, enhardis par leurs chefs, proclamaient tout haut ce grand principe, que tous les habitants du Danemark devaient être soumis également à l'impôt. Bien plus, les nouvelles taxes ne suffisant pas du tout aux besoins de l'État, ils osèrent proposer d'affermer au plus offrant les domaines et revenus de la couronne, engagés alors aux membres de l'aristocratie, et avec grand profit pour eux. Indignés d'une pareille outrecuidance, les nobles s'écrièrent qu'on voulait, non pas secourir l'État, mais ruiner leurs priviléges, et Othon Krag, sénateur, demanda fièrement à Nansen s'il oubliait quelle distance il y avait entre les bourgeois et les nobles. C'est alors que se produisit pour la première fois l'idée d'opposer à la noblesse, pour l'abattre à jamais, une royauté héréditaire et absolue. Le

8 octobre, Svane et Nansen rédigèrent un acte qui décrétait l'hérédité de la couronne dans les deux lignes, masculine et féminine. Nansen se rendit ensuite à l'assemblée des bourgeois, rendit compte d'une nouvelle opposition de la noblesse relativement à l'impôt du papier timbré, et lut sa proposition, qui fut immédiatement acceptée. A peine le clergé l'eut-il appris, qu'il se rendit en masse à la maison des brasseurs, où siégeait le troisième ordre, et l'éloquence de Svane acheva de décider ceux qui hésitaient encore. Tous apposèrent leur signature à la proposition, et elle fut déposée le soir même entre les mains du majordome Gersdorf, pour qu'il la soumît, dès le lendemain, à l'approbation des membres de la noblesse. Le 10, après beaucoup d'hésitations et de malveillants discours, la noblesse répondit nettement par un refus. On apprit même qu'elle avait formé le projet de dissoudre en réalité la diète en sortant secrètement de la ville; on ferma donc les portes, la communication avec la mer fut interceptée, les postes doublés, et les bourgeois avertis de se réunir en armes au premier son du beffroi. Effrayés alors, et calculant tout le danger, les nobles firent savoir secrètement au roi qu'ils n'étaient pas éloignés d'accorder à sa famille la succession héréditaire dans la ligne masculine, mais qu'on le suppliait de permettre qu'on examinât et qu'on discutât dignement une si grave proposition. Frédéric répondit en termes vagues et contenus; il termina en disant qu'il n'accepterait pas ce qui lui était offert, *avec la restriction qu'y mettait le sénat.* Cette réponse redoubla les perplexités des nobles. Comme ils ne se décidaient pas assez vite, les députés de la bourgeoisie et du clergé se rendirent auprès du roi et, en présence des nobles restés fidèles au parti de la cour, ils lui offrirent formellement, au nom des deux ordres, l'hérédité et le pouvoir absolu. Frédéric les reçut avec dignité, parla de son dévouement au pays, des devoirs qu'imposait la royauté et, tout en remerciant la bourgeoisie et le clergé, il déclara qu'il n'accepterait pas la nouvelle constitution, tant qu'elle ne serait pas sanctionnée par la noblesse. Comme les députés sortaient du château, ce même Othon Krag s'adressa fièrement à Nansen et, lui montrant la prison d'État : « Qu'aviez-vous à faire au château, lui dit-il, ne connaissez-vous pas cette tour ? — Et vous, lui répondit Nansen, en montrant le beffroi, avez-vous oublié cette cloche qui

est pendue là-haut? » La noblesse n'avait en effet aucun moyen de résister. Le 13 octobre, elle se détermina à députer vers Frédéric le vice-roi de Norvége, pour lui déclarer qu'elle consentait à la proposition des deux autres ordres, tout en réservant ses priviléges et ceux de toutes les classes.

Le soir même, Frédéric nomma une commission composée de quatre nobles, douze membres du clergé et douze membres de la bourgeoisie, pour aviser aux changements rendus nécessaires. Cette réunion s'assembla le 14, un *dimanche*, à dix heures du matin. Sur l'ordre du roi, un professeur de l'Université, Willum Lange, y fut adjoint. Ayant pris la parole, il montra que chacun des États de l'Europe avait une constitution ou loi fondamentale d'après laquelle le gouvernement se réglait. Il avait à peine commencé à raisonner ainsi, que Svane, l'évêque, l'interrompit, à cause du service divin, qui allait commencer; la commission se dispersa, et lorsqu'elle se réunit de nouveau, Lange avait reçu l'ordre de ne s'y pas présenter. Après d'assez longues délibérations, la commission conclut à ce que la capitulation consentie par le roi à son avénement fût annulée, et que le roi lui-même pût en rédiger une autre. Deux jours après, tous les ordres prêtèrent au roi un nouveau serment. « Très-puissant seigneur et roi, je jure et promets que je serai obéissant et fidèle à Votre Majesté, comme à mon très-gracieux roi et seigneur, aussi bien qu'à votre royale famille; que je ferai tous mes efforts pour contribuer au bien et à l'avantage de Votre Majesté et de sa maison, pour détourner ce qui pourrait lui être préjudiciable; que je servirai fidèlement Votre Majesté comme mon seigneur héréditaire, selon l'honneur et le devoir de gentilhomme et de sujet. Qu'ainsi Dieu me soit en aide. » L'autorité despotique fut assurée au roi, le 10 janvier 1661, par l'acte appelé *arve-enevolds-acten,* mot intraduisible, et qui signifie : autorisation de régner seul et de transmettre ce droit à ses héritiers. Les paysans, convoqués eux-mêmes, profitèrent de l'occasion pour présenter une pétition contre le despotisme de la noblesse; mais leur voix ne fut pas entendue; ils devaient encore subir le servage pendant plus d'un siècle.

Ainsi fut accomplie la révolution de 1660; elle eut pour auteur, non pas, comme on l'a dit, toute une nation se précipitant dans la servitude, mais une cour habile, servie par

des gens d'esprit. Le roi avait conçu ce projet depuis les premières années de son règne; la reine Sophie-Amélie, qui avait, outre ses deux fils, quatre filles, insista pour que l'hérédité eût lieu dans la ligne féminine comme dans la ligne masculine, et nous reconnaîtrons encore son influence dans l'article de la loi royale relatif à la régence. Le roi avait eu, même avant l'ouverture des états, plusieurs conférences secrètes avec Svane et Nansen; plusieurs fois, on avait vu le zélé Gabel remettre aux deux chefs des lettres du roi. Comment d'ailleurs, s'ils eussent agi de leur propre mouvement, Svane et Nansen n'auraient-ils demandé pour la bourgeoisie et le clergé aucun droit ni aucune prérogative? Il faut conclure que la noblesse de Danemark succomba sous un complot formé par la cour et par les chefs des deux ordres qu'une haine commune animait contre elle, que cette ruine de l'aristocratie fut, aux yeux du clergé et de la bourgeoisie, le but apparent, et que la puissance héréditaire et absolue convoitée par la cour, obtenue enfin par les habiles intrigues de Svane et de Nansen, fut en effet le but véritable. Il y a plus; non-seulement la révolution de 1660 ne fut pas l'effet d'un mouvement volontaire des Danois vers le despotisme; mais l'idée même de ce complot semble avoir été conçue autre part qu'à la cour de Danemark: « Le roi de Danemark, » dit quelques années après dans ses Mémoires l'ambassadeur d'Angleterre à Copenhague, Molesworth, « aime l'alliance de la France, et entretient avec cette couronne une correspondance plus étroite qu'avec aucune autre, quoiqu'il soit très-certain que les maximes qu'il a prises de cette puissance, et la pratique qu'il en a faite, ont été la principale cause du mauvais état auquel son royaume est à présent réduit. Mais le roi de France, par ses flatteries, par de grandes promesses, et par un peu d'argent donné à propos, a trouvé le moyen d'amuser cette cour, et de la faire agir comme il lui plaît, malgré les malheurs, les mauvais succès et la misère universelle qui ont suivi l'emploi de ses pernicieuses mesures. » Outre cela, une anecdote racontée par le même Molesworth, et parfaitement connue en Danemark, prouve combien était puissante à la cour de Danemark l'influence française : « Lorsque M. Algernon Sidney était ambassadeur dans cette cour, M. Terlon, ambassadeur de France, eut la hardiesse de déchirer du livre des devises, qui est dans la bibliothèque

du roi, ces deux vers que M. Sidney, selon la liberté qu'ont tous les étrangers, y avait écrits :

Manus hæc inimica tyrannis
Ense petit placidam sub libertate quietem [1].

« Quoique M. Terlon n'entendît pas un mot de latin, quelqu'un lui dit ce que signifiait cette sentence, qu'il prit pour un libelle contre le gouvernement de France et contre celui qui devait être établi en Danemarck, moyennant son assistance, et en suivant son exemple. »

Réformes intérieures de Frédéric III.

Frédéric III avait à cœur d'affermir la constitution nouvelle par de promptes et habiles mesures. Il décréta qu'une armée permanente de vingt-quatre mille hommes serait toujours sur pied en temps de paix, et qu'une taxe pesant également sur tous les ordres pourvoirait à sa solde. Les nobles furent soumis à une capitation de quatre couronnes pour chacun d'eux, autant pour sa femme, deux pour chaque enfant, et une pour chaque domestique. Les évêques furent taxés dans les mêmes proportions; le clergé inférieur, les bourgeois et les paysans selon leurs moyens supposés. Les nouveaux ministres de la couronne, le grand sénéchal, le grand trésorier, les deux chanceliers, du Danemark propre et des provinces allemandes, le maréchal et l'amiral, n'eurent garde de contredire la volonté royale. Le grand trésorier voulait même reprendre aussitôt les fiefs royaux pour les donner au plus offrant; mais le roi lui-même tempéra un zèle qui lui semblait peu prudent. Bientôt d'ailleurs ce résultat fut atteint par une marche plus lente et plus sûre et, dans le même temps, les impôts de tout genre sur la noblesse et la bourgeoisie furent quadruplés. L'ancien sénat, détruit, fit place à un conseil privé présidé par le roi lui-même et de qui dépendaient les six colléges suivants, érigés par ordonnance du 4 novembre 1660, le collége de l'État, ceux du trésor, de la guerre, de l'amirauté, de la chancellerie et celui de la justice ou haut tribunal. Ces colléges se composaient en nombre égal de bourgeois, d'ecclésiastiques et de nobles; ils n'avaient aucune initiative et ne faisaient pas les lois ; ils pouvaient seulement présenter des pétitions au roi

1. Cette main ennemie des tyrans acquerra par le glaive le repos dans la liberté.

dans les occasions extraordinaires ; un grand conseil composé des hauts fonctionnaires, nobles, ecclésiastiques ou bourgeois, pouvait être convoqué, mais il ne pouvait délibérer que sur les sujets qui lui avaient été soumis par la couronne, et sa décision n'avait aucune force.

Loi royale (1660).

Ces changements partiels furent consacrés par une loi générale, en quarante articles, bien connue sous le nom, mérité à tous égards, de loi royale. Elle fut très-probablement rédigée par ce Schumacher, plus tard comte de Griffenfeld, qui commença sous Frédéric III sa courte et brillante carrière. Elle fut signée le 14 novembre 1665 par Frédéric, mais tenue secrète jusqu'à sa mort et enfermée parmi les joyaux de la couronne ; elle fut lue publiquement pour la première fois au couronnement de Christian V, et elle ne fut imprimée et communiquée aux puissances étrangères qu'en 1709. Voici les principales dispositions de ce code, qui ouvre une nouvelle ère dans l'histoire du Danemark : La royauté était déclarée héréditaire aussi bien dans la ligne féminine que dans la ligne masculine ; les pouvoirs exécutif, judiciaire et législatif étaient également confiés au roi ; le roi, placé au-dessus de toutes les lois humaines, ne reconnaissait, dans les affaires ecclésiastiques et civiles, d'autre juge ou supérieur que Dieu ; son pouvoir n'était limité qu'en ceci, qu'il devait suivre la doctrine protestante telle que l'avait réglée la confession d'Augsbourg, résider en Danemark, et respecter l'intégrité du royaume. Le roi seul aura le droit de donner ou d'ôter les emplois selon son bon plaisir, de nommer les ministres et officiers de tout grade. Seul il dispose des forces et des places du royaume. Seul il fait la guerre, traite, impose des tributs, lève des contributions quand et comme il lui plaît. Il aura la juridiction suprême sur tous les ecclésiastiques de ses États, déterminera et réglera les rites et les cérémonies du culte et convoquera les conciles et synodes. Tous les actes publics seront scellés de son sceau et signés de sa main. La majorité est fixée à treize ans accomplis ; plusieurs articles sont consacrés à régler le choix du régent ou de la régente et des tuteurs. Il est enfin déclaré dans les articles 19 et 20 que le royaume de Danemark et de Norvége tout entier, avec ses provinces, îles, forteresses, joyaux, argent et or, marine,

armée, est l'inaliénable propriété du roi, et dans sa sollicitude pour sa postérité, Frédéric assigne à ses descendants des dotations en argent ou en terres qu'il considère comme des revenus d'un grand fonds appartenant à la couronne.

Despotisme de Frédéric III.

Ainsi le Danemark était soumis à un despotisme absolu. Quand ils virent des ouvriers travailler à une forteresse qui dominait Copenhague, les habitants comprirent leur servitude ; ils se plaignirent ; les travaux furent interrompus, et repris bientôt après, quand on eut emprisonné ou mis à mort les chefs du mouvement. Des plaisanteries, des paroles inconsidérées servirent de prétexte à des supplices, accompagnés de confiscations. Ulfeld et sa femme, à qui la paix de Roskild avait rendu leurs biens et promis l'oubli de tout ressentiment, furent enfermés dans Bornholm, rendus à la liberté après avoir abandonné tous leurs biens dans l'île de Seeland; Ulfeld se rendit à Spa, puis à Amsterdam, où il travailla, dit-on, à exciter une guerre contre le Danemark. Dénoncé par l'électeur de Brandebourg, il fut déclaré coupable de haute trahison par le tribunal suprême et condamné à la dégradation, à la confiscation, à être écartelé, sa maison rasée et ses fils bannis à perpétuité ; dix mille écus furent promis à qui l'apporterait mort à Copenhague, vingt mille à qui le remettrait vivant à la justice. Pendant que son mannequin subissait le supplice, il se réfugia à Bâle, sous un nom supposé, et mourut dans une petite ville du Rhin, peut-être empoisonné. Sa femme, livrée par Charles II, de qui elle réclamait une dette, vécut vingt-trois ans dans un cachot à Copenhague ; la mort seule de la reine Sophie-Amélie, qui ne lui avait pas pardonné sa naissance, la rendit à la liberté.

Les derniers actes du monarque absolu furent empreints d'un singulier caractère d'incertitude et de faiblesse. Les dispositions hostiles du duc de Holstein-Gottorp et son alliance avec la Suède lui firent signer en 1665 la convention peu honorable de Gluckstadt, qui confirmait à son rival la souveraineté et partageait entre eux le produit des taxes. La part qu'il prit dans la guerre maritime entre l'Angleterre et la Hollande ne fut guère plus glorieuse : allié d'abord à l'Angleterre et à la Suède, il les trompa et servit la Hollande. La paix de Bréda, en terminant cette guerre

(1667), lui laissa pour ses coûteuses et vaines études d'alchimie, de concert avec l'Italien Borri, prétendu favori de l'archange Michel, un loisir que la mort interrompit le 9 février 1670.

§ 3. CHRISTIAN V EN DANEMARK ET CHARLES XI EN SUÈDE.

CHRISTIAN V EN DANEMARK (1670-1699); NOUVELLE NOBLESSE. — ÉTAT DE LA SUÈDE SOUS CHARLES XI (1660-1697).—GUERRE ENTRE LE DANEMARK ET LA SUÈDE (1675).—L'ALLIANCE FRANÇAISE SAUVE LA SUÈDE; TRAITÉS DE NIMÈGUE (1679).—DERNIÈRES NÉGOCIATIONS DE CHRISTIAN V.

Christian V en Danemark. (1670 - 1699); nouvelle noblesse.

Christian V, fils et successeur de Frédéric III, trouva, malgré la révolution de 1660, la confusion au dedans et des menaces de guerre au dehors. Comme pour consoler l'aristocratie de sa puissance perdue, il institua une noblesse titrée; il n'y avait eu jusqu'alors en Danemark et en Norvége ni comtes ni barons. Le ministre Schumacher, qui avait conseillé cette mesure, fut créé lui-même comte de Griffenfeld. Une loi de 1672 donna même à ces comtes et barons quelques priviléges : une certaine juridiction leur était accordée sur leurs domaines, avec l'exemption, non pas des impôts extraordinaires, mais de quelques taxes communes; ils ne pouvaient être arrêtés pour dettes; quoique désignés comme vassaux de la couronne, ils transmettaient leurs fiefs, même après une forfaiture, à leur prochain héritier mâle; enfin l'ordre du Danebrog fut institué pour les nobles inférieurs. La couronne avait voulu, par ces concessions, s'attacher et en même temps faire respecter de la nation des serviteurs qui, déchus de leur ancienne puissance, soumis à l'impôt, seraient désormais fidèles et dévoués. Au dehors, quelques altercations avec les ducs de Holstein et de Gottorp se terminèrent par le traité de Rendsbourg (1674), par lequel le Danemark reprit tous les avantages que lui avait fait perdre la dernière guerre.

État de la Suède sous Charles XI (1660 - 1697).

Le plus grand danger venait d'une puissance rivale, de la Suède. Indépendamment des provinces qu'elle avait gagnées sur la Norvége, la Suède avait fait du Sund son unique frontière en face du Danemark. A l'extérieur, quoique gou-

vernée par une régence pendant les premières années de Charles XI, elle avait conservé l'ascendant que lui avaient donné autrefois l'alliance française, les victoires de Gustave-Adolphe et celles de ses généraux. Elle voulait maintenant le devoir à elle-même et, malgré ses traités, son amitié avec la France n'était plus aussi vive. Les projets de Louis XIV sur la Pologne, quelques difficultés d'argent (car depuis 1631 la Suède était notre pensionnaire); le traité de 1663 entre la France et le Danemark, les progrès enfin de l'influence française en Allemagne, tels étaient les motifs de ce refroidissement.

Lors de la guerre de 1665 entre la Hollande et la France, d'une part, et l'Angleterre, d'une autre, la Suède, malgré les efforts de M. de Terlon, notre ambassadeur, conclut avec cette dernière puissance une alliance offensive, et l'on vit se former contre l'influence du chancelier Magnus, qui soutenait l'ancien système suédois et l'alliance de Louis XIV, un parti ennemi de la France, conduit par M. Biœrnklow, Benoît Oxenstiern et Gyllenstiern, comptant chaque jour un plus grand nombre de sénateurs. L'insolence du ministre français, qui avait dit « que la Suède devait danser comme un canton suisse lorsque la France battait les tambours, » n'y avait pas peu contribué. En vain Louis XIV envoya-t-il à Stockholm, pendant les années 1666 et 1667, le marquis de Pomponne, qui joignit ses efforts à ceux de Terlon; ne pouvant décider les Suédois à intervenir pour lui en Allemagne, il offrit d'acheter, comme il le disait, leur oisiveté, en doublant ses subsides. Dans le même temps M. Passerode et le comte de Windischgrätz essayaient, au nom de l'empereur Léopold, de gagner aussi leur assistance ou du moins leur neutralité. Pauvres et avides, ils se montrèrent irrésolus; ils n'agirent point et ne vendirent point leur inaction.

L'invasion de la Flandre jeta un moment les Suédois, en 1668, dans l'alliance de l'Angleterre et de la Hollande, mais Pomponne, dirigé par Lionne et Louis XIV lui-même, parvint, à force d'habileté, à rompre cette union. Il fit plus encore, puisqu'il renoua l'alliance avec la Suède. A la fin de novembre 1671, un traité ostensible fut rédigé, qui maintenait les traités de Westphalie et d'Aix-la-Chapelle et confirmait la garantie promise à la Suède par les traités de Roskild et de Copenhague. En outre,

un traité secret obligeait la Suède à combattre l'empereur ou les princes de l'empire s'ils assistaient la Hollande. D'autre part, Louis XIV s'engageait à ne pas adjoindre le Danemark à cette guerre de Hollande sans le consentement de la Suède, et à délivrer la Suède des entraves mises par les Hollandais à sa navigation et à son commerce. Il augmentait de plus ses subsides. Mais cette négociation ne fut complétement terminée que le 14 avril 1672, par Courtin, le successeur de Pomponne, à qui il écrivait le 23 mars : « Si vous n'aviez pas été en Suède, vous auriez sujet de vous étonner de ce que je n'ai point encore signé ce traité ; mais quand on a fait quelque séjour à Stockholm, connu la vanité des Gascons du nord, la présomption qui leur persuade qu'on ne s'aperçoit pas de leur faiblesse et de leur pauvreté et qu'on ne peut se passer d'eux, le peu d'honnêteté qu'il y a dans leur conduite, les cabales qui règnent dans le sénat, la faiblesse et l'inapplication, d'un côté, de ceux qui le composent ; de l'autre, l'animosité particulière de ceux qui, sans songer au bien de l'État, n'ont pour but que de traverser les desseins de leurs ennemis ; tout cela joint ensemble fait qu'un homme aussi bien instruit que vous en êtes ne peut être surpris de tous les changements qui arrivent. Si le sénat de Rome eût eu aussi peu de penchant pour la guerre que celui de Suède en a aujourd'hui, l'empire romain n'aurait pas été d'une si grande étendue. Ces messieurs qui gouvernent ici sont à peine rassemblés et ne parlent déjà que d'aller passer à la campagne trois semaines aux fêtes de Pâques, un mois à celles de la Pentecôte, et deux aux jours caniculaires ; quand ils auront touché l'argent, ils ne songeront plus à rien qu'à attendre avec beaucoup d'impatience un autre terme pour le recevoir. Mais la prudence veut qu'on dissimule et qu'on s'accommode aux défauts d'un mauvais gouvernement qui est tantôt sur ses fins. »

Ces dernières paroles étaient d'une triste mais exacte vérité ; les finances de la Suède étaient épuisées ; les forteresses des frontières étaient mal entretenues, l'armée et la flotte dans un profond dénûment. Pour comble d'embarras, la Suède était engagée non pas seulement avec la France, mais avec la Hollande, dont la ruine laisserait les Anglais maîtres de la mer et du commerce du nord. Dans ces circonstances, la régence tenta d'arrêter par sa médiation la guerre qui menaçait d'éclater. Elle envoya le comte de La

Gardie et le comte Tott en France, le baron de Sparre et M. Ehrenstein en Angleterre et en Hollande. Ils ne réussirent qu'à faire accepter une trêve de courte durée. Une fois la guerre commencée, la régence, puis Charles XI, qui avait pris en 1672 le gouvernement, essayèrent encore d'échapper à l'exécution du traité ; ils demandèrent une augmentation de subsides, une avance de payement ; le roi fit lui-même les plus vives instances au marquis de Feuquières, notre ambassadeur ; il lui avoua, « la rougeur sur le front, » qu'il était aux abois pour trouver de l'argent ; toute l'année 1673 s'écoula en débats pécuniaires. Ce ne fut qu'à la fin de 1674 que le vieux Wrangel, malade et brisé par l'âge, fut nommé, malgré lui, général en chef en Allemagne, et reçut ordre d'entrer dans les États de l'électeur de Brandebourg. Il y parut le 15 janvier 1675 sous prétexte de rétablir la paix entre la France et l'électeur et s'annonçant comme ami ; mais les excès des soldats démentirent ces paroles et amenèrent les premiers engagements. L'électeur les eut à peine appris, qu'il accourut de Franconie, et força les Suédois étonnés d'accepter le combat à Fehrbellin, le 18 juin 1675, où ils eurent quinze cents hommes tués en fuyant plutôt qu'en combattant. Ce fut une grande tache à l'ancienne gloire de la Suède et un signal d'attaque pour tous ses ennemis.

Guerre entre le Danemark et la Suède (1675).

Le Danemark lui déclara aussitôt la guerre ; la Hollande, le duc de Lunebourg, l'évêque de Munster se joignirent à l'électeur de Brandebourg ; la mort du czar Alexis empêcha seule probablement la Russie d'agir de même. A cette ligue formidable Charles XI ne pouvait opposer que la faible alliance de l'électeur de Bavière, car les armes de la France étaient occupées en Flandre et sur le Rhin. Les premières hostilités enlevèrent à la Suède une grande partie de la Poméranie, Wollin, Usedom, Wolgast, Stettin, Rugen et Stralsund, malgré les efforts du comte de Kônigsmark, qui avait remplacé Wrangel. Une invasion en Prusse, tentée par Henri Horn, ne fut pas plus heureuse. Dans le même temps, le gouverneur de Norvége pénétra en Suède, l'amiral danois Juul, soutenu par la flotte hollandaise, prit Gothland et battit complétement la flotte suédoise en vue d'OEland ; enfin, seize mille Danois firent une descente en

Scanie ; Helsingborg et Landscrona se rendirent, et les paysans révoltés s'unirent aux envahisseurs pour se soustraire à la domination suédoise. Christian lui-même assiégeait Christianstadt et son général Duncam la capitale du Halland, Halmstadt. Charles XI ne pouvait pas hasarder de combat en rase campagne ; il vint secrètement surprendre Duncam, remporta sur lui une victoire complète, empêcha la jonction de l'armée norvégienne et de celle des Danois, et ranima le courage abattu de ses soldats. Après avoir reçu des renforts, il entra en Scanie, fut encore vainqueur à Lund (14 décembre 1676), mais ne put chasser Christian de Landscrona. Sur mer, la flotte suédoise était continuellement battue par Tromp et Juul. La campagne suivante, en Scanie, n'offrit de remarquable que le combat de Landscrona (14 juillet 1678), dont les Suédois s'attribuèrent l'honneur ; Magnus de La Gardie se laissa surprendre et battre près d'Uddevalla, et cet échec lui enleva le peu de faveur qu'il conservait encore. Les états, convoqués à Halmstadt au commencement de 1679, attaquèrent en lui l'auteur de l'alliance française et de la guerre qui, depuis trois ans, achevait de ruiner le pays.

L'alliance française sauve la Suède; traités de Nimègue (1679).

C'était justement l'alliance glorieuse et sûre de Louis XIV qui allait sauver la Suède. Dès les premières négociations ouvertes à Nimègue, Louis XIV avait déclaré qu'il ne voulait traiter qu'à la condition que la Suède recouvrerait tout ce qu'elle avait perdu dans la guerre. Les puissances qui l'avaient combattue publièrent en vain contre cette prétention de longs et nombreux mémoires. L'électeur de Brandebourg soutenait dans le sien que les Suédois avaient enfreint la loi de l'empire en envahissant les premiers les États de l'électeur, que la diète de Ratisbonne les avait déclarés ennemis publics. « Ils se sont clairement rendus indignes, ajoutait-il, du droit qu'ils avaient à la paix de Westphalie et des bénéfices qu'ils en recevaient, et maintenant qu'ils sont entièrement chassés, par les justes armes de Son Altesse Électorale et les autres alliés du nord, des terres de l'empire, on espère qu'on ne voudra pas soutenir qu'ils ont toujours seigneurie et autorité sur des pays dont ils ont été dépossédés sur l'avis de l'empire et par ordre de l'empe-

reur.» L'ambassadeur de Danemark, de son côté, prétendait « que la déclaration de vouloir tout avoir et ne rien donner ne se pourrait pas appeler traité, mais plutôt une résolution constante de vouloir à tout prix continuer la guerre, » et il réclamait « que tout ce que le sort des armes avait acquis dans la présente guerre au roi de Danemark et Norvége lui fût laissé en toute propriété et souveraineté, sans prétention quelconque de retour. » Louis XIV fut inébranlable. Pressé par son habile diplomatie, l'empereur promit qu'après qu'on aurait vainement employé les bons offices pour amener le roi de Danemark, l'électeur de Brandebourg, l'évêque de Munster, les princes de la maison de Lunebourg à traiter avec la Suède sur les bases de la paix de Westphalie, il n'accorderait à ces puissances pendant la guerre entre elles, la France et la Suède, aucun secours, direct ni indirect, et il s'engagea à laisser dans ce cas les armées de Louis XIV s'avancer sur les terres de l'électeur, en occupant plusieurs places comme Aix-la-Chapelle et Verviers.

Le traité entre l'empereur, l'empire et Louis XIV fut signé le 5 février 1679; le traité entre l'empereur et la Suède fut signé le même jour par les plénipotentiaires impériaux et par le comte Oxenstiern et M. Olivencrantz. Il stipulait purement et simplement la réintégration du roi de Suède et du duc de Holstein-Gottorp dans les provinces dont ils avaient été dépossédés. Les ennemis de ces princes protestèrent officiellement; mais déjà, malgré les efforts de l'électeur, la ligue du nord se dissolvait, grâce à l'or de la France : le 5 février même, le comte de Rébenac avait conclu une paix particulière entre la maison de Brunswick et Lunebourg, d'une part, la France et la Suède de l'autre; le prince-évêque de Munster fit de même. Il fallut employer la force contre l'électeur de Brandebourg. Le maréchal de Créqui vint s'emparer du comté de La Marck et des possessions électorales jusqu'au Wéser; il traversa ce fleuve le 30 juin, battit deux fois les troupes de Frédéric-Guillaume et menaça Magdebourg. Le grand électeur fut alors obligé de traiter, le 29 juin, à Saint-Germain. Il fut stipulé qu'il rendrait au roi de Suède tout ce qu'il lui avait enlevé soit en Poméranie, soit ailleurs; qu'il garderait cependant, pour rendre plus régulière au nord la frontière de ses États, tout ce que la Suède avait possédé au delà de l'Oder; que l'Oder

appartiendrait toujours en souveraineté à la Suède; que l'électeur ne pourrait ériger sur les bords de ce fleuve ni sur le nouveau territoire qui lui était cédé aucune forteresse. Un article séparé promettait au nom de Louis XIV trois cent mille écus à l'électeur en deux ans[1].

Abandonné désormais de tous ses alliés, le roi de Danemark fut obligé de signer, le 2 septembre, le traité de Fontainebleau avec la France et, le 26, celui de Lund avec la Suède. Il rendait à cette dernière puissance Landscrona, Helsingborg, Marskand, Wismar, Rugen et Gothland, et il remettait le duc de Holstein-Gottorp en pleine possession de ses États. Le mariage de Charles XI avec la sœur de Christian, Ulrique-Eléonore, cimenta ce traité. Ainsi la Suède sortait plus honorablement qu'elle ne devait s'y attendre d'une guerre commencée imprudemment et conduite sans calcul; elle devait à la fidèle alliance et à la haute politique de Louis XIV cette heureuse issue, sans laquelle elle aurait perdu, au moins en Allemagne, tout le fruit des victoires de Gustave-Adolphe et de ses habiles généraux.

Dernières négociations de Christian V.

La paix du nord faillit cependant être encore troublée par quelques circonstances survenues pendant les dernières années de Christian V. L'intervention de la France et de la maison de Brunswick l'empêcha seule de poursuivre à main armée ses projets contre la ville de Hambourg. Quelques difficultés de commerce avec la Hollande, la France et la Suède, furent terminées à l'amiable par de nouveaux traités. Enfin, la longue querelle relative au duché de Holstein, dont le roi de Danemark réclamait la souveraineté, fut éteinte par la convention d'Altona, conclue le 20 juin 1689, sous la médiation de l'Angleterre et du Brandebourg. Ce contrat prononçait une amnistie générale et fondait une union durable entre les deux maisons. Christian rendait au duc les domaines et prérogatives dont les derniers traités lui assuraient la jouissance; le duc à son tour renonçait à toutes prétentions et récriminations envers le royaume de Danemark. Tout le reste du règne de Christian fut consacré aux soins intérieurs du royaume et à la conservation de la paix. Il mourut à cinquante-quatre ans, le 4 septembre 1699.

1. Voy. M. Mignet, *Négociations relatives à la guerre de la succession d'Espagne.*

§ 4. RÉVOLUTION SUÉDOISE DE 1680.

HAINE GÉNÉRALE CONTRE L'ARISTOCRATIE EN SUÈDE. — INFLUENCE DE GYLLENSTIERN. — LA ROYAUTÉ DEVIENT ABSOLUE ET HÉRÉDITAIRE EN SUÈDE (1680). — LA RÉDUCTION; PROTESTATIONS ET EXIL DE PATKUL. — RÉFORMES INTÉRIEURES. — CHARLES XI CHOISI COMME MÉDIATEUR PAR LES PUISSANCES EUROPÉENNES (1697).

Haine générale contre l'aristocratie en Suède.

En Suède, Charles XI avait aussi renoncé résolûment à tout projet de conquête. Il savait que la dernière guerre avait coûté cinquante millions à la Suède, que le pays y avait perdu quarante vaisseaux de guerre et plus de cent mille hommes. La Scanie n'était plus qu'un désert, où les pillages des paysans ne cessaient pas, même après la guerre. Charles se mit à l'œuvre pour guérir tous ces maux. Une diète avait été convoquée à Stockholm, en 1680, pour la réforme des abus et la révision des impôts. Le roi y fit résoudre que la Suède resterait sur la défensive et garderait son armée et sa marine sur le pied de 1669. Quelques régiments casernés dans la ville et l'éloignement de ceux des nobles dont on pouvait craindre quelque opposition, expliquent probablement la docilité des états. Ces précautions prises par le roi devaient servir aussi à l'accomplissement du projet qu'il avait conçu de rendre la royauté de la Suède absolue comme celle du Danemark, et d'enlever à la noblesse son ancienne puissance. Voici comment M. de Feuquières expose dans ses lettres à Louis XIV les prérogatives de la noblesse suédoise en 1680 : « Les sénateurs sont personnes comme sacrées par leurs priviléges. Ils sont conseillers nécessaires du roy, ayant droit de lui parler de toutes les affaires. Le nombre n'en est pas limité; présentement ils ne sont que vingt-six. Ils forment le conseil, ont les gouvernemens, les commandemens des armées et président dans les parlemens. Cinq d'entre eux sont régens; ce sont les principaux officiers de la couronne. Ils ont chacun leur collége.... 1° Le premier est celui du vice-roy, qui préside au sénat, est chef de toute justice, et les causes reviennent à luy par révision. 2° Le deuxième est celui du connestable, où sont les mareschaux, pour tout ce qui touche la guerre. Le mareschal Gustave Baner tient présentement cette place ; 3° celui du grand-amiral; 4° celui de la chancellerie, de qui dépendent en quelque sorte tous les autres ; 5° celui

du grand thrésorier. Il y a encore ceux du commerce et des mines, mais ils ne sont pas du corps du sénat. Durant les minorités et en l'absence du roy majeur, les opinions du sénat passent à la pluralité des voix. Mais quand le roy majeur est présent, il résout seul, et ne déclare point, s'il ne lui plaist, sa résolution. — Il y a cinq parlemens : Stockholm pour la Suède, Jenkœping pour la Gothie, Abo pour la Finlande, Derp pour la Livonie, Esthonie et Ingrie, et le présidial de Wismar pour les provinces d'Allemagne. Les parlemens se tiennent deux fois l'an. Un sénateur y préside. Ils jugent par appel souverainement. Au-dessous d'eux, il y a les juridictions des gouverneurs généraux et des gouverneurs particuliers. — Pour l'Église, l'archevesque d'Upsal a sous lui les évesques de Linkœping, Weştrass, Stragnaes, Gottembourg, Wexio, Lunden, Abo, Skara, Wibourg, Revel, plusieurs surintendans qui sont au mesme degré que les évesques, ayant sous eux des prévôts qui sont comme archidiacres, et sous ceux-cy les curés. La noblesse ne se met guères dans l'Église. — Les estats sont composés de quatre corps : la noblesse, qui est assez nombreuse et s'augmente tous les jours par de nouvelles lettres ; il y a de très-anciennes maisons, mais parmi tout on n'en compte que quatorze qui soient bien illustres par une perpétuité de sénateurs et régens. Le clergé, depuis le changement de religion, n'est que le deuxième corps ; les bourgeois font le troisième et les paysans le quatrième. — Les estats ne s'assemblent jamais sans ordre du roy, et c'est ordinairement tous les trois ans. »

Influence de Gyllenstiern.

Ennemis des nobles, les ministres du roi les lui représentaient comme les principaux auteurs des malheurs publics. Le favori Gyllenstiern surtout exerça une grande influence sur les événements qui suivirent. On retrouvait en lui, dit Geyer, le type de l'ancien caractère sauvage des Suédois, il en tirait vanité. Sa taille était colossale, sa force herculéenne, sa figure et ses manières également repoussantes, son âme rusée et vindicative. Il avait du reste de la vigueur, de la capacité et de l'intégrité. Ennemi des abstractions, son esprit positif n'était pas cependant à l'abri de tous les préjugés. Fier de sa noblesse, il professait le plus grand mépris pour les grands. Il avait imaginé tout un nouveau

système politique ; il voulait grouper ensemble tous les États scandinaves, conclure une alliance avec le Danemark, s'emparer de la Norvége et rendre la Suède puissance maritime plutôt que continentale ; il mourut le 12 juillet 1680, peut-être empoisonné ; mais le roi avait prêté l'oreile à ses avis et en exécuta quelques-uns.

La royauté devient absolue et héréditaire en Suède (1680).

C'est à son instigation qu'une enquête fut dirigée contre ceux des sénateurs qui avaient gouverné pendant la minorité du roi ; une commission nommée par la diète fut chargée d'examiner si les pouvoirs qu'ils s'étaient arrogés étaient parfaitement constitutionnels, et le résultat de ses délibérations fut que le sénat, loin de former un ordre particulier entre la couronne et la nation, ne devait être regardé que comme un conseil que Sa Majesté pouvait consulter selon son bon plaisir. Cette décision n'affranchissait pas, il est vrai, Charles XI de l'obligation de consulter le sénat, mais elle le rendait en réalité indépendant de ce corps, puisqu'il déciderait seul des communications à lui faire. La diète de 1682 acheva ce qu'avait ébauché celle de 1680, en condamnant les membres de la régence à une indemnité envers la couronne. Les paysans, secrètement excités, s'y plaignirent de la noblesse, parce qu'elle ne voulait pas consentir à l'établissement d'une armée permanente. Les états demandèrent énergiquement la restitution des domaines à la couronne, et le roi leur en fit ses remercîments ; enfin ils décidèrent que les femmes elles-mêmes, à défaut d'héritiers mâles, monteraient sur le trône. A la même époque, les états déclarèrent que le roi n'était responsable de ses actes que devant Dieu ; les professeurs des universités reçurent ordre d'enseigner aux étudiants la doctrine du pouvoir absolu ; le roi s'entoura plus que jamais des hommes de talent, issus de la noblesse inférieure, qui avaient été ses premiers conseillers, Gyllenborg, Piper et Dalberg ; les cinq grandes dignités du royaume restèrent vacantes, et le sénat ne fut pas seulement abaissé, il perdit en réalité toute influence.

La réduction ; protestations et exil de Patkul.

Cette réforme une fois accomplie, il y en avait d'autres fort nécessaires à exécuter, celles qui regardaient les finances.

Pour prévenir une ruine complète, on pouvait exiger la restitution des domaines constitués jadis en dotations et demander le remboursement des sommes dérobées à la couronne. La restitution ou, selon le terme suédois, la réduction, était légitime et nécessaire; elle avait été projetée déjà par la diète de 1655; mais les intrigues de la noblesse avaient empêché de la mettre à exécution. Il n'en fut pas de même cette fois. La couronne redemanda les terres et seigneuries engagées ou vendues par les précédents rois, depuis l'année 1609, ainsi que tous les palais royaux aliénés depuis 1655; on remboursait aux propriétaires les sommes qu'ils avaient primitivement payées au roi; c'était les ruiner en un instant. On fit mieux encore; la cour imagina, pour arriver plus tôt à la liquidation de la dette publique, d'élever la valeur nominale de l'argent sans augmenter sa valeur réelle; on pense ce que causa de désastres un semblable manque de foi : les créanciers de l'État perdirent neuf millions d'écus. Dans l'Esthonie et la Livonie, provinces conquises, la réduction se fit avec une rigueur révoltante contre laquelle ces provinces protestèrent en envoyant à Stockholm des députés. Parmi eux se trouvait Jean Reinhold Patkul, qui, après avoir employé la prière, prononça des paroles hardies. Ses collègues l'avaient imité et soutenu; tous furent arrêtés et condamnés à mort. Patkul s'échappa et combattit désormais contre Charles XI et son fils.

Réformes intérieures.

Une nouvelle organisation de l'armée, moins coûteuse pour le peuple, suivit ces réformes et subsiste encore, en partie du moins; c'est celle de l'armée *indelta*, composée de soldats fournis et entretenus par les habitants des provinces et des villes, et vivant sur des terres qui leur sont données pour leur entretien; ils deviennent ainsi soldats et citoyens en même temps; ce furent des troupes essentiellement nationales, qui ne s'amollirent pas en temps de paix. Beaucoup d'officiers remplissaient d'ailleurs des fonctions civiles. Pour contenir la flotte, un nouveau port, Carlscrona, dans l'île de Trosso, sur les côtes du Bléking, fut creusé dans le roc et excite encore aujourd'hui l'admiration du voyageur. Le port de Stockholm fut abandonné, parce que les glaces ne se rompent que très-tard dans ces parages resserrés, et qu'il fallait, pour prendre la mer à sa sortie, le concours de plu-

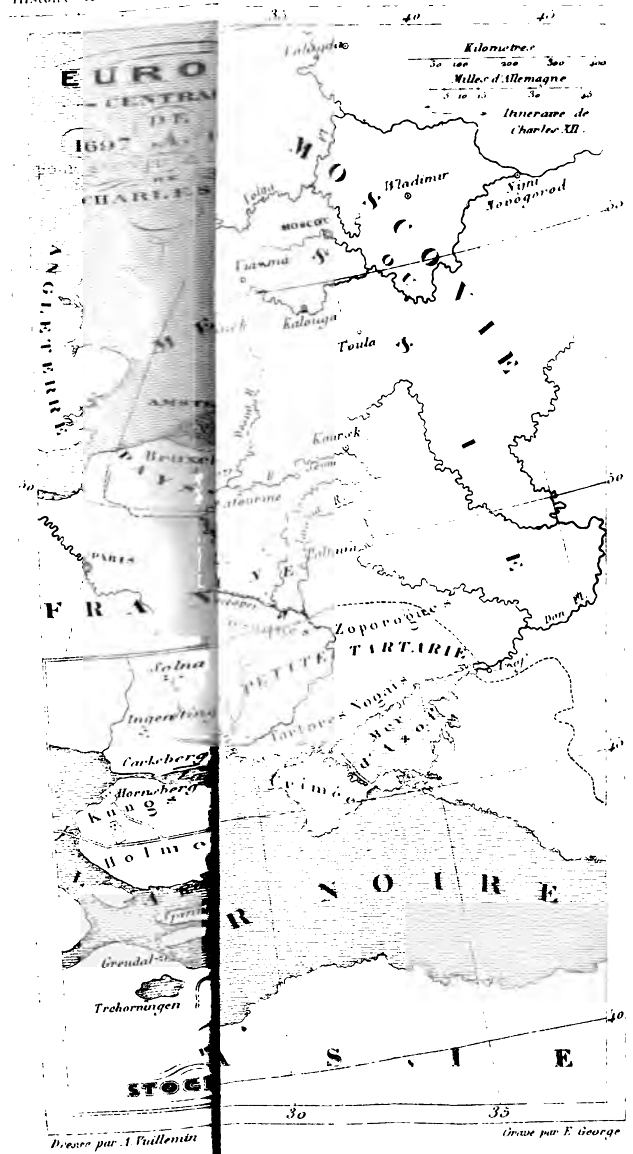
sieurs vents. La marine danoise était jusqu'alors la plus forte de la Baltique ; celle de la Suède, à la mort de Charles XI, fut presque aussi redoutable.

Roi absolu, Charles ne songea pas seulement à mettre le royaume sur un bon pied de défense ; son attention s'étendit surtout à l'industrie et au commerce, comme aux lettres et aux arts. Grâce à de nouveaux procédés d'extraction, les mines prirent un nouvel essor ; celles de Sala produisaient annuellement quatre mille livres d'argent ; les mines de cuivre du Kopparberg ou du Falun étaient encore plus productives. L'administration des mines de fer, comme celles de Danemora, fut sagement réglée ; on ouvrit l'alunière d'Andrarum en Scanie, et l'on découvrit des houillères près de Helsingborg. Un comptoir d'État, créé en 1680, administra toutes les finances du royaume. La banque avait reçu, dès l'époque de la minorité de Charles XI, l'organisation qu'elle a conservée depuis. Enfin, une économie plus sévère remplaça le désordre des premières années de ce règne, et fit oublier le temps où, comme le dit M. de Feuquières dans une lettre du 8 août 1682, on ne l'avait salué comme ambassadeur que de quatre coups de canon à Halmstadt, *pour espargner la poudre*, le temps où « le roy de Suède étoit devenu si mesnager, qu'il ne voulut pas qu'on tirât en tout son royaume pour la naissance de son fils. »

Charles XI choisi comme médiateur par les puissances européennes (1697).

En même temps qu'à l'intérieur la Suède reprenait des forces, au dehors elle était respectée. Charles XI et Benoît Oxenstiern, son premier ministre, s'étaient, après les traités de 1679, retirés de l'alliance française, et même, en 1683, ils avaient envoyé des secours à la Hollande contre Louis XIV. Cette contenance hardie attira de nouveau sur la Suède l'attention des puissances européennes ; elles choisirent Charles XI pour médiateur en 1697 ; mais il mourut le 9 avril de la même année. Outre la dette nationale éteinte, il laissait dans le trésor public un million quarante-neuf mille thalers, et six millions de thalers dans le trésor privé.

Charles XI a donc été le véritable organisateur de la Suède, qui conserve avec respect son souvenir. Gustave Vasa avait opéré la réformation religieuse ; il se chargea de la réfor-


EURO
CENTRA
DE
1697
CHARLES
ANGLETERRE
Kilomètres
Milles d'Allemagne
Itinéraire de Charles XII.
Wladimir
Nijni Novogorod
MOSCOU
Kalouga
Toula
Koursk
Don
Zoporogues
TARTARIE
PETITE
Tartares Nogais
Crimée
PARIS
Solna
Carlsberg
Trehorningen
N O I R E
A S I E
Dressé par A. Vuillemin
Gravé par F. George

mation politique. Il faut se rappeler que le jugement de Saint-Simon contre lui[1] est suspect, puisque ce fut précisément contre l'aristocratie suédoise, usurpatrice des biens de la couronne, qu'il dirigea sa justice sévère.

CHAPITRE XIII.

CHARLES XII (1697-1718).

CHARLES XII MET FIN A LA RÉGENCE (1697). — LIGUE DU DANEMARK, DE LA POLOGNE ET DE LA RUSSIE CONTRE CHARLES XII. — PREMIÈRE GUERRE, CONTRE LE DANEMARK ET SES ALLIÉS. — SECONDE GUERRE, CONTRE LE ROI DE POLOGNE. — TROISIÈME GUERRE, CONTRE PIERRE Ier. — INVASION DE CHARLES XII EN RUSSIE. — ALLIANCE AVEC MAZEPPA. — DÉFAITE DE CHARLES XII A PULTAVA (8 JUILLET 1709). — SÉJOUR DE CHARLES XII EN TURQUIE (1709-1714). — COMBAT DE BENDER (12 FÉVRIER 1713). — CHARLES XII QUITTE LA TURQUIE. — DÉFENSE DE STRALSUND. — PREMIÈRE INVASION DE LA NORVÉGE. — MORT DE CHARLES XII (11 DÉCEMBRE 1718).

Charles XII met fin à la régence (1697).

Moins politique que guerrier, Charles-Gustave, après la glorieuse époque de Gustave-Adolphe, n'avait fait qu'assurer à la Suède les côtes de la Baltique. Après lui le sénat, en vendant ses secours à la France, avait compromis la gloire militaire du pays. La Suède, préparée par le règne de

1. « Charles XI s'affranchit de tout ce qui bridoit l'autorité royale, parvint au pouvoir arbitraire, et incontinent après qu'il l'eut affermi, le tourna en tyrannie. Il abolit les états généraux et anéantit le sénat, desquels il tenoit toute son autorité nouvelle, et s'appliqua avec trop de succès à la destruction radicale de toute l'ancienne et grande noblesse, à laquelle il substitua des gens de rien. Il ruina tous les seigneurs et les maisons même qui, sous les deux célèbres Gustave, son père et celui de Christine, avoient le plus grandement servi sa couronne de leurs conseils et de leurs bras, et qui, dans le penchant de la Suède, après la mort du grand Gustave-Adolphe, l'avoient le plus fortement soutenu, et s'étoient acquis le plus de réputation en Europe. Il établit une chambre de révision qui fit rapporter, non-seulement toutes les gratifications et les grâces reçues depuis l'avénement du grand Gustave-Adolphe à la couronne, mais les intérêts qu'elle en estima, et tous les fruits, et qui confisqua tous les biens sans miséricorde. Les plus grands et les plus riches tombèrent dans la dernière misère, grand nombre emporta ce qu'il put dans les pays étrangers, et tout ce qu'il y avoit en Suède de noble et de considérable fut écrasé. — Le genre obscur et cruel de la longue maladie dont il mourut, a fait douter entre la main de Dieu vengeresse et le poison. Jusqu'après sa mort son corps ne fut pas à couvert de la punition en ce monde ; le feu prit au palais où il étoit encore exposé en parade. Ce fut avec grand'peine qu'on le sauva des flammes, qui consumèrent tout le palais de Stockholm. »

Charles XI à soutenir de vigoureux efforts, redevint conquérante sous Charles XII.

Charles XI, par son testament, avait retardé la majorité de son fils jusqu'à l'âge de dix-huit ans, et nommé sa mère, aïeule du jeune roi, régente du royaume, conjointement avec un conseil de cinq sénateurs. Mais, quoiqu'elle essayât d'éloigner Charles XII des affaires, et de lui préparer une brillante oisiveté, la reine mère ne gouverna pas longtemps. Dès que le nouveau roi, avec la fermeté qui le caractérisait déjà, eut exprimé sa volonté de régner par lui-même, les états lui déférèrent volontiers le gouvernement, car ils se rappelaient les malheurs qu'avait attirés sur la Suède la minorité de Charles XI. Charles XII fut couronné à Upsal le 24 décembre 1697.

Ligue du Danemark, de la Pologne et de la Russie contre Charles XII.

Les projets hostiles des puissances voisines, qui espéraient profiter contre la Suède de la jeunesse de son roi, donnèrent bientôt à Charles XII l'occasion d'agir. Frédéric IV, roi de Danemark, son cousin; Auguste II, électeur de Saxe, roi de Pologne, et Pierre le Grand, czar de Moscovie, avaient formé une ligue redoutable. Le prétexte du premier, outre la haine irréconciliable du Danemark et de la Suède, puissances rivales sur la Baltique et dans le Sund, était le secours promis par Charles XII à son beau-frère, le duc de Holstein, dont le roi de Danemark menaçait l'indépendance; le roi de Pologne voulait recouvrer la Livonie; le czar, enfin, convoitait l'Ingrie; il avait besoin, pour l'exécution des idées qu'il méditait, d'un port à l'orient de la mer Baltique; il voulait surtout, après s'être déjà montré grand réformateur, devenir conquérant. « Trois puissants rois menaçaient ainsi l'enfance de Charles XII. Les bruits de leurs préparatifs consternaient la Suède et alarmaient le conseil. Les grands généraux étaient morts; on avait raison de tout craindre sous un jeune roi qui n'avait encore donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistait presque jamais dans le conseil que pour croiser les jambes sur la table; distrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

« Le conseil délibéra en sa présence sur le danger où l'on était : quelques conseillers proposaient de détourner la tem-

pête par des négociations; tout à coup le jeune prince se lève avec l'air de gravité et d'assurance d'un homme supérieur qui a pris son parti : « Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste, mais de n'en finir une légitime que par la perte de mes ennemis. Ma résolution est prise; j'irai attaquer le premier qui se déclarera; et quand je l'aurai vaincu, j'espère faire quelque peur aux autres. » Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conseillers; ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, et honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

« On fut bien plus surpris encore quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusements les plus innocents de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre et de César, il se proposa d'imiter tout de ces deux conquérants, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassements; il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faste dans les habits; il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat[1]. »

Première guerre, contre le Danemark et ses alliés.

Charles XII voulut d'abord secourir son beau-frère. Après avoir confié le gouvernement intérieur au sénat et le soin de tout ce qui concernait la flotte, les troupes et les fortifications du pays à un conseil de défense, il partit pour aller secourir le duc de Holstein. C'était sa première campagne. Il quitta Stockholm le 8 mai 1700, pour n'y revenir jamais. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux; celui qu'il monta, nommé le *Roi Charles*, était de cent vingt pièces de canon; Piper, son premier ministre, et le général Rehnskold s'y embarquèrent avec lui. De concert avec les flottes des Anglais et des Hollandais, intéressés à tenir la balance égale entre les puissances du nord, il vint prendre position près de Copenhague, et résolut d'assiéger la ville par terre, tandis qu'elle serait bloquée par mer. Il s'avança donc avec trois cents grenadiers dans de petites chaloupes; les coups de canon des vaisseaux suédois favorisèrent la descente.

1. Voltaire, *Histoire de Charles XII.*

La première attaque suffit pour livrer à Charles XII les retranchements ennemis; Copenhague même envoya une députation qui se soumit facilement à une contribution, et le roi de Danemark parut disposé à négocier. Le traité, signé à Travendal, sur les frontières du Holstein, indemnisait le duc de tous les frais de la guerre et reconnaissait son indépendance. L'expédition n'avait duré que six semaines.

En même temps, le comte Dahlberg, âgé de quatre-vingts ans, forçait le roi de Pologne à abandonner le siége de Riga, qu'il avait investie, et Charles XII allait secourir Narva, assiégée par Pierre I[er]. Charles n'avait que huit mille hommes contre quatre-vingt mille Russes fortifiés; cela ne l'empêcha pas d'attaquer résolûment l'ennemi, le 30 novembre 1700; en trois heures les retranchements furent enlevés. Le roi entra dans la ville, et les principaux généraux ennemis restèrent prisonniers. Le czar était absent; on peut croire que sa présence n'eût fait qu'ajouter de l'éclat à la victoire de Charles XII.

Seconde guerre, contre le roi de Pologne.

Cette première expédition terminée, Charles XII dirigea toutes ses forces contre le roi de Pologne, qui venait de conclure à Birzen une nouvelle ligue avec la Russie (février 1701). Après avoir occupé la Courlande, il conçut le projet de faire détrôner son ennemi par les Polonais eux-mêmes. La couronne de Pologne était mal affermie sur la tête d'Auguste. De continuelles dissensions affaiblissaient son malheureux royaume; une noblesse égoïste y balançait l'autorité du roi, dont chaque diète venait accroître les embarras. Secondé par mille trahisons, Charles XII pénétra en Pologne en se donnant comme protecteur de la nation opprimée; à la première sommation, Varsovie lui ouvrit ses portes (5 mai 1702). Auguste essaya de sauver sa couronne par une bataille; il fut battu à Clissau, le 13 juillet; le vainqueur entra dans Cracovie, dont les bourgeois firent en vain mine de résister, et remporta une seconde victoire à Pultesk le 1[er] mai 1703, pendant qu'une diète, assemblée par ses ordres et sous son influence à Varsovie, combattait celle de Lublin, favorable à l'électeur de Saxe. Se portant ensuite vers le nord, il réduisit Thorn, Dantzick et Elbing, menaçant de poursuivre ainsi longtemps ses conquêtes, si les Polonais ne détrônaient Auguste.

Enfin, le 14 février 1704, l'assemblée de Varsovie déclara *Auguste, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne*. Le comte Piper engagea Charles XII à s'emparer du trône déclaré vacant; il le tenta par le titre de défenseur de la religion évangélique, nom qui flattait l'ambition de Charles. Il était aisé, disait-il, de faire en Pologne ce que Gustave Vasa avait fait en Suède, d'y établir le luthéranisme, et de rompre les chaînes du peuple, esclave de la noblesse et du clergé. Charles fut tenté un moment; mais la gloire était son idole. Il lui sacrifia son intérêt et le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne à l'obéissance romaine. Il dit au comte Piper qu'il était plus flatté de donner que de gagner des royaumes, et fit donner la couronne au jeune palatin de Posnanie, député à la diète, Stanislas Leczinski. Son élection eut lieu le 12 juillet 1704.

Auguste se voyait sans ressources; mais son malheur fut au comble quand il sut que Charles XII était entré en Saxe le 1er septembre 1706, et qu'il campait à Alt-Ranstadt, près du champ de bataille de Lutzen, célèbre par la victoire et la mort de Gustave-Adolphe. Ainsi privé à la fois de son royaume et de son électorat, Auguste écrivit enfin à Charles XII pour lui demander la paix. Charles XII rendit écrite à ses plénipotentiaires la réponse suivante :

« Je consens de donner la paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

« I. Que le roi Auguste renonce pour jamais à la couronne de Pologne; qu'il reconnaisse Stanislas pour légitime roi; et qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.

« II. Qu'il renonce à tous autres traités, et particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.

« III. Qu'il renvoie avec honneur en mon camp les princes Sobieski, et tous les prisonniers qu'il a pu faire.

« IV. Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, et nommément Jean Patkul, et qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien. »

Un succès obtenu en Pologne par les Russes, alliés d'Auguste, sur les Suédois, ne servit qu'à rendre Charles XII plus inflexible. Auguste dut subir les conditions imposées, et même féliciter par lettres son rival Stanislas de son avénement au trône.

Après avoir délivré les princes Sobieski, candidats au trône de Pologne, et qu'il avait fait enlever en 1704, Auguste fut obligé de rendre aussi son prisonnier Patkul. C'était ce même Patkul qui avait noblement protesté sous le règne de Charles XI en faveur de l'indépendance livonienne, et qui avait ensuite quitté le service de la Suède. Quoique ambassadeur de Pierre le Grand, Charles XII le livra à un conseil de guerre qui le fit rompre vif et mettre en quartiers.

Troisième guerre, contre Pierre Ier.

A la même époque, Charles XII reçut diverses ambassades ; Louis XIV, alors en guerre contre l'Europe presque entière, sollicita sa médiation, et essaya de corrompre son ministre Piper ; mais, dans ses intrigues diplomatiques comme sur le champ de bataille, le grand et habile Marlborough sut arrêter la fortune du grand roi ; il vint lui-même trouver Charles XII dans son camp d'Alt-Ranstadt, en Saxe. Il est difficile de décider s'il réussit à corrompre Piper, et si, comme l'assure le duc de Saint-Simon, au chapitre CLXV de ses Mémoires, ce fut lui en effet qui détourna contre la Russie l'attention et les armes de Charles XII. Quoi qu'il en soit, après avoir, en plusieurs circonstances, humilié l'empereur Joseph, Charles résolut de châtier le czar Pierre, qui s'était allié contre la Suède à Auguste, roi de Pologne. Comme il n'avait point encore éprouvé de revers, ni même de retardement dans ses succès, il croyait qu'une année lui suffirait pour détrôner le czar, et qu'il pourrait ensuite revenir sur ses pas et s'ériger en arbitre de l'Europe.... On ne sait jusqu'où ce jeune conquérant eût porté ses ressentiments et ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paraissait alors impossible : il avait même envoyé secrètement plusieurs officiers en Asie, et jusque dans l'Egypte, pour lever le plan des villes et s'informer des forces de ces Etats. Ses préparatifs furent achevés très-promptement pour une expédition dont il ne prévoyait pas les difficultés. Les délices de la Saxe, où il était resté oisif une année, n'avaient en rien adouci sa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, se levait à quatre heures du matin, s'habillait seul, ne buvait pas de vin, ne restait à table qu'un quart d'heure, exerçait ses troupes tous les jours, et ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savaient point encore où le roi voulait les mener : on se doutait seulement dans l'armée que Charles pourrait aller à Moscou. Il ordonna, quelques jours avant son départ, à son grand maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipzig.... Il s'arrêta un moment à ce mot; et, de peur que le maréchal des logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant : jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avait affecté de mettre en grosses lettres : *Route de Leipzig à Stockholm.* La plupart des Suédois n'aspiraient qu'à y retourner ; mais le roi était bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. « Monsieur le maréchal, dit-il, je vois bien où vous voudriez me mener; mais nous ne retournerons pas à Stockholm sitôt. »

Invasion de Charles XII en Russie.

Charles partit de Saxe en septembre 1707, suivi d'une armée de quarante-trois mille hommes [1], autrefois couverte de fer, et alors brillante d'or et d'argent, et enrichie des dépouilles de la Pologne et de la Saxe; chaque soldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant; non-seulement tous les régiments étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie plusieurs surnuméraires. Outre cette armée, le comte Levenhaupt, l'un de ses meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes ; il avait encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, et de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces, on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le czar.

Après avoir conclu une alliance utile avec la Turquie, Charles traversa la Pologne, où il laissa un renfort de dix mille hommes à Stanislas. Il ne rencontra l'ennemi qu'une seule fois avant d'arriver à la frontière russe, au passage de la Bérézina; il y fut facilement vainqueur (25 juin 1708).

1. Geyer dit quarante-quatre mille. Presque partout ainsi, au moins pour les grandes choses, Voltaire est d'accord avec les autres historiens. Il vaut donc mieux prendre son récit, supérieur à tous les autres pour la forme, que de le refaire maladroitement. — Nous avons essayé dans une édition avec commentaires du *Charles XII* de Voltaire (Dézobry et Magdeleine, 1847) de prouver, à l'aide des documents manuscrits laissés par Voltaire et de sa correspondance même, qu'il s'est montré dans la composition de cet ouvrage exact et sérieux historien, et qu'il vaut beaucoup mieux consulter son livre que ceux de Nordberg, Limiers, Grimaret, etc.

A quelques lieues de là, il traversa le Borysthène, et se trouva en Russie. Le czar, qui vit alors son empire, où il venait de faire naître les arts et le commerce, en proie à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, et peut-être son trône, songea à parler de paix : il fit hasarder quelques propositions par un gentilhomme polonais, qui vint à l'armée de Suède. Charles XII, accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit : « Je traiterai avec le czar à Moscou. » Quand on rapporta au czar cette réponse hautaine : « Mon frère Charles, dit-il, prétend faire toujours l'Alexandre ; mais je me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Darius. »

Alliance avec Mazeppa.

Un nouveau succès de Charles XII, remporté à Smolensk (22 septembre 1708), semblait pourtant devoir donner raison à Charles XII. Cent lieues seulement le séparaient de Moscou, et son général Levenhaupt, alors en Pologne, allait en peu de temps lui apporter des vivres et des renforts; mais au lieu de continuer sa route, on le vit, au grand étonnement de l'armée, quitter le chemin de Moscou, et faire marcher au midi vers l'Ukraine, pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne et la Moscovie. Il cédait, a-t-on dit, aux instigations de quelques conseillers perfides qui voulaient perdre Levenhaupt. Quoi qu'il en soit, après avoir commis une première faute, en négligeant de consolider le pouvoir de Stanislas en Pologne, il en commit ici une seconde, qui devint irréparable. Le secret de cette marche nouvelle était dans l'alliance récemment conclue par Charles XII avec Mazeppa, hetman des Cosaques; il projetait de passer l'hiver parmi ces barbares et de marcher sur Moscou au printemps suivant. L'hetman avait promis de mettre à la disposition des Suédois trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, et ses immenses trésors. Pour le joindre, Charles XII traversa un pays presque impraticable, y perdit beaucoup d'hommes, et trouva, quand il put joindre son allié, qu'il venait d'être battu et dépouillé par Pierre le Grand. Charles XII comptait du moins sur un secours de quinze mille hommes que Levenhaupt devait lui amener; mais ce général ne put arriver jusqu'à lui qu'après de rudes combats contre les Russes; il

vint avec cinq mille soldats et sans munitions. Ajoutez à cela les rigueurs du mémorable hiver de 1709.

Défaite de Charles XII à Pultava (8 juillet 1709).

Après une suspension d'armes causée par l'excès du froid, on recommença à se battre dès le mois de février; il n'y eut pas d'abord d'action importante; au mois d'avril, il restait à Charles XII, outre ses auxiliaires cosaques et valaques, dix-huit mille Suédois, en tout trente mille hommes, mais épuisés et manquant de tout. Tout près d'eux était Pultava, dont le czar avait fait un magasin. Si le roi le prenait, rien peut-être n'était perdu. La place cependant était défendue par cinq mille hommes, et Pierre s'avançait avec soixante-dix mille Russes. Le 27 juin, en faisant une reconnaissance, Charles reçut une balle au talon et subit avec un incroyable sang-froid une opération douloureuse. Cela ne l'empêcha pas de livrer à son rival la célèbre bataille de Pultava. Il avait vingt et un mille hommes, commandés sous ses ordres par Rehnskold, Roos, Levenhaupt. Slipenbach, Sparre, Hamilton et le prince de Wurtemberg, pendant que le roi, porté sur un brancard, accompagnait son infanterie. La bataille commença à quatre heures et demie du matin par un engagement de cavalerie. Le premier moment parut décider la victoire en faveur des Suédois, mais le général Creutz, que Charles XII avait envoyé pour prendre l'ennemi en flanc, s'étant égaré, le czar eut le temps de rallier ses hommes, chargea Menzikoff de couper à Charles XII toute communication avec son camp, et, fort de soixante-douze canons contre quatre, il recommença la bataille à neuf heures du matin.

« Une des premières volées du canon moscovite emporta les deux chevaux du brancard de Charles; il en fit atteler deux autres; une seconde volée mit le brancard en pièces et renversa le roi. De vingt-quatre drabans qui se relayaient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlèrent, et le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut, en cette dernière action, qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie russe qui mit en déroute l'armée suédoise, tant les choses étaient changées.

« Déjà le prince de Wurtemberg, le général Rehnskold, le comte Piper et six mille Suédois ou Cosaques étaient pri-

sonniers, le camp devant Pultava forcé, les bagages et la caisse, contenant six millions, aux mains de l'ennemi. Le général Poniatowski, colonel de la garde suédoise du roi de Pologne, se chargea de sauver Charles XII : deux drabans le mirent à cheval, malgré les douleurs de sa blessure; cinq cents cavaliers se réunirent autour de lui, et se firent jour à travers plus de dix régiments moscovites. Le cheval du roi fut tué sous lui, on le mit sur un autre qu'il quitta bientôt pour le carrosse du comte Piper; le carrosse rompit; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce, il s'égara pendant la nuit dans un bois; là, son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés. » Enfin, pendant la nuit du 9 au 10 juillet, il se trouva sur les bords du Borysthène et y rencontra Levenhaupt, qui avait fui de Pultava avec seize mille hommes. La joie de cette rencontre fut bientôt troublée par l'arrivée des Russes. Charles XII, accablé par la douleur, ne songea pas à résister; il traversa le fleuve à la hâte avec le vieux Mazeppa, Poniatowski, quelques officiers, environ trois cents cavaliers et une foule de Polonais et de Cosaques. Peu d'instants après, ceux qui étaient restés sur l'autre rive furent faits prisonniers par Menzikoff. Après cinq jours d'une marche pénible, au mois de juillet, dans un pays aride, Charles XII arriva sur les rives du Bog, affluent du Borysthène. Le comte Poniatowski se chargea d'obtenir du gouverneur de Bender la permission d'entrer sur le territoire ottoman; elle arrivait à peine que déjà les Russes approchaient; le roi avait traversé la rivière, mais cinq cents hommes de sa suite restèrent au pouvoir de l'ennemi.

Séjour de Charles XII en Turquie (1709-1714).

Achmet III, qui gouvernait alors la Turquie, fit un excellent accueil au roi de Suède; on le conduisit avec sa suite à Bender, on lui construisit une tente magnifique et de grosses sommes d'argent furent consacrées à son entretien. Mais Charles XII ne songeait pas au repos; déjà il avait imaginé d'exciter le sultan à déclarer la guerre au czar; il fit, par ses intrigues, déposer ou exiler deux grands vizirs opposés à

ses vues, et deux fois la guerre fut en effet déclarée à Pierre Ier. La première expédition eut lieu sur les bords du Pruth, et le czar y courut un véritable danger (août 1711); la seconde fut presque aussitôt terminée par un traité. Pendant ce temps, Auguste II de Pologne recouvrait son trône, aidé par le czar qui se faisait céder la Livonie; le czar prenait Viborg, toute la Carélie, inondait de troupes la Finlande et assiégeait Riga; le roi de Danemark renouvelait ses prétentions sur les duchés de Holstein et de Brême, le roi de Prusse les siennes sur la Poméranie suédoise; le duc de Mecklenbourg redemandait Wismar, l'électeur de Hanovre, l'évêque de Munster, tous les ennemis de Charles XII voulaient profiter de sa défaite, et la Suède n'avait pour elle que l'appui d'une armée française qui approchait. Ses possessions continentales se trouvèrent protégées par la terreur même qu'inspirait aux Allemands la guerre imminente.

Mais le roi de Danemark envahit la Scanie avec dix-sept mille hommes. Malgré l'épuisement du pays, malgré les divisions nées de la jalousie entre le sénat et la régence nommée par Charles XII à son départ, la tendresse pour le roi et la haine du Danemark échauffèrent le patriotisme et l'on ne songea plus, à Stockholm, qu'à sauver la Suède. Les paysans, citoyens dans ce pays, formèrent en peu de temps une milice de douze mille hommes, et le général Stenbock y joignit huit mille vieux soldats; il battit avec cette armée les Danois à Helsingborg (10 mars 1710) et les força à se rembarquer cinq jours après. Dans le même temps, vingt mille paysans de la Dalécarlie offraient d'aller délivrer Charles XII qu'on leur disait prisonnier chez les Turcs.

Combat de Bender (12 février 1713).

Cependant l'abus que faisait Charles XII de l'hospitalité ottomane et ses intrigues nouvelles pour se faire donner une armée turque avec laquelle il marcherait lui-même contre la Pologne et la Russie, fatiguèrent tellement le sultan Achmet qu'il s'irrita et résolut de forcer le roi de Suède à quitter ses États sans autre secours qu'une simple escorte. Charles XII répondit au pacha de Bender, chargé d'exécuter cet ordre, par un refus formel d'obéir. On lui retrancha alors ses vivres et sa garde de janissaires; il ne resta auprès de lui que ses officiers et trois cents soldats suédois, et bientôt contre cette petite armée vingt mille Tartares et six mille Turcs s'a-

vancèrent avec dix pièces de canon, deux mortiers, au son des clairons et au cri de Alla! Le roi, sans s'étonner, fit creuser des retranchements et barricader sa maison. En vain ses officiers, ses chapelains et les janissaires même le supplièrent de ne pas tenter un combat insensé; il attendit fermement l'assaut.

Enfin l'ordre est donné, et pendant que les canons commencent à tirer, les clairons et les timbales des Turcs se font entendre. Charles XII, pour ne leur rien devoir, fait aussitôt monter cinq à six trompettes sur le haut de sa maison afin de leur répondre. Les janissaires d'un côté et les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp. A peine vingt Suédois tirèrent l'épée; les trois cents soldats furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval entre sa maison et son camp avec les généraux Hord, Dahtdorf et Sparre: voyant que tous les soldats s'étaient laissé prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ces trois officiers: « Allons défendre la maison, nous combattrons, ajouta-t-il en souriant, pro aris et focis. »

Aussitôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang-froid et en plaisantant se défendre contre dix canons et toute une armée: ils le suivirent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte ils la trouvèrent assiégée de janissaires; déjà près de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartements, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes: il s'était jeté en bas de son cheval le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étaient animés par la promesse qu'avait faite le pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire

qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage; si le bras du Turc n'avait fait un mouvement causé par la foule qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort : la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà Charles XII dans cette salle enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la maison, et remplissaient les appartements. « Allons un peu chasser de chez moi ces barbares, » dit-il; et se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle qui donnait dans son appartement à coucher; il entre, et fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves : le roi profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit; il en tua un d'un coup d'épée; l'autre lui demanda pardon en criant *amman*. « Je te donne la vie, dit le roi au Turc, à condition que tu iras faire au pacha un fidèle récit de ce que tu as vu. » Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes; une chambre basse pleine de mousquets et de poudre avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires; on s'en servit à propos : les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de

Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison; mais, les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous, et ne renversait rien.

Le khan des Tartares et le pacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde, et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le roi de se rendre; ils firent lancer sur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées : la maison fut en flammes en un moment; le toit tout embrasé était près de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu: trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et, aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent; il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie : mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du roi était consumé; la grande salle où les Suédois se tenaient était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins; la moitié du toit était abîmée dans la maison même; l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé Walberg, osa, dans cette extrémité, crier qu'il fallait se rendre. « Voilà un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier! » Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierres et était à l'épreuve du feu, qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison, et s'y défendre : « Voilà un vrai Suédois, » s'écria le roi : il embrassa ce garde, et le créa colonel sur-le-champ. « Allons, mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie l'épée à la main. »

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante que les Suédois n'en sortaient point; mais leur étonnement fut encore plus grand lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets :

chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit ; et dans le même clin d'œil, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas; mais le moment d'après cette petite troupe fut entourée : le roi, qui était en bottes selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons, et tomba; vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui, il jette en l'air son épée pour s'épargner la douleur de la rendre; les Turcs l'emmènent au quartier du pacha, les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament et la fureur où un combat si long et si terrible avait dû le mettre firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité : il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère; il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant *Alla* avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris en même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières.

Charles XII quitte la Turquie.

Transporté après cette *échauffourée* (Kala-Balik; la journée du 12 février est restée célèbre sous ce nom chez les Turcs) à Démotica, près d'Andrinople, Charles XII y reçut enfin des nouvelles qui le déterminèrent à quitter la Turquie. Après avoir habilement défendu la Poméranie contre les Danois et les Saxons, Stenbock n'avait pu les empêcher de bombarder et de brûler Stade, ville du duché de Brême. Il les poursuivit jusque dans le Mecklenbourg, les vainquit le 20 décembre 1712 à Gadebesk, assiégea Altona et la réduisit en cendres, le 9 janvier 1713. Mais bientôt, les Russes s'étant réunis aux Saxons et aux Danois, Stenbock fut battu et fait prisonnier. Dès lors la Poméranie, excepté Stralsund et Rugen, fut séquestrée entre les mains du roi de Prusse et les États de Brême remplis de garnisons danoises, pendant que les Russes inondaient la Finlande. A Stockholm, comme on croyait le roi mort, sa sœur, Ulrique-Éléonore, accepta la régence, mais les sénateurs reçurent peu de temps après une lettre du roi lui-même blâmant ce qu'ils avaient fait, et disant que s'ils prétendaient gouverner, il leur en-

verrait une de ses bottes dont il faudrait qu'ils prissent les ordres.

Le 1er octobre 1714, Charles XII se mit en route pour quitter la Turquie. Un convoi de trois cents chevaux et de soixante chariots chargés de provisions l'accompagna jusqu'à Tergowitz, sur la frontière de Transylvanie. Là il se sépara même de sa suite suédoise, et coiffé d'une perruque noire et d'un chapeau bordé d'or, enveloppé d'un manteau bleu, courant à cheval le jour, dormant la nuit sur une mauvaise charrette, évitant les États de ses ennemis déclarés ou secrets, il traversa incognito toute l'Allemagne en seize jours. Il arriva le 21 novembre 1714 à Stralsund, à une heure du matin.

Défense de Stralsund.

La Suède était épuisée. Malgré l'alliance défensive que la France venait de conclure avec elle, les possessions qu'elle conservait encore étaient fort menacées. Le roi de Prusse venait de prendre l'île d'Usedom (août 1715), Wismar était près de se rendre aux troupes allemandes du roi d'Angleterre et à celles du Danemark, et Charles XII, enfermé dans Stralsund, y était assiégé par trente-six mille Danois et Prussiens. Il y attendait l'arrivée par mer des secours que lui avait promis la France. Mais son malheur voulut que, justement alors, Louis XIV mourût, le 1er septembre 1715. Le général en chef des Saxons, pour effrayer les Suédois, leur fit annoncer par un trompette cette mauvaise nouvelle. Charles se contenta de lui faire répondre de dessus les murailles, par un autre trompette : « Si Louis XIV est mort, Charles XII vit encore ! » Il aurait peut-être repoussé l'ennemi, si les Prussiens n'avaient découvert qu'on pourrait traverser à gué le bassin qui contenait le principal retranchement, et ne s'en étaient ainsi facilement emparés. Un combat acharné s'engagea ensuite pour la possession de l'île de Rugen. Grothusen, le favori du roi, le général Dahldorf, During, le seul compagnon de Charles XII dans son retour de Turquie, furent tués à ses yeux, et lui-même fut blessé. Comme les bombes ennemies avaient déjà mis Stralsund à moitié en cendres, il consentit à la retraite, uniquement peut-être parce qu'elle était devenue aussi difficile que la défense. Il s'embarqua pendant la nuit du 20 décembre 1715, et rentra à Carlscrona, d'où il était parti, jeune et plein d'espoir, quinze années auparavant.

Première invasion de la Norvége.

Au lieu de se défendre, Charles XII chercha lequel de ses ennemis il pouvait attaquer avec avantage. Il songea d'abord à se jeter sur Copenhague avant le retour des Danois, mais un dégel subit l'arrêta. Il résolut alors de conquérir la Norvége. Il voulait enfin, après avoir conquis des trônes pour les donner, conquérir maintenant un royaume pour le garder. En effet, ayant transporté une partie de ses troupes sur des traîneaux, le roi surprit quelques corps avancés de Danois au commencement de mars, et malgré le colonel Kruse, qui, avec deux cents dragons, arrêta un instant l'avant-garde, on bloqua le fort d'Aggerhuus, qui domine Christiania; mais rien ne put ébranler la fidélité des habitants, et les attaques ouvertes n'étant pas plus heureuses, le mois de mai d'ailleurs approchant et la fonte des neiges avec lui, Charles recula et concentra son armée autour de Friedrichshall, dont il entreprit le siége. Cette ville avait déjà été fatale aux armes suédoises; une bonne garnison y était vigoureusement secondée par une bourgeoisie armée, bien commandée, au temps de Charles X par le bourgeois Normann et maintenant par Colbiornsen. Cette fois encore, le patriotisme inspira aux Norvégiens une belle défense. Colbiornsen avait organisé deux corps de volontaires : celui des négociants avec leurs domestiques, qui défendait la ville, et celui des scieurs de bois du canton de Tistendal, qui occupait les forêts et les défilés des environs. Une flottille armée dominait le lac et la rivière, et chaque jour les Suédois se voyaient enlever leurs provisions : voulaient-ils poursuivre les Norvégiens, il leur fallait s'engager dans des bois où des chasseurs exercés, armés d'excellents fusils, les abattaient sans peine. Pour mettre fin à ce genre de guerre, Charles XII ordonna un assaut; il prit la ville, mais la bourgeoisie se réfugia sous le canon de la forteresse qui fit pleuvoir une grêle de bombes et de boulets rouges; le port, rempli de magasins de bois, devint bientôt un foyer ardent que les Suédois abandonnèrent après une perte de quinze cents hommes. On avait bombardé surtout une maison où Charles XII était enfermé. Irrité par l'inutilité de ses efforts, Charles fit venir par la baie de Dynekile du canon et des munitions; mais le Norvégien Tordenskiold apprit dans la matinée du 8 juillet que les officiers suédois donnaient une fête : « Ne serons-

nous pas de la partie? » dit-il, et faisant avancer l'escadre avec un vent favorable, il pénétra dans la baie, mit le feu à quelques bâtiments, dont la fumée empêcha les Suédois de se rallier; les vaisseaux chargés de l'artillerie suédoise furent pris ou coulés l'un après l'autre et, à trois heures de l'après-midi, il ne restait pas une chaloupe de toute l'escadre suédoise. Ce contre-temps décida Charles à lever le siége de Friedrichshall et à sortir de la Norvége.

C'est pendant son voyage de Norvége en Scanie que le roi eut, à Wadstena, avec sa sœur, cette entrevue que Voltaire place un an auparavant. Charles semblait n'être venu en Scanie que pour voir se dissiper l'orage formé contre lui. Danois et Russes n'étaient plus en parfaite intelligence, et tandis que le czar et le roi de Danemark s'observaient et même se menaçaient, Charles XII jouait aux échecs avec les professeurs de Lund, assistait à leurs cours, et les invitait à la parade; il faisait venir Svedenborg pour s'entretenir avec lui de chimie et de minéralogie, discutait le projet du canal de Gothenbourg avec l'ingénieur Polhem; on l'eût dit en paix avec tous ses voisins.

Les intrigues et les espérances de Gœrtz, que Voltaire a racontées avec exactitude, expliquent cette conduite. Habilement rapprochée de la Suède, la Russie, en échange de la Livonie et de l'Ingrie, consentait non-seulement à ne plus combattre Charles XII, mais même à seconder la conquête de la Norvége. Charles reprit donc ses projets contre ce dernier pays.

Mort de Charles XII (11 décembre 1718).

Armfeldt y entra au commencement de septembre et, l'ennemi reculant sans cesse devant lui, il s'avança au travers d'un pays dévasté et stérile jusqu'à Drontheim, où le général Budde s'était fortifié. Charles XII arriva lui-même au commencement de novembre, espérant prendre Friedrichshall et Friedrichstadt avant le fort de l'hiver, puis se rapprocher d'Armfeldt. Il poussa activement le siége de la première de ces villes.

C'est là que, visitant les travaux dans la soirée du 11 décembre, il fut tué, assassiné sans aucun doute (c'est de nos jours l'opinion généralement établie à Stockholm), et probablement par les ordres de son beau-frère, le duc de Hesse. L'assassin paraît avoir été ce Français, nommé Siquier, que

Voltaire, trompé par de faux rapports, essaye de disculper. Entre autres arguments, car ils seraient nombreux, il faut citer d'abord l'inspection même du cadavre du roi dont le procès-verbal fut dressé en 1746, puis les bruits de mort qui circulèrent pendant quelques jours avant l'assassinat, et qui parvinrent jusqu'à Charles XII lui-même, les remords de Siquier, qui paraissent avoir été très-réels quoi qu'en dise Voltaire, enfin la visite qu'il s'empressa de faire, aussitôt après le meurtre, au prince de Hesse, à qui il porta comme preuve le chapeau de Charles XII et de qui il reçut à l'instant même en cadeau une aiguière d'or.

Le souvenir de Charles XII est sacré pour la Suède. De son vivant, son héroïsme avait enthousiasmé le peuple; mort, il a été célébré dans les hymnes populaires. Le vénérable Tegner a composé en 1818, lors de l'avénement de Charles XIV, un chant devenu national : « Le roi Charles, le jeune héros, reste debout au milieu de la fumée et de la poussière; il tire son épée et se précipite au combat : A moi, s'écrie-t-il; les épées suédoises sont bien trempées. Hors du chemin, Moscovites! Bon courage, mes garçons bleus! — Ils sont rangés un contre dix par le fils de Vasa irrité; ce qui ne tomba pas prit la fuite. C'était son coup d'essai. Trois rois ligués ensemble ne firent pas la loi au jeune héros. Calme, il restait debout contre l'Europe, comme un dieu Thor imberbe. — La politique ridée dressa ses piéges; mais il dit un mot et les piéges se rompirent. Une nouvelle Aurore[1] au beau sein, svelte, et aux cheveux d'or, vint trouver ce héros de vingt ans, et s'en retourna dédaignée. — Un grand cœur battait dans sa poitrine suédoise; dans la joie comme dans la douleur il s'échauffait pour le juste; égal dans le succès et dans le revers, supérieur à sa fortune, il ne savait pas céder, mais il pouvait tomber. — Les étoiles de la nuit étincellent depuis bien longtemps sur son tombeau, et la mousse séculaire recouvre ses ossements.

1. Allusion à la négociation tentée en faveur du roi de Pologne auprès de Charles XII en 1702, par la comtesse suédoise Aurore de Königsmark. « Son esprit et ses agréments, dit Voltaire, furent perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suède. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin dans les fréquentes promenades qu'il faisait à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de carrosse dès qu'elle l'aperçut : le roi la salua sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, et s'en retourna dans l'instant; de sorte que la comtesse de Königsmark ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutait qu'elle. »

Pour ce qu'il y a de beau sur la terre, périr, voilà la destinée; sa mémoire ne sera bientôt plus qu'une fable parmi les nations du nord.—La vieille terre des anciennes fables écoute déjà cette légende ; les voix des nains se taisent peu à peu devant le géant, son glorieux esprit habite les forêts du nord; il sommeillait; son sommeil a duré un siècle[1].— Suède, agenouille-toi auprès de ce tombeau; ton plus illustre fils repose là; lis cette inscription effacée, c'est ton Iliade. L'Histoire y vient, la tête découverte, pour s'instruire, et la Gloire y consacre le drapeau de la Suède. »

CHAPITRE XIV.

SUÈDE ET DANEMARK AU XVIIIe SIÈCLE.

§ 1. ULRIQUE, FRÉDÉRIC Ier ET FRÉDÉRIC II EN SUÈDE (1719-1771).

NOUVELLE CONSTITUTION ARISTOCRATIQUE. — PROCÈS DE GOERTZ. — FIN DE L'EXPÉDITION DE NORVÉGE; TRAITÉS. — ABDICATION D'ULRIQUE-ÉLÉONORE; FRÉDÉRIC Ier (1720-1751). — TRAITÉ DE NYSTADT; LA RUSSIE ACQUIERT LA LIVONIE ET LA CARÉLIE. — PRÉTENTIONS DU DUC DE HOLSTEIN A LA COURONNE; INFLUENCES ÉTRANGÈRES. — LES CHAPEAUX ET LES BONNETS. — GUERRE CONTRE LA RUSSIE; TRAITÉ D'ABO (1743). — ADOLPHE-FRÉDÉRIC ROI DE SUÈDE (1751-1771); DOMINATION EXCLUSIVE DES CHAPEAUX. — AVILISSEMENT DE LA ROYAUTÉ. — CONSPIRATION DES BONNETS. — INTERVENTION DE LA SUÈDE DANS LA GUERRE DE SEPT ANS (1757-1762). — TRIOMPHE PASSAGER DES BONNETS (1765-1769).

Nouvelle constitution aristocratique.

Deux prétentions rivales se disputaient le trône : Ulrique-Éléonore, la plus jeune sœur de Charles XII, épouse depuis 1715 de Frédéric, landgrave de Hesse-Cassel, avait déjà gouverné le royaume comme régente pendant les lointaines et aventureuses expéditions de son frère. Les états lui avaient déféré ce pouvoir malgré Charles XII, et son nom était devenu pour l'opposition un signe de ralliement. L'autre candidat était Charles-Frédéric, fils de la sœur aînée de Charles XII, duc de Holstein-Gottorp, âgé de dix-

1. Allusion à l'avénement d'un nouveau Charles (Charles-Jean).

huit ans seulement. La loi de Charles XI l'appelait au trône; Charles XII le lui destinait; mais son élection aurait confirmé le principe d'hérédité, que les nobles voulaient abolir, et Gœrtz, son conseiller intime, en intéressant à sa cause le czar de Russie, l'avait rendu fort impopulaire.

Ulrique-Éléonore, quoique mariée, fut élue par les états, après avoir renoncé au pouvoir absolu et accepté une constitution tout aristocratique. Par ce nouveau règlement, l'absolutisme et l'hérédité étaient formellement abolis; les états restaient composés de quatre ordres, les nobles, le clergé, les bourgeois et les paysans; ils devaient s'assembler tous les trois ans, ou plus souvent, si le roi ou, en son absence, le sénat, croyait nécessaire de les convoquer. Dans le cas où le roi et le sénat négligeraient de les assembler au bout des trois ans, ils avaient le droit de s'assembler d'eux-mêmes. La durée de la diète devait être de trois mois; mais, dans le fait, les états, ayant seuls le droit de se dissoudre, pouvaient prolonger les sessions à leur gré. Tant qu'ils siégeaient, c'était en eux que résidait le pouvoir suprême. L'autorité du roi et du sénat se bornait à apposer leur sceau et leur signature aux décisions souveraines de la diète. Les états possédaient seuls tout le pouvoir législatif, le droit de faire la paix ou la guerre et de changer le titre de la monnaie. Pendant la tenue des diètes, ils exerçaient une grande partie du pouvoir exécutif par un *comité secret* choisi dans les trois ordres de la noblesse, du clergé et de la bourgeoisie. Enfin, ils s'attribuaient le pouvoir judiciaire, quand bon leur semblait, en évoquant à eux et en faisant juger par une commission choisie dans leur sein les causes pendantes aux tribunaux ordinaires. A l'expiration de la diète, l'autorité administrative était partagée entre le roi et le sénat, mais le roi en avait la moindre part. Il n'était distingué des sénateurs que parce qu'il avait deux voix, et qu'à égalité de suffrages son opinion prévalait. Ne pouvant ni lever des troupes, ni équiper des flottes, ni bâtir des forteresses sans le consentement des états ni, de sa propre autorité, faire guerre, paix ou alliance, dépendant de chaque diète pour son revenu et n'en obtenant qu'un très-modique, ne disposant que de certains emplois inférieurs et ayant à peine le choix de ses domestiques, il n'avait plus de la royauté que le nom. On appela *ère de la liberté* celle qu'inaugurait la constitution nouvelle.

Procès de Gœrtz.

Les réactions font toujours des victimes; Gœrtz passait aux yeux de la noblesse et du clergé pour le soutien le plus dévoué du pouvoir absolu et pour l'instigateur de toutes les mesures oppressives du dernier règne; on l'accusait aussi d'avoir encouragé la fureur militaire de Charles XII et de l'avoir précipité dans ses campagnes désastreuses. On lui reprochait enfin la déplorable opération financière par laquelle il avait prétendu remplir le trésor en donnant à une monnaie de cuivre une valeur fictive. Il fut amené prisonnier à Stockholm, jugé par une commission spéciale et, malgré une défense noble et convaincante, condamné à mort. L'arrêt portait qu'il avait contribué à affaiblir la confiance du roi dans ses sujets, qu'il avait exclu les Suédois des affaires, et que son système financier avait été ruineux. Par sa mort Gœrtz expiait les fautes de Charles XII, et conservait à la mémoire de son roi le respect et les sympathies d'une nation prompte à pardonner.

Fin de l'expédition de Norvége; traités.

En même temps qu'ils détruisaient la souveraineté royale, les états avaient songé à ménager la paix. Aussitôt après la mort du roi, pendant que le gros de l'armée de Norvége luttait peu glorieusement, aux frontières, contre les Danois, une division, dirigée sur Drontheim et commandée par Armfeldt, avait commencé sa retraite, à travers les neiges, sans secours, sans approvisionnements; on semblait craindre son arrivée à Stockholm, parce qu'on la savait dévouée au duc de Holstein; sur sept mille hommes, deux cents survécurent.

Plusieurs traités mirent ensuite fin à la guerre. La médiation du ministre d'Angleterre Carteret ayant été acceptée, la reine consentit à céder à l'électeur de Hanovre les duchés de Brême et de Verden, moyennant un million d'écus. Elle fit peu de temps après (1er février 1720) un accommodement avec le roi de Prusse en lui abandonnant, moyennant deux millions de thalers, Stettin et les îles d'Usedom et de Wollin.

Abdication d'Ulrique-Éléonore; Frédéric Ier (1720–1751).

Ce ne fut pas la reine Ulrique-Éléonore qui acheva l'œu-

vre de la paix ; un parti de mécontents, à la tête duquel s'était placé Arvid Horn, nommé plusieurs fois grand maréchal de la diète, proclamait l'impuissance d'une reine à guérir les plaies du pays, et demandait que le titre de roi fût déféré au prince de Hesse, son mari. Peut-être Ulrique-Éléonore prévint-elle une déchéance en associant Frédéric au trône avec le consentement des états (24 mars 1720). Il était calviniste ; il adopta publiquement le luthéranisme et accepta de nouveaux changements apportés à la constitution, et ayant pour but d'ôter encore aux rois le pouvoir de destituer les sénateurs et les fonctionnaires.

Le nouveau roi s'appliqua à confirmer la paix. Le 3 juillet 1720, sous la médiation de la France et de l'Angleterre, un traité fut conclu avec le Danemark ; la Suède recouvrait l'île de Rugen, une partie de la Poméranie et les villes de Stralsund et de Wismar; cette dernière ville serait pour toujours démantelée. Le roi de Danemark promettait en outre de n'admettre aucun vaisseau russe dans ses ports, et de n'assister en aucune façon le czar, jusqu'à ce qu'il acceptât une pacification. La Suède, de son côté, payait au Danemark une somme de six cent mille thalers, et renonçait en sa faveur à ses droits d'exemption des péages du Sund et des deux Belts, garantis par les précédentes conventions. Un autre traité, conclu avec la Pologne, reconnut Auguste comme seul et légitime souverain, à l'exclusion de Stanislas, qui conserverait cependant sa vie durant le nom et les honneurs royaux.

Traité de Nystadt ; la Russie acquiert la Livonie et la Carélie.

La Suède n'avait plus d'autre ennemi que le czar ; le grand projet formé par Gœrtz de former avec lui une alliance offensive et défensive contre l'Angleterre avait été complétement abandonné, et les hostilités reprises avaient amené déjà deux invasions des Russes qui avaient détruit en Upland et dans quelques autres provinces maritimes de la Suède treize villes et quatre cents villages, malgré la présence d'une flotte anglaise dans la Baltique. Enfin, sous la médiation de la France, et par les soins de Campredon, que le duc d'Orléans avait désigné, le czar consentit à envoyer des plénipotentiaires au congrès qui fut convoqué à Nystadt. Les succès du général Lesly hâtèrent la conclusion du traité, qui fut signé le 13 septembre 1721. La Suède cédait au czar les

provinces de Livonie, Ingrie, Esthonie, une partie de la Carélie, Viborg en Finlande, et les îles d'OEsel et de Dago. Tous les prisonniers, sans exception, furent mis en liberté de part et d'autre, et les marchands suédois eurent le privilége d'exporter annuellement pour cinquante mille roubles de blé de Riga, de Revel et des autres ports russes de la Baltique. La longue guerre de Livonie, qui avait tant agité les États scandinaves et les États slaves aux XVIe et XVIIe siècles, et qui avait été favorable d'abord à la Pologne, puis à la Suède, se terminait ainsi définitivement à l'avantage de la Russie qui, à son tour, de puissance asiatique, devenait puissance européenne, fondait Saint-Pétersbourg et équipait des armées composées de prisonniers suédois. Tel était le résultat de la guerre du nord. Quant à la Suède, appauvrie, demi-ruinée par le règne de Charles XII, et asservie maintenant par une aristocratie inintelligente, elle ne pouvait pas songer à continuer la lutte contre la Russie, dont les progrès n'allaient plus s'arrêter, et à qui désormais appartenaient les mers du nord.

Prétentions du duc de Holstein à la couronne; influences étrangères.

Frédéric Ier essaya de profiter de la paix qui suivit pour raviver le commerce et l'industrie de la Suède, et Jonas Alstrœmer fut alors le Colbert de ce pays. Le roi songea même à relever de leur profond abaissement les lettres et les arts. Mais une paix glorieuse et féconde n'est accordée qu'à un pays respecté au dehors. Du reste les tentatives de réformes du nouveau roi rencontrèrent à l'intérieur peu d'obstacles; elles furent à peine arrêtées un instant par de vaines dissensions, issues des prétentions de Charles-Frédéric, duc de Holstein, à la couronne. Malgré de fréquentes promesses, le czar l'avait complétement abandonné dans le traité de Nystadt; il tâcha de ranimer son parti à l'intérieur, et devint en effet le candidat de ceux qui voulaient empêcher la transmission héréditaire de la couronne. Chacun des deux partis s'organisa bientôt. Le comte Charles Gyllenborg se rangea de son côté, tandis qu'Arvid Horn se prononça pour la maison de Hesse-Cassel, et les puissances étrangères, en s'introduisant dans ces querelles intestines, espérèrent avec raison se rendre maîtresses de la politique suédoise.

La France possédait surtout les moyens d'agir et d'influer directement sur les affaires intérieures de la Suède. L'alliance des deux pays datait de fort loin; Gustave Vasa s'était allié à François Ier contre Charles-Quint, et Gustave-Adolphe à Richelieu contre la prépondérance de la maison d'Autriche. Depuis le règne de Charles XII, la France s'était engagée à des subsides annuels dont elle pouvait à son gré retenir les fonds; elle croyait pouvoir, dans les cas urgents, compter sur la vénalité des consciences et sur la connivence de la cour. La Russie prétendait garantir l'exécution des conditions que l'aristocratie avait imposées à la royauté, c'est-à-dire que le but constant de ses efforts était d'affaiblir le pouvoir royal; enfin l'Angleterre, toujours habile, avait su se rapprocher du czar dès qu'il s'était rendu maître des côtes de la Baltique; elle avait noué avec cette puissance des rapports commerciaux et refusait dorénavant tous les produits de la Suède qui, ayant elle-même établi des manufactures, ne voulait plus accepter d'échanges.

Les Chapeaux et les Bonnets.

Ces intrigues ne tardèrent pas à créer au milieu des diètes suédoises deux factions opposées. L'aristocratie se rangea dans le parti français ou des Chapeaux (*hattar*, coiffure des riches et des puissants), qui voulaient une alliance avec la France et une rupture avec la Russie, afin que la Suède reprît les provinces perdues lors des derniers traités. Le comte de Gyllenborg fut à leur tête. Le parti des Bonnets (*mœssor*, humble coiffure des bourgeois, et le même mot désignait, avec les *casquettes*, les *bonnets* des femmes) eut pour chef Arvid Horn, et demandait la paix à tout prix, ainsi que l'alliance avec la Russie et l'Angleterre. La mort d'Auguste II, roi de Pologne, les mit aux prises. La Russie et l'Autriche voulaient faire monter sur le trône de Pologne l'électeur de Saxe, Auguste III, tandis que le roi de France armait déjà en faveur de son beau-père, Stanislas, le protégé de Charles XII. En dépit de l'ordre des paysans et du ministère, les Chapeaux demandèrent à grands cris qu'on marchât de concert avec la France. Celle-ci promettait, pour prix d'un secours, de faire rendre à la Suède les possessions que lui avaient assignées en Allemagne la paix de Westphalie et, sur les frontières orientales, celle de Stolbova. Le cri de guerre, malgré les récents malheurs, trouva de nombreux

échos. « C'étaient les jeunes officiers de la garde qui donnaient le ton; les dames s'en mêlèrent; celles de la cour proposèrent des toasts pour ou contre la guerre, et ces toasts furent répétés à toutes les tables. Les héroïnes patriotes et leurs partisans portèrent des rosettes, des bijoux, des tabatières en forme de *chapeau*; la jeunesse belliqueuse répétait les paroles de l'ambassadeur français que *le ministère était usé et composé de personnes sans courage et sans vigueur*; le *comité secret* de la diète reconnut qu'il était de l'intérêt de la Suède de *tenir à l'amitié de la France, d'appuyer le roi Stanislas et d'abaisser la Russie*[1]. » Le ministère l'emporta cependant encore dans la diète de 1735, et les précédents traités avec la Russie furent renouvelés, avec promesse de ne point prendre part à la guerre.

Guerre contre la Russie; traité d'Abo (1743).

Mais la diète de 1738 renversa Arvid Horn; le chef du parti des Chapeaux, Gyllenborg, fut chef du nouveau cabinet, et le comte de Tessin, nommé grand maréchal, fut envoyé à Paris pour conclure une triple alliance entre la Suède, le Danemark et la France. Le traité fut en effet signé pour dix ans, à condition que la France payerait à la Suède une somme de trois cent mille thalers pour chacune des trois premières années. La déclaration de guerre fut précédée de nombreuses querelles particulières entre les deux nations. Le czar se plaignit de ce qu'on faisait passer de nombreux corps suédois en Finlande; Frédéric répondit en accusant le czar de faire défiler toute une armée russe vers la frontière. Au mois de juin 1738, le major Malcolm Sinclair, envoyé à Constantinople avec une mission secrète, fut, à son retour, lâchement assassiné en Silésie, dans les États héréditaires de l'empereur, et dépouillé de ses papiers. On accusa de ce crime le ministère russe, et à Stockholm, le peuple insulta l'ambassadeur du czar, qui crut devoir se justifier par une dénégation publique. La mort de l'impératrice Anne (octobre 1740), la minorité d'Ivan, les diverses prétentions au sujet de la succession de l'empereur Charles VI, firent désirer au cabinet russe que la guerre fût retardée; mais l'effervescence des esprits à Stockholm ne le permit pas : un secrétaire de la chancel-

1. GEYER, *Histoire de Suède*, chap. VII.

lerie venait d'y être condamné à mort par une commission spéciale, pour avoir communiqué, disait-on, les actes du gouvernement à la légation russe. La guerre fut enfin déclarée le 21 juillet 1741. Levenhaupt, honnête homme, mais exalté et borné, fut nommé général en chef, et quitta le port de Stockholm le 23 août. L'armée suédoise se flattait de réparer les pertes de Charles XII; elle comptait beaucoup sur l'alliance et les subsides de la France, et sur une diversion des Turcs; mais elle vit, dès la première action, qu'elle ne pouvait compter ni sur elle-même, ni sur son imprévoyant général, ni sur le roi, trop âgé pour se mettre à sa tête. Le 3 septembre, les généraux russes Keith et Lascy pénétrèrent en Finlande, et battirent le général Wrangel, à Willmanstrand; Buddenbrock, qui n'était qu'à dix milles de cet endroit, ne vint pas à son secours. Levenhaupt n'arriva qu'après la bataille. La ville fut passée au fil de l'épée, et plus de trois mille Suédois tués ou faits prisonniers. La révolution qui plaça Élizabeth sur le trône de Russie (5 décembre), parut devoir amener un changement favorable aux Suédois; des conférences s'ouvrirent et cessèrent presque aussitôt. La campagne de 1742 ne fut pas plus heureuse : resserrée dans Helsingfors, sans munitions, sans espoir de secours, affaiblie même par de cruelles maladies, l'armée se vit forcée de capituler; de vingt-cinq mille hommes qui avaient quitté les rivages de la Suède, il en restait à peine trois mille en état de porter les armes. Toute la Finlande dut prêter serment à l'impératrice, et il fallut traiter.

La Russie déclara qu'elle ne restituerait la Finlande qu'à condition qu'Adolphe-Frédéric, administrateur du duché de Holstein-Gottorp, serait élu prince royal, de préférence au prince royal de Danemark, dont l'élection eût renouvelé l'ancienne union des trois royaumes du nord. L'élection eut lieu le 23 juin. De plus, les généraux malheureux furent sacrifiés : Buddenbrock et Levenhaupt, condamnés à mort par le sénat, furent décapités dans un faubourg de la ville. Outre la Finlande, la Russie rendit à la Suède la Bothnie orientale, Abo et les îles d'Aland.

Adolphe-Frédéric roi de Suède (1751-1771); domination exclusive des Chapeaux.

Frédéric V étant mort en 1751, sans enfants, Adolphe-

Frédéric de Holstein-Eutin, désigné par les états, en 1743, pour lui succéder, fut couronné roi. Quoiqu'il dût son élévation à l'influence de la Russie, ce prince n'avait pas tardé à montrer ses préférences pour le parti français ou des Chapeaux. Sa jeune épouse, Louise-Ulrique, sœur du roi de Prusse, devenue chère à la nation suédoise par la naissance du prince Gustave, l'y entraînait, et le comte de Tessin, l'habile et brillant diplomate, devenu précepteur de l'héritier futur de la couronne, semblait, par sa haute faveur, assurer un long triomphe à un parti dont il passait pour être le principal chef. On vit ainsi avec quelque étonnement les *Chapeaux* incliner vers le royalisme, tandis que les *Bonnets*, dont les théories politiques étaient d'abord purement aristocratiques, cherchèrent à s'appuyer sur le peuple. Toutefois, Adolphe-Frédéric ne s'était pas laissé décevoir par cette apparente conversion, qui ne trompa que la jeune cour; avant même d'être appelé au trône de Suède, il s'était convaincu que les Chapeaux n'avaient consulté que leurs propres intérêts, et point du tout celui de la royauté.

Avilissement de la royauté.

Dès son avénement, la diète de 1751 exigea qu'il promît par serment l'observation de la constitution de 1720. La diète de 1755 fut encore plus hardie. Les Chapeaux qui la composaient, ayant appris que la reine, pour se former un parti contre eux parmi les Bonnets, avait, faute d'une autre ressource, engagé une partie de ses diamants dans une des villes hanséatiques, firent revivre un règlement de 1723, ordonnant un examen des immeubles et diamants de la couronne; l'enquête s'étendit jusqu'aux diamants mêmes que la reine avait reçus en présent de mariage. Les protestations du roi et de la reine furent inutiles; on leur répondit par d'insolentes remontrances. On supposa que la reine dirigeait son époux dans toutes ses actions, et on écrivit à ce dernier : « Les états prient Sa Majesté d'être, sans que personne s'en mêle, maître dans sa cour et roi dans son royaume. » On prétendit, qu'en acceptant la constitution, Sa Gracieuse Majesté s'était personnellement engagée, par son propre serment royal, *d'être toujours de l'avis des états*, d'après le cinquième article de l'*assurance royale*; qu'ainsi, tous les actes de la diète devaient devenir et étaient *le bon plaisir de Sa Majesté*. La diète saisit encore d'autres

occasions de blesser la cour. Le comte de Tessin, disgracié au commencement du nouveau règne, fut appelé à la diète, et l'on contesta au roi le droit exclusif de diriger l'éducation de ses enfants; le vice-gouverneur du prince Gustave, choisi par le roi, fut éloigné ainsi que plusieurs personnes attachées à son service; la haine des Chapeaux s'acharna surtout contre le célèbre poëte Dalin, précepteur du prince, qui s'était fait beaucoup d'ennemis, surtout dans le clergé, par ses épigrammes. Enfin, on exigea que le roi laissât graver sa signature et que l'estampille en fût remise au sénat qui, désormais, put disposer à son gré du nom royal. L'étiquette et ses tristes priviléges ne furent pas à l'abri de ces cupides attaques : les femmes des sénateurs contraignirent le roi à laisser entrer leur voiture dans la cour intérieure du palais à Stockholm, ce qui n'était permis qu'aux carrosses de la famille royale. Il était clair que le parti des Chapeaux ne voulait qu'assurer son influence, et qu'il était loin de vouloir servir les intérêts de la royauté ou ceux de la nation. Une conspiration se forma contre lui, entre le parti des Bonnets et le parti de la cour.

Conspiration des Bonnets.

Le but du complot était, en apparence, de revendiquer les droits de la royauté, avilie par les Chapeaux, et de lui faire rendre au moins l'autorité que lui conférait la constitution de 1720; en réalité, il s'agissait d'une querelle et d'une vengeance de partis. Les principaux chefs étaient le comte Hard, colonel dans l'armée et dévoué au roi; le comte Éric Brahé, chef de la garde à cheval; le baron Gustave-Jacques Horn, homme sans caractère, maîtrisé par la reine. Au moment d'éclater, la conspiration fut découverte (21 juin 1756). Sur les instances de Brahé, le roi et la reine même allaient monter à cheval et haranguer le peuple, quand ils s'aperçurent qu'il n'était plus temps; déjà les rues de la ville étaient occupées par le parti opposé, et de nombreuses patrouilles ne laissaient plus d'espoir aux conspirateurs. Une commission fut nommée et composée de membres de la diète, choisis dans son propre sein. Horn et Brahé, après avoir subi la torture, furent, avec six de leurs complices, décapités sur la place publique de Stockholm, malgré les supplications du roi et de la reine. Beaucoup d'autres subirent le bannissement, l'exposition, la prison ou l'amende. Les états décrétèrent

qu'une fête commémorative de la liberté sauvée serait célébrée solennellement. Il y avait des coupables que leur haute condition mettait à l'abri des supplices; on ne leur épargna pas du moins de sévères avertissements; le clergé se chargea pour sa part d'admonester la reine Louise-Ulrique.

Intervention de la Suède dans la guerre de sept ans (1757-1762).

Soudoyés par la France, les Chapeaux abusèrent de leur triomphe en engageant le gouvernement dans la guerre de sept ans, dirigée contre le roi de Prusse, frère de la reine. On espérait, disait-on, reconquérir les provinces perdues. Il n'en fut rien. « Les exploits des Suédois, » écrit Frédéric lui-même dans son *Histoire de la guerre de sept ans*, « se bornèrent à pénétrer dans la plate campagne lorsqu'ils ne trouvaient pas de résistance; mais un faible détachement les forçait à se mettre sur la défensive, et ils se trouvaient trop heureux de pouvoir bivouaquer sous le canon de Stralsund. » En 1760, enfin, sur les instances mêmes du sénat, le parti de la reine ouvrit des négociations avec son frère, qui n'y consentit que par amour pour elle, et rétablit le *statu quo*. La même diète proclama le prince royal Gustave majeur, quoiqu'il n'eût encore que dix-sept ans, et lui accorda la faculté d'assister aux séances du sénat.

Triomphe passager des Bonnets (1765-1769).

La dernière guerre avait épuisé les finances de la Suède; la France se montrait peu disposée à payer les douze millions de subsides arriérés qu'elle devait à cette puissance, et la dette nationale était de six cents tonneaux d'or, chaque tonneau d'or valant cent mille thalers. Cette détresse générale, résultat de l'administration maladroite et égoïste des Chapeaux, rendit nécessaire la convocation d'une nouvelle diète, où les Bonnets, soudoyés par la Russie et l'Angleterre, reprirent le dessus (1765). Ils essayèrent de se rendre populaires par quelques ordonnances contre le luxe et en érigeant en loi fondamentale la liberté de la presse; mais leur domination ne fut ni moins intolérante ni moins égoïste que celle des Chapeaux, et leurs persécutions contre ceux qui leur étaient suspects, suscitèrent bientôt contre eux une haine universelle. Un grave dissentiment entre le

roi et le sénat vint mettre le comble au désordre, aussitôt après la clôture de la diète; le sénat s'opposait à une convocation des états que demandait le roi; il dut céder quand Adolphe-Frédéric eut formellement déclaré qu'il déposerait sa couronne en présence d'une plus longue opposition; la diète fut convoquée à Norkœping, et eut pour grand maréchal le chef du parti des Chapeaux. Les Bonnets pressaient la réunion d'une autre diète où ils espéraient l'emporter lorsque Adolphe-Frédéric vint à mourir, le 12 février 1771.

§ 2. GUSTAVE III EN SUÈDE (1771-1792).

VOYAGE DE GUSTAVE III EN FRANCE. — ÉTAT DE LA SUÈDE EN 1771. — DIÈTE DE 1771 ; TRIOMPHE DES BONNETS. — PREMIÈRES MESURES DE GUSTAVE III. — RÉVOLUTION DU 19 AOUT 1772. — NOUVELLE CONSTITUTION. — RÉFORMES INTÉRIEURES (1772-1778). — FAVEUR ACCORDÉE AUX LETTRES ET AUX ARTS. — GUERRE CONTRE LA RUSSIE. — ACTE D'UNION ET DE SURETÉ (1789). — PAIX DE WERELA (14 AOUT 1790). — ASSASSINAT DE GUSTAVE III.

Voyage de Gustave III en France.

Né le 25 janvier 1746, à Stockholm, Gustave III avait été soigneusement élevé sous les yeux de son père par les habiles comtes de Tessin et de Scheffer; devenu jeune homme, Adolphe-Frédéric lui avait fait parcourir toutes les provinces du royaume qu'il était appelé à gouverner un jour; et en voyant de près le mécontentement, la misère, la désolation de tout un grand peuple, il avait conçu le ferme projet de consacrer toute sa vie à une réforme complète de l'administration et du gouvernement. Il partit ensuite pour compléter, par des voyages, son éducation d'homme d'État. La France l'attira surtout, et Louis XV lui offrit à Versailles une brillante hospitalité. L'intervention de la puissante famille des d'Aiguillon lui procura même de secrètes entrevues avec le roi, qui aimait assez à traiter certaines affaires de politique étrangère par lui-même et sans le ministre. Grâce à ces négociations, et, dit-on, à l'éloquence du comte de Scheffer qui, en annonçant inopinément à Louis XV, au milieu de la nuit, la mort du roi de Suède, avait profité de sa surprise pour lui dépeindre vivement le misérable état intérieur de la monarchie suédoise, il fut convenu que la France rembourserait à cette puissance les subsides arriérés qu'elle lui devait. En outre,

Louis XV, jaloux de paraître jouer le rôle de Louis XIV, et s'érigeant en protecteur des trônes en Europe, exhorta vivement Gustave à raffermir celui sur lequel il allait monter.

État de la Suède en 1771.

Le misérable état de la Suède offrait, il faut le dire, de nombreux obstacles à l'œuvre que méditait Gustave III. Depuis que la reine Ulrique-Eléonore, par son abdication en faveur de son époux, avait réduit la royauté à accepter les conditions que lui dictait une noblesse égoïste, la couronne avait perdu tous ses priviléges. Le roi n'avait que deux voix dans les délibérations du sénat. Il ne pouvait dissoudre les diètes, qui ne devaient durer que trois mois, mais qui, après une demande dérisoire faite au monarque, se prolongeaient selon leur bon plaisir. Depuis 1720, la maison du roi ne dépendait plus de lui ; il n'avait pas le pouvoir de renvoyer un domestique ; celui-ci vendait sa place à un autre, sous l'agrément du sénat, lorsqu'il jugeait à propos de se retirer.

Les diètes, divisées et corrompues, se montrèrent incapables de donner au pouvoir central quelque vigueur. Certains membres, dont les provinces étaient fort éloignées, ayant obtenu, dans l'origine, la permission de se faire remplacer à la diète par un délégué qui y agissait en son nom, en vertu de ce qu'on appelait le *full magt*, chaque noble s'arrogea insensiblement un droit pareil. L'abus devint bientôt un double objet de spéculation : les membres de la diète se faisaient payer par leurs représentants ; ceux-ci à leur tour se firent payer par la faction la plus riche. De là vint cette puissance et cette multiplication des partis qui divisèrent si longtemps les esprits, de là cette corruption et cette vénalité qui au dehors déshonorèrent la Suède en la livrant aux puissances étrangères, et qui, au dedans, firent naître la discorde et la délation. Parmi cent exemples, on cite encore celui du jeune baron Peklin, qui, acheté par un ministre étranger, se cacha dans le cabinet de son père, et révéla sa conversation avec un ministre ennemi.

Diète de 1771 ; triomphe des Bonnets.

Gustave III rencontra tous ces obstacles dès la réunion de la diète, le 13 juin 1771. Les puissances étrangères avaient, cette fois encore, acheté les suffrages. Des querelles

et des accusations mutuelles ayant, dès les premières séances, soulevé les troubles accoutumés, Gustave, qui ne se présentait encore que comme médiateur, manda auprès de lui le maréchal de la diète et les orateurs des trois autres ordres. La diète osa lui en faire des reproches indirects, en blâmant le sénat de ne pas s'y être refusé ; aucune proposition du roi, disait-on, ne pouvait être faite aux états que par écrit et sur la présentation du sénat. Le discours du roi aux orateurs de la diète ayant été publié, le *comité secret* poursuivit l'éditeur. On voulut enfin, malgré les représentations de Gustave, soumettre à un examen la conduite du feu roi son père. On espérait y trouver quelque prétexte pour restreindre encore les droits de la royauté. Ce fut à grand'peine qu'à l'occasion de son couronnement (29 mai 1772), Gustave put instituer l'ordre des chevaliers de Vasa, destiné à récompenser l'agriculture, l'exploitation des mines, les lettres et les arts, les grandes découvertes, les manufactures et le commerce. Enfin les Bonnets, qui dominaient dans la diète, ayant jugé que quelques sénateurs étaient favorables au roi, en déposèrent un grand nombre. Huit places furent déclarées vacantes; c'était, disait-on, afin d'établir l'égalité des suffrages. Le roi devait bien nommer les sénateurs ; mais ce droit devenait illusoire, puisqu'il était obligé de choisir l'élu sur une liste de trois candidats désignés par la diète. On établit même un nouveau règlement portant que : « lorsqu'un candidat avait été présenté trois fois au roi, il était élu de droit à la quatrième. » Par tant de moyens arbitraires, le sénat se trouva presque entièrement envahi par la faction des *Bonnets*. Leur nouvelle domination s'annonça cruellement. Une chambre ardente fut établie pour dépouiller les gens riches du parti de l'opposition et, sous le prétexte de griefs quelconques, chacun put être exproprié. Une sorte de terreur vint mettre le comble au désordre et aux malheurs de la Suède : les manufactures étaient vides, les ateliers déserts, et la population diminuait par de fréquentes émigrations, malgré des lois spéciales. La royauté ne devait pas rester neutre en présence de tant de douleurs.

Premières mesures de Gustave III.

Gustave, dès son avénement, s'était présenté comme conciliateur ; trois fois par semaine, il donnait audience à

tous ceux qui se présentaient, recevant les derniers des citoyens, écoutant avec intérêt le récit de tous les griefs, de toutes les misères. Affectant de mêler à l'exercice de ces devoirs les plaisirs de la campagne et le commerce des lettres dans ses brillantes maisons de plaisance, il protestait auprès des courtisans de son inviolable respect pour la constitution de son pays ; il semblait satisfait de la part d'autorité que cette constitution lui avait laissée, et il déclarait souvent qu'il se glorifiait d'être le premier citoyen d'un peuple libre, et qu'il donnerait toujours l'exemple de la soumission à toutes les décisions de la diète.

Tandis que ses habiles paroles endormaient les soupçons, Gustave, sous le prétexte d'introduire dans l'armée une nouvelle tactique, réunit autour de lui deux cents officiers sous le commandement du colonel Magnus Sprengporten, homme entreprenant et rusé. Ces officiers manœuvraient chaque jour en présence de Gustave qui, souvent, se mêlait à eux ; ils le suivaient partout, dans ses maisons de campagne, aux promenades, et ses manières franches et affables lui gagnèrent tous ces cœurs ; par eux il eut à lui presque toute la garnison de Stockholm, dont la bourgeoisie lui était déjà dévouée ; les frères du roi, le prince Charles, duc de Sudermanie, et le prince Frédéric, duc d'Ostrogothie, se rendirent, le premier en Scanie, sous le prétexte d'aller au-devant de sa mère qu'on attendait de Berlin, le second dans son duché. Le comité secret venait d'éloigner de Stockholm quelques partisans décidés de la cour ; cette circonstance fut encore utile à Gustave : Sprengporten, envoyé en Finlande, gagna toute une garnison de quinze cents Allemands, mécontents de la diète qui voulait les réformer ; le général Rudbeck servit la même cause à Gothenbourg. La reine mère, partie depuis quelques mois pour Berlin, devait, en se trouvant à Stralsund, à l'abri de tout danger, seconder le coup de main dont Gustave avait fixé l'exécution au 21 août. Enfin, Gustave était sûr de la Dalécarlie, qui avait toujours été le foyer du royalisme, et une grande partie de la noblesse suédoise, mécontente de la diète et du parti des Bonnets, lui offrait, du fond de ses châteaux où elle s'était retirée, une active coopération. Ajoutons que le roi de France était de moitié dans le complot. Gustave écrivait le 18 août, veille de la révolution, à M. de Vergennes, notre ambassadeur à Stockholm : « Je

vous prie de témoigner au roi votre maître ma reconnaissance de l'amitié constante qu'il me témoigne, et de lui dire que j'espère me montrer demain digne d'un ami si fidèle. Ma bonne cause et la protection divine me soutiendront ; mais si je succombe, j'espère que son amitié s'étendra sur les restes que je laisse après moi, et qu'un frère dont le courage et l'attachement se sont montrés d'une manière si éclatante, et les braves sujets qui auront tout sacrifié pour moi et pour leur patrie, ne seront point abandonnés par le plus fidèle et le plus ancien allié de ma couronne. » Cette lettre montre en même temps combien Gustave, malgré toutes les mesures qu'il avait prises, était loin de se croire assuré du succès.

Révolution du 19 août 1772.

Loin de songer à se fortifier contre la révolution qui les menaçait, les Bonnets n'attendaient alors qu'un régiment d'infanterie pour publier une nouvelle constitution qui devait conférer au sénat un pouvoir absolu. Tout à coup, le 12 août, on apprend la révolte de la garnison de Christianstadt. Un des officiers de Gustave, Abraham Hellichius, commandant par intérim cette forteresse, s'est emparé de l'arsenal dans un moment qui lui a semblé favorable, a déposé les autorités civiles de Christianstadt, et publié une déclaration par laquelle il refuse toute obéissance aux soi-disant états alors assemblés, les accusant d'être contraires aux lois, à la justice, au bien public, et d'être dirigés par l'influence des puissances étrangères : « Braves Suédois, s'écrie-t-il en finissant, l'œuvre est enfin commencée. Rappelez-vous vos devoirs envers le roi et la patrie. Unissons-nous ; c'est le seul moyen qui nous reste pour sauver le royaume de sa chute, et peut-être du joug étranger. Nous protestons devant Dieu et à la face de toute la terre que nos intentions sont pures ; elles tendent uniquement au bien de la patrie, et à rendre à Dieu ce qui est à Dieu, au roi ce qui est au roi. » Les états dirigèrent aussitôt des troupes sur Christianstadt et Stockholm. Le blocus de la garnison révoltée fut formé par le prince Charles, mais sans aucune apparence d'hostilités ; le but de la révolte était obtenu ; c'était un prétexte pour permettre aux princes Charles et Frédéric de se mettre à la tête de leurs corps d'armée. A Stockholm, Gustave joua l'indignation, sembla ne s'occuper que de la

répression, de concert avec les états, et se joignit aux patrouilles de la garde bourgeoise qui, pendant la nuit, veillaient à la sûreté de la ville. Le 17, il signa un arrêt du sénat qui déclarait le capitaine Hellichius rebelle et traître à la patrie; Gustave voulait attendre, pour éclater, l'arrivée de Sprengporten avec les troupes de Finlande; mais plusieurs circonstances vinrent l'obliger à se hâter: les états, soupçonnant enfin le danger qui les menaçait, avaient, sous forme de supplication, intimé à Gustave III l'ordre de ne pas sortir de Stockholm, que plusieurs régiments accourus des provinces allaient investir; le prince Charles venait d'être remplacé dans le commandement de ses cinq régiments par un sénateur; enfin la copie d'une lettre où Gustave dévoilait à Louis XV les détails de son projet, avait été communiquée aux états par les Anglais, et l'arrestation du roi venait d'être résolue. Gustave apprit ces dernières nouvelles le 18 août; il n'hésita plus. Toute la journée du 18, il s'occupa avec sang-froid des affaires habituelles et subit les cérémonies d'étiquette sans y rien changer. Le soir il assista sans aucune distraction apparente à une représentation de *Thétis et Pélée*, ne se coucha point après le concert, écrivit quelques lettres à sa mère, à ses frères; il les priait, sur toute chose, de ne pas chercher à le venger, s'il périssait. Il employa le reste de la nuit à visiter les postes et les corps de garde. A dix heures du matin, il monta à cheval, se rendit à la parade que faisait chaque jour la garde montante, fit fermer les grilles et les portes et, ayant rangé en bataille les deux détachements réunis, il harangua les officiers et les troupes; il peignit énergiquement la triste situation du royaume, commenta l'ordre donné à des régiments d'occuper Stockholm lorsqu'il n'y avait, ce semble, aucun ennemi à combattre. Pour sa part, assurait-il, il renonçait complétement à la souveraineté absolue; il ne voulait que faire cesser les troubles que soudoyait l'étranger et vaincre l'anarchie. Les Suédois n'auraient une vraie liberté qu'après le rétablissement de la constitution telle qu'elle était fixée avant 1680. Il rappela aux officiers et aux soldats le courage et la fidélité de leurs ancêtres, sous Gustave Vasa et sous Gustave-Adolphe; enfin, après s'être déclaré le premier citoyen d'un peuple libre, il leur demanda s'ils voulaient se réunir à lui à la vie et à la mort. Les officiers promirent de le suivre partout où il les conduirait; trois seulement refu-

sèrent. Un d'eux, nommé Céderstroem, allégua le serment qu'il avait prêté aux états : « Songez, lui dit Gustave, à ce que vous allez faire. — J'y songe, lui répondit Céderstroem, et ce que je pense aujourd'hui, je le penserai demain. Si j'étais capable de violer le serment par lequel j'ai promis fidélité aux états, je le serais également de manquer à celui qu'exige de moi Votre Majesté. » Cependant les soldats semblaient incertains ; mais un sergent décida tout en s'écriant : « Tout ira bien ; vive Gustave ! » Le roi répliqua sans perdre un instant : « Allons, je m'abandonne à la fortune [1] ! » Au même instant, on entendit le peuple, qui était accouru vers le palais sur la fausse nouvelle de l'arrestation de Gustave, le saluer de mille acclamations. Les sénateurs, instruits de tout ce qui se passait, venaient de décider en effet l'arrestation du roi ; il se rendit à la salle de leurs délibérations ; un d'eux voulut refermer la porte derrière Gustave et le faire prisonnier ; il osa même le saisir par le bras ; mais trente-six grenadiers qui le suivaient l'arrêtèrent, refoulèrent à la baïonnette les sénateurs qui voulaient sortir, et les enfermèrent sous clef. De là, suivi de plus de quatre cents personnes à cheval qui portaient comme signe de ralliement un mouchoir blanc autour du bras, et d'un peloton du régiment des gardes qui jurait de mourir pour lui, Gustave alla s'emparer de l'île où était l'artillerie et de l'arsenal ; il rentra ensuite dans la ville, au milieu de nombreuses acclamations, saluant du geste et de la voix sur son passage, et promettant que pas une goutte de sang ne serait versée ; en deux heures il eut reçu les serments de toute la garnison, fait arrêter les principaux chefs des Bonnets, rassuré les ambassadeurs étrangers, gagné par son adresse beaucoup d'anciens ennemis, et accompli une révolution qui le rendait, dit Shéridan, « plus absolu à Stockholm que n'est le roi de France à Versailles, ou le grand-seigneur à Constantinople [2]. » Aucune résistance sérieuse n'osa se montrer ; à peine a-t-on lieu de croire que les ambassadeurs d'Angleterre, de Russie et de Danemark voulurent exciter quelques mouvements dans la nuit du 19 au 20 ; on tenta de corrompre les gens de l'amirauté ; mais ils furent inexorables. Les banquiers dévoués à la Russie et à l'Angleterre se donnèrent beaucoup de soins pour trouver et distribuer de l'argent ; mais le roi les fit arrêter ou garder

1. SHERIDAN, *History of the late revolution in Sweden*, p. 295.
2. SHERIDAN, p. 299.

à vue[1]. La journée du 20 août fut tout entière occupée à haranguer le peuple et recevoir les serments de la garde civique et des différentes corporations. Depuis Gustave-Adolphe, on n'avait pas vu les monarques parler en public, et les successeurs de Charles XII ne parlaient pas même suédois.

Nouvelle constitution.

Le 21, le roi se rendit aux états généraux, couvert du vêtement royal, de tous les colliers de ses ordres, la couronne en tête, précédé et suivi de sa cour. Du haut de son trône, et tenant en main le sceptre d'argent de Gustave-Adolphe, il prononça ce discours:

« Deux partis ont divisé la Suède en deux peuples distincts, qui conspiraient ensemble à la ruine commune.... Des flots de sang ont coulé.... Né Suédois et roi de Suède, il devrait m'être impossible de croire que des vues étrangères aient pu entrer dans le cœur d'un Suédois, encore moins que leur influence ait été préparée par les moyens les plus vils. Vous m'entendez, et ma rougeur suffit pour vous faire sentir à quel degré d'ignominie vos divisions ont abaissé la Suède.

« C'est dans cette funeste situation que j'ai trouvé l'Etat... Je n'ai rien épargné pour vous unir. J'ai sacrifié tout ce qui pouvait me toucher personnellement; je ne me suis refusé à aucun engagement.... J'espérais que mes efforts rompraient les liens que l'or étranger, les haines mutuelles et la licence tentaient de vous imposer. Tout a été inutile. Vos chefs et vos désirs de vengeance vous ont entraînés. Toutes les barrières ont été renversées; le peuple même a été opprimé, et ses plaintes traitées de sédition.

« Le Tout-Puissant a manifesté sa colère contre l'injustice de ceux qui avaient usurpé le pouvoir. La terre a fermé son sein, elle a refusé ses dons. La famine a répandu la désolation dans tout le pays, et vous, vous ne songiez qu'à satisfaire vos haines.... J'ai attendu dans le silence ce que la nation penserait de la conduite de ses députés; je n'ai trouvé, après l'assistance du Très-Haut, d'autre remède que celui des nations courageuses, celui que la Suède elle-même a jadis mis en usage, lorsque, sous les drapeaux de Gustave Vasa elle brisa la tyrannie. J'ai sauvé le royaume et moi-

1. Voy. *les Cours du Nord*, par BROWN; traduit de l'anglais par Jean Cohen.

même sans qu'un seul de mes sujets souffrît le moindre préjudice.

« Si vous me supposez d'autres vues que de faire régner la liberté et les lois, vous êtes dans l'erreur ; j'ai promis de gouverner un peuple libre, et cette promesse est d'autant plus sacrée qu'elle a été volontaire. Il faut que le royaume soit gouverné par une loi invariable, dont la lettre claire et précise ne laisse point lieu à de fausses interprétations, qui lie non-seulement le roi, mais réciproquement les états, qui ne puisse être abrogée ni changée sans le consentement libre du roi et des états, qui réunisse enfin le roi et les états dans un même intérêt, le bien commun du royaume.

« Cette loi qui doit nous lier respectivement est celle qu'on va vous lire.... Si vos cœurs sont bien disposés pour la patrie, j'espère que le nom suédois acquerra bientôt la considération et la gloire dont il jouissait du temps de nos ancêtres.

« Le Dieu tout-puissant, devant qui rien n'est caché, lit dans mon cœur les sentiments dont je suis pénétré. Qu'il daigne répandre sa bénédiction sur vos conseils et sur vos décisions ! »

Après cette énergique harangue, le roi fit lire à haute voix la nouvelle constitution, dont il avait lui-même conçu et tracé le plan; elle comprenait cinquante-sept articles : désormais le roi convoquerait les états généraux, fixerait le lieu et la durée de leurs sessions, qui ne dureraient pas plus de trois mois ; ils ne pourraient délibérer que sur les questions proposées par lui-même; au roi seul le droit de faire la paix, les armistices, les traités, les alliances offensives ou défensives; mais il ne pourra déclarer la guerre sans le consentement des états; il commande les armées de terre et de mer ; la collation de tous les emplois civils et militaires lui appartient ; les impôts actuellement établis lui sont accordés à perpétuité; mais il ne peut en décréter de nouveaux qu'en cas de guerre défensive ou de quelque « nécessité pressante, » jusqu'à l'examen de la prochaine assemblée d'états ; or, c'était le roi qui jugeait s'il y avait « nécessité, » et l'on se rappelle que la convocation des états dépendait absolument de sa volonté [1].

1. Voy. William Coxe, *Travels into Poland, Russia, Sweden, and Denmark*, 4e édition. Lond., 1792. Appendix no 1. L'auteur y donne la traduction anglaise de la constitution de 1772, faite par ordre de Gustave III, d'après l'original, pour être remise aux commerçants anglais résidant à Stockholm.

Après cette lecture, le roi demanda aux états s'ils approuvaient la nouvelle constitution ; un seul membre, de la noblesse, proposa de limiter le vote des impôts à un certain nombre d'années ; mais le maréchal de la diète refusa de poser cette question sans le consentement du roi, et celui-ci exprima le souhait que les nobles eussent dans ses soins paternels la même confiance qu'avaient témoignée les autres ordres. Le maréchal et les trois orateurs signèrent ensuite la constitution, et les états prêtèrent serment au roi, qui leur dicta lui-même la formule, pendant qu'au dehors les trompettes royales annonçaient au peuple ce qui venait de se passer. Cette scène extraordinaire se termina d'une singulière façon : Gustave, se levant tout à coup, s'écria : « Puisqu'il a plu à la Providence de renouer les liens qui unissaient anciennement le roi et son peuple, il est de notre premier devoir à tous de lui rendre ici de justes actions de grâces. » Aussitôt, il prit le livre des psaumes des mains de son aumônier, et, ôtant de sa tête la couronne royale, il entonna le *Te Deum*.

Le lendemain, des lettres patentes du roi déposèrent tous les sénateurs, et créèrent un nouveau conseil sénatorial où il admit la plupart de ceux qui avaient composé le sénat ancien. Du reste, beaucoup des anciens chefs du parti des Bonnets conservèrent les places dont ils s'étaient emparés ; Gustave ne voulut exercer aucune vengeance. Il récompensa, outre ses deux frères, le capitaine Hellichius et le colonel Sprengporten, qui avaient maintenu les provinces et leur avaient fait accepter la révolution. Une ordonnance du 24, en défendant pour l'avenir l'usage des noms odieux de Bonnets et de Chapeaux, effaça les dernières traces de l'anarchie ; la diète, qui avait provoqué et subi le châtiment, disparut elle-même le 9 septembre 1772.

Ce fut en effet, il faut le dire, un châtiment pour cette aristocratie égoïste que l'obéissance forcée à la royauté qu'elle avait espéré anéantir à son profit ; le peuple n'eût rien gagné au triomphe définitif des Bonnets et des Chapeaux, et la Suède, si faible et si divisée depuis Charles XII, eût peut-être, au milieu des guerres perpétuelles de l'Europe orientale, subi le sort de la Pologne. Gustave III d'ailleurs n'avait pas abusé, cette fois du moins, de l'autorité que lui donnaient les circonstances ; il avait respecté les droits des états généraux, et la constitution de 1772, sans

constituer une royauté absolue, préservait la Suède du despotisme bien autrement redoutable qui accompagne l'anarchie.

Réformes intérieures (1772-1778).

Les six années de paix intérieure qui suivirent furent employées par Gustave III à de nombreuses et salutaires réformes dans lesquelles on reconnaît l'influence française. Il commença par faire abolir la torture, qu'employait souvent une des cours extraordinaires de justice, celle qu'on nommait *la chambre des roses;* tous les édifices et tous les instruments qui avaient servi à cet usage furent détruits. Il prohiba la fabrication de l'eau-de-vie; mais ce fut, il faut le dire, pour en faire un monopole; trois ans après, on établit dans toutes les provinces des distilleries royales qui furent affermées; l'usage de l'eau-de-vie s'introduisit dans le peuple, et les gouvernements du nord sont aujourd'hui obligés de lutter contre des habitudes d'intempérance qui amèneraient une prompte démoralisation. La mendicité fut interdite, et des maisons de travail fondées (1773). Comme la disette et les maladies avaient longtemps décimé le peuple, Gustave fit faire par les gouverneurs des provinces des distributions de blé gratuites et construisit des greniers. Des médicaments furent aussi donnés aux malades, et des médecins envoyés aux frais de l'État dans les derniers villages. Enfin, pour favoriser l'accroissement de la population, on affranchit de toute imposition personnelle les paysans, les journaliers, les manœuvres, et les soldats de terre ou de mer qui avaient au moins quatre enfants. Les maisons d'orphelins et les hôpitaux, confiés à l'inspection de deux chevaliers de l'ordre des Séraphins, furent surveillés et administrés avec une paternelle sollicitude.

La vénalité de la justice fut réprimée avec une impitoyable sévérité; la liberté de la presse étendue (26 avril 1774), mais pour être anéantie de nouveau au bout de six ans.

Le roi donna tous ses soins à l'exploitation des mines, et doubla, tripla ainsi leur produit. On travailla en Suède même le métal brut qui, jusqu'alors, avait été façonné à l'étranger. Des ouvriers attirés des différents pays de l'Europe vinrent perfectionner les manufactures de fer et d'acier. Le rétablissement du crédit rendit au commerce une prospérité nouvelle. Marstrand, sur le Cattégat, fut déclaré port

franc et, pendant les guerres qui suivirent, la Suède, le Danemark et la Russie signèrent une neutralité armée pour protéger le commerce du nord contre l'Angleterre. L'ordonnance de 1777 déclara les matelots des navires marchands exempts de l'imposition personnelle. L'essor était donné; il s'établit une société du Groënland, qui alla partager avec les autres nations les dangers et les profits de la pêche à la baleine; ce fut, en outre, une école pour les jeunes marins. L'agriculture ne fut pas oubliée : les nombreux domaines de la couronne furent affermés à bon compte et à longs termes; par l'abolition de plusieurs fêtes inutiles, vingt-deux jours furent ajoutés au travail de l'année. Une commission d'agriculture dut s'enquérir des ressources agricoles de chaque province et aviser aux moyens de les augmenter. Enfin le commerce des grains fut déclaré absolument libre.

Tous ces changements étaient l'exécution des promesses faites par Gustave aux différentes provinces de son royaume, qu'il avait, suivant l'ancienne coutume suédoise, visitées en personne, comme pour en prendre possession, en novembre 1772.

Faveur accordée aux lettres et aux arts.

Stockholm surtout prit une face nouvelle; le roi s'efforça d'y faire venir les savants et les artistes étrangers. Une académie fut fondée, composée de dix-huit membres, et inaugurée en 1786; des concours et des prix, que Gustave daigna disputer, y furent institués à l'exemple de l'Académie française. L'éloge des grands hommes de la Suède, l'étude de la langue nationale et des traductions des chefs-d'œuvre français en étaient les plus fréquents exercices. Un théâtre français représenta devant la cour les principales pièces de notre répertoire et des imitations suédoises; Monvel, Mme Marcadet et le danseur Didelot faisaient partie de la troupe. Gustave encourageait de sa présence, de ses éloges et de ses récompenses les représentations et les répétitions; il dirigeait le choix des pièces : « La direction, écrit-il quelque part, m'a envoyé une pièce intitulée : *la Noce de Quickstroem*; je l'ai lue en voiture; elle me paraît ressembler à l'épée de Charlemagne, longue et plate. » On jouait, sous un pseudonyme, bon nombre de pièces, comme *le Sylphe* et *les Deux Américains*, qu'il avait com-

posées dans son *Petit Haga* (Lille Haga), joli château construit à une lieue au nord de Stockholm, sur les dessins de Gustave lui-même, assure-t-on, et d'après le modèle des Trianons. Avec le goût du théâtre, il inspira aux Suédois celui de l'opéra, des bals masqués et des tournois; il exigeait des dames et des seigneurs qui y assistaient un grand luxe de toilette : l'habit de gala pour les hommes comme pour les femmes était en soie ou en satin bleu doublé de blanc; le roi lui-même portait un costume de fantaisie en soie couvert de pourpre, richement brodé en or. A un des bals de la cour, les dames portèrent toutes dans leur coiffure un petit chapeau de quelques pouces, par allusion au parti qui avait fini par se jeter dans les bras du roi. En 1776, on dépensa cinquante mille écus pour un tournoi. Gustave, sous l'habit d'un chevalier étranger, combattit pour soutenir que « l'amour règne avec plus de force et de constance dans les cœurs dont il s'empare le plus tard. » Stockholm ne reçut pas seule en Suède une vie nouvelle; Gustave écrit en 1784 : « Je suis enchanté de Gothenbourg; je m'y croyais encore en pays étranger; comédie, bal masqué, concert, assemblée et beaucoup de monde, tout cela me rendait ma vie aussi active qu'à Paris. » L'année suivante il écrit : « L'*Énéide* de Virgile, le tome de Molière qui contient les fêtes de Versailles, l'ouvrage du père Ménétrier sur les joutes et carrousels, *la Jérusalem délivrée*, *l'Arioste* et *l'Esprit des Femmes célèbres*.... apportez-moi ces livres en Finlande. Vous voyez qu'il s'agit de projets de tournois. »

Au milieu même de ces soins tout pacifiques, Gustave se préparait à la guerre; il parvint, malgré l'épuisement de ses finances, à porter l'armée de terre à un effectif de quarante-sept mille hommes; il perfectionna en Suède la fonte des canons et la fabrication des armes et de la poudre; la flotte fut elle-même augmentée, et le port de Carlscrona, construit sous Charles XI, la mit à l'abri des tempêtes.

Guerre contre la Russie.

Ces armements regardaient la Russie, car la Suède, soustraite à l'influence moscovite, allait reprendre son ancien système d'alliance avec la France et la Turquie. Quoique la guerre contre les Turcs et le partage de la Pologne eussent empêché cette puissance de manifester hautement combien

la révolution de 1772 l'avait irritée, cependant Catherine II s'était plus d'une fois exprimée avec mépris sur le compte de Gustave, le *petit roi,* le *comédien amateur*, et sur celui de la nation suédoise elle-même, au sein de laquelle son or entretenait des factions; Gustave, de son côté, soit pour répondre à ces attaques, soit pour occuper au dehors l'esprit inquiet des Suédois et faire des conquêtes, désirait depuis longtemps une campagne contre la Russie. Tout à coup, au mois de juin 1788, pendant que les armées russes s'emparaient de la Crimée, il envahit, presque sans rencontrer de résistance, la Finlande russe avec trente-trois mille hommes, bloqua Viborg le 12 juillet 1788, Friedrichsham le 10 août. Déjà l'épouvante régnait dans Saint-Pétersbourg; déjà bon nombre de familles quittaient la ville, et l'impératrice elle-même songeait à gagner Moscou.

Mais le 23 on vit avec surprise l'armée suédoise se retirer en arrière; on apprit bientôt que la trahison d'une partie de ses officiers avait forcé Gustave à abandonner de brillantes espérances. Un certain nombre d'officiers de l'armée suédoise en Finlande, gagnés sans doute par l'or de la Russie, lui avaient envoyé leur démission. Rappelant dans leur manifeste l'article 48 de la déclaration de 1772, que « le roi ne peut faire de guerre offensive sans l'aveu des états assemblés, » ils demandaient s'ils n'étaient pas responsables de leur conduite à la patrie avant tout et si, en obéissant à l'insu des états, et sur la simple volonté du roi, ils n'étaient pas punissables. Parmi les révoltés était le général Sprengporten, le même qui avait secondé les efforts du roi en 1772.

Gustave III s'indigna; il écrivit dans sa déclaration, en réponse à un tel manifeste, que « l'Europe reconnaîtrait dans de telles manœuvres la marche non interrompue de cette ambition, de ce désir d'agrandissement qui n'a cessé de caractériser le ministère russe.... ces détours, ces manéges, cette politique qui avaient déjà partagé la Pologne, assujetti la Crimée, et presque fait de la Courlande une dépendance de la Russie.... » En vain Gustave essaya-t-il, pour arrêter la sédition, du pouvoir de son éloquence; tout un régiment, celui d'Abo, mit bas les armes. Pour comble de malheur, les Danois menaçaient les côtes de la Suède, de concert avec une escadre russe.

Acte d'union et de sûreté (1789).

En présence de tels obstacles, Gustave III abandonna le projet qu'il avait formé de marcher précipitamment sur Saint-Pétersbourg; il ne songea plus qu'à défendre le royaume contre la noblesse, qui le divisait au dedans, et contre une invasion du dehors. Il laissa le commandement de l'armée et de la flotte au prince Charles, duc de Sudermanie, et accourut en Dalécarlie. Cette province, malgré sa pauvreté et son mécontentement contre le monopole des eaux-de-vie, était dévouée à Gustave III; il en convoqua les habitants dans la plaine même où autrefois Gustave Vasa les avait harangués et, du haut d'une petite éminence, il leur demanda leur fidèle concours. De nombreux contingents répondirent à son appel. Appuyé en même temps par l'or et les négociations de l'Angleterre et de la Prusse, Gustave força les Danois, qui avaient déjà pénétré jusqu'à Gothenbourg, de proposer un armistice. Cet ennemi éloigné, il s'agissait de combattre l'autre, plus dangereux peut-être, c'est-à-dire la noblesse. Malgré le désir qu'avait le roi de ne plus convoquer de longtemps une seule diète, il fallut pourtant qu'il en réunît une nouvelle au mois de février 1789. Le clergé, les paysans et la bourgeoisie presque entière voulaient que la guerre continuât contre la Russie; les nobles s'y opposèrent et suscitèrent une foule de retards à la résolution définitive que devaient prendre les états; ils songèrent même à se séparer complétement d'avec les autres ordres, et s'oublièrent jusqu'à insulter un jour le maréchal de la diète; celui-ci s'en plaignit, et le roi vint s'en expliquer en présence de toute la diète assemblée le 17 février. Après avoir loué le zèle et le patriotisme des autres ordres : « Vous, au contraire, s'écria-t-il, messieurs de l'ordre équestre et de la noblesse, vous avez méprisé et insulté celui qui était au milieu de vous comme mon plénipotentiaire. Tout ce qu'a fait la chambre des nobles est illégal dans son principe, irrégulier dans sa forme, et cette conduite a eu lieu dans des conjonctures qui exigeaient absolument d'autres sentiments, d'autres résolutions.... On parle de despotisme, de pouvoir absolu. On fait ce reproche à un roi qui, ayant été les 19, 20 et 21 août 1772 le roi le plus absolu de l'univers, a volontairement renoncé à cette prérogative....

Je déclare encore une fois, du haut de mon trône, que je ne veux jamais acquérir la souveraineté ; c'est un honneur pour moi d'être le défenseur de la vraie liberté. Mais je vous préviens solennellement que si nos côtes sont ravagées, la Finlande mise à feu et à sang, notre capitale menacée d'une invasion, rien de tout cela ne pourra m'être imputé ; ce sera la faute de ceux qui aimeraient mieux voir ici des Russes et l'ambassadeur de Catherine me dictant des lois, que de renoncer à leurs vues égoïstes..... Non, avant de signer la honte de l'État, la couronne me sera arrachée, cette couronne de Gustave-Adolphe que j'ai prise, sinon aussi radieuse qu'il l'a quittée, du moins sans aucune tache. Je me vois obligé de vous déclarer ma volonté : rendez-vous sur-le-champ dans votre salle ; là vous formerez une députation qui se rendra près du maréchal, lui demandera excuse de tout ce qui s'est passé, et l'accompagnera jusqu'à son fauteuil, pour qu'il fasse biffer et rayer du protocole tout ce qui y a été inséré de contraire à la loi. » La séance étant levée, les nobles résolurent de ne pas obéir. Mais, assuré du concours des trois autres ordres, Gustave, au moment où l'on relevait la garde au château, fit arrêter trente membres de la noblesse, parmi lesquels se trouvaient les comtes de Fersen et de Brahé, sénateurs, le comte de Horn, le baron de Geer, etc. Puis, le 21 février, dans une nouvelle séance, Gustave fit lire et adopter un *Acte d'union et de sûreté*, dont voici la teneur :

Article 1er. Nous reconnaissons que nous avons un roi héréditaire, qui a le pouvoir de gouverner le royaume, de le mettre en sûreté pour l'intérieur et l'extérieur, de le maintenir en liberté et de le défendre, de commencer la guerre, de faire la paix, de conclure des alliances étrangères, etc.

Art. 2. Les roturiers seront admis dans le tribunal suprême du roi, où se terminent presque toutes les affaires de justice et de révision, etc.

Art. 3. Une nation libre doit reconnaître à toutes les classes des droits égaux.

Art. 4. Les principales dignités et les places à la cour du roi seront exclusivement réservées aux nobles ; pour les autres, la capacité, le mérite, la vertu civile, seront les seuls titres légitimes.

Art. 5. Les subsides restent soumis à la décision des états.

Art. 6. Les diètes se conformeront, pour les lois proposées par le roi, à ce qui était usité avant 1680.

Art. 7. Confirmation des priviléges de la noblesse et du clergé, comme en l'an 1723, ainsi que pour les villes.

Art. 8. Tous les rois de Suède, à leur avénement, signeront de leur propre main l'*Acte de sûreté*, sans y rien changer.

Art. 9. La forme de gouvernement du 21 août 1772 restera en son entier, dans tous les points qui n'ont pas été modifiés par le présent acte.

Après quelque semblant de résistance, la noblesse fut obligée de signer comme les autres ordres. Quant aux finances, les états se chargèrent de toute la dette nationale, de tous les emprunts qu'on pourrait faire à l'avenir pour la couronne, et accordèrent en même temps tout l'argent nécessaire pour la continuation des hostilités.

Ainsi, au moment même où il semblait le plus près de sa chute, l'actif et adroit Gustave avait rangé la noblesse sous le niveau d'une royauté absolue.

Paix de Werela (14 août 1790).

Cependant la guerre continuait contre la Russie. La campagne de 1789 amena beaucoup d'engagements partiels, mais peu d'événements décisifs. L'année suivante (1790) eut lieu la sanglante bataille navale de Svensksund, le 10 juillet. Les Russes, complétement battus, perdirent quinze frégates, quinze galères, cent dix officiers, près de six mille soldats et marins, et plus de six cents pièces de canon. Cette action termina la guerre; un traité de paix fut conclu et signé dans la plaine de Werela, entre les deux camps, par le général baron Armfeldt pour la Suède, par le général Ingelstroem pour la Russie. Les limites restaient de part et d'autre les mêmes qu'avant le commencement des hostilités.

Assassinat de Gustave III.

Les terribles événements qui se passaient dans l'Europe occidentale attiraient désormais toute l'attention de Gustave et de Catherine. Il est curieux de suivre dans la correspondance du roi de Suède les progrès de son aveugle indignation contre cette révolution française qu'il ne comprend pas[1]. Roi absolu, Gustave croyait qu'il s'agissait en 1789

1. « Je ne vous dis rien de cette pauvre France qu'on *anglise* d'une manière si étrange. Pour commencer à la guérir de ses maux, on lui a donné la fièvre des no-

d'une injure faite par l'anarchie à un roi, à une famille de rois; il conçut le projet de rétablir Louis XVI sur son trône, et de jeter sa légère épée dans la balance des destinées de l'Europe; il s'apprêtait à partir, quand les inimitiés soulevées en Suède par son despotisme lui suscitèrent un meurtrier; on l'en avait averti d'avance.

« Mille indices révélaient une trame; le bruit de son pro-

tables, et on va lui donner le transport au cerveau par les états généraux. Le tiers état et la noblesse sont aux prises en Bretagne, et c'est encore pis, dit-on, en Guienne. Voilà bien des subversions. »

4 *décembre* 1788. « Vous verrez par l'imprimé ci-joint l'horrible confusion où va tomber la France. Voilà l'effet des conseils d'un ministre démocrate, citoyen d'une petite république, et qui croit que l'empire français peut être gouverné par les mêmes principes que la ville de Genève, principes qui cependant l'ont bouleversée elle-même. »

15 *juillet* 1789. « Les choses en France vont de mal en pis. Les gardes françaises et même les gardes du corps ont fait une déclaration dans le goût de celles que fit l'armée suédoise l'année dernière. On a cassé des gardes du corps. Le roi fait marcher toutes les troupes allemandes vers Paris et Versailles. Le maréchal de Broglie a été declaré généralissime. Avec tout cela on ne sait pas quel parti le roi prendra. Tantôt il suit les avis des princes ou de la reine, tantôt ceux de M. Necker. Le pis, dans ces occasions désespérées, est de ne pas prendre de parti du tout, et c'est ce qu'il paraît que le roi de France fera. Tout cela me fait de la peine. Quoiqu'on m'ait abandonné, moi le plus ancien allié de la France, à la merci de mes ennemis, je ne puis quitter l'habitude de m'intéresser à ce pays et à son roi. Un sentiment entretenu pendant quarante-trois ans ne s'efface pas si vite. »

1er *août* 1789. « Rien de plus affreux que ce qui s'est passé à Paris, du 12 au 15 juillet: les Invalides forcés, le canon et les armes employés contre la Bastille; cette forteresse prise d'assaut, le gouverneur, M. de Launay, traîné par la populace à la place de Grève, décapité, sa tête portée en triomphe autour de la ville, le même traitement fait au prévôt des marchands, la formation d'une milice bourgeoise de quarante-huit mille hommes, les gardes françaises et suisses réunis avec le peuple, M. de La Fayette proclamé commandant général de la milice parisienne, les cocardes bleues et rouges arborées au lieu des blanches, les états déclarant les ministres du roi et les agents civils et militaires de l'autorité responsables à la nation; le roi enfin seul, accompagné de Monsieur et du comte d'Artois, allant à pied, sans suite, au milieu de l'assemblée des états, faire presque amende honorable, et demander leur secours pour apaiser les troubles; voilà ce qui s'est passé, et voilà comment la faiblesse, l'incertitude et une imprudente violence vont renverser le trône de Louis XVI. Des lettres de Hollande disent que Necker est rappelé. »

7 *août* 1789. « J'attends la poste avec impatience pour avoir des nouvelles de France; cette révolution étonnante va jeter toute l'Europe dans le chaos. »

13 *août* 1789. « Je n'ai pu dormir cette nuit, je croyais toujours voir la tête de Foulon que ces enragés donnaient à baiser à Berthier, son gendre. Et c'est là ce charmant Paris, où toutes les nations d'Europe se réunissaient pour chercher les plaisirs et se consoler de leurs chagrins: quels horribles gens! Ce sont les cannibales de l'Europe; comment allier à tant de grâce et d'amabilité une férocité si réfléchie. »

19 *août* 1789. « Que dites-vous de la France et de l'anarchie qui s'y établit? Ce sera pire que chez nous autrefois; mais les passions ont-elles jamais écouté la raison? J'ai écrit au comte d'Artois et au prince de Condé pour leur offrir ici un asile. Il me paraît que je ne pouvais moins faire pour le petit-fils de Louis XV. »

8 *septembre* 1789. « Le roi de France a sanctionné la monstrueuse constitution française. Le pauvre prince! il est véritablement aujourd'hui la vive image du roi Pétaud, chez qui l'on faisait tout ce que l'on voulait. »

chain assassinat était répandu dans toute l'Allemagne.... Le roi de Suède averti par ses nombreux amis, qui le suppliaient de se tenir sur ses gardes, répondit, comme César, que le coup une fois reçu était moins douloureux que la crainte perpétuelle de le recevoir, et qu'il ne pourrait plus boire même un verre d'eau s'il prêtait l'oreille à tous ces avertissements. » Le soir même qui précéda le bal masqué pendant lequel il devait succomber, Gustave reçut, à souper, une lettre d'avis dont il se moqua, ou plutôt « son âme intré-

25 *novembre* 1789. « J'ai proposé de faire venir les héros du faubourg Saint-Antoine pour nous montrer la manière de prendre les châteaux forts. En vérité ce qui se passe en France actuellement paraîtra dans un siècle aussi atroce que fabuleux. . . . . . . »

« Je ne crois pas le moment venu pour tâcher de sauver le roi de France. Une guerre civile qui probablement ne tardera pas en fera naître les moyens. »

29 *décembre* 1789. « Je gémis sur le sort de cette pauvre France, et je vous assure que mes anciens sentiments ne sont pas éteints : mais je les conserve au roi de France, à la France, et non plus au roi des Français qu'à l'assemblée démagogue du soi-disant peuple français, qui n'est qu'un peuple de cannibales. »

2 *mars* 1790. « La motion des Jacobins est calquée sur ce qu'on projetait de faire de moi en 1788, mais je n'étais pas Louis XVI. »

23 *mai* 1790. « Voilà donc cette révolution de 1789, qui devait être si sanglante et si terrible, terminée sans aucune aventure : tout le monde se trouve sur ses jambes, et ils n'ont conservé que la honte d'avoir fait des efforts inutiles et contraires au véritable bien de l'État, pour affermir encore davantage l'autorité royale qu'ils avaient voulu détruire. Qu'ils comparent ce qui s'est passé ici et ce qui se passe en France, et qu'ils jugent qui a rendu un service plus véritable à sa nation, et qui a mieux vu, ou ma fermeté inflexible, ou la bonté facile et faible de Louis XVI. »

23 *mai* 1790. « Ce pauvre roi de France s'est mis pieds et poings liés entre les mains de M. de La Fayette, et vient de signer un écrit, par lequel il s'engage à suivre aveuglément toutes ses directions, à condition qu'il lui procurera quelques prérogatives fort peu importantes en comparaison de celles dont on l'a dépouillé. C'est rendre véritablement M. de La Fayette maire du palais. »

2 *juin* 1790. « Hélas ! si ma cousine l'impératrice de Russie eût été roi de France, combien de grandes choses n'aurions-nous pas faites ensemble ! »

10 *juillet* 1790. « Tant que les Jacobins existent on ne peut compter sur rien.... Si le ciel permet la destruction de cette affreuse Assemblée nationale qui, non contente de bouleverser sa propre patrie, veut encore troubler la tranquillité des autres pays, le dégoût que l'oppression de l'anarchie aura opéré et la victoire que les bons principes auront obtenue, donneront une juste faveur au gouvernement monarchique.... Il faut donc que l'affaire de France marche la première. »

27 *juin* 1791. — A M. le marquis de Bouillé. — « .... L'entrevue de Pilnitz décidera de bien des choses, et il est temps qu'on prenne un parti, car la saison s'avance ; l'hiver deviendra l'allié le plus utile de l'Assemblée nationale.. J'attends la résolution définitive de l'impératrice de Russie ; mais je dois vous avertir d'avance que tous les marins et les cartes marines que nous avons ici prouvent qu'une flotte ne peut entrer dans le port d'Ostende, et il est à remarquer que l'entrée de ce port n'est praticable qu'en passant devant Dunkerque. Cela n'empêchera pas l'exécution du projet si on trouve une sûreté pour l'hivernage ; mais vous sentez bien que l'opération combinée ne peut avoir lieu et que la flotte une fois partie des ports de Suède doit, sans s'arrêter, exécuter son entreprise. Cela me conviendrait aussi mieux, car tous ces grands plans combinés réussissent rarement. .. Ce serait un très-grand point que la neutralité de l'Angleterre dont vous me parlez ; pour la Hollande, je doute qu'on puisse compter sur ses troupes ; c'est une affaire trop compliquée de remuer cette masse. Pour moi, je suis prêt.... » 2 *septembre* 1791.

pide lui fit braver, non l'avertissement, mais la mort. Il alla au bal. A peine avait-il parcouru la salle, qu'il fut entouré, comme on le lui avait prédit, par un groupe de personnes masquées, et séparé comme par un mouvement machinal de la foule des officiers qui l'accompagnaient. A ce moment, une main invisible lui tira par derrière un coup de pistolet chargé à mitraille. Le coup l'atteignit dans le flanc gauche, au-dessus de la hanche; Gustave fléchit dans les bras du comte d'Armsfeld, son favori. Le bruit de l'arme, la fumée de la poudre, les cris : *Au feu!* qui s'élevèrent de partout, la confusion qui suivit la chute du roi, l'empressement réel ou simulé des personnes qui se précipitaient pour le relever, favorisaient la dispersion des assassins; le pistolet était tombé à terre. Gustave ne perdit pas un moment sa présence d'esprit; il ordonna qu'on fermât les portes de la salle et qu'on fît démasquer tout le monde; quelques instants après, il s'informa si l'assassin avait été arrêté; on lui répondit qu'il était encore inconnu : « Dieu veuille, dit-il, qu'on ne le dé« couvre pas! » Des neuf confidents ou complices du crime, huit étaient déjà sortis sans avoir éveillé aucun soupçon; il n'en restait plus qu'un dans la salle, affectant une lenteur et un calme garants de son innocence. Il sortit le dernier de la salle; il leva son masque devant l'officier de police, et lui dit en le regardant avec assurance : « Quant à « moi, monsieur, j'espère que vous ne me soupçonnerez pas. » Cet homme était l'assassin. On le laissa passer; le crime n'avait d'autres indices que le crime lui-même, un pistolet et un couteau aiguisé en poignard, trouvés sous les masques et sous les fleurs sur le plancher de l'Opéra. L'arme seule révéla la main. Un armurier de Stockholm reconnut le pistolet et déclara l'avoir vendu peu de temps avant à un gentilhomme suédois, ancien officier des gardes, Ankastroem. On trouva Ankastroem chez lui, ne songeant ni à se disculper ni à fuir. Il reconnut l'arme et le crime. Un jugement injuste, selon lui, et à l'occasion duquel cependant le roi lui avait fait grâce de la vie, l'ennui de l'existence dont il voulait illustrer et utiliser la fin au profit de sa patrie; l'espoir, s'il réussissait, d'une récompense nationale digne de l'attentat, lui avaient, disait-il, inspiré ce projet[1]. » Il n'avoua que quelques jours après le complot et nomma alors

1. Voy. le récit de M. de LAMARTINE dans les *Girondins*.

les complices, dont les principaux appartenaient aux premières familles de la Suède ; c'était le comte de Ribbing, le comte de Horn, le baron d'Erensward et enfin le colonel Lilienhorn. Gustave III mourut lentement; il se réconcilia avec ceux de ses adversaires qui avaient combattu loyalement et ouvertement sa politique ; il nomma le duc de Sudermanie régent, institua le conseil de régence, nomma Armsfeld, son ami, gouverneur militaire de Stockholm et prépara tous les appuis qui pouvaient affermir la minorité du jeune roi, son fils, âgé de treize ans. Enfin il se confessa, dit qu'il emportait devant Dieu, à défaut de grands mérites, la conscience de n'avoir fait aucun mal volontaire, embrassa une dernière fois sa famille et s'endormit pour toujours

Avant d'expirer, Gustave avait fait sceller du sceau royal plusieurs liasses de papiers enfermées ensuite sous ses yeux dans un coffre à trois serrures, qui devait être porté à l'université d'Upsal, et ouvert seulement un demi-siècle après sa mort. Des trois clefs, l'une avait été confiée par Gustave III au duc de Sudermanie son frère, l'autre au chancelier et la troisième à l'archevêque d'Upsal. L'opinion se répandit que ce coffre mystérieux contenait l'histoire secrète de la naissance du prince royal, sur laquelle avaient couru des bruits fort scandaleux[1]. Tout au contraire, quand on ouvrit le coffre en 1842, on y trouva seulement une nouvelle copie de la déclaration d'Adolphe-Frédéric, de Louise-Ulrique, des princes Charles et Frédéric, de la princesse Sophie-Albertine et de la reine Sophie-Madeleine, père, mère, frères, sœur et femme de Gustave III, attestant que Gustave-Adolphe était bien réellement le fils du roi. Les autres papiers contenus dans ce coffre étaient des lettres des rois et des princes de l'Europe, Frédéric le Grand, Catherine II, Louis XV, Louis XVI, lettres presque toutes confidentielles, puis la correspondance du roi, les lettres de Choiseul, de M. de Vergennes, de Voltaire, de Marmontel, de Grimm, de Mmes du Deffant, d'Egmont, de La Marck et de Boufflers.

Enfin on y trouva les mémoires de Gustave III, entrepris à dix-neuf ans, laissés et repris souvent dans la suite ; ils commencent par deux vers de *la Henriade* :

> Je t'implore aujourd'hui, sévère Vérité ;
> Dis les malheurs du peuple et les fautes des princes.

1. On en trouvera le récit dans l'ouvrage de Brown : *les Cours du Nord,* t. I, p. 28 sq. — M. Lebas les a rapportés dans son *Histoire de Suède*.

Ils contiennent des citations, des réflexions, le projet de la révolution de 1772, les brouillons des œuvres dramatiques de Gustave, un mémoire adressé par lui en 1777 à Catherine II sur le changement de la politique européenne, par suite de l'extension excessive des armées permanentes ; des ordres pour faire confectionner des meubles semblables à ceux du château de Versailles ; puis la liste des subsides que lui fournit la cour de France. On y voit, par exemple, écrit de la main de M. de Vergennes, et adressé au lecteur de la mère du roi, un envoi de cinq mille ducats[1], et il y a en note, de la main de Gustave, que ce n'est que la moitié de la somme qu'il lui faut pour sa révolution ; « car, dit-il, c'est un moment où il ne faut pas épargner l'argent. »

§ 3. LETTRES ET SCIENCES EN SUÈDE SOUS GUSTAVE III.

GUSTAVE III LITTÉRATEUR. — DALIN, KELGRENN, LIDNER, Mme LENNGREN. — BELLMANN. — LÉOPOLD. — DES SCIENCES EN SUÈDE AU XVIIIe SIÈCLE. — SERGELL.

Gustave III littérateur.

Nous avons dit quels efforts fit Gustave III pour donner à la Suède un siècle littéraire. Il réussit à former beaucoup d'écrivains de talent, mais il n'eut pas d'esprits originaux. L'influence française dirigea les poëtes comme le théâtre et la cour ; les trois unités, l'alexandrin et la poésie didactique furent les premiers maîtres de la littérature suédoise. Gustave III, nous l'avons dit, n'aimait que la France après la Suède. Il admirait Voltaire, adorait Racine, condamnait Shakspeare et détestait, disait-il, la langue allemande à l'égal du tabac. Marmontel lui envoyait ses *Incas;* il lisait au milieu des camps les pièces de Destouches, les romans de Mme de La Fayette et les *Mille et une Nuits;* il traduisait enfin *la Henriade* et se rappelait ses soupers avec Mme de Guéménée. Ses drames portent le cachet des théories littéraires de ses deux maîtres, Dalin et le comte de Tessin ; son style est symétrique et même un peu roide ; sa gravité n'est pas sans enflure et ses maximes philosophiques sont beaucoup trop fréquentes.

Dalin, Kelgrenn, Lidner, Mme Lenngren.

Dalin, son précepteur, mort en 1763, avait montré les mêmes défauts que nous venons de signaler dans son poëme

1. Chaque ducat valant onze francs cinquante-cinq centimes.

Sur la liberté suédoise, froide amplification de rhétorique, dans ses pâles œuvres dramatiques et dans ses madrigaux. Le sénat, qu'il avait flatté, l'ayant chargé d'écrire une histoire de la Suède, il composa trois volumes qui s'arrêtent après le règne de Charles IX. La seule partie remarquable de cet ouvrage est celle où Dalin établit que la Suède était primitivement une île, opinion contestée aujourd'hui. (M. Nilsson, célèbre professeur à Lund, appuyant ses conclusions sur la géologie et surtout sur la faune du pays, soutient au contraire que la péninsule tenait jadis au sol allemand.)— Vers le même temps, le comte de Gyllenborg et le sénateur Oxenstiern, descendant du chancelier, composaient, celui-là des poésies didactiques, celui-ci un poëme sur les *Heures du jour,* et Kelgrenn, auteur de poésies lyriques comme la *Nouvelle création,* qui vivent encore, subissait un des premiers, mais vers la fin de sa vie, l'influence de Klopstock, qui allait être si décisive pour la génération suivante. Un prêtre, nommé Choroeus, et le poëte Lidner trouvèrent des inspirations plus originales dans la piété et la mélancolie, et M[me] Lenngren surtout, dans une époque où l'afféterie et la roideur étaient de mode, se montra observatrice très-fine des mœurs et des passions; ses poésies respirent un goût, une grâce et une simplicité remarquables :

« Je n'habite qu'une humble cabane rustique; mais cette cabane est à moi, et l'on s'incline quand on veut y entrer.

« Son toit ne s'élève qu'à quelques pieds au-dessus du sol, tandis que tout auprès, dans le parc, est un château superbe.

« Là réside un seigneur inquiet dans son faste et son opulence. Moi je dors paisiblement.

« C'est un homme de cour, voilà son malheur. Il porte une étoile brillante sur la poitrine. Mais le pauvre seigneur, combien il a peu de joie !

« J'étais, par une belle soirée, assis devant ma cabane, quand tout à coup j'entends aboyer sa meute qui traverse la bruyère.

« Sa seigneurie s'avance vers moi, tandis que je chantais avec bonheur les bontés de la Providence.

« C'était une chanson que j'avais faite pour louer le Dieu qui me donne la paix et le contentement,

« La santé et le pain quotidien, le repos après le travail et les jours sans inquiétude.

« Le seigneur s'arrêta le fusil à la main, en écoutant ma chanson. J'ôtai mon bonnet et il continua son chemin en me remerciant.

« Un soupir s'échappa de ses lèvres. Ah! je l'entendis; ce soupir voulait dire : Donne-moi ton cœur joyeux et prends mon château.

« Mes yeux s'élevèrent vers celui qui a fait ainsi le partage des biens de ce monde : les palais aux grands et la gaieté aux petits! »

Bellmann.

De tous les poëtes qui entouraient Gustave III, Bellmann est certainement resté le plus populaire. Né à Stockholm en 1740, mort le 10 février 1795, il ne quitta jamais sa patrie, vécut tranquille, joyeux, épicurien et pauvre. Quant aux biens de ce monde, Gustave III était son caissier. « Madame, écrivit un jour Gustave de sa royale main et de son style le plus français à la femme du directeur de la loterie, vous savez que j'ai toujours aimé les poëtes, et surtout les poëtes suédois. Vous savez que ces messieurs sont toujours pauvres et qu'ils demandent toujours des secours. Vous savez aussi que leur verve n'est heureuse et facile qu'autant que leur bourse est remplie. Mais ce que vous ne savez pas, c'est à quoi tout ceci va aboutir, et vous m'avouerez qu'en le lisant vous dites à part : Où mènera tout ceci? Un peu de patience et vous le saurez. C'est que je viens d'apprendre qu'il y a une place de secrétaire vacante dans la direction de la loterie royale, et que j'ai reçu une requête en vers du fameux Bellmann, autrement dit l'Anacréon de la Suède, qui me demande ma recommandation auprès de messieurs de la direction. Comme une telle recommandation serait un ordre et que je ne veux gêner personne, encore moins ces messieurs, je m'adresse à vous, madame, pour vous prier d'être la solliciteuse de cette affaire auprès de votre mari. Les Muses sont les déesses des poëtes et, comme elles sont femmes ainsi que vous, à qui pourrais-je mieux adresser mon pauvre protégé? Je le laisse en vos mains, et je vous prie de vous charger de son sort. » Bellmann obtint la place, paya un remplaçant et vécut sans embarras. Quand il sentit venir sa fin, il assembla ses amis et, le verre en main, il entonna son chant du cygne. Toute la nuit il chanta avec enthousiasme; il chanta ce qui lui était advenu de joyeux

sur la terre, les bienfaits de la Providence, l'amour du pays, puis, tout à coup, prenant un autre rhythme et baissant le ton, il adressa à chacun sa strophe d'adieu. Au point du jour, ses amis, émus jusqu'aux larmes, le conjuraient de cesser; mais il leur répondit : « Mourons en chantant comme nous avons vécu. » Il avait vécu au cabaret, et ses dignes compagnons, bien souvent nommés dans ses vers, étaient l'horloger Fredman, qui n'eut jamais ni horloges ni pratiques; le père Berg, tapissier et virtuose, et le père Bergstrœm, joyeux ménétrier. Cette verve de gaieté que Bellmann possédait au plus haut point semble avoir été amoindrie par la froide influence de la littérature de son temps. On ne peut attribuer qu'à son époque une certaine touche savante qui dépare ses écrits dont le fond paraît si naturel. Pluton, Neptune, les Nymphes et les Sirènes, Éole et Amaryllis, se rencontrent dans ses couplets qui sont singulièrement entremêlés de prose et de vers, de français et d'allemand. Outre ses chansons bachiques, Bellmann a laissé beaucoup d'idylles et de poésies religieuses, et un recueil en prose de réflexions sur plusieurs textes évangéliques. Les petites pièces dont voici la traduction sembleront, je pense, écrites avec une douce sensibilité :

« LE CHANT DU BERCEAU. — Dors paisiblement, petit Charles, tu t'éveilleras assez tôt pour le monde et tu goûteras son fiel. Le monde est une maison de deuil. Comme on respire on expire, et la tombe vous enferme.

« Sur un champ de fleurs courait une source fraîche. Un petit enfant vient au bord et regarde dans l'onde; à peine a-t-il aperçu son image qu'elle se trouble et s'efface.

« Ainsi passe tout ce qui peut ici-bas nous charmer; on respire joyeux et libre, on est ensuite étendu dans la fosse. Petit Charles, tu y penseras un jour; maintenant tu regardes les fleurs qui parent le printemps.

« Dors, dors, petit enfant, que le bonheur soit ton gardien! Quand tu te réveilleras, je te ferai avec mes ciseaux un cheval en papier avec un beau cavalier, et puis nous ferons un château de cartes, nous le bâtirons et puis nous le renverserons pendant que tu chanteras tout joyeux.

« Maman vient d'acheter pour son petit homme de jolis souliers tout neufs, et si petit Charles veut être sage, papa reviendra bientôt; il rapportera un gâteau pour son en-

fant. Dors, petit enfant, cache ta tête bien vite dans ton oreiller. »

« LA PÊCHE. — Debout, Amaryllis, éveille-toi au plus vite! le ciel est pur et l'air est froid. Vois-tu les rayons du soleil s'étendre pleins de couleur et revêtir bois et vallons? Allons sans frissonner passer la matinée au sein des eaux; que le sommeil s'envole de tes yeux et de ton cœur! — La pêche nous appelle, les filets sont préparés, l'heure nous presse; allons! suis-moi, avec ta courte jaquette et tes cheveux nattés. Perches et brochets sautillent à la surface des eaux. Éveille-toi, mon Amaryllis, que ton regard m'égaye. Le dauphin et la sirène sont joyeux, quand ils voient notre barque faire clapoter l'eau en se jouant. — Prends ta ligne et tes hameçons; il fait beau temps, dépêche-toi! Écoute, nous allons passer l'eau là-bas où tu sais bien, vers le petit ravin où la promesse d'un amour éternel nous a unis, pendant que Thyrsis était bien en peine. — Monte dans la barque et chantons; l'amour doit retentir dans nos cœurs. Éole devient méchant; moi, je brave la tempête; quel plaisir de raser les vagues ainsi penché dans tes bras! ainsi je te suivrai.... jusque dans la mort! Chantez! Sirènes, vous connaissez ces mystères! »

Léopold.

Esprit fort différent de ceux que nous venons de citer, Léopold, né en 1756, secrétaire d'État en 1808 et mort en 1829, a été en Suède le dernier représentant de l'école française et des alexandrins. Froid rhétoricien et faible philosophe, il a écrit deux froides tragédies : *Odin* et *Virginie*, et des poésies lyriques où, à défaut de l'inspiration, qu'il se commande inutilement, on rencontre, comme dans Jean-Baptiste Rousseau, une harmonie vide, mais sonore. Voici les vers que l'*Été* lui inspire :

« Sans cesse, ô nature, tu te renouvelles de jour en jour! Verdure de la terre, pourpre du ciel, tout est jeune, tout est beau.

« Tes rayons d'or, soleil éternel, tes étincelles ardentes répandent un réseau de lumière dans les vastes campagnes.

« Fleuve limpide, ton onde brillante s'épanche, comme autrefois dans les champs cultivés par la charrue, entre tes rives parsemées de fleurs.

« Forêt profonde, les mêmes chants résonnent sur ta feuillée, et tes rameaux étendent le même ombrage sur les pas des rêveurs solitaires.

« Sans joie et sans douleur, tout revient à sa forme première;mon cœur seul, hélas! mon cœur n'est plus le même qu'autrefois. »

Des sciences en Suède au XVIIIe siècle.

Les sciences trouvèrent pendant l'époque à laquelle Gustave III a laissé son nom plus de disciples que les lettres. Linnée, mort en 1778, avait ouvert la marche. Pauvre d'abord, élevé presque par charité à Upsal, protégé par quelques Suédois, puis par l'illustre Hollandais Boerhaave et le grand botaniste Olaüs Celsius, il inventa, en botanique, la langue et la méthode et laissa après lui toute une brillante école de naturalistes et de voyageurs. L'astronome André Celsius, dont il partageait le système sur la diminution constante des eaux de la mer, avait été son contemporain; il attacha le nom de Solander, son disciple, à une classe de plantes qu'il découvrit parmi celles que Solander rapporta du cap de Bonne-Espérance; il envoya à Surinam son autre élève, Daniel Rolander, qui avait élevé son fils et qui devint jaloux d'un maître tel que Linnée; il publia lui-même, après la mort prématurée d'Hasselquist, qu'il avait prévue, les nombreux résultats du beau voyage de ce naturaliste en Orient. Il inspira enfin Thunberg, voyageur au Japon en 1776, et Sparrmann qui, après un voyage en Chine à dix-neuf ans, devint le compagnon de Cook et de Forster.

L'érudition, dans toutes ses branches, vit naître aussi en Suède, au XVIIIe siècle, de beaux monuments, comme le Glossaire de Ihre, le Traité sur les langues hébraïque, chaldéenne, syriaque et arabe de Scherping, le Dictionnaire lapon de Fiallstrom et le Vocabulaire finlandais de Insleen. Lagerbring ou plutôt Layer-Bring, puisque le premier mot, signifiant *laurier*, avait été ajouté à son nom Bring quand le roi l'avait anobli, en 1769, composa en quatre volumes in-4°, d'après les actes officiels, une Histoire de Suède qui, malheureusement, n'est pas finie, mais dont il donna lui-même un bon résumé; le chapelain Nordberg écrivit une Histoire de Charles XII très-longue, très-lourde et moins exacte que celle de Voltaire; Fant, mort en 1817, et qui enseigna trente ans l'histoire à l'Université, publia le pre-

mier volume de la collection des Annales suédoises confiée après lui à MM. Schrœder et Geyer, et la Suède du XIX[e] siècle recueillit enfin de celle du XVIII[e] beaucoup de grands travaux à continuer ou à dépasser.

Sergell.

Les arts durent beaucoup à la faveur de Gustave III. Le plus célèbre et le plus chéri de ses protégés fut Sergell. Envoyé à Rome par les soins du roi, il y sculpta le groupe de *Cupidon et Psyché* bien connu dans le nord. A Paris, il exécuta l'*Otriades* mourant, un des plus beaux ouvrages de sculpture, au dire de Winckelmann. De retour en Suède, il fit les bustes du roi et de la famille royale qu'on admire aujourd'hui dans le grand palais de Stockholm. Il accompagna bientôt après Gustave en Italie. Triste et abattu après la mort d'un roi à qui il devait tout, il ne fit plus que les deux figures colossales, la Suède et la Gothie, qui ornèrent le tombeau de Gustave, et sa statue en bronze. On admire surtout dans ses œuvres l'expression et le sentiment.

§ 4. FRÉDÉRIC IV, CHRISTIAN VI, FRÉDÉRIC V, CHRISTIAN VII (1699-1808).

RÉFORMES INTÉRIEURES DE FRÉDÉRIC IV EN DANEMARK (1699-1730). — CHRISTIAN VI (1730-1746); SA DÉVOTION; INFLUENCE DE L'ALLEMAGNE, — PROGRÈS DES SCIENCES, DES LETTRES, DU COMMERCE, ETC. — AFFAIRES EXTÉRIEURES SOUS CHRISTIAN VI. — FRÉDÉRIC V (1746-1765); BERNSTORF. — COURTE GUERRE ENTRE LE DANEMARK ET LA RUSSIE. — RÉFORMES INTÉRIEURES; PROGRÈS DE LA MARINE DANOISE. — CHRISTIAN VII (1765-1808); FAVEUR DE STRUENSÉE. — DISGRACE DE STRUENSÉE. — ADMINISTRATION D'ANDRÉ BERNSTORF.

Réformes intérieures de Frédéric IV en Danemark (1699-1730).

Depuis la mort de Charles XII et la paix de 1720, le Danemark avait joui d'une tranquillité profonde, pendant laquelle d'utiles réformes intérieures avaient pu trouver place. La Suède lui avait, il est vrai, enlevé quelques provinces, mais ces possessions n'avaient jamais été pour le Danemark que la source de nombreux embarras; la Poméranie avait été rachetée moyennant une grosse somme, dont le secours fut fort utile aux finances; enfin, la Suède épuisée, n'inspirait pas d'inquiétudes pour l'avenir.

Les premiers soins de Frédéric furent pour les colonies et le

commerce extérieur. Christian IV avait fondé, en 1678, une compagnie des Indes orientales; maîtresse d'abord de Tranquebar et de plusieurs points importants sur la côte de Malabar et au Bengale, cette compagnie s'affaiblit ensuite par une mauvaise administration et par de longs démêlés avec le rajah de Tanjore; Frédéric essaya inutilement de lui donner quelques forces; elle dut suspendre ses opérations, étouffée par la concurrence des Anglais et des Hollandais. Le Danemark conserva cependant Tranquebar et y fonda des missions évangéliques en 1705. En Amérique, déjà maître de l'île de Saint-Thomas, l'une des Antilles, depuis 1671, le Danemark prit possession, en 1719, de la petite île de Saint-Jean, et acheta à la France, en 1733, celle de Sainte-Croix. Le Groënland avait reçu jadis des colonies norvégiennes, dont le souvenir était presque perdu, surtout depuis la grande peste de 1349; un pauvre pasteur de Norvége, Jean Egède, obtint du roi et des commerçants de Bergen la formation d'une compagnie commerciale dans ce pays; il partit avec sa femme, le 3 mai 1721, instruisit et baptisa les naturels, et fonda, sans être réellement soutenu par le gouvernement, une nouvelle colonie et une mission danoise au Groënland.

A l'intérieur, Frédéric favorisa le fisc royal par le privilége des quatre espèces, c'est-à-dire le monopole du vin, du sel, de l'eau-de-vie et du tabac concédé à la ville de Copenhague à condition que ces denrées y seraient portées sur des navires danois; mais la contrebande étrangère empêcha cette mesure de réussir et la fit bientôt abolir. Les sages réformes et l'économie des précédentes années n'en permirent pas moins au roi, lors du terrible incendie de 1728, qui dévora deux mille cinq cents maisons, six églises, l'hôtel de ville, l'Université et plusieurs bibliothèques de Copenhague, de distribuer d'innombrables aumônes et d'abolir les impôts pendant quelques années pour les habitants de la capitale. On lui doit aussi l'institution de la poste et des écoles communales et l'abolition du servage.

Christian VI (1730-1746); sa dévotion; influence de l'Allemagne.

Le fils et successeur de Frédéric, Christian VI, se laissa dominer, pendant quelques années, par son confesseur Bluhme et par la reine, Sophie-Madeleine de Brandebourg-

Culmbach, dont la piété était exagérée. Non-seulement il s'occupa beaucoup d'œuvres charitables, accorda une faveur marquée aux théologiens et aux missionnaires, soutint les efforts d'Egède et de son fils dans le Groënland et fit instituer pour la surveillance du clergé et pour la censure littéraire un *collége général de l'inspection des églises*; mais, de plus, on le vit donner beaucoup de temps aux pratiques religieuses, instituer pour les jeunes gens, après leur première communion, une cérémonie publique et solennelle de confirmation, faire rédiger des recueils de cantiques, ordonner des instructions publiques sur le catéchisme, défendre toute représentation théâtrale, quoique ce fût justement l'époque où le célèbre poëte Holberg écrivait, prononcer de rigoureuses peines contre le jurement et le blasphème, et mettre à l'amende quiconque n'assistait pas régulièrement au service divin. Une inspiration plus intelligente et plus libérale lui dicta l'ordre donné à tous les seigneurs territoriaux de construire dans chaque village une école; dès 1742, toutes ces écoles furent en activité. Outre l'influence d'une dévotion exagérée, un fâcheux germanisme avait envahi la cour. Le roi ne se servait pas de la langue danoise; la reine affichait pour elle sa haine et son dédain. Hautes dignités et emplois inférieurs étaient également livrés aux gens venus d'Allemagne. La piété n'éteignait pas dans le cœur frivole de la reine l'amour du luxe et des folles constructions; le château de Christiansborg, qu'elle fit bâtir, coûta la somme énorme de vingt-sept tonnes d'or; elle en fonda beaucoup d'autres fort coûteux. Aussi le règne de Christian VI, malgré une tranquillité constante, malgré les progrès du commerce et d'abondants subsides, fut-il troublé sans cesse par des embarras d'argent.

Progrès des sciences, des lettres, du commerce, etc.

Il a pourtant son beau côté. L'Université, brûlée sous le règne précédent, fut reconstruite magnifiquement et bien dotée; l'étude du droit surtout prit, à partir de cette époque, un grand éclat; le théâtre d'anatomie et de chirurgie fut fondé en 1736, celui de médecine en 1740, et la société de langue et d'histoire danoises en 1746. Ajoutons à cela les voyages scientifiques aux dépens de l'État, l'institution de compagnies littéraires et savantes, des pensions et des hon-

neurs accordés aux artistes étrangers et la fondation d'une académie de peinture à Copenhague.

Le commerce et l'industrie ne furent pas non plus négligés. Sur la proposition du comte Danneskiold-Samsoe, le Danemark eut un *département de l'économie rurale et du commerce*, dont les attributions, au dehors comme au dedans, furent très-étendues, et qui défendit de porter des bijoux, des dentelles, des étoffes de laine et de soie non fabriqués en Danemark. Une banque d'assignation fut aussi instituée en 1736. Des compagnies de commerce s'organisèrent pour l'Islande et le Finmark. La marine eut de nouveaux chantiers, par exemple celui de Christianshafen dans l'île d'Amack réunie à Copenhague, et l'industrie prit un assez grand développement pour qu'on puisse dire aujourd'hui qu'elle date véritablement de cette époque en Danemark; vers 1740, six mille sept cents personnes étaient occupées dans Copenhague aux métiers, aux fabriques et aux manufactures. Quant à la Norvége, le roi approuva l'institution d'une *compagnie noire*, qui dut s'occuper des moyens de perfectionner la fabrication de la poix, du goudron, du noir de fumée, de la poudre, du fer, du soufre, de l'alun, du vitriol, etc. Un des premiers actes de Christian VI avait été de supprimer la milice du règne précédent afin d'adoucir le sort des paysans; mais, sous différents prétextes, on les laissa attachés à la glèbe, puis on rétablit la milice qui fut, comme par le passé, coûteuse et médiocrement équipée; mais la marine militaire fut, par les soins du comte Danneskiold-Samsoe, mise sur un pied imposant : pendant son administration de onze années, il porta la flotte de sept vaisseaux de ligne et deux frégates à trente vaisseaux de ligne et seize frégates, non compris les petits bâtiments.

Affaires extérieures sous Christian VI.

Malgré quelques menaces de guerre, les rapports extérieurs du Danemark, pendant le règne de Christian VI, furent en général bienveillants. En 1732, Christian conclut un traité avec les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg; deux ans après, une convention nouvelle avec la Suède assura la paix pour quinze années. Quelques contestations avec Hambourg se terminèrent à l'amiable, au moyen d'un fort subside payé au Danemark. Un engagement envers l'Angleterre força un instant seulement Christian VI à inter-

venir dans la guerre de la succession d'Autriche, et si, à la fin de son règne, les prétentions de son fils à la succession de Suède échouèrent, un arrangement conclu en 1744 fit espérer, du moins en Danemark, que le duc de Holstein-Gottorp, désigné, renoncerait à ses droits éventuels sur le Slesvig.

Frédéric V (1746-1765); Bernstorf.

Après l'avénement de Frédéric V, les mœurs publiques prirent, en Danemark, un autre aspect; au lieu du rigorisme qu'avait affiché le règne précédent, la cour donna des concerts et des bals, où la noblesse ne fut pas seule invitée; les théâtres se rouvrirent, et Holberg put voir, après un long silence, ses comédies applaudies de nouveau. Quelques mesures populaires accrurent l'affection publique déjà gagnée par l'amabilité et la modestie du prince royal; la reine, Louise, fille de Georges II d'Angleterre, partageait sa popularité.

La haute administration resta confiée aux mêmes hommes. Le comte allemand Schulin conserva son influence méritée; il fut remplacé, après sa mort, par l'illustre Jean Hartwig Ernest Bernstorf. Jean-Louis Holstein et Henri Stampe conservèrent aussi les emplois qu'ils remplissaient avec honneur. Le favori du roi, Adam Gottlob Moltke, intime ami du prince royal, obtint une grande influence, et fut nommé comte de Bregentved.

Grâce aux efforts réunis de Schulin et de Bernstorf, une cordiale entente rapprocha le Danemark et la Suède, et leurs prétentions diverses sur le Slesvig et le Holstein furent réglées par un traité du 23 avril 1730, par lequel le roi de Suède, Adolphe-Frédéric, comme chef de la plus jeune branche de Holstein et Kiel, renonçait de nouveau à tous ses droits sur le Slesvig, et s'obligeait de plus, si la partie ducale du Holstein venait à échoir à sa famille, à l'échanger alors contre les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst. En 1751, les frontières entre la Suède et la Norvége furent définitivement fixées, et, pour affermir l'amitié entre les deux pays, Bernstorf fit projeter entre le fils d'Adolphe-Frédéric, plus tard Gustave III, et la fille de Frédéric V, Sophie-Madeleine, un mariage qui, malgré quelque opposition en Suède, s'accomplit en effet après la mort de Frédéric.

Le Danemark ne prit aucune part aux guerres qui agitèrent l'Europe pendant toute cette époque ; il fut au contraire plus d'une fois invoqué comme médiateur dans la guerre de sept ans, et fit conclure, fort inutilement du reste, entre les puissances qui se disputaient l'Allemagne du Nord, la convention de Kloster-Seven. Malheureusement la neutralité était pour le Danemark aussi coûteuse qu'une guerre ; car il fallut pendant plusieurs années, pour protéger les frontières, conserver dans le Holstein une armée de vingt-quatre mille hommes, et le commerce fut inquiété sans cesse par les corsaires français et anglais. Comme la Suède ne souffrait pas moins, sous ce rapport, que le Danemark, ces deux puissances armèrent une flotte pour protéger la neutralité de leur marine, et la Russie ne tarda pas à se joindre à elles.

Courte guerre entre le Danemark et la Russie.

Les rapports du Danemark avec la Russie furent très-bienveillants tant que vécut l'impératrice Elisabeth ; mais, après sa mort (1761), Pierre III, fils du duc de Holstein-Gottorp, que le Danemark avait dépouillé du Slesvig, voulut venger sa famille, et conçut l'espoir d'enlever au Danemark non plus seulement le Slesvig, mais toutes ses possessions d'Europe, et de ne lui laisser pour tout refuge que sa colonie de Tranquebar, dans les Indes. Il commanda en effet à une nombreuse armée, sous les ordres de Romanzov, d'entrer dans le Mecklenbourg. Déjà le Danemark avait fait d'imposants préparatifs ; une flotte de trente-six vaisseaux croisait dans la Baltique ; l'armée avait été portée à soixante et onze mille hommes, dont quarante mille, sous le commandement d'un Français, l'habile comte de Saint-Germain, forcèrent Hambourg à prêter au roi un million d'écus, entrèrent à Lubeck et s'établirent dans le port de cette ville, à Travemunde. Les deux armées n'étaient plus séparées que par quelques milles, et elles attendaient chaque jour le signal du combat, quand tout à coup survint la nouvelle que Pierre III était détrôné et assassiné (1762). La nouvelle impératrice, Catherine II, fit rappeler les troupes de la Russie ; et, quant aux droits du fils de Paul III comme duc de Holstein, l'échange de ce duché contre les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst fut convenu. Ce traité, conclu par l'entremise de Bernstorf, et exécuté seulement

en 1773, arrondit la frontière du Danemark, donna au royaume plus d'unité, et supprima une cause de guerres qui seraient devenues d'autant plus nombreuses peut-être que les princes de la maison de Holstein et Kiel étaient devenus souverains de la Suède et de la Russie. D'ailleurs, les domaines de la branche de Holstein-Ploën, éteinte en 1761, échurent aussi à Frédéric V.

Réformes intérieures; progrès de la marine danoise.

Admirablement secondé par Bernstorf, qu'on peut appeler le Colbert du Danemark, Frédéric V fit faire de grands progrès au commerce, à l'industrie et à la marine. Des gratifications et des pensions nombreuses attirèrent à Copenhague de nombreux étrangers; les monopoles furent divisés et l'introduction des marchandises étrangères sévèrement défendue. Ces mesures donnèrent à l'industrie danoise un essor subit. Il y eut, outre les fonderies et les fabriques d'armes et de poudre, seize manufactures de soie, occupant trois cent trois métiers, dont cent cinq seulement appartenaient à la manufacture royale. Une fabrique royale de drap occupait quatorze cents ouvriers. On ne peut se dissimuler toutefois que cet éclat était plus apparent que réel, et soutenu par des présents, des contributions volontaires et des priviléges, au grand détriment de la vraie liberté commerciale et industrielle.

Le pavillon danois n'avait pas paru sur la Méditerranée avant le règne de Christian VI. Ce roi, pour introduire dans cette mer le commerce et la marine nationale, avait ouvert les premières relations avec Alger. Frédéric V, à son exemple, conclut des traités avec Maroc, Tunis, Tripoli, le sultan des Turcs, Naples et Gênes, et le Danemark posséda une nouvelle source de richesse dans le cabotage de la Méditerranée.

Le côté faible du gouvernement de Frédéric V fut l'administration financière. Les efforts extraordinaires du précédent règne et de folles dépenses étaient la double cause du désordre; la cour, qui cherchait à rivaliser de luxe et d'éclat avec la cour de France, absorbait à elle seule un cinquième des revenus de l'État.

En mourant Frédéric V prononça ces belles paroles : « C'est une grande consolation pour moi, à mon dernier moment, de n'avoir jamais offensé personne et de n'avoir pas une goutte de sang sur les mains. »

Christian VII (1766-1808) ; faveur de Struensée.

Fils du précédent roi, Christian VII n'était âgé que de dix-sept ans. Il épousa la sœur du roi d'Angleterre, George II, Caroline-Mathilde, âgée de seize ans. L'ancien précepteur du prince, le sage et libéral Reverdil, nommé à cette époque secrétaire du cabinet, ne se servit de son influence, dit-on, que dans l'intérêt de l'ordre des paysans. Le comte Danneskiold-Samsoe, qui avait rendu tant de services à la marine danoise sous Christian VI, tomba en disgrâce; le général Saint-Germain, qui n'avait pas moins mérité de l'armée de terre, reçut son congé; Reverdil fut renvoyé dans la Suisse, sa patrie, et le comte Holk eut un crédit qu'il n'employa qu'à fournir au jeune roi de honteux plaisirs et à semer la division entre les deux époux.

En 1768, Christian VII fit un voyage qui eut pour le Danemark de graves conséquences : le roi ramenait au retour un nouveau favori, Jean-Frédéric Struensée. Né en 1737 à Halle, médecin à Altona, où son père était pasteur, il fut nommé par le crédit du comte de Rantzau médecin particulier de Christian VII, et l'accompagna en France et en Angleterre. Son esprit fin et délié, sa conversation spirituelle et les soins qu'il donna au prince royal quand cet enfant fut inoculé, au mois de mai 1769, séduisirent le roi et la reine; celle-ci résolut même d'employer ses talents pour conquérir enfin plus d'influence à la cour. Struensée fut chargé de diriger l'éducation du jeune prince; il devint conseiller, lecteur du roi, et chef du parti, déjà considérable, que la reine s'était créé. Le pouvoir était alors entre les mains de cinq membres de la noblesse fort despotes et ennemis des réformes, et dont l'un, Bernstorf, s'appuyant au dehors sur la Russie, essayait à l'intérieur de subjuguer ses collègues. C'est contre lui surtout que le parti de la reine dirigea ses attaques. Brandt, l'ami et l'instrument de Struensée, fut, au mois de juillet 1770, nommé directeur des spectacles de la cour en remplacement de Holk; Bernstorf lui-même fut renvoyé au mois de septembre. Dès le 4 du même mois, Struensée avait fait abolir la censure par un *ordre du cabinet*, sans le concours d'aucun ministre. Ce fut le premier acte réel de son autorité, qui commença dès ce moment, bien qu'il n'eût encore aucun titre légal. Le 27 décembre, un *acte royal* abolit le conseil privé, qui gênait le pouvoir, et les

quatre derniers ministres reçurent leur démission. Struensée avait reçu le 18 le titre de *maître des requêtes.* Quel que fût le nom, il avait la puissance. Au mois de juillet 1771, un ordre du roi le nomma ministre du cabinet, et décida que toutes les branches d'administration lui seraient soumises sans que la signature du souverain fût nécessaire. Le même jour il fut, ainsi que Brandt, élevé au rang de comte. Disciple de Voltaire et d'Helvétius, Struensée était philosophe et philanthrope, actif, intelligent et instruit. Mais ses projets de réformes n'étaient pas tous également mûris, et l'exécution en fut presque toujours trop précipitée. Au dehors il combattit l'influence de la Russie, qui pesait depuis longtemps sur le Danemark; il se rapprocha de la Suède et de la France. A l'intérieur, il diminua le nombre des corvées par une ordonnance du mois de mars 1771, il établit la liberté de la presse, qui se tourna contre lui, et contre laquelle, dans une seconde ordonnance, il fut obligé d'invoquer la protection des tribunaux. En moins d'un an, on le vit réduire ou supprimer des offices pour diminuer les dépenses, régler et modérer l'action de la police, abaisser les impôts, briser les entraves qui arrêtaient l'industrie nationale, assurer les approvisionnements, adoucir la pénalité, simplifier la procédure et apporter quelque changement à chacune des branches de l'administration.

Disgrâce de Struensée.

Ces réformes si brusquement accomplies blessaient, il faut le reconnaître, mille intérêts divers et ressemblaient trop souvent à des violences. La noblesse était irritée d'avoir perdu toute part dans le gouvernement. Le clergé s'offensa de la liberté accordée à l'adultère d'épouser sa complice après la mort de l'époux et de la bizarre interdiction de toute sépulture pendant le jour. La prédilection de Struensée pour la langue allemande et les Allemands, le goût de la cour, encouragé par lui, pour des débauches copiées sur les soupers de Louis XV, enfin les honteuses distributions de vivres que le ministre accordait à la populace, ajoutèrent au mécontentement le mépris. La presse accueillit tous les reproches et les envenima; elle dénonça et calomnia peut-être la vie privée du ministre, ses rapports avec la reine, ses actes et ses intentions. Quelques émeutes de soldats et de matelots mal réprimées vers la fin de 1771 montrèrent que Struensée n'avait pas cette

ferme décision qui prévient et maîtrise le danger. Dès lors ses ennemis conçurent l'espoir de le renverser bientôt. La reine douairière Julie, seconde femme de Frédéric V, et son fils Frédéric, qui détestaient Caroline-Mathilde et Struensée, attirèrent à eux Guldberg, précepteur du prince, le comte de Rantzau, mécontent de celui qu'il avait le premier protégé, et Koller, colonel d'un régiment de Copenhague. Le 16 janvier 1772, après un bal donné à la cour, ce dernier pénétra dans l'appartement de Struensée, déjà endormi, et le conduisit à la citadelle avec son frère, le comte Brandt et le colonel Falkenskiold, pendant que d'autres conjurés forçaient le roi à signer l'arrestation de la reine et de *ses complices*. Une commission dérisoire de neuf membres interrogea les prisonniers et réduisit à six les chefs d'accusation : 1° dessein abominable contre la personne sacrée du roi; 2° projet de forcer le roi à renoncer au gouvernement; 3° relations criminelles avec la reine; 4° mauvaise éducation du prince royal; 5° puissance usurpée au mépris de la constitution; 6° emploi coupable de cette puissance. La condamnation était décidée d'avance : le roi, instrument inintelligent du parti vainqueur, la confirma le 27 avril 1770, et le lendemain, après avoir dressé une longue déclaration de son retour au christianisme, Struensée fut décapité puis écartelé ainsi que Brandt. Sa tête resta exposée, fixée sur un pieu, au-dessous de la potence, jusqu'en 1775. Quant à la reine, son divorce fut immédiatement prononcé; elle mourut trois ans après, à vingt-quatre ans.

Administration d'André Bernstorf.

Après la ruine de Struensée, le pouvoir resta nominalement à Christian VII, mais il échut en réalité à la reine douairière et à son favori Guldberg. De 1772 à 1784, ce dernier fut si bien le véritable chef du gouvernement, qu'on a appelé cette période « le règne de Guldberg. » Cette coterie appela au ministère des affaires étrangères, en 1773, André Bernstorf, le neveu du ministre de ce nom, et dont l'habileté, triomphant de toutes les intrigues, procura au Danemark plusieurs années de prospérité. Bernstorf commença par régler définitivement et à l'avantage du Danemark l'ancienne question du Holstein avec le grand-duc Paul Petrowitsch, afin qu'appelé au trône, il n'eût pas à soutenir de prétentions communes avec celles du Danemark. Sa po-

litique conciliante écarta pendant longtemps les occasions de guerre, au grand profit du commerce national. Quand la guerre d'Amérique éclata, le Danemark avait trente vaisseaux de ligne de cinquante canons et vingt frégates, et son commerce de transport avait déjà pris un accroissement considérable. Une sage neutralité fut adoptée par le ministre et amena une convention maritime puis un traité d'amitié avec la Russie, protectrice du droit des neutres, sans causer encore de rupture avec l'Angleterre (juillet 1780 et octobre 1782). Mais la ferme volonté qu'il manifesta de ne pas rompre ses bons rapports avec l'Angleterre, fut justement ce qui causa sa retraite jusqu'en 1784. Il fut rappelé en dépit de la reine douairière et de Guldberg quand le prince royal, après s'être emparé de la régence, dans la journée du 28 mars 1784, fut devenu le maître. Il conserva désormais le pouvoir jusqu'à sa mort, en 1797, et sut en user avec modération. Son *Exposé des principes de la cour de Danemark touchant la neutralité,* remis aux puissances belligérantes en 1780, et sa *Déclaration aux cours de Vienne et de Berlin,* en 1792, contiennent toute sa politique extérieure. Au dedans, il fit discuter par des comités spéciaux toutes les grandes questions d'amélioration sociale, fit réformer le code criminel, abolir les monopoles et instituer un nouveau système de finances qui ranima le crédit public. Enfin c'est en grande partie aux efforts de Bernstorf que la classe nombreuse des laboureurs dut au moins la liberté personnelle. Secondés et encouragés par le régent, de généreux citoyens, comme Reventlov et Colbiörnsen, parvinrent en partie par leur exemple, en adoucissant le sort des paysans de leurs propres domaines, en partie par leur activité comme chefs ou membres des commissions établies dans ce but, à frayer la route à l'entière suppression de l'esclavage par des règlements équitables, jusqu'à ce que l'ordonnance du 20 juin 1788 vînt complétement achever cette grande œuvre. A la même époque, le système des corvées et des dîmes fut modifié, et la reconnaissance publique se montra au grand jour par l'établissement de la colonne « de la Liberté » qu'on voit aujourd'hui à l'entrée occidentale de Copenhague. Le prince royal en posa la première pierre le 31 juillet 1792, et l'on mit sur l'un des côtés cette inscription : « Le roi a ordonné que le servage fût aboli, afin que le laboureur, désormais libre, pût devenir un loyal, éclairé, bon, ho-

norable et heureux bourgeois. » Dès 1788, les juifs avaient obtenu le droit d'entrer librement dans une corporation quelconque. Un peu plus tard, le 29 mars 1814, ils eurent le droit, comme tous les autres sujets, de faire leurs acquisitions d'une manière légitime. A la même époque, l'État pourvut avec soin à l'éducation de leurs enfants; bientôt même ils purent participer à l'administration municipale et siéger jusque dans les états. Enfin, l'édit du 16 mars 1792 abolit la traite des nègres. Les commissions de convention, sorte de justices de paix, instituées en 1795, diminuèrent ou abrégèrent les procès, en même temps que la procédure était réformée. Une école d'artillerie fut fondée en 1776, puis une haute école militaire. De nombreuses écoles pour former des maîtres, des écoles primaires obligatoires et gratuites, des écoles du dimanche dans les campagnes comme dans les villes datent encore du règne de Christian VII. L'école polytechnique et l'université de Christiania (1811) furent instituées sous Frédéric VI.

CHAPITRE XV.

LES ÉTATS SCANDINAVES DE 1800 A 1848.

§ 1. JUSQU'A LA DÉPOSITION DE GUSTAVE IV (1800-1809).

LIGUE DU NORD CONTRE L'ANGLETERRE. — PASSAGE DU SUND ET SIÉGE DE COPENHAGUE PAR LES ANGLAIS (2 AVRIL 1801). — HAINE DU ROI DE SUÈDE GUSTAVE IV CONTRE LA FRANCE. — GUSTAVE PERD LA POMÉRANIE, RUGEN ET STRALSUND (1807). — NEUTRALITÉ DU DANEMARK; BOMBARDEMENT DE COPENHAGUE PAR LES ANGLAIS (1807). — LIGUE DE L'ANGLETERRE ET DE LA SUÈDE CONTRE LA FRANCE, LE DANEMARK, ETC. (1808). — PERTE DE LA FINLANDE; DÉFAITES EN NORVÉGE. — GUSTAVE IV DÉPOSÉ (13 MARS 1809).

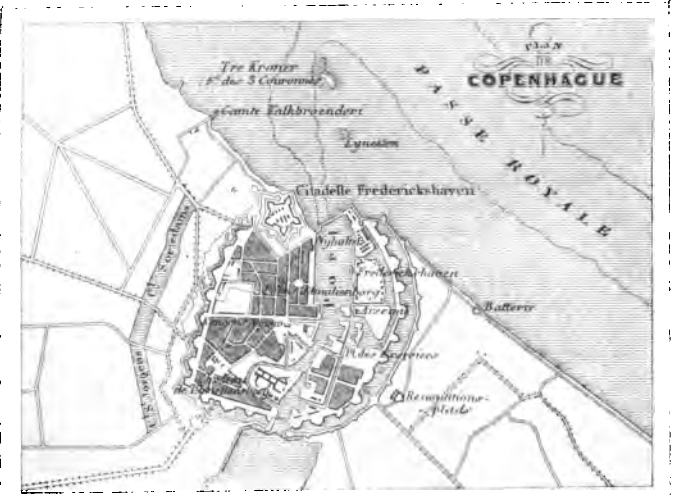
Ligue du Nord contre l'Angleterre.

Le Danemark ne put conserver longtemps la neutralité que le ministre Bernstorf lui avait indiquée comme la seule ligne de conduite qu'il fallût suivre au milieu des guerres européennes. Le double ascendant de la Russie et de la France l'entraîna, ainsi que la Suède, la Hollande, la Prusse et l'Espagne, dans une ligue générale contre l'Angleterre.

Le cabinet de Londres, gouverné, jusqu'en mars 1801, par Pitt, ne voulait pas reconnaître le droit des neutres : « Si l'Angleterre, disait Pitt, se rendait aux doctrines des puissances neutres, il suffirait d'une chaloupe canonnière pour convoyer le commerce du monde entier. L'Angleterre ne pourrait plus rien contre le négoce de ses ennemis ; elle ne pourrait plus empêcher l'Espagne de recevoir ses trésors du nouveau monde, ni la France de recevoir les munitions navales du nord. Il faut, s'écriait-il, nous envelopper de notre drapeau et nous ensevelir sous les mers plutôt que de permettre l'admission de tels principes dans le droit maritime des nations. » Les violences de la marine britannique confirmaient depuis longtemps ces paroles. Au mois de décembre 1799, une frégate danoise ayant refusé de se laisser visiter près de Gibraltar par les navires anglais, un combat s'engagea ; un autre eut lieu, vers le même temps, avec les mêmes circonstances, dans les eaux de la Manche. Ces querelles partielles avaient déjà préparé les esprits à une rupture, quand la Russie, jalouse de voir l'Angleterre occuper Malte, vint presser la conclusion d'une ligue générale. Pour complaire au czar et au premier consul, on signa contre l'Angleterre la convention de Saint-Pétersbourg, le 18 décembre 1800. La France, l'Espagne et la Hollande réunies avaient quatre-vingts vaisseaux de ligne à flot et pouvaient en armer davantage ; la Suède en avait vingt-huit, la Russie trente-cinq et le Danemark vingt-trois.

Passage du Sund et siége de Copenhague par les Anglais (2 avril 1801).

Dès que l'Angleterre eut connaissance de ce traité, elle fit saisir dans ses ports (14 janvier 1801) tous les vaisseaux appartenant aux nations ennemies. La Prusse répondit par une mesure semblable à l'égard des vaisseaux anglais ; l'Ems, le Wéser et l'Elbe furent fermés par des garnisons ; toutes les côtes de la mer du Nord, de la Hollande au Danemark, furent interdites au commerce britannique, et le Hanovre occupé par un corps d'armée. Le Danemark, de son côté, envoya quinze mille hommes à Hambourg et à Lubeck. Le petit port de Cuxhaven, qui appartenait aux Hambourgeois et qui était le seul dans lequel les Anglais auraient pu aborder, avait déjà été occupé par la Prusse. La situation de l'Angleterre était critique, parce que les progrès de la puissance



Dressé par A. Vuillemin — Librairie de L. Hachette et Cie — Gravé par E. George



française ne lui laissaient espérer aucun allié; elle voulut donc agir vigoureusement. Le 20 mars, sir Hyde Parker et Nelson entrèrent dans le Cattégat avec une escadre de dix-sept vaisseaux de haut bord et de trente frégates ou bâtiments légers; le 30, après avoir demandé en vain le libre passage du Sund, ils résolurent de le forcer.

Une longue paix n'avait pas fait perdre aux Danois l'esprit militaire et le patriotisme. Dans Copenhague, les citoyens de toutes les classes travaillèrent avec enthousiasme à préparer la défense. Le prince royal, régent, présidait à tous les travaux; les commerçants apportaient leurs contributions volontaires; l'Université donnait un corps de douze cents jeunes gens; les paysans accouraient pour s'armer, et les enfants eux-mêmes offraient leur concours; on travailla aux remparts pendant des nuits entières, à la lueur des torches.

La garnison de Copenhague comptait dix mille hommes et dix mille volontaires; la flotte se trouvait en bon état et les arsenaux bien fournis. L'entrée du port était défendue par les deux batteries royales, l'une de cinquante-six et l'autre de soixante-huit canons, dont le feu se croisait avec le feu des batteries de la citadelle et de celles de l'île d'Amack. En outre, de nombreux bancs de sable rendaient les abords difficiles, et on avait eu soin de retirer toutes les bouées. Mais le Sund lui-même était mal défendu; il n'avait d'autre forteresse que Kronenbourg, sur la côte danoise; le roi de Suède offrit inutilement de fortifier sa côte; on se contenta d'y placer une vieille batterie de huit pièces. D'ailleurs le Sund ayant deux mille trois cents toises de largeur entre Elseneur et Helsingborg, les vaisseaux, en passant au milieu du canal, se trouvaient à onze cent cinquante toises des batteries et risquaient seulement quelque dommage dans leurs voilures. Les Anglais voulaient se hâter, afin de ne pas laisser le temps aux flottes alliées de venir au secours du Danemark. Le 21 mars, une frégate anglaise vint apporter à Elseneur l'*ultimatum* britannique; le Danemark était sommé de se retirer immédiatement de la confédération des neutres et d'ouvrir ses ports aux Anglais. « Le prince royal rejeta vivement l'idée d'une telle défection et répondit que le Danemark et ses alliés n'avaient point fait une déclaration de guerre; qu'ils s'étaient bornés à publier leurs principes en matière de droit maritime; que les Anglais

étaient les agresseurs, car ils avaient répondu à des thèses de droit des gens par un *embargo*; que le Danemark ne commencerait pas les hostilités, mais qu'il repousserait énergiquement la force par la force. La brave population de Copenhague appuya noblement par son adhésion le prince qui la représentait avec tant de dignité.

« Les Anglais profitèrent d'une bonne brise de nord-ouest, telle qu'il la fallait pour naviguer dans un canal qui se dirige du nord-ouest au sud-est jusqu'à Elseneur, et descend ensuite presque perpendiculairement du nord au sud. L'escadre, favorisée par le vent, s'avançait hardiment à égale distance des deux rivages, Nelson à l'avant-garde, Parker au centre, l'amiral Graves à l'arrière-garde. Les vaisseaux de haut bord formaient une seule colonne au milieu du canal. Sur leurs flancs, deux flottilles de bombardes s'étaient rapprochées, l'une de la côte de Danemark, l'autre de la côte de Suède, pour tirer de plus près sur les batteries de l'ennemi. Dès que l'escadre fut en vue d'Elseneur, la forteresse de Kronenbourg se hâta de commencer le feu. Cent bouches de gros calibre vomirent à la fois des bombes et des boulets rouges. Mais l'amiral anglais, s'étant aperçu que la côte de Suède se taisait ou à peu près, car la vieille batterie de huit pièces tirait à peine, s'en rapprocha aussitôt, et les Anglais passèrent en se raillant des Danois dont les projectiles mouraient à deux cents toises de leurs vaisseaux. La flottille de bombardes, qui avait serré de près le rivage danois, reçut et envoya une grande quantité de bombes; mais elle eut à peine quelques blessés, et n'atteignit que quatre hommes parmi les Danois. Dans Elseneur, une seule maison eut à souffrir du feu des Anglais, et ce fut, par une singularité remarquable, la maison du consul d'Angleterre[1]. »

Le récit de M. Thiers, que nous ne pouvons transcrire en entier, donne l'idée la plus nette de la topographie et des opérations du siége. Nelson répéta son audacieuse manœuvre d'Aboukir, descendit le 1er avril la *Passe des Hollandais*, remonta la *Passe royale* et se trouva le 2 en présence des Danois, empêchant par sa promptitude l'arrivée des Suédois et des Russes. Les Danois se défendirent admirablement. M. de Lassen, commandant *le Provesten*, perdit cinq cents artilleurs sur six cents, se jeta à la nage avec les cent der-

1. M. THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

niers, pendant que son navire était en flammes, et n'amena pas son pavillon. Cependant trois vaisseaux anglais avaient échoué; plusieurs étaient fort maltraités. L'amiral Parker, effrayé, fit hisser un signal pour cesser le combat. Nelson, furieux, mit la lunette sur son œil borgne : « Je ne vois rien, » s'écria-t-il, et il fit continuer le combat à outrance; quelques minutes après, il envoya dire au prince de Danemark que si le feu ne cessait à l'instant, il ferait sauter avec leurs équipages ceux des vaisseaux danois qui avaient amené pavillon. Le prince, ébranlé, céda; encore quelques instants, et la flotte de Nelson se retirait demi-détruite. Le lendemain on entama une négociation. A peine commencée, elle allait être rompue par le refus du Danemark de renoncer à la convention de Saint-Pétersbourg, quand tout à coup se répandit dans Copenhague la nouvelle de l'assassinat du czar Paul Ier, auteur de la confédération, et celle de l'avénement d'Alexandre qui arrivait au trône sous les auspices de l'Angleterre. Il fallut se soumettre.

Le nouveau czar s'était en effet hâté d'entamer avec l'Angleterre des négociations et d'abandonner les prétentions des neutres. La Prusse et la Suède, restées seules, ne pouvaient les défendre et n'en avaient pas le désir; moyennant quelques concessions, elles reconnurent le droit de visite. Ainsi fut dissoute, six mois à peine après sa formation, la formidable ligue du nord. Les hostilités s'étaient étendues en dehors de la Baltique; pendant le printemps, l'amiral Duckworth avait réduit les îles appartenant au Danemark et à la Suède dans les Indes occidentales, et la conclusion de la paix avait seule empêché la perte de toutes les colonies scandinaves.

Haine du roi de Suède Gustave IV contre la France.

La paix d'Amiens (27 mars 1802) laissa la république française en possession d'un immense territoire; mais l'Europe ne pouvait consentir à ce que la France restât à ce haut point de fortune. Cette paix ne fut qu'une trêve. Le roi de Suède, beau-frère de l'empereur Alexandre, voulut travailler avec lui à la défense commune. Tous deux protestèrent contre l'exécution du duc d'Enghien (21 mars 1804), et, dans la diète germanique où il avait une voix comme duc de Poméranie, Gustave parla avec force contre l'élévation du nouvel empereur (18 mai). A ces attaques Napoléon

répondit par un article du *Moniteur*, qui traitait avec dédain le roi de Suède comme un tout jeune homme sans force, sans moyens et sans expérience, lui reprochant d'avoir abandonné les Danois lors du dernier bombardement de Copenhague, et de n'avoir recueilli de Charles XII que sa témérité et ses bottes. Aussitôt le roi de Suède ordonna à M. Caillaud, chargé d'affaires de France, de quitter Stockholm, défendit l'introduction des journaux français dans le royaume, et n'attendit pour déclarer la guerre que la coopération des autres puissances. A cet effet, dès le 14 janvier 1805, Gustave s'allia à la Russie; il traita de même à Helsingborg (31 août) avec l'Angleterre; mais la sagacité de l'empereur tint cette ligue en échec, en empêchant la Prusse d'y prêter une assistance tout à fait indispensable. Irrité de la faiblesse inattendue de la Prusse, Gustave ne s'en mit pas moins en campagne. Avant de quitter sa capitale, il nomma une régence composée des barons Wrangel, Cederstrom, Ehrenheim, et du comte Ugglas; il était convenu qu'il seconderait les Autrichiens par une diversion vigoureuse du côté du Hanovre, occupé alors par Bernadotte et trente mille Français. Austerlitz (2 décembre) et la paix d'Augsbourg ne laissèrent de ressource aux armées du nord que dans une prompte retraite et Gustave se contenta de quelques hostilités contre la Prusse. La Prusse, il est vrai, se déclara contre la France; mais les journées d'Iéna, d'Eylau et de Friedland (14 octobre 1806, 8 février et 14 juin 1807) amenèrent la paix de Tilsitt que Napoléon imposa à la Prusse et à la Russie en même temps (9 juillet 1807).

Gustave perd la Poméranie, Rugen et Stralsund (1807).

Gustave restait seul contre Napoléon qui, pour l'attirer à une pacification, avait fait briller à ses yeux l'annexion de la Norvége. Gustave n'écouta aucune de ses offres, et, après une courte guerre de notes officielles, il entra en campagne. Les troupes qui se trouvaient dans le Lauenbourg furent faites prisonnières à Travemunde pendant qu'elles tentaient, après l'assaut donné à cette ville par Murat, de se réfugier en Suède par mer. Gustave passa lui-même en Poméranie pour prendre le commandement de ses armées. Dès le premier combat et après une demi-heure de feu, il envoya un parlementaire demander que la trêve fût renouvelée; il avait failli être blessé, déjà même il avait une contusion à la jambe, et il

craignait de ne pouvoir continuer la bataille en personne. Le maréchal refusa; chassé par les Français, Gustave IV se retira dans Stralsund; en vain fit-il appel aux ressentiments des nations vaincues; en vain, dans la ville assiégée, promit-il à ses soldats un secours qu'il attendait du ciel, disait-il; il dut évacuer la forteresse (19 août), après avoir publié un singulier manifeste déclarant qu'il ne courberait jamais la tête sous le joug de Napoléon, ajoutant que Stralsund était incapable de soutenir un siége, et qu'il la rayait de la liste des places fortes. Le lendemain il était retiré dans l'île de Rugen, d'où il retourna dans Stockholm. Rugen, la Poméranie et Stralsund restèrent entre les mains des Français.

Neutralité du Danemark; bombardement de Copenhague par les Anglais (1807).

Pendant que la Suède s'obstinait à soutenir cette lutte inégale, le Danemark persistait à garder une soigneuse neutralité. Mais comme cette neutralité servait les intérêts de Napoléon, elle lui attira les hostilités de l'Angleterre. Par une violence odieuse et mal calculée, qui voulait imiter le coup d'éclat de 1801, MM. Canning, Castlereagh et Perceval envoyèrent devant Copenhague, où elle arriva le 8 août 1807, une flotte commandée par l'amiral Gambier et le lieutenant général lord Cathcart; elle portait à bord le colonel Congrève, qui allait faire l'essai de ses formidables fusées. Le prince régent, à sa grande surprise, fut sommé de faire alliance avec l'Angleterre, c'est-à-dire de lui livrer ses vaisseaux, sa capitale et le fort de Kronenbourg, « attendu, disait-on, qu'il ne pourrait pas conserver sa neutralité. » L'agent anglais assura que le Danemark ne perdrait rien, que l'on se conduirait en auxiliaires et en amis, que les troupes britanniques payeraient tout ce qu'elles consommeraient. « Et avec quoi, répondit le prince indigné, payeriez-vous notre honneur perdu, si nous adhérions à votre infâme proposition? » Sur son refus, Copenhague fut investie, bombardée, depuis le 2 septembre au soir jusqu'au 5 au matin, pendant trois jours et trois nuits, et forcée de capituler le 7. Cette capitulation accordait aux Anglais la forteresse de Kronenbourg, la ville de Copenhague et l'arsenal, avec faculté de les occuper pendant six semaines, temps jugé nécessaire pour équiper la flotte danoise et

l'emmener en Angleterre. Cette flotte était livrée à l'amiral Gambier sous condition de la restituer à la paix. La capitulation signée, les Anglais s'emparèrent de tous les vaisseaux et de l'artillerie; ils détruisirent l'arsenal, les chantiers de construction et emportèrent jusqu'aux bois et aux cordages, jusqu'aux outils des ouvriers. L'indignation de l'Europe entière s'éleva contre une pareille violation du droit des gens. Le gouvernement danois fit arrêter tous les sujets britanniques qui se trouvaient dans ses États, confisqua leurs biens, se ligua contre l'Angleterre avec la France (*31 octobre*), et lança contre le commerce anglais de nombreux corsaires. La Russie, la Prusse et l'Autriche interrompirent de même toute communication avec l'Angleterre, et déclarèrent qu'elles en revenaient aux principes de la neutralité armée.

Ligue de l'Angleterre et de la Suède contre la France, le Danemark, etc. (1808).

Le roi de Suède, au contraire, s'unit plus étroitement aux Anglais. Par une convention signée le 18 février 1808, à Stockholm, l'Angleterre promit de payer à la Suède un million deux cent mille livres sterling en un an, pour augmenter sa flotte et son armée, et de ne traiter avec l'ennemi commun que de concert. Se croyant invulnérable avec cet appui, Gustave refusa d'accéder au blocus continental, et répondit fièrement aux déclarations hostiles de la Russie[1], du Danemark et de la Prusse, reprochant à la première de ces puissances sa faiblesse envers un ennemi qui l'avait insultée personnellement, à la seconde d'être sa complice, à la dernière, enfin, d'être sa dupe. Ces remontrances ne sauvèrent pas son pays d'une guerre longue et désastreuse.

Perte de la Finlande; défaites en Norvége.

Soixante mille Russes étaient déjà en Finlande depuis le 21 février, et leur général Buxhovden excitait par ses proclamations les habitants à se donner à la Russie. Gustave eut beau faire arrêter l'ambassadeur russe à Stockholm, M. Alopeus; cette violence inutile ne donnait pas un soldat de plus à son armée qui, composée seulement de douze à treize mille Finlandais, ne put arrêter l'ennemi plus nom-

1. L'occasion de la rupture entre la Suède et la Russie fut le parapet d'un pont formant frontière; Gustave-Adolphe voulait qu'il portât les couleurs nationales; la Russie refusait.

breux. Au lieu de concentrer ses forces, il les divisa en trois corps; l'un dut protéger la Scanie contre le Danemark; l'autre, sous les ordres du général Armfelt, fut chargé d'envahir la Norvége; le troisième commença les hostilités en Finlande vers le mois de mars. Elles furent tout d'abord malheureuses: des secours qui traversaient le golfe tombèrent au pouvoir des Russes, et, après un siége de quelques jours seulement, le vice-amiral Cronstedt rendit la forteresse de Sveaborg, le Gibraltar du nord (6 avril). La conséquence de cet échec fut la prise de Gothland par les Russes, qui la perdirent bientôt. Le général suédois, Klingspor, battit deux fois Buxhovden ; mais, incapable de lutter longtemps contre une armée nombreuse, qui avait des artilleurs français et des guides suédois connaissant bien le pays, il opéra une pénible et glorieuse retraite le long de la côte aride de la Bothnie orientale. L'ennemi cessa de le poursuivre à Vasa; cette ville fut prise et saccagée; toutes les campagnes environnantes subirent les horreurs de la guerre; les villages étaient brûlés, les populations massacrées ou emmenées en esclavage. Ainsi pressé de toutes parts, Gustave se priva encore, par une bizarrerie qui annonçait déjà ses aberrations futures, du secours de onze mille Anglais qu'il ne voulut pas laisser sous le commandement de leur général; les moyens lui manquèrent ainsi pour accabler la Norvége et reconquérir la Finlande. La convention d'Olkioki (19 novembre) abandonna cette dernière province; les Suédois durent se retirer en deçà de la rivière Kemi, qui lui servait de frontière. D'autre part la campagne contre la Norvége avait été aussi malheureuse; le froid et les maladies s'étaient joints aux souffrances communes d'une guerre d'invasion sans succès, et une épidémie avait gagné jusqu'à la capitale, où soixante-dix, quatre-vingts, cent personnes mouraient chaque jour. Malgré tant de revers, malgré le triste état financier de son royaume, le roi de Suède ne voulut pas traiter; il obtint de la Grande-Bretagne de nouveaux subsides, demanda à la Suède épuisée cent mille hommes et trente millions; le pays accorda encore cette marque de confiance au fils de Gustave III, et la guerre se ranima. Dans le même moment, non content de ne prendre aucune précaution pour seconder ses soldats et épargner leur sang, il vendait a la Russie une provision d'armes suédoises et délibérait avec grand soin.... sur la forme des shakos.

Gustave IV déposé (13 mars 1809).

Une révolution intérieure se préparait à Stockholm. Les causes en étaient visibles. L'opiniâtreté naturelle au roi et ses fréquentes colères, en prouvant qu'il était atteint d'une sorte de démence, avaient servi de prétexte à de malveillantes prévisions. En outre la constitution, mal fixée, était en butte à de nombreuses attaques, suscitées par le souvenir encore vivant de la longue lutte entre la royauté et la noblesse. Le caractère hautain du roi, la sévère *étiquette qu'il* voulut imposer, ses menaces fort impuissantes contre ceux qui le desserviraient, peut-être enfin les idées françaises, la haine du despotisme, par exemple, devenue vulgaire en Europe depuis que l'épée de Napoléon pesait sur elle, tout cela suffit pour expliquer les premières hostilités entre le roi et les nobles. Les malheurs de la Suède à cette époque firent le reste. Les paysans, opprimés et appauvris, aspiraient après tout changement. La marine et l'armée, épuisées et réduites par des campagnes mal combinées, des fatigues inutiles et un mauvais entretien, étaient sans affection.

La Finlande, une des plus fertiles provinces du royaume, et la Poméranie, ce dernier reste des conquêtes de Gustave-Adolphe, étaient arrachées à la Suède qui en avait fait ses greniers. Enfin, l'on apprenait que le congrès d'Erfurt venait de prendre la résolution de partager la Suède entre la Russie et le Danemark de telle sorte que le Motala-Elf, servant de frontière, le nord et l'est seraient à la Russie, et le sud au Danemark. L'empereur Alexandre aurait sur toute la péninsule un droit général de suzeraineté; Napoléon aurait la même autorité sur tout ce qui est au sud des Pyrénées; les avant-postes des Russes touchaient déjà aux frontières suédoises, et il n'y avait ni fusils ni balles dans la Suède, dont le sol, dont les entrailles sont de fer. Si le règne de Gustave se fût prolongé de quelques mois, la Suède disparaissait, comme la Pologne, de la carte d'Europe. Une nouvelle demande d'hommes et d'argent fit éclater le mécontentement. Un complot fut tramé pour s'emparer du roi, l'enfermer dans une citadelle et confier l'administration du royaume, jusqu'à la réunion des états, au duc de Sudermanie, qui vivait retiré dans sa campagne de Rosersberg.

La Suède est peut-être redevable à la révolution de 1809

e ne pas être devenue, comme la Finlande, une province
e la Russie; le souvenir de cette révolution est donc res-
ecté dans ce pays, et les hommes qui l'ont faite sont regar-
és comme des libérateurs. George Adlersparre, qui osa
e premier se déclarer contre Gustave IV, est resté le plus
opulaire d'entre ces derniers. Les historiens suédois lui
éservent dans leurs récits une large place. Fils du lieute-
ant Christopherson, anobli en 1757 sous le nom d'Ad-
ersparre, George fut, à douze ans, témoin oculaire de la
évolution de 1772; il résolut de détruire plus tard une
euvre qu'il détestait. Après avoir vécu peu de temps à Up-
al en étudiant assez pauvre, il entra dans l'armée. Il par-
ourut tous les grades, depuis celui de caporal jusqu'à celui
le lieutenant-colonel (1775-1808), et siégea dans les rangs
le l'opposition à la diète de Norkœping en 1800. Ses talents
urent ainsi une double carrière; il acquit une grande
nfluence comme général sur ses soldats, et comme homme
olitique sur le pays tout entier. Homme pratique et théo-
icien en même temps, il écrivait pendant ses heures de
oisir, qu'il venait passer à Ahludden, jolie habitation voisine
le la capitale. Il mérita en 1783 le grand prix décerné par
a société poétique *Utile dulci*, quoiqu'il eût à lutter contre
Thorild, et composa quelques écrits sur l'organisation des
rmées. Mais celui de ses ouvrages qui nous intéresse le
lus, parce qu'il fait bien voir quelles idées l'inspiraient et
uel sens il faut donner à la révolution de 1809, c'est celui
u'il a intitulé: *Ma religion politique*. On y trouvera toutes
es maximes avec lesquelles la révolution française avait pour
insi dire constitué un nouveau droit public. L'écrit se com-
ose de vingt-quatre aphorismes dont voici les principaux:
« La loi doit protéger également tous les citoyens. Les
eprésentants de la nation doivent être élus par elle; les
astes doivent être abolies. Le premier devoir des repré-
entants est de rédiger une constitution qui établisse les
roits et les devoirs de chaque citoyen; cette constitution
loit être courte, précise, claire, afin que personne, faute de
a bien entendre, ne soit exposé aux attaques de la haine et
le l'égoïsme. — Les constituants auront ensuite à fixer un
node de représentation plus rationnel que celui d'à pré-
ent. Le partage en différents états est une invention des
nciens temps qui ne convient plus à nos mœurs; c'est là
une vérité reconnue de tout homme intelligent; une pa-

reille division n'a jamais amené que de funestes résultats : d'un côté orgueil blessant, oppression et privilége ; de l'autre côté, haine et envie. — Le bien commun exige un scrupuleux emploi du produit des impôts, que les citoyens offrent bien souvent avec un dévouement si complet. Il faut viser à l'économie. Il faut supprimer les emplois inutiles. Je voudrais que le compte rendu des recettes et des dépenses fût fait chaque année du haut de la chaire de chaque église, afin de convaincre le peuple que ses deniers, offerts pour le bien de l'État, ont été loyalement employés pour ce seul but. L'impôt doit être assis sur des bases équitables ; il ne doit porter que sur les propriétés, les personnes et les fortunes. Il faut abolir tous les vains titres. La faveur n'a de prix que pour celui à qui manque le mérite. Il faut que la justice n'oublie jamais le respect de la liberté personnelle. — La peine de mort est contraire à la justice et à l'humanité. Vous empêchez le repentir du coupable et vous n'avertissez pas les autres. La peine de mort est contraire à la justice ; car c'est commettre au nom de la loi le même crime que vous voulez punir. Elle est contraire à l'humanité, car elle prépare son œuvre terrible avec calme et sang-froid. Souvent le coupable meurt dans la plus hideuse disposition d'esprit. Son sort dépend bien souvent de l'inspection d'un médecin peu habile, de l'enquête d'un juge peu éclairé. L'histoire criminelle de tous les peuples offre des exemples d'innocents mis à mort. Nul raisonnement ne peut justifier ces meurtres. Il faut qu'un criminel vive, afin de pouvoir devenir meilleur. Il faut de plus qu'on s'occupe de son amélioration. — Une pure et saine croyance religieuse importe beaucoup au bien public. Il faut qu'elle soit simple, afin d'être praticable aux esprits les plus bornés. Il faut qu'elle ait pour base les vérités éternelles : Dieu, la vertu, l'immortalité. Nos principes de croyance, tels que nous les ont transmis les assemblées ecclésiastiques des siècles passés, ont besoin d'être revisés et corrigés. Le législateur doit pourvoir à l'éducation morale du peuple. La mission des éducateurs du peuple est de la plus haute importance. Ils doivent former les caractères à la moralité, non les plier à de simples cérémonies. Ils doivent enseigner à chacun comment on devient un bon citoyen, un noble caractère, et combien il faut respecter la loi ; ils doivent dire à chacun quels sont ses devoirs, et aussi quels sont ses

droits. Ils montreront par l'histoire quel a été le sort des États où le droit et la dignité humaines ont été opprimés par la violence. Ils montreront les bons citoyens risquant leur vie contre le despotisme, et la force de l'humanité réagissant pour briser ses chaînes. Ils inviteront les hommes à s'aimer entre eux et à se pardonner mutuellement leurs fautes. Ils leur feront comprendre qu'il n'y a pas de bonheur sans la vertu, et que la conscience du devoir rempli donne beaucoup de force. Ils enseigneront enfin tout ce qui peut faire un bon fils, un bon père, un bon époux et un honnête homme. »

Tous ces principes, dont la Suède n'a pas fait encore l'application complète, dirigèrent les premiers auteurs de la révolution. L'armée commença la révolte. Le 7 mars, les deux régiments qui étaient sur la frontière de Norvége, commandés par Adlersparre, marchèrent tout à coup vers Stockholm. En peu de temps le mouvement fut général, car l'agitation existait déjà dans les principales villes. « Pendant mon voyage de Bothnie à Stockholm, dit Adlercreutz dans son *Récit de la révolution*, je remarquai dans toutes les villes, grandes et petites, une profonde anxiété et un désir de quelque changement. A mon arrivée dans la capitale, je me vis entouré de personnes de toutes classes qui cherchaient à obtenir mon adhésion à un changement de gouvernement ; elles m'assuraient que tout était préparé, elles fixaient le jour où le roi serait déposé, et moi, j'hésitais encore ; mais le 8 mars je reçus, par le major Anckarsværd, la nouvelle qu'une partie de l'armée de l'ouest marchait vers Stockholm et demandait la convocation des états.... Je compris que le temps d'agir était venu. » Le matin du 13 mars 1809, les principaux conspirateurs, ayant à leur tête ce Klingspor qui avait perdu la Finlande, le baron Adlercreutz, le colonel des dragons de Smaland, le maréchal de la cour Silfversparre et quelques adjudants, pénétrèrent dans l'appartement du roi ; ils lui rappelèrent de combien de maux son entêtement à poursuivre la guerre avait été la cause. Aucun moyen n'avait réussi à lui faire adopter les mesures nécessaires pour soulager le pays ; il restait donc à employer la force : « Sire, dit Adlercreutz, au nom de la nation, je vous demande votre épée et je vous arrête. » A ces mots, le roi tira son épée et voulut en percer Adlercreutz ; mais Silfversparre s'empara de lui par derrière et le

désarma, tandis que les domestiques et quelques gardes accourus aux cris furieux du roi étaient contenus par Adlercreutz, à qui l'adjudant général, le colonel Mellin, frappé de stupeur, avait laissé prendre le bâton de commandement. Leur nombre cependant devenait considérable; Gustave profita de quelque désordre pour s'échapper; on courut après lui, et le capitaine (*Jægermeister*) Greiff l'atteignit, le saisit et le rapporta écumant de rage au palais. Le soir même le roi, prisonnier, fut envoyé au château de Drottningholm, puis à Gripsholm où il resta sous la garde de Silfversparre.

La population de Stockholm était restée indifférente. On assistait le soir même à une représentation de *la Fiancée enlevée,* comme si une révolution ne s'était pas accomplie. Pas une goutte de sang ne fut versée en Suède. Excepté en Dalécarlie, il n'y eut aucun trouble, aucun mouvement en faveur du roi déchu. Cependant les auteurs de la révolution n'avaient pas de gouvernement tout prêt à être institué. Adlercreutz et Silfversparre se rendirent chez l'oncle de Gustave. Le duc de Sudermanie hésita, fit des objections, puis accepta cependant la conduite des affaires jusqu'à la constitution d'un nouveau gouvernement[1]. Il prit le titre d'administrateur général provisoire, et convoqua la diète pour le 1er mai. Le 6 juin, il fut proclamé roi. Malheureusement il ne put conclure immédiatement la paix au dehors; les Suédois y comptaient, mais les ennemis ne voulurent pas traiter avec un gouvernement à peine établi, et l'on subit de nouveaux revers, la prise d'Aland et de la ville d'Uméa.

1. On raconte ainsi la part que prit le duc Charles à la révolution : Le brave colonel Skjœldebrand était allé le trouver : « Dans quelques jours, lui dit-il, la Suède sera peut-être une province de la Russie; quel rôle compte remplir Votre Altesse Royale? » Le duc interdit commençant à se troubler et à pâlir; « Non, reprit Skjœldebrand, il s'agit, il est vrai, de sauver la Suède; nous ne demandons toutefois à Votre Altesse Royale que la neutralité jusqu'à ce que tout soit accompli; mais alors le petit-fils des Vasa se montrera-t-il? Votre Altesse Royale peut seule nous sauver.» En écoutant ces dernières paroles Charles avait changé son attitude; d'un air demi-railleur demi-irrité il demanda durement comment on osait venir lui faire de telles propositions? Skjœldebrand répondit d'une voix ferme: « Votre Altesse a déjà promis. — Comment cela? — Qu'elle se rappelle les paroles prononcées autrefois par elle-même : « Quand le navire de l'État est menacé de périr dans l'orage, le vieux « pilote s'élance au gouvernail et le conduit au port.»—D'où savez-vous ces paroles? —Je les ai longtemps gardées comme une espérance. — Oui, en effet, cela semble prédestiné! vous promettez de vous taire, surtout devant la duchesse!.... » (Voy. ADLERSPARRE, *la Révolution de 1809 et ses hommes,* 2 vol. Stock.; *Nordischer Telegraph,* n° 72.)

§ 2. SUÈDE ET DANEMARK DE 1809 A 1814.

CHARLES XIII ROI DE SUÈDE (1809-1818); CONDITIONS IMPOSÉES A LA ROYAUTÉ. —PAIX DE FRÉDÉRIKSHAM; LA RUSSIE ACQUIERT ALAND, LA BOTHNIE ET LA FINLANDE (1809). — PAIX D'IONKŒPING ENTRE LA SUÈDE ET LE DANEMARK.—LE PRINCE DE PONTE-CORVO DEVIENT PRINCE ROYAL DE SUÈDE. — HOSTILITÉS ENTRE LA SUÈDE ET LA FRANCE (1812). — ALLIANCE DE LA SUÈDE AVEC L'ANGLETERRE ET LA RUSSIE. — TRAITÉ DE KIEL (14 JANVIER 1814); LA SUÈDE ACQUIERT LA NORVÉGE.

Charles XIII roi de Suède (1809-1818); conditions imposées à la royauté.

Cependant les états s'étaient réunis; un de leurs premiers actes fut de voter des remercîments aux chefs de l'insurrection. On produisit un acte d'abdication signé de Gustave lui-même. Le 10 mai, le trône fut déclaré vacant, et la postérité de Gustave exilée pour toujours. Gustave lui-même partit vers la fin de décembre avec sa famille, et se rendit en Allemagne; une pension lui était allouée pour le reste de ses jours; il traversa sans aucune escorte le royaume qu'il avait gouverné; les populations se pressaient sur son passage, sans insultes ni regrets, et des vents contraires le retinrent huit jours à Ystadt, sans que sa présence dans cette petite ville excitât d'autre sentiment que celui de la curiosité. Il mourut en 1837, dans un état voisin de la pauvreté.

Le 6 juin 1809 quoique Gustave eût un fils, âgé il est vrai de onze ans seulement, on élut roi le duc de Sudermanie, sous le nom de Charles XIII. D'ailleurs on profitait d'une nouvelle élection pour circonscrire la royauté. Elle était déclarée héréditaire, mais seulement dans la descendance mâle; le souverain était tenu de professer la religion luthérienne et de se faire assister, pour l'administration, par neuf conseillers d'État luthériens et responsables, c'est-à-dire par les deux ministres de la justice et des affaires étrangères, le chancelier de la cour et six conseillers, dont trois au moins choisis parmi les officiers civils. Les ministres devaient assister au conseil d'État quand on traiterait les affaires de leurs départements; toutes les questions étrangères à la politique extérieure et à la diplomatie devaient être soumises au roi et au conseil; le roi n'était pas lié par l'avis de ces conseillers, mais ceux-ci devaient, si sa résolution était inconstitutionnelle,

protester solennellement. Il était prié, avant de déclarer la guerre ou de conclure un traité, d'établir devant eux ses motifs et d'entendre leur avis. Il avait le commandement suprême de la marine et de l'armée, et le dernier avis en ces matières, avec l'assistance des ministres chargés de ces deux départements. Les emplois civils et militaires, ainsi que la nomination des évêques et des archevêques dépendaient de sa volonté, mais il ne pouvait destituer un magistrat sans donner les preuves de sa culpabilité. Il ne pouvait attenter à la vie, à la liberté ou à la propriété d'aucun citoyen sans procès, et il ne devait s'occuper des opinions religieuses d'un citoyen que si elles paraissaient offenser la religion de l'État. La cour suprême de justice se composait de six nobles et de six roturiers (*frælse* et *ofrælse*); le roi disposait de deux voix, il avait droit de grâce. On conservait la division en quatre états. Les députés, élus librement, devaient avoir la liberté de la parole pendant les délibérations. La diète s'assemblerait à Stockholm tous les cinq ans, et la session ne durerait pas plus de trois mois, à moins d'urgence. Un comité nommé par elle surveillerait la presse, les ministres et le conseil. Aucune taxe ne pouvait être décrétée sans le consentement de la diète; sans ce consentement, le roi ne pouvait négocier un emprunt, ni altérer la monnaie, ni aliéner quelque partie du territoire. Enfin, un décret de Gustave interdisant aux juifs l'entrée du royaume fut révoqué. Du reste, comme la révolution avait été faite par l'aristocratie, aucun des droits féodaux établis sur les terres des nobles ne fut aboli, malgré les réclamations énergiques de quelques députés de l'ordre des paysans.

Comme le nouveau roi était âgé et sans enfant, les états proposèrent pour lui succéder le prince Christian-Auguste de Holstein-Augustenbourg, alors gouverneur de Norvége, allié par sa naissance à l'ancienne famille royale de Suède, et par mariage à celle du roi de Danemark. Ce choix fut approuvé par Charles XIII, et les états le confirmèrent le 28 août.

Paix de Frédérikshamn; la Russie acquiert Aland, la Bothnie et la Finlande (1809).

Cette révolution intérieure de la Suède n'avait pas amélioré ses relations extérieures. Les prétentions de la Russie, qui voulait la forcer à des hostilités contre l'Angleterre et

garder pour elle-même la Finlande et Aland, amenèrent une nouvelle campagne dans la Bothnie occidentale où, malgré l'activité prodigieuse de Charles XIII, qui se souvenait d'avoir été un grand amiral, et malgré la belle conduite des Suédois, l'armée russe fut complétement victorieuse, jusqu'à ce que l'arrivée d'une croisière anglaise eût inspiré au czar quelques craintes et amené la paix de Frédériksham, signée le 17 septembre. Par ce traité, la Suède cédait en toute propriété et souveraineté à la Russie la Finlande, l'île d'Aland et ses dépendances, la Bothnie orientale et une partie de la Bothnie occidentale. Charles XIII promettait aussi d'adhérer au système continental, et de fermer ses ports à la marine anglaise, excepté pour le sel et les denrées coloniales.

Ainsi fut définitivement perdue la Finlande, la chère *Suomi*. La langue et les coutumes suédoises y avaient poussé de profondes racines que la domination russe n'a pas encore pu détruire. Kellgren, Franzen et Runeberg, trois noms éminents dans l'histoire de la littérature suédoise, sont nés en Finlande. Abo est une ville toute suédoise, et sa rivalité contre Helsingfors qui a été déclarée capitale de la Finlande en 1812 et qui possède même l'Université depuis 1826, ne contribuera pas à lui faire oublier ses anciennes sympathies. Ce que Saint-Pétersbourg est pour Helsingfors, Stockholm l'est pour Abo. On s'occupe à Abo, comme à Stockholm, de nos vaudevilles et de nos opéras; Abo tire ses modes de l'Occident, Helsingfors les emprunte à la Russie.

Du reste un mouvement fort curieux de renaissance, que les Allemands ont nommé la *Fennomanie*, se produit de nos jours, dans la nation finlandaise. L'étude de l'ancienne langue finnoise, des poésies populaires, des traditions restées vivantes surtout parmi les populations du gouvernement d'Arkhangel, en sont les premiers éléments. Une société fondée en 1831 et un journal intitulé *Suomi*, se sont chargés de réunir les travaux épars. La publication du *Dictionnaire finnois* de *Rennwall* en 1826, celle de la grande épopée nationale, du *Kalewala*, en 1835 par le savant Élias Lönnrot, qui en 1841 a donné aussi le *Kanteletar* ou recueil de chants anciens, tous ces efforts d'une nationalité qui veut revivre ont droit au respect des peuples et à la protection des gouvernements.

Paix d'Ionkœping entre la Suède et le Danemark.

La paix de Frédériksham amena un traité qui fut signé à Ionkœping le 10 décembre entre la Suède et le Danemark, et qui rétablit les anciens rapports de ces deux royaumes. Tous deux aspiraient à la fin d'une guerre qui les ruinait; la Suède était dépeuplée, et le Danemark perdait chaque mois quelques vaisseaux dont s'emparait la flotte anglaise. L'un et l'autre d'ailleurs étaient dominés par la politique impérieuse de Napoléon. Quelques jours après le traité d'Ionkœping, le roi de Danemark, Frédéric VI, reçut l'ordre d'envoyer les plans et la carte du Slesvig et du Holstein au dépôt de la guerre, à Paris, et le roi de Suède conclut avec la France, le 6 janvier 1810, un nouveau traité par lequel Napoléon lui accordait, en échange d'une complète obéissance, la Poméranie et l'île de Rügen. A l'intérieur, la dette suédoise était de quarante millions, et les intérêts des deux dernières années n'étaient pas payés; la diète était divisée; la noblesse élevait plus haut que jamais ses prétentions; elle était disposée, pour ménager son triomphe, à restreindre, si elle le pouvait, les droits de la royauté, et à saisir les biens de l'Église en abolissant peu à peu l'épiscopat.

Le prince de Ponte-Corvo devient prince royal de Suède.

Dans ces tristes circonstances, qu'il n'avait pas tenu au roi Charles XIII de prévenir ou d'écarter, la mort subite du prince royal fut pour la Suède un coup terrible autant qu'imprévu. Le peuple, qui chérissait Charles-Auguste, ne voulut pas croire à une attaque d'apoplexie; on parla d'empoisonnement, et le comte Axel de Fersen, le *beau Fersen* de la cour de Versailles, celui-là même qui servait de cocher à Marie-Antoinette dans la fuite à Varennes, fut massacré dans les rues de Stockholm le jour même des funérailles par une multitude aveugle (20 juin 1810). Comme il fallait pourvoir le plus promptement possible à l'élection d'un successeur à la couronne, le roi convoqua les états dans la ville d'OErebro. Les candidats à la succession royale étaient le frère du prince Charles-Auguste, le roi de Danemark et le duc d'Oldenbourg. Les voix de la majorité et le choix royal semblaient être décidés en faveur du premier, quand plusieurs nobles suédois décidèrent le prince de Ponte-Corvo à accepter une candidature si glorieuse, et la propo-

sèrent à leur pays. La première idée en était venue à l'esprit d'un lieutenant suédois, nommé Mœrner, qui avait résidé quelque temps à Paris. Comme il était d'une famille illustre, sa démarche, faite à Paris, trouva immédiatement quelque appui en Suède. Les circonstances firent le reste.

Né à Pau le 26 janvier 1764, fils d'un avocat, Bernadotte s'était engagé comme volontaire en 1780. Caporal en 1785, il avait parcouru tous les grades jusqu'à celui de général de division qu'il obtint en 1795. Il s'était distingué dans les armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse et d'Italie. Ministre de la guerre, conseiller d'État et général en chef de l'armée de l'ouest pendant les années 1799 et 1800, il eut en 1804 le titre de maréchal avec le gouvernement du Hanovre, contribua pour sa part à la victoire d'Austerlitz, fut nommé en récompense prince de Ponte-Corvo (1806) et reçut bientôt en outre le gouvernement des villes hanséatiques. Chargé de combattre les armées de Gustave IV, il suspendit les hostilités aussitôt après la chute de ce roi et traita généreusement les soldats et les officiers suédois faits prisonniers le 6 novembre 1806. La nation suédoise, qui admirait Napoléon, crut qu'un de ses capitaines lui rendrait enfin son ancien rang. L'opinion publique désigna Bernadotte comme le plus digne de porter un jour la couronne de Charles XII. Le roi Charles XIII, convaincu que cette candidature était l'œuvre de Napoléon lui-même, l'accepta comme telle. Après un mûr examen, le roi de Suède envoya aux états, le 18 août 1810, sa proposition, et le 21, le maréchal prince de Ponte-Corvo fut élu prince royal de Suède et adopté par Charles XIII. Napoléon cependant n'avait en aucune façon provoqué cette élection. Indépendamment de toute idée politique, il n'aimait pas Bernadotte[1]. Il se contenta d'approuver simplement le choix du roi de Suède, et ne put obtenir du prince l'engagement signé de ne jamais combattre la France. Le 19 octobre, Bernadotte arriva dans Elseneur. Élevé dans la religion catholique romaine, il fit solennellement, entre les mains de l'archevêque d'Upsal et de l'évêque de Lund, une profession de foi luthérienne. Le 2 novembre, il entra dans Stockholm et reçut le commandement général des armées de terre et de mer. Il eut même bientôt (17 mars 1811), à cause

1. M. de Chateaubriand assure dans ses Mémoires que Bernadotte s'était opposé au 18 brumaire.

du grand âge et des maladies de Charles XIII, l'entière conduite de la politique suédoise.

Hostilités entre la Suède et la France (1812).

Ses premiers rapports avec la France furent bienveillants. Il alla jusqu'à accéder au blocus continental ; mais, dès le mois de novembre 1810, l'empereur exigea qu'il déclarât et fît ouvertement la guerre à l'Angleterre : « Choisissez, dit-il ; des coups de canon aux Anglais qui s'approchent de vos côtes et la confiscation de leurs marchandises, ou la guerre avec la France. » Un conseil fut aussitôt convoqué à Stockholm. Le prince royal y assista en priant qu'on ne tînt aucun compte de sa présence et en promettant d'adopter l'avis des conseillers, quel qu'il pût être. Le 19 novembre, il écrivit à Napoléon : « Le conseil ne s'est pas dissimulé, 1° qu'un état de guerre ouverte, provoqué par nous, causera infailliblement la capture de tous les bâtiments qui sont allés porter du fer en Amérique ; 2° qu'à la suite d'une guerre malheureuse, nos magasins sont vides, nos arsenaux sans activité et dépourvus de tout, et que les fonds manquent pour parer à tous les besoins ; 3° qu'il faut des fonds considérables pour mettre à couvert la flotte de Carlscrona et réparer les fortifications de cette place ; 4° que la réunion de l'armée exige une dépense extraordinaire de sept à huit millions au moins, et que la constitution ne permet au roi de Suède d'établir aucune taxe sans le consentement de la diète ; 5° que le sel est un objet de première nécessité en Suède, et que c'est l'Angleterre seule qui l'a fourni jusqu'ici. Mais toutes ces considérations, Sire, ont disparu devant le désir de satisfaire Votre Majesté. Le roi et son conseil ont fermé l'oreille au cri de la misère publique, et l'état de guerre a été résolu, uniquement par déférence pour Votre Majesté.... et pour prouver que la Suède, rendue à son gouvernement sage et modéré, n'aspire qu'après la paix maritime. » Toutefois, le prince royal croyait pouvoir compter, pour soutenir la Suède dans cette extrémité, sur quelques secours de Napoléon : « Vous le savez, Sire, la guerre ne se nourrit que par la guerre, et un grand état militaire, purement défensif, est une charge que la Suède ne peut supporter *sans un secours étranger*.... Notre situation est des plus alarmantes si la France ne vient à notre secours. Depuis la première alliance, conclue entre François Ier et Gustave Vasa, la France, non-seulement a

été amie constante de la Suède, mais encore elle l'a appuyée et secourue dans toutes les guerres.... Il n'y a ici qu'un vœu, c'est d'être sincèrement d'accord avec la France et de participer à sa gloire, mais *l'argent nous manque*. Forcés par Votre Majesté de déclarer la guerre, nous nous tournons avec confiance vers elle. Nous lui offrons des bras et du fer, et nous lui demandons en retour les moyens que la nature nous a refusés. » L'empereur ne répondit pas; il offrit seulement, à quelque temps de là, de prendre au service de la France un régiment et des matelots. Non-seulement ce n'était pas un moyen de fortifier la Suède, à qui les dernières guerres avaient fait perdre cent mille hommes, mais encore la constitution s'opposait à ce que le gouvernement fît sortir du pays un si grand nombre de Suédois. Bientôt une querelle survenue à Stralsund entre des soldats suédois et des corsaires français, une note peu bienveillante du baron Alquier, ministre français à Stockholm, et les pirateries chaque jour croissantes des corsaires danois et français rendirent presque hostiles les rapports entre la Suède et la France. Enfin l'on apprit que l'empereur avait ordonné à Davoust de faire occuper la Poméranie le 26 janvier, anniversaire du jour de la naissance du prince royal. Le général Friand n'avait pu y pénétrer que le 27 janvier 1812, à trois heures du matin. C'est alors que le prince royal écrivit à Napoléon une lettre bien connue : « Cet outrage fait gratuitement à la Suède est vivement senti par le peuple et doublement par moi, Sire, qui suis chargé de l'honneur de la défendre. Si j'ai contribué à rendre la France triomphante, si j'ai constamment souhaité de la voir respectée et heureuse, il n'a jamais pu entrer dans ma pensée de lui sacrifier les intérêts, l'honneur et l'indépendance du pays qui m'a adopté. Peu jaloux de la gloire et de la puissance qui vous environnent, Sire, je le suis beaucoup de ne pas être regardé comme vassal. Votre Majesté commande à la majeure partie de l'Europe, mais sa domination ne s'étend pas jusqu'au pays où j'ai été appelé. Mon ambition se borne à le défendre, et je le regarde comme le lot que la Providence m'a départi. L'effet que l'invasion dont je me plains a produit sur ce peuple peut avoir des conséquences incalculables; et quoique je ne sois point Coriolan, quoique je ne commande pas à des Volsques, j'ai assez bonne opinion des Suédois pour vous assurer, Sire, qu'ils sont capables de tout

oser et de tout entreprendre pour venger des affronts qu'ils n'ont point provoqués, et pour conserver des droits auxquels ils tiennent peut-être autant qu'ils tiennent à leur existence. »

Alliance de la Suède avec l'Angleterre et la Russie.

Ces menaces furent suivies d'un prompt et déplorable effet : les traités d'OErébro et de Saint-Pétersbourg rapprochèrent la Suède, notre ancienne et fidèle alliée, de la Grande-Bretagne et de la Russie (mars et juillet *1812*). En conséquence, le général suédois Wittgenstein alla commander un corps de trente-cinq mille Russes avec lesquels il ferma à l'empereur la route de Saint-Pétersbourg. Le prince royal lui-même aborda à Stralsund le 18 mai 1813. Après une entrevue et un traité avec Alexandre et le roi de Prusse, il se mit à la tête de l'armée coalisée dans le nord de l'Allemagne et, avec elle, battit le 23 avril le maréchal Oudinot à Gross-Beeren, en avant de Berlin, et le maréchal Ney à Dennewitz le 6 septembre. La même année, pendant que sa défection entraînait celle de l'Autriche, il dirigeait l'exécution du plan de campagne, rédigé par lui-même, qui aboutissait à Leipzig.

Traité de Kiel (14 janvier 1814); la Suède acquiert la Norvége.

Charles-Jean couronna ces tristes succès contre la France en mettant en déroute les Danois à Bornofd et à Rendsbourg et en leur imposant le traité de Kiel qui stipulait l'abandon de la Norvége à la Suède, en échange de la Poméranie suédoise et de Rügen. Le Danemark conservait le Groënland, les îles Féroë et l'Islande. Le roi de Suède, en sa qualité de roi de Norvége, entrait en solidarité de la dette danoise proportionnellement aux revenus et à la population de la Norvége.

Après avoir protesté de Liége, où il avait établi son quartier général, contre l'invasion de la France par les troupes alliées, invasion qu'il n'avait pas pu ne pas prévoir, Charles-Jean retourna vers la Baltique pour aller soumettre la Norvége qui, sous le commandement du prince héréditaire de Danemark, Christian-Frédéric, et malgré l'ordre du roi de Danemark, refusait d'accepter le traité de Kiel. L'armée suédoise eut bientôt pris Friedrikstadt ; Christiania était découverte, et les puissances européennes promettaient de

seconder les armes suédoises. Les Norvégiens durent céder; la convention de Moss (14 août 1814) cessa les hostilités; le roi de Suède promit de respecter la constitution d'Eidsvold; le storthing fut convoqué et décerna le 4 novembre la couronne de Norvége à Charles XIII. Cette réunion tant désirée fut ainsi accomplie, et le rêve de Gustave-Adolphe, de Charles XII et de Gustave III réalisé.

Bernadotte, né Français, dut haïr son œuvre. L'adoption crée des devoirs nouveaux, mais qui n'effacent pas les devoirs naturels. A ne considérer que les intérêts mêmes du pays auquel il se dévouait, Bernadotte eût-il mieux fait de se jeter tout entier et sans réserve dans les bras de la France? S'il avait formé l'aile gauche de la grande armée, les Turcs faisant à droite une diversion en Crimée, Alexandre n'eût-il pas été battu, la Suède n'aurait-elle pas recouvré la Finlande que les chansons de Geyer et les hymnes guerriers de Tegner redemandaient, et les canons russes seraient-ils aujourd'hui à dix-huit lieues de Stockholm? Il est vrai qu'on voulait la Norvége que Napoléon prétendait conserver à son allié fidèle, le Danemark, et que la Suède, une fois la France victorieuse de la Russie, eût été la faible vassale d'un empire trop puissant. — Elle aurait été plutôt la noble auxiliaire du plus grand génie des temps modernes, et d'un génie fécond en ressources. L'empire français, même après une victoire devant Saint-Pétersbourg, n'avait pas les chances de durée que la Russie possède aujourd'hui, grâce à nos divisions. La Suède, la plus éloignée du centre, eût été la première à retrouver la liberté de ses mouvements. Maintenant, au contraire, elle est enlacée, ainsi que le Danemark, par la politique et les alliances de la Russie[1]. Au temps de Bernadotte, la question se réduisait à ces termes : ou la Norvége avec une Russie formidable aux portes de Stockholm, ou la Finlande avec une Russie refoulée dans ses déserts, exclue des ports de la Baltique et de la mer Noire, et tenue en bride par la Pologne, que nous eussions relevée, par la Turquie, où régnait depuis quatre ans déjà Mahmoud II, le réformateur, par tout le corps des États européens qui se seraient

1. La maison impériale de Russie sort des Holstein-Gottorp, greffés sur les Romanov. Le prince Frédéric de Hesse, héritier de la couronne de Danemark, a épousé la troisième fille du czar, morte, il est vrai, quelques mois après son mariage. La princesse Marie, fille de feu Louis II, grand-duc de Hesse, a épousé le grand-duc Alexandre. La grande-duchesse, fille de l'empereur Nicolas, a épousé le duc de Leuchenberg, beau-frère du roi de Suède Oscar.

avancés d'un pas sur l'ennemi commun. Charlemagne avait constitué l'Europe occidentale, Napoléon eût achevé la tâche.

A partir de l'année 1815, la Suède résolut de ne plus intervenir dans les démêlés de l'Europe et de travailler paisiblement à rétablir sa prospérité intérieure. Le pays était épuisé. La dette publique s'élevait à douze millions de thalers, portant six cent mille thalers d'intérêts. C'était la première blessure à fermer. Le prince royal commença par donner à l'État, comme fonds d'amortissement, l'indemnité que lui devait l'Angleterre pour la perte de ses dotations particulières, et qui s'élevait à un million de livres sterling. En second lieu, la Poméranie, qui avait dû être cédée au Danemark en vertu du traité de Kiel, fut gardée en échange des dépenses qu'avait entraînées la guerre de Norvége et, pour couvrir ces dépenses, abandonnée à la Prusse (7 mars 1815). Mais la famine vint combattre les efforts du gouvernement et retarder leur succès. Un autre fléau s'y joignit : la faillite des banques privées de Malmœ (septembre 1817). Les plus puissantes maisons de commerce, un nombre immense de familles, la Scanie tout entière et la West-Gothie se trouvèrent tout à coup ruinées. C'est dans de pareilles circonstances que s'éteignit Charles XIII (5 février 1818). Charles XIV était en réalité, depuis 1811, le souverain de la Suède.

§ 3. LES ÉTATS SCANDINAVES DE 1814 A 1848.

CHARLES XIV JEAN (1818-1844); POLITIQUE EXTÉRIEURE. — RAPPORTS AVEC LA NORVÉGE. — OPPOSITION EN SUÈDE. — FINANCES ; TRAVAUX PUBLICS. — RÉFORMES INTÉRIEURES. — FRÉDÉRIC VI EN DANEMARK (1804-1840); RÉFORMES INTÉRIEURES. — ÉTABLISSEMENT DES ÉTATS PROVINCIAUX (1834). —CHRISTIAN VIII (1840-1848). FRÉDÉRIC VII (21 JANVIER 1848); GUERRE DES DUCHÉS (1848-1851).

Charles XIV Jean (1818-1844); politique extérieure.

La Suède continua, sous Charles XIV, à se tenir dans une prudente neutralité vis-à-vis des puissances étrangères. Le voisinage de la Russie et de l'Angleterre rendait cette conduite difficile. Si une guerre éclatait entre ces deux nations, chacune d'elles voudrait faire de la péninsule scandinave la base de ses opérations. Charles XIV fortifia avec soin les côtes de la Suède et se tint constamment sur la défensive. Du reste, il conclut avec ces deux puissances plusieurs

traités de commerce et de navigation, et reçut à Stockholm, en 1838, la visite du czar lui-même et du grand-duc Michel, son héritier. Ces liens d'amitié se resserrèrent bientôt par le mariage de la grande-duchesse, fille de Nicolas, avec le duc de Leuchtenberg, beau-frère du prince royal. Les rapports avec le Danemark, que le souvenir et le ressentiment des querelles récentes pouvaient rendre difficiles, ne cessèrent pourtant pas d'être bienveillants. Deux questions auraient pu, avec des gouvernements moins désireux d'une entente cordiale, susciter entre les deux pays de sérieuses difficultés. En 1821, après les efforts persévérants du roi de Suède et du prince royal qui abandonnèrent en vue de cette liquidation la moitié de la liste civile norvégienne, le storthing de Norvége garantit la dette de deux millions quatre cent mille thalers à payer au Danemark. En second lieu, le péage des droits du Sund, au sujet duquel de très-nombreuses réclamations s'étaient élevées contre l'administration danoise, fut régulièrement et définitivement fixé par la convention d'Elseneur que rédigèrent, en 1841, les délégués du Danemark et de la Suède.

Rapports avec la Norvége.

Il fut plus difficile de gouverner également à l'intérieur deux pays dont les mœurs et la constitution étaient fort différentes, de régner en même temps sur la Norvége, où dominait l'esprit démocratique, et sur la Suède, pays essentiellement monarchique. En 1833, le roi ayant envoyé le prince royal en Norvége comme vice-roi, afin qu'il travaillât ainsi à la fusion des deux peuples, quelques membres du storthing parurent croire à un complot ayant pour but quelque atteinte à la constitution d'Eidsvold, et ils manifestèrent publiquement leurs craintes. Deux fois déjà Charles XIV avait proposé au storthing d'accorder au roi, outre le *veto* suspensif que lui donnait la constitution au sujet des résolutions prises par les représentants de la nation, le *veto* absolu. « C'était, disait le message royal, dans l'intérêt de l'indépendance norvégienne et pour la stabilité de son pacte fondamental que Sa Majesté en appelait aux lumières, à la réflexion et au patriotisme des représentants. Il ne s'agissait ni dans le fait ni dans l'intention du roi d'une augmentation d'autorité royale, mais bien plutôt de la permanence et de la distinction des pouvoirs sociaux..... Il fallait

donner à la représentation nationale un contre-poids, et préserver le pays de ses propres écarts, de même qu'on n'avait rien négligé pour retenir la couronne elle-même sur la pente de l'arbitraire..... » Mais la défiance l'avait chaque fois emporté. Charles XIV ne réussit pas mieux lorsqu'il voulut obtenir des Norvégiens la création d'une noblesse pour récompenser les services rendus à l'État. A plusieurs reprises, enfin, il dut interdire la célébration du 17 mai, en souvenir de la constitution d'Eidsvold, anniversaire marqué souvent, et particulièrement en 1828 et 1829, par des troubles à Christiania.

Opposition en Suède.

En Suède même, le contact devenu plus fréquent que jamais avec les idées et les mœurs des monarchies de l'Europe occidentale, le spectacle des révolutions devenu habituel, enfin les progrès de la presse, avaient créé une opposition qui suscita de nombreux obstacles à Charles XIV. A la diète de 1815 déjà, le comte de Schwerin, curé de Sala, avait montré dans la chambre des nobles peu de bonne volonté envers le gouvernement; mais honnête homme et exempt d'ambition personnelle, il resta dans les bornes de la modération. Pendant la diète extraordinaire convoquée en 1817 après la faillite des banques particulières, il laissa le rôle de chef de l'opposition au baron Charles-Henri d'Anckarswærd, grand ennemi de la Russie, l'un des auteurs de la révolution de 1809, doué d'une remarquable facilité d'élocution et d'une grande véhémence de langage. L'un des premiers il essaya d'introduire dans les coutumes parlementaires de la Suède cette théorie que les conseillers de la couronne sont le véritable gouvernement, le gouvernement responsable, qu'on peut attaquer sans cesse et renverser sans crainte. L'opposition n'existait guère que dans la chambre des nobles; à peine pouvait-elle compter un chef parmi les paysans, Anders Danielson, et un autre dans les rangs du clergé, le curé Stenhammar, quand elle acquit, en 1823, l'organe qui lui manquait : le journal l'*Argus* fut rédigé désormais sous son inspiration. Plus tard, en 1838, elle eut en outre l'*Aftonbladet* (journal du soir). Elle prit pour objets de ses principales attaques les différentes allocations demandées à chaque diète par le gouvernement, et, sans l'énergie du roi, elle eût probablement entravé l'exécution fort coûteuse du

beau canal de Gotha. Elle s'en prit aussi au système prohibitif, puis à l'existence de chacun des ministères. Elle n'obtint quelque résultat digne d'être mentionné que dans sa longue campagne en faveur de la réforme électorale, sujet de perpétuelle agitation pour la Suède (voy. le chap. XVI).

Finances ; travaux publics.

Malgré ces obstacles, Charles XIV réussit à réparer, par une heureuse paix de trente années, les maux qu'avait amenés à la Suède le commencement du XIXᵉ siècle. Nous avons dit par quels efforts et quels sacrifices personnels il avait travaillé à éteindre la dette. En 1810, la Suède avait une dette de cinquante-trois millions ; elle n'était plus que de neuf millions en 1830, et, en 1840, le trésor possédait plusieurs millions d'excédant. Pour tirer de la misère de nombreuses familles, attachées à d'immenses établissements, pour raffermir le crédit, Charles XIV fit lui-même d'immenses et onéreuses acquisitions ; c'est ainsi, par exemple, qu'il acheta Elfdalen, d'où l'on tire aujourd'hui pour toute l'Europe de magnifique porphyre. Grâce à de savants efforts, le système financier de la Suède fut complété en 1834 par l'ouverture d'une banque pour l'échange du papier-monnaie contre le numéraire. Ainsi les mouvements désastreux du change furent calmés et l'agiotage enchaîné. L'ordre ramené dans les finances permit seul l'exécution de magnifiques travaux d'utilité publique. L'achèvement du canal de Gotha doit être mis au premier rang. Cette voie de communication entre la mer du Nord et la Baltique devait affranchir le commerce des droits considérables et des grands dangers du Sund ; les vaisseaux envoyés par les nations lointaines ne seraient plus obligés d'hiverner dans les mers du Nord ; l'exploitation des forêts et des mines abandonnées jusque-là allait devenir facile, et des contrées restées presque désertes allaient recevoir une vie nouvelle. L'idée de cette belle entreprise avait été conçue vers la fin du XVIIIᵉ siècle, par Balthasar Platen, qui la communiqua à son ami Adlersparre après la révolution de 1809. Le projet fut présenté à la diète et adopté. Une société se forma, et ses actions furent promptement placées ; mais les dépenses, évaluées d'abord à seize cent mille thalers, dépassèrent bientôt les devis, et le gouvernement dut adresser aux différentes diètes de nombreuses demandes d'argent. Le canal de Gotha fut

construit en vingt années, sous la direction de Platen, puis du baron Franc Sparre, et par le travail de l'armée suédoise. Achevé le 26 septembre 1832, il a coûté dix millions trois cent quatre-vingt-cinq mille thalers, dont sept millions trois cent quatre-vingt-cinq mille à la charge de l'État. Le canal de Trœlhatta, creusé dans le roc pendant les règnes précédents pour éviter les cataractes du fleuve de Gotha, ne pouvait recevoir d'aussi grands bâtiments que le canal de Gotha, dont il forme en quelque sorte le prolongement. Il fallut donc lui donner les mêmes proportions ; ce fut encore un immense travail qui compléta le premier.

Réformes intérieures.

Ces glorieux travaux de l'architecture et du génie ne firent pas négliger les réformes que demandait l'état moral et intellectuel de la Suède. L'instruction primaire fut répandue à profusion dans les régions boréales autant que dans les contrées plus riches du royaume ; de nouveaux lycées pour l'instruction secondaire furent établis à Stockholm, à Sœlfvitsborg, dans le Bléking (1824) et à Visby en Gothland ; les universités, dont les règlements et les coutumes n'avaient pas été revisés depuis le grand Oxenstiern, subirent les changements que réclamait le progrès des siècles. Enfin, une école des arts et métiers, l'école supérieure d'artillerie, réorganisée en 1832 par les soins du prince royal et sur le plan de notre école polytechnique, l'école militaire de Carlberg, l'institut central de gymnastique, une foule d'autres établissements sous la direction de l'État, préparèrent, par une bonne éducation spéciale, d'excellents serviteurs au pays. Il serait fort long d'énumérer les réformes apportées par Charles XIV dans l'administration de la marine et de l'armée, dans les services publics, dans la justice, dans la pénalité, dans le système pénitentiaire. Le prince royal avait lui-même étudié ces graves questions ; il a publié un ouvrage sur l'éducation et un livre intitulé : *Des peines et des maisons pénitentiaires*.

Charles XIV mourut en 1844, après vingt-six années de règne, après trente et un ans d'une domination effective, qui avait donné à la Suède une prospérité paisiblement continuée aujourd'hui sous le règne de son fils Oscar Ier, né en 1799.

Frédéric VI en Danemark (1804-1840); réformes intérieures.

Quant au Danemark, depuis le traité de Kiel qui, en 1814, lui avait enlevé la Norvége, il était devenu puissance de troisième ordre. Il n'obtint qu'à peine au congrès de Vienne (1815), pour compenser toutes ses pertes, la cession du comté de Lauenbourg, et, se retirant de la scène européenne, il se borna à l'accomplissement d'utiles réformes intérieures. Au roi Frédéric VI appartient l'honneur d'avoir donné au Danemark un admirable système d'instruction primaire, grâce auquel les lumières et les idées nouvelles se répandirent dans tous les rangs de la nation.

Établissement des états provinciaux (1834).

Dès le congrès de Vienne, Frédéric s'était engagé à donner au Danemark une représentation provinciale. Promise de nouveau en 1830, préparée seulement par l'ordonnance du 28 mai 1831, cette réforme ne fut exécutée que le 15 mai 1834. Le royaume fut alors divisé en quatre parties: les îles danoises, le Jutland, le Slesvig et le Holstein, dont chacune eut son assemblée d'états particulière. Celle des îles avait soixante-dix membres, douze desquels représentaient la seule ville de Copenhague; celle du Jutland quatorze, celle du Slesvig quarante-quatre, celle du Holstein quarante-huit. Le nombre des représentants pour tout le royaume devait être de deux cent neuf à deux cent dix-sept, parmi lesquels deux princes, vingt à vingt-huit membres nommés par le roi, et cent quatre-vingt-sept par le pays, dans la proportion de trois neuvièmes pour les villes, deux neuvièmes pour les propriétaires fonciers, et quatre neuvièmes pour les paysans. Le cens électoral variait selon les localités et les classes d'électeurs. Il fallait posséder, pour représenter Copenhague, une propriété de quatre mille rixdales (vingt mille francs), de mille rixdales dans les autres villes; dans les campagnes, le bien-fonds devait produire de quatre à six tonnes de grains. On était électeur à vingt-cinq ans, éligible à trente, après cinq ans de résidence dans le pays. Il fallait professer la religion chrétienne. On était élu pour six ans. Les états étaient convoqués tous les deux ans, à Roskild, Viborg, Slesvig et Itzehoé.

A partir de ce jour, le Danemark tendait à sortir du nombre des royaumes absolus pour entrer dans celui des mo-

narchies constitutionnelles. On ne trouvait plus dans les états nouvellement institués cette classification féodale par *Ordres* que les constitutions suédoise, prussienne, etc., n'ont pas encore effacée. Chacune de ces assemblées formait un tout homogène, ayant le droit d'initiative, et pouvant examiner les propositions du roi lui-même.

Christian VIII (1840-1848).

L'avénement de Christian VIII au trône de Danemark fit naître les espérances que suscite ordinairement tout nouveau règne. On crut que les libertés nationales allaient être solidement fondées sur une large base; on se flatta de l'espérance, souvent exprimée par l'opposition, que la constitution de la Norvége serait étendue au Danemark. Christian VIII se contenta de protéger les arts et s'efforça de régner paternellement; mais presque tout son règne fut occupé par les troubles avant-coureurs de la guerre contre les duchés de Slesvig et de Holstein, qui devait éclater sous Frédéric VII, son successeur, et dont nous indiquerons brièvement les causes et les principaux événements.

Frédéric VII (21 janvier 1848); guerre des duchés (1848-1851).

Le roi de Danemark, en même temps qu'il est reconnu *roi* par le Jutland et les îles, qui constituent le Danemark proprement dit, est en même temps, en sa qualité de membre de la famille d'Oldenbourg, *duc* de Slesvig et de Holstein. Le Holstein, jadis fief impérial allemand, et situé au sud de l'Eyder, qui est la limite de l'empire depuis un temps immémorial (*Eidora romani terminus imperii*), est habité par des Allemands, ne connaît que le droit romain et les lois de l'empire d'Allemagne, parle la langue allemande, et fait partie depuis 1815 de la confédération germanique. Le Slesvig, au contraire, n'a jamais appartenu à l'empire d'Allemagne. Situé au nord de l'Eyder, fief de la couronne danoise, il parle danois, il est soumis au *lov* jutlandais, c'est-à-dire à l'ancienne législation danoise. Les Allemands qui en habitent la partie méridionale n'y sont venus qu'au XIVe siècle, à l'époque où des rois allemands étaient en possession de la couronne de Danemark. Sur trois cent soixante mille habitants, ce duché compte aujourd'hui deux cent mille Danois, vingt-cinq mille Frisons et cent vingt mille Allemands. D'une part, cette différence de nationalité entre le Slesvig et le

Holstein, de l'autre la douceur et la libéralité du gouvernement danois expliquent la diversité des institutions qui régissaient les deux duchés. Unis au Danemark, ainsi que le Lauenbourg, par des rapports semblables à ceux du Luxembourg avec la Hollande, de l'Irlande et de l'Écosse avec l'Angleterre, ils avaient en commun avec le Danemark toutes les parties principales du gouvernement, l'armée, la flotte, la représentation étrangère, les finances, le pavillon, enfin les grandes autorités administratives; mais ils jouissaient d'une certaine indépendance provinciale, d'états particuliers, d'une législation spéciale et d'une administration communale. Quant à leurs rapports entre eux, si leur organisation judiciaire était collective et s'ils jouissaient en commun de différentes institutions, comme de prisons pénitentiaires et d'établissements d'aliénés et de sourds-muets, si l'ordre équestre possédait, dans chacun des deux duchés, des priviléges semblables et confirmés également à l'avénement de chaque souverain danois, la différence d'origine ne se faisait pas moins sentir par une grande diversité d'usages. Dans le Slesvig, par exemple, comme dans presque tout le nord, les hommes avaient de grands priviléges relativement aux droits de succession, et les testaments devaient être soumis à une confirmation du souverain. Le Holstein, au contraire, était redevable au droit romain d'une entière liberté de tester. Dans ces derniers temps, le Slesvig jouissait de la liberté de la presse et de la liberté d'association, tandis que le Holstein, par une suite nécessaire de ses relations avec la confédération germanique, devait subir les entraves imposées par la diète. Chacun des duchés enfin, dans la représentation provinciale, avait ses organes particuliers.

Telle était la domination du Danemark sur les duchés, domination toute bienveillante et sous la protection de laquelle le Holstein et le Slesvig avaient vu leur prospérité grandir sans cesse, quand une agitation toute féodale vint la changer en hostilité ardente.

Le souverain actuel du Danemark, Frédéric VII, après deux mariages et deux divorces, n'a pas encore d'héritier et n'en laissera probablement pas. La ligne masculine de la maison d'Oldenbourg se trouvant ainsi éteinte, la couronne de Danemark passe, en vertu de la loi royale, au prince Frédéric de Hesse, fils de Mme Charlotte, sœur du précédent roi, Christian VIII, et veuf de la troisième fille de l'empe-

reur de Russie. Mais la loi royale ne régissant pas le Holstein et le droit particulier de ce duché n'admettant pas la transmission de l'hérédité par les femmes, le Holstein passerait à la seconde ligne masculine de la maison d'Oldenbourg, dite la *royale cadette*, dont le chef est le duc d'Augustenbourg. Jusque-là, le Danemark pouvait redouter l'approche d'un démembrement funeste; les cabinets étrangers, désireux de maintenir l'équilibre général, pouvaient regretter l'affaiblissement d'une puissance de second ordre; la loi de succession n'en était pas moins formelle et incontestée. Mais la famille princière d'Augustenbourg ne se contenta pas des chances d'agrandissement qui lui étaient offertes : elle conçut le rêve agréable de réunir sous une domination indépendante le Holstein et le Slesvig, quoiqu'elle n'eût sur ce dernier aucun droit. Une fois maîtresse de ces duchés, elle entrerait pour son propre compte dans la confédération germanique, et elle aurait son existence à part comme maîtresse d'un État particulier. Pour appuyer ces prétentions, il fallut imaginer une théorie nouvelle que les professeurs de l'université de Kiel eurent mission de publier dans leurs cours et dans leurs ouvrages. On affirma qu'une charte de Christian Ier, publiée en 1460, avait solennellement promis que les deux duchés resteraient toujours inséparablement unis : *dat se bliven ewich tosamende ungedelt*. Chacun savait cependant que, trente ans à peine après le règne de Christian Ier lui-même, un partage des duchés entre ses fils avait eu lieu, et plus tard un second entre les fils de Frédéric Ier. Cette dernière séparation avait duré jusqu'au XVIIIe siècle, et le prétendu principe d'inséparabilité abandonné par les peuples et le souverain, aboli de fait, avait cessé d'exister en droit.

L'agitation fut promptement organisée. La noblesse des duchés s'engagea volontiers dans une lutte dont elle espérait recueillir pour principal résultat le maintien de ses priviléges féodaux contre les tendances libérales du gouvernement danois. La bourgeoisie, les *Philistins*, peu soucieux d'appartenir au Danemark plutôt qu'à l'Allemagne ou à la Russie, se trouvèrent flattés d'être appelés les enfants de la grande patrie allemande (*das grosse Vaterland*); on les vit suspendre dans leurs salons le portrait du vicaire de l'empire et ceux des illustres Allemands, et porter la cocarde noire, rouge et or.

L'Allemagne, excitée par la révolution de février, venait en effet de se mêler à la querelle des duchés, et l'ardeur envahissante de la Prusse avait apporté à l'insurrection des promesses qui n'étaient pas désintéressées. La Prusse, comme les duchés, avait formulé ses intentions. Elle avait inventé ou plutôt renouvelé cette théorie que toute contrée de langue allemande appartient de droit à la patrie allemande. Par suite de ce raisonnement qu'appuyaient et corroboraient des grammairiens et des philologues tels que l'Allemagne peut seule en produire, le Holstein et le Slesvig devaient être réunis immédiatement; on songerait ensuite à l'Alsace. Quant au Jutland, la belle étendue de ses côtes avait alléché l'ambition des Allemands; ils concevaient avec une joie inexprimable l'espérance de devenir, eux aussi, une puissance maritime; des souscriptions s'organisèrent pour la future flotte allemande, et le chant national dont on saluait au passage les bataillons prussiens partant pour les duchés commit une innocente petite faute de géographie et trahit une espérance trop naïve en comptant pour rien le Jutland :

« Schleswig[1]-Holstein, *entouré de tous côtés par la mer,* sentinelle avancée de la civilisation de l'Allemagne, reste fidèle, malgré tes souffrances, jusqu'à l'aurore d'un jour plus beau ! Schleswig-Holstein, notre frère par le sang ! Ne chancelle pas, ô terre de ma patrie !

« Que Dieu veuille, si les orages intérieurs sévissent et que le vent du nord s'élève menaçant, protéger les fleurs gracieuses que ton climat plus méridional vivifie ! Schleswig-Holstein, notre frère par le sang ! Reste fidèle, ô terre de ma patrie[2] !.... »

Dès le 15 mars 1848, une adresse des duchés, signée à Altona, réclama le rétablissement d'une constitution slesvig-holsteinoise dont les bases seraient le suffrage universel, la complète liberté de la presse, l'entière liberté de tribune, de réunion et d'association. Le 24, à la nouvelle de quelques troubles survenus à Copenhague et dont on avait exagéré l'importance, les chefs de l'insurrection des duchés assu-

1. Telle est, comme on sait, l'orthographe allemande.

2. Schleswig-Holstein, meerumschlungen,
Deutscher Sitte hohe Wacht!
....
Schleswig-Holstein, stammverwandt!
Wanke nicht, mein Vaterland!

rèrent que le roi Frédéric VII, forcé de congédier son ministère et de prendre une attitude hostile contre les duchés, n'était plus libre dans sa capitale, que le Slesvig et le Holstein devaient conséquemment veiller par eux-mêmes à leur propre défense et au maintien de leurs droits. Un gouvernement provisoire fut aussitôt proclamé, à la tête duquel était le prince de Noër, frère du duc d'Augustenbourg. Il se tiendrait à Rendsbourg, convoquerait incessamment la diète et dirigerait les affaires jusqu'à ce que le souverain eût recouvré la liberté. Des clubs violents, ouverts dans Kiel et Rendsbourg, se chargeaient de prêter main-forte aux nouveaux gouvernants, d'éveiller et de conduire l'électricité populaire. Aux députés qui vinrent lui annoncer la formation du nouveau gouvernement, le roi de Danemark répondit qu'il avait l'intention d'octroyer au duché de Holstein une constitution libérale; mais que, pour le Slesvig, il n'avait ni le droit, ni le pouvoir, ni la volonté de l'incorporer dans la confédération germanique.

Dès le 24 mars, le prince d'Augustenbourg avait reçu du roi de Prusse une lettre qui lui promettait un prompt secours en faveur de la cause des duchés et, le 31 du même mois, l'assemblée de Francfort proclamait l'admission du Slesvig et du Holstein dans le corps germanique. Ainsi le Danemark, s'il ne résistait pas, allait être privé de la moitié de ses possessions et menacé même de voir les domaines propres de la couronne envahis par une armée nombreuse.

Les premières hostilités ne furent pas favorables aux Danois. Les Prussiens, plus redoutables que le parti slesvig-holsteinois, pénétrèrent rapidement jusqu'à Flesbourg, au milieu même du duché de Slesvig. Ils occupèrent cette ville et, y maintenant leurs garnisons malgré les descentes vigoureuses des Danois postés dans Alsen et Fionie, ils poussèrent leurs avant-postes vers la Kōnigs-Aue, limite méridionale du Jutland. La marine danoise suffit alors pour balancer et bientôt détruire tous les avantages de l'ennemi. Comptant à peine soixante bâtiments armés, parmi lesquels quatre frégates et six bateaux à vapeur seulement, avec quelques bâtiments légers et des chaloupes canonnières, elle seconda admirablement les opérations de l'armée continentale, mit l'embargo sur tous les vaisseaux allemands, bloqua l'Elbe et les ports de la Baltique : Swinemunde, Wolgast, Camin, Greifswalde, Stralsund, Kiel, Vismar,

Rostock, Pillau, Dantzig, captura les navires commerçants de la confédération germanique, fit perdre à la Prusse, au Hanovre, au Mecklenbourg, des droits de douanes importants et fit tout renchérir dans l'Allemagne du nord. Après avoir imposé au Jutland une énorme contribution, les Prussiens acceptèrent l'armistice de Malmœ, conclu le 26 août 1848 pour sept mois. Il faisait cesser immédiatement le blocus, stipulait des restitutions mutuelles et la nomination par les rois de Prusse et de Danemark d'un gouvernement collectif pour les duchés.

Mais à peine la trêve de Malmœ était-elle écoulée, qu'une lieutenance, instituée au nom du pouvoir central allemand, remplaça le gouvernement collectif des duchés et que les hostilités recommencèrent. Elles amenèrent cette fois de sanglants engagements : celui d'Eckernford, où la frégate *Géfion* se rendit ainsi que *le Christian VIII,* vaisseau de ligne de quatre-vingt-quatre canons qui sauta en emportant deux cents hommes après avoir bombardé, pendant près de dix heures, les batteries ennemies (5 avril 1849), et la bataille de Frédéricia[1] (6 juillet) qui donna enfin aux Danois une victoire dont ils avaient grand besoin, au moment où les Slesvig-Holsteinois occupaient Hadersleben et même Kolding, et quand les Prussiens s'étaient déjà emparés de Veile. C'était encore à sa marine que le Danemark devait le succès de cette brillante journée. Les Allemands, en assiégeant assez mollement la place, avaient étendu outre mesure leurs opérations dans le Jutland ; une division navale appartenant aux Danois jeta subitement dans le port quelques milliers d'hommes, grâce auxquels la garnison put reprendre l'offensive sans crainte d'être écrasée par un ennemi supérieur en nombre, couper son armée et débarrasser tout le Jutland. La journée de Frédéricia conservait le Jutland au roi de Danemark. Quelques jours après la bataille, grâce à l'intervention de l'Angleterre dont le commerce avec le nord languissait depuis près de deux années par suite de la guerre, un nouvel armistice fut conclu pour six mois à Berlin (10 juillet 1849). La lieutenance des duchés, remplacée par une commission administrative nommée pour le Slesvig, dut transporter ses séances de Slesvig à Kiel.

Dès l'ouverture de la campagne suivante, l'intervention

1. Ville du Jutland, sur la côte orientale, au S. E. de Veile, au N. O. de Kolding, au N. O. de Fionie.

de l'Angleterre, celle de la France qui, dès le commencement de la lutte, avait blâmé les entreprises de la Prusse, et celle de la Russie qui se déclara, en mars 1850, protectrice du Danemark, et envoya deux mois après huit vaisseaux et plusieurs frégates sur les côtes de Seeland, retirèrent enfin la Prusse de cette injuste guerre. Le 2 juillet 1850, le roi de Prusse signa un traité par lequel, promettant de faire évacuer en onze jours le Slesvig et, en onze autres jours, le Holstein et le Lauenbourg, il laissait le roi de Danemark complétement libre d'agir comme il l'entendrait contre ses sujets révoltés.

Alors commença la dernière campagne dans laquelle les Danois, de concert avec une escadre de Norvégiens et de Suédois, commandée par le duc d'Upland, n'eurent à agir que contre l'armée du Slesvig-Holstein, non secourue, du moins ouvertement, par la Prusse et l'Allemagne. Avant de livrer bataille non plus à des envahisseurs étrangers, mais à des sujets égarés par de perfides suggestions, à une population d'une bravoure à toute épreuve, obstinée dans l'insurrection, Frédéric VII publia un manifeste qui invitait les habitants du Slesvig et du Holstein à une soumission définitive. Le roi promettait une amnistie; la nationalité allemande serait mise dans les duchés sur le même pied que la nationalité danoise; le Slesvig conserverait son organisation distincte et ne serait pas incorporé au Danemark. On ne pouvait douter de la solidité de ces promesses, puisque ce même Frédéric VII avait, au mois de juin de l'année précédente, donné aux habitants du Danemark une constitution fort libérale[1], et que les derniers articles de cette constitution avaient stipulé une réserve pour ce qui concernait les duchés et spécialement le Slesvig. Cependant les intrigues allemandes, que la retraite du gouvernement prussien n'avait pas ralenties, et les efforts de la lieutenance générale empêchèrent la soumission. Il fallut donc recourir aux armes. La bataille d'Idstedt, remportée le 25 juillet 1850 par le général danois de Krogh, rendit définitivement le Slesvig au Danemark.

Les Holsteinois restaient à soumettre et, reprenant eux-mêmes, avec une ardeur désespérée, les hostilités à peine interrompues, ils lançaient dans le Slesvig des colonnes d'at-

1. Voy. le chapitre suivant.

taque. Le Danemark put reprocher à la Prusse de n'avoir pas cessé complétement ses encouragements aux révoltés, et l'Europe dut intervenir. La question n'était plus la même qu'au commencement de la guerre. Les cabinets européens, témoins des velléités conquérantes de l'Allemagne et en particulier de la Prusse, entendaient maintenant que le Danemark conservât une intégrité nécessaire au maintien de l'équilibre général de l'Europe, et qu'il ne subît, après la mort de Frédéric VII, aucun démembrement. Ce fut l'intention du protocole signé à Londres le 4 juillet 1850 par la France, la Russie, l'Angleterre, l'Autriche, la Suède et le Danemark d'arriver à obtenir la renonciation du prince de Hesse et du duc d'Augustenbourg à leurs prétentions, de telle sorte que la monarchie se trouvât déférée tout entière au duc d'Oldenbourg.

L'affaire des duchés est aujourd'hui terminée. Le Slesvig et le Holstein restent au Danemark sans qu'il y ait entre eux une connexion indestructible. L'armée holsteinoise obéit maintenant à un général nommé par Frédéric VII. Le Lauenbourg, qui avait suivi le Holstein dans sa révolte, a de même été replacé dans l'obéissance du roi de Danemark.

CHAPITRE XVI.

ÉTAT ACTUEL DES TROIS ÉTATS SCANDINAVES.

§ 1. SUÈDE.

SA CONSTITUTION. — AGITATION POUR LA RÉFORME ÉLECTORALE. — COMMERCE ET MARINE. — PORT DE STOCKHOLM. — INDUSTRIE DE LA SUÈDE. — DETTE PUBLIQUE.

Sa constitution.

De tout temps la Suède a eu la singulière destinée de prendre une part active à presque toutes les révolutions politiques de l'Europe sans en profiter pour elle-même. Elle a subi le joug d'une oligarchie féodale sans avoir notre brillante chevalerie et notre féconde révolution communale. Elle a fait triompher la réforme protestante, elle a

aidé Richelieu à fonder le traité de Westphalie et n'a pas conquis pour elle la liberté religieuse. Sous Charles XII elle a fait trembler l'Allemagne et la Russie, et ces deux pays lui ont enlevé ses provinces continentales. Elle s'est faite enfin, sous Gustave III, l'imitatrice de notre XVIIIe siècle sans en recevoir l'inspiration. On lui a fait honneur d'avoir, avant beaucoup d'autres pays en Europe, joui d'une représentation nationale, puisque l'ancienne diète ou thing, où le roi et le peuple décidaient les grandes questions d'intérêt public, semble y avoir précédé même l'introduction du christianisme; mais l'ordre des paysans n'y fut établi et reconnu que sous l'administration de Sténon Sture l'ancien, et, en réalité, la Suède fut jusque-là soumise à une oligarchie féodale.

La Suède est aujourd'hui encore soumise à la constitution de 1809, dont nous avons analysé plus haut les cent quatorze longs articles. Il faut tenir compte des additions suivantes: une loi sur l'organisation de la diète, modifiée elle-même postérieurement; une autre sur l'ordre de succession (16 septembre 1810); la loi sur la liberté de la presse (16 juillet 1812), et l'*acte du royaume,* du 16 août 1815, réglant les rapports constitutionnels entre la Suède et la Norvége. Le gouvernement de la Suède est une monarchie héréditaire et constitutionnelle. Toutefois, il n'y a pas de ministres proprement dits. L'administration est confiée à des *colléges* dont les présidents ne font même pas partie du *conseil*. Les membres du conseil n'exercent aucun pouvoir, mais ils ont voix délibérative sur toutes les affaires publiques; un certain nombre, ayant le titre de secrétaires d'État, sont chargés de faire le rapport des délibérations et de contresigner les décrets. Le roi seul est censé gouverner; seul, il fait des propositions aux états du royaume. La constitution et la loi civile ne reconnaissent pour désigner l'État ou le gouvernement d'autre nom que celui de *roi*. La personne royale reste cependant inviolable. Les membres du conseil, sans lesquels il ne doit prendre aucune résolution, sont responsables. Depuis la mort de Sténon Sture, les états se sont toujours composés de quatre ordres ayant chacun une base différente : le premier la naissance, le second l'église établie, le troisième le principe du travail, le quatrième la propriété foncière. La noblesse compte deux mille quatre cents familles environ, qui envoient quatre cents membres.

Leur président, qui est aussi celui de la diète réunie en assemblées générales, est un grand officier de la couronne, portant le titre de maréchal de la diète et nommé par le roi. Le clergé, sous la présidence de l'archevêque d'Upsal, se compose des onze autres évêques du royaume et des députés nommés par les ecclésiastiques de chaque diocèse, environ soixante membres. La bourgeoisie, c'est-à-dire la réunion des députés des quatre-vingt-six villes de Suède, en compte dix pour Stockholm, trois pour Gothenbourg, deux pour Norkœping, un pour chacune des autres villes. Pour être bourgeois, il faut être membre depuis trois ans d'une corporation industrielle ou commerçante de quelque ville, et y payer une certaine contribution, ou bien avoir fait pendant trois ans partie de la magistrature municipale. Les paysans, au nombre de deux millions soixante-quinze mille, nomment cent cinquante députés parmi les agriculteurs possesseurs de terres. On est électeur à vingt et un ans, éligible à vingt-quatre. Les députés des trois derniers ordres reçoivent, pendant chaque session, un traitement fixé et payé par leurs commettants. La constitution prévoit une révision possible, mais elle exige, pour l'exécution de toute réforme importante, l'assentiment de deux diètes, c'est-à-dire la réflexion de cinq années.

La division en quatre ordres et la représentation fondée sur cette quadruple base garantit, il est vrai, à presque toute la population réellement sédentaire l'exercice des droits politiques, mais elle présente de trop singulières anomalies. Un propriétaire rural, un agriculteur, un chef d'usine, quelque riche qu'il soit, ne peut devenir député et ne vote même pas, parce qu'il ne fait partie ni de l'ordre des paysans, ni de celui des bourgeois. Un décret de 1820 a tenté, il est vrai, de corriger cette faute en accordant aux maîtres de forges et aux propriétaires de mines le droit de nommer trois députés qui siégent parmi la bourgeoisie; mais cette réparation est incomplète. Il faut pour un savant, un artiste, un fonctionnaire de l'État, qu'il joigne, s'il veut être représenté, à ses services rendus, à son talent, à son génie même, un titre de noblesse ou de bourgeoisie. Berzélius n'était pas éligible avant d'être anobli. Une seule et même personne peut appartenir à plusieurs ordres à la fois. Il y a ainsi parmi les nobles des prêtres et des bourgeois, parmi le clergé des nobles, etc. De là d'innombrables com-

plications qui nuisent aux affaires et embarrassent la marche du gouvernement. Plus d'un noble, dépouillé aujourd'hui de la richesse de ses aïeux, transforme le privilége de remettre son droit à un autre noble en celui de vendre sa place au parlement; les nobles seuls peuvent s'absenter sans autorisation des séances et voter par délégation ; beaucoup d'entre eux, représentants par droit héréditaire, votent sur des questions dont ils ne connaissent pas les premiers éléments. Ajoutons que les deux premiers ordres sont presque constamment unis pour repousser les réformes que les deux autres désirent, et nous comprendrons que la réforme électorale, celle du droit criminel et bien d'autres aient été jusqu'à présent différées.

Agitation pour la réforme électorale.

Mais le mouvement des deux dernières années a réveillé en Suède le désir d'une réforme électorale. Il s'agirait d'abolir la division surannée des quatre états, et d'y substituer un mode de représentation s'appliquant uniformément à tous les citoyens et basé sur un suffrage accessible au plus grand. nombre. L'agitation date surtout du dernier règne. Dès cette époque, les journaux suscitèrent de nombreuses pétitions; la diète de 1834 discuta plusieurs propositions ayant pour but : de conférer le droit d'élection à tous les citoyens sans distinction, de limiter à un nombre égal les électeurs des quatre ordres, et de ne former désormais qu'une seule chambre où l'on voterait par tête, et dont les membres éliraient dans son sein une chambre haute ; d'établir des états provinciaux pour traiter, dans l'intervalle d'une diète à l'autre, une partie des affaires qui sont à présent discutées par les états généraux; de déclarer tous les propriétaires de biens fonciers à la campagne qui n'appartiennent à aucun des quatre ordres éligibles par les paysans, enfin d'abolir le vote secret dans la diète. Après de vifs débats, toutes ces propositions furent repoussées, et la répugnance bien connue de Charles XIV Jean pour toute réforme radicale fit ajourner pendant ce règne les espérances et la lutte. L'opposition obtint seulement l'admission des députés des universités qui siégèrent à la diète de 1828, et celle des députés maîtres de forges à la diète de 1834. A l'avénement du roi Oscar, les espérances se ranimèrent. A la diète de 1844, le baron Nordenflicht, premier ministre de

la couronne, déclara que la question *était urgente*, et qu'il fallait s'en occuper. Le roi lui-même, dans le discours de dissolution de l'assemblée, exprima le souhait qu'un prochain changement fût introduit dans le mode de représentation. Un comité fut en effet nommé; mais, composé d'hommes aux vues différentes, il produisit simplement un rapport que la diète de 1848 ne discuta même pas; elle l'envoya aux archives, s'occupa exclusivement de questions économiques, et l'on crut à une longue période de tranquillité. Survint la révolution de février, qui produisit en Suède une profonde impression; la réforme devint de nouveau le mot d'ordre des partis qui s'organisèrent définitivement, la démocratie ayant pour représentant le plus avancé le journal appelé l'*Afton-Posten*, le parti réactionnaire suivant pour chef M. Hartmansdorf. Le premier symptôme de l'agitation fut la chute d'un ministère ennemi de la réforme. Le nouveau cabinet eut pour ministre des cultes M. Genberg, professeur de l'université de Lund, qui apporta un nouveau projet. Ce projet fut présenté pendant le mois de mai, et, comme on pouvait s'y attendre, il fit beaucoup de mécontents, parce qu'il apportait des restrictions, en général raisonnables, au suffrage universel. L'agitation fut dès lors organisée. La société des *Amis de la réforme* s'était déjà formée dans les années précédentes; plusieurs autres s'élevèrent dans les villes de province et à Stockholm. Devenues nombreuses, elles nommèrent quarante-trois délégués pour former un congrès central qui s'ouvrit le 4 juin 1849, dans la ville d'OErébro, et qui, après une discussion de cinq jours seulement, arrêta un nouveau projet de réforme dont les bases furent les principes suivants:

« La représentation nationale est fondée sur le suffrage universel, sans aucun égard aux différents ordres ou classes. Est électeur, après sa vingt et unième année accomplie, tout citoyen suédois qui a été au moins un an soumis à l'impôt dans sa circonscription électorale. Sont exceptés: les serviteurs à gages, les simples soldats des troupes de ligne, les citoyens nourris aux frais de l'État, les individus condamnés ou déchus de leurs droits civils, les débiteurs ayant leurs biens engagés, les jeunes gens en tutelle, les citoyens convaincus d'avoir vendu ou acheté des voix. Chaque électeur ne possède qu'une voix. Le droit électoral s'exerce là où l'électeur paye l'impôt. Toute élection se fait à deux

degrés. Cent électeurs primaires dans la campagne et cinquante dans les villes nomment un électeur direct. Les électeurs primaires votent par billets fermés. Les électeurs directs votent verbalement et publiquement. Peut être électeur direct tout électeur primaire âgé de plus de vingt-cinq ans. Est éligible au Volks-Thing (chambre du peuple) tout électeur primaire après vingt-cinq ans. Les membres du Volks-Thing sont électeurs pour le Lands-Thing (chambre des propriétaires fonciers). Ils votent publiquement. Est éligible au Lands-Thing tout électeur primaire après sa trente-cinquième année. La diète se réunit chaque année, le 15 septembre. Elle ne peut siéger plus de trois mois sans le consentement du roi. Le roi peut la convoquer extraordinairement...... » Voilà les vœux du parti libéral, qui forme en Suède une opposition constituée, ayant ses orateurs, ses journaux, ses manifestes. Mais en Suède aussi, il y a une autre opposition, sans frein ni mesure, qui, dans les assemblées d'ouvriers et dans des journaux dont les idées, le langage et le titre même sont copiés des nôtres, s'est faite le niais écho du socialisme parisien. Le parti libéral ne veut pas livrer passage aux manœuvres des hommes, assez peu nombreux du reste, qui ont fait naître et qui dirigent ce mouvement, et le respect de l'autorité royale, que conserve encore la nation suédoise, la garantira sans doute du désordre en lui permettant de sages progrès[1].

Commerce et marine.

Une ordonnance de 1614 par laquelle Gustave-Adolphe protégeait et réglait le commerce extérieur, et qui a, dit-on, servi de base au fameux acte de navigation de l'Angleterre, puis quelques efforts heureux sous Charles XI, voilà l'histoire du commerce en Suède avant le XVIIIe siècle. Depuis lors, le système prohibitif et les taxes protectionistes furent abolis en grande partie. En 1816, il y avait encore cinquante-trois prohibitions sur le commerce d'exportation; il n'y en avait plus que quatre en 1845. L'introduction d'un nouveau système de douanes en 1824 donna surtout l'essor à

1. Les journaux du mois de janvier dernier nous apprennent que le projet de réforme proposé par le gouvernement a été rejeté. Le clergé et la noblesse étaient intéressés au maintien de l'ancien ordre de choses, et l'ordre des paysans, ne trouvant pas le projet assez libéral, a craint de perdre par la réforme une partie de ses priviléges.

la vraie liberté commerciale, et dans ces dernières années les échanges du commerce suédois ont pris un grand développement. L'ensemble s'en est élevé, en 1847, à cinquante-huit millions neuf cent soixante mille rixdales de banque (la rixdale de banque vaut deux francs treize centimes), soit cent vingt-cinq millions cinq cent quatre-vingt-cinq mille francs, dont cinquante-neuf millions sept cent vingt-cinq mille à l'importation et soixante-cinq millions huit cent soixante mille à l'exportation. La comparaison avec 1846 montre une augmentation, en faveur de 1847, de treize millions quatre cent quatre-vingt mille rixdales. Les échanges avec la France, qui représentent, en 1847, une valeur totale de six millions huit cent soixante-neuf mille francs, s'étaient élevés, en 1846, à huit millions quatre cent quatre-vingt-quatre mille. La France reçoit surtout de la Suède du bois et du fer, du cuivre, de l'acier, du goudron et du noir animal; elle lui envoie des vins pour deux cent neuf mille francs, des fruits pour cent quatre-vingt-treize mille, des tissus de soie pour cent vingt-deux mille et du tabac pour cinquante-neuf mille. Ce sont là les chiffres de 1847, et ces principaux éléments de notre exportation pour la Suède éprouvent habituellement peu de variations. La navigation *chargée* a présenté en 1847 les résultats suivants : trois cent quatre-vingt-dix-huit bâtiments suédois, jaugeant soixante-dix mille quatre cent quatre-vingt-un tonneaux, sont entrés en France; seize bâtiments, jaugeant deux mille trois cent soixante-dix-neuf tonneaux, en sont sortis pour la Suède; c'est un total de quatre cent quatorze bâtiments jaugeant ensemble soixante-douze mille huit cent soixante tonneaux. Les deux tiers environ des expéditions entre la France et la Suède ont lieu sous pavillon tiers (norvégien principalement). Marseille, le Havre, Cherbourg, Nantes, Honfleur et Bordeaux, puis Cette, la Rochelle et Saint-Valery sont les ports qui reçoivent le plus fréquemment les bâtiments suédois. En 1848, les envois de la Suède en France sont restés un peu au-dessous de quatre millions de francs, dont deux millions trois cent quarante-deux mille en bois et un million quatre cent quatre-vingt-dix-neuf mille en fer. Encore n'est-il entré dans notre consommation que les trois quarts de l'importation totale. Nos expéditions pour la Suède ont, au contraire, éprouvé quelque augmentation. Elles se sont élevées à un million cent vingt-cinq mille francs, dont deux

cent cinquante-sept mille en vins, deux cent trente mille en fruits et cinquante et un mille en eaux-de-vie. Dans cette même année, la navigation a présenté les résultats suivants: il est entré cent trente-deux navires jaugeant vingt-cinq mille six cent soixante-sept tonneaux; il en est sorti vingt jaugeant trois mille quatre cent quarante tonneaux; total: cent cinquante-deux navires jaugeant vingt-neuf mille cent sept tonneaux. La marine marchande de la Suède se compose de douze cent cinq navires à voiles et de quarante-neuf navires à vapeur, dont deux en fer, ce qui forme un total de douze cent cinquante-quatre bâtiments, jaugeant ensemble soixante-dix-huit mille cinq cent cinquante-six tonneaux.

La Suède ne possède qu'une colonie, la petite île de Saint-Barthélemi, une des Antilles, peu fertile par elle-même et ruinée encore par l'affranchissement de l'esclavage. La capitale, Gustavia, détruite par des ouragans et des tremblements de terre, n'est guère qu'une réunion de décombres. L'église suédoise y est délabrée, tandis que l'église catholique et une chapelle de méthodistes anglais y sont d'assez beaux monuments.

Port de Stockholm.

La valeur totale des échanges du port de Stockholm a atteint quarante-cinq millions neuf cent quatorze mille francs en 1847, et est descendue, en 1848, à quarante-un millions trois cent quatre-vingt-seize mille. L'ensemble de ses opérations représente tout au plus le tiers du commerce extérieur total de la Suède. En 1848, la France a expédié pour Stockholm jusqu'à huit cent seize mille francs de marchandises au lieu de six cent soixante-treize mille en 1847. Dans les exportations de 1848, la France figure pour cinq cent dix mille francs. La Suède ne nous avait expédié en 1847 que un million soixante-dix mille francs de fer en barres; nous lui en avons acheté pour quatre cent quarante mille en 1848.

Industrie de la Suède.

L'époque industrielle par excellence dans l'histoire de la Suède est celle qu'on a appelée l'époque *de la liberté*, de 1718 à 1772. Jonas Alstrœmer fut alors un autre Colbert. En même temps qu'il dirigeait, de concert avec Nicolas Sahlgren, son concitoyen, une maison de commerce à Go-

thenbourg, il établissait des raffineries de sucre, encourageait les entreprises de la compagnie des Indes et celle du Levant, découvrait des plantes utiles à la teinture et travaillait à acclimater en Suède la pomme de terre, nouvellement introduite. Il fit aussi venir des moutons d'Espagne, d'Angleterre et d'Allemagne et des chèvres d'Angora, et ce fut l'origine des fabriques de draps et d'autres ouvrages en laine qui, aujourd'hui, produisent annuellement à la Suède des sommes énormes.

Peuplée de trois millions à peine sur une surface de terrain presque égale aux quatre cinquièmes de l'étendue territoriale de la France, la Suède n'est point une nation manufacturière. L'exploitation de ses forêts est la source de ses plus grands profits; elle en tire le bois, le goudron, des matériaux de construction pour sa marine et le charbon, que ses hauts fourneaux et ses forges absorbent en si grande quantité.

Pourtant, pendant les longues soirées d'hiver, tous les habitants s'occupent à tisser la laine, le coton et le lin, et un métier à tisser est la première dot qu'un paysan donne à ses enfants quand il les marie. Mais il faut encore acquérir la *maîtrise* et présenter un *chef-d'œuvre* pour pouvoir exercer la profession de chaudronnier, cordonnier, tailleur, poêlier, etc.; de même que pour exercer le commerce, il faut acquérir le droit de bourgeoisie. On ne peut cumuler, à Stockholm, le débit en gros et en détail. Les artisans de la campagne qui fabriquent des produits ne peuvent les vendre que dans leur district. Le commerce d'exportation est également réservé à ceux qui ont acquis droit de bourgeoisie. Autrefois les propriétaires nobles jouissaient seuls de ce privilége. L'importation des marchandises étrangères, quand elle se fait dans un port autre que celui où le commerçant a acquis son droit de bourgeoisie, implique la vente à bord du navire ou réclame l'intermédiaire d'un négociant de la ville. On conçoit que toutes ces formalités avaient nécessairement pour résultat de créer des intérêts différents dans chaque district, dans chaque ville, dans chaque port, d'affaiblir le commerce général du pays en localisant la production et la consommation, en protégeant certaines industries, certains négociants contre les autres, en favorisant enfin chacun aux dépens de tous. Sans s'apercevoir des vraies causes du mal, la Suède a accompli, pour essayer de raviver son com-

merce, de grands sacrifices. En l'absence des capitaux suédois, rares et craintifs, l'assistance de l'État s'est portée sur les industries en souffrance. Les états généraux ont institué la caisse des manufactures, jouissant d'un crédit à la banque, dans le but de prêter à divers fabricants après information du collége de commerce. Ces prêts se font au taux de quatre pour cent sur des billets de l'emprunteur endossés par les personnes dont la caisse accepte la garantie. Un demi-million du crédit de cette caisse est spécialement destiné à encourager les industries nouvelles et à former une partie de leur capital primitif. Pendant l'espace de quatre ans, le remboursement n'est pas exigé et l'intérêt se paye à quatre pour cent; au delà de cette époque, le remboursement se fait, par quart, d'année en année. Après avoir donné aux fabricants les moyens de produire, on s'est efforcé de leur procurer ceux de vendre, et l'on n'a pas cru pouvoir mieux faire que de mettre forcément en rapport l'un avec l'autre le consommateur et le producteur suédois. Une prohibition absolue ou des droits excessifs frappèrent les importations étrangères; on repoussa même des produits dont l'entrée en Suède ne paraissait devoir blesser aucun intérêt dans le pays, les vins français par exemple. L'industrie des draps fut protégée surtout par le roi Charles-Jean, à qui les fabricants de Norkœping ont, pour ce bienfait, élevé une statue. La production des draps était, en 1780, de deux cent cinquante-sept mille sept cent neuf mètres; elle fut, en 1843, de cinq cent vingt-huit mille trois cent dix-sept mètres, et, en 1846, de cinq cent vingt mille cent soixante mètres, valant dix millions cinq cent neuf mille dix-huit francs. La Suède ne produit que le tiers environ des laines qu'elle emploie; elle importe sept cent cinquante-deux mille neuf cent quatre-vingt-un kilogrammes de laine pour lesquels il sort du pays, soit en argent soit en marchandises, une valeur égale à deux millions six cent cinquante-sept mille cinq cent quatre-vingt-un francs (le kilogramme de laine valant trois francs cinquante-deux centimes).

L'industrie du fer est, après l'exploitation des forêts, la principale source de la prospérité de la Suède. Des minerais inépuisables lui donnent un fer qu'elle traite par le charbon de bois et qui, jusqu'à présent, est supérieur à tous les fers connus. Cette industrie y est d'ailleurs placée dans des conditions tout à fait favorables; les transports s'y font avec une

extrême simplicité. Presque toutes les forges, au milieu même des forêts qui les environnent, possèdent des terres propres à l'agriculture. Elles donnent ces terres à cultiver à des *torparè*, ou paysans non propriétaires, moyennant certaines redevances, comme de faire tous les transports nécessaires à l'exploitation de la forge, même les plus considérables. Peu de forges sont obligées de recourir aux *bondè*, ou paysans propriétaires formant le quatrième ordre dans l'État; ceux-ci font payer leurs services ou à prix d'argent ou en nature. Le salaire des ouvriers se paye en grande partie en nature, en blé, viandes salées et eau-de-vie. La *caisse des fers*, formée par une contribution commune de tous les maîtres de forges, a pour but de venir en aide à chaque membre de l'association, en lui prêtant une somme proportionnelle, non pas à la quantité de fer qu'il a fabriquée, mais bien à celle qu'il est autorisé à produire par sa concession. C'est donc une avance de fonds sur des produits futurs. Les fonds de la caisse des fers servent aussi à l'entretien de l'école des mines de Falun, aux analyses de minerai, aux voyages à l'étranger, etc. En outre, la banque de Suède fait à l'industrie des fers des prêts d'argent à trois pour cent sur fer fabriqué et déposé à l'entrepôt général. L'exportation du fer suédois se fait presque totalement sous la forme de métal brut ou en barres. Le peu d'ouvrages en fer qui se fabriquent est destiné à la consommation du pays et ne donne lieu qu'à une exportation insignifiante.

En dehors de ses hauts fournaux et de ses forges, la Suède possède peu d'établissements métallurgiques. Les principaux sont ceux de Môtala et de Norkœping, où l'on fabrique des machines à vapeur, et les trois fonderies de canons d'Aker, de Finspang et de Stafsjo. Il existe, il est vrai, quelques aciéries, mais la plus grande partie de leurs produits se consomment localement et sont d'ailleurs sans renom. L'établissement de Môtala, situé près du canal de Gothie dont les eaux se jettent dans la petite rivière de Môtala, fabrique des machines de toute espèce et de toute force pour navires, filatures et moulins. En 1847, par exemple, il a fourni une machine pour un bâtiment à hélice, de la force de trois cents chevaux, au prix de cent soixante et un mille rixdalers de banque (trois cent soixante-douze mille deux cent cinquante francs).

La Suède ne consomme que la douzième partie environ de ses fers; en effet, elle n'a pas de chemins de fer, et presque partout des cours d'eau fournissent une force motrice qui remplace les machines à vapeur. Comme tous les pays qui sont surtout producteurs, la Suède a cessé d'être maîtresse de son prix sur les marchés européens le jour où sa production a dépassé le niveau de sa consommation. D'un côté, les droits élevés dont ses fers étaient frappés à l'étranger; de l'autre, la concurrence des fers russes, allemands, anglais et belges, devaient nécessairement produire une baisse sensible sur ses prix de vente et l'obliger à écouler ses produits à des prix graduellement décroissants. En présence du danger qui les menaçait, les maîtres de forges suédois ont résolu d'améliorer par tous les moyens possibles la qualité de leurs produits et de contracter des marchés à long terme. Des marchés ont été conclus avec la Grande-Bretagne, surtout pour un temps et à des conditions dont on a toujours fait un mystère, soit pour ne pas créer de précédents de prix que d'autres acheteurs pourraient invoquer plus tard, soit pour laisser ignorer les bénéfices que réalisent les aciéries anglaises. C'est ainsi que l'Angleterre, s'emparant des meilleurs fers aciéreux, a pris pour ainsi dire à forfait, en la désintéressant pour une certaine somme, le présent et l'avenir de la puissance métallurgique de la Suède[1].

La première exposition des produits de l'industrie suédoise qui ait eu quelque importance date de 1823. On y compta soixante-deux exposants et quatre cent trente-six objets exposés, surtout des tissus de toute sorte, depuis les cotonnades ordinaires jusqu'à la dentelle. Deux autres expositions, l'une en 1834, l'autre en 1840, attirèrent, la première, deux cent quatre-vingt-dix industriels et deux mille deux produits; la seconde, deux cents industriels et mille soixante-quinze produits. Il n'y eut encore à celle du 16 septembre 1844, dans le palais du prince royal de Suède, que deux cent dix exposants et mille trois cent trente-six objets, dont la valeur totale n'excédait pas cent mille francs. Enfin, à la cinquième exposition, en 1847, deux cent quarante-trois

1. Nous avons emprunté ces renseignements exacts à un mémoire adressé au ministre de l'agriculture et du commerce, le 22 août 1849, par M. Frédéric Marguerritte, chargé d'une mission en Suède. Voy. les *Documents* publiés par le ministère du commerce.

industriels concoururent et présentèrent deux mille sept objets d'une valeur de cent vingt-cinq mille francs[1].

Dette publique.

La dette publique de la Suède et de la Norvége était : au commencement de 1848 de deux millions spéciès Rigsbankdalers; au commencement de 1851 de trois millions et demi, par suite de l'emprùnt contracté en 1848.

§ 2. DANEMARK.

SA CONSTITUTION. — RELIGION. — CHEMINS DE FER; CANAUX. — ARMÉE ET MARINE. — ÉTAT DES COLONIES DANOISES. — COMMERCE DU DANEMARK ET DES DUCHÉS. — NAVIGATION DU SUND ET DES DEUX BELTS. — NAVIGATION DU CANAL DE SLESVIG-HOLSTEIN. — COMMERCE DE LA FRANCE AVEC LE DANEMARK. — DETTE PUBLIQUE.

Sa constitution.

La *loi Royale* a cessé depuis une année seulement d'être la loi fondamentale du Danemark; elle avait, depuis 1660, subi des modifications et reçu des additions importantes. Rappelons, outre les ordonnances de 1834, dont nous avons déjà parlé, l'édit de janvier 1795, décrétant l'abolition du servage, puis une grande ordonnance sur la liberté de la presse, 27 septembre 1799, punissant de mort ceux qui conseilleraient par la presse un changement dans la forme du gouvernement; de l'exil ou des travaux forcés à perpétuité quiconque, dans un ouvrage imprimé, blâmerait la constitution ou le gouvernement du roi, soit en général, soit à l'occasion de quelque acte isolé; enfin de l'exil pour un certain temps ou de la prison ceux qui attaqueraient la religion établie, etc. La censure préalable n'avait toutefois été imposée qu'aux écrits d'auteurs déjà condamnés pour délit de presse.

A la loi Royale qui faisait du Danemark une monarchie absolue, le présent roi, Frédéric VII, a enfin substitué, et cela dès la seconde année de son règne, une constitution fort libérale. C'est un document important, peu répandu encore parmi nous, et dont les journaux, fort occupés de nos affaires intérieures, n'ont donné ni la traduction ni

1. Voy. dans les *Documents* du ministère du commerce, un rapport du professeur Palmstedt.

même une analyse complète. Nous essayons d'en donner une interprétation fidèle[1].

Nous, Frédéric VII, par la grâce de Dieu, roi de Danemark, des Vandales et des Goths, duc de Slesvig, de Holstein, de Stormarn, des Ditmarses, de Lauenbourg et Oldenbourg, faisons savoir à tous : qu'après avoir résolu dans notre toute-puissance, et d'accord avec nos fidèles sujets, de donner une nouvelle constitution au royaume de Danemark, et après que la discussion du projet présenté par nous a amené un parfait accord entre nous et l'assemblée nationale, nous avons sanctionné en notre nom et au nom de tous nos successeurs, pour la conserver inviolablement, la présente constitution du royaume de Danemark, avec cette réserve, cependant, que tout ce qui concerne le règlement des affaires du Slesvig sera ajourné jusqu'à la conclusion de la paix.

I.

§ 1. La forme du gouvernement est une monarchie limitée et héréditaire.

§ 2. Le pouvoir législatif appartient au roi de concert avec la diète. Le roi est maître du pouvoir exécutif. Le pouvoir judiciaire est exercé par les tribunaux.

§ 3. L'Église évangélique luthérienne est l'Église nationale, et, comme telle, est soutenue par l'État.

II.

§ 4. L'ordre de succession établi par la loi Royale est conservé. Il ne pourra être modifié que sur une proposition du roi et avec le consentement de la diète assemblée, lequel consentement devra réunir les trois quarts des voix.

§ 5. Le roi ne peut pas, sans le consentement de la diète, régner sur d'autres pays que ceux qui composent la monarchie danoise.

§ 6. Le roi doit appartenir à l'Église évangélique luthérienne.

1. Une traduction française de la *loi fondamentale du royaume de Danemark*, a été publiée à Copenhague (1849, in-8°) par M. Ström, *traducteur et interprète public, en et pour la ville de Copenhague, des langues française, anglaise, italienne, espagnole, portugaise, hollandaise, suédoise, et allemande*. Mais cette traduction n'est pas toujours facile à comprendre, au moins pour les Français (voy. par exemple l'article 77), et elle ne rend pas inutile, à notre avis, celle que nous donnons ici.

§ 7. Le roi est majeur dès qu'il a accompli sa dix-huitième année.

§ 8. Le roi, lors de son avénement, prête, en présence de la diète assemblée, le serment qui suit : « Je promets et je jure de conserver la constitution danoise ; qu'ainsi Dieu me soit en aide et sa sainte parole. » Si la diète n'est pas réunie au moment où s'opère un changement de règne, le serment sera déposé par écrit au conseil d'État et répété plus tard devant la diète réunie.

§ 9. Si le roi, pour cause d'absence ou de maladie, juge convenable qu'un régent soit nommé, il convoque la diète et lui propose un projet de loi à ce sujet.

§ 10. Si le roi se trouve hors d'état de régner, le conseil d'État réunit la diète ; si la diète, aux trois quarts des voix, le juge nécessaire, elle nomme un régent et, si le cas le requiert, elle institue une tutelle.

§ 11. S'il y a lieu de craindre que l'héritier de la couronne soit mineur ou, par quelque autre motif, hors d'état de régner lui-même, une loi spéciale désigne un régent et le roi établit une tutelle. Le régent ne peut faire partie de cette tutelle.

§ 12. Le régent prête le serment imposé au roi ; il exerce tous les droits du roi tant que dure la régence ; il ne peut cependant proposer un changement dans l'ordre de succession.

§ 13. Si le roi vient à mourir, les membres de la dernière diète se réunissent quatorze jours après sans convocation.

§ 14. S'il n'y a pas d'héritier prêt à succéder, ou si l'héritier ou bien le régent ne peut prendre immédiatement le gouvernement, le conseil d'État dirige les affaires jusqu'à ce que la diète en ait décidé.

§ 15. Si l'héritier ou le régent se trouve absent, la diète réunie décide dans combien de temps il devra être de retour. Si l'héritier est mineur ou, par quelque autre raison, incapable de régner sans que le régent et la tutelle aient été désignés, la diète nomme le régent et constitue la tutelle. S'il n'y a pas d'héritier, la diète choisit un roi et arrête l'ordre futur de succession.

§ 16. La liste civile est fixée par une loi pour tout le règne. La même loi établit la liste des châteaux et domaines de l'État qui appartiennent à la liste civile. La liste civile ne doit pas conserver de dettes.

§ 17. Les apanages pour les membres de la famille royale sont désignés par une loi. Le produit de ces apanages ne peut être dépensé hors du royaume sans le consentement de la diète.

III.

§ 18. Le roi n'est pas responsable. Sa personne est sacrée et inviolable. Les ministres sont responsables.

§ 19. Le roi nomme et révoque ses ministres. La signature du roi au bas des arrêtés concernant la *législation et* le gouvernement leur donne force de loi, si elle est accompagnée de celle d'un ministre. Le ministre signataire est responsable.

§ 20. Il peut être demandé compte aux ministres de leur administration. Le Volks-thing (chambre du peuple) accuse, le tribunal du royaume prononce le jugement.

§ 21. Les ministres réunis forment le conseil d'État. La présidence appartient à celui que le roi a nommé premier ministre. Toutes les propositions de lois et les dispositions importantes sont présentées au conseil d'État. L'ordonnance de ce conseil, aussi bien que la responsabilité des ministres, est réglée par une loi.

§ 22. Le roi nomme à tous les emplois, avec les mêmes limites que par le passé; une loi peut modifier cette disposition. Nul ne peut occuper un emploi s'il n'est pas citoyen danois. Le roi peut destituer ceux qu'il a nommés. Leur pension est réglée conformément à la loi des pensions. Le roi peut déplacer un fonctionnaire sans son consentement, pourvu que le traitement ne soit pas diminué, et que le fonctionnaire soit libre d'accepter ou de donner sa démission, en réservant ses droits à une pension. Les exceptions autres que celles que fixera l'article 78 seront précisées par une loi.

§ 23. Le commandement suprême des forces de terre et de mer appartient au roi. Il déclare la guerre, fait et rompt les traités de paix, d'alliance et de commerce. Toutefois, il ne peut aliéner une partie du royaume sans le consentement de la diète, ni disposer de quelque branche que ce soit du revenu public, ni imposer au pays aucun engagement.

§ 24. Le roi convoque une diète ordinaire chaque année. Sans le consentement du roi, la diète ne peut prolonger ses

séances pendant plus de deux mois. Une loi peut modifier ces dispositions.

§ 25. Le roi peut convoquer des diètes extraordinaires dont la durée dépend de sa volonté.

§ 26. Le roi peut ajourner les séances de la diète ordinaire pendant un temps fixé; l'ajournement ne peut dépasser deux mois, à moins que la diète n'y consente, et ne peut être prononcé qu'une fois dans l'année jusqu'à la prochaine diète ordinaire.

§ 27. Le roi peut dissoudre la diète ou bien l'une des sections de la diète; l'une des deux chambres (things) dissoute, les séances de l'autre se trouvent par là même ajournées, jusqu'à la réunion complète de l'assemblée. Cette réunion a lieu de droit deux mois après la dissolution.

§ 28. Le roi a le droit de proposer à la diète des projets de lois ou d'autres décrets.

§ 29. Le consentement du roi est nécessaire pour donner à une résolution de la diète fôrce de loi. Le roi ordonne la promulgation de la loi et en surveille l'exécution.

§ 30. Dans un cas urgent, la diète n'étant pas assemblée, le roi peut faire des lois provisoires, pourvu qu'elles ne soient pas contraires à la constitution. Ces lois sont présentées à la diète suivante.

§ 31. Le roi peut faire grâce et accorder des amnisties. Il ne peut faire grâce à un ministre de la peine prononcée contre lui par le tribunal du royaume qu'avec le consentement du Volks-thing.

§ 32. Le roi accorde, en partie directement, en partie par les autorités compétentes, telles concessions et exceptions aux lois actuellement en vigueur qui ont été d'usage selon les règles établies jusqu'ici.

§ 33. Le roi a le droit de battre monnaie, conformément aux prescriptions de la loi.

IV.

§ 34. La diète se compose du Volks-thing (chambre du peuple) et du Lands-thing (chambre des propriétaires fonciers).

§ 35. Est électeur pour le Volks-thing tout homme non déchu, jouissant des droits de citoyen danois et âgé de trente ans. Sont exceptés :

Ceux qui, sans domicile, vivent en domesticité chez des particuliers ;

Ceux qui, recevant ou ayant reçu des secours comme indigents, ne les ont pas remboursés, si toutefois la dette ne leur a pas été remise ;

Ceux qui ne peuvent disposer de leurs biens ;

Ceux qui n'ont pas une résidence fixe d'une année dans la circonscription électorale ou dans la ville où ils se trouvent pendant le temps où l'élection a lieu.

§ 36. Est éligible au Volks-thing, sauf les trois *premières* exceptions mentionnées à l'article 35, tout homme non déchu, possédant ses droits de citoyen danois et âgé de vingt-cinq ans.

§ 37. Le nombre des membres du Volks-thing doit être environ dans le rapport de un par quatorze mille habitants. Les élections ont lieu par circonscriptions dont la loi électorale fixe les limites. Chaque circonscription fait une nomination.

§ 38. Les membres du Volks-thing sont élus pour trois ans. Ils reçoivent une indemnité.

§ 39. Est électeur pour le Lands-thing quiconque possède le droit d'élection pour le Volks-thing, aux termes de l'article 35. Ceux qui sont dans ce cas choisissent des électeurs parmi eux d'après les conditions fixées par la loi électorale.

§ 40. Est éligible au Lands-thing tout homme non déchu, possédant les droits de citoyen danois, n'étant pas exclu de la disposition de ses biens pour cause de faillite ou d'abandon de ses biens aux créanciers, étant âgé de quarante et un ans et ayant payé dans la dernière année à l'État ou à la commune deux cents rixdales de banque d'impôts directs, ou bien ayant prouvé qu'il jouit d'un revenu annuel de douze cents rixdales de banque[1]. Dans les circonscriptions où le nombre des éligibles, conformément à ces conditions, n'atteint pas le rapport exigé par la loi électorale avec la population, on y ajoutera pour le compléter les citoyens les plus imposés dans la circonscription.

§ 41. Les élections au Lands-thing se font dans de plus grandes circonscriptions, qui sont fixées par la loi électorale. Les électeurs d'une telle circonscription se réunissent et font autant d'élections qu'il doit y en être fait. Les trois

1. On se rappelle que la rixdale de banque vaut deux francs treize centimes.

quarts au moins des élus doivent avoir eu une résidence fixe dans la circonscription même pendant une année avant le vote. Ils doivent être nommés à la majorité absolue.

§ 42. Le nombre des membres du Lands-thing doit toujours être à peu près égal à la moitié de celui des membres du Volks-thing.

§ 43. Les membres du Lands-thing sont élus pour huit ans. La chambre est renouvelée par moitié tous les quatre ans. Ils reçoivent la même indemnité que les membres du Volks-thing.

§ 44. Lorsqu'une nouvelle loi électorale aura été publiée, les élections pour le Lands-thing pourront être attribuées aux grands conseils communaux (de comtés ou de provinces).

V.

§ 45. La diète annuelle se réunit le premier lundi d'octobre, si le roi ne la convoque pas plus tôt.

§ 46. Le siége du gouvernement est aussi le lieu de réunion de la diète. Dans les cas extraordinaires, le roi peut la convoquer en quelque autre ville du royaume.

§ 47. La diète est inviolable. Quiconque porte atteinte à sa sûreté et à sa liberté, quiconque transmet ou exécute un ordre dirigé vers ce but, se rend coupable de haute trahison.

§ 48. Chacune des deux chambres a le droit de proposer et d'agréer les lois.

§ 49. Chacune des deux chambres peut présenter des adresses au roi.

§ 50. Chacune des deux chambres peut instituer, pour faire une enquête sur une affaire importante, des commissions tirées de son sein. Elle peut demander aux autorités publiques aussi bien qu'aux particuliers des communications orales ou des renseignements écrits.

§ 51. Aucun impôt ne peut être institué, modifié ou aboli, aucune troupe levée, aucun emprunt public contracté ni aucun domaine de l'État aliéné, que par une loi présentée à l'avance.

§ 52. A chaque diète ordinaire, aussitôt après sa réunion, les documents nécessaires pour fixer le budget de l'année suivante sont présentés; ils contiennent un exposé des recettes et des dépenses publiques. On discute ce budget

d'abord dans le Volks-thing. Aucun impôt ne peut être perçu avant que la loi des finances ne soit consentie. Aucune dépense ne peut être faite si elle n'est justifiée dans la même loi.

§ 53. Chaque chambre choisit deux contrôleurs salariés. Ils revoient tous les comptes publics de l'année et veillent à ce que les revenus de l'État soient bien complétement recueillis et qu'aucune dépense ne soit faite en dehors du budget des finances. Ils peuvent exiger communication de tous les éclaircissements et de tous les documents. Le rapport annuel sur les finances publiques, avec les remarques des contrôleurs, est communiqué à la diète et soumis à son approbation.

§ 54. Aucun étranger ne peut obtenir désormais le droit de citoyen danois si ce n'est par une loi spéciale.

§ 55. Aucun projet de loi ne peut être voté définitivement avant d'avoir subi trois délibérations.

§ 56. Si un projet de loi est rejeté par l'une des chambres, il ne peut plus être discuté par la même chambre dans la même session.

§ 57. Si un projet de loi est accepté par une des chambres, il est présenté à l'autre chambre sous la forme acceptée; s'il subit ici quelque modification, il retourne à la première chambre; si des changements y sont de nouveau apportés, il revient à l'autre chambre. En cas que l'on ne s'accorde pas encore, si l'une des chambres le demande, chacune nommera un certain nombre de ses membres pour composer ensemble une commission qui donnera son avis sur le point en question. L'opinion formulée par cette commission est alors prise en considération et discutée séparément par chacune des deux chambres.

§ 58. Chaque chambre décide elle-même de la validité des élections de ses membres.

§ 59. Chaque membre, une fois son élection validée, prête serment à la constitution.

§ 60. Les députés sont liés seulement par leur conscience et non par les injonctions de leurs électeurs. Les fonctionnaires élus n'ont pas besoin de l'assentiment du gouvernement pour accepter l'élection.

§ 61. Pendant toute la durée de la session, un député ne peut, sans le consentement de la chambre à laquelle il appartient, être privé de sa liberté ni emprisonné pour dettes,

ni être cité devant les tribunaux, excepté dans le cas de flagrant délit. Aucun député ne peut être accusé sans l'autorisation de la chambre dont il fait partie pour les paroles prononcées par lui dans l'assemblée.

§ 62. Si un député tombe dans un des cas qui entraînent l'inéligibilité, il perd à l'instant même le droit provenant de l'élection. Cependant personne ne perdra le droit de siéger au Lands-thing pour avoir, pendant la durée de son mandat, pris domicile dans une autre circonscription électorale. Une loi spéciale décidera dans quels cas un député, élevé à des fonctions rétribuées par l'État, devra se soumettre à une nouvelle élection.

§ 63. Les ministres, en conséquence de leur charge, ont leur entrée dans la diète et sont autorisés à demander la parole pendant les délibérations, en se conformant au règlement. Ils n'ont droit de voter que s'ils ont eux-mêmes été élus députés.

§ 64. Chaque chambre élit elle-même ses président et vice-président.

§ 65. Aucune résolution ne peut être prise que par la moitié au moins des membres d'une chambre présents et ayant pris part au vote.

§ 66. Chaque député peut, dans la chambre à laquelle il appartient, et avec son consentement, appeler la discussion sur toute affaire publique, et demander l'opinion du ministère.

§ 67. Aucune proposition ne peut être soumise à l'une des chambres que par un de ses membres.

§ 68. Si la chambre trouve qu'il n'y a pas lieu à statuer sur une motion, elle peut la renvoyer aux ministres.

§ 69. Les séances sont publiques; cependant le président peut exiger, si la chambre décide qu'une délibération doive avoir lieu à huis clos, que les assistants ne faisant pas partie de l'assemblée s'éloignent.

§ 70. Chaque chambre vote son règlement.

§ 71. La diète unie se compose du Volks-thing et du Lands-thing assemblés. Il est nécessaire pour une résolution que plus de la moitié des membres de chaque chambre soient présents et prennent leur part au vote. La diète unie choisit elle-même son président et fixe son règlement.

VI.

§ 72. Le tribunal du royaume se compose de seize mem-

bres élus pour quatre ans, moitié dans le Lands-thing, moitié dans les tribunaux supérieurs du pays et parmi leurs membres. Ce tribunal nomme son président parmi ses propres membres. Une loi spéciale règle les formes de la poursuite.

§ 73. Le tribunal du royaume décide dans les procès intentés par le Volks-thing contre les ministres. Le roi peut traduire devant ce tribunal ceux qu'il pense particulièrement dangereux pour l'État, aussitôt que le Volks-thing y a donné son assentiment.

§ 74. L'exercice du pouvoir judiciaire ne peut être réglé que par une loi.

§ 75. Le pouvoir judiciaire attaché à la possession d'une terre sera aboli par une loi.

§ 76. L'administration de la justice sera séparée de l'administration générale d'après les règles qui seront déterminées par une loi spéciale.

§ 77. Les tribunaux sont autorisés, sur chaque question, à décider sur les limites du pouvoir exécutif; mais celui qui s'élève contre quelque abus de ce pouvoir doit préalablement obéir.

§ 78. Le devoir des magistrats est de ne juger que d'après la loi. Ils ne peuvent pas être révoqués sans une ordonnance, quand même on les déplacerait de leur propre consentement, excepté dans le cas où la cour recevrait une nouvelle organisation. Cependant le magistrat qui a atteint sa soixante-cinquième année peut être rayé du service actif, mais sans que son traitement soit diminué.

§ 79. La justice devra être rendue publiquement et verbalement, aussitôt et autant que possible. Le jury sera appliqué en matière criminelle et pour les délits politiques.

VII.

§ 80. L'organisation de l'Église nationale est fixée par une loi.

§ 81. Les citoyens ont le droit de se réunir en commun pour adorer Dieu de la manière qui convient à leur conviction. Toutefois nul ne peut enseigner ni professer publiquement, à ce sujet, une doctrine contraire à la morale et à l'ordre public.

§ 82. Personne n'est obligé de contribuer personnelle-

ment pour un culte qui n'est pas le sien. Cependant tout citoyen qui ne prouve pas qu'il appartient à une communauté religieuse reconnue dans le royaume doit payer la contribution personnelle fixée pour l'Église nationale et l'enseignement public.

§ 83. Les droits et devoirs des communautés s'éloignant de l'Église nationale seront fixés par une loi.

§ 84. Nul ne pourra, sous le prétexte de sa profession de foi, être dépouillé de la pleine jouissance de ses droits civils et politiques; de même, nul ne pourra, sous le même prétexte, refuser aucune des charges communes à tous les citoyens.

VIII.

§ 85. Tout citoyen arrêté sera traduit devant les juges dans les vingt-quatre heures. S'il ne peut être rendu immédiatement à la liberté, le juge décidera par un jugement motivé, rendu le plus promptement possible et au plus tard dans l'espace de trois jours, que cet homme doit être retenu prisonnier, et fixera, s'il peut être relâché sous caution, la somme à fournir. On peut appeler immédiatement de cette sentence à une cour supérieure. Nul ne peut être soumis à la prison préventive pour un délit entraînant seulement amende ou prison.

§ 86. Le domicile est inviolable; les visites domiciliaires, les saisies, les recherches de lettres ou d'autres papiers ne peuvent avoir lieu, à moins qu'une loi n'ait fixé quelque exception, sans un mandat des juges.

§ 87. La propriété est sacrée; personne ne peut être obligé à se défaire de sa propriété que lorsque l'utilité publique l'exige; cela ne peut se faire d'ailleurs qu'en vertu d'une loi et moyennant une pleine indemnité.

§ 88. Toutes les restrictions à la liberté du travail, à moins qu'elles ne soient basées sur l'intérêt public, devront être abolies par une loi.

§ 89. Tout citoyen qui ne peut se nourrir ni les siens, et dont il n'est du devoir de personne autre de se charger, est autorisé à obtenir des secours de la commune, mais il doit en retour se soumettre aux obligations fixées par la loi sous ce rapport.

§ 90. Les enfants dont les parents ne sont pas en état de

pourvoir à leur éducation, obtiennent l'instruction libre dans les écoles publiques.

§ 91. Chacun a le droit d'exprimer ses pensées par la presse, mais sous sa responsabilité devant les juges; la censure ou les autres mesures préventives ne pourront plus être établies.

§ 92. Les citoyens ont le droit de former des associations, sans autorisation préalable, pour tout but autorisé par les lois; aucune association ne peut être dissoute par les dispositions du gouvernement. Une association peut cependant être préalablement défendue, mais il faut qu'une plainte soit dirigée contre elle pour qu'on la supprime.

§ 93. Les citoyens ont le droit de s'assembler sans armes. La police a le droit d'assister aux réunions publiques. Les réunions en plein air peuvent être défendues, si on peut craindre quelque danger pour le repos public.

§ 94. Dans les émeutes, la force armée, si elle n'est pas attaquée, ne peut intervenir qu'après avoir sommé trois fois, au nom du roi et de la loi, la foule de se retirer.

§ 95. Tout citoyen capable de porter les armes est obligé de contribuer de sa personne à la défense du pays, d'après les dispositions que la loi aura prescrites.

§ 96. Le droit des communes, d'administrer leurs affaires d'une manière indépendante sous la surveillance de l'État, sera fixé par une loi.

§ 97. Tout privilége attaché dans la législation à la noblesse, tout titre et rang est aboli.

§ 98. Aucun fief, ni majorat, ni fidéicommis, ne pourra être érigé désormais. Une loi établira comment ceux qui existent maintenant devront passer dans le régime de la propriété libre.

§ 99. Quant au pouvoir militaire, les dispositions des articles 35, 92 et 93 ne peuvent être modifiées que par les limites qu'y apportera la législation militaire.

IX.

§ 100. Les propositions de changements ou d'additions à cette constitution seront proposées par une diète ordinaire. La résolution en ce cas sera prise dans une forme invariable d'après les dernières diètes ordinaires, et confirmée par le roi; alors les deux chambres seront dissoutes, et des élections générales seront faites pour toutes les deux.

La résolution sera adoptée pour la troisième fois par la nouvelle diète dans une réunion ordinaire ou extraordinaire confirmée par le roi, et alors elle deviendra loi constitutive.

Et en conséquence est abolie la loi Royale établie le 14 novembre 1665, en vertu de la toute-puissance à lui déférée par les états du Danemark, par notre aïeul et prédécesseur le bienheureux roi Frédéric III, à la seule exception des dispositions contenues dans les articles 27 et 40 concernant la succession héréditaire, dispositions confirmées par l'article 4 de la présente constitution, et de l'ordre contenu dans les articles 21 et 25 concernant les princes et les princesses de la famille royale, jusqu'à ce qu'une nouvelle loi sur la maison royale en ait décidé autrement.

Donné dans notre château de Christiansborg, le 5 juin 1849, sous notre signature et notre sceau royal.

FRÉDÉRIC.

Signé Moltke, Bardenfleth, Sponneck, Zahrtmann, Bang, Hansen, Madvig, Clausen.

Cette constitution a été acceptée et sanctionnée par le roi, le 5 juin 1849; trois jours auparavant, le président du conseil des ministres avait présenté à l'assemblée nationale le projet de loi relatif à la liste civile du règne actuel. Ce projet fixe le revenu annuel du roi et de la famille royale à trois cent mille rixdales de banque, c'est-à-dire exactement à un million cinq cent mille francs; il porte que tous les châteaux, palais, domaines, musées, collections scientifiques et théâtres, regardés aujourd'hui comme appartenant entièrement au roi, sont déclarés propriétés de l'État, que le roi et sa famille conservent le droit d'habiter les châteaux et les palais de l'État, mais seulement à condition d'indemniser l'État des dégradations qui y seraient faites pendant qu'ils les occupent, que le roi possède le droit de chasser dans les domaines de l'État, mais à charge de payer une rétribution pour le gibier qui en serait enlevé.

Telles étaient les conditions qu'acceptait, que proposait de lui-même un roi jusque-là à peu près absolu. Les journaux danois, à quelque opinion qu'ils appartinssent, furent unanimes à remercier Frédéric VII. La *Gazette de Berlin* remarqua que le roi de Danemark avait été un des rares souverains en Europe qui avaient su

prévenir les troubles de 1848, et que le peuple danois avait reçu comme un véritable bienfait une constitution libérale offerte volontairement par un roi. *La Patrie* (Fadrelandet), tout en remarquant dans la constitution nouvelle certains défauts, la salua avec confiance et espoir. D'ailleurs, aucune fête ne célébra le grand événement du 5 juin : « Nous avions au dehors, dit *la Patrie*, en faisant allusion à la guerre contre les duchés, tant de sujets de douleur, et puis nous avions vu pendant l'année précédente tant de constitutions en Europe fêtées et célébrées à grand bruit, bien qu'une courte vie leur fût marquée, que l'absence d'une joie bruyante nous parut d'un bon augure pour la nôtre. » La feuille démocratique *Kjobenhavnsposten* dit elle-même à ce sujet : « Le Danemark vient d'entrer dans la série des États constitutionnels. Si la nouvelle constitution n'est pas encore aussi libérale qu'elle devrait l'être, la faute n'en est pas au roi qui, librement et de son gré, a offert à son peuple autant de liberté qu'il en voulait ; il faut en accuser ses conseillers, mal choisis sous l'influence de la guerre actuelle. Plus d'une fois dans la discussion de cette loi fondamentale la gauche de l'assemblée a cru sage de soutenir le projet du roi lui-même. Si la joie n'éclate pas aujourd'hui parmi les Danois, c'est à cause du triste sentiment causé par l'occupation ennemie et par l'idée que ces malheurs eussent été évités si nous avions obtenu il y a dix ans les concessions actuelles. Ces mêmes gens qui, en repoussant l'œuvre de la constitution, ont si longtemps soutenu l'absolutisme, se montrent maintenant timides et défiants en présence de la liberté. Nous n'en avons pas moins dès aujourd'hui, malgré eux, les moyens d'arriver aux conquêtes pour lesquelles nous avons tant combattu. »

Religion.

Le luthéranisme est la religion de l'État, et le roi en est le chef. Neuf évêques sont à la tête du clergé : de celui de Seeland relèvent les paroisses des Féroë, du Groënland, des deux Indes. Les autres évêchés sont Laaland, Fionie, Ribe, Aarhuus, Viborg, Aalborg, Als et Aeroë en Holstein et Skalholt en Islande. La liberté de conscience est garantie par les lois. De nombreux missionnaires sont entretenus dans le Groënland et dans les Indes orientales.

Chemins de fer; canaux.

Depuis quatre années un chemin de fer existe entre Copenhague et Roskild; il doit être prolongé jusqu'à l'autre extrémité de l'île de Seeland. Depuis 1844, une autre voie de fer est ouverte en Holstein de Kiel à Altona, avec un embranchement de Neumünster à Rendsbourg, et de Elmshorn à Glückstadt. Le canal de Holstein, construit de 1777 à 1784, joint par l'Eyder la Baltique et la mer du Nord; le canal de Stekenitz, dans le Lauenbourg, joint l'Elbe à la Baltique par la Trave, mais n'est pas navigable pour les gros bâtiments; enfin le canal d'Odensée réunit cette ville à la mer, et celui de Nestred transporte les bois des environs de Soroë dans l'île de Seeland. L'existence de ces canaux et les droits du Sund expliquent assez pourquoi le Danemark construit peu de chemins de fer.

Armée et Marine.

L'armée se compose des troupes régulières de terre et de mer et de la milice. Le service est obligatoire pendant six années, dont les deux premières constamment sous les armes, tandis qu'on n'exige qu'un mois de présence pour chacune des suivantes. En 1840, l'effectif était de trente et un mille sept cents hommes, et le service actif de douze mille. La milice en comprenait vingt-cinq mille. L'infanterie danoise, comme celle de la Norvége, a un régiment de patineurs.

La guerre récente contre l'Allemagne témoigne que le Danemark possède une puissance maritime imposante. Cette puissance n'est pas de formation nouvelle. Sans parler des anciens Vikings, l'évêque Absalon commandait en 1184 cinq cents vaisseaux danois; mille vaisseaux étaient en mer sous Valdemar le Conquérant; au xve siècle, le roi Jean en construisit de si beaux qu'ils servirent de modèles à ceux des villes hanséatiques. Otto Rud, Sören Norby et Jens Holgersen Ulfstand illustrèrent le pavillon danois, et le chant national que le Danemark répète encore: « Christian se tenait au grand mât, etc.[1], » célèbre dans

1. *Kong Christian stod ved hoien mast...* « Le roi Christian est debout près du grand mât, dans le tourbillon et la fumée. Il manie son épée avec tant de force qu'il fend le casque et la tête des Goths. Les armes des ennemis, les mâts de leurs navires tombent dans le tourbillon et la fumée. Sauvons-nous! s'écrient-ils. Sauve qui peut! qui de nous aurait la force de lutter contre Christian roi de Danemark! »

Christian IV le grand homme de mer plus encore que le roi. Après lui Kort Adelaer et l'amiral Niels Yuul, Hvitfeld, Gabel, Sehestedt et Raben battirent les Suédois sur mer. Ils furent surpassés par le fameux Tordenskjold, dont le nom est devenu populaire. Sous Christian VI, l'administration du comte Frédéric Danneskjold-Samsoë porta l'effectif de la flotte à dix-huit frégates et trente vaisseaux de ligne, sans compter les petits bâtiments. Il augmenta encore jusqu'en 1807, où les Anglais purent enlever au Danemark, quoique toute sa flotte ne fût pas dans ses ports, dix-sept vaisseaux de ligne avec douze cent seize canons, dix-sept frégates avec quatre cent quarante canons, huit bricks avec cent quarante-deux canons, etc. Avec les débris de trois vaisseaux à demi détruits, les Danois reconstruisirent le premier bâtiment de leur nouvelle marine, et ils l'appelèrent *le Phénix* ; Frédéric VI mit vigoureusement la main à l'œuvre, Christian VIII et une paix de trente ans suivirent, et la première guerre trouva la marine danoise nombreuse et bien équipée.

L'état de la flotte danoise au commencement de l'année 1848 était : sept vaisseaux de ligne avec cinq cent soixante-six canons, neuf frégates avec quatre cent huit canons, quatre corvettes avec quatre-vingt-six canons, cinq bricks avec soixante-dix canons, trois schooners avec vingt canons, trois cutters avec douze fauconneaux, vingt-trois chaloupes à bombes, douze *yolles* à bombes, quarante et une chaloupes à canons, quatre *yolles* à canons, six bateaux à vapeur. Le personnel maritime, artilleurs, matelots, ouvriers, etc., se composait de deux mille trois cents hommes. Ajoutez vingt mille hommes disponibles pour former l'armée maritime.

État des colonies danoises.

Les colonies danoises sont peu capables d'enrichir la mère patrie. Par le traité de Kiel, en 1814, le Danemark, en cédant à la Suède le royaume de Norvége, s'est réservé les îles Féroë, l'Islande et le Groënland, dépendances de la Norvége. Les cinq à six mille habitants des Féroë exploitent dans leurs îles, dont plusieurs sont inhabitables par l'absence presque absolue de terre végétale, de la houille et de la tourbe ; ils pêchent la morue, le phoque et la baleine et tricotent des bonnets et des bas de laine. Leur commerce

ne consiste qu'en poisson, édredon et huile de poisson. Thorshawn est leur principal port. Pas un seul livre n'est écrit dans la langue de ces îles, mélange d'islandais, de norvégien et de danois. Leurs chants populaires ont été seulement recueillis (par M. Lyngbie, Randers, 1822). Quant aux îles Orcades et Shetland, après avoir appartenu à la Norvége, puis au Danemark, elles avaient été données par Christian Ier à sa fille, épouse de Jacques III d'Écosse, et réunies ainsi à ce royaume.

Cinq ou six vaisseaux par an vont du Danemark au Groënland, d'où ils rapportent du lard, de l'huile de baleine et de phoque, des peaux de renard, d'ours et de renne, des plumes, de l'édredon, des foies de requin et de morue et des fanons de baleine. Depuis la dissolution de la compagnie qui avait obtenu primitivement le monopole du commerce avec le Groënland, en 1774, ce commerce a été exploité au bénéfice du gouvernement danois par des employés résidant à Copenhague, et il rapportait deux cent cinquante mille francs par an; mais en 1835, le gouvernement s'en est dessaisi de nouveau et l'a accordé à une maison de commerce.

En 1816, le gouvernement danois déclara ouverts à toutes les nations le commerce et la navigation de l'Islande, qui prirent dès ce moment beaucoup plus d'extension. L'Islande exporte maintenant des gants, des bas, des peaux d'agneau et de mouton, des plumes de cygne, de l'édredon, du poisson sec, de la morue et du saumon salés, et de l'huile de poisson; mais il faut qu'on y importe le sucre, le tabac, l'avoine, les pois, le biscuit de mer, l'eau-de-vie, le vin, le café, le charbon de terre et même le sel, comme dans tout le nord. Elle n'a pas réellement de ville, puisque sa capitale, Reykiavik, n'a guère que sept cents habitants. Skalholt, situé un peu au sud des sources chaudes de Geysir, fort important autrefois, n'est plus qu'un hameau avec une petite église.

Les possessions danoises dans la mer des Antilles se bornent à trois de ses îles, Sainte-Croix, Saint-Thomas et Saint-Jean. Sainte-Croix, la plus grande, est assez fertile. Les cocotiers, les palmiers et les orangers y entourent de leurs feuillages si divers de vastes champs de cannes à sucre. Le sucre et le rhum, qu'on expédie en Danemark et dans les États-Unis, y sont les principaux objets de commerce.

Saint-Thomas n'est qu'un rocher dont la côte méridionale forme un port excellent que domine en amphithéâtre la ville de Saint-Thomas, habitée par dix mille âmes. Les priviléges de ce port franc en ont fait un entrepôt fort important, visité chaque année par deux mille cinq cents vaisseaux. Par le commerce, Saint-Thomas est en rapport avec Porto-Rico, l'Amérique du sud, Amsterdam, Brême, Hambourg, Altona, Gênes, Marseille, Bordeaux, le Havre, Glasgow, Liverpool, Londres, Copenhague, etc. Un paquebot est expédié tous les quatorze jours de Southampton pour cette station. Saint-Jean est de la même grandeur, mais un peu plus fertile ; toutefois elle est peu peuplée, ne possède ni villes ni commerce, et exporte seulement un peu de sucre et de rhum. Là aussi s'est fait sentir le funeste contrecoup de la révolution de février. L'exemple des désordres qu'avait amenés l'émancipation des nègres dans nos colonies excita un soulèvement des noirs dans les Antilles danoises, et força le gouverneur, le général Van Scholter, à proclamer immédiatement leur indépendance. Cette concession ne fit que lâcher toute bride au désordre, qui s'arrêta seulement à l'arrivée d'un détachement de cinq cents hommes envoyés par le gouverneur espagnol de Porto-Rico. Quatre-vingts nègres furent décapités, cinq cent trente-deux furent faits prisonniers (27 juillet 1848). Il est inutile d'ajouter que, malgré le rétablissement de l'ordre, la sécurité et le commerce sont ruinés pour longtemps peut-être dans les îles danoises.

Tranquebar, sur la côte de Coromandel, achetée par les Danois au rajah de Tanjore en 1616, perdue en 1807 et recouvrée par eux en 1814, lors de la pacification générale, a été définitivement vendue, le 2 février 1845, à la compagnie des Indes orientales britanniques, avec Fredericsnagore ou Sérampore en Bengale et un territoire dans la province de Balassore, le tout moyennant le payement immédiat d'un million deux cent cinquante mille roupies (trois millions cent vingt-cinq mille francs). Quant aux établissements danois d'Afrique (cinq ou six forts sur la côte de Guinée), comme ils étaient peu profitables et qu'ils coûtaient beaucoup, le Danemark les a vendus récemment au gouvernement britannique. Les îles Nicobar, au sud-est du golfe du Bengale, ont de même été abandonnées le 24 juin 1848.

Commerce du Danemark et des Duchés.

La valeur totale des échanges avec l'étranger paraît s'être élevée, en 1847 (importations et exportations réunies), à un chiffre moyen approximatif de deux cent cinquante millions de francs, somme qui se répartirait par portions à peu près égales entre le royaume proprement dit et ses annexes. On ne doit pas perdre de vue que le Danemark a une population de un million trois cent cinquante mille habitants sur un territoire de six cent quatre-vingt-trois milles carrés, tandis que les duchés de Slesvig et de Holstein comptent huit cent quarante-deux mille habitants répandus sur une superficie de trois cent dix-huit milles carrés seulement. Ainsi ces derniers feraient, avec un territoire moindre de moitié et une population plus faible d'un tiers, un commerce proportionnellement plus considérable que celui du royaume. On peut voir, d'après ce rapprochement, combien est précieuse pour le Danemark la suzeraineté des duchés, par lesquels il écoule une grande partie de ses produits, bestiaux, chevaux, etc. Leur séparation politique eût porté en outre une grave atteinte au revenu que le Danemark retire des droits du Sund, le canal de Slesvig-Holstein pouvant alors devenir une des routes de la Baltique.

Pour les importations, la somme des droits perçus à l'entrée pendant l'année 1847 s'est élevée à près de quatorze millions et demi. En évaluant le rapport de cette perception douanière à douze pour cent, par exemple, de la valeur d'importation, cette dernière serait de cent trente-trois millions. Sur les quatorze millions quatre cent trente-neuf mille francs perçus à l'entrée, les recettes du Danemark ont été de neuf millions sept cent onze mille et celles des duchés de quatre millions sept cent vingt-huit mille francs; mais il faut se rappeler que les tarifs sont plus élevés dans le Danemark que dans ses deux annexes. Plusieurs produits français entrent dans les duchés en plus grande abondance que dans le royaume proprement dit : tels sont les tissus de coton, ceux de soie, les peaux et cuirs ouvrés, les vins, les verreries et cristaux et les objets de mode. On estime que la vente de ces articles est d'un quart plus étendue dans le Holstein et le Slesvig qu'en Danemark, ce qui, eu égard au chiffre relatif des populations, suppose, par individu, une consommation moitié plus forte dans les premiers

que dans les seconds. Un tiers au moins des tissus de coton et de soie, et la majeure partie des cuirs et des peaux préparés en usage dans les duchés, proviennent de France et sont importés soit directement, soit par la voie de Hambourg. En Danemark, les tissus sont tirés principalement d'Angleterre.

Il est entré en 1847 dans les duchés seize mille cent soixante-deux hectolitres de vins presque exclusivement de nos vignobles. Le Danemark n'en a reçu que quinze mille deux cent trois hectolitres dont nous n'avons pas fourni plus des deux tiers, les vins du Portugal et de l'Espagne y étant compris pour un tiers. Il a été consommé un litre quatre-vingt-douze centilitres par tête dans les duchés et un litre douze centilitres seulement dans le royaume. Cette proportion se trouve renversée pour l'importation et le débit de l'eau-de-vie et des spiritueux. Le Danemark offre pour ces produits au commerce en général, et en particulier à celui de la France, un débouché plus important que le Slesvig et le Holstein réunis.

Il se fait dans les pays du nord, surtout en Danemark, en Suède et en Norvége, une consommation considérable d'une boisson que nos exportateurs de liquides pourraient avoir intérêt à imiter pour en approvisionner ces marchés. C'est un mélange appelé *gammel Fransk viin* (vieux vin français) et composé de vin blanc, d'eau-de-vie, de sirop et d'épices. Cette espèce d'*hypocras* est fort recherchée par le peuple qui, dans ces contrées, aime beaucoup les boissons liquoreuses sucrées.

L'exportation, consistant en céréales, beurre, laine brute, os pour les raffineries, peaux et cuirs bruts, viandes salées, lard fumé, porcs, chevaux, bêtes à cornes, a donné lieu, en 1847, à une perception de cinq cent quarante mille francs, dont quatre cent onze mille dans les duchés et cent vingt-neuf mille dans le Danemark.

Navigation du Sund et des deux Belts.

La navigation du Sund, pour laquelle des droits sont perçus à Elseneur, est le plus beau revenu du Danemark. Le tableau suivant montre que de 1829 à 1837 cette navigation a perdu de son importance; cette décroissance s'explique par les efforts des sociétés de modération, qui ont arrêté l'abus de l'eau-de-vie et du genièvre, et par les va-

riations du commerce anglais qui a été chercher les bois de pin au Canada, les bois de chêne en Dalmatie, le chanvre à la Nouvelle-Zélande et le suif à Buenos-Aires. Les progrès un instant arrêtés ont bientôt, après cette période, repris leur cours. Le chiffre exceptionnel de l'année 1847 s'explique par le transport des grains pendant le temps de la disette :

	Nombre des navires.	Droits perçus.
	—	— fr.
1827	12 959	5 016 000
1828	13 278	5 689 500
1829	13 488	5 621 754
1830	13 212	5 632 200
1831	12 946	5 400 000 (1831-1834)
1832	12 202	
1833	10 985	
1834	10 505	
1835	10 255	4 787 700
1836	11 916	5 699 400
Moyenne décennale 1827-36	12 134	5 404 655
1837	13 102	5 777 700
1838	13 960	6 154 200
1839	16 175	6 362 400
1840	15 662	6 420 900
1841	14 735	6 073 200
1842	13 957	5 532 000
1843	14 945	6 250 000
1844	17 332	6 377 000
1845	15 950	6 497 700
1846	18 765	6 500 000
Moyenne décennale 1837-46	15 456	6 194 514
1847	21 526	pas encore connu. (1847-1850)
1848	16 857	
1849	18 959	
1850	19 070	

C'est surtout la navigation anglaise qui a profité, en 1848, du blocus danois ; elle a employé six mille trois cent soixante-douze navires ou les deux cinquièmes de la navigation totale, soit douze cent trente-huit bâtiments de plus qu'en 1847.

Quant à la navigation française, elle a beaucoup souffert

de la situation générale des affaires comme du blocus ; son chiffre n'a été en 1848 que de cent quarante-sept navires au lieu de quatre cent soixante-dix-huit en 1847. En 1850, deux cent quatre-vingt-cinq navires français ont traversé le Sund.

Navigation du canal de Slesvig-Holstein.

Le canal de Slesvig-Holstein est une des voies commerciales les plus importantes du Danemark. On conçoit combien il offre d'avantages pour le transit entre la Baltique et la mer du Nord. Ce mouvement est principalement *alimenté* par les transports de grains, de graines oléagineuses et de goudrons. Les quantités s'en sont considérablement accrues en 1846, ainsi que celles des denrées coloniales et des bois de teinture. On remarque avec regret dans les statistiques la faible quantité de vins, article de provenance française en général, qui s'échangent par la voie de ce canal. Le canal de Slesvig-Holstein a donné passage en 1847 à quatre mille cent soixante-douze navires se dirigeant d'une mer dans l'autre, deux mille trois cent vingt-neuf navires danois, huit cent quarante hanovriens, six cent quatre-vingt-un hollandais, cent neuf oldenbourgeois, quatre-vingt-quatorze suédois, trente-cinq hambourgeois, trente et un prussiens, quatorze brêmois, douze français, douze russes, neuf anglais, quatre mecklenbourgeois et deux belges.

Le mouvement du port de Kiel a été, en 1847, de trois mille six cent soixante-quinze bâtiments. Dans ce nombre sont compris deux cent soixante-douze bâtiments à vapeur tant nationaux qu'étrangers; deux cent un navires étrangers seulement sont entrés dans ce port, parmi lesquels quatre-vingt-quatorze appartenaient à la Suède, quarante à la Russie, seize à l'Angleterre, huit à la Hollande, six à la Prusse, quatorze au Hanovre, huit au Mecklenbourg, onze à la Norvége, deux à Lubeck, un à Hambourg et un à la France.

Commerce de la France avec le Danemark.

Voici quelques chiffres particuliers à notre commerce avec le Danemark : en 1847, il est entré en France cent vingt-deux navires danois, jaugeant neuf mille six cent vingt-quatre tonneaux, et il en est sorti trente et un jaugeant quatre mille quatre cent quatre-vingt-quinze tonneaux. En 1848, il en est entré douze de onze cent quatre-vingt-trois tonneaux, et il en est sorti quarante-six de huit

mille neuf cent soixante-dix tonneaux. Cet intercourse s'effectue presque entièrement sous pavillon étranger. Il faut se rappeler que, pendant l'année 1848, la guerre avec les duchés, indépendamment de l'état de crise où s'est trouvé le commerce de l'Europe en général, a mis obstacle à la libre pratique des ports danois et aux expéditions sous pavillon de ce pays.

La valeur totale des échanges directs entre la France et le Danemark s'était élevée, en 1847, à six millions deux cent vingt-deux mille francs, dont quatre millions cent quatre-vingt-sept mille à l'importation et deux millions trente-cinq mille à l'exportation. Elle s'est réduite en 1848 à deux millions neuf cent quatre-vingt-quinze mille, dont trois cent soixante-dix-huit mille seulement pour les envois du Danemark et deux millions six cent dix-sept mille pour les nôtres. Ces derniers ont donc éprouvé de l'accroissement, tandis que les premiers se sont réduits à un chiffre comparativement insignifiant. Nous avions tiré, en 1847, pour trois millions trois cent vingt mille francs de *froment* des ports danois, qui ont peu d'autres matières à nous fournir; en 1848, ces expéditions ne s'étant pas renouvelées, nous n'en avons reçu que quelques chargements d'avoine, des nattes ou tresses de paille, des bois et d'autres articles de peu de valeur.

Les principales marchandises dirigées de France sur le Danemark ont été :

	1847.	1848.
	fr.	fr.
Armes de guerre, à feu, portatives	»	805 000
Vins	592 000	526 000
Fruits secs ou tapés	299 000	248 000
Liége ouvré	145 000	125 000
Eaux-de-vie	164 000	120 000
Sel marin	4 000	117 000
Végétaux filamenteux	»	66 000
Essence de térébenthine	43 000	64 000
Tissus de soie	187 000	62 000
Papier, livres et gravures	76 000	58 000
Huiles volatiles	31 000	58 000
Poterie, verres et cristaux	69 000	38 000
Autres articles	425 000	330 000
Totaux	2 035 000	2 617 000

L'excédant de la sortie en 1848 est dû à des demandes extraordinaires d'armes qui ont compensé et au delà l'affaiblissement de nos ventes en denrées de consommation.

Dette publique.

Au commencement de l'année financière 1850-1851, la dette publique s'élevait à la somme de cent douze millions cent cinquante mille rixdales, y compris la dette flottante.

Dans le courant de l'année, la dette a été augmentée par un emprunt de huit cent mille livres sterling, autorisé par la loi du 9 mars 1850, et négocié le 18 du même mois à cinq pour cent d'intérêt et deux pour cent de provision avec les banquiers C. J. Hambro et fils à Londres. L'emprunt tout entier doit être remboursé au bout de vingt-six ans[1].

§ 3. NORVÉGE.

SA CONSTITUTION. — ÉGLISE DE NORVÉGE. — INSTRUCTION PUBLIQUE. — COMMERCE DE LA NORVÉGE. — COMMERCE DE LA FRANCE AVEC LA NORVÉGE. — INDUSTRIE. — MINÉRAUX. — COMMUNICATIONS DIFFICILES. — ÉMIGRATIONS DE NORVÉGE. — ARMÉE ET MARINE.

Sa constitution.

La constitution actuelle de la Norvége est celle qui a été rédigée en quatre jours, discutée et adoptée en un mois, et décrétée le 17 mai 1814, à Eidsvold[2], par l'assemblée nationale, après le traité de Kiel, et légèrement modifiée après la convention de Moss, par laquelle la Norvége accepta le roi de Suède (14 août). Cette constitution porte avec elle un singulier caractère de sagesse et de libéralité, et elle s'est tout d'abord admirablement adaptée aux mœurs, à l'esprit public, au sol même et au climat de la Norvége, ce qui réfute assez cette opinion d'un auteur suédois[3], qu'elle n'est autre chose qu'une traduction de la constitution rédigée à Cadix en 1812, copie elle-même de la constitution française de 1791.

Si jamais on a vu réalisé le rêve d'une royauté entourée

1. *Annuaire de l'économie politique et de la statistique pour* 1850, par MM. Joseph Garnier et Guillaumin. Paris. 1851.
2. Petite ville à trente-huit kilomètres nord de Christiania.
3. *On the moral state of political Union of Sweden and Norway*, Lond. Murray, 1840. Cet ouvrage est attribué au comte Biœrnstierna, dernier ambassadeur de Suède à la cour de Saint-James.

d'institutions républicaines, c'est à coup sûr en Norvége depuis 1814.

Le royaume de Norvége est libre, indépendant, indivisible et inaliénable; il est uni au royaume de Suède sous un seul et même roi. Son gouvernement est une monarchie limitée, héréditaire.

Le pouvoir exécutif appartient au roi, qui doit être assisté par un conseil d'État choisi par lui-même, et composé de Norvégiens. Après avoir entendu son conseil, le roi décide. Au roi appartient le commandement suprême des forces de terre et de mer, avec le pouvoir de déclarer la guerre et de conclure la paix, de former et de rompre les alliances, d'envoyer et de recevoir les ambassadeurs, après avoir consulté le conseil.

Le roi, en conseil d'État, a le pouvoir de faire grâce aux criminels condamnés par la cour suprême, après avoir pris l'avis de cette cour.

Sa personne est sacrée; les ministres sont responsables.

Aucun comté, baronnie, majorat ou fidéicommis ne peut être érigé à l'avenir. Le désir de se prémunir contre tout empiétement du cabinet suédois fut le principal motif des restrictions apportées à la prérogative royale en Norvége: le roi doit résider en Norvége une partie de chaque année, à moins qu'il ne soit forcément retenu en Suède. Le vice-roi ne peut être que le prince royal ou son fils aîné. Le roi peut désigner un gouverneur, qui doit être ou Norvégien ou Suédois; mais l'entrée au conseil et les fonctions publiques ne peuvent être accordées qu'à des Norvégiens. Aucun corps d'armée suédois ou étranger ne peut être admis en Norvége (excepté les troupes auxiliaires en cas d'invasion) sans le consentement du Storthing[1]. Les troupes norvégiennes ne doivent pas être employées en Suède. La flotte norvégienne doit stationner, en temps de paix, en Norvége, et les bâtiments de guerre de chacun des deux pays ne seront montés par les marins de l'autre qu'autant que ceux-ci s'engageront volontairement.

Quand le roi réside en Suède, il doit toujours avoir auprès de lui le ministre d'État de la Norvége, et deux membres du conseil norvégien dont les devoirs et la res-

1. Le mot *Storthing* répond à peu près au mot *Etats généraux; Lag-thing* à *Chambre des hommes de loi*, et *Odels-thing* à *Chambre des propriétaires fonciers*.

ponsabilité sont les mêmes qu'en Norvége. Toutes les affaires relatives à la Norvége doivent être écrites en langue norvégienne. La Norvége conserve sa propre banque, ses propres finances, sa monnaie et son pavillon de commerce. Elle ne répond d'aucune dette, que de sa propre dette nationale.

Le titre III, qui règle le pouvoir législatif, commence par ces mots :

Le peuple exerce le pouvoir législatif par le *Storthing.*

Sont électeurs les citoyens norvégiens ayant vingt-cinq ans, domiciliés dans le pays depuis cinq ans, y *séjournant,* et, de plus, étant ou ayant été fonctionnaires, ou bien possédant à la campagne ou ayant pris à ferme pour plus de cinq ans une terre cadastrée, ou bien étant bourgeois de quelque ville, ou possédant dans une ville ou un port maritime une maison ou un bien-fonds de la valeur d'au moins cent cinquante dollars (sept cents francs). Le droit de voter se perd : par une condamnation judiciaire, par l'entrée au service d'une puissance étrangère sans le consentement du gouvernement, par l'obtention des droits de citoyen dans un pays étranger, enfin si l'on est convaincu d'avoir acheté ou vendu des suffrages. L'élection est à deux degrés. Le Storthing se compose de quatre cents membres élus pour trois ans. Ce nombre est du reste proportionné à la population. Le nombre des représentants des villes doit être à celui des campagnes comme un est à deux. Les membres du conseil, les hauts fonctionnaires, les officiers de la cour et ses pensionnaires ne peuvent pas être élus représentants. Tout représentant est indemnisé de ses frais de route et de séjour. Pendant la session, les représentants ne sont pas soumis à la prise de corps ; au dehors ils ne peuvent être poursuivis pour les opinions émises dans les débats. Le Storthing s'assemble de son plein droit tous les trois ans, à partir du commencement de février ; le roi ne peut le dissoudre avant trois mois. Le roi peut convoquer un Storthing extraordinaire et le dissoudre quand bon lui semble. Le Storthing fait et abolit les lois, établit les impôts, taxes et douanes ; il fait les emprunts publics, surveille les finances, vote les fonds nécessaires aux dépenses publiques, fixe la somme annuelle pour l'entretien de la cour du roi et du vice-roi, ainsi que l'apanage de la famille royale, qui ne peut consister en biens-fonds ; il examine enfin les docu-

ments relatifs à toutes les affaires publiques, les traités et la liste des traitements et pensions.

Il n'y a strictement qu'une chambre; mais le *Storthing* désigne un quart de ses membres pour composer le *Lag-thing;* les trois autres quarts constituent l'*Odels-thing.* Le Lag-thing n'est guère qu'un comité qui n'a ni initiative ni droit de décision. Tout projet de loi est d'abord soumis à l'Odels-thing par un de ses membres ou par le gouvernement. S'il passe, on l'envoie au Lag-thing, qui peut l'approuver ou le rejeter. S'il est rejeté, il revient à l'Odels-thing, qui le rejette ou le renvoie modifié ou non au Lag-thing. Après qu'un projet a été deux fois soumis au Lag-thing, et deux fois rejeté, le Storthing tout entier s'assemble à ce sujet, et si le projet est approuvé par les deux tiers de l'assemblée, il est adopté. Alors on le présente à la sanction du roi. En cas de refus, le projet ne peut être proposé de nouveau que par un autre Storthing ; le roi peut encore le refuser. Mais s'il est pris en considération par un troisième Storthing, et que l'Odels-thing et le Lag-thing l'adoptent sans modification, il devient loi, *ipso facto*, quand même le roi lui refuserait sa sanction.

L'acte constitutionnel contient une foule d'autres dispositions dont les plus importantes sont que la religion évangélique luthérienne est déclarée religion de l'État; que les jésuites et les ordres monastiques ne sont pas tolérés dans le royaume, enfin, que les juifs sont entièrement exclus de toute la Norvége. Le roi doit professer la religion établie, la défendre et la propager. Il est chargé de régler tout ce qui concerne le culte public, les réunions relatives aux affaires de l'Église et l'enseignement religieux. Tous les fonctionnaires de l'État doivent professer la religion établie.

On a déjà remarqué combien cette constitution, qu'on a vantée comme libérale et démocratique, est exclusive sous le rapport religieux. Un récent décret du Storthing a déclaré, il est vrai, que toutes les formes de religion seraient tolérées en Norvége; mais cependant l'exclusion des juifs a été maintenue. Peu de restrictions, à vrai dire, limitent la puissance exécutive, dévolue tout entière au roi. Le Lag-thing, constitué d'une manière imparfaite, ne sert qu'à se débarrasser des membres dont on ne veut pas dans l'Odels-thing; ainsi, lors de la dernière session, la grande majorité des membres du Lag-thing se composait de paysans, d'agents non officiels du

gouvernement, de clercs de paroisses, de médecins de provinces et d'avocats. Le Lag-thing, dépourvu d'un veto suffisant, ne peut d'ailleurs remplir le but du législateur, c'est-à-dire arrêter l'Odels-thing dans une résolution trop précipitée; confondu avec l'Odels-thing, il est évident qu'il ne peut rien encore, puisqu'il ne compte que le quart des membres de l'assemblée.

Rarement une assemblée politique s'est montrée aussi jalouse de ses droits envers la royauté que le Storthing de Norvége. Les membres du gouvernement n'y siégent pas. Si le gouvernement a un message ou une proposition à communiquer à l'assemblée, un ministre se rend au Storthing en costume; une députation va le recevoir aux portes et l'introduit; le président et l'assemblée sont debout pour le recevoir; il salue le président, puis l'assistance, lit une lettre scellée du sceau royal et l'autorisant à présenter le message qu'il dépose sur une table préparée à cet effet. Il sort aussitôt après avec les mêmes saluts et le même cérémonial. On peut à peine dire qu'il y ait dans le Storthing un parti du gouvernement. Dans une des premières législatures on a proposé d'autoriser les ministres à siéger au Storthing pour y expliquer et soutenir les intentions du gouvernement. La proposition a été rejetée comme portant une dangereuse atteinte à la *loi fondamentale* (grund-low).

Le roi s'est trouvé plus d'une fois obligé de céder au Storthing. Dès 1815, la question de savoir si les titres de noblesse héréditaire qui subsistaient encore seraient abolis ayant été proposée, l'assemblée dit oui, le roi non. Le Storthing suivant, en 1818, prononça de même; nouveau refus du roi. En 1821, tous les moyens furent tentés pour engager le Storthing à céder. Le roi se rendit en personne à Christiania, envoya à l'assemblée un message, protestant qu'il abolirait tout ce qui, dans les priviléges de l'aristocratie, ne s'accorderait pas avec le bien public; même des troupes suédoises furent groupées dans le voisinage pour intimider les députés. Rien ne réussit. Les nobles eux-mêmes ne purent offrir que peu de résistance au sentiment populaire. Le Storthing fut, à l'exception de trois voix, unanime pour l'abolition, et le projet devint loi.

Il y a du reste en Norvége un parti démocratique qui ne se tient pas encore pour satisfait; ce parti compte à sa tête plusieurs hommes de talent; dans la chambre, il se compose des

fermiers, qui forment en certaines occasions une majorité. Il y a de plus une minorité franchement républicaine, et, dès la discussion de l'acte fondamental à Eidsvold, en 1814, quelques voix se sont élevées pour que la Norvége fût constituée en république, avec un président. Quant à présent, le parti républicain se borne à vanter les institutions des États-Unis, par exemple, et encourage l'émigration. D'ailleurs, la constitution de la Norvége donne, aujourd'hui, toute l'influence aux propriétaires de la terre; si l'industrie fait dans ce pays d'importants progrès, et si les villes acquièrent une grande importance, peut-être alors subira-t-elle quelques profondes modifications.

Église de Norvége.

L'Église évangélique luthérienne de Norvége ne s'éloigne pas beaucoup, ni pour ses dogmes ni même pour son culte extérieur, de l'Église anglicane. Sa liturgie a été fixée dans un livre publié par l'ordre de Christian, roi de Danemark, en 1688. En dehors de cette Église il n'y a, excepté une chapelle catholique romaine à Christiania, aucune secte ni aucun culte. Vers la fin du siècle dernier, un parti religieux, plutôt qu'une secte, s'est formé, avec le même caractère que le méthodisme anglais dans sa phase primitive. Hauger, fondateur de ce parti, et qui a été le John Wesley de la Norvége, était un homme d'un zèle sincère, qui inspira à ses disciples une sorte de spiritualité exagérée. Sa piété était d'ailleurs éminemment pratique. Enrichi par le commerce, il consacrait sa fortune à des œuvres de charité et à de grandes entreprises d'un intérêt public. Pendant ses nombreux voyages, il recherchait avec soin quelles nouvelles ressources pourraient être créées à l'économie nationale; il signalait ici un emplacement favorable pour une scierie, là il remarquait un marais à dessécher, et sa caisse était ouverte à qui voudrait tenter l'entreprise. Il accusait le clergé de ne pas s'occuper des véritables intérêts du pays, et d'être attiré par des soucis trop temporels; il niait conséquemment la nécessité de l'ordination, répudiait l'épiscopat, et permettait la prédication à quiconque se sentait une vocation intérieure, et même aux femmes. Malgré son zèle de bon citoyen, Hauger vit ses biens confisqués; on les lui rendit en partie, mais de fréquentes captivités abrégèrent sa vie; il mourut en 1824. Son enseignement et ses nom-

breux écrits lui avaient acquis beaucoup de disciples. Le nombre en est encore considérable, mais il n'augmente plus. En se conformant au culte extérieur adopté par l'Église norvégienne, Hauger et son parti se sont abstenus de la diviser.

Instruction publique.

Il est peu de pays en Europe où l'instruction élémentaire soit plus généralement répandue qu'en Norvége. Il est difficile d'y trouver un paysan ne sachant pas lire. Dans chaque paroisse il y a une école soutenue par des contributions forcées. Pour les campagnes où les habitations sont rares et dispersées, un maître d'école les parcourt successivement pour y instruire les enfants. On ne peut se marier sans un certificat de confirmation, lequel n'est obtenu qu'après qu'on a suivi pendant un certain temps les instructions religieuses d'un pasteur qui ne les donne qu'à ceux qui savent lire. Toute personne non confirmée et ne sachant pas lire à vingt ans est instruite et confirmée dans une maison de correction. Les écoles latines établies dans les principales villes ont souvent un enseignement fort étendu. La haute école classique du royaume, fondée à Christiania en 1811, a des cours de théologie, de droit, de médecine, de philosophie ou belles-lettres et de sciences. Il y a une école militaire, une école de marine, une école des beaux-arts, et des écoles normales pour former des instituteurs. Ajoutez-y les bibliothèques, musées, jardins botaniques, etc.

Commerce de la Norvége.

La France fournit presque seule, directement ou indirectement, les vins et eaux-de-vie à la Norvége. Cependant, depuis cinq ou six années, on importe généralement de France, au lieu d'eau-de-vie, des alcools que l'on prépare ensuite pour la consommation. Comme la Norvége n'a pas de manufactures, et qu'il ne s'y fabrique que quelques articles grossiers, soit dans les pénitenciers, soit dans les familles de paysans, les produits manufacturés jouent un grand rôle dans les importations dont ils représentent le quart en valeur. Les peaux et cuirs à semelles sont une branche importante de notre commerce avec la Norvége. C'est le Portugal qui fournit à cette contrée le plus de sel. Il y a en Norvége quelques raffineries, mais elles sont loin de suffire

à la consommation; aussi le pays tire-t-il beaucoup de sucres raffinés de l'étranger, surtout de Hambourg, d'Altona et des Pays-Bas. La France prend fort peu de part à ce commerce, qui pourrait cependant offrir un certain débouché à nos raffineries de sucres tant indigènes qu'exotiques. Nous fournissons seulement à la Norvége une assez grande quantité de mélasse. Presque tous les tabacs y viennent de Brême, de Hambourg et d'Altona.

C'est à l'exportation des bois, commencée au XVI[e] siècle par les Hollandais, que les villes norvégiennes du sud doivent leur origine et leur prospérité. En Norvége comme en France, les bois coupés dans les forêts sont abandonnés au courant d'un fleuve voisin. Le courant les entraîne à travers des chutes d'eau considérables vers quelque vaste chantier où on les reconnaît aisément parce qu'ils portent la marque du propriétaire. C'est ainsi que le Nid emporte dans son cours irrégulier d'énormes charpentes. Année commune, la Norvége exporte pour la France seulement plus de dix millions de bois en pièces et de planches, sans compter les rames, avirons, etc. Malgré l'abondance de ses bois résineux, la Norvége ne recueille et n'exporte presque pas de goudron. Son cumin s'exporte pour le Danemark, ses mousses médicinales et tinctoriales pour l'Angleterre.

La pêche est, avec les bois, la principale source de prospérité pour la Norvége. Les harengs et les morues surtout, l'huile de poisson, les merluches, rogues (ce sont les œufs de la morue salés), huîtres et homards frais, les dents et autres dépouilles d'animaux marins forment quelquefois plus de la moitié de la valeur des exportations norvégiennes. Les produits de la pêche soldent à peu près les substances alimentaires dont le pays a besoin. Presque toutes les rogues vont en France, seul marché, avec l'Espagne, où cet article trouve un débouché. Les huiles de foie de morue s'exportent pour les Pays-Bas, la Belgique, le Danemark, la Prusse, et surtout pour Altona et les villes hanséatiques. La pêche du hareng a fait la fortune du petit port de Stavanger, où elle s'est développée par suite de la direction que suivent les bancs de harengs lors de leur passage. C'est d'ordinaire vers Noël qu'ils commencent à se montrer sur la côte, et la pêche dure jusqu'aux premiers jours de mars. En 1847, Stavanger a exporté deux cent soixante-six mille tonnes ou trois cent soixante-treize mille hectolitres de harengs;

elle en avait exporté trois cent quatre-vingt-quatre mille hectolitres en 1844. Presque toute cette exportation se dirige vers les ports de la Suède et des autres pays riverains de la Baltique. Le homard se trouve surtout sur la côte du sud et on l'exporte pour l'Angleterre en telle quantité que, récemment, le Storthing a dû en interdire la pêche pendant une certaine saison de l'année, afin de n'en pas tarir l'espèce. Le saumon se trouve en abondance dans les golfes où il se réfugie ; quelques baleines sont tuées près de la côte *septentrionale*. Les transports s'effectuent sur de petits bateaux norvégiens qui rapportent, en retour, des grains de toutes sortes. L'année 1848 a été bonne ; l'exportation totale paraît avoir été de quatre cent cinquante mille tonnes ou six cent trente mille hectolitres.

Commerce de la France avec la Norvége.

Voici, d'après les tableaux de l'administration des douanes, quels ont été, de 1845 à 1848, les résultats généraux de nos échanges directs avec la Norvége :

1845	Importations...	16 813 000 fr	18 802 000 fr
	Exportations...	1 989 000	
1846	Importations...	17 980 000	19 700 000
	Exportations...	1 720 000	
1847	Importations...	14 422 000	16 389 000
	Exportations...	1 967 000	
1848	Importations...	7 074 000	8 173 000
	Exportations...	1 099 000	

Pendant les dernières années, nous avons fourni à la Norvége directement, savoir :

	1845.	1846.	1847.	1848.
	fr.	fr.	fr.	fr.
Peaux préparées...........	364 000	321 000	350 000	138 000
Vins......................	331 000	147 000	210 000	121 000
Eaux-de-vie et liqueurs......	122 000	79 000	187 000	149 000
Autres articles indigènes....	952 000	971 000	724 000	551 000
	1 769 000	1 518 000	1 471 000	959 000
Produits étrangers réexportés	220 000	202 000	496 000	140 000
Totaux........	1 989 000	1 720 000	1 967 000	1 0[illegible]000

Le *café* figure à lui seul pour trois cent dix mille francs

dans les marchandises d'origine étrangère que nous avons réexportées en 1847 pour la Norvége.

De 1837 à 1848, notre exportation générale pour la Norvége avait été en moyenne de deux millions deux mille francs; elle reste à peu près stationnaire, le pays n'étant pas riche et la consommation des produits autres que ceux de première nécessité y demeurant naturellement restreinte.

Le Havre, Calais, Honfleur, Nantes, Saint-Valery, Dieppe, Rochefort et Caen sont en France les ports les plus fréquentés par la marine norvégienne, dont les expéditions d'ailleurs se dirigent sur un grand nombre de points et n'atteignent, par cela même, qu'un chiffre relativement peu considérable pour chaque localité. Au Havre il est entré, en 1847, venant de Norvége, cent huit bâtiments jaugeant ensemble vingt et un mille sept cent soixante-dix-sept tonneaux. En 1848, ces nombres sont tombés à trente bâtiments jaugeant cinq mille six cent quatre-vingt-quinze tonneaux.

Industrie.

Dans le voisinage de Bergen, presque chaque cours d'eau fait mouvoir un moulin à blé ou bien une scierie de planches. On peut dire cependant que l'industrie n'a véritablement pris naissance en Norvége que depuis un demi-siècle. Les forges et les fonderies sont anciennes; mais non les distilleries d'eau-de-vie. La fabrication des tissus est laissée aux femmes.

Minéraux.

La difficulté des transports et le défaut de houille arrêtent l'exploitation minérale en Norvége. C'est en fer que le sol est le plus riche, mais l'extraction en est limitée presque exclusivement au littoral du golfe de Christiania. La qualité en est excellente. Il s'exporte brut ou en fonte, ou en barres, ou en gros articles forgés. Quelques cargaisons en sont envoyées chaque année aux États-Unis, servant de lest aux navires qui emportent les émigrants. La mine d'argent de Kongsberg, une des plus riches de l'Europe, produit au gouvernement un revenu annuel fort considérable. Elle pourrait produire davantage encore, mais le Storthing a refusé récemment d'y chercher, par une exploitation plus active,

une compensation aux malheurs des deux dernières années. L'argent extrait de la mine de Kongsberg a donné lieu à une exportation de un million cent soixante-neuf mille francs en 1844. Cet argent est exporté pour Copenhague ou Altona, où il sert à la fabrication des monnaies du Danemark et des duchés. La Grande-Bretagne et la Hollande reçoivent ensemble plus d'un million de cuivre de Norvége par année; en France, on préfère le cuivre de Russie. Le cobalt de Norvége s'exporte sous la forme de bleu de cobalt ou azur. En Chine et au Japon, on estime assez l'*azur de Norvége* qu'on y emploie à la coloration des porcelaines. Ce commerce se fait indirectement par l'intermédiaire de l'Angleterre et de la Hollande, et de leurs colonies des Indes et de Java. L'azur se fabrique sur les lieux mêmes de production, à Modum, où l'on a fondé un établissement assez important dont les produits peuvent être facilement transportés par eau jusqu'à Drammen, et de là exportés en totalité pour l'étranger. Le chrôme se trouve à l'état de minerai dans les environs de la mine de cuivre de Roraas. Il ne figure dans les exportations de la Norvége que depuis vingt-cinq à trente ans. Dernièrement encore, il ne s'expédiait qu'à l'état de minerai; une société s'est formée récemment à Drontheim pour le faire préparer, et, depuis, cette branche d'exportation s'est de beaucoup augmentée. Ce minerai se trouve, à ce qu'il paraît, en grande abondance sur beaucoup de points de la côte occidentale de la Norvége.

Communications difficiles.

Dans le centre et le nord de la Norvége, les communications sont difficiles; mais, sur les côtes, les Fjords pénètrent dans les terres et y apportent les objets de commerce. Celui de Hardanger, par exemple, transporte à Bergen le produit des forêts et des laiteries situées sur ses bords, et il en rapporte la farine, le sucre, le café, l'eau-de-vie, le grain et tout ce qui est nécessaire aux fermiers. On espère qu'il y aura bientôt un chemin de fer de Christiania à Minde. Un ingénieur anglais, M. Stephenson, a examiné toute la ligne, et son rapport a été favorable au projet.

Émigrations de Norvége.

De nombreuses émigrations ne prouvent que trop, quels que soient les résultats de la statistique, le peu d'activité de

l'industrie norvégienne. Au mois de juin de l'année dernière, les journaux de Christiania se plaignaient d'émigrations plus nombreuses qu'elles n'avaient jamais été. Déjà, depuis l'ouverture de la navigation, disaient-ils, six navires au moins sont partis pour New-York avec onze cent cinquante passagers : ainsi, en moins d'un mois, la Norvége, déjà si déserte, avait perdu un millième de sa population. Les émigrants emportaient cinquante mille rixdales (deux cent quatre-vingt mille francs). Un autre rapport de la fin du même mois constatait que treize cent deux nouveaux émigrants s'étaient embarqués dans les ports de Wjen, Porsgrund, Drammen, Stavanger et Bergen sur neuf grands navires allant presque tous à New-York. C'était la province de Christian, d'environ trente-huit mille kilomètres carrés, avec cent trois mille habitants seulement en 1846, qui alimentait à peu près seule cette émigration. On citait parmi ces émigrants plusieurs propriétaires fort aisés de l'intérieur.

Armée et Marine.

L'armée de terre en Norvége se compose d'une armée mobile et d'une armée de défense nommée Landvær. Celle-ci, qui ne peut être appelée au service actif qu'en cas d'invasion, doit seulement être exercée quelques jours dans l'année ; le service n'y est que de dix ans. Les employés du gouvernement et les matelots en sont seuls exempts. Quant au reste de l'armée, la durée du service est de sept ans pour la cavalerie et de cinq ans pour l'infanterie. Les villes ont de plus leurs gardes bourgeoises. La Norvége peut n'avoir qu'un petit nombre de soldats sur pied, puisqu'elle n'a pas de forteresse à occuper à l'intérieur et pas de frontière à défendre. L'infanterie compte un certain nombre de compagnies de patineurs (*skielöbere*) qui sont fort utiles pendant les campagnes d'hiver. Ils ont pour armes une carabine attachée autour du corps et une petite épée. Un bâton à tête fourchue leur sert à s'arrêter presque subitement et à fixer leur carabine. Ils franchissent rapidement des pentes escarpées, glissent à travers les neiges qui arrêtent la cavalerie et même l'infanterie ennemie, conservent entre des corps séparés de fréquentes communications et harcèlent facilement les corps qui leur sont opposés. Quant à l'artillerie norvégienne, Charles XIV la proclamait la meilleure de l'Europe. En résumé, il y a deux mille hommes de ligne proprement dite,

qui sont toujours sous les armes; les autres dix mille s'appellent les *nationaux;* c'est une milice de conscrits ne servant que quelques jours chaque année.

La marine se compose de : une frégate, deux sloops de guerre, deux bricks, trois schooners, cent quarante chaloupes canonnières. En cas de guerre, le gouvernement peut exiger le service de la marine marchande.

§ 4. LITTÉRATURES SCANDINAVES.

LITTÉRATURE DANOISE; XVIe SIÈCLE. — RENAISSANCE SOUS *CHRISTIAN IV*; HVITFELD, OLAUS WORMIUS, BARTHOLIN, ARRÉBOE. — FUNESTE INFLUENCE DE LA RÉVOLUTION DE 1660; PUBLICATION DES CODES. — BORDING ET KINGO. — HOLBERG. — PROGRÈS DES ARTS, DES SCIENCES ET DES LETTRES EN DANEMARK SOUS FRÉDÉRIC V (1746-1765). — EWALD, BAGGESEN ET WESSEL. — ŒHLENSCHLÆGER. — GRUNDTVIG, INGEMANN, BLICHER. — HEIBERG. — WINTHER, HOLST, PALUDAN-MULLER, ETC. — ANDERSEN. — THORWALDSEN. — LITTÉRATURE SUÉDOISE APRÈS GUSTAVE III; LES PHOSPHORISTES; FRANZEN, ATTERBOM, STAGNELIUS, VITALIS. — TEGNER. — GEYER. — LING, NICANDER, ETC. — BERZÉLIUS. — ACTIVITÉ INTELLECTUELLE; CHANTS NATIONAUX.

Littérature danoise; xvie siècle.

Le Danemark n'a pas eu de grande époque littéraire qu'on puisse comparer à l'époque de Gustave III en Suède; nous pouvons donc réunir ici, dans une seule exposition, tout le développement de sa carrière littéraire.

En Danemark comme en Suède, la réforme n'avait donné aux esprits aucun essor. La Bible, traduite vers 1550 en danois, devint la lecture de toutes les familles et la source universelle de tous les poëtes. Les élèves de l'école de Ribe représentèrent, devant le roi Frédéric II, un singulier drame de Hegelund, intitulé *Suzanne*, et emprunté à la Bible. Le poëte y avait seulement ajouté un personnage, la Calomnie, qu'il représentait avec deux larges oreilles, deux langues, des ailes aux bras et aux pieds, et une quantité d'yeux et de langues peints sur son corps. Elle portait à sa ceinture des clefs, des rasoirs, un miroir et une écritoire; dans ses mains elle tenait un arc et des flèches. Ainsi affublée, elle racontait au peuple d'Israël les événements arrivés à la suite de la réforme, les troubles de la Hollande et toute l'histoire de la Saint-Barthélemy.

Un autre écrivain, Ranch, écrivit de même un *Salomon*, puis la *Prison de Samson*, c'est-à-dire une paraphrase des versets de la Bible.

Frédéric II, qui appelait souvent à son château de Copenhague les étudiants pour quelque représentation, fit jouer devant lui une comédie de Térence. Mais ce bon exemple ne fut pas suivi. Au lieu d'étudier l'antiquité, on traduisit et on joua de préférence de mauvaises pièces latines du moyen âge ou des légendes et des moralités écrites en allemand, la *Danse des morts*, le *Roman du Renard*, les contes de Hans Sachs, les pastorales de l'Écossais Lyndsay, les idylles morales de Cats et quelques poëmes français.

Renaissance sous Christian IV; Hvitfeld, Olaüs Wormius, Bartholin, Arreboe.

Christian IV commença le mouvement de renaissance; l'Université, fondée en 1478 par Christian Ier, fut agrandie, des chaires nouvelles fondées et les méthodes améliorées. Christian lui-même parlait le danois, l'allemand, l'italien et le latin; il était habile en mathématiques, en musique, en peinture et en architecture. A peu d'époques, le latin fut plus répandu en Danemark; le brave amiral Herluf Trolle écrivait en latin au docteur Hemmingsen, qui a laissé beaucoup de livres écrits en cette langue. Les préjugés de l'époque, il est vrai, valurent des persécutions à Sörensen Vedel, l'éditeur de la belle collection de ballades danoises intitulée *Kämpeviser*, et à Tycho-Brahé, l'astronome favori de Frédéric II, qui avait, dans son système, replacé la terre immobile au centre du monde. Mais l'action personnelle du roi, souvent impuissante contre les préjugés du temps, n'en fut pas moins active. Arild Hvitfeld, Niels Krag, Olaüs Wormius et Stephanus Stephanius étudièrent avec honneur l'histoire et les antiquités du Danemark. Sur l'invitation du roi, les savants hollandais Meursius et Pontanus écrivirent une histoire latine du Danemark, et l'édition florentine du travail de Meursius est devenue importante grâce aux notes du fameux savant danois Gram. Encouragé de même, Anders Arreboe, évêque, mérita, par ses poëmes bibliques et sacrés, le surnom de père de la poésie danoise.

Christian ne négligea pas la Norvége; il la visita sérieusement et attentivement plus de cinquante fois, et, par les soins d'Olaüs Wormius, une édition complète de l'*Heimskringla* de Snorre Sturleson fut publiée en 1633, avec une traduction par Cl. Undal. La géographie et la statistique, annexes importantes de l'histoire, furent étudiées, en ce qui

concerne le Danemark, par Stephanius, Wormius, Lyschander et le savant Islandais Arngrim Johnson.

Caspar Bartholin et Olaüs Wormius écrivirent quelques ouvrages de médecine, et les mathématiques furent honorées par Christian Longomontanus, élève de Tycho-Brahé, auteur de nombreux livres de mathématiques et d'astronomie et du plan singulier d'après lequel fut construit l'observatoire de Copenhague.

Le drame naquit aussi à cette époque. Le roi avait voyagé en Angleterre, où Shakspeare brillait alors ; il rapporta de ce pays le goût des représentations théâtrales et les introduisit en Danemark; les ouvriers mineurs de Kongsberg en Norvége exécutèrent un jour une comédie en sa présence. C'est par ces efforts que Christian IV a mérité les sympathies du Danemark et de la Norvége. Lorsqu'en 1822 on proposa de démolir la forteresse de Vardœhuus, près du cap Nord, construite jadis par Christian IV, le roi de Suède refusa son assentiment, afin de rendre un noble témoignage à une mémoire restée populaire en Norvége.

Funeste influence de la révolution de 1660 ; publication des codes.

Le fils de Christian IV, Frédéric III, s'occupa personnellement de sciences physiques, fonda le musée et la bibliothèque royale de Copenhague; il protégea même et encouragea le célèbre Islandais Torfœus ; mais déjà le mouvement littéraire commençait à s'éteindre pour toute la fin du XVII[e] siècle. C'était un des premiers résultats à attendre de la révolution de 1660. Ole Rosencrantz fut disgracié et condamné à une forte amende pour son *Apologie* adressée à la noblesse danoise, et dans laquelle il défendait la royauté élective contre la royauté absolue. Nold, professeur de théologie, fut privé de sa chaire pendant dix ans pour avoir, dans sa *Logica recognita*, avancé cette proposition : *Eligi quam nasci meliores principes*. L'archevêque Svane, l'un des auteurs de la révolution, suggérait toutes ces duretés et bravait le jugement de l'histoire. L'étude de la jurisprudence, moins sujette à cette oppression, produisit Pierre Resen, qui publia, grâce à un travail infatigable, plusieurs des codes du Danemark, de la Norvége et du Jutland.

L'influence du comte de Griffenfeldt comme chancelier de l'Université, pendant le règne de Christian V, paraissait de-

voir être favorable aux lettres et aux arts; mais elle dura trois ans à peine. Ce court espace lui suffit cependant pour faire la publication des lois de Danemark dont Molesworth admirait la précision et la sagesse.

Bording et Kingo.

Malgré l'ignorance des ministres qui succédèrent au comte de Griffenfeldt, les sciences physiques furent cultivées avec succès sous Frédéric III et Christian V, par exemple par Olaüs Borch et les Bartholins. L'histoire et l'archéologie du nord furent approfondies par Pierre Resen, Thomas Bartholin, Otto Sperling et Thornodus Torfœus. Enfin, Pierre Syv fit le premier de sérieux efforts pour rédiger une grammaire danoise. Deux principaux poëtes seulement marquèrent cette époque : le premier, Anders Bording (+ 1667), professeur de théologie à Ribe, rédigeait le *Mercure danois*, recueil mensuel où sa plume féconde célébrait en vers les événements politiques, les naissances, les morts et les mariages ; le second, l'évêque Thomas Kingo (+ 1703), a laissé de tendres élégies qui l'ont fait comparer à Horace et qui le font considérer quelquefois comme le régénérateur de la poésie danoise. Quelques-uns de ses psaumes ont été conservés dans le Psautier danois, et on lui attribue le chant, devenu si populaire, dont les gardes de nuit de Copenhague récitent un couplet à chaque heure qui sonne. Je le citerai comme une peinture de mœurs naïves et comme un morceau que je crois fort peu connu, non traduit encore en français, et digne de l'être :

Huit heures : Quand la nuit couvre la terre
Et que le jour s'en va,
C'est l'heure de nous rappeler
Le sombre tombeau.
Éclaire, doux Jésus !
Chacun de nos pas
Jusqu'au cercueil
Et accorde-nous une heureuse mort.

Neuf heures : Voici que le jour a disparu
Et que la nuit s'étend.
Par les plaies de Jésus
Pardonne-nous, Dieu compatissant !
Préserve la famille du roi
Et tout ce royaume
De la violence de leurs ennemis.

Dix heures : Si vous voulez savoir l'heure,
Mari, jeune fille et garçon,
C'est à peu près le temps
De songer à se coucher.
Recommandez-vous à Dieu,
Soyez sages et prudents,
Prenez garde aux lumières et au feu.
L'horloge a sonné dix heures.

Onze heures : Dieu, notre père, nous protége,
Grands et petits;
La sainte armée des anges
Forme un rempart autour de nous.
Dieu lui-même garde la ville,
La maison et le foyer.
Dieu tient en sa garde
Notre vie entière et notre âme.

Minuit : C'est à l'heure de minuit
Que notre Sauveur est né
Pour consoler le monde
Qui, sans cela, était perdu.
L'horloge sonne douze fois.
Que votre langue et votre bouche
Du plus profond de vos cœurs
Vous recommandent à Dieu.

Une heure : Aide-nous, ô doux Jésus!
A porter notre croix
Patiemment en ce monde;
Nous n'avons pas d'autre sauveur.
L'horloge a sonné une heure, etc.

Holberg.

Toute la première moitié du XVIIIe siècle en Danemark est remplie du nom de Holberg, le véritable fondateur du théâtre dans ce royaume. Copenhague n'avait encore à cette époque qu'une troupe d'acteurs français ayant le privilége exclusif de la comédie, de la danse et même des marionnettes. Quelques troupes ambulantes essayaient de représenter en outre des légendes du moyen âge, comme celle de Faust; mais la troupe française, dirigée par un certain Capion, savait éloigner promptement toute rivalité. On voulut enfin fonder un théâtre national. Le roi Frédéric IV y contribua pour sa part; un acteur français, Montagu, fut chargé de donner des leçons de déclamation à la nouvelle troupe, et la première représentation danoise eut lieu en 1722; on joua une traduction de *l'Avare* de Molière. La même année, Holberg fit jouer avec un immense succès son *Potier d'étain politique*, et quatorze

autres comédies du même auteur furent représentées à de courts intervalles.

Né à Bergen en Norvége, Holberg eut, jusqu'à l'âge de trente ans, une vie errante et incertaine. On peut voir dans sa biographie, écrite par lui-même, qu'il occupa de nombreuses et bien différentes positions, depuis le grade de caporal jusqu'à la chaire de métaphysique. Épris des voyages par une lecture faite à vingt ans, il quitta brusquement Bergen malgré parents et amis, et se rendit à Amsterdam avec vingt écus. Obligé de revenir en Norvége, il y enseigna le français, partit pour Oxford sans grandes provisions, et, de retour en Danemark, mérita par quelques travaux historiques d'être attaché à l'Université, qui le chargea d'aller examiner les écoles luthériennes de la Hollande. Cette nouvelle excursion l'amena à Paris, à Lyon, à Marseille et à Rome. Pauvre et toujours malade, il allait où le poussait sa fantaisie et observait avec soin tous les ridicules. De retour, il attendit la mort d'un des professeurs de l'Académie, obtint la chaire vacante, et se mit à écrire. Son *Pierre Pors*, poëme héroï-comique, où sont pompeusement racontées les aventures d'un brave artisan qui fait une traversée de quelques lieues pour aller voir sa prétendue, fut réimprimé trois fois en un an et demi. Il publia ensuite plusieurs satires qui lui firent des ennemis, et commença un travail sur la constitution ecclésiastique et civile du Danemark et de la Norvége. Enfin, à partir de 1722, il fit jouer, au nouveau théâtre fondé à Copenhague, après le *Potier d'étain*, le *Dormeur éveillé*, *Jean de France*, la *Chambre de l'accouchée*, le *Faux savant*, toutes peintures satiriques des mœurs de la petite bourgeoisie danoise. Dans un nouveau voyage à Paris, et la bourse mieux garnie cette fois, il se mêla aux beaux esprits du café Marion, visita Montfaucon, le P. Hardouin, le P. Tournemine et Fontenelle (1726). A son retour, il s'occupa d'histoire; son roman des *Voyages souterrains de Nicolas Klimm* est de 1741. Il mourut en 1754, riche et baron. On a traduit en français ses *Conjectures sur les vraies causes de la grandeur des Romains*, Leipzig, 1753, in-8°; ses *Pensées morales*, Copenhague, 1749, 2 vol. in-12; le *Révolutionnaire corrigé* (c'est le *Potier d'étain*), Paris, 1797, in-8°, et le *Voyage de Nicolas Klimm* (traduit par M. de Mauvillon), Copenh., 1753, in-12 et in-8°. Cette dernière traduction se trouve aussi dans la collection des *Voyages*

imaginaires, t. XIX, Amst., 1788, in-8°. La comédie de Holberg intitulée *Henri et Perrine*, et traduite en français, a fourni, croit-on, à Marivaux, le sujet des *Jeux de l'amour et du hasard*. Comme écrivain dramatique, Holberg excelle dans le vrai comique tel que peut le saisir un talent original, inventif et profond. Le *Faux savant*, où il poursuit le pédantisme et le mauvais goût, est cité comme une de ses œuvres les plus amusantes. Du reste, « chacune de ses extravagances, dit M. Ampère, est, sous une forme burlesque, l'hommage d'un esprit sérieux à la Providence. Le trait saillant du comique d'Holberg, c'est le *sérieux ; il a* constamment une intention morale que sa verve ne déguise pas toujours assez. Disciple avoué de Molière, il fut, comme son maître, valétudinaire et hypocondriaque, mais seulement par accès. Habituellement Holberg était un homme posé et réfléchi. Il aimait la société des femmes et vécut sans passion. Il y avait en lui quelque chose du tempérament de Boileau et une étincelle du génie de Molière. »

Progrès des arts, des sciences et des lettres en Danemark sous Frédéric V (1746-1765).

Les arts et les sciences trouvèrent pendant le règne de Frédéric V de nombreux protecteurs dans Frédéric lui-même, Bernstorf, Holstein, Moltke, Éric Pontoppidan et d'autres encore. On a reproché au premier d'avoir introduit à la cour un luxe qui dépassait les moyens de l'État, et d'avoir accordé aux manufactures et aux fabriques des gratifications bien supérieures aux revenus qu'elles laissaient espérer. On lui a aussi reproché d'avoir appelé en Danemark un grand nombre d'étrangers, surtout des Allemands et des Français ; mais ces étrangers, il faut s'en souvenir, honoraient le Danemark par leurs talents et l'encourageaient par leurs conseils et leur exemple ; ces étrangers étaient le prédicateur Cramer, le poëte Klopstock qui, pensionné, acheva la *Messiade* à Copenhague, le naturaliste OEder, Kratsenstein, Basedow, et les historiens ou économistes J. H. Schlegel, Mallet, Roger, et Reverdil, qui enseigna le français au prince royal Christian. Il est vrai, pour ce qui regarde la littérature proprement dite, que le mouvement imprimé par Holberg à la poésie danoise fut arrêté par l'influence des littératures étrangères. Les mœurs françaises dominèrent sur tout le Danemark à cette époque. Les

châteaux étaient construits sur le modèle de Versailles; avec de grandes allées de charmilles arrondies en berceaux, les vêtements étaient ceux de la cour de Louis XIV, les modes étaient françaises et le langage tout français; Molière et Racine étaient plus goûtés des salons que le Danois Holberg, qu'on laissait applaudir au peuple. Mais cette influence passagère ne semble pas avoir été nuisible à une nation dont l'esprit général a quelques ressemblances avec le nôtre et paraît au contraire lui avoir seulement tenu lieu d'une salutaire excitation.

Bernstorf encouragea d'ailleurs tous les savants du Danemark. En 1761, il envoya Niebuhr[1], avec trois autres savants et un peintre, explorer l'Arabie. L'Académie de Sorve fut rétablie, un grand nombre de professeurs éminents y furent attachés, et Holberg lui légua sa bibliothèque, avec une partie de sa fortune. L'Académie des belles-lettres de Copenhague fut fondée. La science du droit fut illustrée par Kofod Anker et Henri Stampe; celle de l'histoire par Langebeck, le laborieux auteur de la collection des écrivains danois du moyen âge, mort en 1775, et par le savant linguiste et érudit Suhm. Un grand nombre de bibliothèques, de sociétés littéraires, de cercles et de galeries, des musées, des académies, un jardin botanique, etc., datent aussi de cette époque. Alors enfin la presse tout entière, depuis que le comte Moltke lui eut procuré quelque liberté, prit en main pour la première fois la cause des paysans, demanda quelque adoucissement à leur sort et l'obtint; c'était un premier succès qui encouragea les progrès de la presse et lui fit sentir toute sa puissance.

Ewald, Baggesen et Wessel.

Ewald, Baggesen et Wessel méritent seuls d'être cités parmi les poëtes danois de cette partie du XVIIIe siècle. Le premier, admirateur et élève de Klopstock, pauvre et ivro-

1. Né à Lüdingworth, en Hanovre. Karstens NIEBUHR était entré en 1760 au service du Danemark en qualité d'ingénieur militaire. De retour en 1767, il publia le résultat de ses propres recherches et de celles de ses compagnons dans sa *Description de l'Arabie* (Copenh. 1772, in-4°) et dans son *Voyage en Arabie....* (Copenh. 1774-8. 4°), l'un et l'autre en allemand. Observateur exact et fidèle, plein d'amour pour la vérité, ennemi du merveilleux et de l'exagération, il ne raconte que ce qu'il a vu de ses propres yeux et sert encore aujourd'hui d'autorité. DICT. DE LA CONVERSATION, XVIII, p. 501.—Son fils, le célèbre Barthold-Georges NIEBUHR, est né à Copenhague (le 27 avril 1776), mais il appartient à l'Allemagne par ses livres et son imagination systématique.

gne, enthousiaste et mélancolique tout à la fois, s'enflamma de la lecture de *Robinson* à onze ans et ne put voyager, s'engagea comme soldat et ne put devenir officier; racheté par sa famille à grand'peine, il aima une jeune fille qui en épousa un autre, et se consola par la poésie, pour laquelle il était fait. Après un drame médiocre, *Adam et Eve*, il écrivit, en 1770, *Rolf Krage*, la première tragédie nationale qu'ait eue le Danemark. La critique danoise, alors toute française, en méconnut le mérite. Son drame sur Balder, en 1774, fut mieux accueilli; mais ses comédies, *fort* spirituelles : *le Brutal claqueur* (1771), *Arlequin patriote* (1772), *les Célibataires* (1773) ne furent applaudies qu'après sa mort. C'est par ses poésies lyriques et religieuses qu'Ewald est surtout devenu classique en Danemark. Son chant patriotique: *Le roi Christian se tenait au grand mât....*, a rendu son nom populaire. (Voy. plus haut, p. 411.)

Baggesen (mort en 1826), d'abord copiste, puis élève boursier et professeur à l'Université, directeur du théâtre de Copenhague, voyageur en Allemagne et en France, ne peut être connu chez nous par son idylle assez froide de Parthénaïs qu'a traduite M. Fauriel, ni par quelques-unes de ses poésies, qu'a traduites Vanderbourg. Ses deux fils ont publié de lui après sa mort vingt volumes de vers et de prose purement écrits, et surtout sa correspondance avec le philosophe Reinhold, où il s'est livré tout entier. Antagoniste acharné du romantisme qui grandissait en Danemark, spirituel, souple, fécond, paradoxal et pourtant sensé, il se moqua des antiques traditions scandinaves dans ses *Contes badins*. Témoin des massacres de la révolution à Paris même, il resta comme effrayé devant ce qu'il appelait de sublimes horreurs. « Quel chariot lourdement chargé a passé cette nuit le seuil de l'éternité ! écrit-il le 1er janvier 1795. Je suis resté debout jusqu'à minuit pour voir tomber le rideau du terrible spectacle de l'année 1794, et il me semble encore entendre le fracas des portes qui se refermaient derrière les roues, et le retentissement du sol à la chute de cette lourde charge de cadavres.... L'*année* 1794 sera le *siècle* de Robespierre......... Pendant que l'enfer triomphait, le ciel pleurait, et les larmes qui tombaient des yeux du Génie de l'humanité étaient sur le point d'éteindre les feux de joie des démons.... Tout à coup les diables firent entendre des éclats de rire désespérés, en présence du cadavre de Robes-

pierre lui-même, et les anges cessèrent de pleurer. Quand tout fut déchargé, le Génie de l'humanité s'écria : qu'Ahrimane se repose enfin! » On peut reprocher à Baggesen ses strophes plaisantes sur le bombardement de Copenhague, écrites loin du danger, et ses épigrammes contre Gœthe. Son génie satirique à la fois et bien ordonné participait de celui de Voltaire, de Wieland et de Sterne.

Quant à Wessel, né en Norvége, mais élevé en Danemark, pauvre et débauché, précepteur, traducteur d'ouvrages français pour le théâtre et journaliste, il écrivit pour une revue intitulée *Votre serviteur Otiosis* des contes en vers qu'on lit encore avec plaisir. Disciple de l'école française à son insu, il parodia gaiement dans l'*Amour sans bas* les longues tirades et les grands alexandrins de nos classiques, et n'en apprit pas moins de ces excellents maîtres l'art de polir son style et sa versification. M. Marmier analyse comme il suit l'*Amour sans bas* :

« Un garçon tailleur aime Grethe, grosse et joyeuse fille, qui mange du jambon cru et des harengs salés. Pendant qu'il est absent, un rival survient. Grethe a une confidente qui la traite de reine et ne lui parle qu'en pompeux hexamètres. Le rival, lui aussi, a un confident qui l'appelle seigneur. Le garçon tailleur, de retour, veut épouser Grethe, mais une chose l'arrête : il n'a point de bas pour aller à l'église. A cette affreuse nouvelle, son amante tombe évanouie. Malheureusement la confidente, qui ne perd jamais la tête, imagine un moyen : par son conseil, le garçon tailleur vole une paire de bas à son rival, et revient en triomphe vers sa princesse qui le reçoit en conquérant. Mais le vol est découvert ; l'amant se tue, pour ne pas survivre à sa honte; l'amante se tue, parce qu'elle ne peut vivre sans lui; le rival se tue, parce qu'il aime toujours Grethe, et les deux confidents, qui n'ont plus de confidence à recevoir, se tuent pour ne pas s'ennuyer. »

OEhlenschlæger.

OEhlenschlæger remplit de sa renommée toute l'époque suivante. Mort le 21 janvier 1850, il était né en 1790 à Frederiksberg, résidence royale près de Copenhague, dont son père était intendant. On l'avait inutilement destiné à la marine. Il parut sans succès sur les théâtres de Copenhague, entra à l'Université de cette ville et subit dix-huit mois plus

tard l'examen de philologie et de philosophie. Un volume de poésies qu'il publia sur des sujets de mythologie scandinave fit sensation. Après avoir, en 1807, visité l'Allemagne, la France, la Suisse et l'Italie, il obtint la chaire d'esthétique à Copenhague et l'occupa toute sa vie. Depuis 1811 il a fait jouer plus de trente pièces toujours applaudies. En 1818, il fut nommé membre du sénat académique et chevalier de l'ordre du Danebrog. Il a rempli depuis lors, pendant quelques années, la place de co-directeur du théâtre royal de Copenhague. On lui doit surtout trois grands poëmes dramatiques : la *Mort de Balder* et les *Dieux du nord*, sujets empruntés à la mythologie scandinave ; *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, peinture originale, fantastique et populaire des succès merveilleux d'un insouciant favori de la fortune ; cinq tragédies : *Staerkodder* (un des héros de l'Edda); *Hakon-Jarl*, tableau de la lutte entre le christianisme et la religion d'Odin ; *Palnatoke*, fameux roi de mer du xe siècle ; *Axel et Valborg*, célèbre légende du moyen âge ; *le Corrége*, portrait idéal d'un artiste mélancolique de l'Allemagne plutôt que d'un peintre italien, et *Socrate*, dont Œhlenschlæger se fit relire la dernière scène à son lit de mort ; enfin trois comédies : l'*Amiral Tordenskjold*, l'*Autel de Freia*, l'*Enfant du berger*, et cinq opéras, des *Poésies du nord* (1806), des *Poésies orientales*, un *Voyage raconté en lettres* (1817), un roman : *les îles de la mer du Sud* (1826), et un poëme d'un singulier mysticisme intitulé : *Vie de Jésus-Christ*, dans lequel il s'étudie un peu puérilement à retrouver dans chaque phase, dans chaque saison de l'année un des moments de la vie de Jésus.

Il suffira d'un petit nombre de citations pour montrer quelles vives couleurs le poëte a su tirer de l'ancienne mythologie scandinave et en même temps quelle fraîcheur et quelle jeunesse d'imagination il a conservées :

« TRISTESSE D'HIVER. — La lune pâle brille sur la neige ; la nuit est claire et froide ; la Norne, debout près du berceau, inscrit des paroles magiques aux pieds de l'enfant :

« Tout ce que tu tenteras et tout ce que tu feras est ar-
« rêté d'avance, et les années que tu vivras, dit-elle, sont déjà
« marquées sur ton front. »

« Elle dit et s'évanouit. Personne ne sait si elle a dit vrai. Les pâles rayons de la lune brillent sur la neige ; quel œil peut lire dans la nuit ? »

« CONSOLATION D'ÉTÉ. — Le soleil est pur et brillant, la plaine est verte et fleurie. Balder, debout sous le chêne, soutient le courage du jeune homme.

« Que les paroles de la Norne ne t'inquiètent pas. Pour-« suis ta route avec honneur, le cœur droit, l'esprit résolu; « ta destinée est entre tes mains. »

« Il dit et s'évanouit; mais sa parole consolante est vraie. Que le destin répande la joie ou l'affliction, la volonté est dans mon cœur! »

Le morceau qui suit est emprunté au grand poëme d'Œhlenschlæger, les *Dieux du Nord* :

« Loki et ses compagnons suivirent le dieu Thor, et ils arrivèrent tous ensemble devant Helheim[1]. Thor frappa les portes de sa lance magique; elles s'ouvrirent, et le dieu et sa suite entrèrent dans le royaume des ombres.

« Ils passèrent par d'immenses et tortueux souterrains; leurs pas y résonnent sourdement, et mille échos redoublent le bruit de leurs armes. La jeune Roska tremble, mais Thor la prend par la main et la conduit lui-même.

« Après avoir parcouru des galeries sans nombre, ils arrivent à une espèce de corridor si étroit et si bas qu'ils sont obligés de se courber et de marcher à la file. Au bout de ce passage, ils aperçoivent une grotte ronde et vaste revêtue de pierres de taille et faiblement éclairée.

« Là étaient assis le long des murs, sur plusieurs rangs, des hommes au teint pâle et livide, tremblant de tous leurs membres; une sueur froide ruisselait de leur front; ils étaient enveloppés d'un linceul attaché autour de leurs reins par un serpent.

« Dans un enfoncement de la caverne était un trône construit avec des ossements humains, et où siégeait Héla. Cette reine, moitié blanche, moitié noire, menaçait du regard la funèbre assemblée.

« Sa couronne était composée de crânes. A la main droite, elle tenait pour sceptre un immense fémur, moite encore, nouvellement arraché d'un squelette et blanchi par les rayons de la lune.

« Une odeur cadavéreuse se faisait sentir. Le silence n'était interrompu que par les soupirs et les gémissements qui, de temps en temps, échappaient aux morts. Trois torches

1. Séjour de Héla ou de la Mort.

placées au milieu de la grotte, et gardées par trois squelettes armés de pied en cap, répandaient une lueur bleuâtre. Partout on sentait les horreurs du trépas; mais nulle part on ne voyait de sang.

« Thor, un sourire moqueur sur les lèvres, s'avance, et dit aux morts frissonnant de crainte : « Hommes lâches et « pusillanimes, restez éternellement dans vos angoisses. Que « votre sort soit celui de tous les hommes qui n'osent pas « me suivre !

« Misérables ! vous qui craigniez les blessures et *la mort*, « maintenant Héla vous fait subir des tourments sans fin. « Vous n'avez jamais osé paraître là où les héros rompaient « des lances ; vous ne vivez que pour trembler ; tremblez « donc éternellement ! »

« Puis Thor s'approcha de Héla : « Femme blême, lui dit-« il, tes punitions sont justes ; mais ne crois pas que je sois « venu pour te rendre hommage ; je voulais me rendre « auprès du roi d'Utgarde, et je me suis trompé de route. « Dis-moi, si tu le sais, de quel côté je dois diriger mes « pas ? »

« En indiquant du doigt l'issue de la grotte, Héla répondit d'une voix sépulcrale : « Voilà ton chemin ; quitte ma « sombre demeure, l'éclat de ta santé brillante blesse ma « vue. »

« Alors Thor fit un signe à sa suite et partit avec elle. Loki ferma les yeux en passant devant sa fille. En le voyant, Héla soupira profondément.

« Bientôt ils se trouvèrent hors de la montagne ; ils suivirent la route indiquée par Héla, et parvinrent à Utgarde. Cette ville était entourée de hautes montagnes ; des géants en gardaient les portes ; leurs boucliers étaient des rochers entiers, et leurs lances de hauts arbres. Le dieu s'avança vers eux d'un pas ferme. En le voyant, ils brandirent leurs pesantes épées, mais ils les baissèrent aussitôt.

« Le dieu saisit la lance magique de Skrymner, que Galfe portait, il en frappe les portes. Aussitôt les verrous, les barres de fer se brisent ; les deux battants s'ouvrent en mugissant sur leurs gonds, et les quatre voyageurs entrent dans Utgarde. Ils franchissent le seuil du palais du souverain des géants : c'est un immense rocher dans lequel sont taillées de vastes salles où le soleil ne pénètre jamais.

« Dans cette ténébreuse demeure, ils voient Utgarde-

Loki assis sur un trône de pierre et entouré d'un triple rang de géants revêtus de cuirasses éclatantes.

« Thor regarde fièrement leur chef qui, fixant sur lui ses yeux semblables à des rubis, se tient immobile comme une statue. Cependant un léger tremblement agite les lèvres du géant, et semble trahir l'émotion que lui cause la présence du dieu du tonnerre.

« Tout à coup Utgarde-Loki frappe avec une massue de fer sur un bouclier, et à l'instant des flammes jaillissent de tous côtés. Des portes s'entr'ouvrent, et l'on voit briller l'or et l'argent cachés dans les entrailles de la montagne.

« Au milieu de cette clarté toute mêlée de ténèbres, le roi des géants dit à Thor : « Tu vois que le toit de ma de-« meure va s'écrouler; tu ferais bien de t'en aller prompte-« ment. » Thor lève les yeux et aperçoit en effet un énorme quartier de rocher qui se détache et menace de tomber sur lui.

« Ce qui ne peut s'élever doit succomber, répond Thor. « Au surplus, ce n'est pas toi qui t'affligeras si la pierre « m'écrase. » Le dieu s'appuie nonchalamment sur sa lance, la masse tombe avec fracas et comble un vaste gouffre. Thor reste sain et sauf.

« Soudain une épaisse vapeur blanche s'échappe des murs et répand une odeur de soufre; elle ondoie de toutes parts, puis se pose autour du dieu et de sa suite.

« Thor jette sur Utgarde-Loki un regard dédaigneux, et lui dit en souriant : « Ton rocher n'a pu me tuer ni ton ve-« nin non plus. Je suis à l'abri de toute atteinte; je viens du « Walhalla; Odin est mon père et ma mère est Freia.

« Je sais, dit le monstre, pourquoi tu es venu dans ma « demeure; je connais ton origine, et cependant je ne te « crains pas, bien que ta main soit armée du redoutable « Mivelnir.

« Tu as trop de confiance dans ta force. Souviens-toi que « les géants sont toujours les géants; que leur origine est « beaucoup plus ancienne que celle des dieux; qu'ils étaient « déjà puissants lorsqu'on ne songeait encore ni à Thor, ni « à son marteau. »

. . . .

« Je suis descendu dans ton sombre royaume, répond « Thor irrité, pour t'apprendre que je connais toute ta per-« versité, et que les habitants du Walhalla peuvent, par un « seul mot, abaisser l'orgueil de la race des géants. »

« Pendant que le dieu parlait, des éclairs partaient de ses yeux; jamais on ne l'avait vu plus beau ; il était appuyé sur sa lance, son armure d'or jetait un éclat éblouissant, et sa longue chevelure flottait au-dessous de son casque en mille ondulations. Les géants tremblaient en présence de la majesté divine.

« Il regarda d'un air calme les flammes qui l'entouraient, et leva son marteau. Aussitôt les nains qui alimentent les feux infernaux disparurent, et le torrent de la montagne devint silencieux.

« Alors le roi des géants s'approcha de Thor avec timidité et lui dit d'un ton suppliant : « Je ne te laisserai pas partir « ainsi courroucé. Tu es mon hôte et tu me permettras de « remplir avec toi les devoirs de l'hospitalité.

« Après avoir pris quelque repos, nous nous amuserons à « des jeux dignes de héros comme nous. Le nombre de mes « guerriers est grand; nous lutterons en amis et sans ruse. « Tu essayeras tes forces contre les géants, nous verrons qui « remportera la victoire. »

« Thor accepte, et le roi l'introduit dans une salle resplendissante d'or et de pierreries. Au milieu était une table de marbre à pieds d'argent. Thor et Utgarde-Loki y prennent place avec leur suite. On but de l'hydromel dans des coupes d'escarboucles.

« Alors les sources de la montagne gazouillèrent et les mines d'argent rendirent des sons harmonieux, tandis qu'une tempête effroyable mugissait au dehors. Pendant cet étrange concert, les convives riaient et plaisantaient. Roska était assise auprès de Thor et Loki à côté de Tjalfe. »

Grundtvig, Ingemann, Blicher.

Le mouvement imprimé à la littérature danoise par Œhlenschlæger ne s'est pas arrêté. Grundtvig, prêtre de Copenhague, a étudié profondément l'ancienne mythologie scandinave. On lui doit la meilleure traduction danoise de l'histoire de Saxo, des articles d'histoire et de critique, des poésies profanes et chrétiennes, et surtout une *Mythologie du Nord* (1809) où la théogonie de l'Edda est interprétée avec une saine et haute philosophie. — Ingemann, né en 1789, et professeur de littérature danoise à Sorö, a, lui aussi, vécu dans le moyen âge de sa patrie, et il en a décrit les principaux épisodes dans une série de poésies et

de romans dont l'imagination facile et le style coloré, en méritant l'approbation des gens de goût, ont su éveiller les sympathies populaires; tels sont *Valdemar le Grand*, *Valdemar le Victorieux*, la *Jeunesse d'Eric Menved*, le *Prince Othon et ses contemporains*, la *Reine Marguerite* et *Ogier le Danois*. — Tendre et mélancolique, M. Steen Blicher, né dans le Jutland en 1782, et pasteur d'une des paroisses de son pays, a traduit Ossian avec une émotion vraie, sans cesse contenue, qui se retrouve dans ses poésies. Il a écrit de plus de jolies nouvelles, peintures attachantes des mœurs et de la vie de chaque jour dans le Jutland.

Heiberg.

C'est peut-être à l'introduction du vaudeville dans la littérature théâtrale du Danemark que M. Heiberg doit la plus grande part de sa vaste réputation; mais il s'est essayé aussi dans la critique littéraire, dans la philosophie, dans la poésie lyrique et dans le drame. L'une de ses premières pièces, le *Potier* (1814), contient des scènes vives et colorées. Nous citerons au moins la suivante comme une spirituelle peinture d'une des superstitions les plus répandues au moyen âge. Il s'agit d'un potier à qui il est venu des idées de grandeur; un diabolique ami s'est trouvé là pour lui fournir deux fois l'or nécessaire à sa perte; Walter, subitement enrichi, a déployé dans la ville un luxe effréné; deux fois il s'est ruiné, et le voici, pauvre et affligé, qui cherche de nouveau son perfide pourvoyeur :

ULF.

Ah! c'est vous, Walter? Comment allez-vous?

WALTER.

Merci. Passablement.

ULF.

Comment! que vous manque-t-il? Ah! je le vois, je parie que vous n'avez plus d'argent?

WALTER.

Il est vrai; mais je ne veux plus en avoir.

ULF.

Pourquoi donc êtes-vous venu ici?

WALTER.

Il faut que je vous le dise. Je suis parti dans l'intention de recourir encore à vos trésors; mais, au milieu de ces montagnes, je me suis trouvé si isolé du monde, que j'ai oublié

tous les désirs terrestres ; et lorsque j'ai vu, à l'heure de minuit, l'eau du torrent briller aux rayons de la lune, il m'a semblé que je commettais un crime envers Dieu en recevant votre argent.

ULF.

Quelles folies me dites-vous là ? Quels rapports y a-t-il entre la lune, le torrent, l'heure de minuit et mes ducats ?

WALTER.

Vous avez raison ; mais c'était mon idée.

ULF.

(*A part.*) Le moment est venu. (*Haut.*) Je suis charmé de vous voir dans ces dispositions, d'autant plus que je ne pourrais rien vous donner aujourd'hui.

WALTER.

Vous n'avez rien ?

ULF.

Absolument rien. Mon maître s'est aperçu que je lui avais pris plusieurs milliers de ducats ; il m'a enlevé la gestion de son trésor, et pas un écu ne passe par mes mains.... Il paraît que vous avez mené dans la capitale une belle vie. J'ai rencontré dernièrement un homme de la cour qui m'a raconté qu'il vous avait vu passer avec votre femme, entouré de tant de valets, qu'il vous avait pris pour un des premiers ministres.

WALTER.

En vérité ?

ULF.

Il m'a dit ensuite que vous aviez donné une brillante soirée, et qu'il voulait attirer l'attention du roi sur vous.

WALTER.

Est-il possible ?

ULF.

Et il ne doute pas que le roi, pour reconnaître votre belle façon de vivre, ne vous anoblisse.

WALTER.

Ah ! quelle joie pour ma femme Brigitte, si elle pouvait vous entendre !

ULF.

J'ai appris aussi que vous deviez avoir un grand bal masqué.

WALTER.

Oui, c'est vrai.

ULF.

Écoutez : entre nous, je vous confierai que le roi a le projet de s'y rendre pour vous voir, vous et votre famille.

WALTER.

O mon Dieu, mon Dieu, quel bonheur ! et quel honneur !

ULF.

Il faut que vous donniez ce bal la semaine prochaine, et toute la cour y sera.

WALTER.

Oui, la semaine prochaine. Je vais retourner chez moi, faire tous les préparatifs. Je ne veux rien épargner.... Mais, que dis-je ? Je n'ai plus d'argent !

ULF.

Ah ! je l'avais oublié. C'est une terrible chose !

WALTER.

Que faire ?

ULF.

Renoncer à votre projet.

WALTER.

Impossible. Si vous pouviez, seulement encore cette fois, me procurer quelques ducats....

ULF.

Je ne le puis ; et quand je vous donnerais encore cinq mille ducats, ce ne serait pas assez pour une telle circonstance.

WALTER.

Vous avez raison ; mais que faire ?

ULF.

Abandonnez votre projet. Vendez vos meubles, votre maison, et reprenez votre ancien métier.

WALTER.

Mais que diront le roi et la cour ?

ULF.

Ils diront que la fortune du potier s'est élevée bien vite et a croulé bien vite.

WALTER.

Non, ce serait pour moi un déshonneur. Il faut que je trouve un moyen de sortir d'un tel embarras.

ULF.

Écoutez, mon ami, je puis encore vous aider, si vous voulez faire ponctuellement ce que je vous dirai.

WALTER.

Oh! mon cher monsieur Ulf, parlez, parlez, je suis prêt à vous obéir.

ULF.

Eh bien! je vous avouerai que j'ai le bonheur de posséder non pas quelques misérables sacs de ducats, mais plus d'argent qu'il ne vous en faut pour le reste de vos jours, quand vous vivriez autant que Mathusalem et plus magnifiquement que le roi Salomon.

WALTER.

Qu'entends-je?

ULF.

Mon maître m'a donné permission de disposer de cet argent; mais je ne dois remettre ce trésor qu'à celui qui invoquera mon maître.

WALTER.

N'est-ce que cela? Parlez. Qui est votre maître?

ULF.

Vous le savez, c'est le propriétaire des mines...; c'est un honneur pour vous de dépendre de lui, car c'est un homme riche et distingué. Il porte toujours un vêtement d'*écarlate* éblouissant.

WALTER.

J'ai horreur des vêtements rouges.

ULF.

Loin de vous ces préjugés! le rouge est la plus belle couleur.

WALTER.

Eh bien! je suis prêt. Parlez.

ULF.

En vous confiant au pouvoir de mon maître, en promettant de le servir, vous devez jurer haine éternelle à ses ennemis.

WALTER.

Naturellement. Mais j'y pense, cher Ulf, si parmi ses ennemis se trouvait un de mes amis.

ULF.

C'est une misérable considération.

WALTER.

Soit. Parlez.

ULF.

Répétez après moi, mot pour mot, ce que je vais dire: Je hais la lumière, et j'aime les ténèbres.

WALTER.

Je ne puis pas dire cela.

ULF.

En ce cas, je ne puis pas vous aider.

WALTER.

Allons : Je hais la lumière, et j'aime les ténèbres.

ULF.

Je hais l'éclat de la lune.

WALTER.

Ah! il est si doux de voir la lune dans la nuit!

ULF.

Que cela soit doux ou non, n'importe.

WALTER.

Je hais l'éclat de la lune.

ULF.

Je hais les fleurs riantes.

WALTER.

J'aime pourtant les fleurs, surtout les roses; mais, puisque vous le voulez : Je hais les fleurs riantes.

ULF.

Je hais l'azur du ciel.

WALTER.

Ah! ceci est par trop fort. Qu'y a-t-il de plus beau que l'azur du ciel?

ULF.

Garderai-je mon argent?

WALTER.

Non. Qu'importe que l'azur du ciel me plaise? Cela dépend des goûts : Je hais l'azur du ciel.

ULF.

Je hais la vie et la verdure des forêts.

WALTER.

Ah! c'est cependant une jolie chose que la verdure des forêts. Le vert est la couleur de ceux qui espèrent. Mais, puisqu'il le faut : Je hais la vie et la verdure des forêts.

ULF.

Je hais les étoiles du firmament qui brillent dans l'obscurité.

WALTER.

Je hais les étoiles du firmament qui brillent dans l'obscurité.

ULF.

Je hais les sources pures et l'eau rafraîchissante.

WALTER.

Tais-toi, Ulf, c'en est trop. Que de fois, dans ma jeunesse, j'ai remercié le ciel lorsque, après une longue marche, je trouvais une bonne eau limpide pour me rafraîchir!

ULF.

Il n'est plus temps de le remercier.

WALTER.

Il est toujours temps.

ULF.

Silence; tu parles trop.

WALTER.

Mais s'il m'arrive d'avoir soif, après avoir maudit les sources qui désaltèrent.

ULF.

Quand tu auras tes ducats, tu boiras du vin.

WALTER.

Allons; bien.

Peu à peu le pauvre Walter en arrive ainsi à maudire les hommes, la vertu, la croix, le Christ, à invoquer *le malin* esprit, à lui engager son âme; il s'en retourne emportant cinq cent mille ducats, mais, avec cela, les remords et les angoisses. Sa femme meurt, ses enfants meurent; il revient trouver son séducteur, veut lui rendre son or, mais en vain; Ulf le fait garder par des démons, pendant qu'il va chercher Satan pour qu'il prenne sa proie; mais sa fille Rose, que Walter croyait perdue, digne par son innocence de la protection de Titania, la reine des fées, le protége et l'arrache au ténébreux pouvoir.

M. Heiberg n'est pas seulement un des premiers auteurs dramatiques du Danemark; il est aussi, disions-nous, philosophe. Son poëme de l'*Ame après la mort* est devenu célèbre en Allemagne. C'est une noble tentative pour réconcilier par une douce et indulgente religion, la philosophie et la théologie qui, à ce qu'il paraît, ne s'accordent pas beaucoup mieux au nord qu'au midi. On cite fort souvent en particulier les beaux vers où l'auteur signale au mépris des hommes les convictions officielles et ceux où il montre l'inanité des prétendues aspirations religieuses en dehors de toute religion positive.

Winther, Holst, Paludan-Müller, etc.

Il faut citer, après M. Heiberg, M. Winther, dont les poésies intitulées *Gravures sur bois* (*Træsnit*) retracent avec talent les tableaux de la vie champêtre ; M. Holst, M. Hertz et M. Paludan-Müller qui, né en 1809 en Fionie, a heureusement imité la raillerie, la mélancolie et les élans capricieux de lord Byron dans son poëme de la *Danseuse*, dans l'*Amour et Psyché* (Copenhague, 1837), et surtout dans *Adam homo*, peinture satirique de la vie bourgeoise en douze chants.

Andersen.

M. Andersen est poëte autant que romancier, et bien plus qu'auteur dramatique. Son *Improvisateur* est la description animée d'une vie d'artiste au milieu de la nature italienne ; son *O. T.* est une peinture attrayante des sites de la Fionie et des mœurs danoises. Beaucoup de ses poésies respirent une profonde tendresse. Le morceau qui suit ne manque pas de délicatesse et de grâce·

« Grand'mère est bien vieille, elle a des rides et des cheveux blancs, mais ses yeux sont brillants et doux ; elle raconte les plus belles histoires et elle a une robe de soie à grandes fleurs qui fait du bruit en frôlant les murs. Grand'-mère sait beaucoup ; c'est qu'elle a vécu longtemps, bien avant père et mère, cela est sûr. Grand'mère a un livre de cantiques avec un fermoir d'argent, et elle lit très-souvent dans ce livre. Au milieu du volume est une rose, aplatie et desséchée, qui n'est pas si belle que les roses qui sont dans le verre, et cependant grand'mère lui sourit avec bonheur, et des larmes lui viennent aux yeux ! Pourquoi grand'mère regarde-t-elle ainsi la fleur séchée dans le livre de cantiques ? — Veux-tu le savoir? Chaque fois qu'une larme de grand'mère tombe sur cette fleur, sa tige se relève, ses couleurs reprennent leur éclat, elle remplit la chambre de son parfum, et alors les murs tombent comme si ce n'étaient que des nuages, et tout autour de grand'mère s'étend la verte, la magnifique forêt où le soleil perce à travers le feuillage. A ce moment-là grand'mère est toute jeune, elle est une ravissante jeune fille aux cheveux blonds, aux joues fraîches, belle et brillante ; pas une fleur n'est plus vive. A son côté est assis un jeune homme, grand et bien fait, qui

lui présente une rose, et elle sourit.... grand'mère ne sourit plus ainsi.... si fait, elle sourit encore de même.—Il est parti. Mille visions et mille pensées ont pris sa place; le beau jeune homme est parti; la rose est étendue dans le livre de cantiques; grand'mère retombe dans son fauteuil de bonne vieille; elle regarde la rose fanée étendue dans le livre; grand'mère est morte!...........—Elle fut posée dans le coffre noir, entourée d'un linge blanc; elle était si belle! Ses yeux étaient fermés, mais chaque ride avait disparu; elle était étendue, avec un sourire autour de la bouche, avec une chevelure argentée et vénérable; on n'avait pas peur de venir voir la morte; c'était encore grand'mère, si bonne et si chérie. Le livre de cantiques fut mis dans le coffre, sous sa tête; elle l'avait désiré ainsi, et la rose était dans le livre, et puis on ensevelit grand'mère. — Sur la fosse, tout près du mur de l'église, on planta un rosier, dont les roses s'inclinaient au vent et disaient: « Il est doux de se baigner dans la rosée « et dans les rayons de la lune. Si nous sommes les plus « belles, viendra une main chérie qui nous cueillera pour la « plus jolie jeune fille. Appelons tout notre éclat et tous nos « parfums. »

« — Et le rossignol entendit ce que disaient les roses, et il chanta en l'honneur de la rose que la jeune fille mit dans son livre de cantiques, de la rose qui fut gardée fidèlement jusqu'à ce que les joues naguère fraîches se fussent ridées.... Il est si beau de vivre dans le souvenir! — Et pendant que le rossignol chantait, l'orgue de l'église entonna ces beaux psaumes qui étaient dans le livre placé sous la tête de la morte, et la lune brillait de toute sa lumière.... »

Thorwaldsen.

Thorwaldsen, fils d'un pêcheur islandais, s'est fait parmi les sculpteurs autant de renommée qu'OEhlenschlæger parmi les poëtes du Danemark. Copenhague possède un vaste musée uniquement consacré aux œuvres de cet artiste. Les principales sont: la statue équestre de Poniatowski, qu'on avait destinée à une des places de Varsovie; le cheval du monument de Maximilien de Bavière, qui est à Munich; les moulages du mausolée de Pie VII qui se voit à Rome; les grandes figures de Copernic et de Guttenberg; le tombeau où s'élève la statue pensive du prince Eugène, et la frise monumentale du triomphe d'Alexandre, commandée

par Napoléon pour le palais du roi de Rome et qui fut exécutée en marbre au Quirinal. Parmi ses statues on remarque le *Mercure*, l'*Amour*, et le *Ganymède agenouillé donnant à boire à l'aigle de Jupiter*. Outre le moulage de son bas-relief : la *Nuit portant dans ses bras le Sommeil et la Mort*, que nous possédions déjà à Paris, nous avons acquis en 1849 plusieurs plâtres de ses différentes statues. Thorwaldsen excellait surtout dans le bas-relief ; son talent était pur, classique et même austère. Sa tombe modeste est marquée aujourd'hui par un simple marbre noir dans une cour intérieure du musée qui porte son nom.

Littérature suédoise après Gustave III ; les Phosphoristes ; Franzen, Atterbom, Stagnelius, Vitalis.

En général, la littérature danoise était restée pendant le XVIIIe siècle indépendante des littératures voisines. Le mouvement intellectuel produit en Allemagne par Klopstock, Wieland, Lessing, Gœthe, Schiller, Herder, les Schlegel, Novalis, Tieck et Jean-Paul avait exercé sur elle, il est vrai, une influence qu'on ne peut contester ; mais il n'avait pas étouffé l'originalité de poëtes comme Ewald, Baggesen et surtout Œhlenschlæger, qui savaient trouver dans la vieille mythologie du nord, avec un admirable sujet, des inspirations tout à fait nationales.

La Suède, plus isolée de l'Allemagne et plus intimement rapprochée de la France par ses rapports de politique et de diplomatie, avait au contraire, pendant le règne de Gustave III, servilement copié nos mœurs, notre langage et notre littérature. Ce ne fut qu'au commencement du XIXe siècle qu'il se forma dans ce pays une école ennemie des imitations étrangères. La fondation de la société dite de l'*Aurore* par Atterbom, en 1807, en avait été l'origine ; deux ans après, la liberté de la presse rendue à la Suède avait donné au nouveau mouvement intellectuel un remarquable essor, et des journaux ou des revues, en réunissant les efforts particuliers, avaient constaté et encouragé les progrès. Il faut citer parmi les recueils qui eurent alors une influence littéraire : le *Polyphème*, fondé par Hammarskold et qui parut de 1810 à 1812 ; le *Phosphoros*, fondé par Atterbom (1810-1813) et de qui vint le nom d'*école phosphoriste* ; le *Journal* quotidien *de Littérature*, publié par les partisans du classique Léopold de 1813 à 1824, et le *Calendrier poé-*

tique, depuis 1822. Comme chez nous, une guerre s'engagea contre l'école nouvelle ou romantique. Soutenue par d'habiles critiques, comme Thorild et Ehrensvörd, par le poëte Elgström, par Geyer, Tegner et Afzelius qui fondèrent la société de l'Iduna (1811-1824), elle demanda ses meilleures inspirations d'une part à Homère, à Virgile, à toute la poétique des anciens, de l'autre à l'ancienne littérature scandinave, deux sûrs asiles contre la tyrannie du faux goût moderne.

Léopold, mort en 1829, avait été le dernier apôtre de l'école exclusivement française. Sans être déjà le chef d'un parti nouveau, Franzen, le Lamartine suédois, fut le prédécesseur des phosphoristes. Né en Finlande, à Uleaborg, en 1772, il était devenu professeur à l'Université d'Abo. Candide et généreux, il chanta avec bonheur le patriotisme de nos armées républicaines, voyagea en Allemagne, en Danemark et en France, se fit prêtre au retour et occupe, depuis 1831, le siége épiscopal de Hernösand, à l'extrémité septentrionale de la Suède, parmi les tribus des Lapons nomades. On cite entre toutes ses poésies lyriques son ode sur la *Face de l'homme*, et le gracieux morceau qui suit :

« Dors, enfant. La mère chante, l'enfant écoute. Dors, dors. La perle repose dans le calice de la fleur, l'enfant repose sur le sein de sa mère. Prenez garde, petits oiseaux, à la fleur, à la perle ! Taisez-vous, chien et chat, gardiens de la maison ! L'enfant veut s'endormir.

« Dors, enfant. L'enfant s'apaise sous le baiser de sa mère, la fleur ferme son calice, l'enfant ferme les yeux. S'il rouvre encore la paupière, il ne pleure pourtant plus. Il faut le mettre dans son berceau, et sa mère se penche sur lui.

« Dors, dors. La mère chante, l'enfant écoute. L'oiseau repose dans son nid, l'enfant repose dans sa couchette. Il ne songe ni au pape ni à l'empereur ; la voix et la main de sa mère, voilà son monde et sa vie !

« Dors, dors. Bien, le voilà qui sommeille : mais, hélas ! quel germe d'avenir est assoupi dans ce sommeil ? Plaisirs aveugles, fausses espérances, peut-être y a-t-il là le ver caché qui plus tard souillera la fleur, corrompra tout le fruit, et détruira mon bonheur.

« Dors, dors. L'enfant sommeille et la mère écoute. Le mal ici ne peut t'atteindre : le cœur maternel est si près de toi ! Bientôt cependant le jeune oiseau aura ses ailes, et

prendra son essor loin de moi. Hélas ! où doit-il aller et quel sera son refuge ?

« Dors, dors, et réveille-toi aux baisers de ta mère. Sans soucis, tu reposes encore dans ton innocence, et ta mère veille sur toi. Quand tu t'éveilleras et que tu seras privé de sa tendresse, élève avec foi, avec espoir, tes regards vers le ciel. »

Le véritable chef du nouveau mouvement fut Atterbom. Mais avec lui l'école phosphoriste tomba, dès son début, dans les excès opposés à ceux qu'elle avait voulu fuir ; elle échangea, au moins pour quelque temps, l'étroite captivité des règles françaises pour l'horizon nuageux d'un romantisme exagéré. Atterbom est né en 1790 à Askö, dans la province de Linkœping. Après avoir étudié à Upsal, il a été placé en 1819 auprès du prince royal comme professeur de littérature allemande, et il est devenu *privat docent*, puis professeur de philosophie à Upsal. On sent partout dans les poésies d'Atterbom l'influence de Schelling ; comme Schelling, il a voulu mêler la poésie et la philosophie, et il est tombé dans le mysticisme, l'abstraction et la métaphore. Son poëme de l'*Ile du bonheur*, bizarre allégorie de la vie humaine, offre en même temps la fantaisie, la mélodie, la mélancolie du Nord et les féeries de l'Orient. Une série de petits poëmes sur les fleurs avec des poésies détachées et des imitations de chants populaires composent, avec ce poëme, le recueil de ses œuvres poétiques.

Stagnelius, né en 1793 et mort en 1823, usa de bonne heure par l'intempérance une organisation déjà faible et une verve harmonieuse. Passionné pour le système des gnostiques, il se représentait les hommes comme des êtres d'une origine supérieure trompés par le génie du mal et enchaînés par la matière. De même qu'Atterbom, il entraînait ses disciples dans des voies étranges et périlleuses. C'est le sort de toute école qui commence d'afficher d'abord des prétentions excessives, de concevoir des systèmes sans limites et d'aspirer au delà du but qu'elle peut atteindre.

Un poëme épique, des poésies lyriques et plusieurs tragédies forment à peu près toute l'œuvre de Stagnelius. Ses *oiseaux de passage* sont connus de l'Allemagne et du nord :

« Voyez les oiseaux qui s'envolent ; ils quittent en soupirant les contrées du nord ; ils s'en vont vers les rives étrangères, et leur chant plaintif se mêle au murmure du

vent.—Où nous envoies-tu, ô Dieu ! s'écrient-ils ; sur quels bords nous appelle ton message?

« Nous quittons avec inquiétude la terre scandinave. Là nous avions grandi, là nous étions heureux ; sous les tilleuls en fleur nous avions construit notre nid. Le vent nous berçait sur les rameaux parfumés. A présent, il faut que nous nous en allions dans les pays inconnus.

« La nuit était si belle au fond des forêts du nord, avec sa couronne de roses et ses cheveux dorés ! nous ne dormions pas, tant elle était belle. Nous nous assoupissions seulement dans notre volupté jusqu'à ce que le *matin vînt* nous réveiller du haut de son char étincelant.

« L'arbre vert étendait au loin ses rameaux, versant sur les frais gazons, sur la rose tremblante, les gouttes de rosée qui brillaient comme des perles. Maintenant le chêne est dépouillé de son feuillage, la rose est flétrie. Le bruit de la tempête a remplacé le souffle léger du vent, et la riante parure de mai est cachée sous la neige.

« Que ferions-nous plus longtemps dans le nord? Chaque jour son horizon devient plus étroit et son soleil plus pâle. A quoi nous servirait de chanter? Toute cette terre est comme un tombeau. Dieu nous a donné des ailes pour fuir dans l'espace. Salut ! vagues orageuses des mers.

« Ainsi les oiseaux chantent en s'éloignant. Bientôt ils atteignent une contrée plus belle. Là les pampres se balancent à la cime des ormeaux ; les ruisseaux gazouillent sous les branches de myrte, et les forêts résonnent d'un chant de joie et d'espérance.

« Quand ton bonheur terrestre se change en regrets, quand le vent d'automne commence à gémir, ne pleure pas, pauvre âme. Au delà des mers, une autre contrée sourit à l'oiseau fugitif; au delà du tombeau, il est une autre terre dorée par les rayons d'un matin éternel. »

Vitalis fut un esprit mieux réglé. Né en 1794 d'un simple manœuvre, il fut instruit gratuitement, lut Virgile en gardant les pourceaux, mais ne put arriver à être *privat docent*, et vécut sans cesse malheureux : « O femme de Loth ! s'écrie-t-il dans l'une de ses poésies, je comprends à présent ton destin. Comme toi j'ai regardé en arrière et, comme toi, j'ai été transformé en statue de sel. J'ai vu s'évanouir chacune des joies de ma jeunesse, chacun de mes doux anges ailés. Personne ne répond à ma voix suppliante, et per-

sonne ne voit couler mes larmes. Je tombe comme une fleur que le soleil n'échauffe plus et que brise le vent d'automne. »

Doué d'imagination et de sensibilité, Vitalis avait combattu les théories de l'école française et celles de Boileau en particulier. Peut-être les circonstances malencontreuses qu'il rencontra dans sa vie furent-elles la source principale de son talent satirique. Voici, parmi ses épigrammes, une jolie pièce qu'il a composée contre les gens à dédicaces :

« DÉDICACE A LA PLEINE LUNE.—Mon nouveau livre sous le bras, ô Lune ! je viens te demander audience. Une secrète sympathie m'attire ce soir vers toi, tant ce soir brille avec éclat ta face argentée. Illustre protectrice, veux-tu m'accorder ce que tu peux m'accorder facilement? Autrement, je ne te consacrerai pas mon livre et je le dédierai à un autre protecteur.... Non, je le vois, tu te penches vers la terre d'une gracieuse façon ; vois, je t'attends avec impatience, mon chapeau à la main ; laisse tomber un de tes rayons d'argent, quelque mince qu'il soit. »

Tegner.

Membre de la société de l'Iduna, Tegner était né le 13 novembre 1782, dans la paroisse de Milleswik en Vermeland, où son père était ministre ; il entra à l'Université de Lund en 1799, fut docteur en philosophie en 1802, agrégé en 1803, sous-professeur d'esthétique en 1804, et professeur de littérature grecque en 1812. Un poëme intitulé *Svea* (la Suède) lui valut le prix de poésie de l'Académie suédoise et lui en ouvrit plus tard les portes. S'étant fait consacrer prêtre et recevoir au doctorat en théologie, il devint évêque à Vexio en 1824, et se voua surtout dès lors aux travaux de son ministère.

Son œuvre la plus célèbre est certainement *la Saga de Frithiof*, publiée en 1825. Les vingt-quatre chants de ce poëme, exactement imité d'une saga islandaise, sont écrits en différents mètres. Le dernier contient une courte et claire analyse des doctrines de l'Edda et une belle prophétie de la conversion du nord au christianisme. Un artiste suédois, Crusell, en a mis les plus beaux morceaux en musique et chaque famille suédoise possède ce petit livre. Parmi les autres œuvres de Tegner, *la première Communion* est un joli morceau descriptif en hexamètres ; *Axel* est un conte en vers sur un des gardes du corps de Charles XII ; *le Chant*

du soleil est un beau dithyrambe, et *le Héros* est une épopée en l'honneur de Napoléon.

Tegner ne domine peut-être pas par la force et l'invention, mais son expression est limpide, facile, pure en même temps que sonore et colorée. Nous pourrions citer pour faire aimer son talent beaucoup de passages empruntés à l'excellente traduction que M. Hipp. Desprez a donnée de la *Saga de Frithiof.* Le suivant au moins mérite d'être connu :

« Je veux être libre, dit Frithiof, libre comme le vent dans les montagnes. Une poignée de poussière du tertre de mon père et de celui du tien, trouvera encore place sur mon vaisseau. C'est tout ce qu'il nous faut du sol natal. Ma bien-aimée, il est un autre soleil que celui qui pâlit au-dessus de ces montagnes de neige; il est un ciel plus beau que le nôtre, et de douces étoiles aux clartés divines, qui dans les chaudes nuits d'été promènent leurs regards, à travers les bois de lauriers, sur de fidèles amants. Mon père, Thorsten, a fait des courses lointaines, et souvent à la lueur du foyer, pendant les longues soirées d'hiver, il nous parlait des mers de la Grèce et de leurs îles, semblables à des bosquets portés par les vagues resplendissantes. Une race héroïque y habitait autrefois, et des dieux puissants y régnaient dans des temples de marbre. Maintenant ces temples sont abandonnés ; l'herbe pousse dans les sentiers déserts ; les fleurs croissent du milieu des runes qui recèlent la sagesse du passé, et de légères colonnes s'élancent entourées des pampres du midi. Dans cette contrée, la terre porte d'elle-même de riches moissons, qui suffisent aux besoins des hommes; des fruits dorés brillent dans le feuillage, et à chaque branche se balancent des grappes vermeilles comme tes lèvres.

« Sur cette mer, mon Ingeborg, nous créerons une image du nord plus belle que lui ; nous remplirons de notre amour les voûtes gracieuses des temples, et par le spectacle du bonheur humain nous réjouirons encore les dieux oubliés. Lorsqu'au coucher du soleil, des navigateurs passeront devant notre île, les voiles pliées (car les tempêtes ne sont pas connues dans ces parages), et qu'ils jetteront un regard joyeux vers les rivages verdoyants, ils apercevront sur le seuil du temple la nouvelle Freia (c'est Aphrodite, je crois, qu'ils la nomment), et ils seront ravis d'admiration à la vue de ces cheveux dorés soulevés par le vent, et de ces yeux

plus transparents que le ciel du midi. Puis on verra s'élever autour d'elle une famille d'elfes, avec des joues sur lesquelles le midi mêlera toutes ses roses aux neiges du nord. Ah! Ingeborg, le monde n'a point de bonheur comme celui qui attend deux cœurs fidèles! qu'ils aient le courage de le saisir, il les suit sans résistance, et ici même, au-dessous des nuages, leur prépare les délices du ciel. Viens, accours; chaque parole emporte un instant de notre bonheur. Tout est préparé : Ellida déploie déjà pour la fuite ses sombres ailes d'aigle; des vents favorables nous indiquent la route qui doit nous éloigner pour toujours de ces rivages où règne la superstition. Pourquoi différer? »

INGEBORG.

Ah! Frithiof, tu es heureux : tu ne suis personne; tu marches le premier comme la proue de ton vaisseau : c'est ta volonté qui tient le gouvernail; elle dirige ton cours sur les vagues furieuses. Que mon sort est différent! ma destinée est entre des mains étrangères, qui ne lâcheront point leur proie, mon sang dût-il couler. Se sacrifier, se plaindre, languir dans la douleur, voilà la liberté d'une fille de roi.

FRITHIOF.

Mais ta liberté t'appartient! Ton père repose dans le tombeau.

INGEBORG.

Helge me tient lieu de père; c'est de lui que dépend le don de ma main, et la fille du roi Bele ne veut point devoir son bonheur à la fraude. Que deviendrait la femme, si elle brisait les liens par lesquels Alfader[1] a lié sa faible existence à celle d'un être plus fort? elle ressemble au pâle lis des eaux qui s'élève avec la vague tumultueuse et s'abaisse avec elle : la proue du vaisseau passe et ne s'aperçoit pas qu'elle brise sa frêle tige! Tel est son sort. Aussi longtemps que ses racines demeurent fixées dans le sable, la plante n'a pas perdu tout son prix; elle emprunte son éclat des étoiles d'en haut, étoile elle-même sur l'onde transparente. Détachée de ses racines, elle n'est plus qu'une feuille fanée qui flotte sur les vagues désertes. — La nuit dernière, — c'était une nuit terrible; je t'attendais et tu ne vins pas, et les enfants de la nuit, les pensées sérieuses aux cheveux noirs, passèrent devant mes yeux sans larmes et

1. Père de tous, le Père universel.

sans sommeil, et Balder, le pâle Balder, jeta sur moi des regards menaçants; — la nuit dernière, j'ai réfléchi sur mon sort, et ma résolution est prise; je resterai ici victime prête à tomber à l'autel de mon frère... Oh! cependant, il est heureux que je ne t'aie point entendu plus tôt parler de tes îles imaginaires, où les couleurs du couchant entourent sans cesse un monde de fleurs, un monde de paix et d'amour? Qui sait jusqu'où peut aller sa propre faiblesse? Voici que les rêves de mon enfance, si longtemps assoupis, se *réveillent*. — Mais non! je ne veux point t'écouter, je ne veux point t'écouter, voix flatteuse, et jadis tant aimée! Enfant du nord, que ferais-je dans le midi? Je suis trop pâle pour ses roses; mon âme est trop froide pour ses chaleurs; je serais consumée par un soleil ardent, et mon regard se tournerait avec langueur vers l'étoile du nord qui veille comme une sentinelle divine sur les tombeaux de nos pères. Mon noble Frithiof ne fuira point le pays si cher qu'il doit défendre; il ne sacrifiera point sa renommée pour le futile amour d'une jeune fille. Une existence durant laquelle le soleil amène chaque année des jours qui se ressemblent, belle, mais monotone, peut convenir au cœur de la femme, mais non à l'âme d'un homme, et surtout à la tienne. Combien ce calme te serait pesant! Ton bonheur, c'est lorsque la tempête chevauche à travers l'abîme, sur un coursier écumant : tu aimes à lutter contre les vagues, sur ton vaisseau hardi, entre la vie et la mort, sans autre souci que celui de ta renommée. Le beau désert que tu viens de dépeindre serait le tombeau des nombreux exploits que tu dois mettre au jour, et ton âme héroïque se rouillerait avec ton bouclier. Il n'en sera pas ainsi! Je ne veux pas dérober aux chants des Scaldes le nom de mon Frithiof; je ne veux pas étouffer à son aurore la gloire de mon héros. Consulte la sagesse, mon Frithiof; cédons devant les Nornes puissantes! préservons notre honneur dans le naufrage de notre destinée; nous ne pouvons déjà plus sauver notre bonheur. Il faut nous séparer. — Mon sacrifice, ô Frithiof! est bien pénible, et il mérite quelques mots de consolation. Je sais que tu m'aimes et, je le crois, le souvenir de ton Ingeborg te suivra longtemps encore et en tous lieux. Mais le cliquetis des armes assoupit enfin la douleur; elle s'évanouit sur les vagues orageuses, et, timide, n'ose pas s'asseoir sur le banc, près du héros qui, la coupe à la main, célèbre ses victoires. Ce-

pendant, quelquefois, dans le calme de la nuit, lorsque tu évoqueras devant tes yeux les jours écoulés, tu apercevras parmi eux une pâle image qui te sera bien connue : elle te saluera du fond d'une contrée chérie; ce sera l'image de la pâle jeune fille confiée à la garde de Balder. Ne l'écarte point, malgré la tristesse de son regard; mais dis-lui à l'oreille une douce parole : les vents fidèles de la nuit l'apporteront jusqu'à moi; ce sera du moins une consolation : je n'en ai plus d'autres. Rien ne pourra dissiper ma douleur; tout ce qui m'entoure plaidera pour elle. Les voûtes majestueuses du temple me parleront de toi, et l'image du dieu qui devrait être menaçante, prendra tes traits aux clartés de la lune. Si je regarde la mer, c'est là que se berçait ton vaisseau en traçant un sillon dans l'écume, vers le rivage où je t'attendais : si je regarde le bois sacré, c'est là que le nom d'Ingeborg est taillé à chaque pas dans l'écorce des arbres. L'écorce croît, le nom s'efface; c'est, disent les légendes, un présage de mort. Alors je demanderai au jour où il t'aura vu pour la dernière fois, je le demanderai à la nuit; mais ils se tairont, et l'onde elle-même qui te portera, ne répondra que par un soupir poussé vers le rivage. Je t'enverrai un souvenir avec le couchant, quand il s'éteindra dans les vagues, et les nuages, ces navires du ciel, prendront à leur bord une plainte de la pauvre délaissée. — Je resterai ainsi dans ma demeure de jeune fille, vêtue de noir, veuve déplorable des joies de la vie; je tracerai sur la toile des lis brisés, jusqu'à ce que le printemps en tisse à son tour de plus beaux et les sème sur mon tombeau. Si je prends ma harpe pour chanter ma douleur infinie, j'éclaterai en sanglots comme aujourd'hui.....

Voici la première page de la jolie idylle sur *la première Communion :*

« La Pentecôte, ce ravissant jour de fête, est revenue. L'église du village, avec ses murailles blanches, brille aux rayons du matin. Au sommet de la tour, orné d'un coq de métal, les douces clartés d'un soleil de printemps apparaissent comme autrefois les langues de feu des apôtres. Le ciel est bleu et clair, le mois de mai a pris sa couronne de roses et revêtu sa parure solennelle. Le vent et les ruisseaux semblent, dans leur joyeux murmure, annoncer la paix de Dieu. Les fleurs soupirent aussi avec leurs lèvres de rose, et, sur les branches d'arbres flexibles, les oiseaux

chantent un hymne au Très-Haut. Le cimetière est nettoyé et propre. La porte par laquelle on y entre ressemble à un berceau de verdure, et sur chaque tombe, sur chaque croix de fer, on aperçoit une couronne embaumée, dernier don d'une main amie ; on a même orné de fleurs le cadran solaire qui s'élève là, entre les morts, depuis plus de cent ans. De même que l'aïeul est l'oracle du village et de la famille, et reçoit au jour anniversaire de sa naissance l'offrande de ses enfants et de ses petits-enfants, de même le vieux cadran, le vieux prophète, avec sa muette aiguille de fer, indique sur sa table de marbre le cours des temps, tandis qu'une éternité silencieuse repose à ses pieds. Au dedans, l'église est ornée avec soin ; car c'est le jour où les enfants, espoir de leur famille et favoris du ciel, doivent renouveler au pied de l'autel les promesses de leur baptême. Chaque coin a été visité, frotté ; et on ne voit pas trace de poussière ni sur les murailles, ni à la voûte, ni sur les bancs peints à l'huile. L'église est comme un parterre de fleurs. Des touffes de feuillage ornent les piliers, des buissons de verdure apparaissent de toutes parts, et la chaire de chêne a reverdi comme autrefois la verge d'Aaron. »

Citons encore une curieuse petite pièce composée par Tegner, pendant les guerres de l'empire. Dans un récent volume sur la littérature du nord, M. Léouzon-Leduc en a traduit une partie. Tout le morceau mérite d'être connu en France. Le voici en entier, traduit avec soin sur le texte suédois. C'est un dialogue entre la France et l'Angleterre :

LA FRANCE.

Écoute-moi ! Je te connais, je méprise ta politique de marchand, fondée sur les chances du commerce. Tu es la *vieille* Angleterre ; chez moi tout est régénéré ; ma vigueur retrempée aspire au combat. Je conquiers le continent, et la mer suit d'elle-même ; quiconque tient le rivage domine sur la mer ; point de partage avec toi. Ce n'est pas ta main armée mais ta main suppliante qui doit me proposer la paix. Prosterne-toi devant ta supérieure : à ce prix je te donnerai la paix.

L'ANGLETERRE.

Les pavillons flottent dans les airs ; il pleut comme autrefois à Sodome ; les vagues écument de sang ; viens m'y trouver, insolente !

LA FRANCE.

Les aigles volent dans les airs; il tonne comme il tonnera au dernier jugement; le pied glisse sur le sol sanglant; viens m'y trouver, insolente!

L'ANGLETERRE.

Volcan éteint, détruis ce qu'il y a de fleurs autour de toi, jusqu'à ce qu'un jour tu disparaisses dans tes propres cendres.

LA FRANCE.

Mauvais navire en sentinelle, l'ancre du crédit te fait défaut, et ta carcasse mutilée est battue des vents et des vagues.

L'ANGLETERRE.

Malfaisante nation, étends-toi comme le cancer, dévore les peuples, hyène! et sois toujours affamée. Mais ne me déteste pas, car tu ne peux me dévorer; renverse tous les trônes; celui d'Albion, tu le laisses debout!

LA FRANCE.

Reste-t-il debout le droit sacré de la chance, sur les flots qui baignent ton rivage orageux, et l'Angleterre n'est-elle pas une grande commission de sauvetage? N'as-tu pas mis la terre en feu pour piller à travers l'incendie? Comme des requins affamés tes vaisseaux parcourent les mers.

L'ANGLETERRE.

L'Allemagne combattit et succomba; tu déchires ses membres avec ton glaive! La Belgique te donna son or; elle reçut en échange l'esclavage!

LA FRANCE.

L'Inde ne rachète pas son Éden au prix de ses perles et de son sang. Le nègre est fouetté jusqu'à la mort pour que ton thé soit mieux sucré!

L'ANGLETERRE.

L'Espagne n'est-elle pas comme un temple pillé par des brigands; à la pauvre Suisse elle-même n'as-tu pas volé l'honneur?

LA FRANCE.

La mer est libre, et tu veux la fermer comme si c'était ton magasin; les portes des Belts verrouillées, tu les as rompues comme si elles étaient à toi.

L'ANGLETERRE.

La terre fait hommage à ma puissance, je trône sur la mer et j'y juge. J'achète les soldats et je solde les rois.

LA FRANCE.

Tu les soldes? Eh! bien, paye la solde à tes morts? Vois-tu gisante à Austerlitz ton armée soldée!

L'ANGLETERRE.

La guillotine se repose; mais Pichegru est étranglé dans sa prison, et Victor Moreau cherche un asile dans le fond des marais de l'Amérique.

LA FRANCE.

Pitt et la machine infernale ont éclaté en vain; Nelson tout sanglant, le gouvernail du vaisseau britannique, est *tombé*.

L'ANGLETERRE.

Tombé, mais après avoir brisé sur les flots ton dernier espoir. Construis encore une flotte; ce serait plaisir d'aller la pêcher.

LA FRANCE.

Pêche tant que tu pourras; c'est encore à toi de régner sur la mer; mais le vengeur montera un jour sur ton rivage de pêcheurs.

L'ANGLETERRE.

Je me ceins du détroit comme Pluton du Styx; or jamais âme vivante n'est revenue du Styx.

LA FRANCE.

Hercule en est revenu; il a ramené Cerbère, le monstre à triple tête, et Hercule vit encore.

L'ANGLETERRE.

Écoute; de quoi disputons-nous? Le monde ne nous suffit-il pas à nous deux? Tu veux l'honneur et la puissance; le gain, voilà mon désir. L'Anglais doit être le libérateur mais en même temps le fournisseur du monde; de ces deux rôles j'abandonne le dernier en dernier lieu. Je suis pour la liberté, mais pour la liberté du commerce, la liberté pour moi, et non pas pour les autres! — Je te propose la paix; partageons nos rapines. A toi la terre verdoyante; l'Océan bleu sera pour moi!

Geyer.

Le plus original des phosphoristes fut peut-être le fondateur même de l'*Iduna,* Geyer. Né le 12 janvier 1783 à Ransœters-Brunk, en Vermland, Éric-Gustave Geyer, fort pauvre, ayant à peine l'argent nécessaire pour acheter du papier, se fit connaître d'abord par l'éloge de Sténon Sture, qu'il composa furtivement et qui mérita le grand prix à

l'Académie. Couronné de nouveau en 1810, il devint l'année suivante un membre actif de la société de l'Iduna et fonda le *Journal Littéraire et Scientifique*. Associé d'abord par une amitié profonde à Atterbom, Geyer s'était de bonne heure aperçu que la nouvelle école allait infailliblement se perdre dans un idéalisme exagéré. Pour opposer à cet excès un contre-poids, il chercha des études solides, adopta l'histoire et surtout l'investigation des origines nationales. Les vieilles sagas lui parurent un sol assuré pour un édifice tout scandinave. Historien et poëte tout ensemble, il chercha dans les sagas les sujets de ses meilleures poésies, le *dernier Skalde*, le *Viking*, etc., qu'on trouve dans les premières feuilles de l'*Iduna*. L'originalité de ses vers, simples et vigoureux, attira bientôt l'admiration générale. Les Suédois y retrouvèrent le vrai nord, avec ses lacs et ses rochers, et comme un parfum de résine. Geyer n'est ni Allemand, ni Français, il est Scandinave. C'est un barde du nord, dédaignant aussi bien le langage paré de la cour de Gustave et les vagues aspirations phosphoristes ; sa langue est à lui; elle ne copie pas servilement les vieux livres, mais elle a leur franchise et leur simplicité. Sa prose offre même l'excès de ces qualités et devient quelquefois du laconisme. Comme Bellmann, il a composé lui-même pour beaucoup de ses ballades une musique devenue populaire. Dans toute la Suède, on chante encore son *Petit charbonnier*.

« Mon père est là-bas près du fourneau, dans le bois ; ma mère est obligée de rester à son rouet; moi je pense que je serai un homme bientôt... ; alors moi aussi je me marierai.... Comme il fait sombre dans le fond du bois !

« Je suis sorti de bonne heure avec la pleine lumière du soleil ; je porte à boire et à manger à mon père ; mais il me semble que la nuit approche. Comme il fait sombre dans le fond du bois !

« Je me dirige bien tout seul par le sentier ; il est étroit, mais je n'ai pas peur, seulement les pins me paraissent tout noirs et l'ombre de la montagne devient plus longue. Comme il fait sombre dans le fond du bois !

« Tra la la ! comme un oiseau, je m'envole ! Chantons et sautons. Hé ! de la montagne là-bas j'entends sortir des voix ; forçons-nous à chanter. Comme il fait sombre dans le fond du bois !

« Si j'étais seulement auprès de mon père !... Il est parti de

là, il me semble, un sourd gémissement. C'était sûrement un ours, et l'ours est bien fort; il n'épargne ni jeunes ni vieux. Comme il fait sombre dans le fond du bois !

« Comme un vêtement l'ombre enveloppe le roc et le sentier. Je glisse, j'entends un bruit de pierres et de bâtons; les sorcières sont aux aguets sur le chemin. Comme il fait sombre dans le fond du bois!

« Je viens d'en voir une, encore une autre! elles enlacent leurs filets autour de moi, comme elles agitent rapidement leurs baguettes ! Elles me font signe. Que Dieu ait *pitié* de moi ! Allons, il faut courir et sauter. Comme il fait sombre au fond du bois.

« Il était tard en effet; la nuit tombait; le sentier n'était presque plus visible. Voyez le pauvre garçon courir en glissant. Comme il fait sombre au fond du bois !

« Avec le cœur qui lui bat et les joues brûlantes, il tombe enfin aux pieds de son père; il est au but.—Sois le bienvenu, mon fils! pourquoi es-tu si tremblant?—Ah ! c'est que j'ai vu beaucoup de sorcières, et qu'il fait bien sombre au fond du bois !

« —Mon fils, je vis ici depuis beaucoup d'années, et Dieu merci! toujours tranquille. Celui qui récite son *Pater*, mon enfant, ne craint jamais diable ni sorcières.... quand même il ferait bien sombre au fond du bois. »

Poëte et musicien remarquable, Geyer s'est encore fait historien. Admis à l'Université d'Upsal en 1815 comme professeur d'histoire adjoint, puis titulaire, il a publié en 1825 l'Introduction d'une grande Histoire de Suède, dont il avait projeté la longue exécution. A elle seule, cette Introduction forme un travail curieux et original sur les anciennes sagas et sur la mythologie du nord. Le résumé de ces grands travaux préparatoires, publié par lui en 1832, ne va que jusqu'à la fin du règne de Christine. Geyer est mort au mois d'avril 1847, entouré du respect de ses élèves et de l'admiration de toute la Suède. Il avait édité lui-même peu de temps auparavant, en deux volumes, tous ses petits écrits en prose sur l'histoire, les arts et les sciences[1].

Ling, Nicander, etc.

Il faudrait citer encore parmi les phosphoristes Ingelgren,

1. On trouvera la traduction du *Viking* de Geyer dans le célèbre recueil littéraire *le Globe*.

Hedborn, Grafström, le gendre de Franzen, et Ling, auteur d'un long poëme de quinze mille vers, racontant sous un voile mythologique l'histoire moderne de la Suède. Le mouvement romantique n'avait pas suffi pour affranchir de toute imitation la littérature suédoise. Quand l'*Iduna* eut cessé de paraître, l'Allemagne reprit, même sur la jeune école, l'influence qu'elle avait exercée autrefois.

Au nombre des littérateurs de la Suède contemporaine, il faut citer M. Nicander, auteur d'une tragédie, le *Glaive runique*, récemment traduite en français par M. Léouzon-Leduc; M. Bœttiger, poëte élégiaque distingué; M. Wallin (mort en 1839), archevêque d'Upsal, auteur d'hymnes religieuses qui se chantent encore dans les églises de Suède. L'étude de l'histoire compte MM. Fryxell et Strinholm; M. Reuterdahl, bibliothécaire de Lund, a publié en 1838 la première partie d'une histoire ecclésiastique de la Suède; M. Granberg une histoire des Folkungs et une étude sur Gustave-Adolphe; M. Forsell enfin est devenu célèbre par sa Statistique de la Suède.

Bien que l'espace nous soit mesuré, la scène suivante, empruntée au *Glaive runique* de M. Nicander, mérite d'être ue, pour la sensibilité et l'élévation religieuse qu'elle respire. Saint Anschaire voit entrer sur la scène une femme échevelée, portant dans ses bras son enfant mort. Pérégrinus, démon habillé en moine, a plongé cet enfant tout endormi dans l'eau froide, afin de le baptiser, disait-il, et l'enfant a succombé à une prompte maladie. C'est une des nombreuses ruses imaginées par Satan pour faire échouer les efforts de saint Anschaire dans la Scandinavie.

LA FEMME.

L'enfant se promenait un soir dans un bosquet de roses, et il souriait; il s'endormit sur le gazon fleuri. Alors un elfe lumineux vint caresser, du souffle de ses blanches ailes, la joue de l'enfant.

Un perfide serpent couché sous l'herbe verte épiait l'enfant, comme l'épervier épie la petite colombe : il rampa jusqu'à son sein, et il enfonça son aiguillon dans son cœur, sur le gazon fleuri.

L'elfe lumineux pleurait, et le petit dormait; la mère pleurait, et le petit dormait; les larmes coulent, les cœurs saignent. —Quand la mère pleure ainsi, quand le petit dort d'un sommeil si lourd, il est mort.

Vois l'enfant que tu as fait tuer, évêque ! si tu ne peux lui rendre la vie, tue-moi donc aussi !

ANSCHAIRE.

Non, femme, non, je suis innocent du meurtre de ton fils, ne m'accuse point ! malheur à moi si un meurtre pesait sur mon cœur !

LA FEMME.

Ce serment ne saurait t'absoudre, car sans glaive, sans lance, on peut donner la mort ; et tu peux être assassin sans que le sang versé s'élève et dépose contre toi. Tu n'ignores pas, sans doute, qu'un de tes moines est venu, par tes ordres, baptiser mon enfant d'un baptême de mort. Il l'a arraché à son doux sommeil, il l'a plongé dans l'eau froide, et il a noyé ainsi le bonheur de ma vie. O malheur ! il devait être beau son baptême ! baptême si affreux, qu'à sa seule pensée toute la terre devrait se pétrifier.

ANSCHAIRE.

Mon juge est là-haut ; il voit le fond de mon cœur, il voit mon innocence, et il frappera, dans sa justice, le sacrilége hypocrite, le faux prêtre du Seigneur, qui fait l'œuvre de Satan. Que la colère de Dieu retombe sur lui ! Je devais donc en venir à cet excès de misère ! Être renié par mes propres frères, voir les fruits, encore si tendres d'un si long labeur, ravagés par eux, et les prémices des fleurs de la sainte parole infectées de poison ! tu as été trompée, cruellement trompée !

LA FEMME.

Oui, cruellement trompée dans l'espérance de ma vie, — et c'est toi qui me l'a ravie, perfide ! (Après une courte interruption.) Eh bien ! ta colère ne s'allume-t-elle point ? tu n'es pas furieux encore ? tu ne t'irrites pas contre moi ? je commence à croire que ton vil moine a menti.

ANSCHAIRE.

Personne, sous le soleil, n'a encore si indignement menti ; et si, comme Dieu, tu pouvais voir dans mon âme, tu pleurerais sans doute toutes les injures que ta bouche a vomies contre moi. Mais tu es mère, mère désolée ; je prends part à ta douleur, je te pardonne.

LA FEMME.

Je suis venue ici pour t'accabler de ma colère et te soulever contre moi ; car j'étais sûre que la méchanceté de ton cœur serait gravée sur ton visage ; je croyais ton œil perfide

et cruel comme la flèche empoisonnée. Mais je me suis trompée. Ton doux regard, ton front serein, ta parole de paix, m'ont soudain désarmée, et ont enchaîné ma langue. Les larmes de tes yeux me disent la tendresse de ton cœur, tout ton être respire le calme et la paix. Un homme comme toi ne peut haïr les enfants.

ANSCHAIRE.

J'aime les enfants, j'aime leur cœur pieux, et leur innocence fait mon bonheur et ma joie. Faites-vous petits enfants! c'est là ma prédication. La sainteté est jeune et ne vieillit jamais, l'enfant est le sanctuaire de Dieu sur la terre. Et je n'aimerais pas, moi, ces petits êtres, lorsque Dieu lui-même, ce Dieu que j'adore et que je connais, a été, lui aussi, petit enfant, et a reposé sur le sein d'une mère, comme celui que tu presses maintenant dans tes bras!

LA FEMME.

Mais il vivait, lui, et tu sais que le mien est mort.

ANSCHAIRE.

Il a souffert et il est mort : sa mort a été sa vie : il est sorti de la tombe comme le roi de la vie. Il a éprouvé tout ce que la vie a de douleurs et de joies, tout ce que la mort a de cruel et d'amer. C'est pourquoi il a enchaîné la mort, il a brisé sa puissance, et il est assis maintenant sur le trône de sa gloire, où il rattache les chaînons épars de la vie terrestre avec les liens de rose de l'éternité, mais d'une manière si douce, si bénigne, que son action nous est insensible. Veux-tu savoir, ô femme, comment il s'appelle? son nom est : *Jeunesse éternelle; — amour éternel.*

LA FEMME.

Je voudrais bien croire à ton Dieu.

ANSCHAIRE.

La foi est un lis; elle est fille du ciel. — Le Très-Haut jette sa semence invisible sur les prairies; elle germe en silence dans le sein tiède de la terre, et les lis s'épanouissent beaux et splendides. Mais nul ne sait le mouvement de la semence. Garde ton cœur pur, ô femme! conserve l'espoir de ton innocence; alors la foi te viendra du haut des cieux.

LA FEMME.

Le temps de l'attente est court, car déjà je suis vouée à la mort. Ton noir moine a été trop cruel; il a éteint dans

l'eau froide le clair flambeau de ma vie. Je marche maintenant, chancelante, à travers les ténèbres.

ANSCHAIRE.

La lumière de ses yeux n'est point éteinte; il sommeille seulement.

LA FEMME.

Pose ta main ici : il est froid comme la glace. Pose la main de la vie sur la statue de la mort : cette main sera glacée et engourdie par la mort, avant que le sommeil ait fui. Ne cherche plus à me tromper par tes promesses d'espérance.

ANSCHAIRE.

La main de mon Dieu peut fondre la glace de la mort : un jour tu recevras de cette sainte main ton enfant bien-aimé, renouvelé dans la chaleur de sa vie, dans la beauté de ses joues de roses. (Il étend la main dans la direction de l'enfant. Celui-ci ouvre les yeux et revient à la vie. Anschaire élève les mains jointes vers le ciel.) O Éternel! tu assistes ton serviteur!—Je te rends grâces, et je crains et je tremble. (Il se couvre le visage.)

LA FEMME.

Il vit, — son cœur bat, — je m'abuse, — je rêve ou je meurs. Ah! laissez-moi mourir, avant que mon bonheur s'évanouisse. Tu vis! regarde-moi, mon enfant, regarde-moi, je suis ta mère. Je tombe de joie à tes pieds, ô homme de prodiges, et je t'adore. Tu es mon Dieu, tu règnes sur la mort. (Elle tombe aux pieds d'Anschaire.)

ANSCHAIRE

Ne fléchis point le genou devant moi. Je ne suis point Dieu, je suis son humble prêtre, l'instrument de ses miracles. Mais Dieu est près de toi, sur cette place. Prosterne-toi devant lui; dépose à ses pieds les prémices de tes sacrifices et de tes larmes. Tu ne trouveras jamais un tel moment, un moment si beau, si saint, si riche d'amour : Dieu est là devant toi, il t'ouvre son sein ; l'éclat des rayons de sa gloire tombe sur toi, et la prière ouvre les cœurs où ils s'épanchent.

LA FEMME. (Elle prie. — Pendant le recueillement silencieux de la prière, Anschaire fait sur sa tête le signe de la croix et se retire doucement. Elle se lève quelques instants après.)

Maintenant je veux baiser tes mains, ô mon père! — Quoi! il n'est plus là, il a disparu! Ah! si Dieu ne l'a point ravi à la terre, je veux marcher jusqu'à ce que je l'aie trouvé; je veux te présenter à lui, mon cher fils, car il faut que tu

voies celui qui t'a rendu la vie; il faut que tu reçoives la bénédiction de sa bouche, afin que tu puisses, toi aussi, bénir un jour son nom. La même mère qui errait dans la ville en vêtement de deuil et qui ne parlait que de mort, s'en ira maintenant parée des vêtements de la joie, le regard rayonnant, annoncer les paroles de la vie et les nouvelles du Seigneur; et les montagnes et les rochers, naguère insensibles à sa plainte, pleureront avec elle dans l'ivresse de son bonheur!

Berzélius.

L'ère des sciences naturelles inaugurée en Suède par Linnée a été glorieusement continuée par Agardh et Trus, par les physiciens OErsted [1] et Hansteen. Berzélius surtout, né le 29 août 1779, à Vœfversunda, dans la Botnie orientale, mort le 7 août 1848, s'est acquis une gloire plus qu'européenne. Un rapport sur les eaux minérales de Médevi fut son premier travail. Nommé professeur de médecine et de pharmacie à Stockholm en 1807, il devint membre, puis président, puis secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, de 1808 à 1810, correspondant de notre Institut en 1818; il reçut des titres de noblesse en 1818, et vécut comblé de gloire et d'honneurs.

Il ne nous appartient pas d'exposer quels services il a rendus à la chimie analytique, à l'électro-chimie, à la théorie des porportions chimiques, à la théorie atomique. Disons seulement que ses principaux ouvrages, le *Traité de chimie* et les *Rapports annuels sur le progrès de la physique, de la chimie et de la minéralogie*, attestent un infatigable travail, une patience inépuisable, une grande sagacité, et présentent un nombre immense de faits positifs mis en lumière plutôt que des idées générales et des théories nouvellement créées. Le rôle de Berzélius dans l'histoire de la chimie est peut-être celui du plus grand analyste de la science moderne.

Activité intellectuelle; chants nationaux.

Un tableau, une esquisse même de la littérature suédoise contemporaine serait tout à fait incomplète si l'on ne men-

1. Né en 1777, mort le 9 mars 1851 à Copenhague. Il est surtout célèbre par ses travaux sur l'électro-magnétisme.

tionnait pas les honnêtes écrits de Mlle Bremer[1], beaucoup lus en Angleterre et en France, les Nouvelles de Mme Carlen, de Mellin, d'Almquist, et les contes anonymes de l'*Oncle Adam*. Ce sont là quelques noms choisis parmi beaucoup d'autres, qui mériteraient d'être cités et recommandés au lecteur français. Une grande activité intellectuelle produit de nos jours en Suède, en Danemark et en Norvége une multitude de livres, de revues, de journaux dans lesquels nous retrouverions beaucoup des qualités dont l'esprit français est si fier. Le spectacle du développement politique et intellectuel du monde scandinave est un agréable et fécond sujet d'étude, et du nombre de ceux auxquels on se promet de revenir quand il faut les quitter. Nous aurions voulu, par des citations plus nombreuses, donner un aperçu plus complet de l'histoire des littératures du nord. Qu'on nous permette au moins de consacrer nos dernières pages aux chants nationaux que répète aujourd'hui la jeunesse de Copenhague, d'Upsal et de Christiania. On y lira, peints en couleurs éclatantes, les différents signes qui distinguent les trois peuples ; la fierté de l'indépendance chez le Norvégien, le respect de la royauté chez le Suédois, et chez le Danois l'amour de la gloire maritime, réveillé par de récents triomphes. Placés à la fin de nos récits, ces trois chants qu'on trouvera ici traduits, je pense, pour la première fois, et sur le texte original, serviront de glorieux résumé aux plus beaux souvenirs de la Scandinavie :

Voici le chant national officiel, pour ainsi dire, de la Norvége : « Fils de la vieille Norvége, chantez au son des harpes ; faites entendre des sons mâles et solennels ; votre chant est consacré à la patrie. Les souvenirs nationaux se présentent en foule chaque fois que nous nommons la vieille Norvége ; les cœurs gonflés et les joues enflammées rendent hommage à ce nom chéri. — Ancien temps, tu n'es plus, mais ta flamme brûle encore dans le cœur du Northman ; son origine et sa force n'ont pas changé ; il aspire encore à la gloire et à la liberté. Les oiseaux de la forêt, les vagues de la mer ne sont pas plus libres que le Norvégien, libre par la pensée, libre par la parole.... » Le chant qui suit, sans être

1. Plusieurs des romans de Mlle Bremer ont été traduits en français : *le Chez soi*, *l'Esclave*, *les Voisins*, etc. Deux autres viennent d'être publiés à Londres : *An Easter offering*, transl. from the unpublished Swedish mss. — *A Diary and the Bondmaid* (*Slater's series*).

reconnu comme chant national, est peut-être celui que les Norvégiens aiment le plus, et, dans les fêtes publiques ou dans les occasions solennelles, il est toujours accueilli avec un véritable enthousiasme : « Qu'elle est magnifique, ma patrie, la vieille Norvége (*gamle Norge*) entourée par la mer! Voyez ces fières forteresses de rochers qui bravent à jamais la dent du Temps. Sépulcres des premiers âges, elles restent seules au milieu des tempêtes du globe, comme les héros aux cuirasses bleues, les fronts couverts de casques d'argent. — Sur les rochers de la Norvége le dieu Thor a voulu placer son trône. Ces combattants dont le front touche aux nues plaisent à son courage héroïque. Quand il roule son char dans les nuages, il entend redire sa louange aux rochers; la voix de ces combattants répète au nord le nom de son ancien héros. »

Voici le chant suédois qui est devenu le plus populaire depuis l'avénement du roi Oscar : « De la profondeur des cœurs suédois s'élève un chant simple et unanime : Sois fidèle au roi et à sa lignée, rends à son front la couronne légère et mets en lui toute ta confiance, peuple d'origine célèbre! — O roi! la majesté du peuple est aussi la tienne, protége-la! Vienne contre nous tout un monde, nous ne clignerons pas les yeux; nous le mettrons à tes pieds, comme un escabeau royal. — Mais si l'heure de notre chute arrive, ôte la pourpre qui couvre tes épaules, jette la couronne qui gêne ton front, arbore les couleurs chéries, l'ancien jaune et bleu, et, l'épée à la main, va combattre et mourir! — Saisis notre dernier drapeau et, jusqu'au dernier moment, ne lâche pas la main. Ton peuple fidèle, avec courage, te préparera de son meilleur sang une pourpre royale bonne et chaude, et t'y enveloppera! (*Ditt trogna folk mid hjeltemod skall sömma af sitt bäste blod En Kunglig purpur varm och god Och weckla dig i den.*) — Dieu du ciel, sois avec nous comme tu y étais autrefois. Ranime sur notre plage, ranime dans le chef et dans les soldats la trempe des anciens courages, et que ton Esprit plane encore sur les régions scandinaves! »



Le chant du *Danebrog* enfin est pour le Danemark l'hymne national : « Flotte fièrement sur les eaux de la Baltique, Danebrog rouge comme le sang! La nuit ne cachera pas ton éclat; la foudre ne t'a pas abattu; tu as flotté sur des hér-- qui sont tombés au sein de la mort; ta croix blanche a é-



jusqu'aux cieux le nom du Danemark. — Tombé du ciel, ô sainte relique des Danois! tu y as conduit des héros tels que le monde en voit rarement. Tant que la renommée parcourra les terres et les mers, tant que résonnera la harpe scandinave, ta gloire ne mourra pas. — Frémis vaillamment au bruit du combat, frémis en l'honneur d'Iuul (l'amiral danois). Quand le tonnerre gronde et t'enveloppe dans ses roulements, chante le brave Tordenskjold, et si tu voles vers le ciel, embrasé par la foudre, parle devant les étoiles du brave Hvitfeld.— A chaque étoile qui brille tu peux nommer un héros, mais pas un qui efface ton grand Christian IV. Il réside, en habit de victoire, à l'entrée des régions de la lumière, et reçoit les héros qui viennent visiter Otto Rud et Absalon.... — Déploie fièrement tes couleurs sur les côtes danoises, sur la côte indienne et dans les pays barbares. Écoute la voix des flots; elle célèbre tes louanges et la gloire de tes défenseurs. Ceux qui te restent se gonflent d'orgueil à ton nom et veulent aller au-devant de la mort en ton honneur. Marche donc sur les mers. Jusqu'à ce que les cuirasses du nord volent en éclats, jusqu'à ce que s'éteignent tous les cœurs danois, tu n'iras pas seul! »

FIN.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

LES CHIFFRES INDIQUENT LES PAGES.

A

B

C

D

E

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

U

V

W

Y

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

TABLE GÉNÉRALE.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14, A PARIS.

HISTOIRE.

Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, contenant : 1° l'histoire proprement dite; 2° la biographie universelle; 3° la mythologie; 4° la géographie ancienne et moderne; par M. N. Bouillet, ancien proviseur du lycée Bonaparte. 8e édit., augmentée d'un nouveau Supplément. 1 beau vol. de plus de 2000 pages grand in-8 à 2 colonnes. Prix, broché. 21 fr.

Ouvrage autorisé par l'Université et approuvé par Mgr l'archevêque de Paris.

Cours d'histoire de France, par M. Barberet, recteur de l'Académie de l'Aude. 1 fort vol. in-12. Prix, cartonné. 1 fr. 50 c.

Économie politique des Romains, par M. Dureau de la Malle. 2 vol. in-8. Prix, brochés. 12 fr.

Espagne (l'), depuis le règne de Philippe II jusqu'à l'avénement des Bourbons; par M. Ch. Weiss, professeur d'histoire au lycée Bonaparte. 2 vol. in-8. Prix, brochés. 6 fr.

Ouvrage autorisé par l'Université.

Europe (l') au moyen âge, traduite de l'anglais de Hallam par A. Borghers. 2e édit. 4 vol. in-8. Prix, brochés. 10 fr.

Histoire de France, par M. Michelet, chef de la section historique aux Archives de la république. 12 vol. in-8 environ.

Six volumes ont paru et contiennent la *Description géographique de la France,* et le *Récit des événements jusqu'à la Renaissance.*

Prix de chaque volume, broché. 7 fr. 50 c.

Histoire de France (abrégé de l'), depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1814, avec une géographie physique et politique de la France actuelle ; par M. Duruy, professeur au lycée Saint-Louis. 2e édit. entièrement refondue. 1 vol. in-18. Prix, cartonné. 75 c.

Histoire de France, depuis l'établissement des Francs dans les Gaules jusqu'à nos jours; par Madame de Saint-Ouen. 1 vol in-18. Prix, cartonné. 75 c.

Ouvrage autorisé par l'Université.

Histoire de Frédéric le Grand, par M. Camille PAGANEL, ancien conseiller d'État. 2 vol. in-8. Prix, brochés. 7 fr. 50 c.

Histoire de la République romaine, par M. MICHELET ; 3e édit. 2 vol. in-8. Prix brochés. 12 fr.

Histoire de l'Europe au XVIe siècle, par M. A. FILON, professeur d'histoire au lycée Napoléon. 2 vol. in-8. Prix, brochés. 5 fr.

Histoire des premiers temps de la Grèce depuis Inachus jusqu'à la chute des Pisistratides, pour servir d'introduction à la description de la Grèce de Pausanias, avec des tableaux généalogiques des principales familles de la Grèce, par CLAVIER. 2e édit. 3 vol. in-8. Prix, *brochés* *9 fr.*

Histoire des progrès de la civilisation en Europe, depuis l'ère chrétienne jusqu'au XIXe siècle, par M. ROUX-FERRAND. 2e édit. 6 vol. in-8. Prix, brochés. 25 fr.

Histoire militaire de la France, par M. GIGUET, ancien élève de l'Ecole Polytechnique. Ouvrage adopté pour les écoles régimentaires, et qui a remporté le prix dans le concours ouvert au ministère de la guerre. 2 vol. in-8. Prix, brochés. 15 fr.

Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination depuis les temps les plus reculés jusqu'à Auguste ; par M. DURUY, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis. 2 vol. in-8. Prix, brochés. 12 fr.

Ouvrage autorisé par l'Université.

Histoire Romaine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Barbares; par le même auteur. 2e édit. 1 v. in-12. Prix, br. 3 fr. 50 c.

Histoire Sainte d'après la Bible ; par le même auteur. 1 vol. in-18. Prix, broché. 2 fr. 50 c.

Introduction à l'histoire universelle, suivie du Discours d'ouverture, prononcé à la Faculté des lettres, le 9 janvier 1834; par M. MICHELET. 3e édit., 1 vol. in-8. Prix, broché. 4 fr. 50 c.

Leçons d'histoire sainte, de Mythologie, d'Histoire ancienne et d'histoire romaine, à l'usage des jeunes personnes ; par MM. HERBET, GERUZEZ et BOUCHITTÉ. 1 vol. grand in-8, avec cartes. Prix, broché. 9 fr.

Leçons d'histoire de France, précédées d'un résumé de l'histoire du moyen âge, à l'usage des jeunes personnes ; par M. BARBERET, recteur de l'Académie de l'Aude. 1 vol. grand in-8, avec cartes géographiques. Prix, broché. 9 fr.

Mémoires de Luther, écrits par lui-même, traduits et mis en ordre par M. MICHELET. 2 vol. in-8. Prix, brochés. 15 fr.

Précis de l'histoire de France jusqu'à la Révolution francaise, par M. MICHELET. 4e édit. 1 vol. in-8. Prix, broché. 4 fr. 50 c.

Précis de l'histoire moderne, par LE MÊME. 7e édit. 1 vol. in-8. Prix, broché. 4 fr. 50 c.

Ouvrage autorisé par l'Université.

GÉOGRAPHIE.

Atlas de l'Algérie, composé de onze cartes dressées sur les documents les plus récents; par M. L. Boufeard. 1 très-joli vol. grand in-8. Prix, cartonné élégamment. 6 fr.

Atlas de Lesage (comte de Las Cases).

Ces Atlas sont autorisés par l'Université.

1° *Atlas géographique, historique, chronologique et généalogique*, composé de 20 cartes. 1 vol. grand in-4. Prix, en demi-rel. 24 fr.

2° *Atlas élémentaire* composé des 10 cartes les plus essentielles. 1 vol. grand in-4. Prix, en demi-reliure. 15 fr.

Atlas dressés sous la direction de M. Cortambert.

1° *Atlas* (petit) *de géographie ancienne*, composé de 12 cartes enluminées, format 1/4 de jésus. 1 vol. gr. in-8. Prix, cart. 1 fr. 75 c.

2° *Atlas* (petit) *de géographie du moyen âge*, composé de 12 cartes enluminées, format 1/4 de jésus. 1 vol. gr. in-8. Prix, cart. 1 fr. 75 c.

3° *Atlas* (petit) *de géographie moderne*, composé de 12 cartes enluminées, format 1/4 de jésus, grand in-8. Prix, cartonné. 1 fr. 75 c.

4° *Atlas* (petit) *de géographie ancienne et moderne*, composé de 24 cartes enluminées. 1 vol. grand in-8. Prix, cart. 3 fr. 50 c.

5° *Atlas* (petit) *de géographie ancienne, du moyen âge et moderne*, composé de 36 cartes enluminées. 1 vol. grand in-8. Prix, cart. 5 fr.

6° *Atlas* (nouvel) *de géographie moderne*, contenant 40 cartes enluminées, format 1/4 de jésus. 3 vol. grand in-4. Prix, cart. 7 fr. 50 c.

7° *Atlas* (nouvel) *de géographie*, contenant en 64 cartes la cosmographie, la géographie physique, la géographie historique, ancienne et moderne. 1 vol. grand in-4. Prix, cartonné. 10 fr.

Chaque carte se vend séparément. 15 c.

Atlas de M. Selves, dressé pour l'usage des colléges, composé de 64 cartes écrites de géographie ancienne, du moyen âge et moderne. 1 vol. in-fol., cartonné. 18 fr.

Atlas autorisé par l'Université.

Les 64 cartes sont divisées en quatre parties qui se vendent séparément :

1re partie : *Géographie ancienne*, 16 cartes, in-folio, cartonné. 5 fr.

2e partie : *Géographie du moyen âge*, 16 cartes, in-folio, cart. 5 fr.

3e partie : *Géographie moderne actuelle*, 16 cartes, in-folio, cart. 5 fr.

4e partie : *Géographie moderne supplémentaire*, 16 cartes, in-folio, cartonné. 5 fr.

Chaque carte se vend séparément. 30 c.

— *Cartes muettes* des 4 parties. 2e degré, coloriées. Prix de la douzaine. 3 fr.

— *Cartes muettes* de la 3e partie; 3e degré, en noir, contenant le littoral, les fleuves et montagnes. Prix de la douzaine. 2 fr. 40 c.

Les mêmes, 4e degré, contenant le littoral. Prix de la douzaine. 2 fr. 10 c.

Les mêmes, 5e degré, contenant les projections. Prix de la douz. 1 fr. 80 c.

Atlas historique des États européens et de tous les pays en rapport avec l'Europe, composé de 74 cartes géographiques et tableaux chronologiques et généalogiques, traduits de l'allemand, de Ch. Fr. Kruse, par MM. Ph. Le Bas, maître de conférences d'histoire ancienne à l'École normale, et F. Ansart. 1 vol. grand in-folio. Prix, en demi-reliure. 32 fr.

Ouvrage autorisé par l'Université.

Atlas historique et géographique de la France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, comprenant en 14 feuilles grand in-folio, 22 cartes géographiques, accompagnées du précis historique des événements; par M. Dufau, ancien professeur d'histoire au lycée de Bordeaux. In-folio. Prix, cartonné. 12 f.

Ouvrage autorisé par l'Université.

Abrégé de géographie commerciale et industrielle; indiquant pour chaque État : les principaux ports de mer; les places de commerce et centres de fabrication; le climat; les productions; les canaux et chemins de fer; et pour la France en particulier : ses richesses agricoles, minérales et industrielles; le mouvement de son commerce; la nature et la valeur des importations et exportations; la navigation; la grande pêche, etc.; avec un tableau des monnaies, poids et mesures de tous les pays; par M. Sardou. 2e édit. 1 vol. in-8, broché. 4 fr.

Ouvrage autorisé par l'Université.

Cours de géographie, comprenant la description physique et politique, et la géographie historique des diverses contrées du globe, par M. Cortambert. 1 vol. in-12 de 650 pages. Prix, broché. 3 fr. 50 c.

Ouvrage autorisé par l'Université.

Dictionnaire de géographie ancienne et moderne, contenant tout ce qu'il est important de connaître en géographie physique, politique, commerciale et industrielle et les notions indispensables pour l'étude de l'histoire, avec huit cartes coloriées; par MM. Meissas et Michelot. 1 vol. grand in-8. Prix, broché. 4 fr. 50 c.

Ouvrage autorisé par l'Université.

Éléments de géographie physique, rédigés conformément au programme de l'enseignement spécial établi dans les lycées et les colléges; par M. Cortambert. 1 vol. in-12 de texte et 1 vol. de planches. Prix, brochés. 5 fr.

Chaque volume se vend séparément. 2 fr. 50 c.

Géographie (petite) **moderne**, par F. Ansart. 1 vol. in-18. Prix, cartonné. 75 c.

Ouvrage autorisé par l'Université.

Géographie (petite) **ancienne**, par M. de Blignières, ancien chef d'instruction, 4e édit. 1 vol. in-18. Prix, cartonné. 1 fr.

Leçons de géographie, à l'usage des jeunes personnes; par M. Cortambert. 1 vol. grand in-8. Prix, broché. 7 fr. 50 c.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.



HISTOIRE
DES
ÉTATS SCANDINAVES

(SUÈDE, NORVÉGE, DANEMARK)

PAR

A. GEFFROY

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND
DOCTEUR ÈS LETTRES

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
(Quartier de l'École de Médecine)

1851



De l'imprimerie de Crapelet, rue de Vaugirard, 9.

